UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01939519 3

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/meditationspot01lama

Louis J. Bondy C.S.B.

LES

GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

DEUXIÈME SÉRIE

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES

Publiée sous la Direction

de

GUSTAVE LANSON

A LA MÊME LIBRAIRIE

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

PREMIÈRE SÉRIE. — DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. AD. REGNIER

Membre de l'Institut.

Chaque volume in-8° broché 7 fr. 50.

CORNEILLE (P.), par M. Ch. Marty-Laveaux. 12 volumes et un album . . . . 97 fr. 50

LA BRUYÈRE, par M. G. Servois. 5 volumes et un album. . . 41 fr. 25

LA FONTAINE, par M. Henri Regnier. 11 volumes et un album. 87 fr. 50

LA ROCHEFOUCAULD, par M. D.-L. Gilbert et J. Gourdault. 4 volumes et un album. . . . . 35 fr. »

MALHERBE, par M. Ludovic Lalanne. 4 volumes et un album. 37 fr. 50

MOLIÈRE, par MM. Eug. Despois et P. Mesnard. 13 volumes et un album.. . . . . 105 fr. »

PASCAL (Blaise) : *Œuvres* publiées suivant l'ordre chronologique, avec documents, introduction et notes. 14 volumes. . . . 105 fr. »

Première série : Œuvres jusqu'au Mémorial de 1654 par MM. Léon Brunschwicg et Pierre Boutroux. 3 volumes. 22 fr. 50

Deuxième série : Œuvres depuis le Mémorial de 1654. Lettres provinciales. Traité de la Roulette, etc., par MM. L. Brunschwicg, Pierre Boutroux et Félix Gazier. 8 volumes. . . . . 60 fr. »

Troisième série : *Les Pensées*, par M. Léon Brunschwicg. 3 volumes. . . . . 22 fr. 50

RACINE (Jean), par M. P. Mesnard. 8 volumes et un album. . 67 fr. 50

RETZ (Cardinal de), par MM. A. Feillet, J. Gourdault et R. Chantelauze. 10 volumes. . . . . 75 fr. »

SÉVIGNÉ (Mme de). Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis, par M. Monmerqné. 14 volumes et un album. . 120 fr. »

VOLUMES EN COURS :

BOSSUET : *Correspondance*. Nouvelle édition augmentée de lettres inédites et publiée avec des notes et des appendices sous le patronage de l'Académie française, par MM. Charles Urbain et E. Levesque. 9 volumes en vente. Chaque volume.. . . 7 fr. 50

SAINT-SIMON : *Mémoires*. Nouvelle édition, collationnée sur le manuscrit autographe et augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau et de suites et appendices par M. de Boislisle, avec la collaboration de MM. L. Lecestre et J. de Boislisle. 27 volumes en vente. Chaque vol. . . . . 7 fr. 50

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

DEUXIÈME SÉRIE. — XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. G. LANSON

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

Chaque volume in-8° broché 10 francs.

LAMARTINE : *Méditations poétiques*, par G. Lanson. 2 volumes. . 20 fr. »

VICTOR HUGO : *La Légende des Siècles*, par M. Paul Berret. 2 volumes.. . . . . 20 fr. »

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

LAMARTINE

MÉDITATIONS
POÉTIQUES

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

D'APRÈS LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS ORIGINALES
AVEC DES VARIANTES,
UNE INTRODUCTION, DES NOTICES ET DES NOTES

PAR

GUSTAVE LANSON

I

Louis J. Bondy C.S.B

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1915



ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
FEB 7 1956

AVERTISSEMENT

SUR LA DISPOSITION DE CETTE ÉDITION ET SUR L'OBJET DU COMMENTAIRE.

J'ai pris pour base le texte de la 1re édition (1820). Par une conséquence logique, j'ai séparé des apports ultérieurs les vingt-quatre pièces qui parurent d'abord, et reconstitué le premier recueil : c'est celui qui établit la réputation du poète et qui fixa le caractère de son génie.

J'ai suivi exactement cette première édition, me bornant à rectifier quelques ponctuations visiblement défectueuses. Je l'ai suivie en particulier dans son soin très apparent de ne pas couper par des virgules l'unité mélodique du vers, et de ne pas séparer par des arrêts trop forts (des points), malgré l'invitation de la grammaire, des phrases emportées d'un mouvement continu et qui doivent se jeter d'un même élan de voix. Dans ses manuscrits, au contraire, Lamartine a l'habitude de marquer l'hémistiche par une virgule, même quand le sens est loin de la réclamer. Il est arrivé parfois que cette virgule a passé dans l'imprimé : je l'ai supprimée, en avertissant le lecteur, dans les cas où la maintenir eût rendu le sens moins net ou contrarié l'effet mélodique.

On trouvera ensuite les deux Méditations supplémentaires de la seconde édition (1820) ; puis les quatre de la neuvième (1823). Enfin viendront les additions de 1849 : deux préfaces (la « seconde » étant l'opuscule des *Destinées de la poésie*), onze pièces nouvelles, et les Commentaires du poète sur les pièces de 1820-1823. Il eût été irrationnel, rendant au recueil primitif sa forme, de coudre à chaque Méditation le commentaire ajouté ultérieurement. On doit d'autant moins

hésiter à rejeter ces confidences d'auteur à leur vrai date, qu'elles sont pleines d'inexactitudes, et que, surtout, elles altèrent, comme je le montrerai, la signification de cette belle poésie.

J'ai rassemblé enfin en appendice quelques avertissements et préfaces des premiers éditeurs et divers morceaux inédits qui ont un intérêt biographique.

Je n'ai pas cru devoir donner dans ce volume le *Discours de réception de Lamartine à l'Académie française*, ni *les Adieux au Collège de Belley*, qui, le premier depuis 1845, les autres depuis 1826, ont été souvent joints aux *Premières Méditations*; ces deux morceaux, par exemple, sont placés après les deux Préfaces dans l'édition de 1866. Mais l'édition de 1849 ne les donne pas. Ils n'ont rien à voir en effet avec notre recueil.

L'annotation comprend deux catégories de notes : 1° Les *notes critiques* (N C), où l'on trouvera les esquisses et premières rédactions données par les manuscrits et la correspondance, et les variantes de quelques éditions. Je me suis borné à relever intégralement (sauf les simples différences d'orthographe et de ponctuation) les leçons des 1re, 2e, 3e et 9e éditions séparées des *Méditations*, et des éditions des *Œuvres complètes* de 1849, 1860 et 1866. Je n'ai appelé les autres éditions que pour contrôle. On trouvera dans la Notice bibliographique[1] les raisons de ces partis pris. 2° Les *notes littéraires* (N L) consacrées à éclaircir les obscurités ou difficultés du texte (notes historiques, biographiques, grammaticales[2], etc.), et qui, de plus, compléteront parfois l'*Introduction*.

L'*Introduction* et les *Notes littéraires* ont pour objet commun d'apporter des précisions qui aident à comprendre la genèse des *Méditations*, leur lien à la tradition, leur nouveauté, et leur originalité.

---

1. Voyez plus loin, p. CLVIII-CLX.

2. J'ai rapporté les critiques qui furent faites au style des *Méditations*, celles en particulier de Mme de Genlis et de Thomas-Lefebvre. Ce sont trop souvent des chicanes puériles ; mais, jusque dans les pires étroitesses de ce purisme, on sent un scrupule d'exactitude et un respect de la langue qui étaient faits pour maintenir dans l'expression littéraire une tradition de justesse délicate. Le mal était que l'originalité même était condamnée avec l'incorrection ; la création passait pour licence, et l'on arrêtait la vie de la langue pour en conserver la beauté.

J'ai rapproché très souvent des *Méditations*, pour l'idée, le sentiment ou la forme, des passages d'auteurs français du XVIIIe siècle et de l'époque impériale, et de quelques auteurs étrangers (Young, Byron, Gœthe, etc.). Je n'ai point prétendu par là indiquer les « sources » des *Méditations*.

Pour une œuvre de cette nature, la recherche des « sources », au sens étroit du mot, est vaine. Hormis quelques cas d'importance secondaire, Lamartine n'a point tiré sa poésie de « sources » livresques. La « source » véritable est dans sa vie sentimentale. Mais comme, pour traduire poétiquement les émotions qui fermentaient en lui, il lui fallait des idées, des images, des tours, des mètres et des rimes, il lui est arrivé d'utiliser ce que les lectures vastes et déréglées de ses jeunes années avaient déposé en lui. Il est arrivé aussi, tantôt, que son émotion n'était pas purement individuelle, et n'était que la résonance en lui de quelque état général de sensibilité d'une génération précédente ou contemporaine, tantôt, que son affection personnelle rejoignait un des courants sentimentaux du temps et se teignait de sa couleur.

L'objet de mon Introduction et de mes Notes est donc *psychologique* d'abord, en ce sens que je m'efforce de jeter quelque lumière sur la vie de l'âme de Lamartine et sur le jeu de sa faculté d'invention. Il est en même temps *historique*, puisque j'essaie de fournir les moyens de bien voir comment les *Méditations* se situent dans l'histoire de la sensibilité française et dans la tradition littéraire de notre pays. Il est enfin *esthétique* : car les rapprochements que j'ai à dessein multipliés, permettront, je l'espère, de distinguer ce qui dans les idées, les sentiments, et l'expression, n'était pas *nouveau* chez Lamartine, et de saisir plus finement, là où elle est, la vraie nouveauté de cette poésie. Elle dut son succès à ce qu'elle présentait assez de beautés traditionnelles, éprouvées et comme banales, pour ne pas dépayser ni rebuter le public : on y trouvait les attitudes et les émotions dont on avait l'habitude, et que la mode et le goût de l'époque réclamaient. Mais elle n'aurait pas eu un triomphe aussi éclatant et durable, si elle n'avait offert quelque chose qu'on sentait bien n'être pas ailleurs, et n'avoir été jusque-là nulle part. C'est cette originalité que j'ai essayé d'isoler et de rendre plus sensible,

en défalquant le connu, le commun et l'emprunté. Elle apparaîtra plus profonde et, si je puis dire, plus immatérielle, puisqu'elle ne consistera pas le plus souvent dans une matière, dans des idées, des images ou des rimes, mais dans l'emploi, dans la chaleur, le mouvement et la puissance.

Lorsque, à l'occasion d'un vers de Lamartine, on verra citer quelque passage d'un de ses devanciers, il ne faudra donc pas en induire que ce passage est la « source » des vers correspondants des *Méditations*, que le poète l'a, sciemment ou non, emprunté ou imité : j'ai multiplié les rapprochements pour prévenir cette erreur, et afin de bien établir l'incertitude, dans la plupart des cas, des rapports précis qu'on pourrait être tenté de reconnaître. Mais le nombre de ces rapprochements (et je n'ai pas épuisé la liste des références possibles), est un indice que tels thèmes, telles manières de sentir, telles images, telles fins de vers, étaient déjà dans la circulation avant les *Méditations* ; que, par tel côté, le chef-d'œuvre baigne dans le courant de la tradition.

Il est certain d'ailleurs que chaque cas doit être apprécié en lui-même et qu'il n'y a pas de règle universelle. Lorsque les *Méditations* nous paraissent s'apparenter à l'un des ouvrages que nous savons avoir fait l'éducation sentimentale de Lamartine ou son éducation artistique — ainsi Mme de Staël et Chateaubriand, Young et Byron, ou bien Voltaire et Parny, — le rapprochement acquiert évidemment une valeur plus grande. On peut dire cependant que, dans leur ensemble, mes notes signalent moins les modèles particuliers de certains vers que des états plus ou moins communs de sensibilité et de goût auxquels Lamartine a montré par ces vers qu'il participait en ce temps-là.

ABRÉVIATIONS ET SIGNES

EMPLOYÉS DANS L'INTRODUCTION ET LES NOTES

1° Manuscrits et éditions.

B N[41] = Manuscrits de Lamartine, n° 41, à la Bibliothèque Nationale.

O = Carnet Émile Ollivier, contenant des esquisses et mises au net autographes. — *O*[cr] = Esquisses au crayon du même Carnet. — *O*[e] = Mises au net à l'encre.

V = Second Carnet Émile Ollivier, contenant des copies faites par Valentine de Lamartine.

S.-P. = Manuscrits du château de Saint-Point.

N = Manuscrits de la Collection Noirmont.

C = Manuscrits de la Collection Guy de Cassagnac.

Les leçons des manuscrits, supprimées par rature ou surcharge, sont imprimées en caractères italiques, avec ou sans parenthèse.

La parenthèse encadre les mots et fragments de mots, biffés ou non biffés, dont la présence voile un rythme déjà sensible.

Je n'ai jamais essayé de rendre l'aspect des manuscrits, mais plutôt de présenter les leçons successives dans l'ordre où elles se sont présentées au poète.

PI = Poésies inédites, publiées par Valentine de Lamartine.

Co = Premières rédactions imprimées dans la Correspondance, t. I et II.

M = Texte publié dans les *Obras completas de Filinto Elysio* (Manoel).

R D M. = Texte publié dans la *Revue des Deux Mondes*.

Pr = Texte publié dans le journal *la Presse*.

Les éditions séparées des *Méditations*, de 1820 à 1825, sont désignées par leurs numéros d'ordre : *1re*, *2e*, *3e*, *9e*, etc., *éditions*.

Les éditions collectives des *Œuvres* sont désignées par leur date : *1849*, *1860*, *1866*, etc. Je distingue à l'occasion par leur format les deux impressions de 1845 : *1845* (*in-16*) et *1845* (*in-32*); cf. p. CLV.

2° Ouvrages de référence.

Il y a quelques ouvrages auxquels j'ai constamment ou fréquemment renvoyé, dans l'*Introduction* et les *Notes*.

Pour éviter des redites encombrantes, j'ai désigné ces ouvrages dans mes références par des indications abrégées dont voici la liste, avec les titres complets :

Corr. = *Correspondance de Lamartine*, deuxième édition, 4 vol. in-16, 1881-1882.

Cours..., E... = *Cours familier de Littérature*. Un *Entretien* par mois, par M. de Lamartine. Paris, 1856-1869, 28 vol. in-8.

Bréviaire et missel romain = *Bréviaire et missel romain à l'usage des laïques, contenant les offices et les messes de tous les dimanches et principales fêtes de l'année.* Nouvelle édition mise dans un nouvel ordre et corrigée sur les grands livres d'Église. Avignon, Jean-Albert Joly, impr.-libraire, 1818 (in-18).

Chateaubriand, *Génie* = Le Génie du Christianisme, par Chateaubriand, 1802.

Des Cognets = *La Vie intérieure de Lamartine*, d'après les souvenirs inédits de son plus intime ami J.-M. Dargaud et les travaux les plus récents, par Jean des Cognets. Paris, *Mercure de France*, MCMXIII, in-16.

Doumic = *Lettres d'Elvire à Lamartine*, deuxième édition, par René Doumic. Paris, librairie Hachette et Cie, 1906, in-16.

Estève = *Byron et le romantisme français*, par E. Estève. Paris, Hachette et Cie, in-8°, 1907.

Genoude = *Sainte Bible. Traduction nouvelle*, par M. de Genoude. Seconde édition revue et corrigée. Tome I, Ire et IIe P. : Ancien Testament. Tome II : Nouveau Testament. Paris, Imprimerie Royale, 1828-1829, 3 vol. in-8°.

La 1re édition est de 1821-1824. *Isaïe*, *Job* et les *Psaumes* avaient été publiés antérieurement en éditions séparées.

Heures de Lyon = *Heures à l'usage du diocèse de Lyon*. Lyon, Fr. Mistral, in-18, 1812.

MARÉCHAL = *Lamennais et Lamartine*, par CHRISTIAN MARÉCHAL. Paris, librairie Bloud et Cie, 1907, in-12.

MORNET, *Sentiment de la nature* = *Le Sentiment de la nature en France, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, par D. MORNET. Paris, Hachette et Cie, in-8°, 1907.

OFFICE DE LA SEMAINE SAINTE = *Office de la Semaine Sainte suivant le nouveau bréviaire de Paris et de Rome en latin et en français*. Impr. de Didot Jeune à Paris. Paris, chez Fr. Janet, in-18, 1818.

OSSIAN-LETOURNEUR = *Ossian*, traduit par LETOURNEUR, nouvelle édition. Paris, Dentu, 2 vol. in-8°, 1810.

PETITS POÈTES = *Petits poètes français depuis Malherbe jusqu'à nos jours*, avec des notices biographiques et littéraires sur chacun d'eux par M. PROSPER POITEVIN. Paris, Firmin Didot frères, 2 vol. in-8°, 1864. — Ce recueil contient (t. I) : Racan, Segrais, Mme Deshoulières, Chaulieu, La Fare, Senecé, Vergier, Houdard de la Motte, Piron, Louis Racine, Lefranc de Pompignan, Gresset, Gentil-Bernard, Lemierre, le cardinal de Bernis, Saint-Lambert, Marmontel, Le Brun, Malfilâtre, Colardeau ; — (t. II) Ducis, Dorat, La Harpe, Léonard, de Bonnard, Imbert, Gilbert, Bertin, Parny, Florian, M.-J. Chénier, Legouvé, Luce de Lancival, Millevoye, A. Chénier.

POTEZ = *L'élégie en France avant le romantisme* (de Parny à Lamartine), 1778-1820, par HENRI POTEZ. Paris, Calmann-Lévy, 1898, in-18.

REYSSIÉ = *La jeunesse de Lamartine*, d'après des documents nouveaux et des lettres inédites, par FÉLIX REYSSIÉ. Paris, librairie Hachette et Cie, 1892, in-16.

ROSIÈRES, *Recherches* = *Recherches sur la poésie contemporaine*, par R. ROSIÈRES. Paris, librairie R. Laisney, in-8°, 1896. P. 167-196 : Pourquoi on ne relit plus Lamartine.

SÉCHÉ = *Lamartine de 1816 à 1830*. Elvire et les Méditations (Documents inédits), par LÉON SÉCHÉ. Paris, *Mercure de France*, MCMVI.

THOMAS-LEFEBVRE = *La grammaire des gens du monde, ou Études grammaticales et critiques sur les* Méditations, *les* Harmonies, Jocelyn, *etc.*, par P. THOMAS-LEFEBVRE. Paris, Vve Maire-Nyon, et Hachette, in-8°, 1843.

YOUNG-LETOURNEUR = *Les Nuits d'Young*, traduites de l'anglais par M. LE TOURNEUR. Amsterdam, chez E. Van Harrevelt, 2 vol. in-12, 1770.

ZYROMSKI = *Lamartine poète lyrique*, par ERNEST ZYROMSKI. Paris, Armand Colin et Cie, 1897.

Pour les autres ouvrages que je cite, le titre complet en est donné dans chaque endroit.

Il sera utile encore d'indiquer une fois pour toutes à quelles éditions de certains auteurs correspondent les numéros de pages et de volumes donnés dans mes références. Voici les principales :

Chateaubriand, *Œuvres complètes*. Paris, Garnier, 12 vol. in-8°, 1859. Le *Génie* est au t. II, et *René* au t. III.

Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres* mises en ordre par L. Aimé-Martin. Paris, Lefèvre, 1833, 2 vol. gr. in-8°.

Chênedollé, *Œuvres complètes*. Paris, Firmin-Didot frères, in-12, 1864.

Millevoye, *Œuvres*, édition publiée avec des pièces nouvelles et des variantes par P. L. Jacob, bibliophile. Paris, A. Quantin, 1880, 3 vol. in-8°.

Parny, *Œuvres complètes*. Bruxelles, 1824, 2 vol. in-8°.

Fr. Petrarca. *Le Rime*, commentate da G. Carducci e S. Ferrari. In Firenze, G. C. Sansoni, in-8, 1899 (Biblioteca Scholastica, XVII). — Le numérotage des pièces se continue de la 1re partie (*In vita di Madonna Laura*) à la 2e (*In morte...*), sans distinguer *sonnets*, *canzones*, ni *sextines*. Je marque par : I, la première partie (*In vita...*,) et par : II, la seconde (*In morte...*)

J.-B. Rousseau, *Poésies* publiées par Eugène Manuel, in-12 (s. d.).

J.-J. Rousseau, *Œuvres*. Paris, Lefèvre, 1839, 8 vol. in-8°.

Enfin, dans la *Notice bibliographique*, et ailleurs, on trouvera deux abréviations constamment employées :

B N = Bibliothèque Nationale (les autres Bibliothèques sont désignées par leurs noms).

B. de la Fr. = *Bibliographie de la France. Journal de l'Imprimerie et de la Librairie*, un volume par année depuis 1812.

INTRODUCTION

On n'a pu songer à placer en tête de cette édition des *Premières Méditations* une vie complète de Lamartine, pas même une histoire de sa jeunesse. Le lecteur trouvera dans la *Correspondance* et dans les divers écrits autobiographiques du poète, ainsi que dans les publications de MM. Félix Reyssié, Émile Deschanel, Léon Séché, René Doumic, Pierre de Lacretelle et Jean des Cognets[1], les documents et les faits qui font connaître la formation intellectuelle et la vie sentimentale de l'auteur des *Méditations* avant la fin de l'année 1817.

I

Éducation et Lectures de Lamartine.

Je dois me borner à rappeler quelques dates. Né à Mâcon, le 10 octobre 1790, de Pierre de Lamartine (qu'on appelait le chevalier de Pratz) et d'Alix des Roys, le futur poète vécut surtout à Milly depuis 1797. Saint-Point fut acquis en 1801 ; mais on n'y résidait guère. A Mâcon et à Montceau vivait le chef de famille, l'aîné des oncles, curieux de sciences naturelles et de mathématiques, même aussi de poésie, et membre de l'Académie de Mâcon depuis 1806. A Montculot demeurait le cadet, l'abbé de Lamartine, théologien, philosophe, amateur de livres, oncle indulgent autant que l'autre était auto-

1. Voir plus haut (p. 6-7) la liste des ouvrages cités dans l'Introduction et les notes.

ritaire. Des trois tantes du côté paternel, deux étaient effacées, ou pis : la troisième, la chanoinesse du Villard, qui habitait la petite propriété de Pérone, fut bonne à son neveu, malgré ses bourrasques. A côté d'Alphonse s'élevaient cinq sœurs nées après lui.

Confié d'abord à l'abbé Dumont, vicaire, puis curé de Bussière (de 1798 à 1832), le jeune Alphonse fut mis ensuite en pension. Après avoir passé quelque temps (1801-1803) à Lyon, à l'institution Puppier, il fut envoyé au collège de Belley chez les Pères de la Foi (c'étaient des jésuites) : il y entra le 17 octobre 1803 et en sortit le 17 janvier 1808. Puis il vécut dans sa famille, à Mâcon, Milly et Saint-Point, s'échappant autant qu'il pouvait, faisant des séjours à Lyon, visitant en Dauphiné ses amis Guichard et Virieu, ennuyé, inquiet, contrarié par les siens, se tourmentant lui-même, grand liseur, grand faiseur de vers, déjà curieux de la femme, et galant en attendant d'être amoureux : ce qui ne tarda guère. Pour le divertir d'une passion qui ne lui convient pas, sa famille l'envoie en Italie (1811-1812) où, parmi beaucoup d'impressions de nature, d'histoire et d'art, il achève son éducation amoureuse avec une petite ouvrière ou femme de chambre : c'est l'aventure dont il a fait quelque trente-cinq ans plus tard *Graziella*.

De retour dans sa famille, ce sont de nouveau des luttes, de l'ennui, des dettes, de la lecture, du travail, des courses dans la campagne, des voyages, la recherche d'une position, le désir de la gloire et de l'amour : membre de l'Académie de Mâcon à vingt ans, garde du corps à Paris et à Beauvais pendant la première restauration, exilé volontaire à Narnier, au bord du lac de Genève, pendant les Cent-Jours, hôte des de Maistre à Bissy ou à Chambéry, et plus souvent des Virieu au Grand Lemps, en traitement à Aix-les-Bains (octobre 1816, 1817 et 1819), très attiré par Paris, où sans compter la première fugue de 1813, il séjourne encore en 1817 et 1819, se heurtant plus d'une fois à son père et à son oncle, inquiétant sa mère constamment, il entre enfin par la mort de son amie Mme Charles (18 décembre 1817) dans la période d'activité féconde (de la fin de 1817 au début de 1820) qui le révélera à lui-même et au monde.

Sans vouloir refaire l'histoire de l'éducation littéraire de Lamartine, que l'on trouvera dans les ouvrages précédemment cités, et dans ceux de MM. Dejey, Zyromski et Maréchal[1], il faut indiquer les principales influences qui ont cultivé en lui, ou modifié, le fonds héréditaire ou individuel de sensibilité et d'imagination. Le milieu familial est rustique, patriarcal, religieux, traditionaliste, antirévolutionnaire, antibonapartiste, attaché à la noblesse et à la propriété comme au trône et à l'autel. Cependant de cette calme et pure atmosphère pouvait sortir pour l'enfant et l'adolescent une excitation mauvaise, c'est-à-dire contraire aux vues de la famille. La mère était admirable de vertu, de charité et de tendresse, mais étroite et timorée dans sa piété; elle ne semble pas avoir conçu les besoins de l'intelligence et leur irrésistible exigence. Elle a cru que son régime personnel d'abstinence pouvait convenir à la faim d'un esprit robuste et neuf. Elle a eu trop de confiance dans l'efficacité protectrice de l'ignorance, et elle n'a pas compris le danger qu'il y a pour une mère à être celle à qui son fils ne s'adressera jamais pour demander la satisfaction de ses curiosités. Le père et l'aîné des oncles croyaient n'avoir qu'à exercer leur idée antique de l'autorité du père et du chef de famille, et leur façon de réclamer d'Alphonse la docilité risquait de lui faire prendre en gré les idées d'indépendance.

Enfin l'air du siècle pénétrait partout. Par les voisins de campagne, par le presbytère de Bussière, par le salon de l'oncle, il atteignait l'âme impressionnable, l'esprit curieux du jeune Lamartine. Même au collège de Belley, cet air fatal circulait. Les Pères, assurément, étaient des éducateurs de tout repos, bons catholiques et bons classiques. Pourtant l'un d'eux introduit le mal romantique avec le *Génie du Christianisme* : il choisit les pages, mais il a présenté le livre; on n'a plus besoin de lui pour s'en gorger. D'ailleurs, pour présumer l'effet d'une éducation, ce n'est pas tant du côté des maîtres qu'il faut regarder; c'est surtout du côté des camarades. Voilà les vrais éducateurs : on se laisse d'ordinaire plus facilement

1. Voir plus haut (p. 6-7) la liste des ouvrages cités; et pour Dejey, p. 136.

entraîner par sa génération que conduire par les représentants des générations précédentes. Or les plus chers camarades de Lamartine, dans la pieuse maison de Belley, ceux qu'il garda pour amis après le collège, furent Aymon de Virieu qui prenait alors dans Montaigne des leçons de scepticisme, Louis de Vignet qui professait l'athéisme, et Prosper Guichard que le XVIIIe siècle avait pénétré jusqu'aux moelles [1]. On juge si les propos de ces trois gaillards, quand ils étaient avec Alphonse, consolidaient le travail maternel.

Non moins importantes que les conversations furent les lectures dans le développement du futur poète. De très bonne heure il conçut la joie et le goût de lire. Ses plus lointains souvenirs littéraires étaient sa mère ou son père lisant à haute voix, à Milly, l'une, *Télémaque*, *l'Odyssée* ou *Paul et Virginie*, l'autre la *Jérusalem délivrée*, *Mérope* ou la *Henriade*. Sa mère lui récitait le dimanche les *Psaumes* de David et le nourrissait de l'*Imitation*. Tout enfant, il lut une *Bible* abrégée et épurée, les *Fables* de La Fontaine, Mme de Genlis et Berquin, des morceaux de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre, *Robinson*, et les tragédies de Voltaire. Il connut aussi par sa mère Pluche et Buffon. Avec *Athalie*, ce furent les alexandrins de Voltaire qui révélèrent à son oreille la musique des vers ; et la trace de cette origine de l'harmonie lamartinienne ne s'effaça jamais [2].

Déjà, en ce temps, jouant autour de son père sur le Monsard, il l'entendait causer et discuter avec M. de Vaudran et l'abbé Dumont : les noms de Rousseau, de Montesquieu, de Fénelon, de Tacite, de Platon, d'Aristote, avec des bribes de belles citations, parvenaient à son oreille [3]. Ce n'étaient alors pour l'enfant que des mots : mais qui sait quelles semences ils portaient dans l'esprit où ils se déposaient ?

Au collège, sans revenir sur la débauche accidentelle d'une lecture de Chateaubriand, ce furent les auteurs classiques, les Grecs un peu, les Latins davantage, et les Français modéré-

---

1. *Confidences*, p. 315-323 ; *Mémoires inédits*, p. 102-109.

2. Préface des *Méditations*, p. III-XI (*passim*). — *Confidences*, p. 53, 74-75. — *Cours de litt.*, 24e E., t. IV, p. 476 ; 122e E., t. XXI, p. 113.

3. *Cours*, 1er E., t. I, p. 44-46.

ment : ces Français, c'était Racine, Boileau, Jean-Baptiste Rousseau, le Père Ducerceau et Mme Deshoulières [1].

Il faut aussi faire entrer en compte les prières et les hymnes de l'Église qu'il lut, qu'il entendit lire ou réciter, soit dans son enfance, sous la pieuse garde de sa mère, soit chez les Pères de la Foi, à Belley. Mais il n'est pas facile de dire exactement quels livres de prières il eut entre les mains, quelles parties des offices et des chants de l'Église firent impression sur lui, et laissèrent dans sa jeune âme d'artiste des germes de poésie religieuse [2].

Rentré chez lui, c'est alors qu'il prend lui-même la direction de son éducation : il est dans sa dix-huitième année. C'est alors que vont s'ouvrir à lui la bibliothèque de son oncle l'abbé, celle du curé de Bussières, le cabinet de lecture de Mâcon, et ce grenier de Bienassis où il se jette dans l'enfer du XVIII[e] siècle. C'est alors qu'il recevra toutes les empreintes et se grisera de tous les vins. L'*Ossian* de Baour-Lormian, Parny, Bertin, Mme de Staël, Chateaubriand, *Werther*, les *Confessions* de Rousseau, les romans de Voltaire, l'abbé Raynal, des livres d'histoire et de littérature sacrée, toute sorte de romans et de poésies, Mme Cottin, Mme de Flahaut,

---

1. *Méditations*, Préface, p. XI ; *Cours*, 1[er] E., t. I, p. 16 ; 23[e] E., t. IV, p. 365 et suiv.

2. J'ai hasardé quelques conjectures dans mes notes ; et voici une lettre de M. Dejussieu, libraire à Autun, qui contient d'intéressantes indications :

« Autun, le 28 juin 1914.

« Monsieur,

« Il existe en effet des livres de prières imprimés par mon grand-père au commencement du dix-neuvième siècle... L'esprit, et souvent le texte de ces livres étaient tirés, souvent même aussi reproduits littéralement, de *la Journée du Chrétien* et des autres ouvrages de Fénelon, et de la traduction des psaumes de Laharpe. Ont-ils eu une influence sur l'esprit de Lamartine ? Mâcon, alors, comme aujourd'hui, était bien déjà réuni au diocèse d'Autun et nos livres s'y vendaient ; mais j'ai toujours entendu dire à mon père que les livres de prières les plus usités dans le Mâconnais étaient les *Heures de Lyon*, en raison du voisinage de cette ville, et des anciennes relations du Mâconnais avec le Lyonnais. Dans les paroissiens, les textes français s'inspiraient surtout des deux sources ci-dessus indiquées.

« Agréez, Monsieur, etc.

« F. Dejussieu. »

Richardson, l'abbé Prévost, Dante, Pétrarque, Shakespeare, Milton[1] : que n'absorbera-t-il pas?

Mais pour cette époque, nous sommes renseignés par sa correspondance, pour ainsi dire, au jour le jour. Le recueil qu'on en a fait commence dans sa dernière année de collège. Relevons, à mesure qu'elles se présentent, les traces de sa prodigieuse lecture, en nous souvenant qu'il ne mentionne pas sans doute tout ce qu'il lit, et que toutes ses lettres n'ont pas été conservées[2].

1807[3] : Gresset. — Molière. — Voltaire, *Mérope, Zaïre, Alzire*. — Racine, *Iphigénie, Phèdre*. — Regnard. — Mme de Graffigny, *Cénie*. — Mme Cottin, *Élisabeth ou les Exilés de Sibérie*.

1808[4] : Gresset. — Palissot, *la Dunciade*. — Pope. — La Harpe. — *Ossian* (Baour-Lormian? ou Letourneur?). — Gilbert. — Chateaubriand. — La Fontaine. — Berchoux, *la Gastronomie*. — Delille, *l'Imagination*. — Sterne, le *Voyage sentimental* et *Tristram Shandy*. — Sapho (peut-être les *Hymnes de Sapho*, trad. par J. B. Grainville, 1796). — Scarron, *le Roman comique*. — Abbé Prévost, le *Doyen de Killerine*. — Richardson, *Clarisse Harlowe*. — Fielding, *Tom Jones*. — Mme Cottin, *Malvina*. — *D'Hèle, l'*Amant jaloux* (musique de Mengozzi). — Voltaire, *Contes et Satires*.

Il a lu antérieurement les *Voyages en France* de Piron, Voltaire, Bachaumont, Desmahis, Parny, Pompignan et autres[5].

Il va se mettre à Montaigne[6].

Il apprend l'italien[7].

Il étudie, malgré lui[8], Cicéron et Horace, Rollin, et Lacaille (sans doute les *Leçons élémentaires de mathématiques*)[9].

1. *Méditations*, 1re Préface, p. XIII-XV; seconde Préface, p. XXVIII-XXXI. — *Cours*, 10e E., t. II, p. 244. — *Confidences*, p. 97, 114-117, 345. — *Mémoires inédits*, p. 110-118.

2. Je ne sépare pas des livres les pièces de théâtre que Lamartine dit avoir vu jouer : je les marquerai d'une astérisque.

3. T. I, p. 3 et 4.

4. P. 5, 7, 9, 10, 19, 27, 32, 33, 39, 42, 50 et 55.

5. T. I, p. 32. — 6. P. 50. — 7. P. 41.

8. Déjà son latin s'en allait. Il écrit bravement (p. 22) : *quando res sinebit*.

9. P. 16.

1809[1] : Fielding. — Richardson. — Cicéron, *de Senectute, de Amicitia*. — *Les Martyrs*. — *Corinne*. — *La Nouvelle Héloïse*. — *Ossian*. — Mme de Genlis. — *Le Roland furieux*. — Montaigne. — Tibulle. — Virgile. — Properce. — Pindare. — Voltaire, *Discours en vers*. — Pope. — Saint-Réal, *Conjuration des Espagnols contre Venise*. — Voltaire, *Charles XII*. — Alfieri. — *Le Mercure*. — Voltaire, *la Pucelle*. — *Les Confessions*. — *Émile*. — X. de Maistre. — Des romans et des Mémoires. — Mme de Genlis, *la Duchesse de La Vallière* (roman). — Parny, les *Rosecroix*. — Azaïs, *Un mois de séjour aux Pyrénées*. — Marquis d'Argens, *Mémoires*. — *Poésies de Clotilde de Surville*. — *René*. — Voltaire. — Chateaubriand. — Montaigne. — Amyot. — Werther.

Il veut se mettre à l'anglais et au grec, et continuer l'italien[2].

Il souhaite avoir un Homère, un Cicéron, un Ovide « complet », un Plaute, un Térence, un Lucrèce[3] ; l'*Abrégé chronologique* du Président Henault[4].

C'est l'année où il se remplit de Jean-Jacques : il en dévore les trois grands ouvrages.

1810[5] : Azais, *des Compensations dans les destinées humaines* (1808). — Pope. — Milton. — Dryden. — Gray. — Thomson. — * Un opéra comique d'Étienne, et diverses autres pièces. — Les *Confessions*. — Montaigne. — Le Prince de Ligne (sans doute *Lettres et pensées* p. par Mme de Staël, 1809). — Zimmermann, *Traité de la Solitude*, trad. Mercier. — La Harpe. — Aimé Martin, *Lettres en vers à Sophie* (sur la Physique, la Chimie, et l'Histoire naturelle, 1811). — La *Nouvelle Héloïse*. — Pétrarque. — * La *reine de Golconde* (opéra tiré du Conte de Boufflers). — Young, les *Nuits*. — Addison, *la Mort de Caton*. — *Werther*. — Hésiode. — Homère.

1811[6] : La Vie d'Alfieri (par lui-même). — * Étienne, *les Deux Gendres* (il avait lu antérieurement la pièce). — *Ossian*. — Young. — Shakespeare. — Sterne. — Goldsmith, *Le*

---

1. P. 60, 62, 64, 75, 76 (et 79, 83, 84, 97) ; 76, 78, 79, 81, 82, 83, 86, 87, 94, 101, 102, 104, 106, 108, 110.

2. P. 60 et 63. — 3. P. 63. — 4. P. 65.

5. P. 121-124, 126, 127, 134, 139, 142, 144, 146, 153, 155, 156.

6 T. I, p. 160, 163, 168, 169, 172.

Vicaire de Wakefield. — Otway. — Montaigne. — Livres sur l'histoire de l'Italie ancienne et moderne. — *Voyages en Italie,* entre autres celui de Lalande.

Il est reçu le 19 mars à l'Académie de Mâcon, et y prononce un « discours sur l'étude des littératures étrangères » où il « étale les beautés que les lettres italiennes, allemandes et anglaises nous offrent à imiter[1] : » révélant ainsi son orientation actuelle.

Il part pour l'Italie, et lit à Naples les *Lettres de Jacopo Ortis,* de Foscolo[2].

1812[3] : Alfieri.

1813[4] : Pigault-Lebrun. — *Clarisse Harlowe* (il va jusqu'au bout pour la première fois). — **Britannicus*. — Marchangy, *la Gaule poétique.*

Il suit le cours de Gall à l'Athénée[5].

Il fait la connaissance de « l'auteur de *Ninus II* » (Brifaut)[6].

1814[7] : Mme de Staël, *de l'Allemagne.* — Ducis. — Mme Pichler, *Agathocles,* trad. par Mme de Montolieu.

Il demande *Ninus II*[8].

1815-1816-1817. Rien : la politique, le souci d'une carrière et les inquiétudes pour Mme Charles occupent le peu de lettres qu'on a publiées de cette période.

L'*élégie à Parny*[9], envoyée à Virieu le 3 mars 1815, atteste l'impression profonde que ce poète à faite sur Lamartine.

1818[10] : Mme de Staël, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* (ouvrage posthume, 1818). — *Don Quichotte.* — Lamennais, *Essai sur l'indifférence,* t. I. — Mme de Krudner (*Valérie*?). — Laurent de Jussieu, *Simon de Nantua* (1818).

Il reçoit les œuvres de M. de Bonald[11] : qu'en lit-il ?

Virieu l'intéresse à la philosophie allemande[12].

Il voit danser Mlle Noblet[13].

---

1. F. Reyssié, p. 132.

2. T. I, p. 214. — 3. P. 206. — 4. P. 217 et 222. — 5. P. 221.

6. P. 222. — 7. P. 227-228, 237, 238. — 8. P. 228. — 9. P. 246.

10. P. 314, 317, 322, 323, 356. — 11. T. I, p. 316.

12. P. 321, 341, 342. — 13. P. 343.

On peut croire qu'il lit le *Conservateur,* journal *ultra,* et la *Minerve* « journal jacobin[1] » : il les met dans le même sac.

1819[2] : *Divers vaudevilles ; **les Rivaux d'eux-mêmes ;* **La suite du bal masqué ;* **le Ci-devant jeune homme ;* *le *Solliciteur.* — Montaigne. — Saint-Evremond. — Genoude, les *Psaumes.* — C. Delavigne, *les Vêpres Siciliennes.* — Ancelot, *Louis IX.*

Il devait en mars 1819 entendre Désaugiers chanter ses chansons et Baour-Lormian dire des vers[3] (peut-être de ceux qui parurent dans la 4e édition des *Veillées poétiques et morales,* 1819).

Il demande la *Jeanne d'Arc* de Davrigny[4].

Il a dû lire quelque chose de Byron, ou sur Byron[5].

Il était utile de présenter cet aride sommaire pour prévenir une illusion commune et, sans cette précaution, inévitable. Les biographes et les critiques, obligés de simplifier, coupent au plus court et se hâtent vers quelques grands noms : la Bible — l'Imitation — Homère — Pétrarque — Ossian — J.-J. Rousseau — Chateaubriand — Byron. Voilà les phares qui ont éclairé la route de Lamartine. Un si beau génie n'a pu être nourri que de la moelle des lions. Rien de médiocre n'a pu entrer dans sa substance. La vérité est autre ; ou du moins ce n'est pas là toute la vérité.

Il faut d'abord faire la part, la forte part des classiques, de ceux du XVIIIe siècle comme de ceux du XVIIe siècle. Les tragédies de Voltaire et le *Cours de Littérature* de la Harpe ont appris le métier à Lamartine et formé son goût.

On doit, en second lieu, se rendre compte du fait que, depuis 1809, le jeune rêveur de Milly se tient au courant des principales nouveautés. Il laisse venir à lui toutes les idées de son temps ; il reçoit l'impression de toutes ses fièvres et de tous ses enthousiasmes. Le livre qu'il apportera, dans sa saisissante originalité, sera pourtant rattaché par mille liens à vie française, à la vie européenne d'hier et d'aujourd'hui : ce ne seront point du tout des chants sauvages, éclos dans une solitude visitée seulement de quelques génies immortels.

---

1. *Corr.*, t. I, p. 355. — 2. T. II, p. 16, 40, 49, 93. — 3. P. 66.
4. P. 54. — 5. P. 87. Cf. plus loin, p. 19-21.

Enfin, si d'une manière générale, dans le développement intellectuel et poétique de Lamartine, les grands écrivains que j'ai nommés ont exercé une action décisive, si, réellement, c'est une date dans sa vie que le moment où il s'est livré à *Ossian*, si, à le voir se plonger et replonger dans la *Nouvelle Héloïse* et les *Confessions* deux années de suite, on n'a plus de doute sur la profondeur de l'empreinte qu'il reçut de Rousseau, il serait imprudent néanmoins de s'en tenir là. Ni Ossian ni Rousseau n'auraient si puissamment saisi son âme, si l'ossianisme et le rousseauisme ne l'avaient attaquée que par eux. La force de ces grands mouvements littéraires vient de ce que l'effet des chefs-d'œuvre est centuplé par celui d'une multitude de dérivés et de copies: ainsi se crée une sorte d'atmosphère intellectuelle que l'on respire à tous les instants et partout. Il faut d'ailleurs avoir bien peu observé pour s'imaginer qu'il n'y a que les beaux livres qui laissent de fortes impressions. L'effet d'une lecture dépend en très grande partie du lecteur même et des circonstances. Chez Lamartine, comme chez tous les hommes, il y a parfois, à l'origine d'une longue série de réactions et d'un énergique exercice d'invention, tout simplement un ouvrage médiocre, oublié, et digne de l'être, lu par hasard dans une heure de désœuvrement. Il s'y est trouvé quelque chose qui a frappé l'esprit au bon endroit, et l'étincelle a jailli. L'utilité de ne pas négliger ces facteurs secondaires de la formation d'un esprit s'accroît, lorsqu'il ne s'agit plus seulement de marquer les lignes générales de son développement, mais de déterminer dans les cas particuliers d'où est venue la secousse qui a mis en mouvement la faculté créatrice, et lui a fait produire telle pensée, telle stance. On en trouvera la preuve plus d'une fois dans les notes de cette édition.

II

Les Méditations dans la vie intérieure de Lamartine.

L'éducation intellectuelle, les lectures multiples de Lamartine n'ont fait que préparer le terrain où devaient fleurir les

Méditations : le secret de leur charme vivace est dans ce que le poète y a mis de son âme.

On ne saurait donc se dispenser, dans cette *Introduction*, de présenter au lecteur l'histoire des idées et des sentiments de Lamartine pendant les deux ou trois années où s'est composé son premier recueil, afin que l'on découvre les sources vives dont il est sorti, et qu'on puisse juger des rapports qui unissent l'œuvre littéraire à la vie réelle. Il me faut essayer de remplir le cadre que Gœthe a dessiné par le titre suggestif de ses mémoires : *Vérité et Poésie*.

On doit se garder de deux erreurs dans l'interprétation des *Méditations* de Lamartine, comme peut-être de n'importe quel poème. L'une consisterait à n'y voir que « de la littérature », c'est-à-dire de la fantaisie, de la fiction, des thèmes choisis pour des raisons d'esthétique ou de mode. L'autre serait de trop confondre les sentiments dont le poète faisait sa vie et ceux dont il faisait ses vers. La vie avait un but, et les vers en avaient un autre. Sincères comme elles le sont assurément, les *Méditations* représentent certains moments et certaines attitudes de la conscience vivante, mais non pas toujours les moments et les attitudes qui eurent le plus de conséquences dans l'ordre de la réalité. La personnalité poétique et la personnalité pratique ne coïncident pas exactement [1].

Une étude un peu attentive a d'abord pour résultat de briser l'unité de la personne d'Elvire. Si indistincte, si irréelle que le poète la maintienne d'un bout à l'autre du recueil, elle a encore trop de consistance, puisque le lecteur involontairement lui attribue une identité illusoire. On ne peut s'empêcher de croire que l'amour dont les diverses *Médita-*

---

1. Cette Introduction était à peu près entièrement écrite et l'annotation des poèmes était achevée, quand a paru le livre de M. J. des Cognets : *La Vie intérieure de Lamartine*. J'y ai trouvé clairement énoncée la conclusion où aboutissent mon introduction et mes notes : « La *poétique* des *Méditations* est profondément classique. Les sentiments y sont aussi généralisés que dans la tragédie Racinienne. » Seulement cela ne tient pas à ce que Lamartine est demeuré un classique, par opposition à la nouvelle école romantique. Tous les sentiments sont aussi généralisés chez Hugo. Cela veut dire que le romantisme est bien plus « classique » qu'il n'a cru et qu'on n'dit, qu'il a su conserver l'essentiel de la tradition et du génie français.

tions expriment les élans et les mélancolies, va à la même femme, à une seule femme ; et le moins lettré sait bien qu'il s'agit de Mme Charles, de Julie, de l'héroïne de *Raphaël*.

Or il y a sept ou huit *Méditations*, pas plus, où l'on retrouve l'amour de Mme Charles ; et il y en a deux qu'il faut rapporter sans aucune hésitation, une qu'il n'est pas défendu de rapporter à la jeune Italienne que Lamartine a plus tard appelée Graziella. Il y en a une encore où s'entrevoit dans une brume poétique la figure de la jeune Anglaise qui devint Mme de Lamartine. Et l'on verra par la suite qu'il n'est pas sûr que d'autres femmes ne puissent revendiquer aussi leur part dans l'inspiration du poète : si l'on ne donne pas à Graziella l'*Hymne au soleil*, ce n'est pas à Julie qu'il faut le rendre ; une inconnue s'introduit entre Graziella et Julie. Si bien qu'Elvire n'est plus que l'image poétique d'une femme idéale dans laquelle le poète confond toutes les femmes qu'il a réellement aimées. Délicate réserve, je le veux bien : le poète réussit à chanter ses amours sans laisser échapper une confidence indiscrète sur les femmes qui en furent l'objet. Mais peut-être aussi faut-il comprendre que son cœur seul l'intéresse, et que, n'ayant aimé dans toutes les femmes que la vie plus intense qu'elles lui apportaient, il n'a guère souci de leur conserver leurs physionomies individuelles : il regarde en lui, non vers elles, et il ne lui importe guère que la source de ses joies et de ses peines ait été une ou multiple.

*
* *

Il résulte de ces remarques qu'une étude psychologique des *Méditations* nous oblige à remonter au temps où Mme Charles n'existait pas encore pour Lamartine.

Les trois pièces qui n'ont point été inspirées par elle sont celles qui sont intitulées : *A Elvire*, le *Golfe de Baia*, et l'*Hymne au soleil*. Elles représentent par leur forme littéraire comme par leur caractère sentimental une époque antérieure aux *Méditations* vraiment Lamartiniennes. Il faut y joindre l'*Adieu*, remerciement amical à des hôtes. Voilà probablement le fond le plus ancien du recueil : deux de ces poèmes sont signalés

par Virieu comme appartenant à la collection d'élégies constituée avant la fin de 1817[1].

Il se pourrait que l'**Adieu** fut antérieur aux autres pièces. C'est une petite épître en vers octosyllabiques, légère et vive, mais tout humide de sentiment. Lamartine, sans abandonner les formes traditionnelles, évolue de la sécheresse spirituelle à l'effusion tendre. S'il a écrit ces vers en 1815, après le séjour à Narnier et la halte qu'il fit chez le colonel de Maistre à Bissy, la signification en est claire : désir d'un port paisible, appréhension de la vie et de l'action, lassitude peut-être, et pourtant aucune hésitation, curiosité et impatience de vivre, résolution arrêtée de connaître encore les orages du monde, voilà les dispositions qu'il offre aux amis qu'il quitte; et il serait sans doute imprudent de vouloir distinguer ce qui est consentement sympathique et ce qui est élan spontané dans l'éloge de la vie tranquille.

Pour dater les trois autres poèmes, il faudrait pouvoir dire quand commença à s'évoquer l'image de Graziella, quand Lamartine se prit à s'attendrir au souvenir de son amour d'Italie. Il est bien sûr qu'il n'attacha pas d'abord grande importance à son aventure napolitaine : ses lettres d'alors n'en portent pas trace, et sa bonne humeur n'y paraît traversée que par des soucis d'argent. J'ai même peine à croire avec certains critiques[2] que ce soit en 1814 à Beauvais, dans l'ennui d'une garnison provinciale, que la petite cigarière ou femme de chambre, idéalisée en sa mémoire, s'est changée en « muse inspiratrice ». Il est vrai que du fond de cet « entonnoir » « humide et malsain » qu'est Beauvais[3], ses yeux cherchent les « bords riants » de l'Arno et les « magnifiques rivages » de la mer Tyrrhénienne. Mais malgré l'affirmation tardive des *Mémoires inédits*[4], sa nostalgie de l'Italie ne s'accompagna d'aucun regret sentimental ; elle ne s'adressa qu'au beau ciel : les lettres le prouvent. Sa sensibilité s'émeut du délicieux visage d'une petite fille de sept ans qu'il rencontra par hasard[5] ; et

1. Doumic, p. 96.
2. Des Cognets, p. 76. — M. Pierre-Maurice Masson, *Revue d'Histoire Littéraire*, avril-juin 1913, p. 253-254.
3. *Corr.*, t. I, p. 230. — 4. *Mémoires inédits*, p. 250-251.
5. *Corr.*, t. I, p. 231.

s'il loge « sous le ciel de Naples, à l'ombre de ses orangers » un rêve d'amour, il se figure la plus banale des bergères d'églogue, une Daphné qui lui prépare « un champêtre repas » et

Presse de ses brebis la mamelle flottante[1].

Évidemment, le 3 août 1814, Graziella n'est pas née encore à l'existence poétique. Elle n'est pas née non plus le 15 août, quand il pleure « son Emma » enterrée sous un saule dans un cimetière de France[2].

La lettre du 30 novembre 1814 prouve qu'à cette date encore il rêvait sans se douter d'avoir déjà vécu son rêve.

Oui, je suis redevenu, au milieu de tout cela, tout ce que j'étais il y a cinq ans, tout ce que nous étions en sortant des mains de l'admirable, de l'adorable nature. Le croiras-tu ? je sens mon cœur aussi plein de sentiments délicieux et tristes que dans les premiers accès de fièvre de ma jeunesse. Je ne sais quelles idées vagues et sublimes et infinies me passent au travers de la tête à chaque instant, le soir surtout, quand je suis comme à présent enfermé dans ma cellule et que je n'entends d'autres bruits que la pluie et les vents. Oui, je le crois, si, pour mon malheur, je trouvais une de ces figures de femme que je rêvais autrefois, je l'aimerais autant que nos cœurs auraient pu aimer, autant que l'homme sur la terre aima jamais. Mon cœur bondit dans ma poitrine, je le sens, je l'entends, Dieu sait tout ce qu'il contient, tout ce qu'il désire ! Pour moi je jouis et je souffre de cet état, et je sens tomber quelques larmes. Oui, si cela durait, il faudrait sans doute mourir ; mais je mourrais du moins avec quelques sentiments nobles et vertueux dans l'âme[3].

Il y a du désir dans ces lignes, mais point de regret. S'il se retourne un instant vers le passé, ce n'est pas pour s'arrêter à l'amourette italienne ; il remonte à ses dix-huit et dix-neuf ans, aux premières et plus fraîches émotions de son adolescence, à Lucy L., à Henriette P.[4].

1. *Corr.*, t. I, p. 233-234.

2. *Ibid.*, p. 236. — Il fait alors des « élégies amoureuses » : rien n'indique Graziella y eût place à côté des Emma et des Daphné (t. I, p. 240).

3. *Ibid.*, p. 242-243.

4. C'était Henriette P. dont les amis du poète prononçaient le nom quand ils évoquaient les passions de leur jeunesse :

Rappelle-toi ce temps prospère
Dont l'amour d'Henriette embellissait le cours,

lui écrivait Vignet (*Vers conservés à Saint-Point*).

Même lorsqu'il écrit son élégie funèbre sur Parny, avant le 3 mars 1815, il n'y évoque qu'une première maîtresse avec laquelle il lisait les vers faits pour Éléonore : ce n'est certes pas la petite sauvageonne italienne.

Mais Graziella existait le 1er janvier 1817 : cela résulte d'une lettre de Julie Charles[1] : et elle ne s'appelle pas alors Graziella, mais Elvire. C'est pour elle que ce nom, qui n'évoque pour nous que la pâle phtisique des eaux d'Aix, a été trouvé. Ainsi c'est entre 1815 et 1817 que la première Elvire qui depuis s'est appelée Graziella, a commencé d'inspirer la poésie de Lamartine. Il est vraisemblable que sa figure revint hanter l'imagination du poète lorsque, en 1815, travaillé du besoin d'aimer, il souffrait de n'avoir point d'objet où adresser son désir.

Je crois pouvoir supposer que ce fut pendant l'été de 1815, sur les bords du lac de Genève, dans la solitude de Narnier, qu'il en retrouva l'image réelle et en créa l'image poétique : la rustique cordialité de la batelière qui faisait son ménage ne fut sans doute pas étrangère à ce réveil[2]. Ma conjecture trouve un appui dans un curieux morceau écrit au mois d'octobre sur la route de Chambéry : la Napolitaine y revient à la mémoire de son amant après « trois ans d'oubli[3] ». Il y exprime son « ennui » d'être sans passion ; il y regrette sa

---

1. Doumic, p. 29, 30-31.

2. *Mémoires inédits*, p. 330 et suiv.

3. Lamartine a placé ce morceau dans les *Confidences* (p. 373-376). Je ne crois pas devoir supposer que Lamartine ait menti en disant qu'il a retrouvé le morceau, entre « des ébauches de vers et des comptes d'auberge ». Il est dans sa forme actuelle un peu long pour avoir tenu « sur les marges d'un Tacite ». On peut supposer que Lamartine l'a allongé, surtout pour l'adapter à la couleur de *Graziella*. Il le date du 10 octobre 1816, et dit qu'il se rendait alors aux eaux d'Aix : mais il y était certainement arrivé le 10 octobre, jour de la tempête sur le lac où il « sauvait » Mme Charles. Le morceau ne peut donc être de 1816. On ne choque aucune vraisemblance en le datant du 10 octobre 1815, au retour de Narnier, avant ou après la visite à Bissy. — Je ne me suis pas arrêté à ce que Lamartine se donne dans ces pages pour entrer « dans sa 21e année » : il a dû retoucher le texte primitif pour se rajeunir. C'est son habitude constante, dans toutes ses confidences de l'âge mûr, de s'enlever quelques années. — Enfin l'expression « trois ans » convient tout à fait à l'année 1815, Lamartine étant revenu d'Italie au printemps de 1812.

folie de n'avoir pas reconnu le bonheur, quand il l'a rencontré : il se reproche de ne le reconnaître que depuis qu'il est hors de portée. Faut-il croire que les vers dont il était content à la fin de 1815 et qu'il jugeait « supérieurs à tout ce qu'il avait fait jusqu'ici »[1] étaient sortis du souvenir de Graziella : rien n'interdit, mais rien ne commande cette hypothèse. Il est difficile de croire cependant que l'Italienne ne tenait aucune place dans le petit recueil d'élégies en quatre livres qui était prêt à imprimer dès le 28 juin 1816[2].

La seconde Elvire acheva sans nul doute de rendre la vie à la première. Une séduction si poétique enveloppe le jeune homme qu'une grande passion a déjà dévoré et pour lequel une amante délaissée est morte ! Qu'il avoue un peu de crime et de remords, ce n'est pas pour déplaire aux femmes de cet âge byronien. Lamartine avait sans doute commencé depuis un an à célébrer son bel amour de Naples ; mais il dut se servir de l'Elvire italienne pour se faire valoir auprès de la française[3]. Une lettre de Virieu nous renseigne suffisamment sur les pièces qui furent communiquées à Mme Charles[4] : c'étaient les perles du recueil d'élégies, et leur supériorité condamnait presque toute la production antérieure du jeune auteur.

On peut donc avec quelque vraisemblance situer entre l'été de 1815 et l'automme de 1816 les *Méditations* où l'on retrouve le souvenir de l'Elvire napolitaine : c'est l'époque où il sollicite une sous-préfecture[5].

Le **Golfe de Baïa**, par le sentiment élégiaque et la forme, se rattache étroitement à la poésie de l'époque impériale. Le *Lac* y est en germe comme il l'est aussi dans les vers faits à Beauvais en 1814[6] : mais Lamartine écrit encore en disciple d'Horace et de Parny, qui seulement a lu *René*. L'ennui et la maladie peut-être nourrissent sa mélancolie littéraire.

1. *Corr.*, 11 nov. 1815, t. I, p. 252.

2. *Ibid.*, t. I, p. 264. — Il n'y a pas à s'étonner que l'*Adieu*, qui doit être de l'automne de 1815, ne contienne aucune allusion à ces anciennes amours : ce n'était pas un souvenir à évoquer devant l'austère famille de Maistre.

3. Doumic, p. 29-31.

4. Doumic, 96. Cf. plus loin, p. 210.

5. *Corr.*, t. I, p. 267. Archives de Saint-Point, lettre timbrée du 18 septembre 1815.

6. *Corr.*, t. I, p. 234.

Les vers **A Elvire** développent le thème d'Horace, *Carent quia vate sacro*. Par la couleur du style, la pièce est encore du classique de l'Empire ; mais par endroits la facture s'élargit, et la grande phrase poétique apparaît. De la conscience intime du poète, rien ne passe dans cet ouvrage, sinon un désir de se faire valoir par la possession du don de poésie. C'est pourquoi je serais bien tenté de croire que ces vers qui tentent d'immortaliser l'Elvire morte, n'ont pas été faits sans l'arrière-pensée de toucher la vivante Elvire d'Aix-les-Bains.

* * *

Avec l'**Invocation** (octobre 1816), Mme Charles entre vraiment en scène. Ce n'est qu'une banale galanterie spiritualiste où le poète ne met rien de son cœur : entre Mme Charles et lui, il n'y a encore qu'une amitié de ville d'eaux. Le **Temple** (automne 1816 plutôt que printemps ou été 1817) marque un progrès dans leur intimité. Le nœud d'affection est formé ; mais si mon interprétation ne me trompe pas, le poète défend l'homme contre les exigences d'une passion maladive. Séparé d'Elvire, il veut bien s'unir à elle par la pensée ; mais il se consume d'un feu dont il n'aura pas à rougir : il n'accepte qu'un amour qui restera ou redeviendra chaste.

Au début de 1817, les relations qu'il a nouées à Paris avec le vieux poète portugais Manoel do Nascimento lui font composer **la Gloire**, exercice classique qui le montre encore asservi aux habitudes de la poésie impériale, mais capable d'y introduire le mouvement d'une éloquence chaleureuse.

Plus intéressant et plus personnel est l'**Hymne au Soleil**. On verra dans le *Commentaire* pourquoi je suis tenté de ne le rapporter ni à l'une ni à l'autre des deux Elvires que nous connaissons. Quelle qu'en soit la date, et quelle que soit la femme dont on entrevoit l'indécise figure à côté du poète convalescent, la vraie source de ces vers est dans la sensibilité du poète. Il a connu ces états languissants et délicieux où l'on se reprend à aimer la vie parce qu'on la sent revenir en soi, où le retour des forces physiques fait couler la joie dans l'âme et revêt l'univers d'une beauté nouvelle. Lamartine a eu plus d'une fois, au sortir de ses crises, de ces afflux de sève énergiques :

on en trouve l'indice çà et là dans la correspondance. « Je me trouve à merveille de l'air des champs, écrit-il à Virieu le 3 juin 1817 ; je ne sens pas mon foie, et je sens moins mes battements de cœur. Je redeviens un homme à peu près... Il fait chaud et beau. Nous sommes dans les bois, dans la solitude ; ce calme des champs se communique à l'âme [1]. » Même dans la grande douleur de l'hiver suivant, il gardera assez la conscience de l'action de la nature sur lui pour écrire : « J'attends du soleil pour renaître un moment [2]. »

La femme tient réellement peu de place dans l'*Hymne au soleil* ; et l'on n'y peut discerner si elle est un rêve ou une réalité. De la nature viennent surtout l'élan et l'allégresse qui soulèvent le poète, et l'excitent à chanter. Et voilà en effet comment le Lamartine des *Méditations* se dégagea du disciple de Parny et du versificateur académique. Un document précieux permet de dater exactement cet essor : c'est une lettre à Virieu du 30 novembre 1814. C'est en rentrant chez lui, dans cette fin d'automne, qu'il crut sentir pour la première fois le charme de la campagne de Milly, et que son âme inquiète se mêla intimement au paysage natal. J'ai déjà cité cette lettre [3], dont Lamartine, après l'avoir écrite, reconnut l'importance dans le développement de sa vie morale : il faut y revenir encore. Avant d'épancher, comme nous avons vu, son vague appétit d'aimer, il employait une longue soirée, enfermé dans sa « cellule » et « les pieds dans ses sabots », à expliquer à l'ami Virieu l'impression que lui avait faite cette fois son retour à la terre natale :

« Oh ! combien l'on vaut mieux dans la retraite des champs, ne fût-ce qu'au bout de trois jours, que partout ailleurs ! combien l'on retrouve de sentiments que l'on croyait à jamais perdus ! combien l'âme reprend de ton et le cœur de puissance ! combien l'imagination s'agrandit et se réchauffe ! J'en suis plein, je viens de retrouver tout cela.

Si, du fond de l'infâme cloaque que tu habites pour ton malheur, tu conserves assez de vigueur pour t'élever à une certaine hauteur, si tes ailes ne sont pas enterrées dans la fange, prends ton vol, et viens, du moins en idée, partager les voluptés de ma solitude. Tout

1. *Corr.*, t. I, p. 270-271. — 2. P. 301. — 3. Cf. plus haut, p. XXII.

ce que nous avons senti si fort dans notre bon temps, je le sens depuis trois jours ; je me reconnais, et je retrouve autour de moi mille sensations oubliées. Je n'essaierai pas de te les peindre, elles sont trop vives, trop rapides, trop insaisissables. Mais sais-tu ce que c'est que des jours pluvieux, nébuleux, orageux d'automne, sur nos coteaux ? Comprends-tu le charme de ces vents harmonieux qui ébranlent mes fenêtres et font crier ou siffler nos arbres déjà défeuillés ? Peux-tu te peindre les délices que je trouve à parcourir sous mon manteau nos vignes dépouillées, à grands pas et comme un homme pressé par l'orage ? Conçois-tu tous les plaisirs que nous donnent des habitudes, même désagréables, mais enfin que l'on retrouve ? Comprends-tu comment j'en suis jusqu'à trouver un grand charme à la fumée qui remplit ma petite chambre, et à l'air froid qui vient à travers ma croisée qui ferme mal, uniquement parce qu'autrefois cela était ainsi ? En vérité il y a cinq ou six hommes en nous ; mais le vieil homme ne périt pas, on le retrouve au moment où l'on y songeait le moins[1]. »

Il n'y a pas à en douter : le poète des *Méditations* et des *Harmonies* est né. C'est la première fois que nous l'entendons donner cette note-là. Mais il ne la donne qu'en prose. Ses vers sont en retard. Il faudra encore deux ou trois ans pour qu'il soit capable de faire sa poésie avec les émotions dont cette lettre déborde. Et l'on notera qu'aucune femme, aucune Elvire n'est pour rien dans cette brusque éclosion. Sa maison et ses montagnes, des souvenirs d'enfance et des désirs sans objet, voilà ce qui s'assemble pour faire notre Lamartine : et ne sera-ce pas en effet lui, l'essentiel de lui, jusqu'à la fin ?

Les habitudes analytiques de l'invention et de l'expression poétiques à l'époque impériale rendaient cette poésie pure des sensations et des rêves à peu près intraduisible en vers dans les genres consacrés. L'évocation de la première Elvire, la rencontre de la seconde rapprochèrent l'inspiration lamartinienne des voies traditionnelles du lyrisme élégiaque : par elles un peu de réalité et de précision put s'introduire dans les chants du jeune poète. Ainsi Mme Charles et sa devancière napolitaine, si elles n'ont point éveillé Lamartine, n'ont guère

1. *Corr.*, t. I, p. 241.

moins fait pour lui : elles lui ont donné le moyen de rendre son originalité accessible au public. Elles ont mis des figures dans son paysage, elles ont fourni des livrets à sa musique.

Après avoir tâtonné pendant les années 1815 et 1816, il trouva sa forme et son accent au milieu de l'année 1817, lorsqu'il écrivit **le Lac**. Désormais la première Elvire s'efface, du moins pour un temps, et l'idée de Mme Charles domine l'imagination poétique de Lamartine. Désormais aussi les poèmes qui composeront le recueil des *Méditations*, se situeront en général aisément dans la vie morale du poète où ils auront des racines profondes.

On sait aujourd'hui de quelle attente déçue est sorti le *Lac*, le 29 août 1817. Le poète, assis sur un rocher, au-dessus du lac, pensait à Julie, se souvenait d'une journée pareille qu'il avait passé avec elle sur le même lac, un an auparavant[1]. Il se disait, ne l'ayant pas vu venir au rendez-vous, que leurs joies n'étaient plus que du passé, et de ce sentiment sortait l'ardent appel à l'éternité du souvenir, la volonté que l'irrévocable passé fût aussi l'ineffaçable passé. Les vers *à Elvire* n'étaient que l'antique lieu commun du privilège d'immortalité qui appartient à la poésie. Les vers de Beauvais[2] n'étaient qu'une banalité épicurienne, le regret du bonheur écoulé. Le *Golfe de Baïa* n'était que la vieille plainte élégiaque du rapide passage de l'homme sur la terre.

Ici, dans la molle élégie, il y a soudain comme un fier redressement du poète qui oppose au temps fugitif la stabilité du souvenir. Les quatre dernières strophes ne sont-elles pas plutôt un commandement qu'une supplication à la nature? Une prière n'aurait guère de sens : ce ne serait qu'une amplification métaphorique. Mais le poète impose impérieusement à la nature le souvenir de ses brèves amours ; ses vers sont comme une conjuration qui lie à jamais, pour d'innombrables lecteurs, l'image du couple d'amants qu'Elvire et lui furent un jour, au paysage du lac. De même, soixante ans auparavant, Rousseau avait chargé les rochers de Meillerie et le rivage de Clarens de conserver les images de Saint-Preux et de Julie.

---

1. Cf. plus loin, p. 131.
2. *Corr.* (1814), t. I, p. 234.

La plainte de Lamartine est une prise de possession pour l'éternité de ce coin de Savoie.

Un des traits de sa nature, c'est que le souvenir n'est pas pour lui une cause ou un symptôme de dépression, mais au contraire un réconfortant, un moyen de réagir contre le malheur. Six semaines après le *Lac,* il écrivait à Mlle de Canonge : « Je suis plus que jamais dans l'extrême de la souffrance, de la tristesse et du malheur ; et je n'espère plus de remède à tout cela que le remède universel... Le monde m'est en horreur... Je ne trouve un peu de repos que dans une complète solitude qui m'accoutume peu à peu à toutes les idées d'éternelle séparation auxquelles il faut que je m'habitue ; et le souvenir de ce que j'ai rencontré de bon et d'attachant dans le monde vient seul m'empêcher de changer ma tristesse en misanthropie[1]. » Il pensait à Julie malade en écrivant ces lignes, et elles aident à voir quelle vertu consolatrice a chez lui l'évocation du bonheur passé. Cette vertu tient peut-être à ce que, jusqu'aux approches de la vieillesse, le souvenir est pour sa nature vigoureuse une forme du désir, et parfois même le masque de l'espérance : Julie n'est pas loin quand il fait revivre la petite Napolitaine sous le nom d'Elvire ; et plus tard, lorsqu'il écrira *Graziella* ou *Raphaël,* c'est que (selon une très fine observation de M. Jean des Cognets) son âme toujours orientée vers la vie sentira en soi assez de tendresse présente pour réchauffer le récit des amours passés. Les ombres de Graziella et de Julie diront à Valentine quelle puissance d'aimer est en lui.

A la fin de 1817, éloigné de Julie, il travaillait pour elle. Il faisait à Aix l'ode à M. Bonald, sur **le Génie**, et presque aussitôt après à Lemps, l'**Ode aux Français** : deux monuments très classiques de ses origines royalistes. L'*ode aux Français* surtout est caractéristique, dans sa première forme, avec sa diatribe sur la Colonne et contre Napoléon. Nul doute qu'à cette date il ne fût un *pur.* Ses lettres de 1816-1817 nous montrent qu'il avait été effrayé d'abord de la politique intransigeante des *ultras,* ennemi des épurations à outrance[2]. Puis, après l'affaire de Grenoble (exécution de Didier), il trouva

---

1. 13 octobre 1817. *Corr.,* t. I, p. 277. — 2. P. 257-258

que les choses allaient mieux ; d'ailleurs, jugeant les monarchistes libéraux des *coquins* et les *purs* des *sots*[1], il choisit d'être plutôt avec ceux-ci et se rallia aux idées de son ami Vaugelas. L'*étrange politique* qui suivit la dissolution de la chambre introuvable, la politique modérée de M. Decazes, ne lui plut guère[2].

Au début de 1818, il était encore dans les mêmes sentiments. « Je me sens plus convaincu que jamais, écrivait-il à Virieu le 11 mai, que la liberté est une condition qui n'est pas de notre nature, que les droits de l'homme sont les droits d'une chimère qu'ils appellent homme, que le seul bien de la société, c'est la force, et la seule source de la force, le courage et Dieu[3]. » Le *courage* et *Dieu*, ce sont deux sources : on dirait que Dieu n'était pas d'abord dans la pensée de l'écrivain, et que c'est un second mouvement qui l'a fait arriver au bout de la phrase.

Il refusait, le 28 juin, de suivre Mlle de Canonge dans son admiration pour Mme de Staël dont les œuvres posthumes venaient de paraître. « Nous partons, lui disait-il[4], de deux principes diamétralement opposés ; vous croyez que les peuples corrompus doivent être gouvernés par la seule vérité, la seule raison, la seule justice, et que dès qu'on la leur montrera, ils l'embrasseront, comme des philosophes sans passion. Moi, je crois que la seule fin pour laquelle on doit gouverner, est la paix, l'ordre et la justice, mais que le seul moyen de gouvernement, c'est la force. Mme de Staël est de votre parti ; l'expérience de tous les siècles et la nature de l'homme sont du mien. »

Donc, si Lamartine n'a jamais été dans toute la rigueur du mot le *disciple* de M. de Bonald, il a été plus sérieusement attaché qu'il n'aimait dans la suite à le dire, aux sentiments des monarchistes extrêmes. Les deux *odes* de 1817 contiennent plus de conviction sincère qu'il ne l'avouera dans le *commentaire* de 1849.

Il est certain qu'il n'avait pas de fanatisme, et qu'il ne demandait qu'à servir le roi avec appointements dans une

1. *Corr.*, t. I, p. 263. — 2. P. 267. — 3. P. 301.
4. *Ibid.*, p. 314 ; cf. t. II, p. 9.

sous-préfecture ou un poste diplomatique : peu lui importait la couleur du ministère qui le nommerait.

Aux deux *Odes* royalistes succède **l'Immortalité**. Ce mélange de politique et de métaphysique exprime bien l'étendue et l'ouverture de son esprit : sa correspondance confirme ici tout à fait sa poésie. Et c'est là un trait permanent et profond de sa nature : en aucun temps, il n'oubliera le ciel pour la terre, ni la terre pour le ciel.

L'*Immortalité* continue la réaction que le *Lac* avait commencée contre les conditions misérables de la vie. Julie n'est plus seulement absente ; elle est malade, elle est mourante. Alors le remède sort de l'irrémédiable même. La consolation de l'absence n'est que le souvenir ; mais la mort ouvre l'espoir d'une réunion dans une seconde vie qui n'aura pas de fin, et à l'illusoire éternité de la poésie se substitue l'attente d'une éternité plus effective. On vient de lire[1] ce que le 13 octobre Lamartine écrivait à Mlle de Canonge. L'*Immortalité* indique une réaction contre cet état de prostration résignée. Comme il est lui-même assez malade[2], il peut donner un air de vraisemblance à la délicatesse par laquelle c'est de sa propre mort qu'il entretient Julie moribonde pour lui faire envisager la séparation qui les introduira à l'éternelle réunion. La lettre du 8 novembre, exactement contemporaine de cette pièce, exprime bien le sentiment qui l'a dictée :

Rien n'a changé qu'en plus mal dans la santé de la personne dont je vous ai parlé, et je ne puis à chaque courrier attendre que la confirmation de mon malheur, ou recevoir les détails d'un état pire que la mort : elle serait un bienfait pour tous deux ; et j'en suis à cet excès de la désirer pour elle et pour moi. Vous jugez que ma santé à moi-même ne peut s'améliorer au milieu de ces alternatives de crainte et d'espérance pires qu'un malheur certain et connu. Mais ne redoutez rien de mon désespoir, j'ai été formé au malheur par le malheur même, et je crois qu'il faut subir son sort et ne pas se le faire à soi-même. Ma résignation pour tous les événements de ce monde, quelque affreux qu'ils soient, est complète, parce que mes espérances dans un avenir inconnu, mais meilleur, sont une conviction pour moi : la vie sans cela serait un supplice auquel il serait trop facile de se soustraire. Je ne la regarde que comme une épreuve par laquelle il faut passer

---

1. Cf. plus haut, p. xxix. — 2. *Corr.*, t. I, p. 274, 276, 277, 278.

jusqu'au terme, et ce terme arrive bientôt quand on a perdu tout ce qui attache à la vie[1].

Cette espérance que nulle certitude rationnelle n'accompagne est un acte de volonté optimiste, une reprise de l'âme contre le désespoir. En même temps, Lamartine traite sa tristesse par l'activité physique et intellectuelle : il monte à cheval, dès que la fièvre le laisse[2], et il songe à son poème de *Clovis*.

Julie mourut le 18 décembre 1817. Sans vouloir faire à mon tour l'histoire d'une passion qui a tant exercé les biographes, il faut noter quelques observations utiles pour l'interprétation des *Méditations*. Lamartine n'a pas été saisi d'une passion foudroyante pour la malade rencontrée à Aix. Sa lettre du 12 décembre 1816 commentée par M. des Cognets[3], les lettres d'Elvire publiées par M. Doumic prouvent qu'il garda toute sa liberté d'esprit, et qu'il se défendit même un temps contre l'amour exigeant, désordonné, absorbant de Mme Charles. Mais il paraît très probable que dans le séjour qu'il fit à Paris au début de 1817, il se laissa reprendre, ou prendre. J'en ai pour preuves le rendez-vous d'Aix, les vers du *Lac* et les notes du Carnet qui en contient l'esquisse, l'*Immortalité*, les expressions d'inquiétude et d'alarme dont témoignent quelques lettres d'octobre-novembre 1817, enfin les lettres du Dr Alin publiées par M. Doumic[4]. Dans les cinq derniers mois de la vie de Julie, tout atteste la vivacité du sentiment de Lamartine. Elvire avait donc commencé à vivre en lui, avant d'être morte. Mais comme nous n'avons aucun témoignage de ce que furent leurs relations à Paris, dans les premiers mois de 1817, il faut reconnaître que, vivante encore, il ne la possédait cependant plus, lorsque nous la voyons certainement occuper son cœur ; absente et malade, elle n'était déjà pour lui qu'un bonheur éloigné, et qu'il savait éphémère.

Il est singulier qu'aucune de ses lettres à Virieu ne contient la trace de ses tourments, tandis qu'il en fait confidence à Mlle de Canonge. Cette demoiselle était une nouvelle connaissance qu'il avait faite à Aix, dans la saison même où il

1. *Corr.*, t. I, p. 280. — 2. P. 282. — 3. P. 80-82.
4. Doumic, p. 83-91.

avait vainement attendu Julie[1]. Il s'était probablement présenté à elle dans l'attitude intéressante de l'amant ténébreux, obsédé de la pensée d'une maîtresse absente; et il continua, dans le commerce épistolaire qui suivit leur séparation, à lui donner des nouvelles de Julie[2] : elle les sollicitait d'ailleurs[3], avec une curiosité bien féminine des secrets d'amour. Il semble que par une involontaire coquetterie, il se soit un peu servi de Julie auprès de cette nouvelle amie comme il avait usé de Graziella avec Julie.

*
* *

Lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Mme Charles, son chagrin fut immense[4]. Il était malade aussi[5]. Cependant au bout d'un mois, dès le 23 janvier, il s'était remis au travail, « ne pouvant résister aux rêveries de l'oisiveté », et pour fuir « les idées fixes et sans fond où le cerveau se brise[6] ». Jusqu'au mois de juin, *Saül*, qu'il avait commencé l'année d'avant, remplit sa correspondance. La pièce était terminée le 16 avril ; mais il s'agit alors d'obtenir que Talma se la laisse lire par Virieu. Il a sur le chantier, si *Saül* est reçu par la Comédie-Française, une *Médée*, une *Zoraïde*, sans compter le projet d'une « tragédie toute politique », *César ou la veille de Pharsale*[7]. Il se propose de donner « cinq ou six » tragédies « de suite[8] », et après, « de trente à quarante » ans, il « enfanterait *Clovis*[9] ». Il se moque de la gloire ; du moins croit-il n'y tenir que pour l'argent[10]. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire sa « folie » biblique et lyrique pour lui, au risque d'une chute, et de la défendre contre toutes les objections[11]. Son *Clovis* de même doit être la manifestation d'un idéal nouveau. « C'est là qu'on verrait en liberté cette poésie dont

1. *Corr.*, t. I, p. 273. — 2. P. 277, 279, 280, 283, 285. — 3. P. 280.
4. *Ibid.*, p. 285, 292, 301. — 5. P. 287 et suiv.
6. *Corr.*, t. I, p. 286. On trouvera à l'appendice III la réponse d'un ami à qui il écrivit le 24 janvier en lui peignant son état. Pourquoi ce correspondant considérait-il Mlle de Canonge comme « un aimable espion de police ? » Je n'ai pu le deviner.
7. *Ibid.*, p. 297 et 313. — 8. P. 297. — 9. P. 301. — 10. p. 290, 297.
11. *Ibid.*, p. 296 et 307.

on ne peut mettre qu'à lèche-doigt ailleurs pour des Français[1]. »

Toute cette activité n'est pas d'une âme effondrée, enterrée dans son deuil, et qui a dit adieu à la vie. Évidemment il le croit. Il sème dans ses lettres les expressions de l'indifférence et du désenchantement les plus complets : « Je ne sais que faire de la vie quand elle me revient... Je ne suis déjà plus de rien avec les vivants[2]. » Mais il dit en mai : « Si je renaissais une bonne fois... [3]. » Et le 10 juin, il a l'accent d'un homme prêt pour l'action, et que la lutte n'effraie pas.

Je ne crains pas une chute illustre, mais je crains de ne pas pouvoir seulement la tenter..... Le ciel, qui pour mon malheur m'a forcé à être poète, m'a donné le courage d'esprit nécessaire pour braver les revers et les sifflets littéraires avec un cœur d'airain ; et, si je les craignais, je ressemblerais à un général qui voudrait gagner des batailles sans entendre le bruit des canons ennemis et sans vouloir être blessé ou tué même au besoin. La comparaison est exacte. Tâche donc qu'on reçoive *Saül* au comité, et moque-toi du reste. J'irai à Paris une année ou l'autre, armé d'autres pièces, et, si celle-là ne peut passer la première, je la ferai précéder d'autres qui lui ouvriront la route[4].

Ce qui le retient d'y aller tout de suite, ce n'est pas son deuil ; c'est le manque de santé, et surtout le manque d'argent.

Ce ton résolu s'explique par un mot qu'on trouve plus loin dans la même lettre : « Adieu, je vais mieux ce matin... Je viens de passer vingt-six jours sans fièvre. » Cela se voit. Mais un mois ou cinq semaines plus tard, il a une rechute. Il s'étonne le 17 juillet 1818 d'avoir trouvé Vignet qui est venu le voir, « agité, écrit-il, comme nous l'étions à seize ans, par toutes les perspectives de la vie, comme s'il y en avait encore pour nous, et surtout pour moi[5] ». La « vie en surabondance », la « fermentation d'esprit » qu'il aperçoit chez son ami, l'ont fait souffrir et troublé. Vignet a voulu « le réveiller de son assoupissement physique et moral ». Était-il si assoupi ? cinq ou six tragédies, un poème épique, des projets littéraires pour plus de dix ans, était-ce donc l'apathie et le renoncement ? Non ; mais il vivait plus qu'il ne

1. *Corr.*, t. I, p. 301. — 2. P. 290 (27 mars) ; cf. p. 292 (26 avril).
3. *Ibid.*, p. 301. — 4. P. 311. — 5. P. 317.

consentait à vivre. Il était de ces mourants que l'on contrarie en leur faisant remarquer qu'ils ont encore des forces et de l'appétit. Il résistait quand Vignet voulait lui arracher un consentement formel à la vie. Il résistait, et tout de même il cédait. Il reprenait du goût pour les idées. Il ne rejetait pas « l'idée de deux mariages » pour lui que Vignet lui avait apportée, et tout en répétant : *Tristis est anima mea usque ad mortem,* il ébauchait un plan de conduite pour se passer de ses parents dans ses négociations matrimoniales, s'ils ne voulaient pas l'y servir [1]. Il était décidé, si Mlle D... ne voulait pas de lui, à s'en aller à Paris épouser Mlle B... [2]. Sept mois après la mort d'Elvire, et avant même de l'avoir pleurée en vers, avant d'avoir écrit, d'avoir conçu l'*Isolement* [3] !

Il méditait encore de s'en aller à Naples, en Grèce, à Jérusalem [4]. Il écrivait à Talma pour son *Saül* ; il projetait d'aller le lui lire à Paris [5]. Il recevait le choc de Lamennais dont il lisait avant le 8 août l'*Indifférence en matière de religion* [6]. Il avait l'œil aux événements politiques [7]. Il discutait avec une âpre désillusion les doctrines de Mme de Staël et les recettes de Mme de Krudner [8]. Il esquissait pour les jeux Floraux une ode, hélas ! trop classique sur le *Rétablissement de la statue d'Henri IV au Pont-Neuf.* Et toujours il faisait des courses à cheval ; il s'intéressait à la moisson et aux vendanges.

Une telle agitation, une telle fièvre de projets, de désirs, de travaux n'allaient pas, nous l'avons vu, sans des intervalles de dépression. Dans cette vie ardente où son tempérament l'emportait sans l'adhésion de sa volonté, à de certains moments le souvenir de l' « ange » disparu, sa santé, le mauvais temps, les obstacles que rencontrait son ambition d'auteur, lui faisaient toucher le fond du dégoût et du désespoir. **L'Ode au Malheur** est un de ces moments où il criait : « Toute

---

1. *Corr.*, t. I, p. 317-319. — 2. P. 320.

3. Était-ce avant d'avoir écrit le *Crucifix* ? J'ignore de quelle époque date cette pièce : je la croirais volontiers postérieure au mariage de Lamartine et aux *Premières Méditations.* Elle donne à la figure de l'amante une réalité qui n'est pas dans la couleur du premier recueil : mais cette raison explique aussi bien que le poète, l'ayant écrite, ne l'ait pas d'abord publiée.

4. *Ibid.*, p. 321. — 5. P. 318-319. — 6. P. 322. — 7. P 321.

8. *Ibid.*, p. 314 et 323.

ma vie n'est que supplice [1]. » Si parfois une résignation chrétienne lui faisait soupirer un *Fiat voluntas* [2], à d'autres heures, dans une crise de rhumatisme, il se révoltait : « Y a-t-il donc une Providence [3] ? »

Conçue en juillet, écrite en novembre, peut-être ce que cette pièce a de déclamatoire et d'artificiel vient-il de ce que Lamartine n'a pas exprimé la poésie de son émotion, au moment où il la sentait bouillir en lui : il ne l'a peut-être versifiée que refroidie. Il se rendait bien compte que cette interrogation serait plus impie pour le public que pour lui [4], et il la fit suivre plus tard d'une réfutation qui est bien la plus insincère, la seule insincère des *Méditations*. Il ne pouvait pas donner au lecteur l'explication vraie qui eût restreint le sens de cette déclamation pessimiste : il ne pouvait pas la replacer dans sa vie comme un état momentané, accidentel, que la forme littéraire avait généralisé et fixé. Il ne pouvait pas exposer son activité inquiète, puissante, spontanée et, par là, implicitement confiante, qui par elle-même, et bien mieux qu'aucune rétractation verbale, réfutait l'*Ode au Malheur*.

Une autre réponse, celle-là tout à la fois poétique et vécue, à l'amère invective du désespoir, nous est offerte par la *Méditation XXI*e, **la Foi**. Elle fut écrite sans doute au début d'août, avant que le *Malheur* fût rédigé, mais lors qu'il venait d'être pensé : toute la première partie de la pièce se ressent de ce voisinage. La tentation de blasphémer s'offre encore au poète ; mais s'il esquisse le blasphème, il le retire bien vite. Il accuse la vie et Dieu, mais il exalte la foi qui fait accepter la vie et bénir Dieu. Sous l'impression de sa lecture récente de Lamennais, il a compris que la foi donne la force et la paix. Il aspire à la foi ; il voudrait se la donner. Il est évident qu'il ne croit pas l'avoir. Voyez ce qu'il écrit à Virieu le 11 août en lui envoyant les derniers vers de sa *Méditation*.

Tu me demandes de longues lettres, en voilà. Mais tu veux des conseils, de la force, de l'espérance, à qui diable t'adresses-tu ? Que veux-tu que te dise un homme qu'on écartèle ? Il crie, et voilà tout ; il espère faiblement que ses tourments le mènent à une meilleure

1. *Corr.*, t. I, p. 288 ; cf. 293 et 313. — 2. P. 290. — 3. P. 330.
4. Cf. p. XLI, XLVII et 103.

vie, mais encore, encore : l'espérance, qu'on dit si vive aux derniers moments, m'a bien l'air de ressembler aux faux amis, chauds dans le bonheur, froids ou nuls dans l'extrême adversité. Un certain nuage obscur se répand sur les yeux, on est las, on est calme, on est assoupi, et l'on passe je ne sais où sans sentir comment. Voilà de belles consolations ! Heureux donc l'homme qui croit ! heureux celui qui espère, seulement comme je croyais, comme j'espérais avant un malheur sans remède ! Je donnerais mon reste de jours pour un grain de foi, non pas pour soulever les montagnes, mais pour soulever le poids de glace qui me pèse sur l'âme. Je la demande aux livres, je la demande à ma raison, je la demande au ciel, je veux la demander aux œuvres aussi : j'obtiendrai peut-être. La foi serait si bien faite pour nous autres malheureux qui ne sommes pas du tout, non, pas du tout de ce monde, qui ne vivons pas de sa vie, qui ne sommes pas heureux de son bonheur, qui ne nous nourrissons pas de son pain ! Où nous appuierons-nous si cet appui mystérieux nous manque toujours [1] ?

Il comprenait que pour l'avoir, cette foi, il fallait en réveiller l'habitude, la retrouver comme un héritage de ses pères, un état de son enfance : c'est ce qu'il fera dans ses derniers jours. Mais alors son esprit travaillait contre lui. Son éducation philosophique et sentimentale le rejetait à chaque instant du bon Dieu de ses premières prières au Dieu des sages, au vague idéal des rationalistes, à l'inconcevable infini des platoniciens, des métaphysiciens allemands, et du jeune M. Victor Cousin. Il y trouvait moins où s'appuyer qu'où s'élancer.

C'est ce qu'on voit dans l'**Isolement** [2]. Cette pièce fameuse est l'expression et comme la synthèse des moments les plus désenchantés, les plus accablés — sans révolte toutefois ni doute amer — qu'il ait vécus depuis le 18 décembre 1817.

La solitude fut son premier besoin, et l'isolement son impression la plus constante. Il écrivait le 22 janvier à Mlle de Canonge :

Ce n'est que dans une complète solitude et un isolement total que je puis supporter patiemment une vie qui m'est à charge, et je ne veux point faire partager aux autres des sentiments qui ne conviennent plus qu'à moi [3].

---

1. *Corr.*, t. I, p. 326. — 2. Cf. p. 6-7. — 3. *Corr.*, t. I, p. 285.

Et le 26 avril, au milieu du tracas de *Saül*, il disait encore à la même amie :

Je n'ai pas écrit une ligne depuis des siècles à qui que ce soit : aussi je perds, je crois, tous mes amis que mon bonheur m'avait faits pendant les sept ou huit ans que j'ai couru le monde. Les uns me sont enlevés par la mort, et l'oubli et l'indifférence m'enlèvent aussi les autres; je reste seul, mais j'ai la presque certitude que ce ne sera pas pour longtemps : je puis déjà d'avance me compter au nombre des morts. Ce qu'il y a de sûr au moins, c'est que je ne suis plus du tout de celui des vivants, ma vie n'est pas une vie. Je suis, depuis qu'il fait beau, plus solitaire que jamais ; je ne vais à la ville, chez mes parents, qu'une fois par semaine passer un jour ; le reste du temps se passe à la campagne, sans aucune espèce de société que mon cheval et mon chien, un jardin que je cultive tant bien que mal, et quelques livres pour mes très courtes soirées. Cette vie-là seule est supportable pour moi ; tout le reste m'est odieux, excepté le souvenir de quelques bonnes âmes comme la vôtre. Mais je m'en détache aussi le plus possible : il faut savoir briser peu à peu les liens qui vous retiennent dans la vie, pour la quitter avec plus de tranquillité et de liberté [1].

Plus d'une fois, la même disposition est indiquée dans les lettres à Virieu : il va « le plus possible passer des soirées et des matinées seul à Milly », pour fuir les beaux-frères et les « enfants criards [2] ». Il n'y voit personne, il y jardine, et il y fait lui-même son dîner [3]. Un peu plus tard, il lui écrit encore de Milly.

Je me trouve tout seul : tout le monde est parti, jusqu'à mes sœurs. Je n'ai pour société ici que mon cheval, et je dois rester un mois ainsi [4].

Il développait plus complaisamment ses souffrances morales à Mlle de Canonge ; avec le camarade Virieu, il causait avec un naturel et un abandon plus complet de ses maladies, de ses embarras d'argent et de ses projets d'avenir. Le choix, qu'il fait dans ses lettres des confidences appropriées à l'amie du second rang, nous aide à comprendre celui qu'il fera dans

1. *Corr.*, t. I, p. 292-293. — 2. P. 288 (6 février).
3. *Ibid.*, p. 298 (30 avril). — 4. P. 317.

sa poésie pour le public, avec une discrétion encore plus grande et un pareil désir d'éveiller la sympathie.

L'appétit de solitude subsistait parmi l'agitation dont j'ai parlé, s'apaisait et se réveillait sans cesse. Une lettre de Virieu, pleine d'entrain, vint le « secouer de son engourdissement moral » vers la fin d'août. Virieu voulait l'avoir près de lui à Munich, et l'engageait sans doute à se remuer pour obtenir un emploi diplomatique : il lui faisait un joyeux tableau de l'existence qu'ils mèneraient ensemble dans un bon pays. La lettre, comme la visite de Vignet, produisit un effet contraire à celui qu'avait espérée l'écrivain. Les mariages manqués, la maladie de foie, les rhumatismes aigus, le manque d'argent, tout conspirait à déprimer Lamartine et le ramenait à l'inertie. Rien à faire qu'à « supporter et supporter encore [1] », et à cultiver ses champs [2]. Il répond donc à Virieu par les stances mélancoliques de l'*Isolement* ; indifférence totale à l'univers et à la vie ; aspiration fervente à quitter la terre, vague désir d'un bien idéal qu'il trouvera ou retrouvera dans les cieux, tout cela semble déclarer un renoncement absolu à l'action. Mais la lettre qui contient les vers se termine par ces lignes :

Je vends livres et cheval pour me préparer à partir, premièrement pour Paris, et puis Naples ou Munich [3].

Ainsi la lettre de Virieu a déterminé deux réactions successives dans l'âme de son ami : d'abord, un mouvement de recul, un geste de lassitude et de désenchantement, puis une adhésion active. On comprend pourquoi le premier moment seul s'est traduit en poésie. Mais la vie du poète, ce sont les deux moments.

Quatre jours après, il est très affairé : il fait les vendanges de son père, et il s'occupe allègrement de ses préparatifs de départ ; il paye ses dettes [4]. Cependant il affirme encore sa volonté de vivre seul : il rejette l'idée du mariage.

Hélas ! quand j'y pense, quel mari à offrir à une jolie, jeune et fraîche personne ! quel corps ! et quelle âme vis-à-vis de dix-sept ans ! Je crois que cela ne serait ni juste ni sage ; il y a tant de vie, d'espoir,

---

1. *Corr.*, t. I, p. 328. — 2. P. 333. — 3. P. 333. Cf. 329 et 335.
4. *Ibid.*, p. 335.

de chaleur, d'illusions dans un cœur de cet âge : il n'y a plus chez moi que du bon sens et de la douleur. Tout cela ferait un trop bizarre accouplage. Il faut se rendre justice à soi-même, car tôt ou tard les autres vous la font toujours. Nous n'avions pas suffisamment pensé à tout cela, et je n'avais pas vu le changement qu'une année apporte en moi. Comment être agréable à un autre, quand on est insupportable à soi-même ? Il faut vivre et mourir seul [1].

Mais combien ce parti pris d'isolement n'est-il pas différent de l'accent de la première *Méditation* ! Il vient de manquer deux mariages ; d'où sa lucidité à se juger. Et peut-être est-ce une manière d'écarter quelque proposition déplaisante, quelque offre indiscrète de bons offices. En tout cas, ici, la solitude n'est plus pour lui une volupté, mais un pis-aller, une nécessité. Il s'y résigne sans la désirer.

*
* *

Le 1er septembre, il courait sur la route de Paris. A peine arrivé, il faisait des démarches pour entrer dans la diplomatie ; il voyait M. Mounier, s'inquiétait de sa toilette, de ses bottes, lisait son *Saül* à Talma, s'enthousiasmait pour la danse de Mlle Noblet, faisait la conquête de Mme de Raigecourt, des Saint-Aulaire, de Mme de Beufvier, était présenté au duc Decazes, soupirait encore vers l'amour conjugal et le foyer [2], écrivait des lettres pleines d'entrain tant que son foie le laissa tranquille, et rentrait enfin à Milly vers la fin d'octobre, ayant manqué le poste de Munich que peut-être il regretta plus qu'il ne l'avait désiré, navré surtout de l'arrêt de Talma sur sa tragédie qui définitivement était écartée de la Comédie française [3].

Le voilà revenu chez lui « humilié » de son échec aux yeux de la famille, mais point accablé ni aigri. Il paraît s'accommoder assez bien de la vie qu'il mène à Milly ; il recommande à Virieu son régime, la chasse et le cheval. Il marche neuf heures de suite à pied, ou bien il monte à cheval quatre heures : le foie ne s'en trouve pas mal. Sa santé s'améliore. Il est trois mois sans fièvre.

1. *Corr.*, t. I, p. 335. — 2. P. 342. — 3. P. 336-346.

C'est dans cette disposition qu'il rédige et corrige, non sans ennui, l'*ode au Malheur*[1]. Elle ne correspond plus à ses sentiments.

Il est plus désireux que jamais d'être marié. Il veut l'être avant trente ans : et il en a vingt-huit[2]. Il y a des jours où il rêve d'aller faire du commerce en Amérique et y chercher femme[3]. A cette date de novembre ou décembre 1818, ses tristesses ne sont plus que par exception le regret de l'amante perdue, ou l'aversion pessimiste de la vie, ou l'insensibilité morne à la beauté des choses. Son malaise est fait de déceptions, d'impatience d'agir, de sourde colère contre les résistances et la mauvaise volonté des siens.

Je voudrais être aussi content de ma situation morale que de mon amélioration physique ; mais il n'y faut plus penser, mon bonheur actuel est de ne plus chercher ni attendre de bonheur, et de tâcher de végéter le moins malheureux possible et le plus solitairement que je pourrai.

Il est dur d'en être réduit là sans nécessité, avec tout ce qu'il aurait fallu pour être ce qu'on appelle très heureux ; mais enfin c'est ainsi, il faut en prendre son parti, et l'espèce de désespoir d'un homme qui n'attend plus rien est un état comme un autre. Souvenons-nous de cela quand nous serons vieux, et ne faisons pas comme on nous fait. Je suis bien décidé à ne pas me marier passé trente ans ; ainsi, il y a cent à parier que j'augmenterai le nombre des vieux garçons ; mais je veux tâcher de ne pas leur ressembler, et, si j'ai des neveux, je leur laisserai prendre la carrière et la femme qui leur plairont, je ne les rendrai pas malheureux et coupables par une tendresse tyrannique. Voilà de la morale pour l'avenir[4].

Le passage est clair. Il se plaint de son père et de ses oncles qui ont contrarié ses vues d'établissement. Il se terre donc à Milly, non plus comme en janvier ou février par goût de la solitude, mais par force, et en enrageant. S'il essaie de se faire une philosophie, ce n'est plus la violence révoltée de l'*ode au Malheur*, c'est un fatalisme décidé.

Mais non, je tenterai tout en vain ; il y a une fatalité qui nous ouvre ou qui nous ferme à son gré les voies ; on se fatigue à lutter contre elle, et, quand elle nous favorise, on est porté sans peine où

1. *Corr.*, t. I, p. 348. — 2. P. 350. — 3. P. 358. — 4. P. 350.

elle veut ; on ne doit donc que l'attendre. Si j'ai commis des fautes en ma vie, j'en suis bien puni ; mais ce qui me désole, c'est qu'avant d'en avoir commis, j'étais déjà puni. Brisons là[1].

Cette dernière phrase contient l'idée de l'*ode au malheur* : mais c'est un cri bref aussitôt réprimé, et c'est bien là la note spontanée de Lamartine; le développement est littérature.

De son fatalisme même il tire une raison de s'abandonner à l'inspiration poétique : pourquoi résisterait-il ?

Quelquefois le matin, tranquille entre mon feu et mon paravent, j'essaie de rappeler l'inspiration qui s'éteint. Je travaille une heure ou deux, et j'ai enfin sérieusement commencé *Clovis*. Il sera fait, tu peux en être sûr, si j'ai huit ou dix ans de santé seulement aussi tolérable qu'à présent. Le merveilleux dont je craignais de manquer y surabondera : ce sera du vrai merveilleux de l'âme, du merveilleux platonique et du merveilleux chrétien fondus ensemble. Je veux me laisser aller où me portera la *fantasia*, et je sens qu'elle m'entr'ouvre des champs inconnus et assez vastes pour m'y égarer pendant une vingtaine de chants. Après cela je briserai, comme on dit, la lyre, et je laisserai ces chants s'évanouir dans les airs ou retentir dans l'avenir, selon que l'aura ainsi décidé l'irrévocable Providence. Il est dur d'écrire dans ce doute et de n'avoir pas un garant qu'on sera du moins entendu. N'importe ! le monde serait désert qu'il faudrait que je produisisse encore. N'as-tu pas quelquefois chanté pour toi seul dans ta chambre ou dans les bois ? C'est le même sentiment involontaire qui me force à composer ; composons donc[2] !

Donc, en ce mois de décembre, il prend enfin une claire conscience de ce qu'est la poésie, de ce que doit être sa poésie. Il chantera pour lui. Il conçoit des « chants faciles et tendres » qui soient « comme la prière, la respiration de l'âme[3]. » La formule fondamentale de la poétique Lamartinienne est trouvée.

Mais l'échec de son *Saül*, l'appréhension de l'insuccès futur de *Clovis*, le sentiment du caractère nouveau et insolite de ses effusions lyriques encore inédites développent en lui l'idée « qu'il faut être de toute éternité prédestiné au malheur pour être poète quand les vieilles nations civilisées sont usées sur toutes les nobles illusions de l'esprit et de l'âme ». C'est une

1. *Corr.*, t. I, p. 358. — 2. P. 358. Cf. p. 365-366. — 3. P. 356-357.

calamité « de naître poète dans un siècle de mathématiques [1] ». Il se voyait n'étant « rien qu'un poète, pauvre comme le Camoëns et malheureux comme le Tasse », pas même « maître des requêtes comme M. d'Arlincourt [2] ». C'est alors sans doute que la vérité de quelques vieux lieux communs qu'il avait jadis maniés lui devint sensible; l'*ode sur la Gloire*, qu'il avait donnée par complaisance au vieux Manoël, dut lui paraître exprimer quelque chose, et prendre pour lui une valeur qui la maintint dans le recueil des *Méditations*.

Pendant l'hiver de 1818-1819, il ne cesse de remuer des projets malgré les rechutes de sa santé. Il s'occupe de *Clovis* sans abandonner *Saül* : par une influence prolongée du goût traditionnel, « son grand poème de dix ans [3] » demeure la base de toutes ses espérances de gloire, et sa préoccupation la plus instante. Il continue de s'intéresser à la politique [4]. Il se fait recommander à M. Dessoles pour une place de secrétaire d'un ministre, ambassadeur ou envoyé [5]. Il rêve d'aller fonder une colonie agricole dans une île en face de Livourne [6].

Et il repart pour Paris en février 1819. Malgré Mme de Saint-Aulaire, Mme de Raigecourt et ses autres appuis, il ne réussit à rien obtenir du ministère. Mais il a dans le monde des succès de poète ; l'accueil fait à ses vers dans les plus nobles salons le décide à faire passer ses essais lyriques avant son poème épique et ses tragédies, et à courir la chance de l'impression.

Aussi la conclusion de l'ode sur **l'Enthousiasme** dont il envoyait le début à Virieu le 16 mars, ne peut-elle représenter qu'une défaillance momentanée [7]. Lamartine ne méprise plus réellement la gloire littéraire, dont le faubourg Saint-Germain, le duc de Rohan, Mathieu de Montmorency, Lamennais,

---

1. *Corr.*, t. I, p. 365 (24 déc. 1818). On reconnaît là le germe des premières pages des *Destinées de la poésie*.
2. *Ibid.*, p. 356 (1er déc. 1818).
3. *Ibid.*, t. I, p. 356 et 358 ; t. II, p. 4, 5, 6.
4. *Ibid.*, t. I, p. 351-355, et t. II, p. 7 et 9.
5. *Ibid.*, t. II, p. 7.
6. *Ibid.*, t. II, p. 4 et 12.
7. Pourtant il écrit encore à Genoude, le 26 juin : « (La gloire), c'est le véritable rêve d'une ombre de Shakespeare. » (*Corr.*, t. II, p. 49.)

Genoude, Rocher, et plusieurs dames, lui donnent à ce moment l'avant-goût. Mais le vers final de l'*Enthousiasme* où, refusant de sacrifier à la gloire le dernier souffle de sa vie, il déclare sa volonté de « le garder pour aimer », exprime bien l'état de sa sensibilité. Après une année de deuil, son cœur revit. L'amour le hante et le tente : « Tout le reste, excepté l'amour pur et absolu, ne signifie rien : il n'y a que l'infini qui remplisse l'âme en tout genre : tout ce qui finit est court et incomplet [1]. » Mlle de Canonge, en lisant cela, l'entendra de l'amour divin ; mais pour Lamartine, l'infini était hier dans la danse de Mlle Noblet, il est aujourd'hui sans doute dans la tendresse de certaine princesse italienne qui l'aima frénétiquement pendant quelques semaines [2]. « C'est l'époque voluptueuse de ma vie, dira plus tard Lamartine à Dargaud, voluptueuse et immorale, entre mon amour que je pleurais et mon mariage que je pressentais [3]. » Entre ces deux amours, s'en était glissé un troisième. Le commentaire de 1849 s'est bien gardé d'expliquer ce vers :

Je veux le garder pour aimer,

et de découvrir cette troisième Elvire, une Elvire vivante qui n'était pas Mlle Birch.

Cependant la compagnie où le poète vivait à Paris l'induisit à donner à ses vers un accent plus religieux. Il écrivit pour le duc de Rohan **la Semaine sainte à la Roche-Guyon**. Cette petite pièce si délicatement accordée au ton des âmes pieuses est moins un acte de foi que de sympathie à la foi. « J'ai été bien heureux, écrivait-il à Virieu, d'avoir là si à propos cette inspiration qui répondait juste à ce qu'ils me demandaient [4]. » Le ton de la pièce confirme cette indication : Lamartine s'y met nettement à part des purs croyants.

J'adore aussi de loin, sur le seuil de son temple,
Le dieu qui vous donne la paix (v. 39-40).

Qu'il crût en Dieu et à la Providence (qu'il ne distinguait pas très bien de la fatalité) [5], cela ne fait pas de doute. Mais

1. *Corr.*, t. II, p. 3 ; cf. p. 10.
2. Voyez plus loin, p. 453-454, note. Cf. Des Cognets, p. 95-100. et Lacretelle, p. 109.
3 Des Cognets, p. 100. — 4. *Corr.*, t. II, p. 23. — 5. P. 13.

il craignait l'excès des pratiques dévotes en même temps qu'il approuvait l'infini du sentiment. Il écrivait le 13 janvier 1819 à Mlle de Canonge :

Je vous félicite de vos missionnaires, mais je ne vous engage pas à vous convertir sur aucun point : vous êtes très bien, tenez-vous-y. Tout ce qui est violent est passager ; les années en arrivant apportent naturellement à nos idées religieuses le complément ou les modifications nécessaires. Je crois que dans ce genre, ainsi que moi, vous avez plus à craindre le trop que le trop peu. C'est que, ma foi ! tout le reste, excepté l'amour pur et absolu, ne signifie rien ; il n'y a que l'infini qui remplisse l'âme en tout genre : tout ce qui finit est court et incomplet[1].

Le duc de Rohan, dans les deux lettres qu'il écrivait au poète en mai et en juin[2], ne le considérait pas comme encore converti ; et pour être complètement édifié là-dessus, il suffit de lire les deux lignes par lesquels Lamartine annonce à Virieu l'entrée de ce grand seigneur dans les ordres. « Mon ami de deux mois, le prince de Léon, se fait prêtre. Voilà-t-il de la foi[3] ! »

Il ne faut donc pas étendre trop la signification du **Chrétien mourant**, qui fut composé en avril 1819, au sortir ou à l'occasion d'une forte crise de maladie, dans laquelle sa nouvelle maîtresse, la princesse Italienne, le soigna avec M. de Montchanin et d'autres amis. Il est naturel que dans cet état, le poète n'ait envisagé la mort qu'avec les images dont la religion l'accompagne : cloche (ou sonnette), psaumes de la Pénitence, cierges, etc. Les souvenirs de l'enfance et l'influence du grand monde catholique où il s'était plongé pendant ce séjour à Paris, se soutenaient mutuellement. Et voilà comment une imitation d'une pièce déiste de Pope est devenue le pendant de la *Semaine sainte à la Roche-Guyon*. D'ailleurs, Lamartine appuie surtout sur ce qu'il a de commun avec le parfait croyant, sur l'espoir de l'autre vie ; et il en parle en termes qui peuvent satisfaire à la fois le Scipion du *Songe* de Cicéron, la Julie de Rousseau, et les Messieurs de la Congrégation. C'est par là qu'il est parfaitement sincère.

La sympathie entre aussi pour une bonne part dans le

1. *Corr.*, t. II, p. 3. — 2. *Lettres à Lamartine*, p. 6 et 10.
3. *Ibid.*, t. II, p. 30.

Dithyrambe sur la Poésie sacrée que sur la fin du même hiver (1818-1819) il écrit pour son ami Genoude. Mais ce poème traduit surtout une forte impression d'ordre esthétique. C'est alors, et sans doute à la fois par la conversation et par la traduction de Genoude, que la Bible devient pour lui une des grandes expressions littéraires de l'humanité, une source inépuisable de beauté poétique, un modèle unique de style intense et magnifique. L'empreinte biblique avait été jusque-là bien peu distincte dans ses vers : l'*Ode au Malheur*, dont le fond rappelle le livre de Job, ne lui doit à peu près rien pour l'expression et la couleur. Même en écrivant *Saül*, il paraît traiter la *Bible* surtout comme une histoire à exploiter [1] ; il n'en tire qu'un sujet, il n'y cherche pas un style. Racine et Voltaire [2] demeurent ses modèles et ses garants. S'il songe à rajeunir la tragédie, c'est en se tournant du côté des Anglais : « il faut du Shakespeare écrit par Racine, comme tu dis [3]. » *Saül* le familiarisa pourtant avec les images bibliques, et les lui mit pour ainsi dire en main. Mais ce n'est qu'à partir de la *Poésie sacrée* qu'il prit conscience des richesses neuves d'expression que recèle l'Écriture et les fit entrer par principe dans la composition de son style.

*
* *

De retour en Bourgogne au début de mai, Lamartine s'occupa très activement de préparer le petit volume de vers [4] qu'il voulait publier : sans doute avait-on fait bon accueil à la petite plaquette contenant deux ou trois pièces qu'il avait fait imprimer par Didot à une vingtaine d'exemplaires [5].

Il hésitait seulement sur le moment de la publication : il craignait de se faire tort, en prenant l'enseigne de poète, dans la poursuite du poste diplomatique qui lui échappait toujours [6].

Il songeait aussi aux précautions qu'il fallait prendre pour ne pas choquer le monde qui l'avait adopté. Il ôtait « une Méditation politico-poétique sur Rome qui ne *le* ferait pas

1. *Corr.*, t. I. p, 307. — 2. P. 310. — 3. P. 319.
4. *Ibid.*, t. II, p. 27, 29, 37 et suiv. — 5. P. 20, 23, 25 et 27.
6. *Ibid.*, p. 37, 49-50, 52.

protéger[1] ». En revanche il ajoutait « à contre-cœur » une « petite ode en réponse à une sur *le Malheur* » qui autrement n'aurait pu être jointe au recueil[2].

Depuis qu'il s'est mis en tête de publier, son activité poétique, qui s'était un peu ralentie, a repris. Il fait dans les trois mois qui suivent son départ de Paris cinq à six méditations dont il est content[3].

Dieu, d'abord. La pièce est inspirée sans aucun doute par l'ouvrage et le commerce de l'abbé de Lamennais. Mais pour en définir la portée, le sens intime, il faut feuilleter la correspondance des mois de mai-juin 1819 : la nature de la religion de Lamartine s'y définit clairement. Il écrit à M. de Saint-Mauris :

Le monde est gouverné par une grande force inconnue, aveugle, incontestable, tyrannique de sa nature, et non jamais par nos pauvres idées métaphysiques sur les gouvernements plus ou moins bons. C'est mon idée, je ne dis pas que ce soit la bonne, mais elle est vraie pour moi[4].

On comprend pourquoi c'est bien *à contre-cœur* que, la veille du jour où il écrivait cela, il versifiait l'apologie de la Providence. En même temps il lit Saint-Evremond et Montaigne[5]. Au duc de Rohan, dont, comme on a vu, il jugeait la retraite avec une admiration un peu narquoise, il disait avec ménagements, mais avec netteté :

Que je vous envie votre héritage pacifique dont vous vous mettez enfin en possession ! Il fallait ajouter à toutes les béatitudes : heureux ceux qui croient ! Elle les renferme toutes, et croyez vous que si je croyais comme vous le pensez, je balancerais à prendre mon parti ? Qu'est-ce que je pourrais espérer de mieux ? je vous le demande. Je me précipiterais dans cette source de vie, et j'y étancherais à jamais cette soif de justice et d'amour, que je n'espère jamais rassasier sur la terre. Mais je doute, je voudrais, je désire, j'espère, plutôt que je ne crois fermement. Cela ne suffit pas pour décider d'une vie. Il faut un motif en rapport avec les actions[6].

A Genoude, il parle de la façon dont

va toujours cet exécrable monde que vous êtes assez bon pour excu-

---

1. *Corr.*, t. II, p. 38. — 2. P 39. — 3. P. 65 (20 août 1819).
4. *Ibid.*, p. 38. — 5. P. 40. — 6. P. 43.

ser, parce que vous le voyez à travers un voile d'espérance dont la foi l'enveloppe à vos yeux ; mais moi qui le vois dans toute son horreur véritable et qui ai senti plus qu'un autre tout ce qui lui manque, que voulez-vous que j'en dise ?[1]

Un peu plus tard, le 19 août, il fait à la pieuse Mme de Raigecourt de curieuses réflexions :

Si vous voulez que je vous dise mon fin mot, je crois fermement qu'un homme à qui on a pu donner et conserver le plus de religion possible est, et sera toute sa vie, le plus heureux, le plus sage, et suffisamment bien élevé. Mais comment faire ? Je n'en sais rien. Nous sommes dans un mauvais temps. Tout ce que vous aurez donné de foi à M Raoul ne tiendra peut-être pas contre un an de monde. Il y a dans la société une atmosphère dans laquelle on ne peut s'empêcher de respirer. Nous y respirons toute autre chose que dans les siècles précédents, et nous passons sans intermédiaire d'une éducation antique dans le monde tel que vous le voyez. Ce saut est trop fort, on perd la tête, et on devient ce que vous voyez encore[2].

Ne pensait-il qu'à Raoul de Raigecourt en écrivant ces lignes ? Ne faisait-il pas un retour sur lui-même ? Ne le faisait-il pas surtout dans le passage de la même lettre où il opposait l'éducation qui rend *vertueux et heureux* (l'éducation religieuse) à celle qui fait les *hommes supérieurs* ? N'avait-il pas fait intérieurement son choix.

Veut-on faire de son fils un homme vertueux et heureux ? Bien loin de développer, il faut amortir son imagination et rétrécir autant que possible le cercle de sa pensée et de sa sensibilité. Veut-on en faire un homme propre aux grandes choses et à combattre avec succès contre les hommes et sa position ? Il faut suivre nettement le système opposé, il faut exciter, stimuler, niveler (?) sans cesse les bonnes et même les mauvaises facultés de son âme, et le lancer de bonne heure seul contre tous dans les rapports de la vie sociale[3].

Il faudrait donc être bien naïf pour s'imaginer que le poète a mis toute sa pensée dans cette méditation sur *Dieu* : il faudrait l'être encore plus pour croire qu'il se soit soucié d'y mettre exactement celle de Lamennais. Mais rapproché par l'admiration et l'amitié de ce *nouveau Rousseau*, comme il l'appelait, il a saisi dans son propre cœur les sentiments qui

---

1. *Corr.*, t. II, p. 48. — 2. P. 62. — 3. P. 61.

pouvaient le mettre en communion avec le grand homme. L'élan ardent vers l'infini, vers l'immensité inconcevable de Dieu, une plainte sur l'incrédulité du siècle, voilà par où le maître peut se reconnaître dans le disciple. Mais en toute sincérité, Lamartine laisse échapper aussi une représentation presque panthéiste de la fécondité divine, une conception presque déiste de la *révélation naturelle,* de l'essentielle identité du rationalisme philosophique et de la croyance religieuse, un regret, qui est un aveu, de ne plus pouvoir croire de la foi simple des premiers âges, un appel, enfin, fort peu orthodoxe à une nouvelle révélation : je serais curieux de savoir ce que Lamennais, s'il lut ces vers avec attention, pensa du fond de cette conscience enveloppée de spiritualité catholique.

Après *Dieu,* Lamartine fit sans doute à Montculot, en mai 1819, le *Souvenir* et le *Soir*. Ces deux rêveries, si voisines par le ton, et écrites dans le même mètre, ne peuvent guère être séparées. Le **Souvenir** est encore plein de la pensée de Julie, mais sans l'amertume de l'*Isolement* : c'est un sentiment apaisé, une douleur douce et chère. Ce que le poète exigeait de la nature dans le *Lac*, ce qu'il n'en avait pas encore obtenu dans l'*Isolement,* maintenant il l'a reçu. L'univers n'est plus *dépeuplé* : Elvire est présente partout. Ce n'est plus seulement tel *lac,* mais tous les astres, tous les nuages, toutes les eaux qui la lui rendent.

Au reste, comme tous les artistes, Lamartine ajoute à la réalité; il la pousse dans le sens où elle va, il en accentue le caractère. Ce jeune homme de vingt-neuf ans écrit :

Mon front est blanchi par le temps.

Il se vieillit, pour faire éclater la jeune image d'Elvire. Il éloigne le passé pour accuser la vertu du souvenir. C'est sa manière de généraliser, d'élargir humainement le *moi* lyrique. Par les dix-huit mois écoulés depuis le 18 décembre 1817, il se sent capable d'éprouver et de traduire l'émotion de l'homme sur le déclin de l'âge qui se retourne vers ses belles années. Ainsi fera-t-il plus d'une fois dans ces *Méditations,* où il prendra l'attitude grave et un peu lasse du vieillard qui, par sa vie écoulée, juge la vie.

Le **Soir** est une impression plus générale, où domine, selon l'indication du titre, la sensation physique : le moral n'en est

que l'accompagnement, imposé par la nature du poète qu spiritualise tout.

Les deux pièces sont des efforts de Lamartine pour rendre ce qu'il avait senti pendant les soirs de mai, sous les grands hêtres de Montculot. Il goûta alors de profondes et de délicieuses émotions. La révélation de l'automne de 1814[1] se compléta dans ce printemps de 1819; il y perçut avec une âme neuve la beauté du monde. Elle éleva encore et épura son idée de l'art. Il écrivait le 21 mai :

Je suis dans le pur isolement, il faut que je me suffise totalement à moi-même. Je n'y réussis pas, je fais quelques méchants vers, que je n'écris pas, en me promenant tout le long du jour dans les bois les plus sauvages et les plus pittoresques du monde. Ah! si l'homme pouvait rendre seulement quelque ombre de ce qu'il sent dans la nature même inanimée, cela serait assez beau; mais je crois que les belles images que nous recevons par les yeux s'altèrent et se décolorent en passant par l'entendement, et nous ne faisons que de pâles et ternes copies de ce divin original. Les hommes sont bien orgueilleux de parler de leur beau idéal, c'est la nature qui est le suprême idéal. Nous ne faisons que la gâter, et nous croyons l'embellir. Il y a plus de *poésie* dans le plus petit coin d'un de ses tableaux que dans toutes nos poésies humaines. Cela me désole et me console en même temps[2].

Ce passage fait date vraiment dans l'histoire du développement poétique de Lamartine. Jusque-là — dans le *Golfe de Baïa*, dans le *Lac*, dans le *Temple*, même dans l'*Isolement* — la nature fournissait un cadre ou une introduction au sentiment. La description, juxtaposée à l'effusion, pouvait s'en détacher. Maintenant le tableau et l'émotion se mêlent inséparablement. Ce n'est plus une rêverie dans un paysage : le paysage devient rêverie. La nature est du même coup réflétée et sentie, et la vie de l'âme se révèle dans les formes de l'univers. Pour la première fois cette fusion si caractéristique s'est réalisée chez Lamartine dans le *Soir* et le *Souvenir*.

Il s'en alla en juin chez Virieu en Dauphiné, au Grand Lemps, et de là à Aix. C'est dans ce lieu tout plein de l'image de Julie, en face du lac déjà pris à témoin, que le 8 août,

---

1. Cf. plus haut, p. XXVII. — 2. *Corr.*, t. II, p. 36.

il écrivit une première ébauche du **Vallon** ; le passé soudainement l'avait ressaisi[1]. Mais — et le fait est significatif — il n'acheva pas la pièce qui devait être une commémoration de son grand amour. Elle se fondit dans une autre qu'il avait sans doute commencée au Grand Lemps, où le souvenir de Julie n'est pas apparent, d'où l'on peut se demander s'il n'est pas absent, où la lassitude de la vie se termine en un élan optimiste vers la nature et vers Dieu. C'est que l'impression d'Aix n'avait été qu'un éclair. Lamartine n'est plus du tout disposé alors à considérer sa vie comme finie. Il est certainement à l'une des époques les moins tristes de sa vie : sa santé n'est pas mauvaise ; il voit sa nomination à peu près certaine, incertaine seulement pour la date[2]. Déjà il pense à Miss Birch. Il ne s'attriste qu'avec Virieu, et peut-être pour Virieu.

Il se pourrait, en effet, que le *Vallon*, dans sa forme définitive, eût été écrit surtout pour Virieu. Lamartine l'affirme dans ses *Confidences* ; et qui donc avait le droit de dire : « Vallon de mon enfance » ? Virieu était malade et mélancolique[3] : il ne se remit que lentement et Lamartine lui écrivait le 8 décembre : « Je suis bien plus content que je ne l'espérais de l'effet du climat (de Nice) sur ton corps et sur ton âme... Te voilà remontant tout doucement le chemin de la vie, chemin qui ne paraît moins sombre que quand on le remonte[4]. »

La pièce du *Vallon* serait donc le produit d'une émotion sympathique plutôt que d'un état personnel. Mais il était d'autant plus facile au poète d'exprimer le sentiment de Virieu, qu'il avait passé lui-même par des crises du même genre, et qu'il lui revenait par instant des bouffées de découragement avec des idées de retraite. Un jour qu'il avait reçu de mauvaises nouvelles de Paris, et que la nomination tant sollicitée paraissait plus douteuse que jamais, il écrivait d'Aix à Mme de Raigecourt qu'il était *dégoûté* des hommes, qu'il ne voulait

---

1. Cf. p. 75 et 83.
2. *Corr.*, t. II, p. 56.
3. *Ibid.*, p. 48 et 56 (26 et 27 juin 1819) : « Des peines secrètes altérèrent sa santé. » (*Confidences*, XI, 19 ; p. 319.)
4. *Ibid.*, p. 89. — Cf. les vers 41-44 du *Vallon*.

plus s'*agiter*, qu'il voulait vivre où il était, « sans projet que celui d'oublier la vie le plus possible et de laisser couler les jours sans les employer ni les compter » ; qu'il était décidé à « s'envelopper tout à fait dans une indifférence universelle, et s'endormir ainsi », s'il pouvait, « jusqu'au jour où nos doutes seront éclaircis sur tout[1] ». Ainsi le *Vallon*, dans son début mélancolique et las, traduit, en réalité, un état commun aux deux amis : il est à la fois effusion intime et élan de sympathie.

Mais ce qui est bien propre à Lamartine, c'est le sursaut énergique des dernières stances. Il s'arrache de l'abandon découragé où un moment il s'est laissé glisser avec Virieu, par un appel fervent à la nature et à Dieu. Il se ressaisit, se redresse, et tâche de redresser son ami.

Ce rythme du *Vallon* se retrouve exactement dans une lettre postérieure de quelques mois, dans celle dont j'ai cité tout à l'heure quelques lignes, où Lamartine félicitait son ami de remonter la pente de la vie.

> Le mieux encore, écrit-il, est de ne rien chanter, de s'asseoir au soleil ou à l'ombre et de regarder bêtement la vague qui vient mouiller nos pieds. Mais ces instants d'abrutissement sont rares...
>
> Ce qu'il y a de plus parfait encore, c'est de penser, mais de penser avec résignation et en Dieu, pour me servir d'une expression mystique, de se contempler en lui, de le voir dans tout et de se reposer sur lui de nous-mêmes[2].

Voilà bien les deux moments, les deux états exprimés dans le *Vallon*. Les idées des dernières strophes s'expliquent par les dispositions qui viennent de dicter la pièce sur *Dieu*, par celles qui vont jaillir dans la *Prière* et l'épître à *Byron*. Mais l'accent révèle la force intérieure, la sérénité allègre d'une âme qui a retrouvé l'espoir et les raisons d'agir.

En effet en août, il est déjà tout résolu à faire « une fin »[3], c'est-à-dire à épouser Miss Birch qu'il connaît depuis plusieurs mois. Il travaille activement à lever tous les obstacles. A la mi-septembre, il a bon espoir de tous les côtés, et pour son mariage et pour sa nomination. Il n'a que des soucis d'ar-

---

1. *Corr.*, t. II, p. 60-61 (19 août 1819).
2. *Ibid.*, p. 90 (8 déc. 1819). — 3. P. 66 (29 août).

gent, à son ordinaire. Il prêche à Virieu le mariage : « Tâche de t'arranger agréablement et chaudement. Tout le reste est vanité[1]... » Il s'occupe de lui trouver une femme[2].

On découvre ainsi ce qu'il a mis de lui dans les vers à M. de Châtillon (**la Retraite**) : ce n'est plus l'accent biblique et chrétien du *Vallon*, c'est une sagesse épicurienne d'une couleur antique. Ici encore, il chante par sympathie ; car, après avoir dit le charme de la retraite, il annonce qu'il va lui-même se rembarquer dans la vie active :

Je vais tenter encore et les flots et l'orage.

Mais le tableau de la félicité domestique, les délices d'une vie silencieuse qui s'écoulerait entre une femme et des enfants, qui se partagerait entre l'étude et la culture d'un beau domaine, c'est le rêve que Lamartine forme alors pour lui-même et recommande à Virieu[3].

Avec quelle souplesse l'imagination de Lamartine ne se prête-t-elle pas à la sensibilité de ses amis ! Chez les Virieu, sa poésie prend couleur de psaume ; pour M. de Châtillon, vieux seigneur dont l'esprit sans doute était resté fidèle aux modes du XVIIIe siècle, il fait des vers philosophiques, tout égayés de reflets de Virgile, d'Horace et de Tibulle. Il donne à chacun les notes qui résonneront le plus doucement à son âme. Ce n'est pas agilité de virtuose, mais abondance de vie. Toutes les émotions humaines sont dans cet homme : un contact les éveille. Il ne dit rien, même quand il paraît le dire pour les autres, qui ne sorte du fond de lui-même.

Mais c'est pour lui d'abord qu'il a écrit l'*Épître à Byron* (**l'Homme**), à la même époque que *la Retraite*, en septembre 1819. Peut-être se fait-il illusion quand il croit avoir « cherché le mot de l'univers ». Nous savons s'il a « passé les mers pour écouter les sages », s'il a creusé les sciences, interrogé l'histoire, et fait le tour des connaissances humaines. Nous comprenons qu'il confond l'inquiétude avec l'étude, et que cette attitude de sage fatigué qui n'a trouvé nulle part la réponse au grand

---

1. *Corr.*, t. II, p. 70. — 2. P. 87.

3. Voyez les vers des NOUVELLES MÉDITATIONS (*Consolation*), cités par des Cognets, p. 126.

problème, est moins la confession d'une expérience, au total encore bien courte, qu'une de ces larges idéalisations comme nous en avons déjà trouvé, par lesquelles le lyrisme personnel des romantiques atteint, comme l'observation impersonnelle des classiques, aux *types* généraux.

Nous voyons bien aussi que l'imagination de Lamartine a encore corrigé l'insuffisance esthétique des faits, lorsqu'il se donne pour témoin de la mort de celle qu'il aimait.

Mais sous l'enveloppe de soumission, de confiance et d'adoration chrétiennes, nous reconnaissons les sentiments tant de fois exprimés dans la *Correspondance*, le fatalisme [1], le dégoût de ce *plat* ou *exécrable monde réel* [2], la persuasion d'avoir eu plus que sa part de malheur [3], l'élan vers l'infini, le désir de la paix et du bonheur dans la foi [4]. Évidemment la réaction spontanée de sa nature contre le satanisme amer de Byron, sans doute aussi une sorte de suggestion du milieu, une involontaire adaptation au public qu'il se représentait, le conduisent à bénir et glorifier dans ses vers plus qu'il ne faisait dans ses lettres l'auteur de sa destinée, à moins appuyer sur la « nécessité » et davantage sur la « Providence ».

En septembre, au moment où il écrit sa méditation *à Byron*, pendant que ses yeux sont malades, son mariage combattu, sa nomination ajournée une fois de plus [5], sa bourse comme toujours vide [6], et qu'enfin il se voit « au fin fond de l'abîme et sans échelle pour s'en tirer [7] », il marquait nettement l'état réel de sa conscience dans ces lignes adressées à Mlle de Canonge :

Contrariétés et rechutes, je me moque au fond de tout cela, ma patience n'est pas encore à bout, je la puise à sa source, dans *ma philosophie impassible et un peu religieuse* que le malheur et le temps m'ont enseignée. Cependant il y a des moments où cette philosophie même est comme un roseau qui se brise sous ma main et qui la perce [8].

---

1. Cf. plus haut, et *Corr.*, t. II, p. 33, 55, 71.
2. *Corr.*, t. II, p. 10, 48, 61, 64. — 3. P. 42, 74.
4. Cf. plus haut, et t. II, p. 62.
5. Il refuse en octobre l'emploi « cher et incertain » d'*attaché* à la légation de Bavière : il veut être secrétaire d'ambassade (*Corr.*, t. II, p. 76).
6. *Corr.*, t. II, p. 71-77, *passim*. — 7. P. 75. — 8. P. 71.

Plus distinctement encore, à la pieuse Mme de Raigecourt, il confessait la distance qui le séparait des vrais croyants comme elle.

La foi vous donne de l'espérance, et avec de l'espérance on se résigne [1].

Et voici une déclaration plus explicite encore, le 29 octobre :

Ce n'est pas le désir de la foi et du repos d'esprit qui me manque ainsi qu'à tant d'autres comme moi, c'est le principe de la foi et du repos, c'est la conviction absolue et puissante. *Ce grain de foi qui emporte les montagnes soulèverait aussi tous les fardeaux qui pèsent sur le cœur* [2], *nous le sentons bien, mais où le trouve-t-on*? La foi n'est pas comme le salut, on ne la ravit pas par force, elle se donne, elle est un pur don d'en haut. Il faut l'attendre, et, si elle ne vient pas, s'en faire une avec son cœur et sa raison. Celle-là est douce aussi, mais elle n'a point de force. L'homme ne se prosterne que tant qu'il lui plaît devant une religion qu'il s'est créée. Il lui en faut une qui lui soit imposée, qui soit faite hors de lui et avant lui : il lui faut la vôtre et celle des êtres les plus parfaits et les plus heureux qui habitent ce méchant monde [3].

Il avait écrit presque les mêmes paroles à Virieu le 11 août 1818 [4] : on voit combien il a fait peu de chemin en quatorze ou quinze mois. Il en est toujours à désirer la foi, à attendre la grâce, et à tâcher d'y suppléer par la raison. Ses lettres sont d'un homme qui cherche ; sa poésie, souvent, d'un homme qui a trouvé : voilà la différence. Elle tient à ce que dans ses lettres, il s'analyse ; dans sa poésie, il agit. Il veut avoir, à défaut de l'autre, la foi du *cœur* et de la *raison* : il travaille à se la donner en l'affirmant.

C'est cette foi dont on trouve l'expression dans **la Prière**, composée au mois d'octobre 1819. Que ce ne soit pas la foi de Mme de Raigecourt, on n'en saurait douter. On pourrait, il est bien vrai, interpréter dans un sens orthodoxe le sentiment panthéiste du morceau. Mais par deux fois, Lamartine nous avertit que c'est sa *raison* qui parle, et ses lettres par avance nous ont mis en garde contre les subtilités des exé-

---

1. *Corr.*, t. II, p. 61 (19 août).
2. Souvenir de Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, I, II, 2.
3. *Corr.*, t. II, p. 83.
4. *Ibid.*, t. I, p. 326 : cf. p. XXXVII.

gètes : il demande à sa raison ce que la grâce ne lui a pas accordé.

Surtout il fait une profession de foi déiste dans ces deux vers qu'un bon catholique n'aurait pu écrire :

> Ame de l'Univers, Dieu, Père, Créateur,
> Sous tous ces noms divers, je crois à toi, Seigneur [1].

Toutefois il est certain que, dans l'année 1819, la foi de sa raison s'est rapprochée de la foi du fidèle. Il est certain surtout qu'il a, pendant cette année, avec insistance, célébré, regretté, envié cette foi qu'il n'avait pas, qu'il lui a humblement soumis et extérieurement adapté celle qu'il croyait pouvoir s'attribuer. Il ne craint plus le *trop* maintenant. Le culte de la raison qui plus tard lui paraîtra la forme supérieure et épurée de la religion, lui fait à cette date l'effet d'un pis-aller. Il serait catholique, s'il pouvait, et sa poésie, par l'accent et la couleur, l'est plus que lui.

Il se disait le 19 août, capable de s'engourdir, mais incapable de se résigner, faute de sentiment religieux : et le 8 décembre, conseillant la résignation en Dieu à Virieu [2], il ajoute :

> Pour cela, il faudrait, outre l'enthousiasme, une ferme vertu, et nous n'en avons point. Il y a un peu de cet état de l'âme dans *la Prière*...

On voit clairement dans quel sens se fait alors son progrès, et en même temps comment ses vers parfois définissent plutôt l'état où il aspire que celui où il est parvenu.

Dans la même lettre, il écrivait à Virieu :

> Qu'espères-tu des livres ? Il n'y a rien : ils sont faits par des gens qui n'en savent pas plus que nous et qui veulent paraître savoir. Si l'on peut apprendre quelque chose, ce n'est que du grand spectacle qui est sous nos yeux, ce n'est que du résultat final de toutes les impressions reçues çà et là dans ce drame lugubre et mystérieux que nous jouons avec le sort. Que chacun y cherche son mot pour soi et non pour les autres, voilà tout.

Ce passage éclaire les mépris si souvent réitérés du poète pour les sages et les sciences. Lamartine, à 29 ans, avec la

---

1. Dans le même sens, voyez les vers 72-78.
2. *Corr.*, t. II, p. 90. J'ai cité le passage plus haut, p. LIII.

culture que nous lui connaissons, prononce qu'*il n'y a rien dans les livres*, et se décide à tirer sa science de ses yeux ouverts sur l'univers et de son âme émue par la vie. Des tableaux et des effusions, voilà par où se fera la révélation de la vérité. Vérité d'ailleurs, il le sent finement, qui ne vaudra que pour lui : c'est-à-dire, en langage commun, certitude de sentiment. Toute la poésie et toute la philosophie de Lamartine, depuis qu'il prit conscience de lui-même, ont été des applications de cette méthode intellectuellement aventureuse, mais esthétiquement féconde, à condition qu'on ait le génie.

L'Automne date de la crise de maladie que le poète traversa en 1819. La traduction poétique qu'il donne de ses sentiments est fort curieuse. Ce regret mélodieux de la vie correspond à une période d'activité où Lamartine, malgré son état de santé, fait un vigoureux effort pour faire réussir sa triple ambition diplomatique, matrimoniale, et littéraire. Il a beau dire (le 10 décembre): « La foi que j'ai dans la fatalité ou Providence est un grand repos[1]. » La suite de la lettre n'est pas d'un mourant qui s'abandonne : on l'y saisit faisant circuler ses *Méditations*, s'inquiétant du crédit d'une dame au ministère, et disputant la demoiselle anglaise à sa mère.

L'idée de la mort paraît dominer dans l'*Automne*, tandis qu'en fait le poète ne songeait qu'à vivre. Cependant sa vraie disposition se décèle ici par un sentiment à peu près nouveau dans les *Méditations* : jamais (si l'on excepte l'*Hymne au soleil*) le poète n'avait regardé la mort autrement que comme apportant une délivrance et un espoir. Jamais il n'avait regretté la vie, jamais il n'en avait désiré plus qu'il ne lui en était accordé. Jamais il n'avait admis qu'il lui restait des biens à goûter ici-bas, et quelque possibilité de bonheur : allusion discrète à Miss Birch et à leur accord.

Ainsi ces langoureux adieux à la vie contiennent un témoignage de la réconciliation du poète avec la vie. Lamartine peut bien finir le recueil de ses Méditations par cette pièce (elle ne sera suivie que de la *Poésie sacrée* où il n'y a rien d'intime),

---

1. *Corr.*, t. II, p. 92.

comme il a mis en tête l'*Isolement*. La première *Méditation* posait le thème du deuil d'Elvire : dans l'*Automne*, le roman d'Elvire a pris fin ; l'âme du poète s'ouvre à une autre destinée. Miss Birch a pris la place de Mme Charles.

Mais ce sens n'est très clair que pour l'indiscrète érudition des biographes. Le lecteur qui s'abandonne avec une légitime simplicité d'âme à l'effet poétique, voit la mort d'Elvire dans la première pièce, et celle du poète dans la dernière. Si Lamartine n'a pas cru en réalité qu'il allait mourir, s'il a volontairement poussé à la note extrême la mélancolique langueur où la maladie l'inclinait, il a eu là une heureuse inspiration d'artiste. Rien n'est plus délicat — par rapport à la maîtresse morte — que de réduire à un obscur *peut-être* le bonheur qu'il pouvait recevoir encore de la vie, et de conclure le long regret de son grand amour par l'imminence de sa propre mort : le livre prend ainsi une belle unité sentimentale. L'amant ne devait pas — poétiquement — survivre à l'amante. Mais le poète ne se réjouit pas de quitter ce monde. Il pleure d'être condamné à mourir comme il a pleuré d'être condamné à vivre. Et par là, pour le triomphe de la vérité humaine sur la beauté romanesque, un peu de réalité positive s'insinue dans l'idéalisme poétique.

En face de l'*Automne*, il convient de mettre un fragment de lettre, écrit quelques mois plus tard, mais qui traduit clairement l'état où le poète est parvenu vers la fin de 1819. C'est une sorte de traditionnalisme où la religion et le mariage ont leur place, et qui recouvre un robuste désir de vie régulière et paisible. Mais d'autres instincts combattent en lui cette disposition, et il a besoin de se prêcher lui-même : c'est ce qu'il fait, quand il écrit à Virieu le 26 avril 1820[1] :

Je suis noyé dans les affaires épineuses de mon mariage dont je désespère encore quelquefois, mais qui pourtant chemine toujours. Je te dirai le fin mot à toi seul : c'est par religion que je veux absolument me marier et que je m'y donne tant de peines. Il faut enfin ordonner sévèrement son inutile existence selon les lois établies, divines ou humaines, et, d'après ma doctrine, les humaines sont divines ;

1. *Corr.*, t. II, p. 105. Je lis *seconde* (l. 8) au lieu de *féconde* que donne le texte imprimé.

le temps s'écoule, les années se chassent, la vie s'en va, profitons du reste ; donnons-nous un but fixe pour l'emploi de cette [seconde] moitié, et que ce but soit le plus élevé possible, c'est-à-dire le désir de nous rendre agréable à Dieu, hors duquel rien n'est rien, ainsi que nous le voyons. Pour cela, enchâssons-nous dans l'ordre établi avant nous, tout autour de nous ; appuyons-nous sur les soutiens qui ont servi à nos pères ; et, s'ils ne nous suffisent pas totalement, implorons de Dieu lui-même la force et la nourriture qui nous conviennent spécialement, faisons-lui pour l'amour de lui le sacrifice de quelques répugnances de l'esprit, pour qu'il nous fasse trouver la paix de l'âme et la vérité intérieure qu'il nous donnera à la juste dose que nous pouvons comporter ici-bas : *ergo*, marions-nous ! Voilà la péroraison de mon oraison, et arrive ce qui plaira ! Je te dis tout ce que je sais, fais-en ton profit, ou dis-moi mieux si tu sais mieux. Quant à moi, je finis là ce sermon impromptu que je ne songeais pas à te faire, mais que j'ai fait pour moi comme pour toi.

Voilà la conclusion réelle des deux années d'inquiétude mélancolique, de douloureux regrets, et de désirs angoissés dont l'*Automne* est la conclusion poétique.

*
* *

Nous voici parvenus au début de 1820. Les *Méditations* viennent de paraître. Outre les vingt-quatre pièces de la première édition, quatre autres sont écrites. Des trente de la neuvième édition, deux seulement restent à composer.

L'ode **sur la Naissance du duc de Bordeaux** fut faite sans enthousiasme. Lamartine que ses *Méditations* avaient promu à la dignité de grand poète du trône et de l'autel, se sentit, non sans raison, obligé envers le roi et envers le monde qui l'avaient applaudi. La France légitimiste attendait un hymne de sa lyre qui fût digne de l'événement, égal à la joie des sujets loyaux. Le poète se battit les flancs, et son ode déçut tout le monde. Évidemment, hors de France et loin du faubourg Saint-Germain, sa ferveur de l'*Ode aux Français* s'était évaporée. Sous le ciel de Naples, avec sa jeune femme, au milieu des souvenirs idéalisés de son premier voyage, la politique intérieure de son pays ne l'intéressait plus guère[1]. Il

1. *Corr.*, t. II, p. 142.

jouissait de la vie, et jugeait les partis en homme heureux, de haut. Son épicurisme et son intelligence élargissaient ses vues[1]. Le libéralisme inséparable de la grandeur de l'esprit (Chateaubriand en est la preuve) s'épanouissait chez l'auteur des deux odes *ultra* de 1817, et il ne put se tenir d'en laisser passer quelque chose dans ses vers au duc de Bordeaux. Cela dut sonner assez mal aux oreilles des purs.

L'**Épître à M. de la Maisonfort** est de l'année suivante; peut-être ébauchée à Aix dans l'été de 1821, elle ne fut mise en forme qu'en novembre. Cette fois encore, Lamartine assortissait ses vers à leur destinataire. Le marquis de la Maisonfort était un Voltairien qui, à travers l'émigration et sous la Restauration, avait gardé le ton et l'esprit du XVIIIe siècle : la poésie de l'auteur des *Méditations* se nuança, pour lui plaire, de quelques reflets que l'*Homme*, la *Prière* et *Dieu* ne faisaient pas attendre.

Mais comme je l'ai déjà plus d'une fois remarqué, cette plasticité sympathique de sa poésie n'implique pas un manque de sincérité. La *Correspondance* nous montre combien cette pièce qui d'abord ne semble s'expliquer que par le caractère de l'ami auquel elle est dédiée, est en réalité d'accord avec l'état intime du poète. Depuis qu'il est marié et attaché d'ambassade, et qu'il vit en Italie, Lamartine voit la vie en beau : pourvu qu'il n'ait pas trop d'embarras d'argent, il trouve le bonheur dans la vie de famille. Il savoure sereinement, voluptueusement l'existence[2]. Il est devenu l'avocat du mariage : il ne cesse d'y pousser Virieu[3]. Marianne et l'enfant que bientôt elle lui donne remplissent son âme. La poésie même, à l'entendre, n'est plus qu'une distraction à laquelle il ne laisse pas prendre trop de place dans sa vie.

Je suis heureux dans mon petit, modeste et paisible ménage. Je ne demande aux dieux que la santé et la durée de tout ceci, et de t'en donner autant...

Je jouis, à l'ombre de ces figuiers, du beau soleil et de ma femme. Nous passons mollement nos jours à ne rien faire, à lire, à errer sous les bois ou sur la mer. Nous nous aimons, nous ne connaissons pas

1. *Corr.*, t. II, p. 151. — 2. P. 130-132. — 3. P. 136, 141, 148, 154.

l'ennui. Ah ! que ce temps-ci ne peut-il durer des années, et que n'es-tu là, dans une de ces cent maisons charmantes jetées sur le penchant de notre montagne à travers les vignes et les bois et dominant ta chère mer, les yeux sur le Vésuve qui nous sert de flambeau tous les soirs, quand nous sommes assis sous les colonnes de notre vert portique en attendant les paisibles heures du sommeil après le repas !...

...*Verseggio di quà in là*, quand je suis seul, mais j'ai des maux, des palpitations, qui m'arrêtent. Sans cela je chanterais la félicité de l'homme mieux que je n'ai chanté son malheur. *Le bonheur, quoi qu'on en dise, est poétique quand il est bien entendu*, il serait même intéressant ; mais le foie, le cœur, l'estomac ! Chante qui pourra ! Je me contente de vivre le plus doucement possible[1].

Je suis toujours de plus en plus heureux de celle que la Providence me ménageait dans sa bonté. Je tâche de la rendre contente et heureuse aussi. Je me dépouille du plus d'égoïsme possible, car les longs et bons attachements se nourrissent de mutuels sacrifices, mais ils les payent bien. Il ne me manque, comme je te le dis, qu'un peu de fortune et de santé de plus[2].

Il est désabusé même de la gloire, qu'il a pourtant goûtée.

J'aspire à devenir un patriarche pur et simple, si je ne puis pas obtenir de rester dans un coin d'Italie avec cinq ou six mille francs, limite de toute mon ambition. Que la vôtre ne se borne pas là ! Où en sont les mariages ? Si vous vous mariez, vous êtes perdu pour la gloire et les lettres; mais qu'est-ce que la gloire, encore une fois ! Une bonne heure passée au soleil, à la campagne, près de ce qu'on aime, vaut mieux que tous les siècles d'un froid avenir qu'on ne sentirait pas[3].

Lorsqu'il écrit à la marquise de Raigecourt, involontairement ses lettres prennent une teinte de résignation pieuse, qui, pour être moins accentuée, se laisse cependant apercevoir par endroits dans les vers à M. de la Maisonfort.

Quant à moi, je ne suis plus rien qu'un bon mari rendant sa femme heureuse, très-heureux moi-même moralement, très-malheureux physiquement, et prenant le tout en patience. Mes souffrances presque sans relâche m'ont tellement miné que vous ne me reconnaîtrez plus en effet. Vous ne verrez plus que de grands traits sans vie et une âme sans mouvement. C'est ainsi qu'on s'achemine insensiblement vers

---

1. *Corr.*, t. II, p. 134-135 ; 9 octobre 1820. — 2. P. 142 ; 8 déc. 1820.
3. *Ibid.*, p. 157 ; 22 mai 1821.

ce qu'on appelle l'éternel repos. Nous espérons mieux, nous autres, race crédule et faible, et c'est ce qui nous fait voir sans terreur les horreurs du chemin. Comme vous le pensez, je persévère tout doucement dans la bonne et large voie, mais je n'y ai pas de mérite. Je ne désire rien que ce que je possède, je n'ai donc nul sacrifice volontaire à faire ; je me fais honneur des sacrifices forcés auprès de Celui aux yeux de qui l'acceptation est un mérite. J'espère aller jusqu'à la fin dans ces simples dispositions, et la confiance est ma seule vertu [1].

Un peu plus tard il écrit :

J'arrange tant bien que mal la carcasse usée d'un vieux château que m'a donné mon père dans les montagnes du Charolais ; je fais quelques virements de fortune pour payer des sœurs : tout cela chasse l'importune poésie qui ne demanderait qu'à absorber ma vie. Mais le premier devoir, c'est de vivre et de faire vivre le plus heureux possible ce qui nous entoure. J'y pense donc avant tout. Les lettres sont un luxe de l'existence, il n'y faut donner que son superflu [2].

Il avait dit déjà un an avant : « Des vers ? je n'en fais plus [3]. » Serment de poète ; accès de paresse ; tiédeur momentanée de l'inspiration. Il s'en rend bien compte. « Je ne veux plus faire un vers, écrit-il un jour, et je ne rêve que poésie plus que jamais [4]. »

En effet, au milieu de sa félicité conjugale et de ses occupations domestiques, il a fait, en ces années 1820-1821, une partie des pièces qui formeront le recueil des *Nouvelles Méditations*, et il a conçu « l'œuvre de sa vie », son poème des *Visions* [5].

Mais il est vrai qu'il pense surtout à l'arrangement de sa vie. Il a pris en dégoût la diplomatie dont il avait tant sollicité l'accès. La prose des dépêches l'ennuie, mais les appointements le retiennent [6]. Lorsqu'il est revenu à Saint-Point, il ne paraît plus rêver qu'une bonne existence de gentilhomme campagnard. Il prêche en ce sens Virieu.

Égayons-nous, si nous pouvons. Je voudrais que tu envoyasses, comme on dit ici, à tout les cinq cents millions de diables la diplomatie et ses agents, que tu essayasses d'une autre voie, que tu cher-

---

1. *Corr.*, t. II, p. 171, 23 août 1821. — Comparez les vers 80-108.
2. *Ibid.*, p. 176, 15 oct. 1821. — 3. P. 143, 8 déc. 1820.
4. *Ibid.*, p. 172. — 5. P. 146, 150 ; 25 janvier et 1er février 1821.
6. *Ibid.*, 146, 183 et 185.

chasses à goûter les délices et les ennuis de la propriété. Peut-être ton cœur s'y amuserait-il, ton intelligence au moins en serait agréablement occupée, tu ferais comme moi renverser des murs pour en rebâtir, tu arracherais et tu planterais, tu ferais des baux et tu les résilierais, tu compterais combien de chanvre, d'orge ou de trèfle te rendrait ici ou là, tu meublerais, tu draperais, tu ornerais, tu aurais des chevaux, des chiens, du gibier, du poisson. Nous voisinerions, tu viendrais chez moi en automne, j'irais chez toi au printemps, tout cela ferait glisser ce lourd temps qui nous écrase.

La nuit tombe, et la mort, de son doigt redouté,
Me marque un jour de plus que je n'ai pas compté.

Crois-moi : le bruit des villes, les veilles échauffantes, la multiplicité des impressions factices ne valent plus rien à des esprits et à des organes fatigués comme les nôtres. Il nous faut détendre nos ressorts dans un repos un peu monotone et nous rafraîchir à l'ombre comme des plantes brûlées du soleil. Après quelques années de ce repos nécessaire, ou nous reprendrons notre élan, ou nous continuerons ce doux repos rendu plus cher par l'habitude. Je te prêche depuis longtemps cette morale, et je ne le fais jamais sans hésiter, car enfin : *trahit sua quemque*... Qui sait si le tumulte assourdissant de la société des hommes ne t'a pas été donné pour élément, comme à moi le silence profond des bois et le calme contemplatif de la solitude. Interroge-toi donc avant tout, et marche ensuite vite et ferme au but sans regarder en arrière [1].

Voilà le courant de sensibilité dont est sortie l'épître à M. de la Maisonfort. Pas plus que dans le *Vallon*, il n'abdique ici sa personnalité. Il s'est prêté à la philosophie du vieux Voltairien tout juste dans la mesure où elle l'aidait à exprimer un état actuel de son âme.

Avec cette pièce se termine la période des *Premières Méditations* : encore, par le contenu, appartiendrait-elle plutôt aux secondes, tandis que par la forme, elle eût mérité de figurer parmi les *Épîtres* que Lamartine rassembla en 1825.

S'il la fit entrer en 1823 dans sa neuvième édition, ce fut sans doute pour y donner à sa femme une place plus apparente, et lier ainsi plus sensiblement les deux séries de *Méditations*. Mais, placée après l'*Automne*, elle eût rectifié d'une façon trop nette la conclusion poétique du recueil ; et c'est

---

1. *Corr.*, t. II, p. 181, 1er déc. 1821.

peut-être pour éviter une clarté indiscrète qu'il jeta cette épître au hasard au milieu du volume.

*
* *

Les onze pièces ajoutées en 1849 paraissent vraiment défigurer les premières Méditations, en détruire l'harmonie intérieure[1].

Il eût été plus raisonnable de joindre le **Ressouvenir du Lac Léman** à la réimpression des *Recueillements* publiés en 1840. Écrite en août 1841, cette pièce appartient à la même période de l'évolution intellectuelle de Lamartine, tandis qu'elle détonne parmi les poésies de 1817-1821. On y retrouve le poète humanitaire de la *Marseillaise de la paix,* l'orateur libéral qu'indigne l'apothéose de Napoléon, l'homme d'État pacifique qui croit à la vertu de la liberté et à la puissance de la pensée. Passant à Genève, il a vu Huber Saladin ; il a causé avec ce militaire patriote qui rêve une Suisse plus centralisée et plus forte. De retour à Saint-Point, il reprit en vers la causerie interrompue. Dans les clichés de sa rhétorique poétique, il épanche sans artifice les sentiments actuels de son âme. Il n'a jamais fait de vers plus sincères.

Les autres pièces sont des pièces d'album pour la plupart, d'une inspiration attendrie et un peu fade. C'est du Lamartine inférieur, celui qui se pastiche aisément, sensibilité molle, facture molle, roucoulements de romance, idéalité poncive. On dirait que le poète s'imite lui-même, avec plus de gaucherie et plus médiocrement que d'autres n'ont fait.

Il est permis de se demander si le *Ressouvenir du Lac Léman* n'a pas été introduit en 1849 dans les *Méditations* pour faire contrepoids aux trois odes légitimistes : Lamartine n'a-t-il pas voulu montrer, avec son point de départ, son évolution et son point d'arrivée ? De même, si l'on songe que

---

1. Il est possible que leur addition aux *Premières Méditations* s'explique par un intérêt surtout commercial, qui conseillait de disperser les inédits au lieu de les rassembler. On obligeait ainsi les possesseurs des éditions antérieures à acheter toute l'édition nouvelle ; si l'on avait fait un ou deux volumes des poésies inédites, bien des gens n'auraient désiré acquérir que ce supplément.

plusieurs des douceâtres tendresses de 1849 vont sans nul doute à Valentine, on comprend qu'il a voulu, à côté de ses amours de jeunesse, glisser l'image de l'affection qui réchauffait son arrière-saison et préservait son cœur de vieillir. Comme en 1820 le recueil avait abouti à Miss Birch, il se prolongeait maintenant jusqu'à Valentine; et toute la vie sentimentale du poète s'y trouvait inscrite. Il avait peut-être gâté par là ses *Méditations* pour le lecteur, pour la critique. Pour lui-même, et pour la nièce qui vivait dans son ombre, il les avait enrichies d'un charme intime, d'une résonance délicieuse : la question d'art était bien secondaire.

*
* *

Le recueil des *Premières méditations*, tel qu'il se présente à nous en 1820 dans les deux premières éditions, et en 1823 dans la neuvième, est un choix que Lamartine a fait dans sa production poétique des années 1815-1821. On trouvera dans la *Correspondance* et dans les *Poésies inédites* les morceaux plus ou moins achevés de cette période ou des années antérieures que le poète avait condamnés. Il faudrait ajouter à ce bagage lyrique, pour avoir une idée exacte de son activité littéraire, *Saül* et les autres tragédies, les fragments de la *Bataille de Pharsale* [1] et de *Clovis* [2], les premières ébauches des *Visions* [3], et quelques-unes enfin des *Nouvelles Méditations*. Car Lamartine reprit dans son second recueil certaines pièces qu'il avait écrites pour une autre ou pour d'autres que Julie : à *El.*, que le manuscrit date de 1815 [4]: *Elégie* qui doit être du même temps, *Tristesse* que

1. *Corr.*, t. I, p. 297, 312, 319, 324 ; t. II, p. 22, 30, 86, 199, 244.

2. *Corr.*, t. I, p. 205, 222, 224, 264, 282, 301, 355-356, 358 ; t. II, p. 4 et 40. Cf. les *Poésies inédites*, p. 183, les *Nouvelles Méditations*, p. 102, et le Carnet Émile Ollivier.

3. *Corr.*, t. II, p. 150. Cf. les *Poésies inédites*, p. 145.

4. B. N., nº 2. — Le ton ne paraît guère convenir à la petite qui devint Graziella : cependant il peut l'avoir transfigurée étrangement, puisque Mme Charles, dans les vers de son ami, crut apercevoir une « femme angélique ». S'il ne s'agit pas de la Napolitaine, il faut chercher une troisième personne, sans songer à Julie que le poète ne connaissait pas encore en 1815.

Lamartine rapporte à un séjour à Paris (sans doute pendant l'hiver 1815-1816), l'élégie ou *héroïde* de *Sapho,* datée encore de 1815 dans le manuscrit. Voilà quatre pièces qui, biographiquement, sont antérieures à l'apparition de Mme Charles, et poétiquement à l'inspiration originale des *Méditations.* Le *Crucifix,* à le supposer écrit en 1818[1], devait, si quelque convenance n'eût retenu le poète, prendre place dans le recueil de 1820; *Consolation*, qui se place sans doute entre l'*Automne* et le mariage du poète, *Ischia* et le *Passé* dont les ébauches sont d'octobre 1820 et d'août 1821[2], sont comme l'*Epître à M. de la Maisonfort,* les manifestations des états de sensibilité qu'une vie nouvelle détermine.

Ainsi les deux recueils de *Méditations* se pénètrent, et le second, avant de continuer le premier, le complète.

L'*Automne,* je l'ai dit, est la véritable conclusion poétique du volume de 1820 dont il accuse la délicate composition. Les deux pièces ajoutées dans la seconde édition, et que peut-être la négligence ou la hâte de Genoude avait seule écartées, n'en altèrent pas l'unité artistique. Des quatre pièces ajoutées en 1823, trois sont dans la couleur du reste : seule, la pièce adressée à M. de la Maisonfort donne une note discordante ; elle eût été, comme je l'ai fait remarquer, mieux placée dans le second recueil, si l'on ne tient compte que des considérations artistiques.

Les 26 pièces de 1820, avec trois des pièces de 1823, font une œuvre homogène qui représente une crise de la vie intérieure. Un grand amour brisé fournit le thème principal, et le chant du poète parcourt toute la gamme du deuil depuis l'âcre désespoir et l'appel ardent à la mort jusqu'au souvenir attendri et à la mélancolie délicieuse. Autour de ce thème s'organisent toutes les sensations et les pensées du poète, depuis ses malaises de santé jusqu'à ses enthousiasmes pieux. Tout vibre en harmonie avec le sentiment fondamental. C'est lui qui colore d'idéalisme la langúeur physique.

1. M. Séché (p. 216) date la pièce de 1817. Mais Virieu qui rapporta à Lamartine le crucifix et l'*Imitation* de Mme Charles avec divers papiers, n'alla à Paris qu'en janvier 1818 (Séché, p. 143).

2. *Corr.*, t. II, p. 144, 172, 197, 198.

C'est lui qui pose devant le cœur tous les grands problèmes et qui les résout par le cœur.

Il porte le poète au doute désespéré, au blasphème amer, à la haine de la vie ; il le ramène à la confiance en Dieu, à la certitude de l'immortalité, à la foi ou du moins au désir de la foi. Ainsi dans le poème de l'amour brisé, et en étroite union avec lui, se développe le poème de l'inquiétude religieuse, auquel la *Poésie sacrée* donne une conclusion comme l'*Automne* la donne à l'autre. Enfin deux nuances complémentaires et accessoires achèvent de colorer le recueil selon l'époque et le milieu, l'orgueil poétique et la fidélité monarchique.

L'étude qui précède montre qu'il serait imprudent de prendre les *Méditations* à la lettre, pour un document biographique. On a vu qu'il arrive au poète d'adapter sympathiquement sa poésie à la teinte de la sensibilité des amis pour lesquels il écrivait. Il est bien délicat parfois de dire où finissent la sympathie et une sorte de politesse littéraire. Il fait éclater les rencontres de son âme avec la leur, mais il s'en faut que toute son âme, que le vrai fond de son âme paraisse toujours dans ces rencontres. En général le monde parisien qui fut son premier public, les amitiés qu'il y noua, le poussèrent à produire une poésie plus catholique qu'il n'était lui-même : à cette pression du dehors s'ajouta la pression intérieure des souvenirs d'enfance qui lui fournissaient de grandes facilités pour l'expression religieuse des sentiments.

Il importe surtout de remarquer que les 24, 26 ou 30 *Méditations* qui s'échelonnent à peu près de 1815 à 1821, ne représentent pas la continuité de la vie d'une âme : ils expriment des états discontinus, qui ne sont pas nécessairement les plus importants pour la biographie ni les plus caractéristiques pour le psychologue. Ce sont seulement les plus poétiques. Ils ne dessinent qu'incomplètement le travail qui s'accomplit dans l'homme. De sa vie intérieure, Lamartine n'a recueilli dans ses vers que les moments où il se sentait « en état de poésie ». Et pour lui, l'état de poésie, c'était l'état antipathique à l'action ; c'étaient les émotions qui n'ont pas en elles de force impulsive et auxquelles il n'y a pas d'issue du côté de la vie ; c'étaient donc les crises de dépression, de langueur, d'indifférence, de désespoir, de velléité molle et d'aspiration

sans objet : l'état de poésie, aussi, c'était par excellence, la douleur, le sentiment du malheur. Ce n'est qu'après son mariage, dans sa maturité et dans sa vieillesse que Lamartine a compris qu'il y avait une poésie du bonheur, et qu'on pouvait faire de la beauté avec de la joie.

Son parti pris ne lui était pas personnel. En dépit de certaines pages de la *Nouvelle Héloïse,* des *Confessions* et des *Rêveries,* en dépit du plaisir que les Français et les Allemands du XVIIIe siècle avaient pris à multiplier les douces images du bonheur domestique, les Anglais, Young, Gray, Hervey, *Ossian,* et Gœthe dans *Werther,* et Chateaubriand, et Mme de Staël avaient été les plus forts : on avait identifié la poésie à la tristesse. Le malheur était le signe du poète.

Voilà pourquoi Lamartine n'exploita guère d'abord que ses mauvaises heures. Il fit même un choix parmi elles. Il choisit les douleurs nobles, les douleurs de l'âme amoureuse, ou religieuse, ou mourante. Il ne recueillit pas les douleurs vulgaires qui pourtant l'assiégeaient : dettes, besoins d'argent, échecs d'ambition littéraire, déceptions réitérées dans la chasse aux emplois, mécontentements du jeune homme contrarié par sa famille, etc. Si ces tristesses positives et mesquines ne s'expriment pas dans sa poésie, elles n'y sont point demeurées étrangères : elles ont souvent donné le coup de fouet, l'essor, l'exaspération aux douleurs nobles ; et c'est, à certains jours, en retournant ses poches sans y trouver cinq louis que le poète a savouré la misère de la destinée humaine.

Mais dès qu'il se reprenait à la confiance et à l'espoir, dès qu'il regardait l'avenir avec résolution, dès qu'il essayait de se faire l'artisan de sa destinée, il ne songeait plus à faire des vers, ou il se rejetait hors du lyrisme, vers les grandes architectures précises du drame et de l'épopée. Tout ce qu'il y a en lui d'élan fervent vers la vie, d'énergie optimiste, d'activité vaillante, d'effort pour concevoir et atteindre des buts pratiques, définis et accessibles, ne parait pas dans les *Méditations.*

Ou plutôt, cela paraît tout de même, malgré lui, pour qui sait lire. J'ai montré dans les pages précédentes et dans mon commentaire que rarement la détresse et l'inertie étaient sans mélange et sans limite. Presque partout s'insinue une

ardeur de vie qui dément les thèmes désespérés et les attitudes lasses. Même dans la pièce la plus languissamment moribonde, un vouloir-vivre s'affirme. Ainsi les *Méditations* ne voilent pas complètement la force et la souplesse de la nature du poète, qui, comme on sait, n'aimait pas les pleurards. Replacées dans sa vie, éclairées par la *Correspondance*, elles prennent une physionomie à laquelle on n'est pas accoutumé.

Je ne veux pas dire que l'interprétation commune et traditionnelle soit fausse. Le sens d'un livre n'est pas nécessairement le même, quand on le regarde dans son rapport à l'auteur, ou dans son rapport au public. Il arrive — et c'est le cas pour les *Méditations* — qu'il prenne de ces deux points de vue des valeurs presque opposées. Le public ne connaissait pas, ou connaissait très mal, et n'avait pas à connaître le poète. Les réactions d'énergie dont la *Correspondance* m'a permis de relever les traces dans certains vers des *Méditations*, étaient et sont encore à peu près imperceptibles pour les lecteurs qui s'abandonnent naïvement, et très légitimement, au mouvement général du livre, et qui en rapportent tous les détails à l'idée du poète formée en eux par l'impression d'ensemble.

Lamartine n'y offrait pas un portrait fidèle de lui-même ni une histoire complète de ses agitations intérieures. Lorsqu'on a parlé de l'impudeur essentielle au lyrique moderne, le mot, certes, ne pouvait s'appliquer aux *Méditations* [1] : elles contiennent si peu d'indiscrétion qu'une biographie qui s'y documenterait serait grossièrement inexacte, et surtout à peu près vide. Lamartine y a donné de lui-même et de ses diverses expériences sentimentales une image simplifiée, unifiée, idéalisée ; il en a vigoureusement poussé l'expression dans le sens du dégoût des réalités, de l'aspiration, mélancolique ou exaltée, à un autre monde dont le charme souverain est fait de vaporeuse imprécision.

C'est ainsi que l'ont vu les lecteurs, et ils ont eu raison. Car cette figure était celle où ils se retrouvaient et qui leur convenait. En s'idéalisant, Lamartine s'est, si je puis dire, généralisé : le *moi* poétique qu'il a substitué à son *moi* réel, a

---

1. Il s'appliquerait mieux au recueil tel que l'a fait le commentaire de 1849 : cf. plus haut, p. LXIV-LXV.

pris une valeur de type. Ces moments choisis de sa vie, traduits comme il les a traduits, ont composé une image humaine de mélancolie où des milliers d'âmes ont reconnu et reconnaîtront leurs malaises. Tous ceux qui pleuraient un amour perdu ou qu'un désir d'amour obsédait, tous ceux que nulle réalité ne contentait et que le rêve de l'infini tourmentait, tous ceux qui flottaient entre le doute et la foi, ramenés au doute par les exigences de l'esprit et tirés vers la foi par l'appétit du bonheur ou du repos, tous ceux-là ont trouvé que Lamartine, en se disant, les avait dits. Et tous ceux qui dans l'avenir seront pareils à ceux-là, se retrouveront comme eux dans les tristesses de l'amant d'Elvire. Il était impossible qu'on ne fît pas des *Méditations* le poème éternel des amours brisées, des lassitudes molles et des nobles inquiétudes. En prenant ainsi le livre, le public l'éloignait de l'auteur, mais dans le sens que l'auteur avait voulu.

Lamartine, par son Commentaire de 1849, a voulu donner à ses *Méditations* un caractère de réalité historique, qui est aussi déplaisant qu'inexact. Il a encouragé la curiosité indiscrète et vulgaire à négliger le sens humain de ce lyrisme pour ne faire attention qu'au sens anecdotique[1]. Mais la plus étroite et la plus fausse interprétation des *Méditations* est celle des gens qui se croient entrés dans la familiarité de Lamartine, quand, d'un air entendu, ils lisent *Madame Charles* partout où il a écrit *Elvire*. Une érudition plus sérieuse, une critique plus sévère, font ressortir à quel point ces vers sont loin d'être un journal de la vie de l'auteur, et leur restituent leur véritable beauté. Elvire et le Poète qui la pleure sont des images idéales, les équivalents romantiques des Phèdre et des Oreste classiques, dont la fonction est d'exprimer, non du passé historique et individuel, mais l'éternel présent du cœur humain. Sans doute les *Médi-*

1. Lamartine a ainsi préparé de ses mains la réaction qui battit son plein vers 1865. Car, ne l'oublions pas, c'est dans cette édition de 1849 et dans ses dérivées que tout le naturalisme et tout le Parnasse lurent les premières *Méditations* : ce sont les apports de 1849 qui leur donnèrent occasion de dauber l'étalage éhonté des petites misères d'un cœur individuel. Le Poète de 1820 n'était pas un « montreur » : il ne l'est devenu que par ses épanchements de 1849.

tations sont tout de même d'incomparables documents biographiques ; mais il n'y a qu'un traitement très délicat et rigoureusement méthodique qui puisse faire reparaître le réel sous l'idéal et mesurer le rapport de l'un à l'autre. C'est le métier des érudits de tirer de ces chefs-d'œuvre ce qu'ils contiennent d'histoire vraie et de les faire servir à nous rendre, en sa singularité, la physionomie authentique de l'homme qui les composa. Et cette recherche, par sa difficulté comme par ses résultats, légitime l'attitude du lecteur naïf qui, dans les *Méditations*, ne cherche que de la poésie, et qui ne demande qu'à son propre cœur la vérité d'Elvire.

III

La publication des *Méditations*.

Ayant brûlé en 1810 son premier recueil d'*élégies* [1], Lamartine aussitôt en constitua un autre. Il avait en juin 1816 « quatre petits livres d'*élégies* » qu'il comptait « faire imprimer incessamment [2] ». Mais il n'attendait de gloire que des grands genres, poèmes épiques et tragédies.

M. de Bonald s'est donné les gants d'avoir retiré Lamartine de la poésie érotique et de l'avoir dirigé « vers un genre plus noble, plus élevé, plus utile [3] ». Les pages qui précèdent montrent que l'homme célèbre se faisait illusion, et que le jeune inconnu dont, au fond, il dédaigna d'abord l'hommage, avait en lui-même le principe et la loi de son développement. Nous le voyons dès le début de 1818 se livrer avec Virieu à un nouvel examen de ses vers, qui aboutit à ne conserver qu'un petit nombre de pièces excellentes, et sorties d'une inspiration nouvelle : on ne peut pas douter que le poète n'ait suivi le conseil de son ami [4]. Il n'était toujours question que d'*élégies* et d'*odes* [5], et ces essais étaient encore au second plan dans la préoccupation de l'auteur. Pendant quelques mois, il fut tout à *Saül*.

---

1. *Corr.*, t. I, p. 155. — 2. P. 264.
3. Lettre citée par M. Séché, p. 137-138, note.
4. Doumic, p. 96.
5. *Élégies*, dans Doumic, p. 96 ; *odes*, dans la *Corr.*, t. I, p. 275 et 320.


ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

L'échec de *Saül*, la trop lointaine échéance des desseins d'épopée, laissèrent la place libre aux petits poèmes. Et l'idée de Lamartine se précisant à mesure qu'il créait, le nom traditionnel d'*élégies* disparut. Il chercha un terme qui n'imposât point à ses vers la définition, les règles et les beautés d'un genre. Le 24 août 1818, apparaît dans la Correspondance le mot de *Méditation* : il ne devait pas être nouveau pour Virieu. « Je t'ai parlé de mes *Méditations poétiques* ; je t'en ai même, je crois, récité à Lemps quelques vers[1]. » Cependant s'il est probable qu'à Lemps, dans l'automne de 1817, Lamartine récita de ses vers chez ses amis[2], il semble bien qu'en janvier 1818 Virieu ne connaissait pas le mot de *Méditations* : il parlait encore, nous l'avons vu, d'*élégies*. Ce mot dut venir à l'esprit du poète entre janvier et août 1818.

Où le prit-il ? Il était depuis longtemps en usage dans le langage philosophique : les *Méditations* de Descartes. Cet emploi ne nous intéresse pas. Mais il avait servi à désigner un genre de littérature religieuse : les *Méditations chrétiennes* de Malebranche et les *Méditations sur l'Évangile* de Bossuet. Et là, à l'exercice intellectuel se mêlait un élément sentimental, personnel, mystique, passionné, qui faisait jaillir parfois la poésie dans cette prose classique. Mais voici mieux : l'ouvrage fameux de Volney est intitulé les *Ruines ou Méditations sur les Révolutions des empires*, et la philosophie s'y insère dans un cadre poétique : le désert et les ruines de Palmyre fournissent un point d'appui à la pensée abstraite ; l'impression pittoresque et l'émotion rêveuse précèdent l'activité rationnelle. Mais la personnalité lyrique disparaît vite, et l'analyse, à peine masquée de symboles, remplit le livre. Que Lamartine en ait eu conscience ou non, Volney est pour quelque chose dans le choix du titre de ses premières poésies.

L'attitude de la *méditation*, c'est-à-dire de la rêverie qui se prend pour la pensée, est une des poses favorites de Chateaubriand. De lui plus que d'aucun autre, la génération nouvelle apprit « à *méditer* au bord des lacs et des fontaines[3] ». René[4] s'en allait, « s'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce »,

---

1. *Corr.* t. I, p. 330. — 2. P. 275.
3. *Génie du Christianisme*, I, V, XII, fin. — 4. P. 77.

et « *méditait* sur ces monuments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée ». Eudore et ses compagnons de navigation « *méditaient* aussi sur les révolutions des Empires [1] ». Après Chateaubriand, nul ne pouvait ignorer cet exercice spirituel et son nom.

Et dès 1803, Baour Lormian nous montre que la notion de la chose et l'emploi du mot se vulgarisent. Voyez le début du *Fragment d'un poème sur la Nuit* [2].

> L'astre du jour s'abîme au sein des mers bruyantes....
> Voici l'heure chérie, où fuyant un vain bruit.
> Je vais m'environner des tableaux de la nuit....
> Tout porte jusqu'au fond de l'âme recueillie.
> La *méditation* et la mélancolie.
> Dans le calme touchant de la terre et des cieux,
> L'Eternel se dévoile à l'œil religieux.

Il n'y aurait donc pas besoin de chercher autre chose que des sources françaises : elles suffiraient à expliquer la détermination de Lamartine. Mais pourtant les communications intellectuelles entre les divers pays de l'Europe occidentale s'étaient à tel point multipliées depuis trois quarts de siècle, il se faisait des échanges si fréquents, des mélanges si complexes, qu'on ne peut se dispenser de regarder hors de chez nous, et particulièrement du côté de l'Angleterre.

Le Tourneur, le traducteur des *Nuits* d'Young, avait mis en français aussi les *Méditations* de James Hervey (1770) : c'était un ouvrage de prose poétique, où les images funèbres, les tableaux de nature, les phrases bibliques, la sentimentalité philosophique et la piété chrétienne s'amalgamaient en déclamations effrénées, d'où jaillissaient çà et là des accents d'une assez belle intensité. Une autre traduction en fut donnée l'année suivante par Mme Thiroux d'Arconville. Baour Lormian en avait imité quelques fragments qu'il appelait parfois *Méditations* (*Veillées poétiques et morales*, 2e éd., p. 219). Je croirais aisément que Lamartine connut une des éditions anglaises, assez nombreuses de 1748 à 1818, où les *Contemplations devant la nuit* et les *Réflexions sur un jardin de fleurs*

1. *Martyrs*, l. 4.
2. *Recueil de poésies diverses*, Bordeaux, an XI-1803, p. 100.

sont réunies aux *Méditations sur les tombeaux* sous le titre général : *Méditations and Contemplations.* Ce qui me le donne à penser, c'est que Lamartine hésita précisément entre ces deux mots. Il préféra celui de *Méditations*, mais il lui arriva d'envoyer à la marquise de Raigecourt « la fin d'une Contemplation poétique sur la foi[1] ». Ce ne fut qu'une hésitation passagère. Il mit décidément de côté le titre de *Contemplations* qui fut, comme on sait, retrouvé bien plus tard par Victor Hugo.

* * *

Le succès du nouveau recueil fut préparé avec cette habileté naturelle qu'on remarque assez souvent dans la vie de Lamartine : ce n'est pas l'âpre calcul et l'intrigue active d'un homme pressé de parvenir ; c'est une aisance de mouvement qui s'adapte aux circonstances, se laisse porter par elles et en utilise tous les avantages. C'est le cavalier bien en selle qui n'éperonne point sa monture, mais qui lui rend la main, dès que le terrain s'y prête.

Je ne compterai pas les lectures à l'Académie de Mâcon dans cette préparation. Lamartine y lut d'abord des pièces destinées à être plus tard condamnées : *Sur les sépultures*, en janvier 1813 ; *Sur les ruines de l'abbaye de Cluny*, le 6 avril 1813 ; *Sur la mort de Parny*, le 7 janvier 1815. Mais voici des *Méditations* : l'*Ode à la Gloire*, le 19 décembre 1817 ; l'*Hymne au soleil*, le 18 ou le 26 mars 1818 ; l'*Enthousiasme*, le 9 décembre 1819[2]. Ces lectures, qui n'allaient pas sans attirer à l'auteur de vives critiques[3], ne pouvaient en tout cas lui valoir qu'une notoriété locale.

C'était à Paris que se gagnait la gloire. Lamartine le savait. *Saül* fraya la voie aux *Méditations*. Condamné par le comité de lecture du Théâtre français, il eut sa revanche dans les salons. « Le poète et ses amis en donnèrent des lectures un peu partout : Lamartine chez le duc d'Orléans ; Jussieu, çà et là, dans le monde littéraire ; au besoin, Virieu se dévoua en personne ; Mme de Raigecourt elle-même s'im-

1. *Corr.*, t. II, p. 8.
2. Reyssié, p. 167, 177, 212, 136 et 247, 281.
3. Reyssié, p. 137.

posa la fatigue de déclamer la pièce à la campagne devant un cercle choisi. Une copie en fut glissée par une main amie sur la table du Roi[1]. » Par *Saül*, on sut au faubourg Saint-Germain, et un peu en dehors, qu'un jeune talent n'attendait que l'occasion de se révéler.

Au voyage du début de 1819, *Saül* cède le pas aux *Méditations*[2]. Le charme personnel du poète opère avant la magie de ses vers et la favorise. Il fréquente les salons royalistes qui rassemblent le plus de gens distingués. Mme de Montcalm n'aime pas la poésie[3]; mais on rencontre chez elle « l'aristocratie intelligente », son frère le duc de Richelieu, Pozzo di Borgo, M. Mounier, M. de Rayneval, M. Lainé, M. Molé, M. Bertin (des *Débats*) : salon sérieux et profitable[4]. Chez Mme de Broglie, on « coudoye » La Fayette et Benjamin Constant, « tous les tribuns, tous les publicistes, tous les pamphlétaires du temps[5] » : salon orléaniste d'opposition et d'aigreur, où le jeune chantre des *odes légitimistes* « ne se sent pas à l'aise, et ne va que rarement[6] ». Mme de Saint-Aulaire réunit autour de M. Decazes tous les partisans de sa haute fortune, toute sorte de gens éminents ou en passe de le devenir, « M. Villemain, M. Cousin, M. de Barante, M. Lebrun, M. Beugnot, M. de Forbin, M. de Staël le fils » ; enfin « tous les philosophes, tous les poètes, tous les critiques affluaient dans ce salon de l'éclectisme ». C'est là que Lamartine lut pour

---

1. Des Cognets, p. 91-92.

2. Cependant à la fin de 1819, c'est encore une des tragédies du jeune homme que M. Decazes désire entendre. Il est vrai qu'il a peut-être entendu déjà de ses vers lyriques, qui l'auront mis en goût. (Lettre du 23 décembre, à Miss Birch, citée par M. R. Doumic, le *Mariage de Lamartine, Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1905, p. 155).

3. C'était l'opinion de Lamartine. Cependant elle protestait contre cette « injustice » qu'il lui faisait, et affirmait n'être pas « indigne » de goûter ses vers (*Lettres à Lamartine*, p. 3)

4. *Lamartine par lui-même*, p. 92-98. — *Cours*, E. 49, t. IX, p. 43-45.

5. *Cours*, E. 49, t. IX, p. 46-47. — *Lamartine par lui-même*, p. 92 et 100-104.

6. Il y dînait le 15 janvier 1820, et ne fit sans doute aucune lecture. « Dans ce dîner », dit le maréchal de Castellane, alors colonel de hussards, la duchesse « avait placé à côté d'elle M. de Lamartine, jeune poète de grande réputation ; il a mal à la poitrine, et n'a pas desserré les dents ; puis M. Moore, poète anglais. » (*Journal*, 1895, t. I, p. 389.)

la première fois devant un nombreux public des fragments de ses *Méditations*[1].

Il en lut aussi dans d'autres maisons. Mme de Beufvier entendit le *Malheur* et reçut des copies d'autres pièces[2]. Il alla voir aussi Mathieu de Montmorency à la Vallée-aux-Loups[3]; il dîna chez le duc de Rohan avec Mathieu, Bonald, Lamennais; et il y lut des *odes*. Il l'accompagna à la Roche-Guyon, et c'est là, comme je l'ai dit, qu'il fit pour le duc sa pièce de la *Semaine sainte*[4]. Rocher, Genoude, divers amis avaient connaissance de tout ce qu'il faisait[5].

Il n'allait point chez Mme Récamier. Cependant « en 1819 on avait lu et admiré à l'Abbaye les premières Méditations de Lamartine avant qu'elles parussent en public[6]... S'il faut en croire une tradition qui s'est conservée dans la famille de Mme Récamier[7], ce fut M. de Genoude... qui pour faire sa cour à Mlle Cyvoct, apporta et lut... les bonnes feuilles de l'ouvrage[8] ».

Ainsi se répandaient dans le monde aristocratique et lettré de Paris[9] des impressions, pour l'instant inactives, insaisissables, diffuses, et comme en suspension dans l'atmosphère, mais qui, à l'heure décisive de la publication, se condenseront tout d'un coup et formeront le plus irrésistible torrent de popularité.

Cette heure, ce furent, semble-t-il, ses amis qui l'avancèrent. Le duc de Rohan fit imprimer ou décida Lamartine à faire imprimer chez Didot en avril 1819 « deux ou trois » de

1. *Lamartine par lui-même*, p. 99-100. — *Cours*, E. 49, t. IX, p. 48-50.
2. *Corr.*, t. II, p. 39. — 3. P. 20. — *Lettres à Lamartine*, p. 4.
4. *Corr.*, t. II, p. 21, 23-24. — *Lettres à Lamartine*, p. 6 et 10.
5. *Corr.*, t. II, p. 40. — *Lettres à Lamartine*, p. 9 et 13.
6. *Souv. et corr. de Mme Récamier*, I, p. 328 (Note de M. Herriot).
7. Et qui nous a été transmise par M. Delphin, de Lyon (Note de M. Herriot).
8. E. Herriot, *Mme Récamier et ses amis*, t. II, p. 103.
9. M. de Pontmartin parle d'une lecture chez « Mme de R. mère d'un des membres les plus spirituels de l'Académie française. » Lamartine y aurait lu le *Lac*, et c'est là que Villemain l'aurait saisi au collet en s'écriant : « Jeune homme, qui êtes-vous ? d'où venez-vous, vous qui nous apportez de pareils vers ? » Pontmartin dit tenir le fait d'un vieillard qui en fut témoin. Il a sans doute voulu désigner Mme de Rémusat, dont le fils entra à l'Académie en 1846.

ses *Méditations*, dont l'*Isolement* et la *Semaine sainte* : il y en eut « dix » ou « vingt » exemplaires de tirés. Outre le duc et ses amis, Virieu et de Sade en eurent, ainsi que Mlle de Canonge[1]. Je n'ai pu trouver aucune trace de ces plaquettes.

L'épreuve fut sans doute encourageante. Mme de Beufvier, Mme de Saint-Aulaire lui demandèrent un « petit volume » ; il ne prévoyait d'abord qu' « une dizaine » de méditations[2]. Mais l'idée de la publication prochaine fouetta sa verve : le recueil s'augmenta dans les mois qui suivirent. Dès le début de mai, il paraissait décidé : il demandait à Fanny de Virieu une gravure dont il lui donnait le sujet[3]. S'il hésitait un moment à prendre publiquement le titre de poète qu'il estimait être une mauvaise recommandation au ministère des Affaires étrangères, cette appréhension se dissipait vite, et, dans la même lettre, il prenait des précautions pour ménager les idées religieuses et politiques du monde dont il attendait tout[4].

Il pensait alors (27 mai 1819) pouvoir envoyer « d'ici à un mois » son petit volume à l'impression. Sans doute fut-il retardé par le soin de composer quelques nouvelles pièces ; mais en outre ses hésitations le reprirent. « J'ai de plus en plus l'espérance d'être employé dans la diplomatie, écrivait-il à Genoude, et jusqu'à ce que je n'aie plus une lueur d'espoir de ce côté, je n'essaierai pas de rien publier. La réputation de poète est la pire de toutes aux yeux des hommes qui possèdent le monde matériel[5]. »

Il parut même un moment bien décidé à ne rien publier tant qu'il ne serait pas placé dans la diplomatie, et à « ne rien faire jamais », s'il ne réussissait pas à se faire placer[6]. Et pendant plusieurs mois en effet, il ne sera plus question de publication dans la *Correspondance*. A la fin d'octobre, cependant, il écrit à Mme de Raigecourt : « Je fais des vers, j'en imprimerai peut-être au printemps[7]. »

Ce fut sans doute le voyage à Paris du début de 1820 qui leva les dernières hésitations de Lamartine. Il s'y vit plus que

1. *Corr.*, t. II, p. 20, 23, 25, 27, 28. — Le format dut être un in-8 identique à celui de la première édition (*Ibid.* 30).
2. *Ibid.*, t. II, p. 37. — 3. P. 29-30. — 4. P. 38-39.
5. *Ibid.*, t. II, p. 49-50. Cf. p. 52 et 86. — 6. P. 64-65. — 7. P. 84.

jamais fêté : les *Méditations* qu'on a jusqu'ici seulement entendues, sont parties pour le grand succès.

Je suis au pinacle de la faveur générale partout par là. Lord Byron n'a pas fait à Londres plus de fureur dans ses beaux jours. Villemain même a de l'enthousiasme, et j'avais peur de lui ; mais il me porte aux nues et soutient que de mémoire d'homme il n'y a pas eu de pareils vers ici. On me reparle de m'enchaîner ici convenablement. MM. de Humboldt, Gérard, etc., etc., sont dans la même exaltation à mon sujet, et la charmante duchesse de ***, que nous envisagions avec tant d'engouement, est adorable pour moi, et pour moi seul n'a plus de caprices ni cet air boudeur qu'on lui reproche[1].

Je travaille aussi beaucoup, écrit-il dans une autre lettre, pour préparer ce petit volume des *Méditations* que je vous ai dit que je venais de vendre ; je compose et je corrige en même temps[2].

Le 19 février le manuscrit était à l'impression[3].

Quel fut alors le rôle de Genoude[4] ? Il s'occupa activement de trouver un éditeur pour les vers de son ami, protégé du duc de Rohan. Obtint-il l'impression gratuite ? Ou dut-il verser six cents francs ? Les *Mémoires politiques* (Lamartine par lui-même) et le *Cours de littérature* se contredisent sur ce détail. Il paraît bien que, le poète étant tombé malade[5], tout le tracas de la correction d'épreuves et des rapports avec imprimeur et libraire retombèrent sur Genoude. Peut-être aussi Lamartine eût-il souhaité retarder l'apparition du volume après la nomination que l'arrivée de M. Pasquier au ministère (20 février) lui faisait espérer très prochaine[6], et peut-être Ge-

1. 10 janvier 1820 (*Corr.*, t. II, p. 96).

2. 5 janvier 1820, à Mlle Birch (Doumic, *Le mariage de Lamartine*, *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1905, p. 156).

3. *Corr.*, t. II, p. 97.

4. *Lamartine par lui-même*, p. 111. — *Cours*, E. 142, t. XXIV, p. 810. — Dans ces divers passages, Lamartine substitue partout Gosselin qui ne fut son éditeur que plus tard, à Nicole et à Didot qui furent l'un l'éditeur et l'autre l'imprimeur des premières *Méditations*.

5. Vers le milieu de janvier. la maladie dura quarante jours (Doumic, *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1905, p. 157 et 161).

6. Dès le 2 mars, il en est assuré, et il écrit à Mlle Birch qu'il ira à Naples ; il ajoute deux jours après : avec trois mille francs d'appointements (Lettres du 2 et du 4 mars, p. par R. Doumic, *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1905, p. 162).

noude lui força-t-il la main[1]. On ne peut donner tort à son zèle. Mais Lamartine un moment fut fort mécontent. Il allait jusqu'à renier l'édition prête à paraître.

A propos de vers, écrit-il à Mlle Birch, sa fiancée, le 4 mars 1820, les miens ont été tronqués et défigurés par mon éditeur pendant ma maladie. Ils paraissent ces jours-ci[2].

Je suis tout à fait de l'avis de M. Doumic qui le premier a publié la lettre : ces termes sont très exagérés. L'étude des corrections apportées au texte dans les éditions ultérieures le prouve bien. Si l'on ne savait pas ce que c'est qu'un poète, on trouverait un peu d'ingratitude dans ce propos.

*
* *

On dit communément que le volume parut le 13 mars 1820 : c'est la date avouée par Lamartine[3]. J'y vois une petite difficulté. Les *Méditations* furent annoncées au *Journal de la Librairie* (*Bibliographie de la France*), dans le numéro du samedi 11 mars 1820. Or, en général, ce journal n'enregistre le dépôt des livres qu'un temps plus ou moins long après leur mise en vente. Le cas des *Méditations* serait tout à fait exceptionnel. Elles n'avaient pas encore paru le 4 mars : la lettre citée plus haut le prouve ; elles durent paraître entre le 4 et le 11. Lamartine, dans son souvenir, a resserré tous ces moments décisifs de sa vie : publication, succès, nomination dans la diplomatie, tout cela lui apparaissait ramassé en deux ou trois jours[4]. Dans la réalité, il s'écoula plus de temps, et le triomphe du poète n'en demeure pas moins un des plus prodigieux, un des plus immédiats que l'histoire enregistre.

Les *Méditations* donc ayant paru, selon lui, le soir du 13

---

1. *Cours*, E. 56, t. X, p. 233.

2. Lettre publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er sept. 1905.

3. « Le soir du 13 mars 1820. » *Cours*, E. 22, t. IV, p. 299. — Cf. E. Deschanel, I, 86 ; L. Séché, p. 215 et 234. — Le *Journal de Paris* annonce le volume dans son numéro du 13 mars.

4. Voyez tous les textes cités dans les notes des pages LXXX-LXXXI. « *Trois jours après* (l'apparition des *Méditations*), je quittai Paris. » (1re Préface, p. XVIII) : il faut entendre trois semaines au moins. Il se mit en route au début d'avril.

mars, le 14, à son réveil, de grand matin, on lui aurait apporté une lettre du Dr Alin qui lui transmettait une lettre de la princesse de Talmont, dans laquelle était inclus un billet du prince de Talleyrand qu'elle avait reçu elle-même à son réveil [1]. La princesse se réveillait bien tôt, puisque sa lettre était remise au poète « avant le premier rayon du jour ».

La lettre de Talleyrand était ainsi conçue :

Je vous renvoie princesse, avant de m'endormir, le petit volume que vous m'avez prêté hier. Qu'il vous suffise de savoir que je n'ai pu dormir, et que j'ai lu jusqu'à quatre heures du matin, pour le relire encore. Je ne suis pas prophète ; je ne puis pas vous dire ce que sentira le public ; mais mon public à moi, c'est mon impression sous mes rideaux. Il y a là un homme : nous en reparlerons.

« C'est un brevet de gloire », dit fort bien M. Deschanel. Le monde n'en demande pas plus. Mais que vaut au juste l'opinion de Talleyrand ? Qui l'aurait cru si élégiaque, si sensible aux élévations spiritualistes, à l'idéalisme mélancolique ? Dans quelle mesure sa politesse d'ancien régime l'obligeait-elle à admirer le protégé de la princesse ? « Il y a là un homme. » Le mot est saisissant ; mais c'est un mot de Napoléon : « Vous êtes un homme, monsieur Gœthe. » Talleyrand l'a démarqué.

Ce même matin du 14 mars, « un quart d'heure après » l'arrivée du « billet, Lamartine recevait, dit-il, sa nomination signée de M. Pasquier [2]. Or d'après la Correspondance, il l'attendait encore le 23 mars [3]. Il faut donc compter par jours où Lamartine compte par heures.

Une douzaine de jours après la publication, il est certain

---

1. *Cours*, E. 22, t. IV, p. 299 ; E. 58, t. X, p. 239 et 242.

2. *Cours*, E. 58, t. X, p. 245. — 1re Préface, p. 366.

3. *Corr.*, t. II, p. 98. — En datant la lettre du 13 on la mettrait d'accord avec le *Cours* ; mais on ne peut suspecter la date du 23. La manière dont Lamartine parle de son succès, implique que l'apparition du volume date déjà de plusieurs jours. La nomination de Lamartine à Naples n'arriva réellement qu'à la fin du mois. M. Frémy (*Lamartine diplomate*, Correspondant, 10 novembre 1891, t. 165, p. 533) la place au commencement d'avril. Mais dès le 2 avril, Lamartine est arrivé à Montculot ; il n'a dû quitter Paris que sa nomination en poche (R. Doumic, *Revue des Deux Mondes*, 1er sept. 1905, p. 169).

que la gloire était venue ; Lamartine écrivait dans l'ivresse du succès, avec un reste de pessimisme détaché qui trahit un effort pour se maintenir à l'unisson de Virieu :

Je t'enverrais les *Méditations* si je savais comment et où. Elles ont un succès inouï et universel pour des vers en ce temps-ci. Le roi en a fait des compliments superbes ; tous les plus anti-poètes, MM. de Talleyrand, Molé, Mounier, Pasquier, les lisent, les récitent, enfin on en parle au milieu de ce brouhaha révolutionnaire du moment. Je te dis tout cela pour te tranquilliser et te rendre la justice que tu as été bon prophète ; mais tout cela ne me fait pas tant qu'une goutte de rosée sur le roc. Je ne me sens plus de ce monde que par la souffrance et l'amitié pour toi et peu d'autres. Nous nous retrouverons, mon ami, ici et ailleurs, mais plus certainement ailleurs. Je me prépare comme toi à comparaître, et je dirai : Seigneur, me voici ; j'ai souffert, j'ai aimé, j'ai péché, j'étais un homme, c'est-à-dire peu de chose ; j'ai désiré le bien, pardonnez-moi ! Tu as moins que moi, sois-en sûr, à être pardonné [1].

Le roi, s'il faut l'en croire, ne s'en tint pas aux compliments. Ce serait aussi dans cette journée merveilleuse du 14 mars que le roi s'étant faire lire par le duc de Duras son petit volume, aurait « ordonné à M. Siméon, son ministre de l'Intérieur, de *lui* envoyer de sa part l'édition des classiques de Didot [2] ». Les choses prennent un autre air dans la *Correspondance*. Ce n'est que le 26 avril que Lamartine annonce à Virieu la distinction dont il a été l'objet : et d'ailleurs une affaire qui exige un rapport, puis une décision ministérielle, ne se conclut pas en 24 heures dans une administration française. De plus, dans ce qui se fait *au nom du gouvernement*, la *part du roi* n'est ordinairement qu'une fiction constitutionnelle. Voici les termes de Lamartine :

Le ministre de l'Intérieur s'est fait faire un rapport par Dussault sur mon talent et me donne comme marque d'encouragement, au nom du gouvernement, la magnifique collection des classiques français de Didot et celle des classiques latins de Lemaire. Voilà-t-il un beau procédé [3] !

---

1. *Corr.*, t. II, p. 98.
2. 1re Préface, p. XVIII. — *Lamartine par lui-même*, p. 18-19. — *Mémoires inédits*, p. 247.
3. *Corr.*, t. II, p. 106.

Il suffit de se reporter au *Moniteur Universel* pour voir toute cette petite affaire s'éclaircir[1]. Ce n'est que le vendredi 21 avril que le *Moniteur* publia le document suivant :

Rapport à S. Exc. Mgr le ministre de l'intérieur.

Monseigneur,

Le recueil de poésies, qui vient de paraître sous le titre de « Méditations poëtiques », est un des ouvrages les plus remarquables qui aient été publiés depuis long-tems.

L'auteur, M. de la Martine, est sans contredit, parmi nos jeunes poëtes, un de ceux qui donnent le plus d'espérance.

Son ouvrage se distingue surtout par un caractère d'originalité ; l'expression de la mélancolie y est quelquefois portée au plus haut degré d'énergie ; les teintes profondément religieuses, qu'il mêle à celles de ce sentiment, forment sous son pinceau un coloris plein de vigueur; les pensées les plus nobles et les images les plus vives se succèdent rapidement sous sa plume, et font aisément pardonner à quelques inégalités qui se rencontrent dans son style.

Le public a déjà rendu justice à un talent qui s'annonce d'une manière si brillante : deux éditions des « Méditations poëtiques » ont été enlevées dans l'espace d'un mois.

Il est assez digne d'observation, Monseigneur, qu'au milieu des grands intérêts sociaux qui paraissent maintenant absorber tous les esprits, une foule de jeunes écrivains se précipitent vers la poésie, et semblent promettre à la littérature française une nouvelle ère de gloire : quelques-uns d'eux ont déjà obtenu sur la scène les applaudissements les plus flatteurs ; et dans un genre qui naturellement attire moins l'attention et se présente avec moins d'éclat, les « Méditations poétiques » se sont constituées en rivalité avec les compositions théâtrales les mieux accueillies.

Votre Excellence croira peut-être devoir accorder à un mérite si distingué et à un succès si peu commun, une marque particulière de l'intérêt que prend le Gouvernement au progrès des lettres.

J'ai l'honneur d'être...

Le chef du bureau des belles-lettres,
Signé : Charles His.

On voit que le rapport n'était pas de Dussault, mais de Ch. His.

---

1. Les deux pièces que je cite m'ont été fournies par M. Martin, alors élève de l'École Normale Supérieure, à qui, comme on le verra plus loin (p. XCII), j'ai encore d'autres obligations.

A la suite de ce rapport, le *Moniteur* donnait la « Lettre du secrétaire d'état Ministre de l'intérieur » à M. de la Martine, auteur des « Méditations poëtiques ». Sa date justifie tous les doutes que j'exprimais.

Paris, le 18 avril 1820.

Monsieur, le talent très-remarquable et très-rare que vous venez d'annoncer dans vos « Méditations poëtiques », est digne de tous les encouragemens. J'ai donné ordre que la collection des chefs-d'œuvres (*sic*) de la Langue française, par Didot, et celle des Auteurs latins, par M. Lemaire, vous fussent envoyées. Je vous adresse ces ouvrages, Monsieur, moins comme une récompense du vôtre, que comme une preuve de l'estime que je porte à votre mérite. Continuez de cultiver les lettres pour lesquelles vous montrez tant de dispositions. Le gouvernement du Roi saisira toujours avec empressement l'occasion d'honorer et d'encourager les hommes qui, comme vous, sont faits pour se distinguer dans les arts de l'esprit.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Le Secrétaire-d'état...
Signé : SIMÉON.

C'est à cette publication que la duchesse de Broglie faisait allusion dans sa lettre du 23 avril [1] : « le *Moniteur* même, écrivait-elle au poète, a consigné votre éloge dans sa partie officielle. » Tout le monde n'en fut pas satisfait : on en verra plus loin les marques [2].

La même lettre de la duchesse de Broglie atteste l'éclat du succès des *Méditations*, qui ont « occupé tout Paris ». Même les plus indifférents à la poésie étaient, à l'en croire, « entraînés par le torrent [3]. » Ce fut un des deux derniers

---

1. *Lettres à Lamartine*, p. 19.
2. Cf. p. XCVIII-XCIX et CI.
3. Il est curieux pourtant qu'on ne trouve pas un mot sur Lamartine et les *Méditations* dans les *Réminiscences* de Coulman (3 vol. in-8, 1862-1869). L'auteur fréquentait, il est vrai, en 1818-1820 les salons libéraux ; mais il voyait beaucoup de littérateurs, il se piquait lui-même d'écrire, et il est étrange que le bruit fait autour du génie qui se révélait n'ait pas laissé de trace dans ses souvenirs. Rien non plus dans les *Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis.* On pourrait peut-être s'étonner davantage que George Sand, dans l'*Histoire de ma Vie*, n'ait à rattacher aux *Méditations* aucun de ses souvenirs des années 1820-1822 ; et qu'Edgar Quinet, ni dans les *Lettres à sa mère*, où il parle de ses lectures, ni dans l'*Histoire de mes idées* qui ne

livres que lut la chère Zozotte du général Thiébaut avant de mourir [1].

L'Académie de Mâcon, dans sa séance du 25 avril 1820, adressa au confrère maintenant illustre ses remerciements et ses félicitations pour l'envoi des chants qui « les avaient charmés les premiers [2] » ; ils en étaient bien sûrs maintenant. Mme de Lamartine la mère sentit si vivement cette gloire inattendue de son enfant qu'elle éprouva le besoin de se redire que tout est vanité [3]. Nous verrons plus loin le détail des jugements des gens de lettres et de la presse : leur nombre et leur accent signalent la grandeur de l'effet produit. « Votre talent, écrivait Genoude à son ami, est une puissance morale [4]. »

Ce succès alla s'élargissant à travers la France et le monde, descendant de l'aristocratie et du monde littéraire jusqu'aux limites extrêmes de la classe qui lit. Les éditions se multiplièrent. La première édition fut enlevée en quelques jours : je ne sais à combien d'exemplaires elle avait été tirée, probablement à cinq cents. La seconde édition fut de quinze cents [5] : elle parut au début d'avril, probablement avant le 10 [6], sûrement avant le 15. Elle contenait l'ode à Bonald, qu'il prétend publiée « sans son aveu [7] » : mais comme il l'a insérée d'abord

---

s'arrête qu'en novembre 1820, ne fasse mention de Lamartine et de ses vers. Je ne comprends pas surtout que J.-J. Ampère, fort amoureux alors de Mme Récamier sans aucun espoir, et parvenu « au dégoût de toutes choses », dédaigneux et envieux à la fois de la paisible dévotion des simples fidèles, n'ait pas une allusion dans ses lettres pour les *Méditations* : il nourrit sa mélancolie de Rousseau, d'*Oberman*, d'*Ossian*, et va jusqu'au *satanisme* avec Byron. Il devait pourtant connaître Lamartine et son recueil. De tels silences ne sont pas moins dignes de remarque que les témoignages positifs.

1. Elle mourut le 22 juillet 1820 (*Mémoires* du général baron Thiébault, t. V, 1897, p. 423).

2. Reyssié, p. 139-140 et 309. — 3. *Ibid.*, p. 309.

4. *Lettres à Lamartine*, p. 23.

5. *Corr.*, t. II, p. 106.

6. Séché, p. 138, note. Les termes de Bonald ne sont pas décisifs. Comme il a fallu son agrément pour l'insertion de l'ode qui lui était dédiée, il a su que l'édition se faisait, et il a pu en parler comme existant déjà deux ou trois jours avant la mise en vente. Toutefois il n'y a rien que de très vraisemblable à ce que le lancement ait précédé d'une semaine ou plus l'annonce du *Journal de la librairie* qui parut le 15.

7. *Ibid.*

dans son journal le *Défenseur*, il paraît bien que l'adjonction aux *Méditations* de la pièce qui le célébrait fut au contraire agréée, peut-être désirée par lui ; l'hommage de Lamartine devenait flatteur, et ce changement d'attitude du doctrinaire de la légitimité doit encore s'inscrire parmi les indices de la puissance que le jeune auteur venait de conquérir d'un seul coup.

Avant le 28 avril[1], la seconde édition était épuisée. En juin, la quatrième se débitait[2] ; la cinquiène, avant octobre[3]. Lamartine écrit en juillet avoir « arrêté l'impression d'autres éditions[4] », soit qu'il ait repoussé les offres d'autres éditeurs, soit qu'il se soit opposé au désir de Nicolle d'exploiter à fond le succès de vente : cette seconde explication est la plus probable.

Il avait des difficultés avec Nicolle : l'un voulait payer le moins possible, et l'autre recevoir le plus possible[5]. Il se crut « volé »[6] : et il songea à chercher un autre éditeur. Nicolle fit alors des propositions avantageuses ; et il y eut une réconciliation. Si, un peu plus tard, Lamartine traita avec Gosselin[7], ce fut seulement parce que celui-ci prenait la suite des affaires de Nicolle[8].

Le *Journal de la librairie* (*B. de la Fr.*) enregistra le 19 janvier 1822 la huitième édition ; elle parut chez Gosselin, in-18. Viennent ensuite : la 9e (in-8), le 28 décembre 1822 (avec la

---

1. *Corr.*, t. II, p. 107. — 2. P. 111.

3. *Journal des Savans*, octobre 1820 (article de Vanderbourg).

4. *Corr.*, t. II, p. 115.

5. *Ibid.*, p. 115 (Lamartine dit avoir touché peu de chose) ; 128 (il doit recevoir 1 500 francs de plus) ; 138 (les 1 500 francs ne sont pas venus) ; 143 ; 149 (raccommodement) ; 157 (Nicolle doit payer 50 louis) ; 160 (s'attend à trouver 2 400 francs en arrivant à Paris).

6. *Corr.*, t. II, p. 137.

7. D'après des renseignements que m'a fournis la librairie Hachette, le traité avec Gosselin fut fait pour douze années, du 15 janvier 1822 au 15 janvier 1834.

8. Gosselin est établi 12, rue de Seine : c'était l'adresse de Nicolle. Et en effet je lis que « M. Ch. Gosselin a obtenu un brevet de librairie à la résidence de Paris en remplacement de M. Henri Nicolle, démissionnaire (*B. de la Fr.*, 2 févr. 1822, p. 78). Ainsi s'explique l'inexactitude du *Cours* disant que les *Méditations* avaient paru chez Gosselin : Nicolle ou Gosselin, c'était la même maison.

date de 1823 au titre); la 10e (in-18), le 28 octobre 1823[1]; la 11e (in-8), le 20 décembre (avec la date de 1824); la 12e (in-32), le 6 novembre 1824 (avec la date de 1825); la 13e (in-18), le 3 avril 1825; la 14e (in-32), le 3 décembre 1825 (avec la date de 1826); la 15e (in-32), le 14 mars 1827; la 17e (in-32), le 10 octobre 1829; la 19e (in-32), le 3 décembre 1831 (avec la date de 1832)[2].

Il faut ajouter à cette liste d'éditions séparées les éditions des œuvres qui débutent par les *Méditations* : l'édition in-32 donnée par Ch. Gosselin en 1826 (enregistrée au *Journal de la librairie* le 25 décembre 1825); l'édition in-8 donnée presque en même temps chez J. Boquet, Ch. Gosselin et U. Canel (annonce de l'édition au *Journal de la librairie* le 10 septembre 1825; enregistrement du 1er volume 21 janvier 1826); l'édition in-18 de Gosselin, 1830 (enregistrée au *Journal de la librairie* le 2 janvier 1830).

Enfin il ne faut pas oublier les contrefaçons[3]. On n'exagérera pas en évaluant à 35 ou 40 000 le nombre des exemplaires vendus en 10 ans: l'éditeur de la 12e édition, en 1825, affirmait qu'elle portait à plus de 30 000 le nombre des exemplaires tirés; et ils ne restèrent pas longtemps en magasin.

Le succès de librairie des *Méditations* n'a jamais été épuisé. Selon les documents qui m'ont été communiqués par la librairie Hachette, il s'en est vendu de 1869 à 1882, donc en treize ans, 22 626 exemplaires; et de 1882 à 1895 en treize ans encore, 16 000 exemplaires. De 1895 à 1914, la demande s'est élevée à 42 600 exemplaires. Ce qui fait au total 81 226 exemplaires vendus de 1869 à 1914, en quarante-cinq ans. Ces chiffres dispensent de discuter la question, si Lamartine est encore lu de nos jours[4], ou du moins obligent à lui donner un nouveau tour[5].

---

1. Lamartine et Gosselin s'en occupaient en mars : ce devait être un « chef-d'œuvre » (*Corr.*, II, 240).

2. Le titre gravé porte *16e* édition : la couverture imprimée, *19e*.

3. Cf. plus loin, p. CLVII; et G. Vicaire, *Manuel de l'Amateur de livres*, t. IV, col. 1065-1066.

4. M. Séché l'a bien vu, à propos d'un état analogue publié par M. Émile Ollivier (L. Séché, p. 148, n.).

5. Cf. plus loin, p. CXXXI, CXXXIII-CXXXVII et CXLII-CXLIII.

Les *Méditations* pénétrèrent partout. Sans doute, qu'on ait baptisé beaucoup d'*Elvires* dans nos villages entre 1830 et 1840, cela ne prouve pas qu'on y lût les vers de Lamartine. Nos paysans donnent volontiers à leurs filles les noms des « demoiselles » du « château » ou des propriétés bourgeoises. Mais j'ai pratiqué autrefois la bibliothèque d'un vétérinaire de village, en Beauce. C'était un vieillard né vers 1784, et qui mourut en 1870. Ce fils de paysan s'était cultivé : outre les livres de sa profession, il possédait beaucoup d'ouvrages du XVIIe et du XVIIIe siècle, et du temps de l'Empire : sermons de Bourdaloue, tragédies de la Harpe, comédies de Boissy, romans de Mme de Genlis. Au milieu de deux ou trois cents volumes de littérature, je n'ai trouvé qu'un seul ouvrage qui fût postérieur à 1815, et c'était la 10e édition des *Méditations*, celle de 1823.

Elles ne réussirent pas moins à l'étranger qu'en France. D'Alton-Shée, dans ses *Mémoires*, nous donne quelques détails curieux sur le goût que prirent les Russes pour cette poésie vague et troublante [1].

> Peu de temps après son apparition, écrit-il, ce chef-d'œuvre faisait rage en Russie, on s'en disputait les rares exemplaires, on copiait des fragments, on les apprenait ; les dames surtout en raffolaient ; l'heureux possesseur d'un volume des *Méditations* tenait entre ses mains un moyen de succès.

Et il raconte cette anecdote. Un de ses amis, le major Fraser, qui appartenait alors aux chevaliers-gardes, aimait une demoiselle d'honneur de l'Impératrice. S'étant procuré les *Méditations*, il venait lui en lire des passages, la nuit ; ne pouvant pénétrer chez elle, il grimpait sur un arbre et s'y installait, à la hauteur de la fenêtre de la belle qui écoutait, ravie, les plus suaves élégies du poète français.

Voici un petit fait précis qui vient à l'appui de ce récit. Ce n'était naturellement pas la première édition qui était parvenue là-bas : elle s'était placée à Paris. On lut donc à Pétersbourg une des impressions suivantes (2e-8e) qui contenaient 26 pièces. Quand la 9e édition apporta quatre poésies nou-

---

1. *Mémoires*, 1re Partie, 1826-1839, p. 99.

velles, on voulut les avoir. Et pour dispenser les amateurs de l'achat du nouveau volume, un imprimeur de Saint-Pétersbourg, Pluchart, tira à part, en une plaquette in-8, les quatre *Méditations* complémentaires[1].

IV

Jugements sur les Méditations.

(1820-1830).

Essayons d'analyser un peu ce succès et d'en percevoir la qualité ; écoutons les raisons que se donnèrent de leur émotion les premiers lecteurs, puis ceux des époques suivantes ; prêtons l'oreille aussi aux réserves qui se glissèrent dans l'enthousiasme d'un certain nombre, à quelques voix dissonantes qui essayèrent en vain de résister à l'admiration générale. Peut-être apparaîtra-t-il que si presque toutes les générations depuis 1820 ont aimé les *Méditations,* elles ne les ont pas aimées tout à fait de la même manière.

*
* *

Je recueillerai d'abord quelques jugements des premiers lecteurs.

M. de Bonald appréciait surtout les parties « nobles, élevées, utiles » des *Méditations*, c'est-à-dire les odes politico-religieuses[2]. C'était aussi par l'ode au *Génie* que Joseph de Maistre estimait le talent de son « neveu Alphonse », comme il l'appelait amicalement : et il le voyait dans cette pièce s'élever aussi haut que Pompignan[3].

Brifaut qui avait rencontré le poète dans le monde et avait été charmé de sa conversation, le reconnut dans les vers de l'édition anonyme. « Il n'y a que lui qui ait pu écrire avec cette verve et ce bonheur d'expression, et cette sublimité de pensées et d'images. » Il l'entendit deux ou trois jours plus tard dire des vers « nouvellement éclos de son génie » : le

1. Cf. plus loin, p. CLII. J'ai acquis un exemplaire de cette plaquette.
2. Lettre de M. de Bonald, citée par L. Séché, p. 137-138, note.
3. Lettre du comte de Maistre dans les *Lettres à Lamartine*, p. 14-15.

poète lui parut « comme un prophète sur son trépied », lors qu'il débita de « magnifiques stances qui pénétraient » l'auditeur « des joies du ciel ». On eut dit que « les anges faisaient la répétition de leurs concerts séraphiques ». C'était une « magie inconnue » qui jetait les âmes ravies dans un ordre d' « incomparables beautés ». « La langue poétique semblait s'être agrandie, épurée, perfectionnée. Lorsqu'il eût achevé son hymne lyrique, nous nous regardions tous, muets, haletants, étonnés, éperdus comme si quelque grand événement avait changé la marche des choses sur la terre[1] ».

L'enthousiasme de Brifaut manque de précision. Je ne vois pas trop quel « hymne lyrique » inédit Lamartine pouvait lire entre le 13 mars et le début d'avril. Si c'étaient des « stances », faut-il songer au *Crucifix*? C'est possible. Mais en tous cas l'impression de cette lecture d'après déjeuner se confond avec celle du recueil des *Méditations* : ce qui domine, c'est l'étonnement devant cette puissance, c'est l'émotion religieuse, et c'est le sentiment d'un renouvellement des moyens d'expression poétiques.

Soumet, plus sobrement, n'était pas moins décidé. Dans une lettre à Guiraud du 5 juillet 1820, il appelait Lamartine un « géant[2] ». Il écrivait encore à Jules de Rességuier :

> On a osé me dire beaucoup de mal de Lamartine, et je l'ai défendu avec votre suffrage autant qu'avec le mien. On l'appelle le *poète des prosateurs*, et l'on ne se doute pas de l'éloge que renferme ce jugement[3].

Chênedollé qui publia un recueil d'*Études poétiques* quelques mois après l'apparition des *Méditations*, y faisait allusion dans son *Avant-propos* comme à un grand événement littéraire, et trouvait dans le succès de Lamartine la preuve que tout n'était pas désespéré, et que la fibre poétique *pouvait* encore frémir dans les imaginations françaises.

Théophile Gautier était trop jeune pour que son témoignage ait la valeur d'une impression immédiate[4] : mais Jules Janin,

---

1. Brifaut, *Œuvres*, 1858, t. I, p. 491 et suiv. Le passage a été cité *in extenso* par M. Léon Séché, p. 235-237.
2. *Annales romantiques*, mars-avril 1908, p. 108.
3. Ed. Biré, *V. Hugo avant 1830*, p. 153.
4. Voyez le passage cité par L. Séché (p. 237).

qui avait seize ans en 1820, a pu, malgré ses habitudes d'inexactitude, ne rien écrire que de véritable dans un passage du *Dictionnaire de la Conversation*[1].

Il finissait ses études au collège Louis-le-Grand. Un jour de sortie, il achète, sans doute moins « par hasard » que guidé par la voix publique, le « modeste volume » d'un « poète sans nom ». Ce fut un « étonnement », une « admiration », une « extase » : il découvrait un « nouveau monde poétique », lui qui n'avait été nourri jusqu'ici que des « grands maîtres ». Il trouvait réunis dans un même livre « tous les sentiments de l'âme et toutes les passions du cœur, tous les bonheurs de la terre et les ravissements du ciel, toutes les espérances du temps présent et toutes les inquiétudes de l'avenir ».

On pourra être surpris qu'un lecteur ait trouvé dans les *Méditations* de Lamartine *tous les bonheurs de la terre* et *toutes les espérances du temps présent* : mais il ne serait pas impossible que sur la plus saine partie de la jeunesse de 1820, cette belle poésie ait eu un effet plus tôt exaltant que déprimant, et qu'elle y ait plutôt excité l'avidité de vivre. Du moins Janin, si une telle impression lui est personnelle, a-t-il finement senti cette secrète énergie de l'âme du poète dont j'ai essayé plus haut de faire reparaître les indices.

M. Andrieux ne la sentait pas, lui. « M. Patin aimait à raconter qu'entrant un jour chez le secrétaire perpétuel de l'Académie française, il le trouva arpentant son cabinet comme un forcené. « Ah ! pleurard, disait-il à l'auteur absent, tu te « lamentes ; tu es semblable à une feuille flétrie, et poitri- « naire. Qu'est-ce que cela me fait à moi? Le poète mourant ! « Le poète mourant ! Eh bien ! crève, animal ; tu ne seras « pas le premier[2]. » Mme de Genlis aussi, au rapport de la duchesse de Broglie, jugeait les *Méditations* « avec une grande

1. Au mot LAMARTINE (Cité par F. Reyssié, p. 312, n. 1).

2. Maurice Albert, *La littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration*, 3e éd., p. 177-178. Cité par Reyssié, p. 312. L'anecdote se rapporte peut-être aux *Nouvelles méditations*, si « le poète mourant » fait allusion à la pièce qui porte ce titre, et non pas à l'*Automne*. Mais *feuille flétrie* vise l'*Isolement*.

3. Cf. plus loin, p. XCVIII et CXII.

sévérité »[3]; mais, ajoutait la duchesse, « c'est une âme si antipoétique que cela n'est pas extraordinaire ».

Stendhal n'avait d'abord, lui aussi, qu'un goût très modéré pour le nouveau grand homme. Dans un dialogue intitulé l'*Américain et le Français*, on lit :

L'Américain. — ... Et les poètes ? après M. Bérenger, qui avez-vous ?

Moi. — Je suis bien en peine de vous répondre, à vous qui lisez Byron, Moore, Crabbe, Walter Scott; mais en y réfléchissant, je trouve M. Baour-Lormian... M. Baour-Lormian fait fort bien le vers alexandrin, mais il est un peu...[1] Nous avons M. de Lamartine.

L'Américain. — Ce jeune homme qui a été si prôné par les journaux *ultra* ? Nous l'avons fait venir en Amérique ; c'est fort joli ; c'est lord Byron peigné à la française. Après ?

Moi. — Nous avons MM. Chênedollé, Edmond Géraud, Alfred de Vigny... Je vous assure que je ne les ai jamais lus[2].

Stendhal fut moins dur un peu plus tard : il avait découvert enfin, derrière le poète du trône et de l'autel, l'amant d'Elvire.

M. de Lamartine a eu une vie de poète, une vie romanesque, une vie agitée par les grandes passions et par des sentiments héroïques; il a perdu à Naples une femme qu'il adorait ; après quatre années de douleurs, il est parvenu à faire parler son cœur en vers ; il a trouvé des accents touchants ; mais dès qu'il sort de l'expression de l'amour, il est puéril ; il n'a pas une haute pensée de philosophie ou d'observation de l'homme ; c'est toujours et uniquement un cœur tendre au désespoir de la mort de sa maîtresse.

Du reste, l'*Edinburg Review* s'est complètement trompée en faisant de M. de Lamartine le poète du parti *ultra*. Ce parti si habilement dirigé par MM. de Vitrolles et Frayssinous, cherche à adopter toutes les gloires. Il a procuré à M. de Lamartine neuf éditions de ses poésies ; mais le véritable poète du parti, c'est M. Hugo[3].

---

1. Ces points sont dans le texte.
2. Dialogue inséré dans une lettre à Romain Colomb, datée du 29 décembre 1821 (*Correspondance* de Stendhal, éd. Ad. Paupe et P.-A. Chéramy, t. II, p. 239).
3. A M. Stritch, de Londres (*Ibid.*, t. II, p. 284. Cf. p. 292).

Une lettre à M. X... (avril 1825)[1] offre aussi de l'intérêt. Quelques mots des lettres du « Classique » dans la seconde partie de *Racine et Shakespeare* ayant paru quelque peu impertinents à l'adresse de Lamartine et de Hugo[2], Stendhal proteste que ce n'est pas là son propre jugement[3].

« Je relis souvent, dit-il, les *Méditations* de M. de Lamartine ».

Il faut citer enfin une lettre à M. Stritch, à Londres (Paris, le 20 juin 1825)[4]. Stendhal y critique le *Dernier chant de Childe Harold*, et le *Chant du sacre*. Le vrai talent de Lamartine est ailleurs : il « rend avec une grâce divine les sentiments qu'il a éprouvés », des « sentiments vagues et mélancoliques ».

En somme, s'il y eut en 1820 quelques réserves maussades, elles se perdirent dans l'immense clameur d'admiration qui montait vers Lamartine.

*
* *

Il en fut de la presse comme des lecteurs. On retrouve dans les journaux les mêmes notes d'enthousiasme et de critique, et la même proportion de l'une à l'autre.

Je vais donc, sans prétendre n'avoir rien négligé, donner une liste suffisamment ample et une brève analyse des articles de journaux consacrés aux *Méditations* de 1820 à 1830[5].

---

1. *Corr.*, II, 362.

2. Cf. éd. in-18, Calmann Lévy, p. 152. — D'ailleurs le « romantique » inscrivait Lamartine dans la liste des hommes de talent de la nouvelle école qu'il opposait aux classiques contemporains les plus renommés (p. 207).

3. Il faut évidemment corriger une phrase de cette lettre : « Si la brochure sur Racine et Shakespeare a une seule (peut-être *une nlle = nouvelle* ?) édition, je supprimerai les mots DU *Classique* (*et non* DE) que MM. Hugo et Lamartine pourraient regarder comme des impolitesses.

4. *Corr.*, II, 373. — Plus tard Stendhal connut l'homme et le trouva « fort bon homme et toujours admirable » (*Ibid.*, p. 474 ; cf. 480).

5. Un bon nombre des matériaux employés ici, ont été rassemblés par MM. Martin et Bourquin, alors élèves de l'École Normale Supérieure (cf. p. CXLV-CXLVI) : M. Martin s'est occupé des années 1820-1823, et M. Bourquin de la période 1823-1900. — Plusieurs des principaux articles ont été cités, et des extraits en ont été donnés dans l'intéressant ouvrage de M. Ch.-M. des Granges, *La Presse littéraire sous la Restauration.*

Je les classe dans l'ordre de leur publication[1]. J'y joins quelques autres témoignages de poètes et de critiques, qui m'ont paru bons à enregistrer.

1. JOURNAL DE PARIS, lundi 13 mars 1820.

On connaissait déjà par des lectures particulières plusieurs morceaux, l'*isolement*, l'*homme* (*à Lord Byron*), *Dieu*, etc., qui avaient valu à l'auteur le « suffrage de nos hommes de lettres les plus distingués ». Le poète « a senti qu'il fallait rechercher l'inspiration à sa véritable source, dans des idées religieuses ». Le journaliste souhaite que « le talent de l'écrivain » le fasse triompher des « obstacles » que lui oppose l'époque présente ; et il promet de revenir sur les *Méditations* dans un autre article où il précisera ses éloges « par des citations et même par des critiques de détails[2] ». — Nous noterons que dès ce premier compte rendu, on nommait le poète anonyme.

2. LE CONSERVATEUR, 76e livraison (milieu de mars 1820)[3], t. IV, p. 508-513. — Article d'Eugène Genoude.

Sur les *Méditations poétiques* de M. de Lamartine.

Après avoir débuté par exalter l'utilité et la grandeur de la poésie, et s'être plaint de sa décadence, qui se produit lorsque des hommes médiocres remplacent le génie par l'imitation servile ou par la bizarrerie et le mépris des règles, Genoude indique le rapport nécessaire de la poésie à la société. « L'œuvre du poète doit être cette harpe sur laquelle passent les orages. » Aujourd'hui qu'après de terribles secousses, « la société tout entière est occupée du grand combat du bien contre le mal », il faut qu' « un vrai poète » parle aux hommes « de ce qui les agite ». Mais « malheur à lui s'il entre dans la voie des ténèbres ». Tel est Byron, « sinistre météore », qui « a mis en vers l'âme d'un athée ».

« Plus heureuse que l'Angleterre, la France voit aujourd'hui s'élever dans son sein un poète qui puise ses inspirations dans la religion,

---

1. Il est parfois malaisé de fixer la date d'apparition d'un numéro de revue à une ou deux semaines près, quand la couverture n'a point été conservée par le relieur de la collection, et quand la périodicité du recueil n'était pas régulière. Cependant je ne crois pas m'être écarté jamais beaucoup de la réalité ; et il m'a paru important d'essayer de représenter le plus exactement possible la suite des efforts faits par la presse pour échauffer ou retenir le public.

2. Cet article n'a sans doute jamais paru.

3. Le numéro précédent contient une *Lettre sur Paris* (de Chateaubriand) datée du 3 mars. Dans le numéro où paraît l'article de Genoude, la *lettre sur Paris* (de Fiévée) est datée du 9 mars ; dans le numéro suivant, elle est du baron Trouvé, sous la date du 21 mars.

véritable source de lumière et de vie. » Éloge de l'*Épître à Byron*, qui développe « le plan de l'Évangile » ; des pièces sur *Dieu*, sur l'*Immortalité de l'âme*, sur *la Prière*. « C'est là le vrai sublime ; son impression est douce... Le calme qui accompagne toujours la religion a passé dans l'âme du poète ; ses idées sont nobles et pures, son âme sensible et féconde ; son expression toujours heureuse et naturelle ; son élévation est sans emphase et son originalité sans bizarrerie... M. de la Martine est une preuve de plus à quel point se lient les saines doctrines en religion, en politique et en littérature. Ses inspirations sont toutes dominées par le goût ». Variété des sujets ; « facilité prodigieuse » du poète : il a tour à tour « mélancolie », « élévation », « feu », « verve », « harmonie délicieuse », « mollesse de ton », « grâce ». Citations de l'*Immortalité*, de l'*Enthousiasme*, et de l'*Automne*.

Lamartine prouve que notre langue, inférieure au grec, au latin, à l'anglais, à l'italien par certains côtés, « est plus que toutes ces langues la poésie du sentiment et de la pensée ». C'est au christianisme qu'elle doit cette beauté. « Il a donné à l'âme ce qu'il a ôté à l'imagination, et à l'esprit ce qu'il a ôté aux sens. »

Lamartine « fait passer dans ses *Méditations* tout le génie de la langue française ». Il rime sans monotonie et habilement. « Que sont quelques vers durs, quelques constructions vicieuses, quelques mots impropres auprès de toutes les beautés qu'offre ce recueil ? » Il n'a que « peu de pages », et c'est « un ouvrage d'une grande importance ».

3. Journal des Débats. Samedi 1er avril 1820. — Feuilleton signé A (de Feletz).

Variétés. *Méditations poétiques.*

Succès de ces poésies. « Elles plaisent aux âmes sensibles par les accents de la passion, de la mélancolie et de la douleur ; aux imaginations vives, par des tableaux pleins de vie et de chaleur ; aux caractères sérieux et méditatifs par de hautes considérations philosophiques ; aux esprits religieux, par un sentiment profond des grandes vérités sur lesquelles se fondent la religion et la morale ; aux hommes de goût et aux amis de la poésie par des compositions brillantes et par de beaux vers. » L'auteur « est un poète, ce qui est extrêmement rare parmi ceux qui font des vers ». On peut le nommer : c'est M. de Lamartine.

L'article revient sur les qualités de ce recueil qui ont « frappé les esprits les plus distraits, les moins occupés de vers et de poésie ». Mais « les femmes surtout, naturellement religieuses, naturellement sensibles, ont été charmées par un double attrait en lisant ces *Méditations poétiques* où respire à chaque vers ce double caractère ». Un amour « vertueux », « passionné », « partagé et cependant à jamais

malheureux », et d'où le poète « s'élève aux plus hautes spéculations de la philosophie et de la religion » : « que de causes de succès ! » Eloges et citations du *Lac* (« sons plaintifs de la tendre élégie »), de l'*Épître à lord Byron* (« accens fiers et austères d'une sublime philosophie », mais « admiration exagérée » pour le poète anglais) ; du *Désespoir* (« strophes vraiment désespérantes » ; la Providence ne « se défend » pas « aussi bien qu'elle est attaquée »).

Il y a quelques taches : « pensées un peu obscures », « recherche », « mauvais goût » ; vers « durs et sifflans » (exemple pris de *Dieu*) ; pensées « singulières ou extraordinaires », faux sublime (exemple pris de *Dieu*). Trop de « réminiscences » (Louis Racine ; Quinault ; Thomas ; Jean-Baptiste Rousseau ; rapprochements avec l'*Homme*, le *Lac*, et l'*Enthousiasme* ; critique du « pusillanime Icare »). « Cependant » Lamartine « paraît doué... d'un génie poétique, d'une extrême sensibilité de l'âme et d'une imagination forte et vive [1]. »

4. Gazette de France ; lundi 10 avril 1820. — Feuilleton signé J.

Le succès des *Méditations* prouve qu'on est encore sensible en France à la poésie. Défauts, qui sont en général des « négligences » ; la perfection que donnent « l'âge et le travail », manque. « Mais la douceur, l'harmonie, l'élévation, l'éclat, la facilité, cette grâce du génie, cette souplesse, cette flexibilité qui caractérisent le poète, il les possède déjà à un haut degré ; sa poésie est si peu gênée par les rimes et le mécanisme du rithme qu'au lieu de marcher avec des fers, on dirait qu'il a des ailes : ses vers sont les épanchemens de l'âme. » Citations de morceaux pris dans trois genres différents : *la Foi*, v. 61-78 (« élévation sans emphase, originalité sans bizarrerie ») ; la *Poésie sacrée*, Isaïe, v. 131-160 (« chaleur, véhémence, pathétique » ; « harmonie » ; « heureux choix d'images grandes et poétiques ») ; le *Lac*, stances 6-9 (« vers du genre le plus mol et le plus gracieux »). Le journaliste voudrait citer l'*Isolement*, le *Soir*, le *Vallon*, le *Souvenir*, les

---

1. Lamartine écrit d'Aix à la marquise de Raigecourt le jeudi 28 avril 1820 : « Je reçois vos avis maternels en fils reconnaissant et soumis, et je remercie des siens M. de Feletz : c'est un double bienfait que des éloges comme les siens en public et de bons conseils en particulier. Cependant pourquoi ne laisserais-je pas imprimer cette troisième dès que la seconde s'est déjà écoulée si rapidement? .... Je n'en aurai ni plus ni moins de critiques amères et sévères avant peu. Je m'y attends, c'est dans l'ordre et je m'y soumets très volontiers : action et réaction se suivent dans tout, c'est une des lois éternelles. Mais je prépare un second volume qui me réparera aux yeux des impartiaux, et j'y donnerai moins prise à la critique de mots que dans celui-ci dont le succès m'humilie. » (*Corr.*, t. II, p. 107.)

Adieux, et le *Golfe de Baïa*, dont il donne les quatre derniers vers qui « semblent rappeler Horace ».

« M. de Lamartine est de ceux dont Horace[1] a dit *Pauci quos æquus amavit Juppiter* — ; et les Muses lui ont donné la voix du poète, cette voix qui depuis si longtemps avait cessé de se faire entendre. »

5. *Le Conservateur littéraire*, t. I, livraison 10, 15 avril 1820. — Signé V. (Victor Hugo).

« Sans un esprit droit, sans un cœur pur, sans une âme noble et élevée, il n'est point de véritable poète[2]. » On l'a trouvé, ce poète, dans un recueil nouveau. Citations des strophes 1-4, 10-14 de *la Semaine sainte à la Roche-Guyon* (vers « dépouillés de notre élégance mondaine », mais d' « une harmonie douce », et « riches d'idées »); de la pièce *Invocation* (« amour triste et sérieux », « mollesse vague et expressive »); du *Souvenir* (« vers mélodieux et touchants », qui ont « quelque chose d'André Chénier »). Parallèle entre André Chénier et Lamartine : tous les deux ont « même originalité, même variété d'idées, même luxe d'images » ; mais Lamartine « est plus grave et même plus mystique » ; il exprime une passion presque toujours épurée par l'amour divin ; il a pris souvent « le style des Pères et des Prophètes », et il « ne dédaigne pas de suivre quelquefois la muse rêveuse d'Ossian, et les déesses fantastiques de Klopstock et de Schiller ». Si Chénier est « romantique parmi les classiques », Lamartine est « classique parmi les romantiques ».

Trois nouvelles citations : la *Poésie sacrée*, dernière strophe (« majestueuse ») ; *Dieu*, v. 129-144 ; *Épître à lord Byron* (« étincelante de poésie »), vers 253 à la fin.

6. Journal des maires, n° 661, samedi 15 avril 1820. — Article sur le Compte rendu des travaux de la Société des sciences, arts et agriculture de Mâcon (Saône-et-Loire).

« ... Le département de Saône-et-Loire cultive avec un égal succès

1. C'est Virgile (*Enéide*, VI, 129-130).

2. Cette fin d'un début assez pompeux peut servir de transition pour passer aux *Méditations*. Mais le jeune Hugo pensait sans doute plus à lui-même, à son *moi* idéal ou virtuel, lorsqu'il écrivait : « Poètes de mon siècle..., est-il dans vos rangs l'homme qui possède l'*os magna sonaturum*, la bouche capable de dire de grandes choses, le *ferrea vox*, la voix de fer, l'homme qui ne fléchira pas devant les caprices d'un tyran ou d'un factieux ? » On peut douter que ces réflexions aient été inspirées par le *Lac* ou *le Vallon*. — Sur cet article, et la façon dont il a été reproduit dans *Littérature et philosophie mêlées*, cf. P. Dubois, *Bio-bibliographie de V. Hugo* de 1802 à 1825, in-4, 1913, p. 60.

les sciences, les belles lettres et les arts. Nous en avons une nouvelle preuve dans les *Méditations poétiques* d'un membre de cette société, heureux essai où M. Alphonse de Lamartine a si complètement justifié ce titre par la force de ses pensées et l'harmonie de ses vers. »

Dans le n° 664, samedi 22 avril, paraît avec un commentaire aimable la lettre du ministre Siméon.

7. Le lycée français, t. IV (1820, sans doute avril [1]), p. 51. — Article de Ch. Loyson.

« Voici quelque chose d'assez rare... ce sont des vers d'un poète. » Le *démon* ou génie du poète. « Le poète chante comme l'oiseau, sans songer qu'on l'écoute. » L'enthousiasme n'est pas la fureur ; il est souvent « doux, tendre, paisible ». Il a pour source principale la religion : preuve par Orphée, Homère, Hésiode, Virgile, Racine, J.-B. Rousseau, à qui manque par malheur « l'onction d'un cœur intimement pénétré », et enfin Lamartine.

Défauts des *Méditations*. Le titre d'abord, qui « n'est pas exempt d'une certaine affectation de singularité. Pourquoi avertir le lecteur qu'on a médité ? » Loyson préfère les titres traditionnels, « discours, épîtres, odes, stances, élégies ». Il y a aussi de l'affectation dans l'expression, quoique les pensées soient en général « vraies et naïves », un « excès » de « négligence » dans la versification et surtout dans les rimes, « un grand nombre de termes impropres, des locutions incorrectes, des images dépourvues d'exactitude et de précision ; des imitations peu soigneuses de se déguiser, des morceaux où les idées paraissent avoir manqué à l'écrivain, enfin un peu trop de ce vague qui plaît dans la poésie..., mais qui doit en être l'âme et non le corps ». Beaucoup de pièces manquant d'un « fonds solide », auraient besoin d'un « tissu serré d'idées nettes » ; d'un « plus visible enchaînement de raisonnements », enfin d' « une philosophie plus fixe et plus assurée ». Il allègue à l'appui de ses censures, sans citation particulière, l'*Enthousiasme* qu'il ne juge « pas digne du reste de l'ouvrage ».

Vient ensuite l'éloge. Difficulté d'analyser le « charme délicat et

1. On trouve quelques pages plus haut (p. 24) une analyse de la *Marie Stuart* de Lebrun, jouée le 6 mars et mise en vente le 23 ; et un peu plus bas (p. 79), on parle de la semaine sainte (27 mars-2 avril) comme récente, enfin (p. 84) je rencontre un compte rendu du *Flatteur*, joué à la Comédie française le 6 avril. — C'était Brifaut qui au dîner hebdomadaire du *Lycée français* avait révélé Lamartine à Loyson en présence de C. Delavigne, Patin, Victor Leclerc et Rémusat, et avait chaleureusement insisté sur la nécessité de signaler au public ce débutant (Delécluze, *Souvenirs de soixante années*, 1862, p. 220-221).

fugitif » des *Méditations*. Lamartine « n'est point littérateur, il n'est point écrivain, il n'est point philosophe... ; mais il est poète ». Il possède le secret de la sympathie. « Aussi trouve-t-il toujours *nos âmes* d'accord avec la sienne, soit que dans des vers pleins d'élévation il touche les mystères de notre nature spirituelle, religieuse, morale, et les grands intérêts de l'humanité ; soit que... il nous intéresse à nous mêmes en nous parlant de lui, lorsque, tantôt dans un vallon retiré, tantôt à l'aspect d'un beau lac ou d'une mer tranquille, tantôt dans une église de village, il chante avec une douce mélodie ses émotions, ses chagrins, ses mélancoliques souvenirs et ses pieuses espérances. »

Les meilleures pièces sont l'*Immortalité*, le *Souvenir*, la *Foi*, la *Prière*, le *Soir*, le *Golfe de Baïa*, le *Désespoir*, la *Providence*, le *Chrétien mourant* ; mais le morceau vraiment « irréprochable », c'est la méditation XIe, *la Gloire*, qui est citée en entier.

Loyson termine en conseillant à Lamartine de s'exercer à faire mieux et d'écouter les avis d'un ami difficile.

8. Mme de Genlis, l'*Intrépide*, n° 2 [1] (avril 1820) [2].

Elle offre au jeune poète une sévérité utile.

Elle critique : 1° le mélange de l'amour et de la religion ; 2° l'impropriété du titre des *Méditations* pour les pièces « qui portent les seconds titres d'*Enthousiasme*, de *Souvenir*, de *Désespoir* ; 3° les « étranges idées » et l' « impiété » du Désespoir ; 4° des « inconséquences », des « vers tout à fait inintelligibles » [3], des expressions obscures, vicieuses, des mots « non poétiques » (*herbes* au pluriel), « familiers » (*fenêtre*, *à l'étroit*), des amphibologies, de mauvaises rimes ; des « expressions hardies et brillantes » par lesquelles Lamartine a sacrifié « la raison et la clarté au désir de briller », etc., etc. « Des expressions bizarres, l'obscurité, le galimatias ne formeront jamais le sublime ni en vers ni en prose. » Elle indique à l'auteur des passages à supprimer ou à changer.

Mais elle admire beaucoup les Méditations : la 1re « charmante

---

1. P. 68-84.

2. Le 1er numéro est daté du 25 mars 1820. L'article est écrit avant l'apparition de la 2e édition (Cf. p. 73).

3. On taquina beaucoup Lamartine sur l'obscurité de ses vers. « Dans ce même temps, écrit Jal, nous tirions par exemple de *Fragments dérobés par un jeune bonhomme de lettres à un vieux membre de cette société*, ces lignes : *Il n'y a rien de beau que ce qui ne se comprend pas. Hiéroglyphes de Memphis, calculs du Sphinx, feuilletons des Débats, vers de Lamartine, prose de Bonald, voilà les beautés éternelles.* » (*Souvenirs d'un homme de lettres*, 1887, in-12, p. 431).

d'un bout à l'autre », la 2e qui a « de grands défauts, mais de grandes beautés » ; la 4e sur l'*Immortalité*; la 14e sur la *Foi* ; enfin « plus des trois quarts du recueil ».

« ... Un peu d'étude lui fera facilement acquérir ce qui lui manque, plus de correction et de clarté ! »

9. Le Censeur Européen, 3 mai 1820.

Sans contester le talent de Lamartine sur lequel il a « trop peu de données », le journaliste critique la publication au *Moniteur* du rapport élogieux d'un chef de bureau à la suite duquel une récompense a été attribuée à cet auteur par le Ministre. « Il nous semble qu'en littérature comme dans l'ordre judiciaire il n'y a que nos pairs qui puissent nous juger en connaissance de cause. » On dénie toute valeur au « jugement d'un chef de bureau d'une administration sur le mérite littéraire d'un poète ».

10. Le Drapeau blanc, 13 juin 1820.

L'auteur du feuilleton, parlant du *Vampire,* mélodrame joué à la Porte Saint-Martin, et tiré d'un poème qu'on attribuait (à tort du reste) à Byron, cite des vers (1-8, 21-31) de la seconde Méditation, et ajoute : « Il est impossible de mieux peindre la bizarrerie sublime du génie de lord Byron, que ne l'a fait, dans les beaux vers que nous venons de citer, M. de Lamartine, dont les *Méditations poétiques* ont apparu comme un brillant phénomène sur l'horizon littéraire de ce siècle prosaïque. »

11. Lettres champenoises, 12e lettre, t. II, p. 112 (juin 1820)[1].

La pièce de vers de M. A. de Sigoyer que donne ce recueil est celle qu'on retrouve dans une coupure de journal annexée à un exemplaire de la 5e édition des *Méditations* que possède la Bibliothèque nationale : cet exemplaire a appartenu au chevalier de Paravey. Le journal indique que les vers de M. de Sigoyer ont été envoyés de Florence.

A M. de La Martine.

Écoutons ! quelle voix inconnue à la terre
D'accents mélodieux vient de frapper les airs ?

---

1. Quelques pages plus haut le journal disserte sur l'entrée de M. Pastoret à l'Académie française. Je crois qu'il s'agit de son élection (8 juin), et non de sa réception (24 août).

Est-ce un cygne mourant? Sont-ce les prophètes qui se réveillent?

« Non, dit la Muse,
De mon fils bien aimé ces hymnes sont l'ouvrage...

J'ai caché sa jeunesse à l'ombre de mes ailes :
Aujourd'hui plein de force et d'ardeurs et de jours,
Il franchit dans son vol les sphères éternelles
Et s'abreuve au torrent des célestes amours. »

Honneur à toi donc, qui as reçu le don « des pleurs délicieux ».

Moi-même j'ai pleuré,

et je t'ai compris.

Courage! ignores-tu que les douleurs rêveuses
Donnent plus de tendresse et de charme aux beaux vers?

. . . .

Tout poète ici-bas est esclave des peines.
Toujours un mal secret attriste nos lauriers;
Et le cortège affreux des misères humaines
Du temple de Mémoire assiège les sentiers.

Mais n'est-ce rien, dis-moi, que ce charme suprême
D'attacher tous les yeux, de ravir tous les cœurs?

Tranquillise-toi : tu es immortel.

12. Lettres champenoises, 15e lettre, t. II, p. 219 (juin ou juillet [1]). — Extrait de la *Macédoine*, signée M. J. (Mély Janin).

L'auteur soutient que le goût de la poésie disparaît. Mais les *Méditations* en sont à leur 4e édition. « Mais qu'est-ce que cela prouve?... Nous n'aimons plus les vers pour eux-mêmes... » Quand un recueil de poésies a du succès, « il y a... quelque raison particulière qui détermine l'attention publique... C'est ce qui est arrivé à l'égard de M. de Lamartine ».

13. Le Défenseur, 8e livraison (mai 1820), t. I, p. 344; et 16e livraison (juillet 1820), t. II, p. 106. — Deux articles de J.-B. de Saint-Victor : *De la poésie en général et des* Méditations poétiques *de M. de la Martine.*

---

1. La 16e lettre doit être de la fin de juillet, et la 17e est certainement d'août : voyez les indications qu'on peut recueillir aux pages 268-269.

Le premier article constate seulement le succès « vraiment extraordinaire » et « mérité » des *Méditations*. Il est rempli tout entier par des considérations générales sur la poésie. Saint-Victor lui attribue un caractère essentiellement religieux et combat la théorie de Boileau qui exclut le merveilleux chrétien. Il suit la poésie à travers les âges, depuis les Hébreux jusqu'à Boileau.

C'est en juillet seulement, après avoir parlé de Racine, de J.-B. Rousseau et de Delille, qu'il arrive à Lamartine. La restauration religieuse, dit-il, permettait de prédire une renaissance poétique. Lamartine est un vrai poète : il en a toutes les qualités, « nobles pensées », « sentiments vifs et profonds », « style abondant en images », et flexible, « animé », éloquent, « harmonieux ». Sa muse est chaste et passionnée. » En effet « Dieu, la religion, la foi, l'amour, les immortelles espérances se mêlent sans cesse dans ses chants à la peinture des faiblesses de l'homme, purifient ses affections les plus mondaines, sanctifient en quelque sorte ce qu'il y a de profane dans ses vœux et dans ses pensées. » On loue Lamartine d'avoir su « renfermer tant de richesses poétiques dans des cadres d'une très petite dimension ». Citation de *la Foi*, v. 125-152 (« grandes pensées, vives, nobles et brillantes images ») ; du *Temple*, v. 21 à la fin (« admirons ce que la religion peut répandre de charme sur l'expression d'un sentiment profane et banal »). A quoi bon « critiquer quelques rares incorrections, quelques vers durs ou médiocres » ou des « couleurs » trop éclatantes, « quelquefois dures et tranchantes » ? Suivent les éloges des « émules » de Lamartine, Edm. Géraud, M. de Sapinaud, Victor-Marie Hugo et M. de Coetlogon, et ceux de Genoude et La Mennais. Conclusion sur la supériorité des talents dans le parti royaliste et catholique.

14. LETTRES NORMANDES, t. XI, lettre IV, 5 août 1820, p. 188-189.

Extrait de la *Mosaïque politique et littéraire* (sans doute par Léon Thiessé).

« M. de la Martine dont les journaux monarchiques ont tant prôné le talent, et qui est immortel, si l'on en croit le rapport d'un commis du bureau littéraire de l'ex-police, a dernièrement obtenu des oraisons funèbres prématurées. On disait ce jeune écrivain mort en Italie, et que son prompt trépas était l'effet de cette mélancolie profonde et monotone que l'on trouve dans ses vers.....» Railleries sur cette fausse nouvelle, sur la question de savoir si le poète est plus gai que ses vers, et sur « le bulletin de sa santé » qu'il « envoie régulièrement à la *Quotidienne* et au *Journal des Débats* ».

15. Le Constitutionnel, 25 août 1820.

« Pour obtenir une grande célébrité dans ce monde, il n'est rien de tel que de tenir à une coterie. » Un jeune homme ayant donné « un petit volume de poésie où nous sommes loin de méconnaître quelque talent », mais où l'on remarquait quelques pièces d'un sentiment « soi-disant religieux » et en réalité « anti-philosophique », cela a suffi pour qu' « un certain parti » le proclamât « le premier des poètes modernes, l'égal au moins des anciens. Ce fut à la fois Pindare et Tibulle, Racine et J.-B. Rousseau. » On se moque ensuite de la fausse nouvelle de sa mort. On oppose à ce « phénomène élégiaque » Parny, Bertin, Mme du Fresnoy, MM. de Ségur, Tissot, Casimir Delavigne, Lebrun, et plusieurs autres, « espoir des lettres en même temps que de la patrie. Mais les vrais hommes de lettres sont ordinairement plus occupés de leurs travaux que de leurs succès. » L'article finit par un éloge de Mme Desbordes Valmore.

16. Le Constitutionnel, 11 septembre 1820.

« Quel est donc ce prodigieux ouvrage ?... Est-ce une seconde merveille sortie du cerveau vaporeux de M. de Lamartine, et nous est-il arrivé de Rome de nouvelles *Méditations* pieuses écrites avec ce vague enchanteur dont Horace et Virgile n'eurent jamais le secret ? »

Suivent des railleries aigres-douces sur les inquiétudes de toute sorte qu'excite au faubourg Saint-Germain le départ de Lamartine pour l'Italie.

17. Revue Encyclopédique, t. VIII, p. 72-83 ; 1820 (octobre). — Article de Léon Thiessé.

Le prosateur et le poète sont également tenus d' « enseigner la vérité aux hommes » et de « les rendre meilleurs ». Tous les deux doivent parler à la raison », mais le poète le fait en saisissant « le cœur et l'imagination ». Il ne suffit pas de « procurer des émotions », de fournir « des développements poétiques et des images éclatantes ». Preuve de cette doctrine par la poésie des anciens, et par celle du XVIIIe siècle, par celle de Voltaire. Par malheur, la poésie et la prose de ce temps-ci se sont mises au service d' « antiques préjugés », du despotisme et de la superstition, contre la raison. Et certains littérateurs n'ont souci que de l'effet, du mérite littéraire, sans égard à l'utilité. C'est à cette catégorie qu'appartient Lamartine.

Son recueil est inspiré d'une « grande idée fondamentale, l'exis-

tence de Dieu ». Mais au lieu d'en tirer des « instructions utiles », il ne fait que « des excursions vagues et indéterminées et des développements poétiques ». Il n'a voulu que prouver sa virtuosité. Il n'a que deux ou trois idées, dont il n'a su tirer qu' « un faible parti » : il suit Pascal, Racine le fils et nos grands prosateurs, et reste bien loin d'eux. Ses vers sont monotones.

Cependant « à défaut de pensées », il est « possesseur d'un instrument assez juste ». Ses poésies « promettent sans doute des ouvrages distingués, si l'auteur peut s'habituer à penser. » La « facture » de ses vers est « en général heureuse et facile » ; mais « il manque souvent de précision et de logique..... Il ne sait pas composer..... souvent les *Méditations* de M. de la Martine peuvent être comparées à des airs d'une musique harmonieuse à laquelle il manque des paroles ».

Il est « jeune », il est « inégal », il tombe dans des « fautes grossières », mais la médiocrité seule est sans remède.

Que Lamartine apprenne à penser Qu'il sache « suivre une bonne école », et renoncer aux « fautes de goût qui pourraient déceler en lui du penchant pour le genre romantique ». Il a assez de talent pour « devenir classique » ; il se perdra, si pour être neuf, il veut être « singulier ». Exemples tirés de l'*Homme*, v. 37-38 ; v. 93-97 ; v. 201 et 205-206. En revanche, voici de « fort beaux » vers « à quelques taches près : l'*Homme*, v. 3-30. « L'auteur réussit moins en général dans les grands vers que dans les strophes. Le désordre de l'ode convient à ses idées. Sa meilleure ode « sans contredit », est celle qu'il adresse *à Manoël*, citation des strophes 2-8 (« strophes harmonieuses et d'un tour heureux »). Critique de l'*ode à Bonald*, très inférieure à l'ode de Lebrun à Buffon dont elle est l'imitation, mais « fort supérieure » encore à l'*Epître sur Dieu* adressée à M. de Lamennais. La pièce intitulée le *Golfe de Baïa*, est au contraire, « pleine de grâce et d'élégance ».

L'écueil de Lamartine, c'est « la facilité des réminiscences ». Trop « de larcins mal déguisés » ; par exemple, dans le *Soleil*, *Dieu*, et l'*Enthousiasme*. Indications de divers rapprochements : un vers de la dernière strophe de l'*Enthousiasme*, et Chênedollé ; un passage de la 5e strophe du *Golfe de Baïa*, et La Harpe ; un vers de l'*Automne*, et Delille. « Cet autre passage (les 6 derniers vers) tiré d'une pièce (l'*Adieu*) qui est un centon continuel de Millevoye, de Chénier et de quelques autres poètes, est encore une faible imitation d'un beau morceau de Delille (*Imagination*, ch. VI). Les v. 32-36 de l'*Hymne au soleil* rappellent un paysage des *Mois* de Roucher, et un autre du *Génie de l'homme* de Chênedollé. »

Il y a « du feu et de l'enthousiasme » dans le *dithyrambe* à M. Eugène Genoude : « mais j'avoue que je crains pour le goût de

l'auteur, l'amour qu'il montre pour les figures orientales..... Le génie des langues ne se ressemble pas. Une magnifique image en hébreu peut être une niaiserie dans notre langue ». Exemple : l'image prise de Job, vers 87-89 de la *Poésie sacrée.*

En résumé, c'est « un essai estimable que l'on doit accueillir avec indulgence..... Ce sont des vers en général élégans, des strophes bien faites ; mais ce ne sont que des vers et des strophes. Le lecteur exige quelque chose de plus ».

18. Journal des savans. Octobre 1820, p. 601. — Article de Vanderbourg sur la 5e édition.

Lamartine ne doit son succès « qu'à lui-même ». L'époque n'est pas poétique, et la politique occupe les esprits. Si la tendance religieuse du poète lui rendait certains lecteurs favorables, elle devait en détourner beaucoup d'autres ; « et cependant son succès est universel ».

Causes du succès. « 1° La première est sans doute la vérité des sentiments et des impressions. »

2° Lamartine a été « le premier en France qui ait osé transporter ces hautes méditations dans le domaine de la poésie lyrique ; il s'est par là créé un genre tout à fait nouveau pour nous. Il ne l'est pas en Angleterre et surtout en Allemagne... » Chez nous, des prosateurs, Pascal et Fénelon, ont seuls traité ces sujets ; et même après Racine et J.-B. Rousseau « c'est encore une chose tout à fait nouvelle que ces méditations sur l'existence de Dieu, sur sa providence, sur l'immortalité, sur le néant et la grandeur de l'homme, sur le grand problème du bien et du mal », où le cœur passe outre aux objections de la raison.

3° Cette inspiration a préservé Lamartine des défauts modernes, « l'afféterie, la prétention, la recherche dans le style et dans les idées, ce soin méticuleux du mécanisme de la versification qui s'attache à polir chaque vers en particulier comme s'il était indépendant des autres ». Chez lui, la poésie lyrique est ce qu'elle doit être, « l'épanchement de l'âme ».

Classement des Méditations. 1° Sur 26 pièces, 7 sont consacrées à la « philosophie religieuse ». — 2° Six sont « personnelles », et par suite ont moins de vague et d'obscurité que les précédentes. — 3° Trois sont « de véritables odes » et « tiennent moins au genre nouveau que s'est créé M. de la Martine. — 4° Deux appartiennent à la poésie sacrée, et deux à la muse chrétienne. — 5° Enfin une épître (l'*Adieu*) à la manière de Gresset, et deux « pièces charmantes, d'une couleur plus douce et moins sévère que le reste du recueil (la *Retraite* et le *Golfe de Baïa*). — Éloge de cette variété.

Critique : le vague et l'obscurité, défauts du genre métaphysique, accrus par la suppression des transitions ; des contradictions, « soit dans les idées, soit dans les images » ; un excès d'enthousiasme qui va « jusqu'à cette limite où le sublime touche au ridicule » (l'éloge de Byron). Taches dans le style. D'ailleurs Lamartine connaît ces imperfections. Il n'a pas publié lui-même ses vers : ils lui ont été arrachés pendant une maladie. On espère qu'il « sera bientôt en état d'en préparer... une édition vraiment nouvelle ».

L'article se termine par la citation de l'*Automne*, pièce qui « est à la fois une des plus soignées, une des plus touchantes, une des plus courtes, et d'un genre propre à plaire à un plus grand nombre de lecteurs ».

19. Le Constitutionnel, 20 novembre 1820. — Début d'un article sur *Lord Byron*.

« *Qu'est-ce que lord Byron*? Telle est la question que j'entends faire par beaucoup de gens... Vous adressez-vous à quelqu'un de nos nouveaux romantiques français qui ait *médité* sur le barde d'Angleterre? Il vous répondra que c'est un « esprit mystérieux, « mortel, ange ou démon », un « bon ou fatal génie », auquel on ne sait trop quel nom donner... Assurément, cela ne fera que redoubler votre curiosité. »

20. Le Constitutionnel, 30 décembre 1820.

Mélanges. L'auteur de l'article a remarqué, dans l'*Almanach des Muses* de l'année 1821 qui vient de paraître, « une pièce de M. de Lamartine intitulée le *Lac*, qui doit paraître sublime à tous les amateurs du vague et à tous les enthousiastes de la poésie vaporeuse ; une élégie, un conte, et deux autres petites pièces de Mme Desbordes-Valmore, où il y a mille fois plus de naturel, de grâce et de sensibilité... »

21. Almanach des Muses, 1821, p. 295-296.

Lamartine « semble avoir écrit dans le sanctuaire ». Cependant les chants où il doute ne sont pas les moins beaux. « On peut lui reprocher peut-être un peu de vague et d'obscurité. » Le critique préfère les pièces adressées à Elvire.

22. Ch. Lesur. *Annuaire historique universel pour 1820*,

in-8, 1821. — Appendice. Sciences, lettres et arts : Poésie[1] (Écrit après la 4e édition des *Méditations*).

« ... L'invasion du génie romantique dans la littérature française est à peu près consommée. » Il n'y a plus de succès que pour les imitateurs de Byron et Walter Scott. Les *Méditations* relèvent du premier.

M. de Lamartine qui lui a consacré la seconde de ses *Méditations* semble avoir pris son pinceau pour le peindre (Citation des v. 1-26).

Lamartine est « un élève passionné des romantiques », mais « il a cherché dans une source plus élevée que lord Byron des idées constantes. ... Son ouvrage dont le titre a paru ambitieux, est une série de chants élégiaques sur l'homme et l'immortalité, le désespoir et la Providence, l'enthousiasme et la retraite, la prière et le génie, la gloire, la semaine sainte et la mort... Dans quelques endroits seulement, il chante une maîtresse perdue, dans le style dont Pope et Colardeau ont célébré les amours d'Héloïse et d'Abélard. Partout ailleurs les grandeurs, la misère et la fin de l'homme sont l'objet de ses méditations... »

La pièce la plus caractéristique est *le Désespoir* ; la défense de la *Providence* n'est pas « de la même force ».

« L'apparition des *Méditations poétiques* a fait sensation. » Ce succès, qu'on a « regardé comme un succès de parti », a excité la critique, qui a reproché à l'auteur les impropriétés, les négligences, le mauvais goût, le manque d'idées. Mais on a loué chez lui, l'aisance de la versification, le charme des tableaux, la magnificence des morceaux philosophiques, la sensibilité. « Cet art d'émouvoir avait fait d'abord sa fortune auprès des femmes, il a fini par subjuguer les hommes. »

23. La Minerve littéraire, t. II, p. 246, 1821. — Article d'E. Dupaty.

A propos de l'*Almanach des Muses pour l'année 1821*, Dupaty commence par faire valoir les mérites de M. Parseval, M. de Ségur, M. le Chevalier Dupuy des Islets, MM. Saintine et Mennechet, M. Viennet, et termine par l'éloge de M. Pillet, M. Vial, M. Famin, M. Campenon, Mme Desbordes-Valmore, M. Casimir Delavigne : au milieu de cette distribution de compliments, il insère une vive critique des *Méditations*.

« M. de Lamartine a fait sans doute de beaux vers ; mais il veut

1. P. 810-812.

toujours paraître avoir rêvé sur une autre planète que la nôtre. Pourquoi s'attacher à ne rien dire comme tout le monde, faire des idées les plus communes des énigmes inintelligibles, les envelopper, pour déguiser leur nullité, de nuages métaphysiques, de vapeurs mystiques et de brouillards mélancoliques... ? Le néologisme romantique n'est pas de la poésie. »

Lamartine est un « charlatan poétique » ; ses conceptions « sont des nains » revêtus « d'habits de géants ». Il fait récrier « nos précieuses à vapeur et nos merveilleux musqués, toujours prêts... à admirer ce qu'ils n'entendent pas ».

Le *Lac* (citations des str. 12, 14-15) est un galimatias qui ne restera pas « dans la mémoire des gens de goût », et M. Dupaty lui préfère les « simples vers » de M. Pillet.

24. THE EDINBURGH REVIEW, n° 74, November 1822, art. VI[1]. 1. *Méditations poétiques* par A. de Lamartine, quatrième édition, Paris, 1821. — 2. TROIS MESSÉNIENNES, par C. Delavigne, quatrième édition, Paris, 1821. — 3. Chansons, etc., par J. B. de Béranger, Paris, 1821.

Beaucoup de généralités à la suite desquelles viennent des appréciations sur les trois ouvrages. Voici celle des *Méditations*[2] :

« Le caractère général de ces effusions est une mélancolie pieuse. » L'enthousiasme du poète est analogue au ton des chœurs d'Esther et d'Athalie. « Mais le trait distinctif de la poésie de M. de Lamartine est la hardiesse de sa versification. » Il abonde en heureuses incorrections de mètre. Il doit beaucoup aux écrivains anglais.

« Nous l'estimons, sans aucun doute possible, le meilleur des poètes Français d'aujourd'hui. » Citations de l'*Immortalité* (vers 1-12, 95-110, 133-152), de la *Gloire* (toute la pièce), du *Golfe de Baïa* (v. 46-53).

Le *Souvenir* est mentionné pour son accent de tendresse ; la *Foi*, la *Prière* et la *Semaine sainte*, pour « leur pieuse solennité de sentiment et d'expression » ; le *Golfe de Baïa* et le *Lac de B**** pour « leur son harmonieux ». La 9e *Méditation* intitulée l'*Enthousiasme* est signalée comme une imitation évidente de J.-B. Rousseau ; le *Chrétien mourant* ou *l'Homme*, comme empruntées, pour le titre et le contenu, à Pope. Le critique blâme le mauvais goût des qualificatifs appliqués dans l'*Homme* à son « illustre compatriote », lord Byron (aux

---

1. P. 407.
2. P. 420-425.

v. 1 et 2); mais il cite les derniers vers et la pièce (265-286) « qui sont certainement parmi les plus beaux et les plus inspirés (*spirited*) du volume. »

25. Le Mercure du xixe siècle, t. II, p. 101, 1823 (juillet). Sur la 9e édition des *Méditations poétiques*. — Article de P. F. Tissot.

La première lecture des *Méditations*, dans leur nouveauté, me fit, écrit-il, beaucoup d'effet : je les lisais le soir à un convalescent, devant une femme ; tous les deux en étaient vivement touchés. On y voyait bien « des traits ambitieux, parfois des traces d'affectation, et surtout la prose de nos grands écrivains défigurée par une poésie infidèle et timide » ; mais « les beaux vers semés avec profusion » emportaient tout.

Depuis, les défauts de cette poésie ont frappé davantage le critique : et surtout le « désordre » de la composition. Il le prouve par l'analyse de la seconde *Méditation* qui réellement « étincelle de poésie ».

Sur le titre l'*Homme*, on attend « un tableau plus profond, plus vrai, plus riche de sentiment et de couleur que tous ceux que le génie nous a donnés de cet être simple et divers, raisonnable et passionné », etc. etc. « L'attente du lecteur est trompée. M. de La Martine n'a voulu que convertir lord Byron en lui citant son propre exemple... »

L'apostrophe au poète anglais (citation des 30 premiers vers) est « un peu étrange » : ce sont pourtant « de très beaux vers, ils ont un cachet de création » : ils peignent un caractère inconnu des anciens et des modernes. Mais « pour guérir ce cœur malade », il fallait être « un peu magicien », et Lamartine ne l'est pas. Il fait une « vaine déclamation » (citation des v. 43-44) : il est faux que la vraie religion soit dans « l'ignorance et la servitude ». Puis il « s'enfonce... avec lord Byron dans les déserts du doute », et lui offre les désolantes images du dieu tombé et de l'exilé d'Eden, dont l'impression va contre son dessein. Il s'en écarte encore plus dans le passage « magnifiquement écrit » où, en nous parlant de ses « rêves de bonheur », il revient « à cette espèce de fatalisme d'un nouveau genre, à ce doute calomniateur de la nature, à ce sourire de Satan sur la destinée de l'homme qui répandent une couleur si triste sur les plus belles compositions de lord Byron ».

Cette divagation a pour but d'amener le récit de sa conversion (citation des v. 143-148) : Chateaubriand motivait mieux la sienne. En répétant sans cesse : *gloire à Dieu*, Lamartine « se représente tantôt comme un aveugle errant dans les ténèbres, ... tantôt comme un esclave du malheur, le jouet de la colère de Dieu ». Et « toutes les adorations du poète aboutissent à maudire Dieu lui-même au moment

de la mort d'Elvire ». Lamartine a beau faire, il n'est qu'imparfaitement chrétien. « Au reste dans tout ce morceau, il n'est ni peintre ni poète. » La conclusion est très belle : citation des vers 265-*fin*, « admirable passage où l'on respire un parfum de poésie semblable à l'encens qui s'élève d'un temple vers le ciel ».

La même critique s'appliquerait à d'autres pièces. En général, les jeunes poètes, « élèves de M. de Chateaubriand et de Delille », sont très habiles dans leur métier ; mais ils ne connaissent pas le cœur humain. Ainsi dans l'*Homme*, Lamartine se tire bien des « réflexions générales » ; mais « la peinture de l'amour et surtout celle des derniers momens de l'objet aimé est de glace ». Même défaut dans « l'hymne adressé à Dieu par Elvire » (le *Lac*). « L'école actuelle ne fait bien parler que l'esprit. »

« L'art de la composition ne manque pas moins que la passion » dans la poésie d'aujourd'hui. Ce n'est ni médité, ni mûri : « on se contente volontiers de moyens faux, de ressources banales, d'inventions misérables que l'on espère déguiser par la richesse des ornemens. »

26. La Muse française, 4e livraison (octobre 1823), éd. J. Marsan, t. I, p. 198. — Article d'Holmondurand sur la *Mort de Socrate* et les *Nouvelles Méditations* : sévère et peu bienveillant.

Lamartine a eu tort dans les *Nouvelles Méditations* de vouloir être différent de lui-même et « varier ses accords ». A vrai dire, peut-être y trouve-t-on des pages plus originales que tout le premier recueil : mais « il a semé en foule les défauts » et « n'a pas toujours respecté son talent ».

Le fond de la critique, c'est que le second volume est moins religieux que le premier.

Cet article, connu ou pressenti, détermina une lettre d'Alfred de Vigny à Victor Hugo (3 octobre 1823), qui fut publiée par E. Biré, dans *Victor Hugo avant 1830*[1].

Ayant appris les dispositions de ses amis à l'égard de Lamartine et de ses nouveaux ouvrages, il prend sa défense, tout en convenant que les *Nouvelles méditations* ne valent pas les premières. Il dit pourquoi cette poésie se fera toujours *adorer*.

Les sympathies des romantiques s'affirmèrent encore par une lettre de Guiraud à Soumet (8 décembre 1823), et par

1. P. 320.

une lettre de CHARLES NODIER à V. Hugo (18 décembre 1823), qui ont été publiées par L. Séché, dans le *Cénacle de la Muse Française*[1].

Ces deux lettres étaient des protestations contre le discours où Lacretelle, dans la séance de la Société des Bonnes-Lettres, le 4 décembre, dénigrait le romantisme et l'élégie lamartinienne.

27. A. PHILPIN. *Veillées poétiques ou étrennes de l'amitié.* Paris, David, 1823, in-18.

« A M. Lamartine »[2].

Byron désole, et Lamartine console. Il parle de Dieu et nous laisse l'espérance.

28. LETTRES CHAMPENOISES, 176e lettre, t. XX, p. 64, 1824. — A propos des *Odes* d'Édouard d'Anglemont.

Lamartine a ramené « la vérité » dans la poésie. Il a quitté le style artificiel ; il parle à l'homme de l'homme, et mène sa pensée au delà de ce monde.

29. STENDHAL. Articles dans les Revues anglaises. — *New Monthly Magazine* (Historical Register), du 1er novembre 1822 à janvier 1826 ; (Original papers), de juin 1826 à juillet 1829).

« Il donne la palme à Béranger, et il place après lui Lamartine, mais seulement le Lamartine du premier volume des *Méditations*, car il a montré depuis que joint à une grande sensibilité, il a un cerveau vide et stérile[3]. »

Mlle Doris Gunnell attribue aussi à Stendhal l'article du *London Magazine* (Grimms'Grandson, *Letters from Paris*, février 1825), où l'on constate encore que pour la poésie, nous n'avons que Béranger et Lamartine[4] ; et l'article de l'*Athenæum* (*The Society and Literature of France*, 28 mars 1828), où Casimir Delavigne est associé à Béranger et Lamartine[5].

---

1. P. 312-313.
2. P. 160-161.
3. Doris Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*, in-8, 1908, p. 266.
4. *Ibid.*, p. 391.
5. *Ibid.*, p. 395.

30. Le Corsaire. Vendredi 5 décembre 1825.

Portrait d'un poète ridicule, d'un raté : c'est un Lamartinien. On lui prête ces vers, à la fois réminiscence et parodie des *Méditations :*

Rochers, arbustes verts, prés, bois, grottes, fontaines,
Vous savez mes soucis, vous connaissez mes peines.

31. P. F. Dubois. Fragments littéraires. — Articles extraits du *Globe*. 1889, t. I, p. 103-122. — Article sur le *Chant du Sacre,* 20 juillet 1825.

« Aucun des poètes de notre âge, si ce n'est M. de Chateaubriand, n'a reçu comme M. de Lamartine le don d'émouvoir par les sons. ... La nature l'a fait avant tout musicien. Cependant l'harmonie et la mélodie ne sont pas toute la poésie...

« Tant qu'il s'est borné à peindre les douleurs d'une affection trompée, ce vague des pensées où jette le doute à force d'épuisement, ces rêves d'immortalité où se complaît l'espérance ; comme il s'adressait, pour ainsi dire, au souvenir de chacun, les mots d'*amour*, de *néant*, d'*avenir*, d'*éternité*, sans cesse accordés avec art, ont suffi pour ébranler les imaginations à l'égal de la sienne : la musique de son style ajoutant à l'émotion a doublé l'ivresse, et il a été proclamé le poète du XIX[e] siècle. Mais disons-le avec franchise, M. de Lamartine n'a qu'une corde à sa lyre... »

32. Charles de Rémusat. De l'État de la poésie française, *Globe,* 1825 ; réimpr. dans *Critiques et études littéraires,* ou *Passé et présent,* t. I, p. 230-241.

Trois poètes sont au premier rang, Lamartine, Béranger, et Casimir Delavigne, « celui peut-être qui promet le plus à l'avenir ».

La poésie de Lamartine est une poésie « rêveuse » qui a plus réussi « dans le monde que dans les académies, chez les femmes que parmi les hommes, dans le nord qu'en France ». Cela séduit les « esprits jeunes, moitié exaltés, moitié naïfs », qui se plaisent dans le vague et la tristesse. Les *Méditations* « sont vraies, en ce sens qu'elles sont sincères » : Lamartine est fait pour ce genre, non pour « des compositions plus étudiées et plus sérieuses ».

« Ce qui manque aux *Méditations*, pour la pensée, c'est la force, et pour le cœur, c'est la passion : elles sont élevées et tristes, voilà tout. » Suavité des pièces vagues, comme le *Soir*, l'*Isolement*, les *Adieux à la mer*, et surtout le *Souvenir* : infériorité des morceaux philosophiques qui ont « quelque chose de confus et d'indécis ».

Critique du style : « c'est... faute de soin et de travail qu'il viole et la grammaire et la rime et le goût ».

Critique du fond. « A prendre les choses sévèrement, les *Méditations* ne sont que l'hymne du découragement, du scepticisme et de l'inaction. Les conséquences rigoureuses en seraient, en religion, la mysticité sans conviction et sans pratique ; en morale, la sensibilité sans vertu ; en politique, la soumission sans examen. »

33. Baour-Lormian. *Le classique et le romantique,* dialogue, in-8, Paris, 1825.

Lamartine n'est pas nommé ; mais qui donc peut être « le romantique » qui soupire ces vers ?

> Mon cœur est plein de vague, et ma pensée austère,
> Et je n'appartiens plus aux choses de la terre.

A qui peut-on reprocher l'abus des lignes de points et les fautes de français ? A qui peut-on conseiller d' « apprendre l'orthographe ».

34. Mme la comtesse de Genlis. *Mémoires inédits,* in-8, t. VI, 1825, p. 177-180.

Mme de Genlis rappelle ses relations avec Mme des Roys « ancienne sous-gouvernante de *ses* élèves », et grand-mère de ce jeune homme.

« Quant aux poésies de M. de Lamartine, on y trouve de l'esprit, du talent, de beaux vers et des sentiments religieux ; mais le fond de ses *Méditations* est commun... D'ailleurs, M. de Lamartine n'est pas d'une bonne école... »

Il lui manque « la propriété et la clarté » (Exemple d'impropriété : *des pas rêveurs.*)

« M. de Lamartine a fait beaucoup de lectures dans les salons et l'on n'a pas manqué d'y applaudir les choses que je condamne. » On a pris l' « obscurité » et l' « impropriété » pour « du sublime ».

— *Ibid.*, t. VII, p. 79-80.

« On m'assure que M. de Lamartine fut horriblement mécontent du compte que je rendis de ses *Méditations poétiques* dans mon petit journal *l'Intrépide* [1] : cependant j'ai excessivement loué son talent et ses poésies, et j'ai critiqué avec beaucoup de politesse des vers véritablement ridicules. »

Elle a voulu lui dire la vérité en un temps où on le gâtait par un engouement excessif. D'ailleurs personne ne sent plus vivement qu'elle les beautés du recueil. « La pièce de vers intitulée l'*Isolement* me paraît d'un bout à l'autre une élégie ravissante. »

---

1. Voyez plus haut, nº 8, p. XCVIII.

35. *Nouvelle Épître à M. de Lamartine*, in-8, 1825.

Lamartine est loué pour « l'audace de ses mètres », pour sa connaissance du cœur, sa philosophie, son imagination.

Les classiques, ne le trouvant pas « pur », blâment ses obscurités

Et dans les mille écrits que Genlis fit éclore,
Elle n'approuve pas toujours ta métaphore.

On dit qu'il blesse parfois le goût et l'oreille.

Mais, en te parcourant, j'ai vu des yeux d'un ange
Une larme tomber, et voilà qui te venge.

36. Mme Amable Tastu. Poésies, in-18, 1826, p. 277 : *Les deux poètes* (C. Delavigne et Lamartine).

... Pensif, et les yeux levés vers les étoiles,
Au souffle du Très-Haut abandonnant ses voiles,
Et sans presque y songer entraîné vers le port,
Il semblait dédaigneux des hommes et du sort.
Il chantait cependant, et sa harpe sacrée
Exhalait des accords ravissans, inconnus,
Mais que les cœurs souffrans ont soudain retenus.

Ou bien elle rivalisait avec « les harpes de Solime ».

... Chaque note longtemps retentissait dans l'âme...,

et les cygnes jaloux s'évertuaient en vain à la suivre.

37. Le *Télégraphe* de Moscou, septembre 1827. — Compte rendu de la traduction de quelques élégies et poésies de Millevoye faite par le poète Dmitri Glébof.

« Avec autant d'imagination que l'auteur des *Méditations poétiques*, il (Millevoye) avait plus de variété dans l'esprit, un style plus correct, et plus de véritable sensibilité[1] ».

38. Émile Deschamps. *Études françaises et étrangères*, 1828. — Préface.

« M. de Lamartine a jeté dans ses admirables chants élégiaques toute cette haute métaphysique sans laquelle il n'y a plus de poésie forte, et ce que l'âme a de plus tendre et de plus douloureux s'y trouve incessamment mêlé avec ce que la pensée a de plus libre et de plus élevé. »

1. Cité par P. Ladoué, *La vie et l'œuvre de Millevoye*, p. 331, d'après la *Revue Encyclopédique* de 1828, t. XXXVII, p. 450.

Deschamps associe Lamartine à V. Hugo et à Vigny, « tant à cause de la hauteur de leur talent que parce qu'ils l'ont appliqué à des genres dont notre langue n'offrait point d'exemples ou n'offrait que des modèles incomplets ».

39. Gabriel Gandois. *Les romantiques* (satire composée en 1828 et publiée en 1830). Paris, Pihan-Delaforest, 1830.

L'auteur est classique : mais il aime partout le talent.

Propageant les accords d'une harpe divine,
J'ai récité partout les vers de Lamartine,
Maître d'un coloris que lui seul inventa...
Ainsi quelques défauts jamais n'effaceront
L'éclat dont Lamartine a couronné son front,
Lamartine, embrasé de l'esprit des prophètes,
Et peut-être en nos jours le premier des poètes,
Si, tressaillant d'orgueil à des chants favoris,
Le cœur pour Béranger ne retenait le prix.

40. Sainte-Beuve, *Vie, poésie et pensées de Joseph Delorme*, 1829[1].

Dans la *Vie*, Lamartine est rapproché de Byron, de *Werther* et de *René*, de Sénancour et de Ballanche, puis de Vigny, Hugo, Deschamps et toute cette jeune école de poésie qui est l'héritière d'André Chénier[2].

Dans les *Adieux à la poésie*[3], souvenir du *Golfe de Baïa*.

Les *Pensées* VI et VII[4] essaient de rattacher Lamartine à André Chénier, en le détachant de Racine et de J.-B. Rousseau. Il ne faut pas juger de cette poésie par le petit nombre des coupes et des enjambements, mais par « d'autres éléments intégrants de la forme poétique qui, pour être plus mobiles et plus fluides, ne sont pas moins distinctifs et réels ». Ce sont les « larges périodes », les « énumérations sans fin qui passent flot à flot », les « comparaisons jaillissantes qu'on voit à chaque instant éclore et se briser comme un rayon aux cîmes des vagues ». Et tout cela est bien loin de Racine.

D'ailleurs « quand Lamartine exprimant ce qu'il y a de plus rêveur et de plus inexprimable en l'âme humaine, se serait souvent passé avec bonheur d'une forme précise et sévère », il n'en faudrait rien conclure.

Dans la pensée XVII[5], Sainte-Beuve se justifie de n'avoir pas suivi Lamartine. « Le genre d'élégie créé par Lamartine a été clos par

1. Paris, Delangle frères, in-16, 1829.
2. P. 11, 25 et 40. — 3. P. 73. — 4. P. 217-222. — 5. P. 234-236.

lui : lui seul a le droit et la puissance de s'y aventurer encore ; quiconque voudrait s'essayer dans le genre serait réduit à imiter le maître. »

Enfin, une poésie est adressée à Lamartine : appel à la sympathie de celui qui sait « la vie et son mystère », « l'âme et ses orages »,

Qui sait le bruit du lac où tombe
Une feuille échappée au bois[1].

41. Sainte-Beuve, *Les Consolations,* 1830[2].

Poésie adressée à M. A. de L., et datée de juillet 1829. Souvenir d'une conversation qu'ils eurent au mois de juin précédent : ils ont parlé du temps où il a

... sur des lacs embaumés
Demandé le bonheur à des objets aimés.

Cet « ennui », cette « humeur inquiète »,

Ce trouble dévorant au cœur de tout poète,

a dit Lamartine, n'ont de remède que « le retour à Dieu ».

42. Cuvier, Réponse au Discours de M. de Lamartine, prononcé dans la séance du 1er avril 1830[3] (à l'Académie française).

Les « chants doux et mélodieux » de Lamartine expriment les sentiments de toutes les âmes, et en répondant à leurs tristesses, les ramènent à la vie. Tous « ont salué en lui d'un commun accord le chantre de l'espérance ».

Il n'a pas convaincu tous ses lecteurs, mais tous ont été charmés de son talent. On sent qu'il est lui-même entraîné par les émotions qu'il communique.

« Cette langue à laquelle on nous avait si peu accoutumés, qui exprime si simplement les pensées les plus hautes, sans recherche, sans antithèse, qui coule de source et va toujours au cœur, ne peut appartenir qu'à une âme transportée dans les régions sublimes où elle nous appelle. »

43. Sainte-Beuve, *Globe,* VIII, 192, 3 avril 1830[4].

A propos de la réception de Lamartine à l'Académie.

---

1. P. 51-60. — Cette pièce fut envoyée à Lamartine au début du mois de décembre 1828 (*Correspondance de Sainte-Beuve,* t. I, p. 13).
2. Urbain Canel et Levavasseur, 1830, in-16, p. 190.
3. Paris, A. Firmin Didot, in-4, 1830, p. 19-28.
4. *Premiers lundis,* t. I, p. 309. — Les références au *Globe* et aux recueils de Sainte-Beuve me sont fournies par le livre de M. Michaut, *Sainte-Beuve avant les lundis,* p. 610 et suiv.

« Divine poésie » des *Méditations* : les secondes « supérieures encore aux premières ».

44. REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, t. XLVIII, p. 128, juillet-septembre 1830. — Article de PATIN sur les *Harmonies*.

Il rappelle le succès des *Méditations*, de cette « poésie rêveuse et méditative » qui s'inspirait du sentiment religieux. Il faut la lire par intervalles, dans les heures que la vie active laisse à la rêverie ; si on prolonge trop la lecture, on arrive à l'ennui. Lamartine a renouvelé la poésie élégiaque et la poésie lyrique : ces petits poèmes suffisent à sa gloire ; il serait injuste d'y voir seulement une préparation à des œuvres de longue haleine.

*
* *

De cette revue des jugements contemporains, il ressort que les journalistes de droite et de gauche s'attachèrent surtout, pour louer ou pour blâmer, aux poèmes chrétiens et philosophiques. Peut-être est-ce en partie parce qu'on y trouvait un corps d'idées qui offrait plus de prise à la dissertation. Comment trouver des mots pour rendre le vague vaporeux et musical du *Soir* ou du *Vallon*, qui faisaient à un critique, intelligent quoique hostile, l'effet de romances sans paroles?

Avec les partis pris politiques et religieux, et avec les commodités de la critique, les habitudes du goût traditionnel exercèrent leur influence. On est vraiment surpris de voir le *Golfe de Baïa* plus apprécié que l'*Isolement* : on l'est plus encore qu'il se soit trouvé deux hommes d'esprit, dont un poète, pour juger l'ode à Manoël sur *la Gloire* plus parfaite que tout le reste du recueil. On est tout à fait stupéfait du choix des citations de Victor Hugo : son admiration s'arrête au *Souvenir* et à l'*Homme*, à *Dieu* et à la *Poésie sacrée*, à la *Semaine sainte* et à l'*Invocation*, et c'est cette petite pièce insignifiante à laquelle, pour Hugo, rien n'est supérieur[1]. Hormis le *Souvenir*, pas une des pures méditations Lamartiniennes ne le retient : et voilà le jugement d'un pair ! Le chef de bureau n'a pas fait pis.

---

1. C'est peut-être parce que la pensée de Victor Hugo passe par-dessus Elvire et va jusqu'à Adèle Foucher.

Ne nous étonnons pas trop non plus de voir des oubliés, ou des auteurs qui ne furent jamais connus, égalés ou préférés à Lamartine : le discernement des chefs-d'œuvre se fait lentement, beaucoup moins parce qu'on n'en reconnaît pas le mérite, que parce qu'on reconnaît le même mérite à des œuvres inférieures. Lorsque les libéraux romantiques disent : *Lamartine et Béranger*, lorsque les classiques avancés disent *Lamartine et Casimir Delavigne*, l'éloge est le plus grand qu'ils puissent donner ; et je voudrais être sûr que ce soit pour des raisons uniquement esthétiques que les romantiques purs tombent plus juste en disant : *Lamartine, Hugo, Vigny*.

Sans doute les mêmes causes qui influençaient la critique, agissaient sur le public, et il jugeait ces vers de 1820 avec les idées de 1820, c'est-à-dire autrement que nous. Cependant je suis porté à croire que le monde d'alors, abstraction faite des hommes de parti, n'était pas aussi loin de notre point de vue que ses journaux nous le feraient imaginer, et que les attitudes de la presse ne représentent pas avec une exactitude absolue les préférences des simples lecteurs. Il y a presque toujours chez le critique et le journaliste une sorte de défense contre l'œuvre dont ils parlent ; ils la regardent comme un objet extérieur ou étranger ; et dans ce qu'ils en disent, ils se regardent eux-mêmes. Ils veulent en dire, presque tous, quelque chose qui les fasse valoir. Le simple lecteur s'abandonne davantage, s'identifie à sa lecture. Il va droit à ce qu'il sent le mieux, et il s'y arrête, sans se travailler à concilier son impression avec des professions de foi antérieures, ni à la mettre en règle avec les lois du goût, sans s'inquiéter surtout de trouver des mots pour la formuler — ces mots qui presque toujours réagissent sur la pensée et la dévient.

On a le droit de penser que l'immense majorité des acheteurs du petit volume de 1820 et de ses multiples réimpressions ou contrefaçons in-8, in-12 et in-32, y vit surtout un livre d'amour, et y apprit une manière d'aimer nouvelle, ou qui du moins, par la puissance et le charme, paraissait nouvelle, une manière d'aimer qui enrichissait le sentiment de toutes les émotions de la nature et de toutes les inquiétudes de l'infini.

La comtesse Dash a marqué l'effet des *Méditations* sur la

sensibilité des femmes de la Restauration dans une page de ses *Mémoires*[1] qui mérite d'être citée.

« M. de Lamartine, écrit-elle, publiait ses *Méditations*. Il est assurément coupable d'une moitié de nos folies ; toutes les femmes voulaient être des Elvire ; ses vers nous ont fait attraper bien des rhumes en regardant la lune au bord des lacs, ou sous les grands arbres, par des nuits fraîches et limpides.

La poésie avait une grande puissance sur nos organisations nerveuses. Je me rappelle avoir souvent marché dans les bois, au milieu des feuilles mortes, en les chassant devant moi, et en répétant avec componction, le nez tout rouge, les doigts gelés par un froid de chien :

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre.

Nous avons tous pleuré Millevoye avec cette élégie[2]. »

On remarquera cette association de Millevoye et de Lamartine qui est un trait de vérité. Ce n'est qu'avec le temps que les chefs-d'œuvre se dégagent des œuvres secondaires qui les ont préparées et entourées. Ce n'est que de loin qu'ils dominent tout comme des pics solitaires. Pour les contemporains, ils font leur partie magistralement dans un chœur de voix plus faibles que nous n'entendons plus.

Rêvant au bord des lacs des Vosges en 1826, la comtesse Dash notait que les femmes de sa génération, « exaltées romantiques », aimaient la nature avec mélancolie. « Notre joie était triste, parce que le sentiment s'y mêlait toujours. » On pensait à Dieu ou à l'amour devant la nature, et, quand on pensait à l'amour, « la foi s'y mêlait encore ».

« M. de Lamartine, ajoute-t-elle, était certainement coupable, si tant est qu'il y eût faute en tous ces sentiments-là. Nous n'avions plus de corps, nous marchions sur les nuages à la suite du chantre d'Elvire. »

Et beaucoup, celles qui n'avaient pas d'amour, se prenaient de passion pour le poète, et incarnaient en lui leurs rêves d'amour.

---

1. *Mémoires des autres*, II. Souvenirs anecdotiques sur la Restauration, s. d. (1896).
2. P. 42.

« M. de Lamartine et lord Byron ont fait tourner la tête au quart pour le moins de la génération féminine de leur temps[1]. »

*
* *

La trace n'est pas moins marquée dans la poésie. S'il parut au bout d'un demi-siècle que Lamartine n'avait pas eu de disciples, du moins il avait eu d'abord beaucoup d'échos.

La *Méditation*, dès lors, fut un genre reconnu, où les jeunes gens s'exerçaient[2]. En 1822, paraissait une mince plaquette, anonyme aussi, intitulée *Méditations, Contes*, dont la seconde pièce était dédiée à Lamartine. Le 1er décembre 1823, le *Corsaire* publiait une *Première Méditation Nocturne*, signée J.-M. Patorni, élève en droit. En 1825 paraissent des *Méditations poétiques* d'A.-Maurice Bonnal. En 1826 s'imprimaient à Lons-le-Saulnier trois *Méditations poétiques* de M. Germain, docteur-médecin, suivies bientôt d'une quatrième ; et à Paris des *Méditations poétiques sur les ruines de la Grèce moderne* de M. Hubert L..... A Aix en 1827, c'étaient les *Méditations poétiques sur les antiquités de la ville d'Arles*, de M. H. Déo. Encore en 1843, paraissaient des *Méditations poétiques* et *Poésies diverses*, signées P.-G. M.-T. (Massé-T...). Les maîtres, les génies fiers, ou les esprits seulement présomptueux, évitaient les titres qui dénonçaient une attitude subalterne de l'imagination.

Plus nombreuses étaient les imitations, les reflets sentimentaux, les échos mélodiques de l'inspiration lamartinienne : on lui prenait ses rythmes, ses exclamations, ses mouvements, ses attaques, comme on pouvait. On démarquait ses expressions et ses images comme les tragiques du XVIIIe siècle avaient exploité le style de Racine.

Hippolyte-Louis Guérin publie dans l'*Almanach des Muses* de 1822, une ballade, la *Pauvre Lise*, où frissonne *des forêts la feuille jaunissante*, où tinte l'*airain du soir*, où *la lune de ses*

1. P. 163-164.

2. La plupart des indications qui suivent ont été recueillies, à l'aide de la *Bibliographie de la France*, par M. Yvon Delbos, alors élève de l'École Normale supérieure.

molles clartés blanchit les eaux du lac, où enfin *du sein* de *la plaine* s'élève soudain *une voix triste et lente*.

Une « élégie philosophique » qu'un certain C. de L.[1] insère dans le *Corsaire* du vendredi 12 décembre 1825, est visiblement en relation avec l'*Épître à Byron* et avec le *Lac* : mais c'est du Lamartine desséché qui retourne au Voltaire.

C'est Lamartine aussi que l'on entend chanter en sourdine dans les vers de J.-J. Xavier Janvy[2] : la pièce intitulée le *Temps*, dans le rythme du *Désespoir*, évoque le souvenir du *Lac*, de l'*Immortalité* et d'autres morceaux[3].

Dans une *Rêverie* du Comte Labinski (Jean Polonius)[4] passe un hémistiche du *Lac* :

O lacs, rochers muets, forêts, vallons, rivages...

M. Casimir Clausade qui, dans le *Prospectus* de ses *Heures poétiques* (1827), s'accusait de présomption pour avoir dans *Le Rocher de Sainte-Hélène*, rivalisé avec une Messénienne de Delavigne et le *Bonaparte* de Lamartine, ne craignait pas de suivre d'un peu près l'*Enthousiasme*.

Tel souvent un oiseau timide
Fuit dans les airs l'aigle rapide
D'espace en espace emporté :
Mais bientôt l'oiseau du tonnerre
Le jette mourant sur la terre
Pour prix de sa témérité.

O Muse ! aux enfants de la lyre,
Qu'un même souvenir inspire,
Partage tes chastes faveurs ! etc., etc.

Et dans ses *Souvenirs*, il répétait la plainte de *la Foi*[5] et du *Golfe de Baïa*[6].

Et bientôt ici-bas, où tout change, où tout passe,
Nous passerons aussi, sans laisser d'autre trace
Qu'un faible souvenir.

---

1. Serait-ce Creuzé de Lesser ?
2. Les *Préludes*, essais de Poésie, in-18, 1826.
3. On y trouve *le torrent des âges, l'éternelle nuit*, etc.
4. *Poésies*, 1827, in-8.
5. Vers 49. — 6. Vers 80.

Au *Golfe de Baïa* se rattache non moins sensiblement le *Golfe de Naples* de Bignan [1] : lui aussi, s'est promené en bateau, le soir, goûtant la fraîcheur et le silence ; il a senti le charme et la volupté du lieu, et il a apostrophé les tyrans.

Nombreux étaient les poètes qui éprouvaient le besoin d'écrire à Lamartine, de lui dédier une pièce de vers ou de lui confesser leurs sentiments. Hugo et Sainte-Beuve l'ont fait avec éclat. Mais que d'inconnus et d'oubliés les ont devancés ou suivis ! C'est l'anonyme auteur des *Méditations* de 1822. C'est Philpin dans ses *Veillées poétiques ou Etrennes de l'amitié* (1823) [2]. C'est Pauthier dans ses *Hellénniennes ou Elégies sur la Grèce* suivies d'un dithyrambe et précédées d'une épître à M. de Lamartine (1825). C'est A.-Maurice Bonnal qui a dédié à Lamartine sa seconde *Méditation*, l'*Eternité*, et deux autres encore. C'est le poète anonyme de la *Nouvelle Epître à M. de La Martine* [3]. C'est Constant Berrier dans l'*Enthousiasme,* fragment d'une Epître à MM. Casimir Delavigne et Alphonse de Lamartine [4]. C.-L. Grandperret, en 1826 [5], presse le poète, qu'il compare au rossignol et à Achille, de se joindre à tous ceux qui ont célébré l'héroïsme des Grecs : qu'il parle, et sa voix fera triompher leur cause. La même année, Alphonse Le Flaguais, dans ses *Poésies élégiaques* [6], dit longuement à Lamartine son admiration et son enthousiasme, et méprise « les insensés » qui le critiquent. Deux ans après, dans ses *Mélodies françaises et chants sacrés* [7], il récidive, et envoie des vers plus fervents que forts au « cygne enchanteur », au « chantre d'Elvire », au « génie rêvant sur des ruines », qui, devant les « remparts croulants » et les « palais jonchés au penchant des collines » [8], s'enivre de grandeur et d'immortalité. Et Musset ne fera que suivre une tradition, lorsqu'il adressera sa fameuse *Lettre* à

1. *Poésies*, 1828.
2. Cf. plus haut, p. CIX.
3. Cf. plus haut, p. CXIII.
4. *Poésies*, 1826.
5. *Les Grecs*, épître à M. Alphonse de Lamartine. Lyon, Perrin, 1826.
6. P. 77-83 (Cf. p. CXXII, n. 5).
7. In-18, Paris, Dondey-Dupré, 1828. P. 205-211. — Cf. p. 105, où il unit le nom de Lamartine à ceux de Virgile, Fénelon, Racine et Chateaubriand.
8. Allusion à la *Foi* (v. 61-72).

Lamartine, qui n'y répondra pas plus que Byron ne lui avait répondu.

Faut-il ajouter tous ceux qui inscrivent en épigraphes à la tête de leurs poésies des vers de Lamartine? Guiraud[1], Edouard d'Anglemont[2], Cyprin Anot[3], Pauthier[4], Alphonse Le Flaguais[5], Mme Amable Tastu[6], Amédée Déoux[7], Charles Didier[8], Jules de Rességuier[9], Alphonse Brot[10], et Hugo même[11] : et l'on en trouverait aisément beaucoup d'autres. Le choix de ces épigraphes est significatif; le *Lac*, le *Vallon*, le *Souvenir* en ont fourni le plus grand nombre. Les poètes, comme les gens du monde, ne se sont pas trompés sur les valeurs relatives des diverses pièces du volume : ils ont été tout droit aux plus pures sources de poésie.

J'arrête cette revue à l'année 1830. Jusque-là Lamartine n'est que l'auteur des *Méditations*, l'effet des *Nouvelles* ayant seulement redoublé celui des *Premières* et s'y étant confondu. Mais après 1830, les *Harmonies* ont étendu et modifié l'idée que l'on se faisait de la poésie de Lamartine, et elles sont

---

1. *Poèmes et chants élégiaques*, Paris, Firmin Didot, in-18, 1824, 3e éd., 1825 : p. 58 (vers du *Vallon*).

2. *Odes*, Paris, Pinard, 1825, in-18. P. 65 (vers du *Lac*).

3. *Élégies Rhémoises suivies de fragments dramatiques et d'un essai sur les nouvelles théories littéraires*, Paris, Pinard, 1825, in-8. P. 40 (vers du *Vallon*). L'*Essai* retrouve les idées de Mme de Staël sur la poésie lyrique dans Klopstock, Schiller, Gœthe, Byron, W. Scott, Chateaubriand et Lamartine (en particulier, *le sentiment impérieux de l'incomplet de notre destinée*).

4. Pauthier de Censay, *Mélodies poétiques et chants d'amour*, Paris, Doyen, 1826, in-18. P. 158 (vers du *Vallon*).

5. *Poésies élégiaques*, in-18, Caen, Chalopin, 1826. P. 15 (vers du *Souvenir*) ; p. 69 (vers de *La Gloire*) ; p. 149 (vers de la *Semaine Sainte*).

6. *Poésies*, in-18, Paris, Dupont, 1826 ; 2 éd., 1827. P. 94 (vers du *Lac*).

7. *Études poétiques*, Toulon, Duplessis-Ollivault, 1827, in-18. P. 41 (vers du *Souvenir*) ; p. 75 (vers du *Vallon*).

8. *Mélodies Helvétiques*, Paris, Pinard, 1828, in-18. P. 83, l'*Automne* (un vers du *Vallon*).

9. *Tableaux poétiques*, in-8, Paris, Balzac, 1828. P. 1 (un vérs de *l'Homme*).

10. *Chants d'amour et poésies diverses*, in-8, Paris, Ducossois, 1830. P. 151 (un vers de l'*Homme*). — Dans sa *Préface*, Alphonse Brot désespère d'émouvoir par ses vers érotiques « les âmes du siècle que Byron, Mme de Staël et Lamartine ont promenées toutes frémissantes, si l'on peut s'exprimer ainsi, au milieu des hautes régions de l'enthousiasme et du platonicisme ».

11. *Odes et Ballades*, 4e éd., Paris, Tastu, 1828. Livre IV, ode I (vers de l'*Enthousiasme*).

entrées pour une notable part dans l'influence qu'il a exercée. Il faudrait faire, pour en rendre compte, une étude générale qui n'est pas du ressort d'un éditeur des *Méditations*.

V

Jugements sur les Méditations.

(Suite)

1831-1913

Je me contenterai, pour cette période, de poursuivre une revue très rapide de la presse et de la critique, en y joignant les impressions de quelques lecteurs intéressants[1].

45. 1831. Jules Canonge. *Le Tasse à Sorrente, Térentia, le monge des îles d'or :* poèmes, nouvelle et impressions. Paris, librairie de Ch. Gosselin, 1839.

L'ange de poésie : à M. de Lamartine[2].

L'ange de la poésie rappelle Lamartine à la solitude, où il lui a jadis dicté « des sons harmonieux ».

Pour mieux en écouter la sublime merveille,
Le siècle étonné s'arrêta.

Il le détourne de la politique et lui conseille de n'agir sur le siècle que par la poésie.

Cette pièce est de 1831 : Lamartine en remercie l'auteur par une lettre du mois de juin[3]. Il était alors candidat à Dunkerque.

46. 1831. Pierre Leroux. Aux philosophes ; 3e article. *De la poésie de notre époque* (suite). *Revue Encyclopédique,* t. LII, octobre 1831, p. 627-648.

Il combat, en parlant de Lamartine, « un préjugé qui le fait considérer comme un poète chrétien, je dirais presque comme un poète sacré, et qui cache ainsi à la foule le véritable caractère de son œu-

---

1. Je ne retiens que les jugements qui ont rapport aux *Méditations*. Quelques-uns ont beau être formulés en termes généraux ; c'est sur le premier recueil qu'ils sont fondés. — Voyez la note 6 de la p. xcii, pour la contribution de M. Bourquin à cette partie du travail.

2. P. 190. — Il y a encore dans le même volume, p. 319, une épître en vers à M. de Lamartine.

3. *Ibid.*, p. 192-193. Cette lettre n'a pas été recueillie dans la *Correspondance* de Lamartine.

vre ». Lamartine est sceptique », et « panthéiste de sentiment plutôt que d'intelligence ».

« Pour apprécier les poètes chrétiens de notre temps..., il faut bien distinguer leur véritable inspiration, leur pensée lyrique, leurs tristesses ou leurs joies, sous ces voiles chrétiens dont se pare leur muse.

« ... Le doute et l'incertitude sont devenus de plus en plus visibles chez Lamartine à mesure que les années s'écoulaient. Ses premières *Méditations* sont de tous ses ouvrages celui où les croyances chrétiennes se font le plus sentir. »

Lamartine « ne sait chanter que la vie diffuse dans l'espace et le temps, coulant de forme en forme dans le vaste océan de l'être... » Il « n'est que lyrique ». Il choisit ses symboles dans ce que l'univers a de plus impalpable et mobile ; et son rythme est « abondant, doux, et fluide ».

47. Sainte-Beuve. *Poésies diverses*, I (1832).

Epître à Lamartine[1], à qui Sainte-Beuve prête, au milieu de sa gloire, le regret du temps où il s'agitait, inconnu,

Mais aimant, espérant, âme ouverte et féconde.

Le vrai Lamartine

Celui que nous cherchons et qui remplit nos cœurs,

c'est celui qui

Avant le Crucifix, le Lac, avant Elvire,

« promenait sa folie » en Italie, ou venait lire *Saül* à Talma, et se cachait les hivers à Milly.

Dans ce temps plus d'amour enflait ce noble sein.

Mais le poète se reprend : non ;

Oh ! non, tout n'était pas dans l'éclat des cheveux,

et la maturité apaisée, radieuse, est encore la plus belle.

La réunion de ces pièces dans le recueil de 1845 faisait écrire par Hortense Allart au poète :

« Vous allez trop louer Lamartine, je le crains : excepté dans quelques morceaux, il a moins de saveur que l'eau chaude[2]. »

48. Sainte-Beuve. *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1832.

Séparément, et dans le détail, les secondes *Méditations* sont souvent supérieures aux premières : « Comme ensemble, comme morceau définitif, j'aime mieux les premières. »

1. Édition Charpentier, 1840, p. 243. — La pièce a paru dans la *Revue des Deux Mondes*, juin 1832.

2. *Lettres inédites*, p. p. Léon Séché, p. 125.

« Il y a bien de la grandeur dans son volume de 1820 ; il est merveilleusement composé sans le paraître ; le roman s'y glisse dans les intervalles de la religion : l'Élégie éplorée y soupire près du Cantique déjà éblouissant. Le point central de ce double monde, à mi-chemin des Hauts-lieux et du Vallon, le miroir complet qui réfléchit le côté métaphysique et le côté amoureux, est le Lac. Le Lac, perfection inespérée, assemblage profond et limpide, image une fois trouvée et reconnue par tous les cœurs [1]. Rien ne saurait donc être plus achevé *en soi* que ce premier volume des Méditations [2]. »

49. G. Planche. *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1835. Article sur le *Voyage en Orient* (*Portraits littéraires*, Bruxelles, 1836, in-12, t. I, p. 169 et 173).

Parenté intime entre les *Méditations* et la *Bible*. Mais « les *Méditations* et les *Harmonies* sont complètes par elles-mêmes et n'ont besoin d'aucune histoire ni d'aucune géographie pour se révéler pleinement ». C'est une « poésie vivante et vigoureuse.

50. G. Planche. Article sur *Jocelyn* (*Portraits littéraires*, I, 178-182 et 206).

Lamartine n'est pas un poète systématique et théoricien ; il n'est d'aucune école. Inventeur, il « n'a jamais tenté volontairement ces voies inattendues. S'il a été nouveau, c'était à son insu, il se livrait à l'élan spontané de sa pensée, et ne prévoyait pas lui-même le but où il marchait... » Il « n'a eu qu'à être lui-même pour conquérir d'emblée la sympathie et l'admiration... Il est demeuré le poète des philosophes, mais il n'a pas cessé d'être le poète des femmes ».

Les nouvelles *Méditations* et les *Harmonies* ne sont pas inférieures aux premières *Méditations* : progression de cette poésie qui ne chante que « Dieu, l'homme et la nature ».

Il y avait dans les *Méditations* quelques atteintes données à la grammaire : bien moins que dans *Jocelyn*.

51. D. Nisard. *M. de Lamartine en 1837* [3].

---

1. Serait-ce donc le *Lac* de Lamartine qui aurait suggéré à Sainte-Beuve le symbole expressif de l'âme de Madame de Couaën dans le roman de *Volupté* ?

2. *Portraits contemporains* (éd. en 3 vol.), I, 192 ; (éd. en 5 vol.), I, 175 (G. Michaut).

3. *Essais sur l'école romantique*, p. 284. — M. Yvon Delbos, ancien élève de l'École Normale supérieure, qui a consacré à Nisard un Mémoire pour le diplôme d'études supérieures, a constaté que le texte de 1891 ne présentait que de très légères différences avec le texte des articles originaux.

Long morceau sur les *Premières Méditations*[1] et leur succès. « On demandait un poète qui mît son cœur dans ses vers... Il fut d'abord le poète de tous ; son histoire était plus ou moins celle de tous les esprits délicats et cultivés de son époque ». Qualités de sa langue et de son style ; conseils des classiques et flatteries des romantiques. Nisard ne peut suivre Lamartine dans le ciel, ou les nuages, des *Harmonies*. Les *Méditations*, après les *Harmonies* et *Jocelyn*, restent le meilleur ouvrage de Lamartine.

52. NISARD. *Histoire de la littérature française*, t. IV (1861)[2].

« Vers d'une harmonie que Racine même n'a pas connue...; chant... » Lamartine est un musicien.

Poésie de rêve, qui « reste sur le seuil de beaucoup de choses ». Tout est atténué, caressant, « émoussé ». Le français y devient « une langue musicale comme celles de l'antiquité ».

53. SAINTE-BEUVE. Préface à une édition de *Paul et Virginie*, octobre 1836. — *Portraits littéraires*, t. II, p. 139.

Lamartine a proclamé dans *Jocelyn* l'influence de Bernardin de Saint-Pierre sur les jeunes cœurs : « il n'y a pas rendu un moindre hommage dans le titre et dans maint retentissement de ses *Harmonies*, mais nulle part d'un instinct plus filial, selon moi, que par cette pièce du *Soir* des premières *Méditations*, qui est comme la poésie même de Bernardin, recueillie et vaporisée en son intime essence ».

54. SAINTE-BEUVE. *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1839. Article sur les *Recueillements poétiques*[3].

« La lyre première de Lamartine... était vague, éolienne ; mais elle n'était pas indéfinie : tant mieux. » Lamartine, en y ajoutant « des cordes en tout sens », en a fait une « machine-monstre », sans harmonie, sans mélodie. « O Lac, cadre heureux, écho plaintif et modéré, chose amoureuse et close, qu'es-tu devenu ? »

55. SYLVIUS (Edmond Texier). *Physiologie du poète*. Illustrations de Daumier. Paris. Jules Laisné, 1842, in-12.

Railleries à l'adresse de V. Hugo, Musset, le poète intime (Sainte-Beuve), la dixième Muse (Mme de Girardin). Lamartine[4] n'est pas

---

1. P. 307-312. Voir aussi çà et là dans la suite de l'article.
2. 13e éd., 1886, p. 523.
3. *Portraits contemporains* (éd. en 3 vol.), I, 352 ; (éd. en 5 vol.), I, 348 (G. Michaut).
4. P. 33.

épargné. Il répète sans cesse le même mot : *mon âme*, dans ses vers, *mon pays*, dans ses discours. « On a calculé que rien que dans ses *premières Méditations*, M. Lamartine avait dix fois conjugué le verbe *passer*, dans tous ses temps et dans tous ses modes » (Citation de la fin du *Golfe de Baïa* et de cinq ou six autres exemples).

56. P. THOMAS-LEFEBVRE. La *grammaire des gens du monde ou Études grammaticales et critiques sur les* MÉDITATIONS, les HARMONIES, JOCELYN, etc. Paris, Librairie classique de Mme Ve Maire-Nyon, quai Conti, 13 ; Hachette, libraire de l'Université, rue Pierre-Sarrazin, 12, 1843. In-8.

L'auteur admire le génie de Lamartine, mais regrette qu'il ait de plus en plus, d'un recueil à l'autre, « porté au public le défi de rester le chantre de l'âme, tout en dédaignant la correction comme chose futile et vaine... Ses premières publications sont, à cet égard, ce qu'il a produit de plus parfait »[1].

57. EUG. MANUEL *Lettres de jeunesse :* à Laurent Pichat, 7 avril 1844[2].

« Les amateurs de bibliographie seront à peu près seuls (d'ici à cent ans) à connaître la *Chute d'un ange*... ; on ne lira, on ne connaîtra que les *Méditations*, quelques parties de *Jocelyn*... »

M. Eug. Manuel a raconté quelque part[3] que les élèves de l'école normale supérieure choisissaient chaque année, parmi les contemporains illustres, ceux à qui l'on portait au 1er janvier la carte collective de l'école. On votait sur les noms proposés. En 1845, Lamartine arriva en tête de la liste : après lui, Chateaubriand et Béranger, et enfin cinq autres écrivains et penseurs.

— A Laurent Pichat, 2 février 1849[4].

Il a découvert avec ravissement que « ce lac des *Méditations*, ce lac aux flots harmonieux... c'est le lac du Bourget. *Raphaël* a tout éclairci ». Et il décrit une promenade qu'il a faite l'an passé sur « le lac de Lamartine », sans le savoir.

58. VINET, *Études sur la littérature française au XIXe siècle*,

---

1. P. VI. — Les critiques de détail sur les *Méditations* sont aux p. 15, 16, 45, 52, 54, 55, 60, 75, 78, 81, 98, 101, 105-106, 135, 167, 173, 174, 213, 218, 220, 239, 259, 271, 306, 309, 316, 327, 347, 356, 357, 366, 368. On en trouvera toute la substance dans les notes de cette édition.

2. P. 15.

3. Cf. Fr. Sarcey, *Journal de Jeunesse*, p. 379.

4. *Lettres de jeunesse*, p. 218-219.

t. II. Poètes lyriques et dramatiques, 1845, p. 138 et suivantes.

Il préfère les premières *Méditations* aux nouvelles et à tout le reste de l'œuvre de Lamartine. « Naïveté... Sentiments religieux... Deuil attendrissant. » On ne croyait pas jusqu'à *Raphaël* à la réalité d'Elvire. Laure est moins touchante qu'Elvire. « Où est Elvire dans les chants mélancoliques de M. de Lamartine? Nulle part et partout.... Ce n'est pas ce qu'il nous en dit, c'est ce qu'il lui dit... qui nous la fait connaître... ». Éloge des morceaux de « philosophie religieuse », et de « la charmante épître intitulée *la Retraite* ».

59. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, 29 octobre 1849, t. I, p. 63. — Article sur Raphaël.

Lamartine pouvait faire l'histoire exacte « de cette passion mystérieuse que le poète des *Méditations* n'a célébrée qu'à demi en la dérobant ». *Elvire* y eût-elle gagné? « Cette vague figure que l'on n'avait entrevue qu'à la clarté des étoiles, en devenant plus précise, resterait-elle aussi élevée et aussi pure? Ne vaut-il pas mieux, lorsqu'une émotion universelle s'est produite autour d'un être idéal, ne pas trop en rapprocher l'objet...? »

Mais *Raphaël* n'est pas « la réalité vive »; c'est « une demi-réalité, ... de la poésie mise en roman ». Le *Lac* vaut mieux que tout *Raphaël*.

60. Henri Boucher, *Souvenirs d'un Parisien*, année 1849[1].

Parallèle entre Lamartine et Victor Hugo. Le jugement général de la poésie Lamartinienne est visiblement déterminé surtout par les *Méditations*: c'est un jugement peu original, mais d'une justesse évidente. « Mélancolie, souffrances... tenant de l'ennui et de la douleur, résignation qui ramène à Dieu...; on voit que ses souffrances n'excèdent pas ses forces, la plainte en diminue l'intensité... Fluidité musicale (du vers) qui à la longue dégénère en monotonie. »

61. Gustave Planche. *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1851. — Article sur Lamartine, à propos de l'édition de ses Œuvres complètes avec Commentaires.

Pour être juste envers Lamartine, il faut « s'en tenir » aux *Méditations* et aux *Harmonies*. Il a fait passer dans la poésie la sensibilité de J.-J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre : Parny ne suffisait

1. T. I, p. 184-187.

plus. Vérité, spontanéité, originalité des *Méditations* ; sobriété du style. Car « la précision n'exclut pas l'abondance ». Chez lui, « les images sont presque des arguments » : aussi ne lassent-elles pas en se multipliant.

62. Alfred Nettement, *Histoire de la littérature française sous la Restauration,* 1853, l. IV, s. II, t. I, p. 260.

Rôle de Genoude, qui « découvrit par hasard le manuscrit sur le bureau de l'auteur » et le publia malgré lui. (C'est la légende).

« Long cri d'admiration et de sympathie », en France, puis en Europe. « Fraîcheur de pensées, pureté de sentiment, vers naturel, abondant et mélodieux. » Et surtout deux causes générales du succès. Lamartine, en exprimant ses sentiments personnels, est aussi « la voix de l'époque ». Et il ramène la poésie « du convenu et du fictif » au « réel ».

Caractère chrétien donné à l'amour. Unité du livre.

Critique des défauts : facilité aboutissant à la négligence.

Tendance au panthéisme. « Parfois quelque chose d'excessif dans les idées et les sentiments. »

Lamartine appartient à « l'école religieuse et monarchique ».

63. G. Flaubert, *Correspondance* : à Louise Colet, 1853[1].

« ... Il ne restera pas de Lamartine de quoi faire un demi-volume de pièces détachées : c'est un esprit eunuque ».

64. Henri Boucher, *Souvenirs d'un Parisien,* année 1855[2].

Il met le *Tailleur de pierres de Saint-Point* au-dessus des premiers vers de Lamartine : « tout à-peu-près, tout vague a disparu... Ses paysages ont aujourd'hui, avec autant de poésie qu'autrefois, plus d'étendue et de lumière ».

65. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi,* 26 septembre 1859, t. XIV, p. 293. — Article sur Villon.

« Le *Lac* de Lamartine a eu ses cascades à l'infini, et a formé

1. *Correspondance,* t. II, p. 201. — Le nom de Lamartine n'est pas prononcé, je crois, dans la première *Éducation sentimentale,* du moins dans les pages où est décrite la formation intellectuelle et esthétique de Jules et d'Henry (cf. notamment p. 159-166, 255-278 et 291-293, éd. Conard. Mais cf. encore p. 61). *Jocelyn* pourtant est cité p. 30. Il semble bien que Jules (c'est-à-dire Flaubert) se soit vite détourné ou affranchi de la sensibilité Lamartinienne.

2. T. II, p. 149.

quantité de petits lacs au-dessous avec des couples d'amants soupirant leurs barcaroles. » D'où la moqueuse invective de Musset dans le préambule de *la Coupe et les Lèvres*.

66. Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*, t. IV, p. 96-99 et 117-123[1]; ch. LV, De l'amour dans M. de Lamartine.

Les *Confidences* et *Raphaël* ont gâté les *Méditations* et *Jocelyn* : « l'homme a trahi le poète ». Il faut se résoudre à ne chercher dans ces poésies que la vérité de l'art, « celle que nous appelons la vraisemblance ». Mais tandis que dans *Jocelyn*, « la poésie est supérieure à l'histoire..., sans y être contraire », *Raphaël* « sonne faux » à côté des *Méditations*, qui ont « la vérité de l'enthousiasme ». Eloge du *Lac* : charme naturel, universel de cette pièce, « son divinisé d'un cœur ému » où « toutes les âmes qui aiment ou qui ont aimé » se reconnaissent.

67. Emile Zola, lettre à Baille, 10 août 1860[2].

... Selon moi, une lecture de Lamartine est de beaucoup plus fertile en vertus qu'une lecture de Juvenal ; l'un vous emporte d'un coup d'aile jusqu'au trône de Dieu, l'autre.... ; ... chez l'un la morale chrétienne fécondée par des chants d'amour....

... Ou enfin, comme Lamartine, ne parle que de l'âme, de l'humanité en général ; et c'est là le poète usant bien de la flamme sacrée...

68. Leconte de Lisle, Le *Nain jaune*, 1864[3]. Les poètes contemporains. II. Lamartine.

Lamartine est venu à l'heure précise « où la phtisie intellectuelle, les vagues langueurs, et le goût dépravé d'une sorte de mysticisme mondain attendaient leur poète. Il vint, chanta, et fut adoré. C'est la « mélancolie bâtarde » de la *Chute des feuilles*, épanouie » au soleil factice du *Génie du Christianisme* ». Sévérité « quelque peu puérile » de Lamartine pour Byron.

« La marque d'une infériorité intellectuelle caractérisée est d'exciter d'immédiates et unanimes sympathies. »

---

1. 10e édition revue et corrigée, 1870. — Le premier volume de cet ouvrage date de 1843 ; le quatrième fut publié en 1860.
2. *Correspondance* (lettres de jeunesse), p. 125 et 128.
3. Reproduit à la fin du volume intitulé, *Derniers poèmes*, 1899, p. 251.

Lamartine n'est pas « un artiste. Il n'en possède ni les dons créateurs ni le sens objectif.... Le vers des *Méditations,* ample et mou, n'a ni ressort ni flamme ». Il est *lymphatique, énervé.* La pensée est confuse ; ce sont des lieux communs noyés dans les larmes. Mais « l'héroïque bataillon des Elégiaques verse moins de pleurs réels que de rimes insuffisantes ».

Les *Harmonies* supérieures aux *Méditations* ; en dépit du sentiment commun des lecteurs, le *Lac* est au-dessous des *Novissima verba.*

69. Edm. Lepelletier, l'*Art,* n° 4 ; jeudi 23 novembre 1865. — Article sur « l'Idée et la Forme ».

Contre les esprits médiocres qui ont entrepris « de persuader que l'Idée haïssait la Forme, comme les hiboux haïssent la lumière et les admirateurs de M. de Musset la Poésie ».

« Cette opinion schismatique fut prêchée au temps où l'on avait une Elvire, au temps où l'on rêvait au bord des lacs, M. de Lamartine étant poète ».

70. Verlaine, l'*Art* n° 3-5, jeudis 16 et 30 nov., et 23 déc. 1865. — Trois articles sur *Baudelaire.*

Pour l'art, contre l'inspiration et la passion. Assez dur à Hugo pour les *Contemplations* et les *Chansons des rues et des bois.* Éloge de Vigny seul parmi les romantiques.

Silence total sur Lamartine qui est certainement visé dans la profession générale de mépris pour la poésie d'inspiration[1].

71. Sainte-Beuve, *Lettre* à M. Paul Verlaine, 19 novembre 1865[2].

Il proteste contre le dédain pour l'*inspiration lamartinienne.* Il rappelle que les *Méditations* ont été une renaissance de la poésie. « Aucun dessin, aucune composition dramatique », style imprécis ; mais quelle « puissance voilée sous leur harmonie éolienne » ! Et « elles apportaient avec elles le souffle nouveau. Notre point de départ est là », et non chez Hugo.

---

1. Il ne faudrait pas croire que toute la jeunesse d'alors fût derrière Verlaine et Lepelletier. Le jeune Waldeck-Rousseau, étudiant en droit en 1864, « dressait sur le même piédestal le chantre d'Elvire et le prestigieux orateur de la France parlementaire » (H. Leyret, *La jeunesse de Waldeck-Rousseau,* Revue de Paris, 1er décembre 1907, p. 456). Il est vrai qu'il venait de sa province.

2. *Nouvelle Correspondance,* p. 213.

72. M. Silvestre de Sacy. *Rapport présenté au sénat dans la séance du vendredi 3 mai 1867.* — Bulletin du Bibliophile, 1867, p. 144-148,

Il rappelle plusieurs fois les *Méditations*.

73. De Pontmartin. *Nouveaux samedis*, t. VII, in-18, 1820[1]. Lamartine (mars 1869).

Les *Méditations* furent « une matinée de printemps ». Elles réalisèrent le vœu et le pressentiment de tous les cœurs, l'idéal de la Restauration. Les femmes voulaient « aimer sans faillir » ; elles auraient également repoussé « un amour sans religion et une religion sans amour ».

74. — *Ibid*[2]. Encore Lamartine.

Les *Méditations* furent une révélation.

Lamartine a plus fait en poésie que Chateaubriand en prose. « La poésie des *Méditations* n'a pas une ride. » Chateaubriand « n'a pas même entamé Jean-Jacques », et Lamartine « a tué Jean-Baptiste ».

Les secondes *Méditations*, « au moins égales aux premières », souffrirent du succès des *Messéniennes* de C. Delavigne.

75. Ch. de Mazade, *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1870. — Lamartine.

Les *Méditations* furent « la révélation soudaine et imprévue d'une poésie nouvelle ».

« C'était un Byron adouci, sans révolte et sans amertume ; un René plus jeune et moins orageux que le premier. »

« Il transforme en poésie ce que les enfants et les femmes sentent comme les hommes, et c'est pour cela qu'il a parlé à tous les cœurs. »

76. V. de Laprade. *Le sentiment de la nature chez les modernes,* 1870 : L. VII, ch. 2.

Dans les *Méditations*, on sent « l'homme », on oublie « le rimeur ». C'est « la musique spontanée qui s'échappe de l'âme humaine touchée par le désir ou le regret ». Les imperfections de forme ne comptent pas.

---

1. P. 1-15.
2. P. 16-34.

77. E. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs,* 1876, ch. xvii. La statue de Lamartine.

Poète, c'est-à-dire « créateur », Lamartine a « transfiguré l'amour ». De Marot à Chénier, tous nos élégiaques sont des païens. Dans les *Méditations,* l'amour est « presque une religion » ; et « pour la première fois viennent s'asseoir à côté du chantre d'Eros, deux muses inconnues à l'antiquité, la mélancolie et l'espérance ».

78. Émile Zola. *Documents littéraires,* in-18, 1881. — Articles parus d'abord dans le *Messager de l'Europe* à Saint-Pétersbourg. (Ch. v). Les poètes contemporains[1].

« Un de mes étonnements est l'oubli où peu à peu Lamartine semble tomber tout entier. Lui, était venu le premier. Lorsque les *Méditations* parurent, il sembla qu'une voix descendait du ciel... Je n'ai qu'à évoquer mes souvenirs de jeunesse pour retrouver la place que Lamartine occupait dans les cœurs. Il y était le bien-aimé, celui avec qui on rêvait... Il ouvrait aux âmes les plus honnêtes le ciel des amours idéales... Il avait créé une façon de rêver et d'aimer, et les amants de l'époque se servaient de ses vers comme d'interprètes. Eh bien ! c'est cet homme qu'on ne lit presque plus... »

« Il n'est plus dans les conversations littéraires, je ne lis pas une fois en un mois son nom dans les journaux, ses livres enfin se vendent très mal[2]. »

D'ailleurs cet oubli s'explique. « La poésie de Lamartine était simplement une musique, une phrase mélodique qui coulait de source. ... Au fond il n'apportait qu'une plainte, une désespérance résignée, au lendemain du grand bouleversement de la Révolution et des guerres du premier Empire. Seulement les temps ont changé ; on est entré dans une époque d'action... Il ne correspond plus à notre état d'esprit... »

« Je ne lui connais pas de disciples[3]... »

« Lamartine n'exerce plus aucune influence appréciable[4]. »

79. Arsène Houssaye. Les Confessions, 1885, in-8, t. I, p. 234-250. Lamartine.

A. Houssaye ne voit pas les *Méditations* distinctement dans l'œuvre

---

1. Chateaubriand, Hugo, Musset, Gautier, ont des chapitres séparés. Lamartine n'en a pas. Zola lui consacre une seule page.

2. C'est inexact pour les *Méditations* : cf. p. lxxxvii.

3. P. 166-167.

4. P. 169.

poétique de Lamartine, et l'impression qu'il en a gardé se confond dans celle des *Harmonies.* Poésie fuyante et insaisissable, mais qui réfléchit le ciel.

« Lamartine continue Racine et Chénier tout en les exaltant : mais il a aussi des échos lointains de Moïse et de David. »

80. Sully Prudhomme. *Inauguration de la statue de Lamartine le mardi 7 juillet 1886. Discours* (au nom de l'Académie française)[1].

« Nous avons tous été dès notre enfance, à notre insu, imprégnés de son influence par l'air natal encore tout ému des vibrations de sa lyre. Il est juste, il peut être opportun de rappeler leur dette à ceux qui auraient pu l'oublier. »

« Étonnante originalité » des premières *Méditations,* qui « viennent à point pour le besoin des cœurs ».

« Le soupir des premières *Méditations* remplit tout à coup le vide des âmes élevées... Tout ce qu'il y a de musical dans la versification française venait de subir une profonde rénovation. Le mouvement de la strophe était dans cette poésie le mouvement même de l'âme... C'était le génie enfin : la nature créant par sa créature. »

« Il dépeint la campagne et la mer peut-être plus encore par les sentiments qu'elles inspirent que par les sensations qui les figurent. Dans le *Lac,* par exemple, la description à peine indiquée se fait comme d'elle-même sur le fond doucement pâli de la mémoire... »

81. Paul Desjardins, *Revue Bleue,* 10 juillet 1886. — Article sur *Lamartine*[2].

A propos de l'inauguration de la statue de Lamartine, M. P. Desjardins constate la « résurrection de Lamartine ». Il était donc oublié ? Pourquoi ? Il n'est plus « actuel ». Il n'est pas « classique ». Il a eu le « génie » sans la patience. Parmi les pièces qui ne vieilliront pas, M. Desjardins ne compte qu'une des premières méditations, l'*Hymne à la douleur* (le Désespoir).

82. Paul Bourget. *Études et portraits,* 1886, t. I, p. 193. Lamartine[3]. — Article un peu embarrassé et indécis.

---

1. Firmin Didot et Cie, 1886, in-4.

2. P. 60.

3. On remarquera que dans ses *Essais* et *Nouveaux Essais de Psychologie Contemporaine* (1883 et 1886), ce sont Baudelaire et Leconte de Lisle seuls qui représentent la part de la poésie dans la formation intellectuelle et sentimentale des jeunes générations françaises ; Lamartine n'a pas de place dans la galerie.

« Imagination des états d'âme... Monde du rêve infini... Charme presque céleste d'une musique entendue dans une sphère où les cris des passions ne pénètrent pas. » En revanche, incapacité « d'étreindre le réel », et d'observer « la sensibilité d'autrui ». Lamartine est aujourd'hui difficile à classer : il ressemble « aux grands rêveurs du Nord, à un Shelley et à un Keats, par ce caractère d'une beauté poétique absolument étrangère à tout ce qui n'est pas la poésie. Il y a du peintre chez V. Hugo, il y a de l'orateur chez Alfred de Musset, il y a du philosophe dans Alfred de Vigny ». Lamartine est un pur poète. « Il ne suit pas de là qu'il soit le premier de tous ; mais à coup sûr il est unique. »

83. Brunetière. *Revue des Deux Mondes,* 15 août 1886. La poésie de Lamartine.

Quelles sont les causes du discrédit actuel de Lamartine ? Écartant les causes politiques, Brunetière discute les reproches que font les « jeunes » à cette poésie. 1° Lamartine n'est pas assez artiste : incorrections de langue ; rimes faibles et communes. Mais ce n'est que par « des préjugés d'école » qu'on attache tant d'importance à la « perfection matérielle » de la « forme ». « Si la poésie avant d'être une *peinture,* peut et doit être une *musique* », Lamartine est, « à ce seul point de vue de la forme », un grand inventeur. — 2° « Quand on ne le trouve pas assez artiste, c'est plutôt qu'il est trop naturel. » Ses sentiments ne sont pas assez rares ; tout le monde le comprend. Oui, « on le trouve banal parce qu'il est humain ». C'est justement ce qui fait de lui « le plus universellement vrai des grands poètes de ce siècle. Car il y a de la rhétorique dans la *Tristesse d'Olympie* ; il y a de la littérature jusque dans le *Souvenir* de Musset... ; mais il n'y a pas trace de littérature dans le *Lac,* pas ombre seulement de rhétorique, et c'est ce qu'en fait la suprême beauté. » Conclusion : « l'heure viendra, tôt ou tard, pour Lamartine d'être mis à son rang » ; et « il se pourrait que ce fût le premier ».

84. E. Faguet. *Etudes littéraires sur le XIXe siècle,* 1887. Lamartine[1].

Succès « prodigieux » des *Méditations*[2].

Caractères de l'élégie lamartinienne réalisée dans une douzaine de poèmes, dont l'*Isolement,* le *Vallon,* le *Lac,* l'*Automne* : c'est « l'expression de choses à peu près insaisisssables », fatigue, silence, assoupissement, impressions fugitives, etc.. Suppression du fait, de

---

1. P. 73. — 2. P. 77.

l'anecdote, de tout qui précise et matérialise. « Qualité artistique tout à fait exquise » de la douleur[1].

85. Barbey d'Aurevilly. *XIXe siècle.* Deuxième série. *Les œuvres et les hommes.* Les poètes, 1889, in-8.

« ...La plus haute poésie qui ait traversé le XIXe siècle. » Mais « le livre qui donne la mesure complète de son génie..., ce sont les *Harmonies* » (Parce que « le mérite absolu de Lamartine parmi les poètes », est d'avoir chanté Dieu.) Il a été « un grand poète sans littérature ». La France de la Restauration « fut littéralement enivrée, quand elles parurent, de l'éther pur de cette poésie inconnue des *Méditations* qu'on n'avait jamais respirée ». Tout immortel qu'il est, on l'oublie en ce temps-ci. « Il est de sots silences tout à coup dans la gloire, et nous sommes dans un de ceux-là[2]. »

86. Charles Morice. *La littérature de tout à l'heure,* 1889. Ch. II, Les formules accomplies.

« A la date où écrit La Fontaine, il nous faut attendre près de deux fois cent ans pour que l'humanité retrouve ce sentiment du Mystère qui est pourtant le fond vivant de la Poésie ; — il nous faut attendre près de deux fois cent ans ce vers de Lamartine :

Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore...[3] »

Lamartine n'a pas brisé « les chaînes des traditions ». Il « n'aime pas Rousseau, mais il en vient, et il a lu Chateaubriand qui a lu Bossuet.... »

« Lamartine... est un enfant calme et joyeux. »

Injustice de la présente génération pour Lamartine. « Elle est mal préparée à sympathiser au lyrisme splendide, mais abandonné de Lamartine, à cette fantaisie claire et royale, naturelle et qui ne se surveille pas, à ce génie superbement ignorant du procédé comme de toute chose qui s'apprenne. »

La poésie était morte. Lamartine lui a rendu « l'idéal et la vie, le souffle, l'harmonie, l'ampleur ». On lui doit « la *possibilité* des poètes qui l'ont suivi ». Et, « quoi que Alfred de Vigny et Baudelaire aient vécu, Lamartine reste, parmi les morts, notre seul Poète... Seul il échappe à ce triple malheur du caractère français : le didactique, le critique et l'ironique »[4].

---

1. P. 87-90.
2. P. 140-156. — L'article fut écrit à l'occasion de la publication des *Mémoires inédits* (1870) : l'auteur n'y voyait encore rien à changer en 1889.
3. P. 99. — 4. P. 143-145.

87. Ch. de Pomairols. *Lamartine,* 1889.

Nouveauté et tradition chez Lamartine. La nouveauté, c'est « la poésie ». Mais les *Méditations* ne sont pas révolutionnaires, romantiques [1].

Spiritualisme des *Méditations* [2].

Lamartine, « sans rupture radicale », enrichit « le style monotone et pauvre » des poètes du XVIIIe siècle et de l'Empire [3].

88. R. Rosières. *Revue bleue,* 8 août 1891. Pourquoi on ne lit plus Lamartine [4].

Lamartine n'a jamais retrouvé le succès des premières Méditations. Ses funérailles (1869) et son centenaire (1890) rendent sensible le déclin de sa gloire. On le lit à 18 ans ; on l'abandonne à l'âge de la réflexion.

« Lamartine n'a su ni tirer un monde nouveau de son propre génie, ni même concentrer en ses vers le génie de son époque. »

Causes du succès des *Méditations* : 1° Causes politiques ; désir des légitimistes d'avoir un grand poète ; 2° Causes littéraires ; joie des lettrés de voir mettre en vers « la phraséologie sonore et imagée de Chateaubriand. »

Réminiscences et imitations dans les premières *Méditations.* Lamartine n'a pas d' « idées ». Quatre ou cinq thèmes développés en vers « toujours du même ton », par des images « toujours de même teinte ». Lamartine est un gentilhomme qui a peu de culture, pas de sens critique, une technique insuffisante et arriérée. Il ne connaît pas l'amour, guère plus l'amitié, ni la famille, ni l'enfant, ni la pitié des faibles. Il n'est pas gai. Son œuvre est « la plus monotone et la plus étroite qui soit en aucune littérature ». Son éloquente « mélancolie » est toute d'emprunt et de mode : il a tout, jeunesse, santé, beauté, génie ; il ne lui manque que de l'argent ; cela ne justifie pas une telle « désolation ».

89. Emile Deschanel. *Lamartine,* 1893, t. I, p. 71-91 : ch. IV. Caractères généraux de la nouvelle poésie ; — p. 91-130, ch. V-VI. L'Isolement, le Lac, les Méditations.

» Le sentiment de la nature, la mélancolie, les aspirations vers l'infini, traversées de doute et de désespoir, l'idéalisme chrétien, la passion divinisée, tels sont d'abord les caractères généraux de la nouvelle poésie » (p. 75-76).

---

1. P. 9-10, et 33. — 2. P. 51. — 3. P. 81.

4. Imprimé dans *Recherches sur la poésie contemporaine,* in-18, 1896 : P. 167-196 : Pourquoi on ne relit plus Lamartine.

Transformation de l'*élégie*, où Lamartine ajoute aux deux éléments de tristesse et d'amour, « le sentiment spiritualiste et religieux » (p. 96).

Deux veines moins neuves : 1° l'*ode* : rhétorique classique (p. 115). 2° l'*épître* ou *discours philosophique*.

L'amour platonique, ou devenu platonique, des *Méditations*, ravit les femmes, qui « ont besoin à la fois de vertu et d'amour ». C'était un mélange enivrant (p. 123).

Charme du style sincère, mélodieux et suave (p. 129-138).

Prédominance de la sensibilité sur l'imagination. « Croire et aimer sont les deux ailes de son génie. » Mélodie du style et du vers ; fluidité et transparence des images. Poésie de rêve, analogue à la musique.

90. Brunetière. *Évolution de la poésie lyrique*, 1893, t. I, p. 105-140, 3e leçon : la poésie de Lamartine[1].

Ce qu'il y avait de connu, ce qu'il y avait de nouveau dans les *Méditations*. Abondance intarissable et limpide. Noblesse de l'inspiration : poésie, sans doute peu plastique, où toute réalité « se déforme », mais toujours « dans le sens de la noblesse et de la pureté ». Sa conception de l'amour, qui lui prouve Dieu. Sa conception de la nature, religieuse aussi ; mais « personne ne l'a sentie plus directement, ou l'a plus naturellement aimée ». Sa manière d'envisager la Mort. Poète original. Il a « constitué presque tous les thèmes lyriques sur lequel on allait vivre après lui cinquante ans ». Mais « il n'a pas donné encore à l'élément personnel ou au *moi* toute l'importance — et la légitime importance — qu'il pouvait recevoir » : il est souvent « oratoire » autant que « poétique ». Il est à peine un romantique ».

91. Larroumet, *Etudes de littérature et d'art*, t. II (1894), p. 61, Lamartine (article du 15 août 1893).

Larroumet essaie d'expliquer pourquoi « Lamartine retrouve faveur auprès du public ».

Accord de Lamartine avec la génération de 1820 ; mais désaccord avec les générations suivantes pour lesquelles il n'est ni assez révolté, ni assez artiste. Après les romantiques effrénés, les réalistes, parnassiens, et baudelairiens, on est fatigué de tous les jeux factices de la pensée et de la forme. « Nous voulons voir un homme marchant sa marche naturelle ». C'est le mérite de Lamartine : « il chantait comme l'on respire ».

Et puis on laisse aujourd'hui tomber les œuvres de son déclin, négligées et faibles. On revient aux *Méditations*, au petit nombre des poèmes éternels.

---

1. Cf. encore le *Manuel de l'histoire et de la littérature française*, p. 408.

92. Edouard Grenier, *Souvenirs littéraires*, 1894, in-12. I. Lamartine[1].

Je n'ai connu Lamartine que tard, en 1848. Il avait été le charme et l'idole de ma jeunesse, comme il le fut de tous mes contemporains, nés en même temps que les *Méditations*.

93. Jules Lemaitre, *Les Contemporains*, t. VI, 1896. Longue étude sur *Lamartine*, p. 79-224.

Les *Méditations* furent habilement « lancées » : sans la complicité du « faubourg », le poète eut pu attendre longtemps la gloire (p. 96).

Le *Vallon* abonde en vers *qui n'avaient pas encore été faits*. Précision dans l'expression du sentiment. « Ici (dans les *Méditations*), il y a la source et le flot, l'harmonie large et continue, une spontanéité, une facilité de rime, et une beauté simple d'images..... grandes, non détaillées, non situées dans le temps..... Lamartine est, à coup sûr, le plus libre, le plus aventureux, le moins scolaire, et le moins académique des grands écrivains » (p. 102-104).

« Conception platonique de l'amour, spiritualisme ardent, amour de la nature, voilà ce que Lamartine semblait apporter aux hommes, ce dont il faisait de suaves mélanges, et ce qu'on eût dit qu'il inventait à force de fervente candeur. » Dans son premier recueil, toute la tradition « la plus pure » de l'humanité, « la fleur de spiritualité des plus nobles races et des plus beaux siècles », poésie juive, idée platonicienne, « mysticisme amoureux de Dante et de Pétrarque », grâce fluide et sensualité angélique de Fénelon, cantiques de Racine, onction de l'*Imitation*, et ce qu'il y a de « plus léger », de « moins charnel » dans la poésie érotique du XVIIIe siècle, se mêlent et s'achèvent. L'ère classique se termine en lui, et il ouvre une autre ère (p. 110).

Mais voici, un peu plus loin, la thèse contraire :

Inexpérience technique ; phrases indéfinies, aux contours flottants, sens arêtes ; syntaxe molle, à peine correcte ; tout au même plan ; « afflux de sensations à peine ordonnées ». Ainsi « Lamartine est le moins classique et le plus primitif de nos poètes » (p. 179).

La poésie de Lamartine, dans notre littérature, « n'est point un anneau dans une chaîne ». Presque rien avant lui, rien après. « Il domine notre histoire poétique ; il ne s'y accroche ou ne s'y emboîte qu'imparfaitement ». Il procède surtout « des anciens poètes hindous ». Il n'est pas « gréco-latin », il est « oriental », « arya ». Il est « le Poète » (p. 223).

---

1. P. 11.

94. E. Zyromski. *Lamartine, poète lyrique*, 1897.

Interprétation bergsonienne [1] et symboliste [2] de la poésie lamartinienne, où les *Méditations* fournissent beaucoup, et peut-être fournissent l'essentiel, sans être distinguées nettement des poésies ultérieures.

95. Georg Brandes. *Die Litteratur des neunzehnten Jahrhundert in ihren Hauptströmungen*. Dritter Band. Die Reaktion in Frankreich. Leipzig, 1898, in-8.

C'est dans ce volume consacré à la réaction classique que le critique Danois G. Brandes place Lamartine et ses *Méditations* (pp. 233, 235, 244-250) : dans le volume sur l'*Epoque romantique*, le seul qui ait été traduit en français (*L'École romantique en France*, trad. par A. Topin, in-8, 1902), les *Méditations* ne sont rappelées qu'en passant.

96. R. P. G. Longhaye, de la C. de J. *Dix-neuvième siècle. Esquisses littéraires et morales*, 1900, in-12 [3].

La poésie de Lamartine n'est pas vraiment chrétienne, mais il a fait rentrer Dieu « dans les habitudes de notre vie contemporaine ». En bien et en mal, Lamartine est à peu de chose près « Chateaubriand parlant en vers ».

Les *Méditations* font naître en France le lyrisme, la poésie personnelle. Les additions qui ont grossi le volume, et le Commentaire sont regrettables.

97. Marc Citoleux, *La poésie philosophique au XIXe siècle* ; Lamartine, 1905. 2e P., ch. 1, p. 261 et 390.

Part de l'idéalisme allemand, du spiritualisme français (Rousseau, Chateaubriand, Cousin), et des émotions personnelles dans la philosophie des *Méditations*. Scepticisme qui s'en va ; rationalisme naissant.

98. F. Gregh, *Etude sur Victor Hugo*, in-18, 1905 [4].

(A propos des *Odes et Ballades*). « Combien les *Méditations* de Lamartine, publiées deux ans avant les premières *Odes*, sont plus profondes, plus sincères, plus neuves ! »

« Les *Méditations*, le livre vraiment précurseur, ont vraisemblablement impressionné Hugo. »

« ... De ces trois illustres poèmes, si le *Lac* est le premier en date

---

1. P. 224. — 2. P. 308-323. — 3. P. 351 et suiv. — 4. P. 22, 34 et 58.

et le plus délicieux, le *Souvenir* le plus ému et le plus aigu, c'est la *Tristesse d'Olympio* qui est le plus beau peut-être... »

99. Comtesse Mathieu de Noailles, *Les Eblouissements*, 1907, in-18[1]. Le Vallon de Lamartine.

Dans ce vallon, tintant de fraîcheur argentine,
J'ai mis mes faibles pas dans vos pas, Lamartine...
Ah! si lourdes que soient vos plaintes immortelles,
Vous avez moins souffert, car vous aviez des ailes...
Vous ne pouvez savoir comme est soudain strident
Ce besoin que l'on a de ne pas disparaître,
D'être, d'être toujours et sans fin, d'être, d'être!
Vous...
Vous étiez un archange orné de paix divine.
Mais moi...
J'ai su...
Que mes dieux sont en moi, qu'ils mourront avec moi...
Hélas! douleur d'aller s'effaçant tout entière!...
Ah! comme tout bonheur soudain semble terni
Pour un cœur sans espoir qui conçoit l'infini...

100. P.-M. Masson, *Lamartine* (Académie française. Prix d'éloquence, 1910), Paris, 1910, in-18.

« C'est une poésie qui ne contient que le poète, sa douleur et son espoir[2] ».

Voyez aussi (p. 35-37) la description de la fermentation poétique qui aboutit à une Méditation lamartinienne.

101. Jean des Cognets, *La vie intérieure de Lamartine*, 1913.

Tradition et nouveauté dans les *Méditations*. Le vers classique y devient une musique. « Les sentiments y sont aussi généralisés que dans la tragédie racinienne. » Sous une forme classique, l'âme moderne se révèle, dans l'inquiétude religieuse et dans la mélancolie. Mais virilité, énergie de ce lyrisme (p. 118-122).

*
* *

Tous ces témoignages rendent, semble-t-il, assez facile la

---

1. P. 219.
2. P. 17.

tâche de dessiner la courbe, comme on dit, de la popularité des *Méditations*. A partir de 1830, les étroitesses sectaires de droite et de gauche, les mesquines résistances des vieux classiques cèdent la place, sauf exception, à un sentiment équitable des vraies beautés du recueil, et le premier essai qui a révélé le poète garde la faveur de certains juges, même après les *Harmonies* et *Jocelyn*.

Le grand coup porté aux *Méditations* vint du poète lui-même. En publiant *Raphaël* et les *Confidences*, il invita la curiosité publique à chercher dans ses vers le fait-divers romantique de ses amours : ses indiscrétions autobiographiques masquaient la vérité humaine et altéraient la pure essence de cette poésie. C'était convier le simple lecteur à prendre le plus mauvais point de vue pour juger son œuvre.

Enfin c'était offrir lui-même les verges pour le fouetter. On ne tarda pas à le voir. L'esprit parnassien qui exigeait un art patient et la perfection précise de la forme, l'esprit naturaliste qui tendait à l'art objectif et répugnait aux sentimentalités comme aux confidences, s'unirent pour déprécier la poésie lamartinienne et détourner de ses voies la littérature nouvelle. Cette attitude, sensible dans les lettres intimes de Flaubert dès 1853, se révèle au public par les articles du *Nain jaune* et de l'*Art* en 1864-1865. Pendant vingt ans, la sévérité de la critique (celle non pas des historiens, mais des artistes) ira croissant, et ceux qui enregistrent les opinions des cénacles et des brasseries littéraires, pourront croire que Lamartine est décidément démodé et oublié. Le point le plus bas qu'atteigne sa réputation décroissante, se place en 1885-1886.

La justice des historiens de la littérature, tels que Brunetière, aurait été peut-être impuissante à replacer Lamartine sur son piédestal, si l'esthétique parnassienne et naturaliste n'avait été ruinée à son tour par le symbolisme. Il est de mode aujourd'hui d'être sévère au symbolisme. Il a du moins rendu à la littérature française ce service (et ce n'est pas le seul) de nous refaire des oreilles et des âmes sensibles à la poésie lamartinienne et aux deux instruments de son charme, la musique du vers et l'imprécision du sentiment.

Vers 1890, donc, la réputation de Lamartine a commencé de remonter. Il est possible qu'elle n'ait plus à craindre désor-

mais de pareilles fluctuations. Près d'un siècle s'est écoulé depuis les *Méditations*. Un certain accord des artistes et des critiques s'est fait. Chacun, personnellement, pourra sympathiser plus ou moins avec Lamartine. Mais son œuvre est maintenant dans le musée national de la littérature ; les jugements qu'on portera sur elle seront sans doute, et de plus en plus, largement traditionnels, et impliqueront une part de plus en plus grande de connaissance historique qui restreindra l'ampleur des variations individuelles.

D'ailleurs le public, comme je l'ai dit[1], n'a pas paru s'inquiéter de la hausse ni de la baisse de la gloire de Lamartine ; quelle que fût la cote de son nom à la bourse du Parnasse, les bourgeois ont toujours acheté, avec un empressement qui n'a pas failli un moment, le petit volume des *Méditations*. Ne nous exagérons pas la signification ni l'influence des arrêts de la critique.

VI

C'est un agréable devoir pour moi, en terminant cette *Introduction*, de remercier toutes les personnes qui ont bien voulu s'intéresser à mon travail et m'en faciliter l'exécution.

J'ai d'abord les plus grandes obligations à M. le comte de Montherot, petit neveu de Lamartine, qui a continué la tradition d'hospitalité de Saint-Point, et dont le gracieux accueil m'a permis, pendant les quatre jours que j'ai passés chez lui, d'explorer la précieuse collection de manuscrits et de lettres qu'il possède. Si j'y ai recueilli peu de documents sur l'œuvre et la période dont je m'occupais, j'ai pu dresser un état sommaire de ces papiers dont d'autres travailleurs profiteront ; et j'ai vécu un long moment dans l'atmosphère du poète ; j'ai vu sa maison, sa terrasse, son parc, tout le paysage familier qu'il avait chaque jour sous les yeux ; j'ai visité Milly et Bussière, et je me suis senti un peu rapproché de lui.

M. Émile Ollivier a mis entre mes mains et m'a laissé pendant plusieurs mois, avec une confiance dont je conserve une vraie gratitude à sa mémoire, le précieux carnet offert

---

1. Cf. p. LXXXVII.

par Julie à Lamartine, et qui contient la plupart des esquisses et rédactions provisoires des *Premières méditations* qu'on a conservées. Il m'a communiqué aussi un carnet de Valentine.

Plusieurs collectionneurs m'ont ouvert leurs trésors avec libéralité, et j'ai trouvé chez eux des manuscrits de diverses pièces, outre quelques lettres intéressantes pour mon étude. Je reconnais avec plaisir, sans prétendre par là les acquitter, les dettes que j'ai contractées envers Mme la baronne de Noirmont et envers le vaillant et regretté Guy de Cassagnac.

Il n'a pas tenu à la bonne volonté de quelques autres que je ne leur eusse la même obligation. Mais les documents sur les débuts d'un auteur illustre sont toujours les plus rares, et c'est ainsi que je n'ai guère pu profiter des généreuses dispositions de M. Barthou.

Feu M. Robert Vallier, administrateur de la Société propriétaire des œuvres de Lamartine, s'est, tant qu'il a vécu, intéressé à mon projet d'édition, et m'a mis complaisamment sur les voies pour un certain nombre de recherches.

M. Marcel, alors directeur de la Bibliothèque Nationale, m'a donné le moyen d'utiliser comme il convenait la seconde édition des *Premières Méditations* : il a bien voulu, sur ma prière, en faire acquérir un très bel exemplaire par la Bibliothèque.

M. le comte Greffuhle, M. Victor Giraud, M. Dreyfus-Brisac, M. Ruplinger, alors élève de l'École Normale, M. René Sturel, professeur au lycée du Havre, m'ont offert de me communiquer les exemplaires des éditions séparées qu'ils possédaient, et j'ai profité de leur complaisance, toutes les fois que les dépôts publics ne me les avaient pas antérieurement fournies.

Mgr Lacroix, anc. évêque de Tarentaise, M. Lex, archiviste de Saône-et-Loire, M. de Reynold, le jeune et érudit auteur de l'*Histoire littéraire de la Suisse*, M. Pierre de Lacretelle, M. Laloy, le très distingué musicographe, m'ont fourni divers renseignements dont j'ai tiré profit. M. René Doumic, par quelques lettres et une ou deux conversations, a encore ajouté à tout ce que ses articles et publications diverses m'apprenaient.

MM. Georges Vicaire et Bouteron ont bien voulu s'assurer que la Collection Lovenjoul à Chantilly et la Bibliothèque Thiers ne contenaient rien pour moi ; et MM. Rébelliau et

Deherain m'ont aidé à recueillir une ou deux indications à la Bibliothèque de l'Institut.

M. André Biver, bibliothécaire de la ville de Chambéry, m'a envoyé, sur ma prière, d'utiles renseignements relatifs au destinataire de *la Retraite*.

Je n'ai trouvé qu'empressement et obligeance chez les conservateurs et attachés de la Bibliothèque Nationale ; et l'un d'eux, M. Girard, qui fut mon élève en Sorbonne, m'a prêté, pour une recherche difficile dont il sera question plus loin, un concours actif et efficace.

Les bons offices de M. G. de Reynold, le savant historien de la littérature suisse, apparaîtront dans la Notice et les Notes du *Ressouvenir du Lac Léman*.

Plusieurs élèves de l'École Normale supérieure ont recueilli sous ma direction des matériaux pour l'étude de diverses questions relatives aux *Méditations*, et m'ont autorisé à tirer parti de leurs notes bibliographiques et de leurs extraits : M. Martin et M. Bourquin avaient rassemblé des jugements de la presse et de la critique. M. Yvon Delbos avait suivi la trace des *Méditations* dans les recueils de vers publiés entre 1820 et 1830. Leurs recherches, que j'ai complétées, m'ont servi pour une partie de mon Introduction. M. Avezou avait examiné les recueils parus de 1810 à 1820 : quelques-uns des rapprochements qu'il avait faits, ont passé dans mon commentaire, et sont signalés à leur place.

Pour la reconnaissance des empreintes que, dans l'éducation catholique du poète, les offices et les prières de l'Église ont pu laisser sur son imagination d'enfant, Mgr Lacroix, ancien évèque de Tarentaise, M. le chanoine Dementhon, de Belley, et M. Félix Dejussieu, libraire à Autun, ont répondu à mes questions avec la complaisance la mieux informée.

M. Pierre-Maurice Masson, professeur à l'Université de Fribourg, de qui j'ai discuté une ingénieuse conjecture sur la 3e Méditation, m'a envoyé, après avoir pris connaissance d'une partie de mes annotations, quelques indications complémentaires.

J'ai eu, depuis le commencement jusqu'à la fin de mon travail, d'assez nombreuses conversations avec mon ancien élève M. Jean des Cognets, qui fut le premier, étant étudiant en

licence, à reconnaître l'intérêt esthétique et psychologique de l'étude des manuscrits de Lamartine. Je ne saurais dire exactement ce que j'ai retiré de ces conversations : je suis sûr d'en avoir retiré quelque chose pour la précision et la mesure dans l'appréciation des résultats de l'enquête érudite. Je dois en outre à M. des Cognets la révélation de l'existence des esquisses du *Vallon* qu'il a retrouvées dans un des carnets conservés à la Bibliothèque Nationale.

Enfin, pour les traductions en langues étrangères, les Bibliothèques parisiennes et le British Museum me donnaient peu de chose. J'ai dû faire appel aux professeurs des Universités étrangères, à des bibliothécaires, à des érudits ; et mes sollicitations, souvent présentées par mes collègues de l'Université de Paris, n'ont jamais été vaines.

MM. Hauvette, Martinenche et Strowski, de la Sorbonne, MM. Gustave Cohen et Fransen, d'Amsterdam, M. Nyrop, de Copenhague, M. Haraszti, de Budapest, M. Appelberg, d'Helsingfors, MM. Gran et Jæger, de Christiania, M. Woznicki, administrateur de l'agence polonaise de presse, M. Patouillet, directeur de l'Institut français de Saint-Pétersbourg, M. Monglond, chargé de cours à l'Institut français de Florence, et divers étudiants allemands et suédois, m'ont procuré par leur intervention ou fourni eux-mêmes la plus grande partie des renseignements rassemblés ici.

Je ne puis me flatter d'avoir mentionné toutes les personnes dont je suis le débiteur, et je remercie collectivement toutes celles qui ont bien voulu, au cours de la lente préparation de cette édition, me procurer des éclaircissements sur des détails du texte ou de la vie de mon auteur.

Tout ce qui précède, écrit dès 1913, avait même été déjà imprimé en placards avant le 3 août 1914. De ceux que j'ai nommés, combien sont morts déjà sur le champ de bataille et dans les hôpitaux ! Cassagnac, Sturel, Bourquin, Ruplinger, Martin : héroïques jeunes gens qui tous avaient déjà marqué leur place ou promettaient de la marquer dans les lettres ou dans l'érudition française ! Leur talent manque à la patrie que leur vaillance a défendu.

Paris, 24 mai 1915.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Je n'ai point à donner ici une bibliographie générale des poésies de Lamartine, ni même une bibliographie complète des premières *Méditations* : il y aurait de quoi remplir un volume. D'autre part, il serait bien superflu de refaire le travail de M. Georges Vicaire[1]. Je me bornerai à présenter la liste des éditions que j'ai collationnées pour mon travail, en la faisant précéder d'une indication des esquisses et premières rédactions que j'ai pu retrouver. J'y joindrai quelques renseignements sur les éditions illustrées des *Méditations*, sur les compositions musicales auxquelles quelques-unes de ces poésies donnèrent lieu, et sur les traductions qu'on en a faites en diverses langues.

I. ESQUISSES ET PREMIÈRES RÉDACTIONS

1. — *Manuscrits conservés à la Bibliothèque Nationale.* Ils m'ont fourni peu de chose : n° 41, f°s 10-13, des esquisses du *Vallon* ; f°s 14 et suiv., une mise au net de l'*Immortalité*, qui a été imprimée dans les *Poésies inédites* publiées par Valentine de Lamartine.

2. — *Carnet de Lamartine appartenant à M. Émile Ollivier.* Ce carnet, à ma connaissance, est le manuscrit qui contient le plus riche fonds d'études pour les *Premières médi-*

---

1. *Manuel de l'Amateur de livres du XIXe siècle,* t. IV, 1900, col. 909-1066. Je marquerai d'un astérisque (*) les éditions non signalées par M. Georges Vicaire.

tations. On y trouve des esquisses et états divers, au crayon ou à l'encre, s'échelonnant de la simple note en prose à la rédaction achevée, pour six méditations : l'*Isolement,* le *Désespoir,* l'*Ode aux Français,* l'*Enthousiasme,* le *Lac,* et le *Génie.* J'avais eu communication de ce précieux carnet, et j'en avais fait déjà passer le contenu dans mon appareil critique et mes notes, lorsque divers érudits Lamartiniens, notamment M. Léon Séché et M. René Doumic, en ont publié certaines parties dans leurs curieuses études.

4. — *Carnet de Valentine de Lamartine, appartenant à M. Émile Ollivier.* On y trouve des copies, faites de la main de Valentine, du *Lis du Golfe de Santa Restituta*, de *Ferrare,* des *Oiseaux*, et du *Coquillage au bord de la mer.*

5. — *Collection du château de Saint-Point, appartenant à M. le comte de Montherot.* Elle m'a fourni une mise au net de l'*Invocation*, et une copie de *Philosophie,* faite de la main de Mme de Cessiat.

6. — *Collection de Mme la baronne de Noirmont.* J'y ai rencontré des mises au net de l'*Ode aux Français* et du *Génie.*

7. — *Collection de M. Guy de Cassagnac.* Elle m'a apporté une mise au net de la Troisième Méditation, *à Elvire.*

8. — *Poésies inédites publiées par Valentine de Lamartine.* On y a inséré les premières rédactions de l'*Immortalité* (ms. de la B. N., n° 41) et du *Lac* (Carnet Émile Ollivier).

9. — *Correspondance de Lamartine,* t. I et II. Elle contient un certain nombre de premières rédactions : l'*Isolement,* l'*Homme*, le *Désespoir*, la *Prière, Philosophie,* en entier ou à peu près, et des fragments de l'*Ode aux Français,* de l'*Enthousiasme* et de la *Foi.*

Ce sont donc 18 des 41 *Méditations* qui nous sont parvenues, plus ou moins complètement, dans des états antérieurs au texte définitif ; et sur ces 18, il y en a quatorze qui font partie des recueils de 1820 et 1823. Il y faut ajouter

la Gloire dont nous connaissons, comme on le verra plus loin[1], une impression de 1818. Enfin deux des *Méditations* de 1849 (*Ressouvenir du lac Leman, le Coquillage*) avaient paru, l'une dans un journal, l'autre dans une revue; et nous avons ces textes.

J'ai recueilli le plus exactement possible tous les projets, ébauches et leçons provisoires que ces diverses sources manuscrites et imprimées m'ont fait connaître. On y peut suivre pas à pas toutes les démarches du génie, toutes les étapes qu'il parcourt depuis la première notation encore informe et à peine rythmée de l'idée, jusqu'à la plénitude parfaite de la forme. On se fait le témoin de l'activité créatrice du poète; et l'on peut extraire de toutes ces reliques d'un grand écrivain disparu des documents de *psychologie expérimentale* plus véridiques et plus précis que toutes les confidences qu'on arrache à des auteurs vivants.

On y apprend, entre autres utiles renseignements, à évaluer exactement la merveilleuse facilité de Lamartine et à ne pas croire que ces beaux vers nonchalants aient coulé sans travail et sans effort. On y prend l'idée d'une originale collaboration de l'intelligence et du génie dont on aurait peine à trouver d'autres exemples aussi nets : l'intelligence marquant les réussites ou les échecs, et, après chaque échec, s'en remettant de nouveau à l'élan spontané du génie.

II. ÉDITIONS

A. Éditions séparées des *Méditations*[2].

1. — Méditations | poétiques. | *Ab Jove principium* | Virg. | A Paris, | Au depôt de la librairie | grecque-latine-allemande[3] |, rue de Seine, n° 12 | MD.CCC.XX (De l'imprimerie de P. Didot l'aîné, chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel, imprimeur du Roi). In-8, vi-118 p. (avec la table).

1. Cf. II, B.
2. J'indique les bibliothèques publiques et privées qui, à ma connaissance, possèdent les éditions dont je parle.
3. C'est-à-dire chez H. Nicolle.

Avertissement de l'Editeur, signé E. G. (Eugène Genoude).
Vingt-quatre Méditations.

M. Eug. Paillet, dans une petite Notice intitulée *Lamartine et ses Méditations* parue dans l'*Annuaire de la Société des amis des livres* de 1883, a constaté que les exemplaires avec la faute [1] « ne possèdent point de table à la fin du volume », et que ceux où les p. 11 et 12 sont remplacées par le carton contiennent « ordinairement une table de matières [2] ».

Bibliothèque Nationale : Réserve, p. Ye, 187. — Bibliothèque de Versailles.

2. — Méditations poétiques. | Par M. Alphonse de Lamartine. | Seconde Edition | Revue et corrigée. | *Ab Jove principium* | Virg. | A Paris, | au depòt de la librairie | grecque-latine-allemande |, rue de Seine, n° 12 | MDCCCXX (H. Nicolle).
In-8 ; 156 p. (avec la table); puis *Errata* [3]. Carton pour les pages 73-74.
Avertissement de l'Éditeur.
Vingt-six Méditations.
B. N., in-8°; Ye, 7112. — Bagnères-de-Bigorre : Q. 6956. — M. V. Giraud.

3*. — .... Par M. Alphonse de Lamartine | Troisième Edition..... chez Henri Nicolle, [rue ...], (1820).
In-8 ; 126 p.
L'*Avertissement de l'Editeur* est supprimé.
B. N., in-8, Ye, 20394. — M. V. Giraud.

4*. — ..... Quatrième édition.... (H. Nicolle, 1820).
In-8, 126 p. Pas d'avertissement.
Sorbonne, LF. p. 277, in-8. — G. Lanson.

5*. — ..... Cinquième Edition.... (H. Nicolle, 1820).
In-8; 156 p. Pas d'avertissement.
B. N., Réserve, p. Ye, 117. — G. Lanson.

---

1. Voyez, p. 44, la note aux vers 239-242 de l'*Homme*.
2. G. Vicaire, *Manuel de l'Amateur de livres*, t. IV, col. 953.
3. Cf. p. 95 et 99 (Méd. VI).

6*. — ..... Sixième Edition.... (H. Nicolle, 1820).
British Museum : 11474, f. 7. — M. Dreyfus-Brisac.

7*. — ...... Septième Edition.... (H. Nicolle, 1821).
Bibliothèque du château de Saint-Point. — Abbeville : 1415 (1). — Angers, B. 4 : Q. 6936. — M. V. Giraud.

8. — MÉDITATIONS | POÉTIQUES. | Par Alphonse de Lamartine | Huitième édition | (Vignette) | Paris | librairie de Charles Gosselin | rue de Seine, n° 12 | MDCCCXXII.
In-16, 180 p.
Pas d'avertissement.
B. N., in-8, Ye, 6485.

9. — .... Neuvième Edition..... (Ch. Gosselin, 1823).
In-8 ; II-258 p.
Avis de l'éditeur. (Non signé).
Trente Méditations.

De l'imprimerie de Rignoux, Rue des Francs Bourgeois St Michel, n° 8.

Arsenal : B. L. 7228[75], in-8. — Sainte-Geneviève : in-8 ; Y 1749[14]. — Versailles : Réserve. — G. Lanson.

10*. — ..... Dixième édition (Ch. Gosselin, 1823).
In-12 ; VI-276 p.
Avis de l'éditeur sur la dixième édition : Paris, 1er octobre 1823. Signé Ch. Gosselin.
Sorbonne, L. F. p. 775, in-12. — G. Lanson.

11. — .... Onzième édition[1].... (Gosselin, 1824).
In-8° ; XVI-262 p.
Avis de l'éditeur sur la dixième édition format in-18.
Avis de l'éditeur sur la onzième édition format in-8°.
Préface par M. Charles Nodier.
Communiqué par M. Ruplinger, alors élève de l'Ecole Normale, mort sur le champ de bataille le 20 août 1914.

---

1. Signalé, mais non vu par G. Vicaire.

12. — ..... Douzième édition..... (Gosselin, 1825).
In-32; 11 pages non chiffrées; puis xv-263 p.
Avis de l'éditeur sur cette douzième édition |, signé: Charles Gosselin (Non paginé).
Préface | par M. Charles Nodier.
B. N., in-16. Ye, 25.335. — G. Lanson.

B. Pièces séparées.

13*. — Obras completas de Filinto Elysio (Francisco Manuel do Nascimento), Paris, A. Bobée, 1818, t. V: Stances à un poète portugais exilé (*La Gloire*).

14*. — Nouvelles | Méditations | poétiques | par M. Alphonse de Lamartine; | pour faire suite | Aux Vingt-six Méditations | publiées en 1822. | Conforme à la Dixième Edition imprimée chez Didot[1] | à Paris. | Réimprimées à St-Petersbourg, chez Pluchart | 1823. — *Au verso*: Permis d'imprimer | St-Petersbourg, ce 3 mai 1823. | Charles de Poll, | censeur.
In-8, 35 p.
Méditations 27 (*à Elvire*); 28 (*Ode*); 29 (*Ode sur la naissance du duc de Bordeaux*); 30 (*la Philosophie*).

15*. — Des Destinées de la poésie, par M. A. de Lamartine.... (2 fragments). *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1834.

16. — Des Destinées de la poésie, par M. de Lamartine..... Paris | C. Gosselin, Furne | MDCCCXXXIV.
In-8, 75 p.

17*. — Ressouvenir du Lac Leman. Feuilleton de la *Presse*, 18 août 1841.

18*. — Le Coquillage au bord de la mer, *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1842.

1. La 10e édition fut imprimée chez Rignoux.

19. — Le Lac, par A. de Lamartine.
Paris, L. Curmer (Impr. J. Claye), MDCCCLXX, in-fol.

C. Éditions collectives des *Œuvres*.

20. — Œuvres | d'Alphonse | de Lamartine | Tome Premier | (Vignette) | Paris | Jules Boquet, | éditeur | rue Vivienne, n° 8 | Ch. Gosselin et Urb. Canel, rue Saint-Germain des Prés | M.DCCC.XXVI. — In-8°.

En face, au verso du titre général, ces trois indications :

Audin, libraire quai des Augustins |. — Imprimerie A. Firmin-Didot | rue Jacob, 24. | Papier de Canson d'Annonay.

Avis de l'Editeur. — Introduction par M. Charles Nodier. Méditations poétiques. — La mort de Socrate, avec notes. — Epîtres et poésies diverses (quatre épîtres, le Retour et les Adieux au collège de Belley).

Edition annoncée le 10 septembre 1825, dans la *Bibliographie de la France* où le premier volume est signalé comme venant de paraître le 21 janvier 1826.

Sorbonne, R. ra. 319, in-8.

21*. — Œuvres | Complètes | d'Alphonse de Lamartine | Nouvelle édition | Contenant tous les ouvrages publiés jusqu'à ce jour |. Tome Premier | Paris | Charles Gosselin, libraire | de S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux |, 1826.

(De l'Imprimerie de Rignoux, rue des Francs bourgeois S. Michel, n° 8). — In-32.

Avant-propos du libraire éditeur sur cette édition des œuvres de M. de Lamartine. — Paris, 30 novembre 1825.

P. VIII. Adieux au College de Belley. « Cette pièce composée en 1809 ne peut qu'intéresser vivement comme étant un essai précoce d'une Muse qui donnait déjà la promesse si bien tenue de son brillant avenir. »

Fac-simile de l'écriture du poète : *Le Papillon.*

Edition annoncée dans la *Bibliographie de la France* le 25 décembre 1825, et qui devait être complète en 4 volumes. — Non mentionnée par G. Vicaire qui ne cite que l'éd. in-8 (n° 20).

B. N., Z. 52.675.

23*. — Œuvres | de | A. de Lamartine | de l'Académie française | Tome Premier | Premières méditations | Nouvelle édition |. Paris | Gagniard, éditeur propriétaire | Quai Voltaire, n° 15. | A. J. Denain, libraire | rue Vivienne, n. 16 |. 1830. — In-8°.

(Imprimerie de J. Tastu, rue de Vaugirard, 36).

Méditations | poétiques | par A. de La Martine | Nouvelle édition | (Vignette) | Paris | Gagniard éditeur propriétaire | Quai Voltaire, n° 15. | MDCCCXXX.

Préface | par | M. Charles Nodier.

B. N., in-8°, Ye 812.

24. — Œuvres | de M. | de Lamartine | Membre de l'Académie Française | Tome Premier | Premières Méditations poétiques | La mort de Socrate | Epîtres et poésies diverses | (Vignette) | Paris | librairie de Ch. Gosselin, | rue Saint-Germain des Prés, n° 9 | librairie de Furne, | quai des Augustins, n° 39 | M.DCCC.XXXII. — In-8.

Préface de J. Janin (sur cette nouvelle édition).

Premières Méditations poétiques : Préface par Ch. Nodier.

B. N., Z, 52.676.

25. — Œuvres complètes | de M. A. | de Lamartine | de l'Académie française | Edition nouvelle | publiée pour la première fois par l'auteur | Tome premier | (Vignette) | Paris | librairie de Charles Gosselin | rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9 |. Librairie de Furne | Quai des Augustins, n° 39 | MDCCCXXXIV.

In-8 : 4 vol. T. I. Des destinées de la poésie. Premières Méditations poétiques. La Mort de Socrate.

Arsenal, B. L. 7228; 7228 D.

26. — Œuvres | complètes | de Lamartine | Tome premier | (Vignette) | Paris | Charles Gosselin et Furne | Editeurs M.DCCC.XXXIV. (A. Everat, | imprimeur et fondeur, | 16, rue du Cadran).

13 vol. in-8 :

T. I. Avis des éditeurs. — Des destinées de la poésie. — Premières Méditations poétiques. — La Mort de Socrate.

B. N., Z, 52.686.

27*. — Œuvres | de | A. de Lamartine |. Méditations poétiques | I |. (Saint-Denis, imprimerie de Prevot et Drouard).
Méditations | poétiques | par | Alphonse de Lamartine | Tome I | Paris | Charles Gosselin, Furne et Cie | MDCCCXLV.
In-32, 2 vol.
T. I. Des destinées de la poésie. — Premières Méditations poétiques.
B. N., Ye, 25.337-25.338.

28. — Œuvres Complètes | de M. de | Lamartine |. Tome I. Premières Méditations poétiques. La mort de Socrate.
Paris, C. Gosselin, Furne et Cie, Pagnerre, Editeurs. MDCCCXLV.
(Imprimerie de H. Fournier et Ce | 7, rue Saint-Benoist.)
In-18, 8 vol.
Discours de réception à l'Académie Française. — Réponse de M. le baron Cuvier. — Des Destinées de la poésie. — Adieux au Collège de Belley. — Premières Méditations poétiques. — La Mort de Socrate.
B. N., Z, 52.699-52.706. — G. Lanson.

29. — Œuvres | de M. A. de | Lamartine. Méditations poétiques | avec Commentaires |.
Paris | typographie de Firmin Didot frères |... MDCCCXLIX (Edition des souscripteurs).
In-8; 14 vol. Tome I.
Première Préface des Méditations. Seconde Préface.
B. N., Z, 52.748-52.759. — Sainte-Geneviève, 8°, Y, 1749[36]. Sorbonne L. F. p. 343, in-8.

30*. — Œuvres | de | Lamartine |. I. (Paris, | imprimerie de J. Claye | rue Saint-Benoit).
Premières et nouvelles | Méditations | poétiques | La Mort de Socrate | Le Pèlerinage de Child Harold | Le Chant du Sacre | par | A. de Lamartine |. Paris | Furne — V. Legu — Pagnerre | Editeurs | MDCCCLV.
In-8, 7 vol., 1855-1868.
B. N., Z, 52.737-52.743.

31. — Œuvres complètes | de | Lamartine. | Publiées et inédites | Méditations poétiques.
Avec Commentaires. | Tome Premier |.
Paris, | chez l'auteur, rue de la Ville-l'Évêque, 43 |. MDCCCLX.
(Paris. — Typ. Cosson et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.)
Préface Générale, qui fut d'abord lancée comme circulaire, outre le prospectus Commercial (16 avril 1860).
L'édition est en 41 vol. in-8 (1860-1866).
B. N., Z. 52.760-52.800. — Sorbonne R. 152, in-8.

32*. — Œuvres | de | Lamartine | I |
(Paris — Imprimerie de J. Claye |, rue Saint-Benoît, 7.)
Premières et nouvelles | Méditations | poétiques | suivies | de la Mort de Socrate | du Pèlerinage de Child-Harold | et du Chant du Sacre | par | A. de Lamartine.
Paris | Furne et Cie — L. Hachette et Cie — Pagnerre | Editeurs | MDCCCLXII.
Préface de 1849.
B. N., in-8°, Z, 52.744. — M. R. Sturel, alors professeur au lycée du Havre, mort à l'ennemi en août 1914.

33*. — Œuvres | de M. de | Lamartine | Tome I.
Premières | Méditations | poétiques |. La mort de Socrate | par | M. de Lamartine. | Paris | L. Hachette et Cie — Furne, Jouvet et Cie — Pagnerre | Editeurs | MDCCCLXVI.
In-18.
Préface indédite (de 1849). — Des destinées de la Poésie. — Adieux au Collège de Belley. — Discours de réception à l'Académie française. — Premières Méditations poétiques. — La Mort de Socrate.
B. N., Z, 52.729. In-18.

34. — Œuvres | poétiques | de | Lamartine | Méditations poétiques | Paris | Furne, Jouvet et Cie — Pagnerre — Hachette et Cie |. MDCCCLXXV.
In-8 : 264 p. (dont 127 p. pour les Premières Méditations).
Edition encadrée, où l'on a pris pour base le texte de la première édition.
Avertissement de l'éditeur (E. Genoude, 1820).

Vingt-quatre Méditations (celles de l'édition princeps), suivies de cinq autres non numérotées. Il manque, pour compléter les trente Méditations de la 9e édition, la pièce intitulée *Philosophie* qui est rejetée à la fin du volume, sur l'opinion erronée que la pièce fut « écrite en 1826 ».

C'est par erreur aussi que l'épigraphe *Ab Jove principium* est donnée comme ayant apparu dans la seconde Edition.

*
* *

Il pourrait être utile, pour connaître pleinement la diffusion des *Méditations,* de rechercher les impressions qui ont été faites à l'étranger.

M. Georges Vicaire a rencontré, ou indiqué d'après Boitte[1], trois contrefaçons faites à Bruxelles, chez Laurent frères (1828, 1830 et 1839); une autre faite chez E. Laurent (1839)[2].

Il s'en est fait également en Russie. J'en ai déjà indiqué une qui est fort curieuse (n° 14*). De plus, M. Patouillet, directeur de l'Institut français à Saint-Pétersbourg, me signale une Septième édition des *Méditations* imprimée dans cette ville en 1821.

Il s'en est fait en Allemagne. J'en trouve plusieurs enregistrées dans le répertoire de Kayser : *Poésies,* vol. I, Méditations poétiques, in-12, Berlin, 1824; — *Méditations poétiques et religieuses,* 3 vol. gr. in-12. Stuttgart, 1828; nouv. éd. in-12, 1831; — *Méditations poétiques,* in-16, Wiesbaden, 1841; — *Poésies choisies,* in-8, Berlin, 1841; — *Méditations poétiques avec commentaires,* in-16, Leipzig, 1850.

Il faut faire une place à part à l'édition critique donnée par F. Ed. Schneegans : *Premières méditations poétiques,* Bibliotheca Romanica (vol. 75, 76, 77), Strasbourg *s. d.*[3].

*
* *

« On n'a point ici la prétention de fixer le texte, dit l'auteur de l'édition encadrée (n° 34). Une édition *variorum,* qui donnera toutes les variantes, autorisera seule ce travail. »

1. *Bibliographie des ouvrages français contrefaits en Belgique* (1882), n° 32.
2. G. Vicaire, t. IV, col. 1065.
3. La disposition de cette édition a d'assez grandes analogies avec celle que j'ai adoptée. Je tiens à déclarer que mon travail était achevé (sauf l'*Introduction*), quand a paru le petit volume de M. Schneegans.

Sans avoir fait une collection complète des variantes, le dépouillement de vingt-cinq ou trente éditions me permet de dire qu'une édition *variorum* ne peut servir à fixer le texte de Lamartine, ni à rien d'autre qu'à rassembler des fantaisies ou des bévues de correcteurs d'imprimerie. La chose, d'ailleurs, pouvait s'affirmer *a priori*. L'auteur de l'édition encadrée, qui devait être un humaniste, a confondu la philologie ancienne avec la philologie française : il parle d'établir le texte de Lamartine comme si l'auteur lui-même ne nous l'avait pas offert, comme s'il ne nous était parvenu que par l'intermédiaire de copies dont aucune ne saurait être considérée comme une représentation authentique du texte original.

Pour avoir le texte de Lamartine, on n'a que faire d'une édition *variorum* : il faut rejeter les impressions qui n'ont pas été revues par le poète, et dont les variantes n'ont par suite aucune autorité. Mes collations m'ont démontré que Lamartine n'avait peut-être jamais relu ses *Méditations* d'un bout à l'autre après la seconde édition, et qu'il n'a même pas corrigé soigneusement les épreuves de celle-là. Il a ajouté diverses pièces dans plusieurs éditions, quelques vers ou quelques lignes dans deux ou trois autres, des commentaires dans celle de 1849 ; mais il n'a jamais revu avec minutie, vers par vers, le premier texte imprimé. Je ne crois pas qu'on puisse recueillir, après 1820, une demi-douzaine de variantes qu'on ait le droit de dire émaner de lui certainement, et représenter un scrupule de son goût, un effort de son génie vers la perfection du détail.

Ainsi le résultat le plus clair du long dépouillement auquel je me suis livré, est négatif : il débarrasse seulement le terrain. Le texte de Lamartine doit être cherché pour les 26 premières *Méditations* dans les deux premières éditions, et pour les autres, dans les éditions de 1823 et de 1849. Cette règle admet une exception : il y a quelques vers nouveaux dans la troisième édition ; mais je crois bien que c'est là un cas tout à fait isolé. La tâche de l'éditeur est ainsi simplifiée, et il peut éviter de suspendre à son texte un lourd appareil critique. Il serait vraiment oiseux d'étaler au bas des pages de ce volume les variantes de vingt-cinq ou trente éditions, uniquement pour prouver qu'elles sont insignifiantes et que je pouvais légitimement me dispenser de les mettre.

D'autre part, pour ne pas courir le risque de laisser de côté une leçon qu'on puisse avec une ombre de vraisemblance faire remonter jusqu'à l'auteur, je donnerai les *variantes* de toutes les éditions qui contiennent du nouveau authentique, poèmes ou commentaires, vers ou passages ajoutés aux poèmes et aux commentaires. Ce sont, parmi celles dont j'ai plus haut dressé la liste, les suivantes :

(N° 1) Première Edition.
(N° 2) Seconde Edition.
(N° 3) Troisième Edition.
(N° 9) Neuvième Edition.
(N° 29) Edition de 1849.
(N° 31) Edition de 1860.

J'y ai joint l'Edition de 1866 (N° 33), dont le poète ne s'est sans doute pas occupé, mais qui s'est faite à côté de lui : elle présente des leçons curieuses, et notamment par endroits, des retours imprévus au texte des premières éditions.

La première édition m'a fourni le texte courant. On verra que, les additions mises à part, la somme des variantes extraites des six autres éditions, et surtout des cinq dernières, n'est pas du tout considérable.

Je ne me suis pas, d'ailleurs, interdit de recueillir les particularités intéressantes que j'ai pu rencontrer dans les autres impressions que j'ai collationnées. En certaines occasions précises, j'ai dû faire état de leur texte, pour prévenir une fausse interprétation des leçons que je tirais des éditions de 1823, 1849, 1860 et 1866. En trouvant ici notées, sans autre indication, les variantes de ces quatre éditions, le lecteur pourrait croire que, par exemple, les leçons de 1849 qui ne sont pas dans la 9e édition, sont des corrections de 1849 ; et les rassemblant toutes, il pourrait de leur considération conclure qu'une revision assez importante du texte fut faite alors par l'auteur. Le même raisonnement pourrait se faire pour les autres éditions. Ce serait pourtant une illusion. L'auteur, je le répète, n'a jamais fait une revision attentive et suivie de ses vers d'un bout à l'autre du recueil.

Un bon nombre des variantes de la 9e édition, comme de celles de 1849, 1860 ou 1866, ont leur origine dans d'autres impressions : cela signifie tout simplement qu'on a donné

aux typographes dans ces occasions, en guise de manuscrit, un exemplaire d'une édition antérieure, plus ou moins légèrement relu par un secrétaire du poète ou par un correcteur. J'ai donc signalé, toutes les fois qu'il y a eu lieu de le faire, l'édition la plus ancienne, à ma connaissance, où se rencontrait la variante que je constatais dans la 9e édition, ou bien en 1849, 1860 ou 1866.

Ainsi les éditions auxquelles Lamartine n'a pas eu de part ne me serviront dans l'appareil critique qu'à faire apparaître, dans celles où il a fourni quelque chose, ce qui certainement ne vient pas de lui.

De cette façon se trouveront dégagés les leçons vraiment originales des quatre éditions, qui ne sont pas en grand nombre. Sur ce résidu seulement devra porter la question : sont-ce des fautes ou des caprices de l'imprimeur? sont-ce des corrections de l'auteur dont les yeux seraient tombés par hasard sur ces pages, sur ces vers? La question se résoudra parfois d'elle-même, et d'autres fois elle sera insoluble.

III. L'ILLUSTRATION DES *MÉDITATIONS*

Lamartine écrivait à Aymon de Virieu le 4 mai 1819 :

> Je te prie de dire de ma part à mademoiselle Fanny que je dois faire imprimer, je ne sais quand, un petit volume de *Méditations* poétiques; qu'il me faut une gravure à la rigueur ; que je ne veux pas entrer dans le monde autrement que sous ses auspices ; que je lui demande instamment cette gravure dont voici le sujet : un rocher sauvage et pittoresque dominant un lac ou une plaine, ou un fleuve, ou une mer. Quelques arbres superbes sur le rocher, et la lune se levant par-dessus et éclairant tout cela d'un beau jour. Sur le rocher, debout, assise ou couchée, une figure de femme représentant la méditation ou l'enthousiasme avec ce vers gravé en bas du dessin :
>
> Le desir et l'amour sont les ailes de l'âme.
>
> C'est pour un grand in-octavo, comme tu peux en juger par la grandeur de la feuille que je t'ai envoyée. Quand sa santé lui permettra de le faire, je te prierai de le faire graver ou litho-

graphier bien soigneusement, et la meilleure part de mon volume sera faite [1].

Comme on le voit, il invitait le dessin à traduire sa poésie, sans se douter que cet art ne pouvait exprimer que l'élément le plus banal et le plus commun de son inspiration.

Les artistes qui furent appelés à illustrer les *Méditations* ne trahirent donc pas l'écrivain, et nous ne pouvons plus, après avoir lu le projet qu'il priait Mlle de Virieu d'exécuter, nous plaindre de la vulgarité fade des compositions qui gâtent plus qu'elles n'ornent beaucoup d'éditions.

A. Editions séparées.

Voici les éditions séparées où j'ai rencontré des gravures [2] : je leur conserve les numéros qui leur ont été attribués ci-dessus ; j'inscris en supplément à leur date, sous des nos *bis* et *ter*, les éditions non mentionnées précédemment.

8. — *Huitième Edition* (1822).

Au titre, au-dessous du nom de l'auteur, et au-dessus des noms du lieu et de l'éditeur, une vignette se rapportant à l'*Isolement*.

9. — *Neuvième édition* (1823).

Au titre : harpe, couronne et divers attributs, sur un fond de feuillage. — Culs-de-lampe à la fin de la plupart des pièces.

Les sujets des gravures se rapportent à : la Prière (à côté du titre), le Soir (p. 31), L'Immortalité (p. 37) ; Le Lac (p. 105) ; l'Hymne au Soleil (p. 197) ; et l'Automne (p. 233). La première n'est pas signée. Les autres portent les mentions : *Mendoze inv. et del. — Litho. de C. Motte.*

On comprend, après avoir vu ces médiocres lithographies, la fureur du poète qui écrivait à Virieu :

> Ce n'est pas moi qui ai fait ces infâmes gravures qui me tombent sur le dos. C'est mon imbécile de libraire à mon insu. Je

1. *Corr.*, t. II, p. 29-30.
2. J. Brivois (*Bibliographie des ouvrages illustrés du XIXe siècle*, 1883, in-8) ne signale que l'édition collective de 1836.

lui avais dit que je lui en fournirais, mais il a trouvé celles-là ravissantes ; je ne m'en mêle plus. Je les couperai et t'enverrai l'édition, qui est admirable[1].

Cependant, pour nous, ces « infâmes gravures » ont un mérite : les sujets en ont été choisis avec un goût sûr parmi les vraies *Méditations*, celles qui sont la partie éternelle de l'œuvre.

10*. — *Dixième édition* (1823).

Au titre, vignette signée : *Alex. Desenne del. — Adr. Godefroy sculp^r^.*

Lamartine n'eut pas sans doute à temps les dessins de Desenne qu'il espérait faire entrer dans cette édition[2]. On les trouve probablement dans la suivante.

11. — *Onzième édition* (1824 ; n° 11)[3].

Au titre : Paysage avec tombe et attributs divers. *H. F. Rose del. et sc.*

Les sujets des gravures sont pris des *Méditations* suivantes : LE SOUVENIR (à côté du titre) ; LA GLOIRE (p. 119) ; LE TEMPLE (p. 187). Les dessins sont de *Desenne* et ont été gravés par *W. Ensom, Pourvoyeur,* et *J.-R. West.*

A la fin de la plupart des pièces, sont des vignettes, attributs, vases, motifs décoratifs, paysages, presque toujours en rapport avec le caractère des poèmes, et qui parfois deviennent de véritables compositions comparables aux gravures hors texte (fin du SOIR, de l'ENTHOUSIASME, de la NAISSANCE DU DUC DE BORDEAUX, de la SEMAINE SAINTE).

Je ne serais pas étonné que ces compositions fussent les gravures arrivées trop tard pour la 10e édition (in-18), qu'on trouva moyen d'utiliser ainsi dans une édition in-8.

12. — *Douzième édition* (1825).

Vignette au titre : *Rose del. ; Car. Heath. sc.* Les illustrations

---

1. *Corr.*, t. II, p. 235 ; 3 janvier 1823.

2. Mlle Fanny de Virieu avait fait des dessins pour les premières *Méditations* que Lamartine réclamait le 15 février 1823 (*Corr.*, t. II, p. 238). L'éditeur les refusa, préférant les compositions de Desenne (*Corr.*, 15 mars 1823, t. II, p. 240).

3. Voir l'annonce de cette édition et de ses illustrations que reproduit G. Vicaire (t. IV, col. 953).

fort médiocres, se rapportent à l'IMMORTALITÉ ; l'ENTHOUSIASME ; la NAISSANCE DU DUC DE BORDEAUX ; le GOLFE DE BAYA ; la SEMAINE SAINTE ; LA POÉSIE SACRÉE.

12bis*. — MÉDITATIONS POÉTIQUES. Compositions de A. Guinier gravées à l'eau-forte par C. Coppier.
(Paris). Imprimé aux frais de la Société des Amis des Livres, in-8, 1910.
Ornements et lettrines dans le texte, gravés sur bois.
Planches hors texte gravées à l'eau-forte.

B. PIÈCE SÉPARÉE.

19. — LE LAC.
Compositions | et eaux fortes | par | Alexandre de Bar | Ornements H. Catenacci |
(Paris, imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.)
Le Lac | par | A. de Lamartine | (Vignette) | Paris | L. Curmer | MDCCCLXX | In-folio.
Vignette au titre : *A. D'Aligny del. — Ch. Colin sculp.*
16 eaux-fortes gravées par *A. de Bar. — Imp. Sarazin.*
Tirage à 225 exemplaires numérotés.

C. EDITIONS COLLECTIVES.

Pour les éditions collectives, on se reportera à l'ouvrage de G. Vicaire (t. IV, col. 1043-1063), auquel j'ajouterai les indications suivantes.

21*. — ŒUVRES (1826, in-32).
Au titre, vignette identique à celle de la 11e éd. : *Rose del. — Car. Heath. sc.*
Composition non signée exprimant le caractère général de l'œuvre, et donnant le portrait du poète.
Les autres gravures : LORD BYRON, L'IMMORTALITÉ, LA RETRAITE, LE GOLFE DE BAYA ont été dessinées par *A. Desenne* et gravées par *West*, *A. Godefroy*, *Blanchard* et *A. Boilly*.
Ces vignettes ont été données de nouveau dans l'édition de Beaujouan, 1836, 4 vol. in-32, que G. Vicaire a décrite (t. IV, col. 1045-1046).

23*. — Œuvres (1830).

Frontispice gravé : *H. Monnier del. — Fauchery sc.*

Les gravures, relatives au Souvenir, à la Gloire et au Temple, sont de W. Ensom, Pourvoyeur et J.-R. West, d'après les dessins de *Desenne.*

25. — Œuvres (1834).

Portrait encadré : *Plée sc.*

Au titre, vignette signée à gauche *Foussereau,* et à droite *Porret.*

P. 211. Gravure pour « le Temple » : *Skelton sc.*

26 bis. — Œuvres (1836).

G. Vicaire a décrit cette édition de goût *moyenâgeux* mêlé de spiritualité mystique : c'est le livre *genre missel.* Je complète sa description des ornements du tome I :

Titre général orné d'une vignette d'*Alfred Johannot,* gravée sur bois par *Porret.* Titre orné d'un encadrement et lettres ornées, au début de chaque pièce ; et au haut de chaque page où commence une Méditation, bande ornée ou petite vignette en rectangle allongée. Vignettes à la fin de chaque pièce.

Aux trois portraits de Lamartine (*Bosselmane* fils sc.), de Mme de Staël (*Tavernier*) et de Chateaubriand (*id.*), s'ajoute une composition sur *le Lac* (*Deeble* sc.).

30*. — Œuvres (1855).

Portrait du poète. *Dupont pinxit. — Hopwood sculp.*

Gravure pour le Lac : *Tony Johannot pinxit. — Blanchard sculpsit.*

32. — Œuvres (1862).

Portrait du poète : *Dupont pinxit. — Hopwood sc.*

Gravure pour le Lac : *Tony Johannot pinxit. — Blanchard sc.*

34 bis. — Œuvres | de | Lamartine.

Premières et nouvelles | Méditations | poétiques | La mort de Socrate | Le Pèlerinage de Childe Harold | Le Chant du sacre |.

Paris, | Hachette — Furne, Jouvet et Cie — Pagnerre | 79, Boulevard Saint Germain, 79. 1875.

34 ter. — .... Paris | Hachette et Cie Boulevard | Saint Germain 79 | Furne, Jouvet et Cie | 45, rue Saint André des Arts | Éditeurs. | 1881.

Ces deux éditions sont, comme la précédente, conformes pour les illustrations à l'édition de 1855.

IV. COMPOSITIONS MUSICALES SUR DES *MÉDITATIONS*[1].

1820.

(?) La Comtesse de Saint Didier. *Le Vallon*, romance avec accompagnement de piano ou harpe.

A Paris, chez l'auteur.... (B. de la Fr., 22 juillet).

1822.

(?) *Souvenir*, paroles, musique et accompagnement de guitare. A Paris, chez Dutheil, rue Chantereine, n° 19 (B. de la Fr., 23 février)[2].

---

1. Je mets en tête toujours le nom du musicien, quand il est connu. — L'absence de répertoires a rendu la recherche très difficile pour cette partie de mon travail ; et les résultats que je présente sont sans doute bien incomplets. Je me suis guidé par les avis de M. Albert Cahen et de M. L. Laloy, et j'ai reçu une aide très efficace de M. Girard, attaché à la Bibliothèque Nationale, qui, faisant une enquête analogue pour Émile Deschamps, a bien voulu recueillir tous les renseignements relatifs aux *Méditations* qu'il a rencontrés dans ses recherches. J'ai pour ma part dépouillé la *Bibliographie de la France* (*Journal de la librairie*) pour les années 1820-1870 ; et pour les années qui suivent j'ai fait des espèces de sondages en regardant les années 1880, 1890, 1900, 1910. Mais la *Bibliographie de la France* ne fait connaître que les pièces détachées : c'est très exceptionnellement qu'elle indique le contenu d'un album. Elle mentionne sommairement une multitude de recueils qu'il faudrait voir un à un. Quelque musicographe nous en donnera un jour, je l'espère, la description détaillée. En attendant, la lacune est ici partiellement comblée par les investigations diligentes de M. Girard. — J'ai marqué d'un point d'interrogation les morceaux dont le titre était celui d'une *Méditation* de Lamartine, sans indication d'auteur pour les paroles, et qui manquent à la Bibliothèque Nationale : il faut conserver à leur égard les plus grands doutes ; toutes les vérifications que j'ai pu faire dans des cas analogues, quand la pièce était à la Bibliothèque Nationale, m'ont conduit à d'autres *paroliers* que Lamartine. — Pour le sens des *abréviations*, voyez p. v.

2. J'ignore ce que peut être une romance d'*Elvire* mise en musique par J.-B. Voëts (A Paris, chez Hentz Jouve. — B. de la Fr., 30 mars 1822), et quel rapport elle peut avoir avec les *Premières Méditations*.

1825.

(?) *Le Soir,* nocturne à deux voix.

A Paris, chez Sudre, rue Dauphine, n° 32 (B. DE LA F., 21 mai).

(?) *La Prière*, chœur à trois voix avec accompagnement de piano.

A Paris, chez Janet et Cotelle (B. DE LA F., 22 oct.).

1827.

(?) Emile ROUZÉ. *Le Soir,* nocturne à deux voix.

A Paris, chez Emile Rouzé, rue Cadet, n° 14 (B. DE LA F., 5 septembre).

1828.

(?) MARESSE. *Le Vallon,* romance.

A Paris, chez Petibon, rue du Bac, n° 31 (B. DE LA FR., 30 août).

1829.

(?) PETIBON. *Le Souvenir*, romance avec accompagnement de guitare.

A Paris, chez Petibon, rue du Bac, 31 (B. DE LA F., 25 juillet).

PAËR. *Le Vallon,* romance.

A Paris, chez Hen, rue Feydeau, n° 15 (B. DE LA FR., 15 août).

1835.

GUSTAVE CARULLI. *Mélodies pour trois voix égales,* composées avec arrangement de piano.

[Diverses pièces dont *La Semaine sainte*, avec *Ischia* et les *Adieux à la mer.*]

A Paris, chez Meissonnier (B. DE LA FR., 28 novembre).

1836.

NIEDERMEYER. *Le Lac* et l'*Isolement,* six planches de musique pour l'édition des *Œuvres* de 1836 (n° **26** bis, p. CLXIV).

La musique de Niedermeyer est, de toute celle qui fut

composée à cette époque sur des vers de Lamartine, ce qui plut le mieux à l'auteur[1] et ce qui eut le plus de succès dans le monde.

Selon le fils de Niedermeyer (*Vie d'un Compositeur moderne*[2], 1802-1861, Paris, librairie Fischlacher, in-4, 1893), le musicien serait venu à Paris en 1825, ayant déjà en poche sa mélodie du *Lac*. Il voulait la faire éditer par Pacini, qui était alors l'éditeur de musique le plus renommé. Mais Pacini venait de graver le *Lac* de Balocchi[3], qui avait une grande vogue : il refusa, et les autres éditeurs ne se souciaient pas de publier la musique d'un jeune inconnu. Cependant Pacini s'étant décidé à voir la musique de Niedermeyer, en fut frappé : « il y vit non seulement le charme d'une belle mélodie, mais encore un accompagnement, une instrumentation qui auraient pu enrichir un savant et ancien musicien[4] ». Si bien que, Balocchi ayant quitté Paris à la fin de la saison italienne, il se décida à publier l'ouvrage de Niedermeyer, qui, malgré la résistance des professeurs et des amateurs habitués à la musique de son devancier, finit par être apprécié. Tout cela se passait, d'après le fils du musicien, entre 1825 et 1828.

Quand Niedermeyer revint à Paris en 1836, on chantait partout le *Lac*.

Chez la comtesse d'Agoult, à Croissy, où l'on jouait la comédie, on faisait aussi de la musique. « On chantait des *Lieder* de Schubert, la *Captive* de Berlioz. On y mêlait des compositions moindres, mais fort en vogue, le *Lac* de Niedermeyer, des romances plus insignifiantes encore, des *soli* de harpe et de guitare, etc.[5]. »

18 . . (?).

NIEDERMEYER. *Le Soir. — Invocation.*

Je trouve encore dans la *Vie* de Niedermeyer[6], qu'il a mis en

---

1. Cf. p. 467.
2. P. 18-20.
3. Je n'ai pu voir cette pièce.
4. P. 19.
5. *Mes Souvenirs*, 1877, p. 344.
6. P. 155-156.

musique, outre le *Lac* dont je viens de parler, outre l'*Isolement* et l'*Automne* dont je parlerai plus loin, le *Soir* et l'*Invocation,* dont je n'ai pas trouvé mention dans la *Bibliographie de la France,* ni ailleurs : j'ignore la date où parurent ces compositions.

1837.

Chrétien Urhan. *L'Automne,* pour une voix, avec alto allégé, et accompagnement de piano.
A Paris, chez Richault (B. de la Fr., 9 septembre. — B. N.).
Valentin Castelli. *Souvenir.*
A Paris, chez Schlesinger (B. de la Fr., 2 déc. — B. N.).

1839.

Valentin Castelli. *La Prière et la Providence à l'homme*[1], Méditations de Lamartine.
Paris, chez Catelin (B. de la Fr., 4 mai. — B. N.).

1842.

Aug. Morel. *Invocation,* 17e Méditation de Lamartine.
A Paris, chez Meissonnier (B. de la Fr., 12 mars. — B. N.).
A. Olive de la Gastine, maître de chapelle à Pont-Leroy. *Le Chrétien mourant.*
A Paris, chez Catelin (B. de la Fr., 26 mars. — B. N.).

1843.

Aug. Morel. *Le Chrétien mourant.*
Chez Bernard Latte (B. de la Fr., 17 juin. — B. N.).
J. Bazzoni. *Le Chrétien mourant.*
A Toulouse, chez Delboy (B. de la Fr., 15 juillet); Meissonnier, éditeur à Toulouse (B. N.).

1844.

Ed. Reyloff. *Le Vallon*[2], méditation poétique de Lamartine. (B. de la Fr., 7 sept.).

---

1. Sous ce titre, le morceau qui se trouve à la B. N. ne contient qu'un extrait de la *Prière.*
2. Il est évident qu'il faut corriger ainsi l'indication : le *Violon.*

1845.

L. Niedermeyer. *Il Lago,* meditazione... tradotta in Italiano da Pietro Verducci. Chez Pacini, boulevard des Italiens (B. de la Fr., 20 septembre. — B. N.).

L. Niedermeyer. *Le Lac,* méditation poétique. Chez Pacini, rue Ne St Augustin (B. de la Fr., 15 février. — B. N.)[1].

1853.

Ad. Porte. *Le Chrétien mourant.* A Paris, chez Chaillot (B. de la Fr., 19 février).

1854.

L. Niedermeyer. *L'Automne,* méditation poétique d'Alphonse de Lamartine[2]. Paris, Pacini, 1854. In-fol. (B. N., 1854; B. de la Fr., 24 février 1855).

L. Niedermeyer. *L'Isolement,* méditation poétique d'Alphonse de Lamartine[3]. Paris, Pacini, 1854. In-fol. (B. N.).

Félicien David. *La Providence à l'homme* (Encyclopédie musicale ancienne et moderne, livraisons 76 et 77). A Paris, chez Curmer (B. de la Fr. 5 août. — B. N.).

1855.

L. Barroilhet. Six Mélodies. 1. *L'Automne...* 3. *Le Vallon...* Chez Escudier (B. de la Fr., 4 août et 29 déc.)

---

1. La musique de Niedermeyer a été en outre transcrite pour piano et orgue par S. Palma, Paris, Richault, 1876, in-fol.; pour mandoline et piano par J. Cottin. Paris, Richault, 1896, in-fol.; et pour musique militaire par G. Paris. Paris, Ivette et Schæffer, 1894, in-fol. — Ces diverses pièces sont à la Bibliothèque Nationale.

2. Il s'en fit une transcription pour piano et orgue, par S. Palma; Paris, Richault, 1884, in-fol. (B. N.).

3. Il s'en fit une transcription pour piano et orgue, par S. Palma; Paris, Richault, in-fol. (B. N., 1854; B. de la Fr., 24 février 1855).

Mme V[ve] Deunée. *Souvenir*, mélodie. Chez Chabat (B. de la Fr., 29 décembre).

1857.

(?) J.-B. Dubuc. *Invocation*[1] (B. de la Fr., 14 février).

1858.

A. Lepas. O temps, suspends ton vol (*Le Lac*). Paris, Musique des familles (B. de la Fr., 13 février).

A. Girardin, capitaine au 4e régiment de cuirassiers. Souviens-toi de moi dans les cieux, mélodie (*17e Méditation*). Versailles, imp. lith. Brunon (B. de la Fr., 8 mai. — B. N.).

1859.

Léonie Touel. *Le Vallon.*

Paris, sans nom d'éditeur (B. de la Fr., 22 janvier).

Waitzen-Necker. *Le Vallon* (Au profit de la souscription de M. de Lamartine). Paris, Papillon (B. de la Fr., 12 févr. — B. N.).

1862.

Waitzen-Necker. *La Semaine Sainte*, méditation. (1862), sans nom d'éditeur (B. N.).

1863.

G. Arnold. *Le Lac*, grande scène lyrique.

Paris, Revillon (B. de la Fr., 31 janvier 1863; et 31 décembre 1864). — Paris, Alfred Ikelmer et C[ie] (B. N., 1864).

1864.

Semet. *Le Soir*, chœur à quatre voix d'hommes. Paris, l'Orphéon, 2, passage du Désir (B. de la Fr., 30 juillet).

---

1. Est-ce la Méditation ? est-ce une Harmonie ?

1865.

Ch. Gounod. *Le Vallon*. Paris, Choudens (s. d.), in-fol. (B. N.).

B. Pisani. Trois mélodies. N° 1. *Le Soir*, mélodie..... N° 3. *La mort du Chrétien* (Le Chrétien mourant), chant élégiaque. Paris, Flaxland (B. de la Fr., 24 septembre. — B. N.).

1866.

Gracian Carros. *L'Automne*. Paris, sans nom d'éditeur (B. de la Fr., 4 août).

Andréa. *Le Chrétien mourant*. Paris, Benoist aîné (B. de la Fr., 22 et 29 septembre. — B. N.).

1868.

J. Brun. *L'Isolement*. Paris, Jourdain (B. de la Fr., 14 mars).

1875.

Ch. Gounod. *Le Soir*, transcription pour violoncelle, par Ernest Nathan.

Paris, Choudens, 1875, in-fol. (B. N.).

1878.

André Wormser. *La prière*, fragment d'une méditation de Lamartine. Paris, Henry Lemoine (B. N.).

André Wormser. *Hymne au soleil*, pour baryton ou mezzo-soprano. Paris, Henry Lemoine et fils (B. N.).

Avant 1908.

Emmanuel de Richard d'Aboncourt. *Première méditation poétique de Lamartine : L'Isolement*.

Paris, Choudens (Bibl. de l'Institut).

1908.

Emmanuel de Richard d'Aboncourt. *Quatrième Méditation poétique de Lamartine : Le Soir*.

Paris, Choudens (nº 1, ténor ou baryton, soprano ou mezzo; nº 2, basse ou contralto) — (Bibl. de l'Institut).

Il n'y a point à tirer de conclusions fermes d'une recherche incomplète. Cependant il est visible que Lamartine, contrairement à l'induction qu'on serait tenté de former sur la qualité musicale de ses vers, n'a point été pour les compositeurs un « parolier » favori. On a beaucoup moins exploité ses œuvres que celles de Victor Hugo, et même de Musset, d'Émile Deschamps ou de Théophile Gautier. Seul des grands romantiques, Vigny a été mis à contribution moins que lui.

Il me semble apercevoir qu'au moment où les *Méditations* ont paru, la musique de chant pour les gens du monde se composait surtout de romances. Lorsque le goût pastoral du XVIIIe siècle eut passé, le goût *troubadour* du Premier Empire se prolongea par la romance *moyen-âge* et la romance *écossaise* qui trouvèrent faveur au temps du romantisme. Les vers de Lamartine qui faisaient l'effet de *romances sans paroles*, n'avaient pas assez de corps; ils ne contenaient pas assez de faits, d'histoire, de récit, de drame; ils ne dessinaient pas de figures: Hugo et Deschamps, à cause de cela, plurent mieux. Puis vinrent les *Lieder* de Schubert qui trouvèrent une grande vogue auprès des âmes sentimentales.

Après 1850, les enfants et petits-enfants des femmes dont le chantre d'Elvire avait exprimé le rêve d'amour, se détournaient de cette manière surannée. L'heure appartenait à Musset. De plus, les compositeurs qui suivaient, dans le choix des paroles à mettre en musique, le changement des modes littéraires, se sentaient invités à chercher des poésies moins connues, plus jeunes, plus actuelles que les *Méditations*.

Dans ces mouvements successifs, Lamartine n'a jamais été au premier rang. Il n'a jamais dominé sur la place. Il eut pourtant deux moments brillants, par Niedermeyer et par Gounod.

Peut-être sa plus belle fortune musicale lui vint-elle entre 1860 et 1870 ou 1880, au temps de sa plus faible influence littéraire: Lamartine fut alors adopté par les familles; il servit à conjurer Musset, et les jeunes filles élevées chrétiennement ou bourgeoisement, eurent la permission de prendre

dans les *Méditations* et les *Harmonies* la ration de poésie dont elles avaient besoin ; les adaptations musicales de ces ouvrages bénéficièrent de cette faveur.

V. TRADUCTIONS

1. Traductions latines.

1. — L'*Isolement,* Méditation première de M. Alphonse de Lamartine, traduite en vers élégiaques par M. J.-L. Guillaume.
Paris, impr. de Le Normant fils, 1829, in-8 (B. N.).

2. — *Adieu,* Méditation poétique de M. Alphonse de Lamartine, traduite en vers latins par M. J. Guillaume. Paris, 1830, in-8 (B. de la Fr., 23 octobre 1830. — B. N.).

Académie royale des sciences, lettres, arts de Marseille, séance du 26 juin 1832. *Adieu,* par M. de Lamartine (traduction en vers latins, par J. Guillaume).
Marseille, s. d., in-8 (B. N.).

2. Traductions en langues étrangères.

Voici ce que j'ai pu rassembler, grâce, en grande partie, à l'obligeance de mes correspondants :

Allemand[1].

1. — Poetische Betrachtungen, übersetzte von J. B. Schaul. Gmünd, 1823.

2. — Poetische Betrachtungen, übersetzte von Fr. Götz. Mannhein, 1825.

3. — Poetische Gedanken, metrich-übersetzte von G. Schwab. Stuttgart, 1826.

1. Kaysers Bucher-Lexicon ; et communications de M. Wille, étudiant allemand de la Sorbonne.

4. — SÄMMTLICHE WERKE, übers. von G. HERWEGH. Stuttgart, 1839-1840, 6 vol. in-16.

5. — LEUTHOLD ET EM. GEIBEL. Fünf Bucher französischer Lyrik (*Le Lac*). Stuttgart, in-8, 1862.

6. — DIE UNSTERBLICHKEIT, übers. von GUSTAV STRUMPELL. Braunschweig, 1868.

7. — AUSGEWAHLTE DICHTUNGEN LAMARTINES, übers. von ALPH. LEVY. Dresden, 1880, in-16.

8. — SIGMAR MEHRING, Französischer Lyrik im 19. Jahrhundert (*La Prière*). Leipzig, 1900[1].

Anglais.

1. — L'HOMME, traduction anglaise par M. J. Grattan.
Paris, *Monthly Review*, n° 6 (Cité par la *Revue d'Édimbourg*, 1822, t. 37, p. 426[2]).

2. — C. J. SOLITUDE AND OTHER POEMS, with translatious from the *Meditations Poetiques* of Lamartine and from Metastasio. London, s. d. (1830?), in-8.
Dédié à John Selby esq.[3].
Les *Méditations* traduites (p. 97) sont : l'*Isolement*, l'*Automne*, *Invocation*, le *Chrétien mourant*, le *Vallon*[4].

3. — THE FRENCH POEM OF THE CELEBRATED ALPH. DE LAMARTINE ENTITLED « MAN », ADDRESSED TO LORD BYRON.
Translated into English verse with the original text by C. Hicks; Whitby, 1837.
In-8 : Printed and published by R. Kirby.

4. — L'HOMME, A POEM ADDRESSED TO LORD BYRON BY ALPH.

---

1. Cité par F. Ed. Schneegans, Notice sur les *Méditations*, p. 18, n. 1 (édition de la Bibliotheca romanica).

2. Cf. p. CVI.

3. J'ai vu, des pièces qui suivent, les nos 2, 3, 4, 5 et 17 au British Museum.

4. De plus la *Branche d'amandier*.

de Lamartine. Translated into English Verse. Published by subscription.
Th. Brooks, 1843, in-12.

Si cette impression n'est pas une version revisée et en bien des endroits refaite de la traduction précédente, c'est un monstrueux plagiat.

5. — A translation of the Poems « God » and « Prayer », from the *Meditations poetiques* of A. de Lamartine, with the original French, by Jane Forth, Whitby 1839, in-8.

6. — Poetical Meditations and Religious Harmonies. Transl. by the Rev. W. Pulling, with a biographical sketch. London, 1849, in-8 [1].

7. — Metrical translations from the works of Lamartine, C. Delavigne, V. Hugo and Beranger.
Par Elisabeth Collin. Paris (1850 ?).
Ce volume contient : l'*Homme* (p. 1) et l'*Isolement* (p. 63).

8. — Immortality, translated from « Les Méditations poétiques » of M. Alphonse Lamartine.
Manuscrit anonyme conservé à Saint-Point, avec cette note de la main de Mme de Lamartine : « Traduction d'Alphonse ».

9. — L'Isolement, from Monr Lamartine. *To Monsieur Lamartine.*
Copie manuscrite conservée à Saint-Point. Cette copie est de la main de Mme de Lamartine qui a inscrit cette mention dans un coin de la feuille : *Traduction de l'Isolement par Mrs Hill.*

10. — L'Automne.
Manuscrit autographe signé A. Hill ; conservé à Saint-Point. Il existe aussi à Saint-Point une copie de cette traduction, analogue à la copie précédente, de la même main, avec

---

1. The Bibliographer's Manual of English Literature by W. Th. Lowndes, new edition revised., by Henry G. Bohn, 1861, P. VI, p. 1299.

l'adresse : *To Madame Lamartine*, et la mention : *Traduction de l'Automne par Mrs Hill.*

Danois.

Rien, ni traduction complète, ni version isolée d'une pièce[1].

Espagnol[2].

1. — POESIAS ENTRESACADAS DE LAS OBRAS DE A. LAMARTINE, traducidas por D. J. M. de Berriozabal, marques de Casa Jera. Paris, V. Salvá, 1840, in-12[3] (B. N.).

Ce volume contient : la *Prière*, l'*Immortalité*, les *Chants lyriques de Saül*, le *Désespoir*, la *Réponse de la Providence à l'Homme*, le *Chrétien mourant*, la *Foi*, *Dieu*, la *Poésie sacrée*, le *Soir*, la *Semaine sainte*, l'*Automne*, le *Temple*, *Invocation*, la *Gloire*, le *Souvenir*, le *Vallon*, *à Elvire*, l'*Isolement* et l'*Homme*; en tout vingt des *Premières Méditations*, avec quelques pièces des *Nouvelles Méditations* et des *Harmonies*.

Finlandais.

Aucune traduction en langue finnoise, m'écrit M. B. Appelberg, d'Helsingfors, qui me signale les traductions faites en langue suédoise par un auteur finlandais, A. F. v. Platen (Cf. p. CLXXX).

Grec moderne.

Aucune traduction complète ni partielle n'est signalée dans les Catalogues de la Bibliothèque Nationale d'Athènes[4].

---

1. Communication de M. Nyrop, membre de l'Académie danoise, professeur à l'Université de Copenhague.

2. Rien à la Bibliothèque du Roi ni à la Bibliothèque nationale de Madrid, m'écrit M. Martinenche, professeur à la Sorbonne, à qui M. le Comte de Navas, M. Gil y Albacete, et M. A. Castro ont bien voulu envoyer des renseignements malheureusement négatifs. M. Gil y Albacete croit que diverses traductions de pièces séparées par Téodoro Navo, Arnao, et autres n'ont paru que dans des revues littéraires.

3. Une édition antérieure avait paru à Madrid, libr. de A. Gonzalez, 1839, in-8 ; une autre fut donnée à Barcelone, libr. de la V. de Mayol, 1841 (D. Dion. Hidalgo, *Diccionario general de Bibliografia española*, t. IV, p. 372).

4. Communication de M. Fougères, directeur de l'École française d'Athènes, qui a interrogé en vain plusieurs érudits hellènes.

Cependant M. F. Ed. Schneegans signale une traduction faite par Angelos S. Blachos, Athènes, 1864 (*Méditations*, édition de la *Bibliotheca romanica*, notice, p. 18).

Hollandais[1].

1. — A. de Lamartine. De mensch. Aan Lord Byron, naar het fransch door C. G. Withuys, s. l. n. d., in-8.

2. — De Dichtwerken van J. J. L. ten Kate. Leiden. A. W. Sijthoff, 1866. Tome 8, p. 146 : *Bergeenzaamheid* (L'Isolement); p. 152, *Avond* (Le Soir); p. 162, *Het Meir* (Le Lac).

3. — Da Costa 's kompleete Dichtwerken, uitgegeven door J. P. Hasebrock. Arnhem. D. A. Thieme, 1880. Tome II, p. 133, *Eenzaamheid* (l'Isolement); p. 135, *Geestdrift* (l'Enthousiasme) ; p. 139, *Aan een Dichter in zijn Ballingschap* (La Gloire).

Hongrois[2].

Des traductions partielles des *Premières Méditations* ont paru dans les albums des poètes étrangers publiés par Ch. Szász (1873)[3] et par A. Radé (1891), et surtout dans l'*Anthologie française de la Société Kisfaludy*[4], où les traducteurs sont, outre Ch. Szász, Hegediis, Gereb, S. Beothy, G. Jánesi, Dalmady.

On y trouve l'*Isolement* deux fois (par Radé et Hegediis) ; le *Lac* deux fois (par les mêmes) ; l'*Automne* trois fois (par Ch. Szász, Beothy et Radé) ; le *Soir*, le *Vallon*, la *Prière* (par Gereb) ; le *Souvenir*, le *Coquillage*, *A une fleur séchée* (par

1. Renseignements fournis par M. Gustave Cohen, professeur de littérature française à l'Université d'Amsterdam et, sur sa prière, par M. Fransen, lecteur à la même Université. — Il semble qu'on ait, en Hollande, plutôt traduit les *Harmonies* et *Jocelyn* que les *Méditations* : la *Mort de Socrate* a eu l'honneur de deux traductions.

2. Communication de M. J. Haraszti, professeur à l'Université de Budapest.

3. Cité par J. Kont, *La littérature française en Hongrie*, 1902, p. 284.

4. Kont, *ibid.*, p. 462 (Anthologiaa XIX század franczia lyrájabol, 1901).

Ch. Szász); le *Chrétien mourant* deux fois (par Ch. Szász et Beothy); l'*Immortalité*, l'*Homme*, la *Charité* (par Hegediis).

Une autre traduction de l'*Automne* a paru en 1905 dans une revue; et une autre du *Lac* dans un journal en 1907.

Dieu a été traduit par Kríza vers 1870 (réimpr. en 1893).

Les journaux, même ceux de province, continuent, dit M. Haraszti, de publier à l'occasion des traductions de Lamartine.

Italien[1].

1. — ALCUNE POESIE DI ALFONSO DI LAMARTINE recate in versi italiani dal CONTE ALESSANDRO CAPPI.
Ravenna, A. Roveri e figli, 1837, in-8.

Ce recueil contient le *Souvenir* et le *Soir*, avec l'*Idée éternelle,* le *Papillon,* et la *Branche d'amandier.*

2. — LA POESIA SACRA. DITIRAMBO DI A. LAMARTINE, ridotto in versi Italiani da GIACOBBI PESARO.
Mantova, 1839, in-8.

3. IL LAGO, meditazione poetica d'Al. de Lamartine, tradotta in italiano da PIETRO VERDUCCI, mus. da L. Niedermeyer. Paris, Pacini, 1845, in-fol. (Cf. p. CLXIX).

3. — POETI INGLESI E FRANCESI : Byron, Moore, Davidson, Milton, Hugo, Lamartine, Ponsard. Trad. di ANDREA MAFFEI. Firenze, Lemonnier, 1870, in-18.

(Le *Lac*, l'*Automne,* le *Souvenir*, l'*Isolement.* De plus le *Papillon,* et une pièce intitulée *Visione* : est-ce *Apparition* des *Nouvelles Méditations* ?)

4. — SCELTE MEDITAZIONI POETICHE, Versione di STEF. DALMAZZONE, Torino, 1873, in-8[2].

On trouve dans ce volume le *Ressouvenir du lac Léman,* la

---

1. Une bonne partie de ces renseignements m'ont été fournis par M. A. Monglond, délégué dans l'emploi de maître de Conférences à l'Institut français de Florence.

2. Ce numéro et les nos 6 et 8 me sont fournis par le *Catalogo general della libreria italiana,* dall' anno 1847 a tutto il 1899, Compilato dal Prof. Attilio Pagliaini, Milano, 1903, gr. in-8, au mot LAMARTINE (DE). Le no 7 se trouve au British Museum.

Foi, avec le Commentaire, *Philosophie,* avec le Commentaire, le *Lac,* avec le Commentaire, le *Chrétien mourant,* avec le Commentaire; le *Lis de Santa Restituta*; la *Gloire*; de plus, la *Liberté* ou *Une Nuit à Rome, Ischia,* et le *Poète mourant.*

5. — Ardizzone (Matteo). Saggio di poesie straniere e versioni poetiche da varii idioni.
Palermo, Lao, 1876, in-8.
(La *Prière*).

6. — Il Lago, poesia, tradotta da Pietro Caliari, Verona, Franchini, 1876, in-8.

7. — Scritti poetici di M. A. A. Nemesianus, trad. par G. B. Gaudo, in-8, 1882.

Gaudo a traduit le *Temple* (p. 99), la *Semaine sainte* (p. 107), le *Chrétien mourant* (p. 109), le *Golfe de Baya* (p. 110); sans compter le *Crucifix* (p. 103) et l'*Hymne de la Nuit* (p. 116).

8. — L'Autunno, traduzione in versi italiani. Padova, Crescini, 1899, in-16.

9. — Il Lago, dans Saggio di versioni, di Gamba (R.). Firenze, 1912.

Il faut ajouter des traductions du *Lac* par M. Dall'Ongaro, et de diverses pièces par J. B. Bolza. J'ai trouvé la lettre suivante dans les archives de Saint-Point :

Monsieur

Vous n'ignorez pas certainement, Monsieur, que plusieurs de vos incomparables Méditations ont été traduites, avec plus ou moins de bonheur, en italien, notamment *Le Lac* par M. Dall'Ongaro. Et moi aussi je n'ai pas su me refuser le plaisir d'en traduire quelques-unes. Si l'essai que je (*sic*) l'honneur de mettre sous vos yeux, est bien loin d'atteindre à l'original, veuillez au moins y voir, Monsieur, un bien faible témoignage de la sincère admiration, avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très dévoué
J. B. Bolza

Scheveningen
Ce 23 (ou 27) Juillet 1863.

Je n'ai pas trouvé trace de vers de J. B. Bolza, non plus que de ceux de Dall'Ongaro, pas plus à Saint-Point que dans les bibliothèques publiques ou dans les répertoires bibliographiques.

Norvégien.

D'une lettre que M. le Prof. Gran a bien voulu m'écrire, et d'une note de M. le bibliothécaire Jaeger qu'il m'a transmise, il semble résulter que les *Méditations* n'ont été traduites en norvégien ni en partie ni en entier.

Polonais[1].

DUMANIA POETY, WOLNY PRZEKTAD DOMINIKA LISIECKIEGO, Warszawa, druk N. Glücksberga, 1822, in-8, str 108.
(Méditations, traduction libre par Dominique Lisiecki. Varsovie, Imprimerie N. Glucksberg, 1822, in-8, p. 108).

Portugais.

Voyez la notice sur la *Gloire*, p. 144.

Suédois[2].

1. — SKALDESTYCKEN I FRI ÖFVERSATTNING (Poèmes en traduction libre), par Fred. Sam. Siljverstolpe, t. II; Stockholm, 1832.
Le Souvenir — Le Soir.

2. — ÖFVERSATTNINGAR UR LAMARTINE (Traductions de Lamartine), par FRED. VON PLATEN[3]. 1835, Helsingborg.
L'Isolement — Souvenir — Le Vallon — Le Soir — L'Automne.

---

1. Communication de M. Fortunat Strowski, professeur, à la Sorbonne, à qui M. P. Woznicki a fourni ce renseignement tiré de la Bibliographie d'Estreicher.

2. Communications reçues d'Helsingfors (M. Appelberg) et de Lund.

3. Cf. p. CLXXVI.

MÉDITATIONS

POÉTIQUES.


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
Collection
PIOT
IMPRIMÉS

Ab Jove principium
VIRG.



A PARIS,

AU DÉPOT DE LA LIBRAIRIE
GRECQUE-LATINE-ALLEMANDE,
RUE DE SEINE, N° 12

M DCCC XX



DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL

IMPRIMEUR DU ROI

[Cette indication, dans l'édition, est au verso du faux titre.]

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR

Les morceaux dont se compose le Recueil que nous offrons au public sont les premiers essais d'un jeune homme qui n'avoit point, en les composant, le projet de les publier. Vivement frappés du sentiment poétique qui y domine et de la teinte originale et religieuse de cette poésie, nous avons pensé que le public les accueilleroit avec intérêt; et sans nous dissimuler ce que le travail et le temps pourroient ajouter au mérite de ces ouvrages, nous avons demandé à l'auteur la permission d'en imprimer un certain nombre. Le nom de *Méditations* qu'il a donné à ces différents morceaux en indique parfaitement la nature et le caractère; ce sont en effet les épanchements tendres et mélancoliques des sentiments et des pensées d'une ame qui s'abandonne à ses vagues inspirations. Quelques-unes s'élèvent à des sujets d'une grande hauteur; d'autres ne sont, pour ainsi dire, que des soupirs de l'ame. Nous n'en présentons qu'un très petit nombre à-la-fois, nous réservant, d'après l'effet qu'elles auront pu produire, d'en donner incessamment un second livre, ou de nous borner à cette épreuve.

Nous sentons que le moment de cette publication n'est pas très heureusement choisi, et que ce n'est pas au milieu des grands intérêts politiques qui les agitent [1], que les esprits con-

1. C'était le temps du ministère Decazes, qui avait les *ultra* contre lui sans avoir pour lui les libéraux. Des élections partielles venaient de renvoyer Grégoire à la Chambre. Le ministère préparait une nouvelle loi électorale, dont l'annonce provoqua une grande agitation dans tout le pays. La

servent assez de calme et de liberté pour s'abandonner aux inspirations d'une poésie rêveuse et entièrement détachée des intérêts actifs de ce monde; mais nous savons aussi qu'il y a au fond de l'ame humaine un besoin imprescriptible d'échapper aux tristes réalités de ce monde, et de s'élancer dans les régions supérieures de la poésie et de la religion!

Non de solo pane vivit homo[1].

E. G.[2]

Chambre en commença la discussion le 14 janvier. Un mois plus tard, Louvel assassina le duc de Berry (nuit du 13-14 février 1820). Le ministère tomba. Et au début de mars, les *Méditations* paraissaient.

1. Luc, IV, 4.

2. Eugène Genoude : cf. plus loin, p. 255.

MÉDITATIONS POÉTIQUES

MÉDITATION PREMIÈRE

L'ISOLEMENT

NOTICE

La date fournie par le Commentaire du poète (sept. 1819) est fausse. La Correspondance (t. I, p. 331) donne une 1re version de la pièce à la date du 24 août 1818. La mise au net d'une autre rédaction, dans le Carnet Ollivier, est ainsi datée : *août Milly 1818.*

L'*Isolement* est une des *deux ou trois* Méditations dont Didot fit une impression à petit nombre en avril 1819 (*Corr.*, II, 23 et 27).

Lamartine donne à entendre dans son Commentaire que Pétrarque a été pour quelque chose dans l'inspiration de ces stances. On a été tenté d'en trouver le germe dans une imitation d'un sonnet de Pétrarque qui fut publiée sous le titre *le Retour*, en 1825 (*Epîtres*, Paris, Urbain Canel, 1825), et ensuite dans quelques éditions des œuvres (Gosselin, in-32, 1826, t. II ; Gosselin, Furne et Paguerre, in-16, 1845, t. III). M. Zyromski d'abord (p. 114-115), puis M. Séché (p. 167 et 213) et M. Doumic (p. 58) en ont déchiffré la rédaction autographe au crayon sur la feuille de garde d'un petit exemplaire

---

N. C. — Esquisse des 5 premiers vers : *Carnet Émile Ollivier* (fo 63 vo) = *Ocr*. Premières rédactions : *Corr.* t. I, p. 331 = *Co* ; *Carnet Emile Ollivier* (fos 37 et 38) = *Oe*. *L'étude des variantes permet d'affirmer que Oe est une mise au net postérieure à Co ; ce texte est plus voisin du texte de l'édition* (*cf. v.* 8, 15, 26-27, *et surtout* 40 ; *au contraire, v.* 45-46, et 52).

Titre. *Co* Méditation huitième. Stances. *Oe* Stances à Virieu, ou Méditation 3e. — *1826, 1849, 1860* : Première Méditation, *au lieu de* Méditation Première (*La même transposition se continue dans tout le recueil* ; *je l'indique une fois pour toutes*). *1866*, I (*au-dessus du titre*).

des *Rime* qui était la propriété de M. Émile Ollivier. « C'est déjà le thème de l'*Isolement* », dit M. Léon Séché, et M. Doumic y voit déjà le thème du *Lac*. Mais on ignore à quel moment cette imitation fut écrite. Or toutes les autres notes et esquisses qu'on découvre dans le *Pétrarque* de M. Ollivier nous reportent à 1824 et au voyage que fit Lamartine en Suisse pour mener sa femme aux eaux de Schinznach. Ainsi au-dessus du sonnet CCXLVII (t. II, p. 22), il a écrit la mention : *Brugg, 1824* ; et l'on trouve aux pages 150, 144 et 156 du même tome des ébauches de la *Chute du Rhin à Laufen*, puis, sur les pages blanches de la fin du volume et sur la couverture intérieure, trois ou quatre esquisses de la fin de la poésie intitulée *Réflexion*. M. Léon Séché qui n'a reproduit dans son livre (avec quelques erreurs de lecture) que le morceau de la page 150 du t. II, n'a pas reconnu la nature de ces fragments.

Évidemment le petit exemplaire de Pétrarque fut du voyage en Suisse. Il n'est pas impossible que le *Retour* y fût déjà inscrit, mais il est tout aussi vraisemblable qu'il soit contemporain des autres esquisses qu'on y trouve. Dans ce cas, il ne serait pas le germe, mais la reprise de l'*Isolement*. D'ailleurs, les deux derniers vers où se précise le rapport avec la Première Méditation ne sont pas traduits de l'original italien : l'idée et l'expression appartiennent à Lamartine.

Pourtant, si l'on doit renoncer à tirer parti du *Retour* et à y voir l'anneau qui relie les *Méditations* aux *Rime*, cela ne prouve rien contre l'affirmation de Lamartine qui se reconnaît le débiteur de Pétrarque. Nous préciserons plus loin les points de contact.

La Méditation est faite d'un thème ou motif sentimental, qui sort, au début, d'un thème pittoresque, et s'enchaîne, à la fin, à un thème mystique.

1° La description panoramique des paysages qui se découvrent du haut des montagnes était entrée depuis Ramond dans la littérature. La contemplation des couchers de soleil, la méditation du soir devant la nature étaient à la mode depuis un demi-siècle. Voyez Mornet, *Sentiment de la nature*, pp. 283, 319-323 et 431-432 ; Potez, p. 272 ; G. Lanson, *Choix de lettres du XVIII*e *siècle*, p. 661 (lettre de Mlle Phlipon) et 557 (lettre du Prince de Ligne), etc. Chateaubriand est monté sur l'Etna au lever du soleil (*René*, p. 79) ; mais la méditation devant l'immense horizon est la même. Si l'on faisait l'histoire du thème, il faudrait partir de la fameuse lettre de Sulpicius à Cicéron.

Gœthe avait indiqué dans *Werther* (Trad. par M. L. de Sevelinges (1804), nouv. éd., 1825, p. 214) la liaison du motif pittoresque au sentiment du désenchantement :

« De ma fenêtre, je porte mes regards jusqu'aux collines perdues dans le lointain ; je vois le soleil s'élevant derrière elles, percer à travers le brouillard, éclairer la prairie déserte, et la rivière entre les

saules effeuillés s'avancer vers moi en serpentant. Oh ! pourquoi faut-il que cette belle nature soit là devant moi froide et inanimée comme une estampe coloriée ? Pourquoi, à la vue de ces merveilles mon cœur n'envoie-t-il plus à mon cerveau une seule étincelle d'un délire enthousiaste ? »

2° Vient ensuite le thème sentimental : le monde est vide, quand l'être aimé n'est pas là. C'est le vers fameux de *Bérénice* (I, IV) :

> Dans l'Orient *désert* quel devint mon ennui.

« Le monde n'est jamais divisé pour moi qu'en deux régions, celle où elle est et celle où elle n'est pas.... Hélas ! ce lieu seul (la chambre de Julie) est habité ; tout le reste de l'univers est vide » (J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, IV, 6). — « Il n'y a plus de Delphine, puisqu'il n'y a plus de Léonce ;... le monde et mon cœur sont vides » (Mme de Staël, *Delphine*, II° P., let. 24). — Pour René, faute d'« une femme selon ses désirs » (p. 84), le monde est « un vaste désert d'hommes », et il y gémit : « Hélas ! j'étais seul, seul sur la terre » (*Ibid.*).

Léonard (*Élégies*, l. III, l'Absence ; *Petits poètes français*, t. II, p. 213) :

> Ah ! Doris, que me font ces tapis de verdure,
> Ces gazons émaillés qui m'ont vu dans tes bras,
> Ce printemps, ce beau ciel, et toute la nature,
> Et tous les lieux enfin où je ne te vois pas ?

M. Potez (p. 237) cite encore une élégie du l. IV, et (p. 228) des vers du chevalier de Bonnard à sa Zilia.

On pourrait allonger cette liste. Rosières (*Recherches*, p. 176-177) a retrouvé l'idée dans P. Lebrun et dans La Harpe. M. Estève (*Rev. d'Hist. litt.*, 1912, p. 81) l'a reconnue chez le romancier Loaisel de Tréogate (*Les soirées de la mélancolie*, 1777, in-8°, p. 148).

A l'étranger, le thème n'est pas moins usité. Pétrarque d'abord (*Rime*, II, c., XXXVII ; Zyromski, p. 127) : « Tout lieu est triste pour moi, où je ne vois pas ces beaux yeux charmants. »

> Ogni loco m'attrista, ov'io non veggio
> Que' begli occhi soavi...

Et Young-Letourneur (N. I, t. I, p. 18) : « Ton dernier soupir (Philandre) a rompu le charme. La terre désenchantée a perdu son éclat. Où sont ces fantômes brillants, cette riche parure dont ta présence l'embellissait. Je ne vois plus qu'un désert sombre et nu.... Que l'univers me paraît différent de ce qu'il était hier ! »

M. Pierre-Maurice Masson, en apportant un passage de l'*Agathoclès* de Mme Pichler traduit par Mme de Montolieu (Paris, 1812, 4 vol. in-12, t. I, p. 94), note avec raison que Lamartine avait lu *Agathoclès* (Cf. p. XVI).

Comme on voit, tous les maîtres avaient donné la note, et beau-

coup de petits exécutants s'y étaient essayés. Mais tout paraît ébauche, à côté des vers de Lamartine. C'est en lui que l'idée tant de fois retournée a trouvé son expression absolue.

3° Le thème final de l'élan vers le bien idéal était indiqué par Pétrarque :

> Levommi il mio pensiero in parte, ov'era
> Quella ch'io *cerco* e non ritrovo in terra.
> (Pétrarque, *Rime*, II, s., CCCII.)

Notez dans la suite du même sonnet le mot *spera* (sphère) et comparez le v. 37 de la *Méditation*.

> Volo con l'ali de' pensieri al cielo...,
> Lasciando in terra lo squarciato velo.
> (*Ibid.*, II, s., CCCLXII.)

> O felice quel di, che, del terreno
> Carcere uscendo, lasci rotta e sparta
> Questa mia grave e frale e mortal gonna ;
> E da si folte tenebre mi parta,
> Volando tanto su nel bel sereno,
> Ch' i' veggia il mio Signore e la mia donna.
> (*Ibid.*, II, s., CCCXLIX.)

— Sainte-Beuve (*Causeries du Lundi*, t. X, p. 453) a signalé le même motif dans une élégie de Ramond intitulée *Le soir*. J'ignore si Lamartine avait lu Ramond; mais il avait lu Pétrarque.

Il faudrait faire à Mme de Staël une part qui ne peut se définir avec précision ni se refuser avec justice, dans l'élargissement du regret élégiaque de l'amante en élan lyrique vers l'idéal. « Le sentiment de l'infini est le véritable attribut de l'âme ; tout ce qui est beau dans tous les genres excite en nous l'espoir et le désir d'un avenir éternel et d'une existence sublime ; on ne peut entendre ni le vent dans la forêt, ni les accords délicieux des voix humaines ; on ne peut éprouver l'enchantement de l'éloquence ou de la poésie ; enfin surtout on ne peut aimer avec innocence, avec profondeur, sans être pénétré de religion et d'immortalité » (*De l'Allemagne*, IV, 1). A cette date, Lamartine révérait encore Mme de Staël « comme un grand homme » en philosophie et en littérature (*Corr.*, t. I, p. 314 ; 27 juin 1818).

C'était l'époque enfin où Virieu lui rapportait d'Allemagne l'*infini* (*Corr.*, t. I, pp. 221 et 241).

L'invention du poète a brassé ensemble les éléments déposés par la vie et le monde avec ceux qu'avaient introduits en lui Pétrarque, Ossian, Young, Rousseau, Chateaubriand, Madame de Staël, auxquels il faut joindre, comme on le verra dans les notes, Lamennais, et peut-être même l'Imitation et le Bréviaire ou le Paroissien.

L'ISOLEMENT

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici, gronde le fleuve aux vagues écumantes,
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;

Avis. — Voir la Table des Abréviations, page v.

N. C. — 1-5 : O^{cr} (*deux esquisses au crayon*) :
1° Je suis assis sur la
Au sommet du au pied d'un chêne
Au coucher du soleil souvent je vais m'asseoir.
Je promène au hasard mes regards sur la plaine
Dont le (vas) tableau changeant se déroule à mes pieds.
2° Souvent sur l
Sur la cime des monts, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, je m'assieds,
Je promène au hasard mes regards sur la plaine
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds!
Ici le (*vaste*) fleuve en paix roule ses eaux dormantes.
1. O^{e} (*Souv.*) *Au sommet du rocher*. Souvent sur la montagne.
3. *Co*. O^{e} : Et [promène.
5. *Co* : mugit. O^{e} : roule.
6. *Co* O^{e} : Il] blanchit.

N. L. — 1-8. F. Reyssié (p. 255-266) donne un commentaire de ce paysage. La montagne est le Craz avec le taillis de chênes qui le couronne. Mais M. de Pomairols fait remarquer que la localité

Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

---

8. *Co.* Et le pâle Vesper tremble dans son [azur.
O^{e} : (*Où*) Et l'étoile du soir, brille dans son [azur.

---

réelle ne convient guère à la description du poète (*Revue critique*, 1893, t. I, p. 390). Lamartine est bien monté sur le Craz (*Corr.*, I, 330) ; mais il a vu aussi par l'imagination le coin de Savoie où il avait connu Julie ; les deux paysages, l'un extérieur et présent, l'autre intérieur et évoqué, se sont pénétrés. D'ailleurs le chêne est un des éléments consacrés du paysage poétique. Le jeune malade de Millevoye, dans la Chute des feuilles, est inhumé « sous le vieux chêne » (P. Ladoué, *La Vie et l'œuvre de Millevoye*, 1912, p. 300). Baour Lormian s'est « assis au pied du chêne » pour contempler « la sombre nuit », *Recueil de poésies diverses*, 1803, p. 101). — Aux vers 5-6. Lamartine a vu d'abord la tranquille Saône (cf. NC O^{cr}), il l'avait en effet sous les yeux. Mais ensuite il a pensé au paysage vu avec Julie en 1816, à celui qu'il avait vu de Hautecombe le 29 août 1817, quand il l'attendait (Cf. *Raphaël*, éd. in-16, p. 210-212, et le *Lac*, *infra*, p. 131). Le Rhône, tel qu'il l'apercevait du mont du Chat s'est substitué à la Saône : d'où les leçons *mugit* ou *gronde*, *écumantes*, *blanchit*. La leçon *serpente*, qui est tardive, ne marque pas un retour de la sensation réelle, puisque la Saône « telle qu'on la voit du haut du Craz, coule en ligne droite » (Reyssié). Mais Lamartine tend alors à généraliser le paysage. — Le lac du v. 7 ne peut être que le lac du Bourget vu de Hautecombe (*Raphaël*, p. 212). Mais il faut noter que colline, arbre, torrent, lac, vagues, sont les éléments du paysage d'Ossian. « Je suis assis au sommet de la colline sur la mousse qui borde le torrent ; le feuillage d'un arbre antique (*one tree*) frémit sur ma tête ; à mes pieds les flots bourbeux du torrent (*dark waves*) roulent sur la bruyère ; plus bas le lac présente une surface trouble et fangeuse (*the lake is troubled below*).... Il est midi, tout est calme ; je suis seul, et la tristesse s'empare de mes pensées. » (*Ossian-Letourneur*, t. I, Carrictura, p. 196). Je ne cite le texte anglais, que Lamartine pouvait lire, que lorsque la traduction s'en écarte notablement. Quoique le poète connût Ossian à fond, il n'y a pourtant pas là d'imitation directe. Ossian a seulement dessiné dans l'imagination de Lamartine l'esquisse du paysage poétique et l'a dirigée dans le choix des sensations aptes à être traitées littérairement.

7. *Là le lac* est traité de cacophonie par Thomas-Lefebvre (p. 366).

8. « Le poète qui jusqu'à présent regardait à l'est, se retourne du

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon,
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

---

9. *Après la 2e stance, se place dans Co* et dans *Oe une stance supprimée* :

> Au-dessus des hameaux, la rustique fumée
> Ou s'élève en colonne, ou plane sur les toits ;
> Plus loin, dans la chaumière une flamme allumée

{ *Co* : Semble un astre nouveau se levant sur les bois.
{ *Oe* : Ressemble aux feux trompeurs qui tremblent dans les bois.

— *Co* : Aux sommets.

10. *Co, Oe* : lance.

---

côté de l'ouest » (Reyssié, p. 259) pour voir lever l'étoile du soir. Cela gêne Reyssié dans son interprétation réaliste, parce que le lac du Bourget est certainement à l'est du Craz, d'où, d'ailleurs, on ne saurait le voir. Il s'étend aussi à l'est de l'abbaye de Hautecombe. Mais en substituant *où* à *et*, comme dans la leçon *serpent*, le poète s'affranchit de la localité précise pour généraliser le tableau. — L'étoile du soir est un thème ossianique (*Ossian-Letourneur*, t. I, Chants de Selma, p. 21). — La strophe supprimée a pu être suggérée par le paysage réel (Reyssié, p. 261), mais sans doute sous la direction de Chateaubriand : « Une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres... Les lumières qui brillaient dans la demeure des hommes » (*René*, p. 83 et 81).

9. Ces monts sont-ils les pics du Mâconnais (Reyssié, p. 259) ou ceux des Alpes de Savoie (*Raphaël*, p. 213) ?

10. Effet de lumière depuis longtemps apprécié des écrivains et du public. « .... Les cimes des arbres... éclairées par les derniers rayons du soleil couchant » (Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, éd. Flammarion, p. 52). Voyez aussi les citations des deux Chénier dans Potez, p. 273 et 307.

11. « Cette reine des nuits » (Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, P. I, l. V, ch. 12).

> ...De la reine des nuits le char silencieux

(Baour Lormian, *Ossian*, p. 210. Cf. *ibid.*, p. 12 et 162).

12. La lune *argente* et *blanchit*, c'est la sensation commune et tra-

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs,
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon ame indifférente
N'éprouve devant eux ni charme, ni transports,
Je contemple la terre, ainsi qu'une ombre errante :
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,

---

15. *Co* laboureur. *Oe a déjà* voyageur.
17. *Co*, *Oe* : grands [tableaux.
18. *Co* N'éprouve] en les voyant. — *Oe* charmes.
19. *1836, 1849, 1860, 1866.* Ame [errante].

---

ditionnelle (Fontanes, Chênedollé, cités par Potez, p. 344 et 300; Baour Lormian, *Veillées poétiques et morales,* 3e veillée, 2e éd., s. d., p. 35). Mais déjà Chateaubriand avait vu le jour *bleuâtre* de la lune (*Génie,* I, v, 12). — L'impression de l'ascension lente de la lune est deux fois marquée dans le même chapitre de Chateaubriand : c'est à lui sans doute qu'on doit le relief de cette notation.

13. « C'est l'Angelus qui sonne à Sologny... La flèche gothique, nous devons l'avouer, n'a jamais existé » (Reyssié, p. 262-263). Mais elle existe dans Chateaubriand (*René,* p. 81) : « Au milieu de mes réflexions l'heure venait frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique. » L'ensemble de la strophe est influencé par l'*Élégie* fameuse de Gray *sur un Cimetière de campagne.* Le « laboureur » de la leçon primitive, où Reyssié voit une silhouette de paysan du Mâconnais, n'est peut-être que le *ploughman* du poème de Gray, le *laboureur* de l'imitation de M. J. Chénier (Potez, p. 307-309). Le motif des cloches était indiqué par Chateaubriand (*Génie,* IV, I, I). Encore ici les impressions de la réalité et les souvenirs littéraires se mêlent et se contrôlent perpétuellement.

19. « N'est-il pas évident que ceux-ci (les mots) *ainsi qu'une*

Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières ?
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ;
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

---

23. *Co, O*e : Je fixe chaque point.
24. *Co, O*e *plaçaient ici une stance qui a été retranchée.*

Et qu'importe à mon cœur (*O*e mes yeux mon cœur) ce spectacle sublime,
Ces aspects enchantés de la terre et des cieux !
L'univers est muet, rien pour moi ne l'anime,
Et sa froide beauté lasse bientôt mes yeux.

25. *Co, O*e ces] îles, [ces chaumières
26. *Co* Froids [objets
27. *Co* Fleuves], côteaux, [forêts]. — *Co, O*e ombres jadis [si chères,
28. *1866* : Un] être seul.

âme errante, peuvent être rapportés soit à *je*, c'est-à-dire au sujet, soit à *terre*, c'est-à-dire au complément ? » (Thomas-Lefebvre, p. 356). Pour qu'il y ait équivoque, il faut qu'on admette que les mots du langage introduisent la pensée dans un esprit entièrement inerte et passif. C'est le postulat des grammairiens puristes ; mais l'expérience leur donne un démenti.

24. « Si j'avais encore la folie de croire au bonheur... » (*René*, p. 82).

Ogni dolcezza di mi vita è tolta.
(Pétrarque, *Rime*, II, c., CCLXVIII.)

— Au 3e vers de la stance supprimée, *l'univers muet* est une expression de Pascal (*Pensées*, éd. de Port-Royal, VIII, 1).

25. Il n'y a pas plus d'*îles* que de *palais* dans le pays qu'on découvre du Craz. Mais Lamartine n'a pas le souci de localiser la description. *Rochers* a pu se substituer à *coteaux* pour rappeler le paysage alpestre, mais surtout comme plus conforme à la leçon nouvelle *solitudes* : les coteaux sont à l'ordinaire cultivés, donc peuplés.

27-28. L'introduction de la leçon *solitudes* paraît affaiblir le vers suivant : si ce sont des solitudes, il est naturel qu'elles soient dépeuplées. Mais c'est qu'un seul être les peuplait.

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrois le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verroient par-tout le vide et les déserts;
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire,
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,

---

29. *1836, 1849, 1860, 1866.* Quand [le tour du soleil.
30. *Co, Oe* d'un œil] insoucieux
31. *Co, Oe* Qu'[en un ciel] pur ou sombre [il

29-32. « Mon cœur inquiet te cherche et ne trouve rien. Le soleil se lève et ne me rend plus l'espoir de te voir; il se couche et je ne t'ai point vue; mes jours vides de plaisir et de joie s'écoulent dans une longue nuit » (J.-J. Rousseau, *Nouv. Héloïse*, P. II, l. 13).

30. Parny a dit (Isnel et Aslega, *Œuvres*, t. II, p. 165):

> Dans l'univers qui ne le connaît plus,
> Indifférent, il ne veut rien connaître.

30-31. Thomas-Lefebvre rapporte *le* à *tour* (et non à *soleil*), et nie qu'on puisse dire *le cours du tour*. Lisant dans un mauvais texte *sombre et pur*, il demande avec raison *ou* au lieu de *et* (P. 60).

34. « ...Ce vaste désert du monde » (J.-J. Rousseau, *Nouv. Hél.*, l. II, p. 14).

> Porto 'l cor grave, e gli occhi umidi e bassi
> Al mondo, ch'è per me un deserto alpestro.
> (Pétrarque, *Rime*, II, s., CCCVI; cf. Zyromski, p. 127.)

Cf. aussi l'expression de Chateaubriand citée p. 13.

36. Est-ce par un reste d'influence lamartinienne que Leconte de Lisle a écrit :

> Et se souciant peu de l'immense univers?
> (*Poèmes antiques*, Les plaintes du Cyclope.)

38. « O dies æternitatis clarissima quam... summa veritas sem-

Si je pouvois laisser ma depouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paroîtroit à mes yeux?

Là, je m'enivrerois à la source où j'aspire,
Là, je retrouverois et l'espoir et l'amour,

---

40. *Co* : pleuré. *Oe* : cherché

---

per irradiat » (*Imitation*, III, 48). « Verus sol » (*Bréviaire romain*, hymme pour le lundi, à Laudes). Je n'ai point trouvé cette hymme dans les *Heures* de Lyon ; mais on y lit, dans les *Litanies du s. nom de Jésus* (p. 19-20) « Jesu, sol justitiæ — Jesu, lux vera. » D'ailleurs on ne peut dire de quels livres de prière se servaient Mme de Lamartine et son fils, l'*Imitation* mise à part, bien entendu. Pour Racine (1er Cantique spirituel, v. 61-66) Dieu est « un soleil » qui « nous éclairera dans les cieux ». Mais Young avait dit aussi : « Qu'est-il donc, ce soleil des Cieux d'où le bonheur se répand à grands flots sur toutes les créatures ? » (Young-Letourneur, N. VIII, t. I, p. 158). « O mort, jadis je voyais au delà de tes ombres un soleil immortel » (*Ibid.*, N. XI, t. I, p. 220). « Soleil de l'âme qui ne connaît point de couchant » (*Ibid.*, N. XXIII, t. II, p. 180).

40. Pourquoi *rêvé*, au lieu de *pleuré* ? Est-ce par ménagement pour la mémoire de Madame Charles, et pour éviter jusqu'à l'apparence d'une confidence indiscrète ? Mais il l'a faite, cette confidence, dans la pièce suivante (v. 214-226). Est-ce parce qu'au moment de l'édition ses projets de mariage avaient pris corps, et par égard pour Miss Birch ? ou bien ne faut-il chercher à la correction que des raisons d'ordre philosophique et esthétique ? *Pleuré* assurait mieux la transition du regret à l'espoir. Mais *cherché*, et surtout *rêvé*, sont plus d'accord avec la suite, avec les mots *bien idéal* et *vague objet*. Lamartine renonce à lier les deux parties. Sa pensée fait un brusque progrès : la mort de l'être aimé l'a rendu indifférent à l'univers ; mais ce n'est plus la réunion à l'être aimé qu'il demande dans l'autre vie : c'est la possession du *bien idéal*, de ce *vague* et inconcevable *objet* dont l'être aimé n'était sur la terre qu'une imparfaite image. *Rêvé* dégage, dès la première stance de la 3e partie, le sens platonicien qui en est l'idée fondamentale.

41. « Se désaltérer délicieusement à la source du souverain bien » est une expression de saint Augustin (*Conf.*, II, 10) reprise par Lamennais (*Essai sur l'indifférence*, t. I, p. 258. Voyez Maréchal, p. 77).

Et ce bien idéal que toute ame désire
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Que ne puis-je, porté sur le char de l'aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi ;
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

---

45. *Oe* (*porté sur le char*) empruntant les ailes.
46. *Oe* ô céleste patrie, arriver [jusqu'à toi.

---

44. « Je cherche seulement un bien inconnu dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute si... ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? » (*René,* p. 82). Lamartine a certainement ignoré le sonnet de Du Bellay, l'*Idée.* — Maréchal (p. 77) cite ces lignes de Lamennais : « ...les élans vers un bien immense, infini, que le cœur pressent, quoique l'esprit ne le comprenne pas encore » (Lamennais, *Essai sur l'indifférence,* Introduction, t. I, p. 8). Lamartine avait lu Lamennais entre la fin de mars et le 8 août 1818 (*Lettres à Lamartine,* p. 2-3 ; *Corr.*, t. I, p. 332). Il serait possible que l'idéalisme religieux de Lamennais eût contribué à la transformation sentimentale qui s'est exprimée dans la correction de *pleuré* en *cherché,* puis en *rêvé.* Le progrès de ces trois leçons marque bien que Lamartine n'en était plus au simple deuil de Julie et noyait son regret dans une immense aspiration qui, Lamennais aidant, prenait une teinte mystique. Mais Lamartine ne cherchait pas seulement du côté du ciel : tout en dessous, dans le fond de son âme, il y avait sans doute une énergique reprise du *vouloir vivre* qui convertissait la douleur en désir et retournait le poète du passé vers l'avenir, un avenir terrestre, mystérieux et illimité.

45. Cf. v. 11 et la *Prière,* v. 2.

46. Cette épithète sort du chapitre de Chateaubriand : *Du vague des passions* (*Génie,* II, III, 9). Le mot *objet* qui appartient au vocabulaire théologique et moral de l'époque classique, se retrouve deux fois dans une des pages de *René* (p. 81) où Lamartine trouvait l'image, sinon le modèle, de son propre malaise.

47. « *Quid moror in terris* ? Pourquoi est-ce que je m'attarde sur la terre ? » dit Scipion (Cic., *De Rep.*, VI, XV, 15). D'ailleurs l'image de l'*exil* pour symboliser la vie terrestre est traditionnelle dans la littérature religieuse (*Imitation,* III, 48 ; Young-Letourneur, N. X, t. I, p. 182 ; N. XXII, t. II, p. 163). L'hémistiche « sur la terre d'exil »

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir se lève et l'arrache aux vallons;

49. *Co, Oe* : a jonché
50. *Co* : le tourbillon se lève. *Oe* : le vent siffle et l'enlève, au sein d'un tourbillon. — *1836, 1849, 1860, 1866* du soir] s'élève. La leçon *qui date au moins de 1836, n'est pas sans doute une correction d'auteur.*

---

est dans Chênedollé (*Génie de l'homme*, III, Œuvres, p. 83). Baour-Lormian (*4e Veillée*, 2e éd., s. d.) écrivait aussi :

> Et l'homme cependant....
> Sur ce globe d'exil s'agite et se tourmente.
> (P. 59.)
>
> Cette terre d'exil où tu m'as délaissée,
> N'est qu'une solitude ouverte à mon ennui,
> Et du monde avec toi mon bonheur s'est enfui.
> (P. 66.)

49. L'image de la feuille tombée était tout à fait commune. J.-B. Rousseau (*Poésies*, I, 10, p. 40) :

> (Grand Dieu)...
> Votre souffle m'enlève
> De la terre des vivants,
> Comme la feuille séchée
> Qui de sa tige arrachée
> Devient le jouet des vents.

C'est sans doute de là qu'elle passait dans une lettre inédite du P. de Neuville que M. l'abbé Bézy a vue, où ce jésuite se désignait par les mots : « une feuille que le vent emporte ». Potez cite des vers de Millevoye et d'Edmond Géraud (p. 465 et 380). Tout le monde connaît la petite pièce d'Arnault, *la Feuille*. Les rimes mêmes étaient parfois données, *vallon, aquilon* (Millevoye, *Œuvres*, t. I, p. 50); *aquilons, vallons*, et un peu plus loin, *rameaux flétris* (Delille, *Jardins*, II). Mais c'est Ossian sans doute qui a conféré au thème sa valeur romantique. « Le vent fait voler et tourner dans les airs les feuilles desséchées » (*Ossian-Letourneur*, t. I, p. 211). Mme de Staël n'avait pas manqué de le recueillir : « ...Que la fatalité m'entraîne comme ces feuilles détachées que je vois s'élever en tourbillon dans les airs » (*Delphine*, Ve P., fr. 6).

50. Parny (*Chansons Madécasses*, VIII, t. II, p. 52) : « Le vent du soir se lève. » Si ce n'est pas là une rencontre fortuite, les variantes prouvent que Lamartine a fait effort pour se débarrasser de la réminiscence et n'y est retombé qu'après s'être convaincu que c'était l'expression nécessaire.

Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

---

52. *Oe* : emporte.... Aquilon. *Et au-dessous de ce vers* : Août — Milly — 1818.

---

52. « Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie » (*René*, p. 83). Le mouvement venait de Macpherson : « Levez-vous, ô vents orageux d'Erin... » *Ossian-Letourneur* (Fingal, ch. 1; t. I, p. 8. Cf. Baour Lormian, *Ossian*, Chants de Selma, 4e éd., p. 135).

MÉDITATION DEUXIÈME

L'HOMME

NOTICE

« Je fais au travers de tout mon tumulte une Méditation à lord Byron », écrit Lamartine le 16 septembre 1819 (*Corr.*, t. II, p. 70): son *tumulte,* ce sont les difficultés que rencontre son mariage. Le 20 octobre, il envoie à Virieu une grande partie de la pièce. Il est déjà détaché de son ouvrage. « Cela m'ennuie à présent » (*Corr.*, II, 82). Il dit dans la même lettre que la pièce avait 350 vers. Quiconque a manié ses albums sait le soin avec lequel il comptait ses vers. Si donc le poème n'en a plus que 286, c'est que Lamartine a retranché 64 vers : la suppression la plus considérable a dû être faite après le vers 30 (Cf. N. C.).

Lamartine a raconté trois fois comment il avait connu Byron : ici, dans son *Commentaire,* en 1849 ; dans le *Cours de Littérature* (E. X, t. X, p. 257-261), en 1856 ; enfin dans le *Constitutionnel* des 13-19 octobre 1865. Les trois récits ne concordent pas. Selon le *Cours de Littérature,* Lamartine, dans l'été de 1815, pendant son séjour à Narnier, aperçoit Byron, qu'il ne connaît pas encore, dans son yacht sur le lac Léman, entre Évian et Thonon, au milieu d'une tempête ; quelques jours après, il en apprend le nom par le *Journal de Genève.* D'après le *Constitutionnel,* c'est à Rome en 1812 qu'il entend pour la première fois le nom de Byron, et qu'on en récite devant lui quelques vers. Plus tard, en 1818, Louis de Vignet lui aurait écrit de Genève en l'entretenant de ce « jeune lord anglais dont la vie était un mystère... et dont les vers étaient un prodige ». Il lui aurait envoyé tout ce que le libraire Paschoud avait pu lui procurer de l'œuvre du poète anglais. Lamartine, ainsi, aurait lu *Childe Harold* à Milly, en octobre

---

N. C. — Première rédaction : *Corr.*, t. II, p. 77 = *Co.* — (Titre) *Co.* Méditation dix-septième. A Lord Byron. *1849, 1860,* Deuxième [Méd] ; *1866,* II.

1818. « Je me souviens du lieu, de la saison, du jour, de la chambre, de l'heure (*mouvement imité de Pétrarque*), où ce livre tomba du ciel dans ma solitude. » Il venait de brûler son recueil d'élégies; et sous l'impression de *Childe Harold*, il aurait écrit dans l'automne de 1818 cette seconde Méditation. Enfin le *Commentaire* de 1849 (l. 41-72) reporte la première rencontre à 1819, et modifie les circonstances: le poète a vu Byron descendant de bateau et montant à cheval, sur le quai de Genève.

Outre leur contradiction, ces récits soulèvent bien des difficultés. Si Lamartine a passé par Genève en allant à Aix ou en en revenant dans l'été de 1819, il n'a pu y voir Byron qui était déjà en Italie. S'il a été en effet à Narnier en 1815, il n'a pu y voir Byron qui était encore en Angleterre. S'il a jamais aperçu Byron, il faut que ce soit en 1816, pendant le séjour du poète anglais à la villa Diodati : Byron partit le 17 septembre pour les Alpes Bernoises, et en octobre pour l'Italie. Il se peut que Lamartine, allant à Chambéry et à Aix à la fin d'août, ait passé par Genève : on n'en sait rien. Mais cette rencontre de Byron est fort suspecte. Un homme peut se tromper sur une date : mais comment se fait-il que Lamartine ne sache pas s'il a vu Byron à Narnier ou à Genève, en bateau ou à cheval ? Comment se souvient-il du fait, sans en avoir une image au moins imprécise ? Comment se fait-il que ni dans les *Mémoires inédits* (1870, in-8, p. 328-358), où le séjour à Narnier est longuement traité, ni dans la *Vie de Byron* du *Constitutionnel*, il ne soit question, sous aucune forme ni en aucun lieu, de cette vision saisissante ? Je croirais volontiers que Lamartine, ici comme dans le *Crucifix*, s'est substitué au témoin oculaire, peut-être à Vignet. Les circonstances romantiques du *Cours de Littérature* peuvent avoir été suggérées par l'aventure dont Lamartine a parlé, sans s'y mêler, dans le *Constitutionnel* (8 nov. 1865) : « Un accident de navigation faillit coûter la vie à lord Byron sur le Lac. » Je ne sais dans quelle édition Lamartine lisait Byron ; mais une édition parisienne de Galignani (1841, in-8) donne en note à *Childe Harold* (ch. III, st. 100) ce passage du journal du poète :

I had the fortune... to sail from Meillerie... to St Gingo during the storm. J'eus la chance... d'aller en bateau de Meillerie à St Gingo pendant la tempête. (juillet 1816)

Mais il suffisait à Lamartine d'avoir lu les st. 92-93 du ch. III de *Childe Harold*, écrites à propos ou au milieu de la tempête de minuit du 13 juin 1816 (cf. l'éd. Galignani, p. 122, n. 2). Laissons donc ce détail suspect d'une rencontre.

Quand et par qui Lamartine connut-il l'œuvre de Byron ? On peut écarter la date de 1812 : M. Estève (p. 321, n. 1) a fait remarquer que lorsque Lamartine quitta l'Italie (avril 1812), les deux premiers chants de *Childe Harold* venaient à peine de paraître (29 février

1812). A la rigueur il est possible qu'il en ait entendu lire quelque morceau : ce qui est sûr, c'est qu'on n'en saisit alors la trace ni dans sa correspondance ni dans ses vers. L'impression, s'il y eut contact, est imperceptible. Je ne vois pas qui peut être l'ancien ami revenant d'Angleterre en 1819 dont parle le *Commentaire* ? serait-ce César Alfieri ? Mais dès le 23 mars 1818, Mme de Montcalm (*Lettres à Lamartine*, p. 3) lui nommait Byron en le rapprochant de Lamennais. Et Louis de Vignet a pu lui écrire de Genève en 1818 : il a pu même lui parler de Byron dans le séjour qu'il fit à Milly du 27 juin au 16 juillet (*Corr.*, t. I, p. 315-316). Il put lui apporter les numéros de la *Bibliothèque de Genève* qui contenaient quelques traductions de Byron (Estève, p. 320, n. 1). Cependant la *Correspondance* n'indique aucune impression, aucun éveil de curiosité : « Les Anglais jouissent en matérialistes du monde physique » (*Corr.*, t. I, p. 321). Évidemment il n'a pas encore été attiré ni remué par *Childe Harold*. Comment, s'il en était autrement, eût-il écrit, revu, expliqué l'*ode au Malheur* de juillet à décembre 1818, sans que ses vers ni ses lettres portassent une empreinte certaine de Byron ?

Je crois que la révélation de Byron eut lieu pour Lamartine pendant le séjour qu'il fit à Paris du 1er septembre 1818 au 20 octobre (ou un peu plus). C'est dans une lettre du 10 octobre qu'il prononce pour la 1re fois le nom de Byron. « C'est comme si je faisais juger Byron par N... qui s'amuse aux périodes. » Évidemment, à cette date, il commence à avoir une opinion sur Byron. Le monde parisien l'oblige à s'en faire une : on cause de Byron. Malte Brun a publié sur lui quatre articles dans les *Débats* (14 sept.-2 oct. 1818). On publie chez Galignani à Paris une édition de ses œuvres (*The Works of the R. H. lord Byron*, 6 vol. in-12, 1818 : annoncé seulement le 13 juin 1819 dans le *Journal de la librairie*). Mais Byron n'est encore pour lui que matière à propos de salon : il n'a pas pénétré bien avant. Quand Lamartine revint à Paris en février 1819, le bruit continuait autour de Byron ; il attirait et scandalisait de plus en plus les salons et les femmes (Estève, p. 65-72). Lamartine dut alors s'y arrêter davantage. Je croirais volontiers que c'est dans l'actualité parisienne, sans aucune circonstance romantique, qu'il faut chercher la vraie origine de la seconde Méditation.

L'*épître à Byron* correspond surtout à *Manfred*, quoique Lamartine dans sa *Vie de Byron* (*Constitutionnel*, 1865, 26 sept. et suiv.) la rattache à *Childe Harold*.

Il est clair que le jugement sur Byron que contiennent les premiers vers correspond à celui de l'Abbé sur Manfred (III, 1) :

> This should have been a noble creature ; he
> Hath all the energy which would have made

A goodly frame of glorious elements,
Had they been wisely mingled ; as it is,
T'is an awful chaos. — light and darkness, —
And mind and dust, — and passions and pure thoughts
Mix'd, and contending without end or order.

« Ce devait être une noble créature : il a toute l'énergie qui aurait fait une merveilleuse combinaison d'éléments glorieux, s'ils avaient été mêlés avec sagesse : tel qu'il est, c'est un chaos effrayant, lumière et ténèbres, esprit et matière, passion et pensée pure, tout cela pêle-mêle et en conflit, sans fin et sans ordre. » — L'image du vers 5 est prise dans la couleur de Manfred, où le décor alpestre donne place aux vents, aux torrents et à l'orage. Mais il s'y mêle aussi une teinte d'ossianisme. « J'entends gronder les vents dans les flancs de la montagne ; le torrent enflé par la pluie rugit le long du rocher... Le bruit des torrents et des vents redouble encore » (*Ossian-Letourneur*, t. I, Les chants de Selma, p. 217-219). — Le vers 7 rappelle le passage où Manfred dit :

My joy was in the wilderness, to breathe
The difficult air of the iced mountain's top,
Where the birds dare note build... (II, 2)

« Ma joie était dans les solitudes sauvages : respirer l'air raréfié des cimes glacées, où les oiseaux n'osent pas bâtir leur nid. » *Iced* (glacée) fait songer à la variante du v. 15.

... The Night
Hath been to me a more familiar face
That that of man... (III, 4)

« La face de la Nuit m'est plus familière que celle de l'homme. » — Pour la comparaison des vers 8-20, M. Zyromsky (p. 38) la rapproche du passage de Job (XXXIX, 27-30) : « A ta voix l'aigle s'élévera-t-il jusqu'aux nues ? et placera-t-il son nid sur le sommet des rochers ? — Il habite le creux de la pierre : il demeure sur les rocs escarpés et les rochers inaccessibles. — Et de là il contemple sa proie, ses yeux la découvrent de loin. — Ses petits boivent le sang, et ils paraissent soudain là où gît un cadavre. » Mais Manfred déjà avait évoqué l'aigle :

Ay, (*An eagle passes*),
Thou winged and cloud-cleaving minister,
Whose happy flight is highest into heaven,
Well mayst thou swoop so near me — I should be
Thy prey, and gorge thine eaglets ; thou art gone
Where the eye cannot follow thee, but thine
Yet pierces downward, or above,
With a pervading vision (I, 2).

« Ah ! (*Un aigle passe*). Toi, ministre ailé qui fends les nuages, toi dont le vol puissant va le plus haut dans le ciel, tu peux bien descendre près de moi. Je serais ta proie, je repaîtrais tes aiglons. Tu t'es enlevé dans des hauteurs où l'œil ne peut te suivre : mais ton regard perce toutes les profondeurs, au-dessous, au-dessus ; rien n'échappe à ta vue. » La réminiscence de Job et celle de *Manfred* ont dû s'unir dans l'imagination du poète. Le détail du rossignol a dû être suggéré par le vers de Byron cité plus haut : « où les oiseaux n'osent pas nicher. » La Bible ne fournissait pas cette opposition. — Enfin l'expression *comme toi* du v. 9 correspond aux vers de Manfred :

> And you, ye crags, upon whose extreme edge
> I stand, and on the torrent's brink beneath
> Behold the tall pines dwindled as to shrubs
> In dizziness of distance (I, 2).

« Et vous, vous, cimes escarpées, je suis debout sur votre arête, apercevant au bord du torrent, tout en bas, les grands pins comme des broussailles, dans l'éloignement vertigineux qui les rapetisse. »

On trouvera d'autres rapprochements dans les notes : ceux-ci suffisent pour établir l'origine de l'image de Byron que Lamartine portait alors en lui.

Mais, d'ailleurs, l'inquiétude sur la destinée de l'homme et sa place dans l'univers qui remplit la pièce, est un thème de la poésie sentimentale et philosophique du XVIII[e] siècle. Pope, dans l'*Essai sur l'Homme* (Épitre I, et début de la II[e]), l'avait traité en termes qui souvent paraissent résumer les développements de Lamartine. Voltaire l'avait touché dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne*. Young y revenait souvent dans ses *Nuits*, et Baour Lormian, à la suite de Young, dans ses *Veillées poétiques et morales* (2[e] éd., 3[e] et 4[e] Veillées, et fragment intitulé la *Nuit et la solitude*) ; Chênedollé également dans son *Génie de l'homme* (chant III).

Rien n'était plus commun surtout que l'idée condensée dans les deux vers fameux :

> Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
> L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux
> (v. 69-70.)

Lamartine n'avait probablement pas lu l'*Homme*, ode de M. Marteau, publiée par le *Mercure* en janvier 1776, où l'on trouve ce vers :

> Son esprit est borné, ses vœux sont infinis.

Il avait lu sans aucun doute, — mais y songeait-il ? — le poème

de Voltaire (*Discours sur l'homme*, II) qui contient la même pensée, prise d'Ovide (*Métam.*, II, 52) :

Tes destins sont d'un homme et tes vœux sont d'un dieu !

Il n'est pas davantage certain qu'il résume ici un développement de Lamennais (*Essai sur l'Indiff.*, I, 225 ; Maréchal, p. 111). Depuis Pascal, l'antithèse de la nature bornée de l'homme à son appétit d'un bien infini est partout. Chateaubriand (*René*, p. 83 ; cf. plus haut, p. 15-16), avait renouvelé l'expression de ce contraste. Il disait ailleurs « Notre âme demande éternellement ; à peine a-t-elle obtenu l'objet de sa convoitise qu'elle demande encore ; l'univers entier ne la satisfait point. L'infini est le seul champ qui lui convienne » (*Génie*, I, vi, 1).

Dans le *dieu tombé qui se souvient des cieux*, M. Citoleux (*La poésie philosophique au 19e siècle : Lamartine*, p. 84) voit une déformation de la réminiscence platonicienne. M. Maréchal (p. 111-112) y retrouve Lamennais : « Déchu d'un plus haut état, l'instinct de sa grandeur le tourmente sans cesse... Il aspire à recouvrer son rang » (Article sur le *Suicide* paru dans le *Conservateur*, t. V, p. 57, 54e livraison). Cet article ne parut d'ailleurs que le 9 octobre ; et dès le 16 septembre Lamartine travaillait à sa pièce.

Mais pourquoi ne pas songer à Marc-Aurèle ? « Notre âme raisonnable, dit Marc-Aurèle, est un *dieu exilé* » (Bernardin de Saint-Pierre, *Harmonies*, l. IV, t. II, p. 244. Cf. aussi *Études*, 3e édit., 1788, t. I, p. 638). Pourquoi ne pas penser à Byron ? Manfred définit l'homme : « *Halft dust, half deity* : moitié poussière, moitié dieu » (I, 2 ; cf. Estève, p. 328). Mais pourquoi pas surtout à Louis Racine ?

Malgré l'épaisse nuit sur l'Homme repandue,
On découvre un rayon de sa *gloire* perdue.
C'est du haut de son Trône un Roi *précipité*
Qui garde sur son front un trait de Majesté.
Une secrète voix à toute heure lui crie
Que la terre n'est point son heureuse patrie...
Plein de biens et d'honneurs, il reste toujours vide,
Il forme encor des vœux dans le sein du plaisir,
Il n'est jamais enfin qu'un éternel désir.

(La Grâce, I, v. 139-144, 148-150.)

Enfin Mme de Staël écrivait de sa Delphine : « C'est un ange tombé, mais il lui reste encore quelque chose de son origine » (*Delphine*, p. II, l. 18). Lamennais et Louis Racine dérivent de Pascal : « ... Misères de roi dépossédé ... Qui se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé » (*Pensées*, texte de Port-Royal, ch. XXXII, éd. de 1687, p. 179. Cf. aussi ch. XXI, p. 169). Mme de Staël pense plutôt à Milton. Lamartine peut avoir reçu l'idée de la

tradition de Pascal, Racine et Lamennais : mais il fait dominer dans son expression, comme Mme de Staël, le souvenir du *Paradis perdu*.

Les vers suivants font bien voir combien sont complexes et mêlées les origines de la pensée du poète. Le vers 70 n'exprimait que la théorie de la chute. Mais les vers 71-75 montrent Lamartine incertain entre deux idées contraires, l'idée platonicienne ou chrétienne de la déchéance, et une notion philosophique de la perfectibilité. Le vers 75 prouve bien qu'il y a deux doctrines en présence entre lesquelles il ne choisit pas. Les vers 73-74 pourraient représenter l'argument connu qui fait du désir de l'immortalité la preuve de l'immortalité, et en général de l'immensité des désirs humains la preuve de la réalité du bien infini. « C'est leur promettre un bien que de leur en donner l'idée et de leur en faire sentir le besoin » (J.-J. Rousseau, *Émile*, IV, p. 331).

N'est-ce pas là le cri de cette âme immortelle
A qui dans ses ennuis sa grandeur se révèle ?
(Chenedollé, *Génie de l'homme*, III, Œuvres, p. 83.)

Mais Lamartine, dans les vers 73-74, ne prend pas cet argument chez les orthodoxes qui le combinent avec la chute : il le prend chez les déistes qui l'en séparent. Il énonce ici l'hypothèse que l'homme, faible et borné sur cette terre, mais non pas nécessairement tombé, sera élevé à une perfection supérieure dans une autre existence.

Enfin il est sans doute téméraire de vouloir définir trop rigoureusement le sens du mot *raison* pour Lamartine (cf. Maréchal, p. 115 et n. 3) et d'y vouloir trouver la preuve (au vers 148) que l'inspiration de la pièce dérive de Lamennais. Si le poète dépasse à cet endroit le rationalisme du XVIII[e] siècle, il ne le contredit pas. « Le plus digne usage de ma raison, a dit Rousseau, est de s'anéantir devant toi » (*Émile*, IV, p. 336). Rien n'autorise à croire que Lamartine ait cru avoir à choisir entre le Vicaire Savoyard et l'*Essai sur l'indifférence*. Le catholicisme, chez lui, a enveloppé, non pas chassé le déisme. Sans doute, la *raison* pour lui n'est pas purement intellectuelle, et se confond avec l'évidence du sentiment intérieur. Mais il en était de même pour Rousseau (*Émile*, IV, p. 335). Lamartine, qui fut toujours un grand conciliateur, accorde même la *raison* avec la *grâce*, s'il faut entendre par le vers 145 quelque chose de plus précisément chrétien que l'illumination soudaine de la vérité qui vient de Dieu. C'est donner une idée fausse de ce large courant de poésie que de vouloir en faire un filet d'eau venu d'une seule source.

L'HOMME

A LORD BYRON

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange, ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents !
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine :
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine ;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés ;
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage ;
Et tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs,
Bâtit aux bords des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui, des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abyme,

N. C. — 5. *Co* Comme] on [aime
7. *Co* La nuit est ton] palais
8. *1860 :* loin [des déserts
11. *Co* Semés
12. *1836, 1849, 1860, 1866,* de [carnage
14. *2e, 3e, 9e éd. ; 1849, 1860, 1866,* au bord.
15. *Co* Sommets] glacés

N. L. — 1-20. Sur l'inspiration byronienne de ces premiers vers, voyez la Notice qui précède.

Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.
Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abyme,
Et ton ame, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu !
Comme lui, maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres ;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.

---

23. *Co* : autel.
30. *Co* : l'hymne] éternel [au... mal] || Gloire à toi | fier Titan, j'ai par-

---

20. Leconte de Lisle, qui fut en sa jeunesse très lamartinien, a peut-être inconsciemment tiré de ce vers le vers final du *Condor* :

Il est dans l'air glacé les ailes toutes grandes.

Cependant M. Bury (*Rev. d'Hist. litt.*, 1906, p. 159) assigne à la pièce une autre origine. Il se pourrait d'ailleurs que le vers sortît d'une impression réelle, sans antécédent littéraire.

22. « My despair » (*Manfred*, II, 4).

23. Manfred (I, 2), sur la Jungfrau, mesure de l'œil les abîmes réels qui sont à ses pieds. Mais l'expression, *comme Satan*, est un souvenir de Milton, lorsque Satan, avec le Péché et la Mort, découvre le gouffre qui sépare l'Enfer du Paradis (*Par. Lost.*, IV).

Before their eyes in sudden view appear
The secrets of the hoary deep, a dark
Illimitable Ocean...
Into this wild abyss the wary fiend
Stood on the brink of hell and look'd awhile.

« A leurs yeux apparurent soudain les secrets de l'antique abîme, noir océan sans limites... Dans cet abîme sauvage, le prudent démon, s'arrêtant au bord de l'enfer, regarda un moment. »

26. Voyez la scène de Manfred et de l'abbé (III, 1), avec le mot : « *It is too late*, il est trop tard. »

30. « The Hall of Arimanes. — Arimanes on his throne, a globe

Mais que sert de lutter contre sa destinée?
Que peut contre le sort la raison mutinée?
Elle n'a comme l'œil qu'un étroit horizon.
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison :
Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface ;
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place,
Comment? pourquoi? qui sait? De ses puissantes mains
Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la nuit et la lumière ;
Il le sait, il suffit : l'univers est à lui,
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui !
Notre crime est d'être homme et de vouloir connoître :

---

tagé ton crime ||, etc. « J'entre ici dans ses idées pendant un moment, et tout à coup je lui demande : qu'est-ce qu'un homme devant Dieu pour oser parler et se plaindre de l'ordre universel ? Je conviens avec lui que sa place est mauvaise, mais enfin elle est ainsi, il n'y a rien à faire qu'à plier. » [Notre crime... (*Corr.*, II, 78.) — Dans cette 1re rédaction, l'ordre des vers est autre que dans les éditions. Lamartine cite d'abord les vers 43-44, puis 36-42, puis 47-52, puis 53-58, en séparant tous ces groupes par des points.
40. *1866.* la] vie [et la lumière

---

of fire, surrounded by the Spirits. — *Hymn of the Spirits*: Hail to our master... — *Fist Destiny*: Glory to Arimanes... — Le palais d'Arimanes. Arimanes sur son trône qui est un globe de feu, entouré des Esprits. — *Hymne des Esprits*: Salut à notre maître... — *Première Destinée* : Gloire à Arimanes... » (*Manfred*, II, 4).

38. Cf. Méditation VI, v. 80.

39-40. M. de Feletz reprochait à Lamartine dans son article des *Débats* d'avoir ici suivi de trop près Racine le fils, qui « a écrit ces beaux vers dans un des plus célèbres morceaux de son poème de la *Religion* » :

> (Dieu) qui dans vos déserts a semé la lumière
> Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
> (Ch. 1, v. 55-56.)

43. Manfred a voulu connaître (I, 1 ; II, 4). — « Nous voulons tout pénétrer, tout connaître. La seule chose que nous ne savons point est d'ignorer ce que nous ne pouvons savoir » (Rousseau, *Emile*, l. IV, Profession de foi du Vicaire savoyard). « Il y a un ordre de connais-

Ignorer et servir, c'est la loi de notre être.
Byron, ce mot est dur : long-temps j'en ai douté ;
Mais pourquoi reculer devant la vérité?
Ton titre devant Dieu c'est d'être son ouvrage !
De sentir, d'adorer ton divin esclavage ;
Dans l'ordre universel foible atome emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence !

---

47. *Co* Son seul titre, o mon [Dieu, c'est d'être] ton [ouvrage.
48. *Co* son [divin
49. *1e, 2e, 3e, 9e éd., 1866,* universel], (*Je supprime, avec 1849 et 1860, cette virgule parasite.*)
50. *Co* tes [desseins
51. *Co* ton [intelligence
52. *Co* de] te [glorifier par] sa

---

sances que notre nature ne comporte pas » (Lamennais, *Essai sur l'indifférence*, t. I, p. 319, cité par Chr. Maréchal, p. 108). Lamennais ne pouvait ici que rafraîchir l'idée vulgarisée par Rousseau et par bien d'autres.

44. *Servir*, c'est le thème du 10e chap. du l. III de l'*Imitation* : « O amplectendum et semper optabile servitium (cf. v. 44). »

49. *Atome*, pour désigner l'homme, est du vocabulaire poétique de Voltaire (*Discours sur l'homme*, II ; *Poème sur le désastre de Lisbonne*). Pour l'idée, elle a son point de départ dans les deux Infinis de Pascal. L'*ordre universel* est une expression stoïcienne reprise par Malebranche et par le déisme du XVIIIe siècle.

50. Cette attitude est commune à Rousseau (*Émile*, IV, p. 344 et 346) et à Lamennais (Maréchal, p. 109). Voltaire même développait les deux idées de l'ignorance et de la soumission (*Poème sur le désastre de Lisbonne*, fin). Il disait aussi : « Prier, c'est se soumettre. » Ainsi ce sentiment est à la fois déiste et catholique. — *Libre* donne une couleur orthodoxe au passage. Larmartine le 27 mai 1819 faisait une déclaration fataliste (*Corr.*, II, 38) ; mais il s'agissait des sociétés et non de l'individu. D'ailleurs l'affirmation simultanée du déterminisme dans la nature et de la liberté dans l'homme n'est pas étrangère au déisme du XVIIIe siècle : « ... Par un accord impénétrable, tu enchaînes la nature en me laissant ma liberté » (Pope, *Prière Universelle*).

Voilà, voilà ton sort. Ah ! loin de l'accuser,
Baise plutôt le joug que tu voulois briser,
Descends du rang des dieux qu'usurpoit ton audace ;
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place ;
Aux regards de celui qui fit l'immensité,
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté !
Mais cette loi, dis-tu, révolte ta justice ;

---

54. *Co* Mortel, [baise le joug que tu] ne peux [briser — *1849, 1860, 1866* voudrais

59. *Co ne donne pas les vers 59-102 et les remplace par cette analyse :*

---

54. Manfred se révoltait :

> Patience and patience ! Hence ! — That word was made
> For brutes of burthen, not for brids of prey.

« Patience, toujours patience ! Assez ! Ce mot est fait pour les bêtes de somme, non pour les oiseaux de proie ! » Cf. Estève, p. 327.

55. Lamartine, le 27 mai de cette année 1819, opposait son fatalisme politique à l'ambition de son « époque où les hommes veulent se faire dieux ! » (*Corr.*, t. II, p. 38). Le mouvement du vers 55 est dans Lamennais : « O homme qui parles avec tant d'orgueil de ta dignité et de ta grandeur, descends donc du trône que tu t'élèves dans ta pensée, descends... » (*Essai sur l'indifférence*, t. I, p. 233 ; Maréchal, p. 110). Le point de départ est le fameux *Eritis sicut dii* de la Genèse, tant de fois commenté par les orateurs chrétiens.

56. Cette pensée peut venir de l'optimisme déiste du XVIIIe siècle : mais elle était chrétienne aussi, et, comme le fait remarquer M. Maréchal (p. 110), mennaisienne. « La religion... met chaque chose en sa place... Tout est bon pourvu qu'il soit en son rang » (Lamennais, *Premiers mélanges*, p. 414-415). Ces *Premiers mélanges* parurent à la fin de la 3e édition des *Réflexions sur l'État et l'Église* annoncée le 21 août 1819 par le *Journal de la librairie*. Lamartine a donc pu les lire : les a-t-il lus ? J'ai vu à la Bibliothèque Nationale un exemplaire d'une 2e édition des *Réflexions* suivies des *Mélanges*, qui est datée de 1820 seulement.

57-58. Ces deux vers résument une idée exprimée par Galien, Pline, Pope, le Cardinal de Polignac, et Louis Racine (*La religion*, ch. I, vers 149 et suiv.) qui mentionne ses devanciers dans ses notes : on sait combien Louis Racine fut réimprimé et lu de 1800 à 1830. L'insecte de Louis Racine est sans doute l'*araignée* de Pope (*Essai sur l'homme*, I).

Elle n'est à tes yeux qu'un bizarre caprice,
Un piège où la raison trébuche à chaque pas.
Confessons-la, Byron, et ne la jugeons pas !
Comme toi, ma raison en ténèbres abonde,
Et ce n'est pas à moi de t'expliquer le monde.
Que celui qui l'a fait t'explique l'univers !
Plus je sonde l'abyme, hélas ! plus je m'y perds.
Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne,
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux ;
Soit que déshérité de son antique gloire,

« Il y a ici une description du déplorable sort de l'homme dans sa condition présente, surtout de l'homme pensant qui, dégoûté du monde réel, rêve un monde parfait d'où il retombe sans cesse, et qui cherche en vain dans la science et dans la nature la clef de sa destinée. » (*Corr.*, t. II, p. 79.)

69. *1re éd.* voeux] ; (*Je corrige avec la 2e éd. et les suivantes cette légère faute.*)

71-75. *Je ponctue avec la 9e éd. aux v. 71 et 74 :* ...cieux] ; ...grandeur] : — *La ponctuation des 1re et 2e éditions n'est pas nette* (... cieux] ; ... grandeur] ;) *Il faut évidemment détacher les vers 71-74 du vers 70, et les rattacher au vers 75, dont les deux adjectifs résument chacun un des distiques. 1849 et 1866, en mettant un point* (.) *après grandeur* (*v. 74*) *adoptent le pire parti.*

---

63. Louis Racine, dans le problème du mal (*La Religion,* ch. I, v. 265-271), J.-J. Rousseau, dans les problèmes de la création et des attributs de Dieu (*Émile*, IV, p. 335) montraient les *trébuchements* de la raison. La réponse est analogue aussi ; Voltaire la formulait ainsi :

> Dieu t'a fait pour l'aimer et non pour le comprendre.

Et Pope (*Essai sur l'homme*, I) :

> Presumptuous Man ! The reason wouldst thou find
> Why form'd so week, so little, and so blind !

« Homme présomptueux ! Tu voudrais trouver la raison pour quoi tu as été créé si faible, si petit, si aveugle ! » Ici encore le développement est commun aux déistes et aux chrétiens.

68. Dès 1811, Lamartine écrivait de Naples à Guichard de Bienassis : « Un jour succède à l'autre, une souffrance à une autre » (*Corr.*, t. I, p. 191).

69-75. Sur ces vers, voyez la Notice, p. 23-25.

De ses destins perdus il garde la mémoire ;
Soit que de ses desirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur :
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;
Malheureux, il aspire à la félicité ;
Il veut sonder le monde, et son œil est débile ;
Il veut aimer toujours, ce qu'il aime est fragile !
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Éden :

---

75. *Mystère* est dans la tradition chrétienne : *monstre incompréhensible* (Pascal, *Pensées*, 1687, XXI, p. 171) ; *énigme* (Bossuet, *Sermons*, éd. Rebelliau, Sur la Mort, p. 302) « Quel étrange mystère l'homme est pour lui-même » (Young-Letourneur, N. 1, t. I, p. 6). Baour Lormian (*Veillées*, 2e éd., p. 79) a traduit le mot d'Young :

Que l'homme est pour lui-même un effrayant mystère.

76. Ce vers est platonicien d'inspiration (allégorie de la Caverne). Le *Songe de Scipion* avait vulgarisé la métaphore de la prison : « *E corporum vinculis tanquam a carcere... Nisi deus... istis te corporis custodiis liberaverit* (Des liens du corps comme d'une prison... Tant que Dieu ne t'aura pas délivré de la prison du corps) » (Cicéron, *Songe de Scipion*, XIV et XV).

77. Ce vers est tout rousseauiste. « Je le suis (actif, libre). On a beau me disputer cela, je le sens ; et ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat... Je suis esclave par mes vices et libre par mes remords » (*Émile*, IV, p. 328).

78. « Nous cherchons le bonheur et ne trouvons que misère (Pascal, *Pensées*, 1687, XXI, p. 168 ; passage cité par Lamennais, *Essai sur l'indifférence*, I, 241 ; cf. Maréchal, p. 112). L'expression coïncide avec un vers de Louis Racine :

« ... aspirant toujours à la félicité. »
(*La Religion*, ch. 1, v. 273).

79. Voltaire avait dit sur le même sujet (*Discours sur l'homme*, IV) :

Pourquoi donc m'affliger si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue ?

80. C'est la formule abstraite où se résume le *Lac*.

81. L'image des vers 81-90 vient de Milton.

They, looking back, all the eastern side behold
Of Paradise, so late their happy seat,
Waved over by that flaming brand : the gate

Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
Il entendit de loin dans le divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accents du bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébroient ses louanges;
Et, s'arrachant du ciel dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort.
Malheur à qui du fond de l'exil de la vie
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie!
Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
La nature répugne à la réalité:

With dreadful faces throng'd and fiery arms.
Some natural tears they dropt, but wiped them soon,
The world was all before them.
(*Paradise lost*, **XII**, fin.)

« Ils regardèrent derrière eux et virent toute la partie orientale du Paradis, naguère leur heureux séjour, soulevée et bossuée par le brandon flambant; la porte était obstruée de figures redoutables et d'armes de feu. Adam et Ève laissèrent tomber quelques larmes, la nature le voulait; ils les essuyèrent vite : le monde entier était devant eux » (D'après la trad. de Chateaubriand).

91. Cf. v. 47 de l'*Isolement*. — Selon la *Vie de Byron* (*Constitutionnel*, 1865, 19 octobre), ce passage aurait été écrit sous l'impression de la lecture de *Childe Harold*, en particulier des fameux morceaux sur le lac Leman (ch. III), et sur l'Océan (ch. IV, fin). Lamartine aurait passé une nuit d'automne en 1818 à dévorer le livre, et il se serait endormi au jour la tête sur le volume. « A mon réveil, j'écrivis presque d'un seul jet l'apostrophe à lord Byron qu'on lit dans les *Méditations poétiques*: « Malheur à qui... ». Il faut du moins corriger 1818 en 1819. D'ailleurs Lamartine avait vécu le sentiment qu'il exprime ici. « Rien n'est parfait dans ce monde très imparfait... Il en coûte de convenir de ces tristes vérités ; on ressemble à l'homme qui redescend des régions imaginaires, et qui retombe avec douleur sur la dure réalité » (*Corr.*, t. II, p. 10). — « *Du* fond *de* l'exil *de* la vie est une « Cacophonie », selon Thomas-Lefebvre (p. 366).

92. Cf. le *Vallon*, v. 56.

Dans le sein du possible en songe elle s'élance;
Le réel est étroit, le possible est immense;
L'ame avec ses desirs s'y bâtit un séjour,
Où l'on puise à jamais la science et l'amour;
Où, dans des océans de beauté, de lumière,
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère;
Et de songes si beaux enivrant son sommeil,
Ne se reconnoît plus au moment du réveil.
Hélas! tel fut ton sort, telle est ma destinée.
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée;
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts;
J'ai cherché vainement le mot de l'univers.
J'ai demandé sa cause à toute la nature,
J'ai demandé sa fin à toute créature;

---

103. *Ici reprend Co.*

95-96. Cf. *Dieu*, v. 1-39.

99. « *Océan* se dit figurément pour signifier un abîme, une grande quantité. » (Furetière, *Dictionnaire Universel*). Au xviie siècle, la métaphore ne s'appliquait qu'à un objet moral : le xviiie siècle en a fait une transposition de sensations : *Cet océan de feux* (Delille cité dans le *Dictionnaire* de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas). La nouveauté serait plutôt ici dans l'emploi du pluriel qui est l'hyperbole d'une hyperbole.

101-102. « Ce sont les rêves que l'homme fait éveillé qui lui sont funestes... Je me repaissais du fol espoir de trouver ici le bonheur, lorsque tout à coup je me suis éveillé » (*Corr.*, t. II, p. 10).

106. C'est l'attitude du Vicaire Savoyard (*Émile*, IV, p. 211-212). C'est celle de *Manfred* (I, 1, et II, 2). C'est même celle de Faust (1re Partie, début) : mais Lamartine ne connaissait alors le poème de Gœthe que par les fragments traduits dans l'*Allemagne* (II, 23); et Mme de Staël avait négligé précisément de citer les premiers mots de la première scène. Je n'ai pas besoin de dire que la biographie de Lamartine ne fournit rien qui justifie les vers 106-110; du moins confond-il inquiétude avec recherche. Il idéalise et agrandit d'après Rousseau et Byron l'activité qu'il avait dépensée dans des conversations de jeunes gens et en lectures diverses.

Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé ;
De l'atome au soleil, j'ai tout interrogé ;
J'ai devancé les temps, j'ai remonté les âges.
Tantôt passant les mers pour écouter les sages,
Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé !
Tantôt, pour deviner le monde inanimé,
Fuyant avec mon ame au sein de la nature,
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
J'étudiai la loi par qui roulent les cieux :

---

114. *Co* pour] consulter.

---

110. Cela veut dire probablement qu'il a lu des livres d'histoire naturelle et d'astronomie, et qu'il s'est demandé ce qu'on pouvait conclure des insectes ou des astres pour ou contre Dieu.

111. « Remonter les âges » c'est étudier l'histoire. Mais *devancer les temps,* à la lettre, ce serait, *regarder l'avenir* : ce qui n'a pas de sens ici. Il faut sans doute entendre qu'en *remontant les âges* (étude historique), il *est allé au delà des temps,* de la chronologie humaine, des époques historiques ; il a lu des ouvrages sur la formation du globe et les premières étapes de l'humanité (Buffon, Court de Gebelin, Bailly, etc.), ou du moins il a disputé avec des amis sur ces sujets.

112. *Sages* est le synonyme poétique de *philosophes.* « La clameur des prétendus sages... » (Rousseau, *Émile,* IV, p. 339).

Les sages me trompaient...
(Voltaire, *Désastre de Lisbonne,* v. 225.)

Passant les mers ne peut être une allusion au voyage d'Italie : de toute façon, la transfiguration poétique serait trop forte. L'expression ou bien rappelle les voyages légendaires des philosophes anciens à la recherche de la vérité, Anacharsis, Platon, etc., ou bien symbolise le recours à la philosophie étrangère, anglaise principalement.

113. *Orgueil* est le reproche traditionnel de la soumission pieuse à la raison curieuse. Mais avant Lamennais (*Essai,* I, 405 ; Maréchal, p. 114), Rousseau (*Émile,* IV, p. 312-313) et Voltaire (*Désastre de Lisbonne,* v. 35) employaient l'argument.

117-118. Il y avait trois ouvrages de vulgarisation astronomique : Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes,* 1687, Voltaire, *Éléments de la Philosophie de Newton,* 1738, et Laplace, *Exposition du système du monde,* 1796.

Dans leurs brillants déserts Newton guida mes yeux,
Des empires détruits je méditai la cendre :
Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre ;
Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros.

---

122. *Co* : dans] ma main

---

118. « Déserts » ferait songer au mot de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie » (*Pensées*, éd. Braunschvig, § 206). Mais ce fragment n'a été publié que par Faugère. Le mot exprime pour Lamartine la conception du matérialisme scientifique.

119. C'est la méditation à la fois historique, philosophique et poétique du voyageur dont l'attitude avait été fixée par Volney au début des *Ruines*, puis par Chateaubriand dans *René*, dans l'*Itinéraire* et dans les *Martyrs*. « Je m'en allai m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce... Je méditai (cf. v. 119) sur ces monuments... Mais je me lassai de fouiller (v. 120) dans des cercueils où je ne remuais trop souvent qu'une poussière criminelle (v. 123) » (*René*, p. 77). Byron aussi avait dit :

And then I dived (*cf. v. 120*)
In my lone wanderings to the caves of death,
Searching its cause and effect ; and drew
From wither 'd bones, and skulls, and heap 'd up dust (*cf. v. 121*)
Conclusions most forbidden (*cf. v. 121-122*)
(*Manfred*, II, 2.)

« Alors dans mes promenades solitaires, je m'enfonçai dans les caveaux de la mort, j'en cherchais la cause et l'effet ; et je tirais de ces os consumés, de ces crânes, de toute cette poussière amoncelée les conclusions les plus défendues. »

122. « Pesez Annibal : combien de livres dans ce grand homme de guerre ? »

Expende Annibalem : quot libras in duce summo... ?
(Juvénal, *Sat.* X.)

Look on this spot — a nation's sepulture !
... Regard and weigh yon dust before it flies...
(*Childe Harold*, II, 3 et 4.)

« Regarde cette place : c'est le tombeau d'une nation. Médite et pèse cette poussière, avant qu'elle ne s'envole. »

120-122. Ces vers mêlent sans doute les impressions des catacombes (*saints*, v. 121), des tombeaux de la voie Appia (*héros*, v. 122), sans

J'allois redemander à leur vaine poussière
Cette immortalité que tout mortel espère !
Que dis-je ? suspendu sur le lit des mourants,
Mes regards la cherchoient dans des yeux expirants ;
Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,
J'appelois, je bravois le choc des éléments.
Semblable à la sibylle en ses emportements,

123-124. *Co* : interroger cette [vaine poussière] || Sur l'[immortalité]

126. *Co* leurs [yeux — 1e, 2e, 3e éd., 1866* expirants], (*Je renforce la ponctuation avec la 9e éd., 1849 et 1860.*)

127. *Entre les vers 126 et 127, la 1re rédaction met deux lignes de points, indiquant une suppression dans la copie que Lamartine envoie à Virieu. S'il n'y a pas là une erreur des éditeurs de la Correspondance, Lamartine retrancha définitivement le passage à l'impression.* — *Co* sur] ces monts couronnés [par

128. *Co* flots] gémissants sous

129. *Co* Je cherchais, j'appelais

---

doute même celle de la visite au tombeau du Tasse, à San Onofrio (*Corr.*, t. I, p. 186 ; 18 nov. 1811). Mais ces souvenirs cristallisent ici sous l'influence de Chateaubriand ou de Byron.

125-126. Le poète n'assistait pas à la mort de Mme Charles. Il idéalise, généralise, et surtout dramatise.

127-133. Sont-ce les sommets qui dominent le lac du Bourget ? est-ce ce lac, qui en effet a des mauvais temps assez dangereux ? Est-ce le Vésuve ? et sont-ce les promenades dans la baie de Naples (cf. *Graziella*, p. 35-46) ? Ou bien est-ce une description tout idéale faite d'après René qui monte au sommet de l'Etna (p. 79), et d'après Byron entrevu (si l'anecdote est authentique) sur le lac de Genève dans une tempête (*Cours*, E. 10, t. II, p. 258) ? Manfred montait sur les cimes des Alpes, et les tempêtes du lac Léman sont décrites dans *Childe Harold* (III, 92-93). Pour l'attitude des vers 129 et 133, c'est encore à Byron qu'on songe :

> I have affronted death — but in the war
> Of elements, the waters shrunk from me,
> And fatal things pass I harmless.
>
> (*Manfred*, II, 2.)

« J'ai affronté la mort ; mais dans la guerre des éléments, les eaux se retiraient de moi, et je traverse impunément les mortels périls. »

130. Virgile, *Énéide*, l. VI (v. 46 et 77).

130-134. « Ce cliquetis assourdissant de *ces* et de *ses* est d'abord

J'ai cru que la nature en ces rares spectacles
Laissoit tomber pour nous quelqu'un de ses oracles;
J'aimois à m'enfoncer dans ces sombres horreurs.
Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs,
Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre,
J'ai vu par-tout un Dieu sans jamais le comprendre!
J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,
Tomber comme au hasard, échappés de son sein,
J'ai vu par-tout le mal où le mieux pouvoit être,
Et je l'ai blasphémé, ne pouvant le connoître;
Mais ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain,
N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.
Mais, un jour que, plongé dans ma propre infortune,
J'avois lassé le ciel d'une plainte importune,

---

131. *Co* en] ses [rares

133. *Co* me plonger [dans] ses vastes [horreurs

137. *Co ne donne pas la 1re réd. des vers 137-147, et les remplace par cette liaison* : « Je l'ai blasphémé, mais en vain !... Enfin lassé du blasphème, un jour je m'avisai de le bénir, et [L'Hymne.....

141. *6e, 9e éd., 1849, 1860, 1866* : Et ma voix.

---

fort désagréable à l'oreille ; mais ce qu'il y a de pire, c'est que les adjectifs *ses*, se rapportant tantôt à un mot, tantôt à un autre, permettent à peine de saisir la pensée de l'auteur » (Thomas-Lefebvre, p. 98). Le critique met de la bonne volonté à ne pas comprendre. Peut-on l'excuser par le fait que l'édition de 1836, qu'il lisait donnait au vers 131 *ses* pour *ces* (comme *Co*)?

135-136. Dieu, disait Pascal « ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir... » « Il est demeuré caché sous le voile de la nature (*Pensées*. éd. 1687, XXVII, p. 234-235).

La nature est muette, on l'interroge en vain.
(Voltaire, *Poème sur le Désastre de Lisbonne.*)

Les vers 136-139 ne sont qu'un résumé, probablement sans aucune réminiscence, de l'argumentation voltairienne.

140. « Les deux pronoms *le* qui ne peuvent se rapporter qu'à *Dieu*, semblent au contraire rappeler l'idée du *mal*, qui est le substantif le plus voisin » (Thomas-Lefebvre, p. 98).

141. Les cieux par lui fermés et devenus d'airain.
(Racine, *Athalie*, I, 1, V.)

Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,
Me tenta de bénir ce que j'avois maudit,
Et cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,
L'hymne de la raison s'élança de ma lyre.
— « Gloire à toi, dans les temps et dans l'éternité !
« Éternelle raison, suprême volonté !
« Toi, dont l'immensité reconnoît la présence !
« Toi, dont chaque matin annonce l'existence !
« Ton souffle créateur s'est abaissé sur moi ;
« Celui qui n'étoit pas a paru devant toi !
« J'ai reconnu ta voix avant de me connoître,
« Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'être :

148, *Ici reprend Co.*
150. *Co* : Toi dont le néant même a fait la [volonté.
152. *Co* chaque] soleil.

---

145. *D'en* haut *dans... des*cendit : cacophonie, selon Thomas-Lefebvre (p. 366).

147. Il serait plus correct d'écrire : « qui m'inspirait ». Et Thomas-Lefebvre a raison sur ce point (p. 218). Mais Lamartine dépouille parfois le présent de sa signification temporelle dans ces sortes de propositions relatives qui équivalent à un qualificatif : « le souffle inspirateur ».

148. Voyez la Notice pour le sens du mot *raison* dans ce passage.

149. « Gloria in excelsis Deo. » *Heures de Lyon,* ordinaire de la messe, p. 125. Le passage supprimé « Gloire à toi, fier Titan... » (cf. v. 30 N. C.) appelait cette contrepartie. — Dans le *Constitutionnel* (15 oct. 1865), Lamartine écrit que cet hymne jaillit de l'impression faite sur lui par *Childe Harold* ; s'il avait dit : *Manfred,* on comprendrait mieux.

150-152. Volonté, intelligence, sont pour Rousseau les attributs premiers de Dieu, ceux pour et par lesquels on le conçoit. L'omniprésence et l'éternité sont aussi des dogmes déistes (Rousseau, *Emile,* IV, éd. 1839, p. 334-335).

152. Racine (*Athalie,* I, IV, v. 318) :

> Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.

153. Expression biblique (*Genèse,* I, 2 ; II, 7).

« Me voici ! le néant te salue en naissant ;
« Me voici ! mais qui suis-je? un atome pensant !
« Qui peut entre nous deux mesurer la distance?
« Moi, qui respire en toi ma rapide existence,
« A l'insu de moi-même à ton gré façonné,
« Que me dois-tu, Seigneur, quand je ne suis pas né?
« Rien avant, rien après : Gloire à la fin suprême :
« Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même !
« Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains :
« Je suis, pour accomplir tes ordres souverains,
« Dispose, ordonne, agis ; dans les temps, dans l'espace,
« Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place ;

---

157. *Co* te] rend gloire
158. *2e, 3e, 9e éd., 1849, 1860, 1866* que [suis-je
163. *Co* ta [fin. *Peut-être est-ce une fausse lecture.*
167. *Co* dans] le [temps

---

158. « Atomes pensants » (Voltaire, *Poème sur le désastre de Lisbonne*, v. 208).

160. « *In ipso enim vivimus et movemur et sumus.* Car en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être » (St Paul, *Actes*, XVII, 28 ; Genoude, t. II, p. 170).

162-164. « Lorsque Dieu créa, ne devant rien qu'à lui, puisqu'il n'existait que lui, il ne put se proposer qu'une fin relative à lui-même, c'est-à-dire sa gloire, et la manifestation de ses perfections infinies... Dieu n'agit que pour lui-même, ..., pour faire éclater sa gloire » (Lamennais, *Essai sur l'Indiff.*, t. I, p. 375, 404 ; Maréchal, p. 115-116). Il peut y avoir aussi certains reflets de l'*Imitation* (III, 3, 4, 22, etc.). Mais la conjecture de M. Maréchal (p. 117), que Lamartine a du connaître en manuscrit la traduction de Genoude, annoncée par le *Journal de la Librairie* le 15 janvier 1820, est purement gratuite. D'ailleurs c'est là une idée pieuse que toute éducation chrétienne rend familière. Louis Racine écrivait aussi :

Lui seul il est sa fin...
(*La Grâce*, IV, 94.)

165. ... « Grand artisan, qu'as-tu fait de tes lois
(Chênedollé, *Génie de l'Homme*, III.)

166-186. Ces vingt vers sont comme la paraphrase poétique du chapitre XV du l. III de l'*Imitation* ; cf. aussi ch. XVII et L.

« Mon être, sans se plaindre, et sans t'interroger,
« De soi-même en silence accourra s'y ranger ;
« Comme ces globes d'or qui dans les champs du vide
« Suivent avec amour ton ombre qui les guide,
« Noyé dans la lumière, ou perdu dans la nuit,
« Je marcherai comme eux où ton doigt me conduit ;
« Soit que choisi par toi pour éclairer les mondes,
« Réfléchissant sur eux les feux dont tu m'inondes,
« Je m'élance entouré d'esclaves radieux,
« Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux ;
« Soit que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,
« Tu ne fasses de moi, créature inconnue,
« Qu'un atome oublié sur les bords du néant,
« Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent,
« Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,
« J'irai, j'irai par-tout te rendre un même hommage,
« Et d'un égal amour accomplissant ma loi,
« Jusqu'aux bords du néant murmurer : Gloire à toi !
— « Ni si haut, ni si bas ! simple enfant de la terre,
« Mon sort est un problème, et ma fin un mystère ;

---

170. *1re, 2e, 3e éd.* ranger]. — *La 9e éd. et les suivantes mettent un point à la fin de ce vers. Je me contente de changer la virgule en point et virgule : ce qui suffit pour la netteté et ne rompt pas le mouvement.*

185. *9e éd., 1849, 1860, 1866* ta [loi

187. *Co ne donne pas la 1re réd. pour les vers 187-252, et les remplace par*

---

169. Louis Racine (*la Grâce,* IV, 18, 44 et 47) :

... Loin de t'interroger, je t'adore en silence.
... Qui de nous osera lui demander : « Pourquoi » ?
... Qui se plaindra ?

174. Thomas-Lefebvre (p. 218) veut *me conduira.* Mais il n'y a pour Dieu ni présent ni futur, et de toute éternité le but est assigné à la marche de l'homme.

177. Ce sont les planètes que retient l'attraction d'un soleil. Chênedollé les avait appelées : « Esclaves éclatans » (*Génie de l'homme,* I, p. 14). Il faisait des comètes les « fiers vassaux du soleil » (*Ibid.*, p. 24).

183. Cf. la note des vers 147 et 174. Ici le présent a un sens absolu.

187. « Son of earth — fils de la terre » (*Manfred,* V, 2).

« Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit
« Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit,
« Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
« Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
« L'homme est le point fatal où les deux infinis
« Par la toute-puissance ont été réunis.
« A tout autre degré, moins malheureux, peut-être
« J'eusse été.... Mais je suis ce que je devois être,
« J'adore sans la voir ta suprême raison,
« Gloire à toi qui m'as fait ! Ce que tu fais est bon !

---

cette indication ; « L'hymne continue, j'y écris quelques-uns de mes propres malheurs, et tout finit par Gloire à toi. Je reprends alors quelques mots à lord Byron pour l'engager à essayer d'en faire autant. » (*Corr.*, t. II, p. 81).

193-194. « Qui se considérera de la sorte, s'effrayera sans doute de se voir comme suspendu entre ces deux abysmes de l'infini et du néant... Un milieu entre rien et tout » (Pascal, *Pensées*, éd. 1687, XXII, p. 175). « Assemblage merveilleux de deux natures différentes, l'homme est le centre d'où partent deux infinis opposés » (Young-Letourneur, *N.* I, t. I, p. 5-6). Ces deux citations dispensent de songer à V. Cousin : « Nous vivons en quelque sorte sur les confins de deux empires séparés dont nous formons la mystérieuse réunion » (*De la loi morale et de la liberté*, dans les *Fragments philosophiques*, 2e éd., p. 209). Les *Fragments philosophiques* ne furent imprimés qu'en 1826 : mais les morceaux qui composaient le volume avaient paru presque tous de 1816 à 1819 dans le *Journal des Savants* et dans les *Archives philosophiques*.

196. A la lettre, cette pensée n'est pas orthodoxe, puisque l'homme est déchu. C'est le déiste qui a le droit de parler ainsi : « ... Le composé de l'homme.... est ce qu'il doit être » (Voltaire, *Lettres philosophiques*, XXV, 3e Rem. sur Pascal). Mais Lamartine veut dire simplement qu'il est ce que Dieu a voulu qu'il fût : c'est une parole de soumission et de confiance.

198. « Domine Deus, sancte Pater, sis nunc et in æternum benedictus, quia sicut vis, sic factum est, et quod facis, bonum est » (*Imitation,* III, 50).

— « Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
« Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne;
« Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,
« Ignorant d'où je viens, incertain où je vais,
« Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,
« Comme l'eau du torrent dans sa source troublée.
« Gloire à toi ! Le malheur en naissant m'a choisi ;
« Comme un jouet vivant, ta droite m'a saisi ;
« J'ai mangé dans les pleurs le pain de ma misère,
« Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère.
« Gloire à toi ! J'ai crié, tu n'as pas répondu ;
« J'ai jeté sur la terre un regard confondu.
« J'ai cherché dans le ciel le jour de ta justice ;
« Il s'est levé, Seigneur, et c'est pour mon supplice !
« Gloire à toi ! L'innocence est coupable à tes yeux :
« Un seul être, du moins, me restoit sous les cieux ;
« Toi-même de nos jours avois mêlé la trame,

---

200. Chênedollé (*Génie de l'Homme,* III, p. 110) :
Il garde un mal secret, qui depuis le berceau
L'accompagne, et le suit jusqu'aux bords du tombeau.

202. « Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais » (Pascal, *Pensées,* I, p. 9. Cité par Lamennais, *Essai sur l'indifférence,* t. I, p. 206 : cf. Maréchal, p. 118).

204. « Je me suis écoulé comme l'eau » (*Ps.* XXI, 15 ; Genoude, I, II, 659. Cf. *Job,* XIV, 11 ; Genoude, I, II, 626).

207-208. « Mes larmes jour et nuit sont ma nourriture... Tous vos déluges, tous vos flots ont passé sur moi » (*Ps.* XLI, 3 et 7 ; Genoude, I, II, 671). « Repands les flots de ta colère » (*Job,* XL, 6 ; Genoude, I, II, 646).

209. « En vain les hommes accusent-ils l'orgueil des méchants : Dieu ne les écoutera pas. — Il n'entend pas de vaines prières ; il est sourd aux vœux de l'insensé » (*Job,* XXXV, 12 ; Genoude, I, II, 642).

212-213. « Qui parmi les mortels, est juste devant Dieu ? » (*Job,* IX, 2 ; Genoude, I, II, 622). « Suis-je innocent, ma bouche me condamne » (*Ibid.,* 20 ; Genoude, I, II, 622).

215. Orthodoxie romantique, qui oublie que le mariage est un sacrement de l'Église et mêle Dieu dans les affaires d'amour.

« Sa vie étoit ma vie, et son ame mon ame ;
« Comme un fruit encor vert du rameau détaché,
« Je l'ai vu de mon sein avant l'âge arraché !
« Ce coup, que tu voulois me rendre plus terrible,
« La frappa lentement pour m'être plus sensible ;
« Dans ses traits expirants, où je lisois mon sort,
« J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort ;
« J'ai vu dans ses regards la flamme de la vie,
« Sous la main du trépas par degrés assoupie,
« Se ranimer encore au souffle de l'amour !
« Je disois chaque jour : Soleil ! encore un jour !
« Semblable au criminel qui, plongé dans les ombres,
« Et descendu vivant dans les demeures sombres,
« Près du dernier flambeau qui doive l'éclairer,
« Se penche sur la lampe et la voit expirer,
« Je voulois retenir l'ame qui s'évapore ;
« Dans son dernier regard je la cherchois encore !
« Ce soupir, ô mon Dieu ! dans ton sein s'exhala ;
« Hors du monde avec lui mon espoir s'envola !
« Pardonne au désespoir un moment de blasphème,
« J'osai.... Je me repens : Gloire au maître suprême !
« Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
« Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir !
— « Que j'ai bien accompli cette loi de mon être !

239-242. *M. G. Vicaire (Manuel de l'Amateur de livres, t.* IV, *col.* 953), *nous apprend que dans le premier tirage de l'édition princeps, les vers 183-186 ayant été répétés deux fois par erreur au bas de la p. 10 et au haut de la p. 11, un carton fut fait pour remplacer les p. 11 et 12, et que Lamartine remplit*

---

227. Vague allusion au supplice des vestales : est-ce un livre, ou un tableau qui a suggéré cette image ?

231. Cf. v. 147. — Thomas-Lefebvre (p. 218) veut ici encore l'imparfait.

238. « L'homme naît pour le travail, et l'aigle pour voler » (*Job*, V, 7 ; Genoude, I, II, 619).

« La nature insensible obéit sans connoître ;
« Moi seul, te découvrant sous la nécessité,
« J'immole avec amour ma propre volonté,
« Moi seul, je t'obéis avec intelligence ;
« Moi seul, je me complais dans cette obeissance ;
« Je jouis de remplir, en tout temps, en tout lieu,
« La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu ;
« J'adore en mes destins ta sagesse suprême,
« J'aime ta volonté dans mes supplices même,
« Gloire à toi ! Gloire à toi ! Frappe, anéantis-moi !
« Tu n'entendras qu'un cri : Gloire à jamais à toi ! »
Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste :
Je rendis gloire au ciel, et le ciel fit le reste.
Fais silence, ô ma lyre ! Et toi, qui dans tes mains
Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
Byron, viens en tirer des torrents d'harmonie :
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers !
Le ciel même aux damnés enviera tes concerts !
Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme
Un rayon descendra dans l'ombre de ton ame?

---

le vide qui se trouva au bas de la p. 12 par quatre vers nouveaux, qui sont les vers 239-242 : ces vers manquaient dans l'éd. non cartonnée. Je croirai difficilement que les vers 239-242 aient été faits pour boucher un trou. Ils sont nécessaires au sens. S'ils ont dû être rétablis, c'est que probablement ils étaient tombés ou avaient été omis par une erreur du copiste ou du typographe.

253. *9e éd., 1849, 1860, 866* : Mais [silence. — *Ici reprend Co.*

255. *Co* Tires-en à ton tour.

258. *Co* envierait

240-244. « L'univers matériel obéit aveuglément aux lois physiques... L'homme doit obéir librement aux lois de l'intelligence » (Lamennais, *Premiers mélanges*, 1819).

249. « Gratias tibi ago qui non pepercisti malis meis, sed attrivisti me » (*Imitation*, III, 50).

258. Il fallait *lui-même*, dit Thomas-Lefebvre (p. 106). Cf. *Souvenir*, v. 7.

Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde?
Ah ! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupiroit sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé, tu secouois tes ailes,
Et prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les chœurs sacrés tu t'asseyois encor;
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,

---

266. *Co* Soupiroit] vers ton Dieu.
270. *Co, 1836, 1849, 1860, 1866* : tu t'essayais

---

264. « Il fallait : *qui t'inondera* » (Thomas-Lefebvre, p. 213). Cf. v. 174.

265. Ce passage est encore signalé par Lamartine comme sorti de l'émotion que lui fit *Childe Harold* (Vie de Byron, *Constitutionnel*, 15 oct. 1865).

267. Ainsi Satan, dans Milton, remonte vers la lumière.

> ... Satan, with less toil and now with ease,
> Wafts on the calmer wave by dubious light, ...
> Or in the emptier waste, resembling air,
> Weighs his spread wings...
> (*Paradise Lost*, II, fin.)

« Satan, avec moins de peine, et bientôt avec aisance, glisse, par une douteuse lumière, sur la vague calmée. Et dans l'espace plus vide qui ressemble à l'air, il balance ses ailes étendues. »

271-274. Milton :

> ... Heaven rung
> With jubilee, and loud hosannas filled
> The eternal regions...
> ... Their golden harps they took,
> Harps ever tuned.
> ... With preamble sweet
> Of charming symphony they introduce
> Their sacred song...
> ... No voice but well could join
> Melodious part : such concord is in heaven...
> ... Brightest seraphin...
> (*Paradise Lost*, III.)

« Le ciel retentit de joie, et d'éclatants *hosannas* remplirent les

Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux,
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux !
Courage ! enfant déchu d'une race divine !
Tu portes sur ton front ta superbe origine !
Tout homme en te voyant reconnoît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux !
Roi des chants immortels, reconnois-toi toi-même !
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème ;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas,

---

280. *Co* la gloire du [blasphème
281. *Co* Rejette [un faux

---

régions éternelles... Ils saisissent leurs harpes d'or toujours accordées... Par le doux prélude d'une symphonie charmante, ils introduisent leur chant sacré... Aucune voix qui ne puisse se joindre facilement à la mélodie : tant l'accord est parfait dans le ciel... Le plus brillant séraphin... » (D'après la traduction de Chateaubriand).

275. Virgile :

> Macte nova virtute puer.
> (*Enéide*, IX, 640.)

276. Tous les détails viennent du Satan de Milton.

> ... His form had yet not lost
> All her original brightness...
> ... As when the sun...
> ... from behind the moon,
> In dim eclipse, disastrous twilight sheds
> On half the nations... :
> ... Darken'd so, yet shone
> Above them all...

« Sa figure n'avait pas perdu encore tout son éclat originel... Comme lorsque le soleil, derrière la lune, dans une sombre éclipse, verse un crépuscule funeste sur la moitié des nations... : ainsi obscurci, il brillait encore sur tous les autres démons. » Chateaubriand avait traduit et adouci ce passage dans le *Génie du Christianisme* (II, IV, 9). Chênedollé (*Génie de l'homme*, I, p. 20) avait peint l'archange rebelle :

> Gardant sous les débris de sa forme immortelle
> Dont les feux du tonnerre ont flétri la splendeur,
> Quelques traits effacés d'une antique grandeur.

La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer!

---

283. *Co* Et [viens] prendre.

---

282. Un auteur bien oublié, Clémence, auteur d'un poème en huit chants intitulé *L'impiété ou les Philosophistes,* qui parut à la fin de 1820, a revendiqué ce vers dans une note de sa seconde édition (1821, p. 45, note 12 du chant II). Il avait déjà placé ce vers, dit-il, dans le *Chant d'un solitaire*, poème publié en 1816. Cependant il n'accusait pas Lamartine de larcin. On a dit d'ailleurs que ce vers appartenait au *Comte d'Essex* de Thomas Corneille : je n'ai pu l'y retrouver.

284. Byron :

> Beautiful spirit, with thy hair of light
> And dazzling eyes of glory
>
> (*Manfred,* II, 2.)

« Bel et fier esprit à la chevelure de lumière, aux yeux de gloire étincelants. »

MÉDITATION TROISIÈME

LE SOIR

NOTICE

La date de cette pièce ne se détermine pas facilement. Selon le Commentaire, elle aurait été écrite à Urcy (ou Montculot) « quelques mois » après la mort d'Elvire, donc en 1818. En effet, le 20 octobre 1818, en quittant Paris, il annonçait qu'il allait passer « à Montculot huit jours » (*Corr.*, t. I, p. 345). Mais peut-on séparer le *Soir* du *Souvenir* qui est écrit dans le même mètre et tout à fait dans la même teinte ? Or Lamartine dit avoir écrit cette dernière pièce « un soir d'été en 1819 à Urcy ». Et réellement en 1819, sinon en été, du moins à la fin du printemps, il passa un grand mois à Urcy : la Correspondance contient des lettres datées de Montculot du 4 mai au 6 juin (t. II, p. 28-45). Il y fit certainement des vers. « Je suis dans le pur isolement... Je fais quelques méchants vers que je n'écris pas, en me promenant tous les jours dans les bois les plus sauvages et les plus pittoresques du monde (A Mme de Raigecourt, 21 mai 1819, t. II, p. 36). « Je me lève, je déjeune, je me promène dans les bois, je dîne, je me promène, et je me couche sans variation aucune. Tout cela entremêlé de la lecture de Montaigne et de Saint-Évremond, et de quelques vers, bien rarement, quand ils me tourmentent » (A M. de Saint-Mauris, 27 mai 1819, t. II, p. 39-40). Quel parti faut-il prendre ? M. Léon Séché (p. 216) place en 1819 le *Soir* que Lamartine met en 1818, et en 1818 le *Souvenir* qui, selon le poète, est de 1819 ; je ne vois pas les raisons de cette décision. Assurément le *Souvenir* est plus près d'Elvire que le *Soir*. Mais quelle distance, tout de même, du *Souvenir* à l'*Isolement*. Comme la douleur est adoucie, l'image estompée dans le *Souvenir* ! Le poète

---

N. C. — *9e éd., 1849, 1860,* Quatrième ; *1866,* IV.

a-t-il fait tant de chemin en trois mois ? Et peut-il écrire ces stances mollement attendries dans le temps même où fermente en lui l'*Ode au Malheur* ? Enfin le *Soir* et le *Souvenir* ont bien l'air de deux moments de la même rêverie. M. de Pomairols l'a bien vu : mais il les assigne toutes les deux à 1818. Est-ce parce que la seconde stance du *Souvenir* contient une impression d'automne ? Mais c'est dans une comparaison, et ce peut être une sensation réveillée, non pas présente : de même dans l'*Isolement*, la « feuille flétrie » de la fin n'empêche pas que la pièce ait été écrite au mois d'août.

Le thème du *Soir* (mélange des perceptions et des souvenirs, évocation des morts dans tous les bruits et tous les rayons) est un de ceux qu'Ossian avait vulgarisés (*Ossian Letourneur*, éd. 1810, t. I, *Comala*, p. 129, 133-134, 138 ; *Carrictura*, 195-196, 212-213 ; la *Guerre de Caros*, p. 152 ; la *Guerre d'Inistona*, p. 159 ; *La bataille de Lora*, p. 178 ; *Fingal*, ch. III, p. 62 et 70, ch. VI, p. 111 et 112 ; t. II, *Temora*, p. 18-19 ; *Berrathon*, p. 219 ; *Description d'une nuit du mois d'octobre*, p. 239 ; cf. Zyromsky, p. 104 et 109). Baour Lormian, dans son *Ossian*, avait saisi ce mysticisme naturaliste :

Quand la reine des nuits commançant à briller
Luira dans la caverne où tu dois sommeiller,
Sur un rayon tremblant que Loma descendue,
Rêveuse, et belle encore, se présente à ta vue.
(4e éd., p. 101.)

Et voici le mètre octosyllabique :

Aussitôt que la Nuit obscure
Aura bruni l'azur des cieux,
Oh ! reviens enchanter mes yeux,
Laissant flotter à l'aventure
Les plis du voile nébuleux
Qui va te servir de parure.
(*Ibid.*, p. 84.)

Au sein des nuages mouvants
Quand la nuit versera son ombre,
Je viendrai sur l'aile des vents
Attrister la colline sombre :

Ma voix aura de la douceur
En plaignant deux guerriers célèbres ;
Tremblant et charmé, le chasseur
L'écoutera dans les ténèbres.
(*Ibid.*, p. 130.)

Il est inutile de citer les essais qu'avaient fait les poètes français pour exploiter cette idée : Parny, dans *le Revenant* (*Œuvres*, t. II, p. 183) et dans les *Paradis* (*Ibid.*, p. 186) ; Fontanes, dans *le Jour des morts* (Notes du *Génie du Christianisme*, p. 622), Léonard et Millevoye (cf. Potez, p. 245, 443-444 et 465), Soumet, dans l'*Immorta-*

lité (1814). Mme de Staël s'en était inspirée dans *Delphine* (cf. la note aux v. 11-12 du *Soir*).

D'ailleurs, si c'est Ossian qui a popularisé le thème chez nous, ceux qui lisaient Pétrarque pouvaient aussi l'y retrouver. Il voit sa Laure dans l'eau limpide et la blanche nuée (Cf. *Rime*. I, CXXIX, canzone, st. 4, et dans l'éd. de 1727, in-4, p. 237, les vers latins cités en note). Laure vit dans la 1re partie des *Rime*, et le rapprochement est purement formel. Mais dans la 2e partie, Laure morte revient la nuit vers le poète : voyez le sonnet CCLXXXII, la canzone CCCLIX, et surtout le sonnet CCLXXIX que Lamartine traduira plus tard dans son *Cours de Littérature* (E. XXXI, t. VI, p. 72).

« Si un doux gazouillement d'oiseaux, si un suave frémissement de vertes feuilles à la brise d'automne, si un sourd murmure d'ondes limpides, je viens à entendre sur une rive fraîche et fleurie,

« Dans quelque lieu que je me repose, pensif d'amour, pour écrire d'elle, celle que le ciel nous fit voir et que la terre aujourd'hui nous dérobe, je la vois et je l'entends... » (cf. *Souvenir*, v. 41-48).

Est-il besoin de dire qu'il n'y a pas chez Lamartine d'imitation ? Mais il a respiré le thème dans Ossian, dans Pétrarque, dans diverses lectures ; il s'en est imprégné ; et une forme s'est préparée en lui pour recueillir l'émotion qui jaillira du fond de son expérience intime.

Je n'oserais affirmer avec M. Séché (p. 265) que V. Hugo, dans ses *Orientales*, XXXIII (*Fantômes*), se soit inspiré de Lamartine : « Doux fantômes ! c'est là... » Hugo a fort bien pu recevoir par un autre canal la tradition ossianique.

LE SOIR

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

N. L. — Le quatrain octosyllabique est une des formes favorites de la poésie sentimentale du XVIIIe siècle et de l'Empire (Voltaire, *Si vous voulez que j'aime encore...*, Bernis, *Épître aux dieux pénates*, Léonard, *Stances sur les bois de Romainville*, Fontanes, *Stances à une jeune anglaise*, etc. — Le silence du soir est noté dans les *Chants de Selma* (Ossian-Letourneur, t. I, p. 217), et dans l'élégie de Gray que M.-J. Chénier et Chateaubriand, entre autres, ont imitée (cf. Potez, p. 309). Mais tout l'effet vient ici de ce que l'impression du silence fait, si je puis dire, l'ouverture de la pièce.

2. Baour Lormian (*Ossian*, Comala, p. 80):

Assise au pied du roc désert.

C'est une attitude fréquente dans Ossian. Mais ici les rochers sont ceux d'Urcy (*Nouv. Confidences*, p. 121-122): le modèle littéraire n'a servi qu'à signaler, dans le réel, ce qui était de qualité poétique.

3. Le *vague des airs* est une expression toute faite (Millevoye, cité par Ladoué, p. 302 ; Baour Lormian, *Autre fragment imité de Lucrèce*, dans les *Poésies diverses*, 1803, p. 108 ; Delille, *Énéide*, V, v. 203, 1804, in-4°, t. II, p. 299).

4. Cf. *l'Isolement*, v. 11.

Vénus se lève à l'horizon;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

5-8. Cf. *l'Isolement*, v. 11-12. — L'invocation à l'étoile du soir est un des thèmes ossianiques les plus fameux (Ossian-Letourneur, t. I, *Chants de Selma*, p. 217).

7. L'épithète *mystérieuse* était commune pour les clartés nocturnes. « ... Ce que l'on appelle en anglais *Lovely Moon*, lune amoureuse..., la tendre pâleur de cette lumière mystérieuse... » (Le Mis de Girardin, *De la Composition des paysages*, 1777, cité par D. Mornet, *Sentiment de la nature*, p. 242). Millevoye, *Charlemagne à Pavie*, ch. I :

Le jour tomba : l'astre mystérieux
Vint argenter les ombres du bocage.

« Un jour mystérieux » (Fontanes, dans Potez, p. 345).

9. Ce hêtre est le *foyard* qui avait donné son nom à une source des bois d'Urcy dont Lamartine a parlé dans les *Nouvelles Confidences* (in-16, p. 122) : « hêtre séculaire qui ombrage la source et qui couvre un demi-arpent de ses branches et de sa nuit. » Voyez les *Harmonies* (la Source dans les bois), le *Cours de Littérature* (t. IV, E. XXIV, reproduit dans *Souvenirs et portraits*, t. I, p. 53-55) ; enfin le *Manuscrit de ma mère*, 4 août 1818 (p. 192), où la forme française *fayard* se substitue au bourguignon *foyard*.

11-12. « Epine fleurie de la colline des fantômes, dont la tête est souvent agitée par les vents de la nuit, je n'entends aucun bruit dans tes rameaux. N'est-il point dans les airs quelque ombre dont la robe en passant fasse frémir ton feuillage ? Souvent on voit les âmes des morts voyager dans les tourbillons des vents, quand la lune part de l'orient et roule dans les cieux » (Ossian-Letourneur, t. I, *Temora*, ch. VII, p. 145 : cf. Baour Lormian, *Ossian*, Temora, ch. V, p. 217). « Il me semblait qu'au clair de la lune je voyais leurs ombres légères passer au travers des feuilles sans les agiter... Alors il m'a semblé qu'une voix, dont les sons se mêlaient au souffle du vent, me disait... » (Mme de Staël, *Delphine*, dernières lignes). Et Fontanes (*Le*

Tout-à-coup, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon ame?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère?
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux?
Viens-tu la nuit briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui l'implore?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir?

---

13. *Dans les 1re, 2e, 3e, 9e éd., la virgule manque : je la rétablis d'après la 10e éd., et avec 1849, 1860 et 1866.*

Verger, 1788, ch. III) croit voir aux rayons de la lune « d'aimables héroïnes » :

> Est-ce le doux zéphyr ou leur robe ondoyante
> Qui fait frémir la feuille, et glissant dans les airs'
> Murmure autour de moi sous ces berceaux déserts ?

14. Astre nocturne : la lune ? ou Vénus ? Le poète n'a nommé que Vénus : cependant la périphrase me paraît désigner sans doute possible la lune.

17. Lamartine a-t-il oublié que les planètes et leurs satellites étaient des corps non lumineux, et que le seul *globe de flamme*, dans notre

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus :
Douce lumière, es-tu leur ame?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage?
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux !

Ah ! si c'est vous, ombres chéries !
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

---

système, était le soleil? Ne serait-ce pas subtiliser que de vouloir se persuader qu'il a réellement voulu désigner le soleil dont l'éclat des planètes et de la lune n'est que le reflet?

35. Ce ne sont pas les sentiments de famille qui ont dicté ses vers : les ombres chéries ne sont pas des oncles, tantes, grands-parents. C'est Graziella, et c'est Julie, et quelques autres encore peut-être, peut-être même quelque *morte* à la manière de celle sur qui Musset fit des vers bien connus, morte pour lui seulement, vivante pour le monde.

37-38. La couleur élyséenne de ces vers vient de Virgile (*Énéide*, VI, v. 637 et suiv.), avec ou sans l'intermédiaire de Fénelon (*Télémaque*, XIX).

41. *Ombres chéries* est une expression fréquente dans Ossian-Letourneur (t. I, *Comala*, p. 135 ; t. II, *Temora*, ch. 7, p. 146 ; les *chants de Selma*, p. 220).

43-44. « Ame heureuse, qui reviens souvent consoler mes nuits douloureuses... »

Alma felice che sovente torni
A consolar le mie notti dolenti...

(Pétrarque, *Rime* II, CCLXXXIII, s.)

Venez!... mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon:
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

La fin du poème *les Étoiles*, dans les *Nouvelles Méditations*, contient une reprise élargie du thème.

49-51. Les effets de brume et de nuages, de lumière voilée sont fréquents dans Ossian. « Roule sur les nuages brisés, ô lune! montre par intervalles ta face mélancolique et pâlissante » (Ossian-Letourneur, *Chants de Selma*, t. I, p. 226). « Etoiles brillez à travers vos nuages... Mais... sur vous s'étendent les nuages les plus sombres, et d'épais brouillards vous cachent dans leurs replis multipliés comme ceux de la robe d'Ossian: pas un rayon ne s'échappe au travers » (*Ibid.*, *Dargo*, t. II, p. 392-393). Et les poètes français avaient suivi:

> C'est le rayon mourant de l'astre taciturne
> Prêt à cacher son front dans l'orage nocturne.
> (Baour Lormian, *Ossian*, Temora, ch. I, p. 157.)
>
> Et d'humides vapeurs dérobent à nos yeux
> La pâle clarté des étoiles.
> (Ed. Géraud, 1818, cité par Potez, p. 379.)

Il vaudrait la peine aussi d'étudier les ciels des peintres et des compositeurs d'estampes dans les quarante ou cinquante années qui ont précédé les *Méditations*.

MÉDITATION QUATRIÈME

L'IMMORTALITÉ

NOTICE

Cette pièce date des dernières semaines de la vie de Mme Charles. Le poète la lui envoya : et elle y fait allusion dans sa lettre du 10 novembre 1817 (Doumic, *Lettres d'Elvire*, 2e éd., p. 63).

Est-il nécessaire de songer à ce que Lamartine nous a dit plus tard de Rocher ? « Il écrivait alors (en 1816 : cf. *Corr.*, t. I, p. 257), avant que j'écrivisse moi-même des vers, un poème sur l'*Immortalité de l'âme* qu'il me récitait dans nos promenades. Ce poème n'a jamais été imprimé, mais ces vers me sont restés toute la vie dans l'oreille comme un tintement sonore et sensible » (*Souvenirs et portraits*, t. III, p. 15 ; et *Cours*, E. X, t. II, p. 247). Les vers de Rocher furent présentés aux Jeux Floraux et imprimés dans le recueil de cette Académie en 1821 [1]. Rien n'indique qu'ils eussent laissé une empreinte dans l'imagination de Lamartine lorsqu'il fit sa Méditation. D'ailleurs, dans le milieu où il vivait, et avec sa culture, c'était de vingt côtés, mais c'était surtout du dedans que pouvait lui venir l'inspiration qui le fit passer du point de vue de la mort qui sépare à celui de l'immortalité qui réunit.

N. C. — (Titre). *9e éd., 1849, 1860* : Cinquième ; *1866*, **V.**

---

1. L. Séché, p. 240. — Il y a deux systèmes de pagination, et même trois dans le volume : une suite de chiffres romains pour les pièces couronnées (I-XXX et XXXI-LXXVI), une suite de chiffres arabes pour les œuvres des mainteneurs et maîtres (1-74), qui coupe les chiffres romains après la page XXX, et enfin une pagination en chiffres arabes (1-8) pour la pièce de Rocher. La table (p. 75-76) indique ce poème à sa place, mais sans numéro de page : il est cependant de même typographie et de même justification que le reste du volume.

L'IMMORTALITÉ

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore,
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit ;
L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit !
Qu'un autre à cet aspect frissonne ou s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,

---

1. *Dans les Poésies inédites* (3e éd., 1885, in-16, p. 241) *figure une 1re rédaction de cette pièce = PI. Elle est intitulée* : Méditation. A Julie. *Cette 1re rédaction a été tirée du carnet qui est inscrit sous le n° 41 des manuscrits de Lamartine déposés à la Bibliothèque nationale.*

2. *PI.* O ma chère Julie ! [à peine

5. *PI.* ou recule ou frémisse — *1836, 1849, 1860, 1866* frissonne] et [s'attendrisse.

6. *PI.* Qu'il] craigne de fixer le fond du [précipice.

7. *PI.* sans] pâlir

N. L. — 3. Comparez le *rayon mourant* de Baour Lormian (plus haut, note aux v. 49-51 du *Soir*).

4. « Encore un moment..., le soleil s'éteint devant toi, et l'Univers est effacé » (Young-Letourneur, N. III, t. I, p. 52).

> Le jour meurt, la nuit vient, le couchant moins vermeil
> Voit pâlir de nos jours la dernière étincelle.
> (Fontanes, *La Chartreuse de Paris* ; cité dans le *Génie du Christianisme*, IV, v. 2.)

7-8. Vers obscurs et contradictoires. Comment entendre un chant *prêt à* retentir ? Faut-il, par *entendre de loin*, se représenter le travail

Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus !
Je te salue, ô mort ! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparois point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté long-temps l'épouvante ou l'erreur ;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,

9-10. *A la place de ces deux vers PI donne ceux-ci* : Le bruit du fossoyeur qui, d'un bras mercenaire, || Pour un prochain cercueil creuse, en sifflant, la terre.

11. *PI.* dont les] accents confus

---

de l'imagination qui entend à l'avance et, pour ainsi dire, à distance dans la durée, ou bien prendre *de loin* au propre, et supposer que le mourant entend venir le clergé qui chante les psaumes des morts, *prêts à retentir* ou qui retentiront tout à l'heure autour de lui ? La première interprétation me paraît plus conforme au sujet et au génie du poète.

9-10. Il est difficile de ne pas voir dans la première rédaction de ces vers une trace de la scène fameuse d'Hamlet.

11. *Airain* : métonymie classique (Chateaubriand, *Génie*, IV, 1, 1 ; et Fontanes, *La chartreuse de Paris*, cité *ibidem*, IV, v, 2). Les *Nuits* ramenaient sans cesse la cloche des morts (Young-Letourneur, III et V, t. I, p. 55, 78, 89, 92). — Les *sons éperdus* déplaisaient à Mme de Genlis (*Intrépide*, p. 77).

14. Cette représentation de la Mort est un cliché poétique et artistique dont il est impossible de préciser le mode de transmission. Peut-être Lamartine songe-t-il à la Mort de Milton (Grim Death), noire comme la Nuit, qui « brandit un effroyable dard » (*Paradise Lost*, II) : la variante du v. 18 rapproche comme chez Milton la Mort et la Nuit. Mais on lit dans Manoel (voyez plus loin, p. 143) : « Devant mes yeux presque éteints la Mort et ses satellites, sous les hideuses formes de spectres menaçants, brandissaient leur faulx étincelante, et me montraient la pierre soulevée de la tombe avare » (*Poésie lyrique portugaise*, trad. par Sané, 1808, ode IV, p. 47). Young avait indiqué l'idée du v. 15 : « Nous formons un fantôme, nous lui donnons des traits menaçants, et bientôt, oubliant qu'il est notre ouvrage, notre peur l'anime, nous frissonnons à ses pieds, et nous ne pouvons plus lever les yeux sur lui sans pâlir de terreur » (Young-Letourneur,

Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide,
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide ;
Tu n'anéantis pas, tu délivres ! ta main,
Celeste messager, porte un flambeau divin ;
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau !
Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles,
Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes ;

---

17. *Pl.* ni ton regard [perfide
18. *Pl.* La nuit n'est pas ta sœur ni le hasard ton guide.
24. *Pl.* De l'avenir caché déchire le rideau.

N. V, t. I, p. 77-78)... « Son masque effrayant.... le tranchant de son glaive » (*Ibid.*, p. 89).

18-19. « Je te remercie, Dieu éternel... Tu écoutes les gémissements qui partent des entrailles de l'âme, et tu envoies la mort pour délivrer des chaînes de la vie tes créatures persécutées et affligées » (Ugo Foscolo, *Dernières lettres de Jacopo Ortis,* trad. nouvelle, 1906, p. 114).

23-24. La 1re rédaction était plus abstraite et purement déiste. La seconde, en complétant l'allégorie, la rend plus chrétienne (Cf. Maréchal, p. 97).

25-26. « La mort n'ensevelit que le corps ; elle élargit l'âme de sa prison, dissipe devant elle tous les nuages, lui rend le jour et les ailes pour voler » (Young-Letourneur, N. V, t. I, p. 91). « La mort nous blesse pour nous conserver. Frappé de sa main l'homme tombe et se relève. Ses fers sont brisés. Il est libre, il est roi, il s'empare des cieux » (*Ibid.*, p. 93).

Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir loin d'un corps dans la fange arrêté.
Les portes de la vie et de l'éternité.

. . . .

Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste !
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste !
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil.
Cette vie est un songe, et la mort un réveil.
(Voltaire, Traduction du monologue de *Caton*, Dict. phil., art. *Art Dramatique*.)

Idées et images étaient déjà dans Pétrarque : « *Et moi* : A la fin de

Que tardes-tu? Parois; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin.
Qui m'en a détaché? qui suis-je, et que dois-je être?
Je meurs et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi, qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports,
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'ame de la matière?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre?

---

28. *PI.* Vers] ce tout [inconnu.
33. *PI.* Quelle main [t'a jeté
37. *PI.* séparera] l'esprit
38. *PI.* nouveau] séjour

---

ce soir qui a nom la vie, dis-moi si la mort est une si grave peine? — *Elle répondit* : La mort, pour les âmes nobles, est la fin d'une obscure prison... » (*Triomphe de la Mort*, II). « Combien n'eût-il pas mieux valu t'envoler de cette terre? » (*Rime*, II, CCCLIX, Canz., v. 40). Lamartine avait pratiqué Voltaire aussi bien que Young et Pétrarque : il n'imite personne, il s'est nourri de tous.

29. Voltaire, imitant Addison (cf. n. aux v. 25-26) :

Qui suis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je tiré?

L. Racine :

Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous sommes...
Qui suis-je?...
Qui suis-je? qui pourra me le developper?
(*La Religion*, II, 332, 447, 449.)

« Qui suis-je, et d'où suis-je tiré? » (Young-Letourneur, N. XX, t. II, p. 132). La grande source littéraire de toutes ces interrogations est le fameux morceau de Pascal : « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moy-même... Comme je ne sçay d'où je viens, aussi je ne sçay où je vais... » (*Pensées*, éd. 1687, I, p. 8).

38. Voltaire, imitant Addison (cf. n. aux v. 25-26) :

Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où sera cet esprit qui ne peut se connaître?

As-tu tout oublié? Par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau?
Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?
   Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie!
C'est par lui que déjà mon ame raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printemps les brillantes couleurs;
C'est par lui que percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire,

---

42. *PI.* Dieu] ton centre
45. *PI.* espoir,] ô ma chère Julie.
50. *PI.* ma bouche peut [sourire.

---

39. Allusion aux doctrines de la réminiscence et des existences successives, et à la fable du Léthé (cf. Platon, *Phédon*, p. 72 B et suiv., et 80 B et suiv.; Virg., *Énéide*, VI, 748-752).

42. « Etre des Etres..., c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse... » (J.-J. Rousseau, *Émile*, IV, Vicaire savoyard, p. 336). « ... Source de vie et de félicité » (*Nouv. Hél.*, VI, 11). — *Patrie* donne une couleur panthéiste au vers de Lamartine.

43. Cf. plus haut v. 25. — « Delivré des entraves du corps » (J.-J. Rousseau, *Émile*, IV, p. 346).

44. Chênedollé (*Génie de l'homme*, ch. III, p. 84).

O jour, où transporté d'une céleste ivresse,
L'homme ressaisira l'éternelle jeunesse,
Et des cieux reconquis impérissable Roi,
Il pourra s'écrier : « Tous ces biens sont à moi. »

45. « Animæ dimidium meæ » (Horace, *Odes*, I, III, 8).

48. Julie, née en 1784, avait trente-trois ans, six ans de plus que Lamartine; mais surtout elle était malade, le visage « aminci », les « paupières meurtries » (Doumic, *Lettres d'Elvire*, p. 49).

50. Lamartine se fait plus mourant qu'il n'est pour voiler à la malade l'origine vraie de ses pensées sur l'immortalité des âmes et sur leur réunion par delà la mort.

Et que des pleurs de joie à nos derniers adieux,
A ton dernier regard brilleront dans mes yeux.
Vain espoir ! » s'écrîra le troupeau d'Épicure,
Et celui dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
Voit penser la matière et végéter l'esprit ;
Insensé ! diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use,

---

52. *2e, 3e, 9e éd.* ; *1849, 1860* regard], [brilleront

53. *PI.* Vain espoir ! s'écriera ce docteur au front blême,
Qui croit par A plus B résoudre ce problème,
Et qui, soumettant tout à son étroit compas,
Rejette hardiment ce qu'il ne comprend pas.
[Vain espoir ! s'écriera le troupeau d'Epicure.....].

On peut se demander si dans la 1re réd. l'intention du poète était bien de redoubler le développement, ou si les quatre premiers vers ne sont pas simplement une variante qui n'a pas été biffée. Il y a là plutôt deux rédactions entre lesquelles l'auteur se proposait de choisir, qu'un seul développement plus ample.

---

53. Louis Racine argumentait contre « le maître de Lucrèce » (*la Religion*, II, v. 130) ; et Chênedollé disputait aussi contre les disciples d'Épicure pour Dieu et pour l'immortalité (*Génie de l'homme*, III, p. 73-76, 83-85). — *Troupeau*, est l'expression d'Horace : *Epicuri de grege* (*Epîtres*, I, iv, 16).

54. Est-ce une allusion à Gall, qui fit depuis 1807 un cours à l'Athénée, et dont l'*Anatomie et Physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier* parut de 1810 à 1820 ? L'adverbe nouvellement le ferait croire. Mais Lamartine en a sans doute, en général, à l'école du xviiie siècle, à Cabanis et à ses disciples (Cf. Picavet, *les Idéologues*, 1891, p. 234).

58. Lucrèce (*De rerum natura*, l. II, v. 1173-1174).

Nec tenet omnia paulatim tabescere, et ire
Ad capulum, spatio ætatis defessa vetusto.

« Et il ne sait pas que toutes choses s'usent peu à peu, et s'en vont à la tombe, fatiguées par le cours du temps. » — L'objection de l'incrédule est dans Young-Letourneur : « ... Tout n'est qu'un flux éternel d'êtres périssables que le torrent du temps roule avec bruit dans l'abîme du neant » (N. X, t. I, p. 181). « Nous qui n'étions pas hier, dit Birton à Freind, pouvons-nous avoir la folle hardiesse de prétendre à une éternité future ? Tout périt sans retour autour de

Tout marche vers un terme, et tout naît pour mourir ;
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir ;
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe ;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir ;
Les cieux même, les cieux commencent à pâlir ;
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour et ne le verront plus !
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie !
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,

---

60. *PI.* pâlir.
72. *PI.* qu'il] enfante est le vaste [cercueil.

---

nous, depuis l'insecte dévoré par l'hirondelle, jusqu'à l'éléphant mangé des vers » (Voltaire, *Histoire de Jenny*, 1775, ch. XI).

60-68. Le dessin de ce développement est fourni par Ossian-Letourneur (t. II, *Carthon*, p. 261-262), et par Baour Lormian (*Ossian*, p. 49-50, Hymne au soleil) :

Sous les coups réunis de l'âge et des autans,
Tombe du haut *sapin* la tête échevelée.
(*Chêne*, dans l'anglais)
Le mont même, le mont assailli par le temps,
Du poids de ses débris écrase la vallée :.....
(Mais) peut-être, soleil, tu n'as qu'une saison ;
Peut-être succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin,
Tu seras insensible à la voix du matin,
Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

Le rapport est moins étroit avec Young-Letourneur qui, cependant, prévoyait le triomphe universel de la mort et la disparition du soleil (N. I, t. I, p. 11-12).

73-74. Ces vers sont peut-être une réplique à Young-Letourneur :

Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité !
  Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !
J'ai maudit votre erreur : j'aime, il faut que j'espère ;
Notre foible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait ; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrois dans les célestes plaines,
Les astres s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;

---

78. *9e éd., 1849, 1860, 1866* : Laissez-moi mon [erreur
80. *A la place des vers 77-80, PI donne* :

Philosophes rêveurs, je ne puis vous répondre.
Ma raison aisément se laisserait confondre.
Pour saper notre espoir jusqu'en son fondement,
Vous avez l'univers, je n'ai qu'un sentiment.
Mais [moi, quand je...

« Que les tombeaux sont peuplés ! Que leur sein est fécond ! C'est là que l'homme est enfanté à la vie » (N. VIII, t. I, p. 152) ; ou à Chênedollé :

Oui, l'homme doit revoir sa sublime patrie ;
Le tombeau la lui rouvre, et l'héritier du ciel
En plongeant dans la mort se relève immortel.
(*Génie de l'Homme*, III, p. 84.)

77-80. C'est l'attitude de Rousseau dans le *Vicaire Savoyard*, où, dans ses ignorances, il oppose toujours son sentiment aux démonstrations des philosophes. Comparez à la 1re rédaction de Lamartine, ces mots du Vicaire à son disciple : « Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas philosopher avec vous... Quand tous les philosophes du monde prouveraient que j'ai tort, si vous sentez que j'ai raison, je n'en veux pas davantage. »

78. « Si l'immortalité n'est qu'une erreur, que cette erreur m'est chère... L'espérance... nous sert du moins à jouir de ce monde » (Young-Letourneur, N. XI, t. I, p. 214).

81. « Si le Tout Puissant l'ordonne ainsi, que la terre se dissolve en poussière, que ces globes suspendus sur ma tête tombent de leurs sphères et m'écrasent, l'âme est en sûreté. Elle sort triomphante des ruines de l'univers... L'homme sourit au spectacle de la destruction

Quand j'entendrois gémir et se briser la terre;
Quand je verrois son globe errant et solitaire
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout: seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerois en toi,

---

90. *Pl.* de mort et de [ténèbres

---

générale de la matière; la foudre impuissante, en s'attachant à lui pour le consumer, lui apprend que son âme est indestructible » (Young-Letourneur, N. IX, t. I, p. 175). Peut-être Young se souvenait-il de *Caton* d'Addison : Lamartine l'avait-il lu ?

Source de la lumière, astres brillants des cieux,
Nature, à récréer sans relâche appliquée,
Dans les fastes du temps votre chute est marquée !
Mais mon âme, à travers le choc des éléments,
Tranquille, et jouissant d'un éternel Printemps,
Survivant au trépas de la nature entière,
Verra de l'Univers dissoudre la matière.
(Acte V, sc. 1 ; trad. par La Place, *Théâtre anglais*, t. VII.)

Le mouvement et la marche de la période viennent des vers fameux d'Horace :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.
(*Odes*, III, 3, 7-8.)

Mais la période de Lamartine est bien plus ample : une ébauche de cette ampleur se rencontre dans Chênedollé (*Génie de l'homme*, I, p. 23).

Oui, quand je m'armerais, etc.

La pensée est d'ailleurs entièrement différente.

86-88. Ces vers ont fourni le canevas de l'*Hymne de l'ange de la terre après la destruction du globe* (*Harmonies*, l. IV).

88. Young-Letourneur disait du soleil : « O mort..., un jour viendra que ton bras le detrônant de sa sphère, le précipitera dans la nuit » (N. I, t. I, p. 11-12).

Et certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrois encore !
Souvent, tu t'en souviens, dans cet heureux séjour
Où naquit d'un regard notre immortel amour,
Tantôt sur les sommets de ces rochers antiques,
Tantôt aux bords déserts des lacs mélancoliques,
Sur l'aile du desir, loin du monde emportés,
Je plongeois avec toi dans ces obscurités.

---

94. *PI.* Sur] les débris du tout.
95. *1re, 2e éd.* souviens] ; [dans... *Je mets une virgule* (,) *avec les 3e, 9e éd., et 1849, 1860, 1866.*
96. *PI.* notre] éternel
97. *5e, 9e éd.* : roches — *PI.* sur] le sommet.

---

94. Thomas-Lefebvre (p. 368) nous avertit que Thomas a écrit dans son ode *sur le Temps*

> Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

95. Aix-les-Bains.
97. « Les rivages *antiques* des mers » (Chateaubriand, *Atala*. Cf. Zyromski, p. 71). Cette épithète fait apparaître le travail opéré dans les imaginations par la diffusion des connaissances et des théories de la géologie moderne. De même, dans les tableaux du ciel et des astres, les représentations excitées par les découvertes et les hypothèses de Copernic, Newton et Laplace, servent de base aux idées du poète et renouvellent l'expression poétique.
98. Le lac du Bourget. Le pluriel généralise, efface le caractère anecdotique. — « ... Au lieu du mot vaguement abstrait métaphysique et sentimental, employer le mot propre et pittoresque ; ainsi par exemple, au lieu de *ciel en courroux* mettre *ciel noir et brumeux* ; au lieu de *lac mélancolique* mettre *lac bleu...* » (*Pensées de J. Delorme*, XV). Sainte-Beuve s'est rétracté plus tard, et a mis en note à cet endroit : « Tout ceci est trop tranché et devient inexact. Lamartine a dit admirablement :

> Assis au bord désert des lacs mélancoliques.

« Il n'y a pas de *lac bleu* qui équivaille à cela. »
99. L'*aile* est une image pétrarquiste ; nous l'avons déjà vue. Cf. l'Isolement, *Notice*, p. 8, et ici, note aux vers 25-26.

Les ombres à longs plis descendant des montagnes,
Un moment à nos yeux déroboient les campagnes ;
Mais bientôt s'avançant sans éclat et sans bruit,
Le chœur mystérieux des astres de la nuit,
Nous rendant les objets voilés à notre vue,
De ses molles lueurs revêtoit l'étendue ;
Telle, en nos temples saints par le jour éclairés,
Quand les rayons du soir pâlissent par degrés,
La lampe, répandant sa pieuse lumière,
D'un jour plus recueilli remplit le sanctuaire.
  Dans ton ivresse alors tu ramenois mes yeux,
Et des cieux à la terre, et de la terre aux cieux ;
Dieu caché, disois-tu, la nature est ton temple !
L'esprit te voit par-tout quand notre œil la contemple ;

---

108. *Pl.* s'éteignent
111. *Pl.* tu] promenais tes [yeux

---

101. C'est le vers de Virgile tant de fois imité et paraphrasé depuis le XVIe siècle dans toutes les littératures européennes :

> Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.
> (*Bucoliques*, I, v. 83.)

Les *plis* des ombres suggèrent l'image traditionnelle des *voiles* de la nuit (Cf. la *Prière*, v. 9).

103. Baour Lormian (*Ossian*, p. 12) montrait la lune sortant du nuage *avec mystère* et l'interpellait ainsi :

> Fille aimable du ciel, à pas lents et sans bruit,
> Tu glisses dans les airs..., (environnée)
> Du cortège pompeux des soleils de la nuit.

Et il parlait de ses « molles clartés ». Voyez aussi le clair de lune et ses « tendres clartés » dans Chênedollé (*Génie de l'homme*, I, p. 14). — Mme de Genlis trouvait que Lamartine abusait de l'épithète *molles* (*Intrépide*, p. 77).

107-110. Ces vers expriment l'impression qui donnera plus tard le motif de deux Harmonies (l. I) : la *Lampe du sanctuaire*, et l'*Hymne du soir dans les Temples*.

113. L'expression *Deus absconditus* est rappelée par Chateau-

De tes perfections, qu'il cherche à concevoir,
Ce monde est le reflet, l'image, le miroir ;
Le jour est ton regard, la beauté ton sourire ;
Partout le cœur t'adore et l'ame te respire ;
Éternel, infini, tout-puissant et tout bon,
Ces vastes attributs n'achèvent pas ton nom ;
Et l'esprit, accablé sous ta sublime essence,
Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.

---

116. *Pl.* et [le miroir
121. *Pl.* accablé] par
122. *Pl.* jusque] par

---

briand (*Génie*, I, vi, 1). Chênedollé (*Génie de l'Homme*, I, p. 25):

Mais le monde à mes yeux est comme un voile immense
Qui découvre à la fois et cache ta présence.

Pope (*La Prière Universelle*, trad. par Le Franc de Pompignan, 1760, p. 12):

Ton Temple est en tous lieux : tu remplis la Nature,
Tout l'Univers est ton autel.

L. Racine (*la Religion*, ch. v, v. 318) :

L'univers est son temple...

Young-Letourneur (N., XX, t. II, p. 116 et 135) : « L'univers est le temple... — L'homme le voit dans ses ouvrages. »

115-117. « Le jour est ton sourire, et cette obscurité majestueuse dont la riche et superbe horreur est étoilée de mondes lumineux, tombe du froncement de ton sourcil » (Young-Letourneur, N. XXIII, t. II, p. 173).

Que les cieux, à ta voix, me montrent ton image :
Dans leurs miroirs brillants je cherche à démêler
Tes traits qu'à l'œil mortel je voudrais réveler.
(Chênedollé, *Génie de l'Homme*, I, p. 25.)

Ce soleil est ton ombre ; et c'est dans ce miroir.
Grand Dieu, qu'à l'œil mortel tu permets de te voir.
(*Ibid.*, III, p. 77.)

Lamartine a repris dans la *Prière* l'idée de ce passage, et l'expression même dans *Dieu*.

119-121. Ces quatre épithètes contiennent les attributs rousseauistes de Dieu. « Etre immense... Dieu est éternel... Dieu peut ce qu'il veut... Dieu est bon... » : Rousseau ajoute l'intelligence et la justice. L'atti-

Et cependant, ô Dieu ! par sa sublime loi,
Cet esprit abattu s'élance encore à toi,
Et sentant que l'amour est la fin de son être,
Impatient d'aimer, brûle de te connoître.
Tu disois : et nos cœurs unissoient leurs soupirs
Vers cet être inconnu qu'attestoient nos desirs ;
A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages,
Et l'aurore et le soir lui portoient nos hommages,
Et nos yeux enivrés contemploient tour à tour
La terre notre exil, et le ciel son séjour.
Ah ! si dans ces instants où l'âme fugitive
S'élance et veut briser le sein qui la captive,

---

123. *PI.* première [loi
124. *PI.* esprit] imparfait s'élève jusqu'[à toi
128. *PI.* que cherchaient [nos désirs
131. *PI.* yeux] humectés
133-134. *PI.*

> Ah ! si dans] cet instant, renversant les barrières
> Dont les sens captivaient nos âmes prisonnières,
> [Ce Dieu...

---

tude est aussi celle du Vicaire : plus il « s'efforce de contempler son essence infinie », moins il la conçoit, et il « s'anéantit » enfin devant lui, « accablé de sa grandeur » (*Émile*, IV, p. 334-336). — « Aide mon âme à soutenir ton idée : elle succombe, accablée sous le poids de ta gloire » (Young-Letourneur, X., XXIII, t. II, p. 174).

132. Cf. *Isolement*, v. 43. « L'ame est faite pour voyager dans les cieux... Au milieu de ces astres, elle se reconnaît dans son séjour, elle s'y sent plus forte et plus vivante, et reporte dans les lieux de son exil des sentiments dignes de son illustre patrie » (Young-Letourneur, X., XXII, t. II, p. 163). — Voyez aussi *Corinne*, livre X, chap. IV : « Il lui semblait que c'était dans un tel moment d'exaltation qu'on aimerait à mourir ; si la séparation de l'âme ne s'accomplissait point par la douleur, si tout à coup un ange venait enlever sur ses ailes le sentiment et la pensée, étincelles divines, qui retourneraient vers leur source, la mort ne serait, pour ainsi dire, alors qu'un acte spontané du cœur, qu'une prière plus ardente et mieux exaucée. »

Ce Dieu, du haut du ciel répondant à nos vœux,
D'un trait libérateur nous eût frappés tous deux!
Nos ames, d'un seul bond remontant vers leur source,
Ensemble auroient franchi les mondes dans leur course,
A travers l'infini, sur l'aile de l'amour,
Elles auroient monté comme un rayon du jour,
Et jusqu'à Dieu lui-même arrivant éperdues,
Se seroient dans son sein pour jamais confondues!
Ces vœux nous trompoient-ils? Au néant destinés,
Est-ce pour le néant que les êtres sont nés?
Partageant le destin du corps qui la recèle,
Dans la nuit du tombeau l'ame s'engloutit-elle?
Tombe-t-elle en poussière? ou, prête à s'envoler,
Comme un son qui n'est plus va-t-elle s'exhaler?

---

137. *3e et 4e éd.* à l'instant [remontant

140. *PI.* comme] deux traits [du jour.

142. *PI.* à [jamais

147. *Ici visiblement la ponctuation des éd. 1-12 est vicieuse : elles ne mettent pas de virgule après* s'envoler *et en placent une après* plus, *de façon que les mots* Comme un son qui n'est plus *sont rattachés à ce qui précède. Je les rattache à ce qui suit comme l'exige le sens. Je mets une virgule après* envoler, *et je supprime celle qui suit* plus, *avec 1849, 1860, 1866.*

145-152. *Toute cette fin est remplacée dans PI par le morceau suivant :*

> Non, cet être parfait, suprême intelligence,
> A des êtres sans but n'eût pas donné naissance ;
> Non, ce but est caché, mais il doit s'accomplir,
> Et ce qui peut aimer n'est pas né pour mourir !

---

137. Mme de Genlis trouvait l'expression d'*un seul bond* « familière » (*Intrépide*, p. 75).

139. Cf. v. 99. Pour l'idée et le mouvement, voyez *la Prière*, v. 62 et *Dieu*, v. 1-8 et 35-44.

143-144. « Il faut que l'homme survive à sa poussière... La nature gravite-t-elle vers le néant? » (Young-Letourneur, N. X, t. I, p. 200).

148. Reflet du *Phédon* (85E-86D) : cf. la *Mort de Socrate*, 1823, in-8, v. 287-294, p. 48. Mais, en 1817, V. Cousin n'avait pas encore



Après un vain soupir, après l'adieu suprême
De tout ce qui t'aimoit, n'est-il plus rien qui t'aime?
Ah ! sur ce grand secret n'interroge que toi !
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi !

— Et cependant, jeté dans les déserts du monde,
L'homme, pour s'éclairer dans cette nuit profonde,
N'a qu'un jour incertain, qu'un flambeau vacillant
Qui perce à peine l'ombre et meurt au moindre vent.
Et, tel qu'aux sombres bords l'ombre des Danaïdes
S'efforce de remplir des urnes toujours vides,
Poussé par son esprit, tourmenté par son cœur,
L'un cherche la lumière, et l'autre le bonheur ;
L'un sans cesse entouré de nuages funèbres,
Creusant autour de soi ne trouve que ténèbres,
Et, suivant vainement la lueur qui le fuit,
De la nuit échappé, retombe dans la nuit ;
L'autre, altéré d'amour, enivré d'espérance,
Vers un but fugitif incessamment s'élance ;
Toujours prêt de l'atteindre et toujours abusé,
Sur lui-même à la fin il retombe épuisé.
Ainsi, l'homme flottant de misère en misère
Du berceau vers la tombe achève la carrière,

---

publié sa traduction du *Phédon*. D'où Lamartine avait-il reçu l'image platonicienne ? Était-ce par son ami Fréminville ?

152. Les dernières paroles de Julie à Saint Preux sont : « Mon âme existerait-elle sans toi ? sans toi quelle félicité goûterais-je ? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous sépare sur la terre, nous unira dans le séjour éternel. Je meurs dans cette douce attente... » (J.-J. Rousseau, *Nouvelle Héloïse*, VI, 12). Voyez aussi le début de la VIII[e] Nuit dans Young-Letourneur.

Il faut lire également la lettre XIV du l. III de *Delphine* : « Dites-moi, si depuis que vous m'aimez, écrit Delphine à Léonce, votre cœur ne sent rien qui lui revèle l'espérance de l'immortalité.... La puissance d'aimer me fait sentir en moi la source immortelle de la vie... Quelle idée mon imagination peut-elle me donner du bonheur, si ce n'est pas avec toi que je dois en jouir ?... Oui, Léonce, il existe un monde... où l'on n'a rien promis que d'aimer ce que l'on aime : ne sois pas impie envers cette espérance. » On voit dans quel courant la pensée de Lamartine, sans imitation précise, a baigné.

Et, du temps et du sort jouet infortuné,
Descendant au tombeau, dit : Pourquoi suis-je né ?
— Pourquoi ? pour mériter, pour expier peut-être.
Et puisque tu naquis, il était bon de naître !

---

168 *bis.* « Pourquoi ne suis-je pas mort dans le sein de ma mère ? » (*Job,* III, 11 ; Genoude, I, 2, 618).

169 *bis.* Elvire écrivait à Lamartine le 10 novembre 1817 : « ... Je crois qu'après de longues souffrances je vivrai. Je vivrai pour *expier* » (Doumic, *Lettres d'Elvire à Lamartine,* p. 63). M. Doumic voit dans ces mots l'aveu d'une faute (p. 65). M. Séché n'y lit que la promesse de sacrifier une affection chaste, le remords d'une conscience scrupuleuse (p. 124 et suiv.). Une chose est certaine, c'est qu'Elvire détourne les mots du sens théologique que leur donnait le poète, et les applique à l'amour auquel elle renonce. Rien d'ailleurs dans sa phrase ne nous éclaire sur la qualité et sur les accidents de cet amour. Le sentiment du péché est moins relatif à la réalité matérielle des faits qu'à la délicatesse de la conscience, et, selon les âmes, selon les temps, le remords peut être égal pour des pensées ou pour des actes. Le passage de la lettre d'Elvire, loin de nous éclairer sur la manière dont elle aime, tirera son sens de ce que nous saurons d'ailleurs sur son tempérament et sur l'histoire de son amour.

MÉDITATION CINQUIÈME

LE VALLON

NOTICE

Le thème de cette *méditation* est la lassitude romantique ; en pleine jeunesse, l'âme est vieillie, flétrie, détachée de la vie. Il y avait longtemps que la beauté poétique de cette disposition sentimentale était reconnue. Il me suffira de citer la lettre que le jeune Ch. Nodier écrivait à son ami J.-J. Goy, de Domblans, vingt ans avant que Lamartine composât sa Méditation (Em. Monot, *En l'honneur de Ch. Nodier*, dans *Le Vieux Lons*, juin 1912).

Besançon le 17 brumaire an VIII.
(8 nov. 1799).

. . . .

Je ne suis plus capable d'éprouver aucune sensation vive. La source des émotions est tarie... A vingt ans, j'ai tout vu, tout connu, tout oublié. A vingt ans j'ai épuisé la lie de toutes les douleurs, et après m'être couronné dans des espérances inutiles, je me suis aperçu à vingt ans que le bonheur n'étoit pas fait pour moi.....

Tous les jours je brise un lien, et je n'ai bientôt plus rien qui m'attache au monde que cet instinct secret qui fait tenir tous les êtres à la vie, et cette horreur involontaire qu'inspire l'idée du néant. Tu vois que je suis allé loin : maintenant je suis libre, et l'univers peut s'abîmer autour de moi sans que le spectacle de la destruction universelle m'arrache un regret. Cet état est trop douloureux pour durer longtemps.

Nodier avait lu *Werther* : voyez le fragment daté du 3 novembre, dont j'ai cité quelques lignes plus haut, p. 6 (Trad. Sévelinges, 1804 ; nouv. éd. 1825, p. 213-215).

Le carnet de Lamartine (cf. NC.) nous apprend que ce poème fut

---

N. C. — (Titre). *9e éd.*, *1849*, *1860*, Sixième ; *1866*, VI.

conçu un 8 août à Aix, dans des conditions tout à fait analogues à celles où naquit le *Lac*. Mais à quelle année faut-il rapporter ce 8 août? On penserait d'abord à l'année 1817, quand Lamartine fut seul à Aix; et la place de ces vers dans le carnet, entre la scène de *Saül* commencée le 17 juin 1817 et la mise au net du poème de l'*Immortalité* qui fut envoyé à Julie en octobre ou novembre 1817 confirmerait l'hypothèse. Mais le 8 août 1817 Lamartine est à Mâcon d'où il écrit à Virieu. C'est en 1819 qu'on le trouve à Aix un 8 août (*Corr.*, t. II, p. 58). M. des Cognets (*Correspondant*, 10 juillet 1910) pense que « le poème définitif a été composé, non sur place, comme Lamartine l'a écrit, mais à Mâcon, avec les souvenirs de son récent séjour au Grand Lemps. En effet le poète ne paraît pas avoir repassé par le Grand Lemps en revenant d'Aix ». Je croirais volontiers que Lamartine avait commencé le *Vallon* en juin-juillet au Grand Lemps, et qu'il le termina à Mâcon, en y faisant entrer quatre vers de la pièce ébauchée à Aix sur Julie, qu'il renonçait à faire. Lamartine avait dû esquisser sur place le *Vallon* et en parler aux Virieu qui le réclamèrent. Car on lit dans une lettre qu'il écrit de Milly le 20 octobre 1819 : « Dis à Madame de Virieu que je vous enverrai par la première, la *Vallée Férouillat*, où il n'est guère question de Férouillat. »

Si le Vallon est la Vallée Férouillat, on résout sans peine une difficulté très apparente du poème. Il est certain, en effet, qu'il n'y a point de *vallon* dans les souvenirs d'enfance de Lamartine : le passage des vers 5-12 ne convient pas aux environs de Milly, et guère davantage à Montculot, malgré les bois. Quant à Saint-Point, qui est dans la vallée de la Valouze, il ne compte dans la vie de Lamartine qu'à partir de 1821.

Alors une autre difficulté surgit. Si lié qu'ait été Lamartine avec Virieu, il ne peut appeler ce lieu « Vallon de mon enfance » ; il n'a fait en Dauphiné que de courts et rares séjours, et quand il était sorti de l'enfance ; il n'a jamais eu l'intention d'y finir sa vie. Ce qui ne convient pas du tout à Lamartine, convient très bien à Virieu. C'est donc pour son ami qu'il parle, ou bien il se substitue à lui, et rêve à sa place. Les sentiments leur sont communs ; il y a eu rencontre de leurs mélancolies ; tout au plus pourrait-on penser, comme me l'a suggéré M. des Cognets, que la seconde partie (v. 49-64) est plus personnelle à Lamartine, que c'est sa réaction propre contre leur commune langueur (Voyez l'Introduction, p. LI).

LE VALLON

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort ;
Prêtez-moi seulement, vallons de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

N. C. — *M. J. des Cognets a signalé et publié* (Correspondant, *10 juillet 1910 ; et* Revue d'Histoire littéraire, *1913, p. 150-151*) *les esquisses au crayon de cette méditation qui se rencontrent dans un petit carnet de maroquin rouge faisant partie sous le n° 41 des manuscrits de Lamartine que l'on conserve à la Bibliothèque nationale. Elles y figurent entre le début de* Saül *et une mise au net de l'*Immortalité. *Le carnet porte sur le feuillet de garde cette mention :* « Donné par Julie — 1816 à Aix. » *A côté des premiers vers de* Saül, *en marge de la 1re page, ces mots :* « Commencé à Vichy le 12 juin 1817. »

3. *12e éd., 1849, 1860, 1866,* Vallon.

N. L. — 1. « Je suis las de la vie » (*Job*, X, 1, Genoude, I, II, 623). — On lisait chez les Virieu en juin-juillet, pendant le séjour de Lamartine, la traduction des *Psaumes* de Genoude (*Corr.*, t. II, p. 49). Peut-être en trouvera-t-on l'empreinte dans ces stances, qui se divisent presque toutes naturellement en deux distiques, où l'on peut voir l'équivalent du parallélisme qui était pour les profanes la caractéristique principale du rythme de la poésie hébraïque.

7-8. La Vallée Férouillat ne serait-elle pas vue à travers Virgile *Géorgiques*, II, 488-489) :

... O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra ?

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure,
Tracent en serpentant les contours du vallon ;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée,
Elle a passé sans bruit, sans nom, et sans retour :
Mais leur onde est limpide, et mon ame troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux ;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon ame s'assoupit au murmure des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,

Mais entre Virgile et Lamartine, il est difficile de ne pas admettre avec MM. R. Rosières (p. 179) et Zyromski (p. 264) qu'une strophe de P. Lebrun s'est interposée.

Couvre moi tout entier de tes muettes ombres,
Rassemble autour de moi tes bois les plus épais,
Des plus limpides eaux, des voûtes les plus sombres
La nuit, la fraîcheur et la paix.
(*Le Retour à la solitude*, 1807.)

13. « L'eau s'écoule d'un lac, les fleuves tarissent : ainsi, l'homme, lorsqu'il a passé, ne revient plus » (*Job*, XIV, 11 ; Genoude, I, II, 626). « Je me suis écoulé comme l'eau qui s'écoule » (*Ps.* XXIV, 14 ; Genoude, I, II, p. 658. Cf. *Rois*, XIV, 14 ; Genoude, I, I, p. 368). — Rousseau avait déjà dit : « Nous nous consumons sans cesse, et nos âmes épuisées d'amour et de peines, se fondent et coulent comme l'eau » (*Nouvelle Héloïse*, I, 26).

22. « D'après son étymologie et sa signification, le mot *horizon* veut dire *borneur*, qui *borne* : or le rapprochement des deux idées *borneur* et *borné*, s'il ne fait pas un pléonasme, est au moins singulier... Le mot *étroit* est le seul qu'il pût employer » (Thomas-Lefebvre, p. 309). Oui, si l'on suppose que tous les Français savent le grec. De plus, *horizon* est pris ici dans le sens dérivé d'*étendue visible à l'œil*.

J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie,
Je viens chercher vivant le calme du Léthé ;
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon ame est en silence !
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affoiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé ;
L'amour seul est resté : comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

29-36. *Ces deux stances sont dans cette pièce tout ce qui représente l'inspiration réveillée à Aix. Voyez l'appendice, p. 82-88.*

---

24. M. J. Chénier, *La retraite* (cité par Potez, p. 359) :

> Il ne veut que l'ombre et le frais,
> Que le silence des forets,
> Que le bruit d'un ruisseau paisible.

C'est Rousseau qui avait marqué le premier l'accord du bruit de l'eau avec la rêverie (*5e Rêverie du Promeneur solitaire*).

25. « Helas ! j'ai trop aimé » (Parny, *Élégies*, IV, 14).

29. Parny avait dit un peu différemment (*Élégies*, IV, 6).

> Caché dans ces forêts dont l'ombre est éternelle,
> J'ai trouvé le silence et jamais le repos.

30. Cf. *La Semaine sainte*, v. 1.

31. « Notre vie a passé comme la parole qui n'est plus » (*Ps.* LXXXIX, 10 ; Genoude, I, II, 699). — « Si le son *expire en arrivant*, chicanait Mme de Genlis, il n'est point affaibli par la distance » (*L'Intrépide*, p. 75).

35. Parny (*Élégies*, IV, 11) :

> J'ai tout perdu : l'amour seul est resté.

Mais, auparavant, J.-J. Rousseau : « L'amour seul reste » (*Nouvelle*

Repose-toi, mon ame, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur, qui, le cœur plein d'espoir,
S'asseoit avant d'entrer aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière ;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais ;
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme des jours d'automne,
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux ;
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

---

39. *2e, 3e, 9e éd. et 1849, 1860, 1866*: s'assied.
45. *1849, 1860, 1866*: comme] les [jours

Héloïse, III, 16). — Ce vers serait-il dédié à Miss Birch ? Il la connaissait en août 1819 depuis plusieurs mois, et il désirait l'épouser (*Corr.*, t. II, p. 66 et 68).

38. « Comme un voyageur qui, dans sa route, s'arrête à midi, quoique pressé d'arriver... » (Milton, *Paradise Lost*, XII, 1). « Ainsi, dès qu'un... voyageur excédé de fatigue, haletant, et courbé pour respirer, a pu gagner le sommet d'une légère éminence, il s'arrête... Il songe à sa demeure » (Young-Letourneur, N. XX, t. II, p. 105). Ces *portes de la ville* ont bien un air oriental, c'est-à-dire, dans l'espèce, biblique.

41. « Nous secouons de nos pieds, pour vous la rendre, même la poussière qui s'y est attachée dans votre ville » (Luc, X, 11). Mais Lamartine détourne ici l'expression de son sens.

42. C'est l'image païenne : « irremeabilis undæ » (Virg., *Énéide*, VI, 425). « Sed revocare gradum... Hic labor est » (*Ibid.*, 128). Mais elle est biblique aussi : « Et je marche dans une voie par laquelle je ne reviendrai jamais » (*Job*, XVI, 23 ; Genoude, I, II, 628 ; cf. VII, 9).

46. « Mes jours ont décliné comme l'ombre » (*Ps.* CV, 11 ; Genoude, I, II, 704).

47. « Mes amis même m'ont abandonné » (*Job*, VI, 13 ; Genoude,

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours ;
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore ;
Détache ton amour des faux biens que tu perds ;
Adore ici l'écho qu'adoroit Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre,
Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon,
Avec les doux rayons de l'astre du mystère
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

---

59. *1836, 1849, 1860, 1866* : le [doux] rayon

I, II, 620). — Lamartine avait-il le droit de parler ainsi pour lui-même au milieu de 1819 ?

51. C'est, dérivé vers l'optimisme, l'argument de Lucrèce : « Eadem sunt omnia semper » (*De natura rerum*, III, 945).

55-56. « ... Cette harmonie des choses célestes que Pythagore entendait dans le silence de ses passions » (Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, II, III, 4 : cité par Zyromski, p. 72).

> ... Ces merveilleux concerts dont jouit Pythagore,
> Et que forment sans cesse en des tons mesurés
> Tous les célestes corps l'un par l'autre attirés.

(Fontanes, *Essai sur l'astronomie*, *Œuvres*, 1839, t. I, p. 23; cité par Potez, p. 342.)

59. Cf. le *Soir*, vers 7. — Baour Lormian (*Ossian*, Darthula, p. 11) :

> Des flancs du nuage argenté
> La lune sort avec mystère.

60. Effet souvent rendu depuis Bernardin de Saint-Pierre.

> A travers la forêt que ton pâle flambeau
> Se glisse. .
> (Chênedollé, *Génie de l'Homme*, ch. I, p. 14.)

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence ;
Sous la nature enfin découvre son auteur !
Une voix à l'esprit parle dans son silence,
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur ?

61-64. L'accord antithétique du *Cœli enarrant Dei gloriam* (*Ps.* XVIII ; Genoude, I, II, 657) et de l'*univers muet* de Pascal est nettement réalisé par Louis Racine :

Le Temple inanimé sans le prêtre est muet.
Cet immense univers, de la main qui l'a fait,
Doit par la voix de l'homme adorer la puissance.
(*La Religion*, V, 319.)

Le thème fut repris par Chênedollé (*Génie de l'homme*, III, p. 68).

Homme, salut ! Sans toi, la Nature muette
Pour célébrer son Dieu, manquerait d'interprête.
Le monde n'est sans toi qu'un grand palais désert :
Si ta voix ne se mêle au bruit de leur concert,
Les sphères font en vain tonner leur voix immense.
Tout ce fracas des cieux n'est qu'un vaste silence.

Lamartine reprendra dans *la Prière*, quelques mois plus tard, l'idée qu'il indique ici.

APPENDICE

Les esquisses du *Vallon* signalées par M. des Cognets[1] remplissent les feuillets 10-13 du Ms. 41 (le verso du feuillet 13 est resté blanc). Les dix feuillets précédents ont éte arrachés : je ne puis dire s'ils contenaient d'autres essais du *Vallon* ou bien des scènes de *Saül*. Il ne semble pas que l'ordre des fragments dans le carnet corresponde à leur ordre de rédaction. Les deux stances du verso du feuillet 10, qui sont achevées et dont la seconde donne déjà presque le texte définitif, ne peuvent être antérieures aux tâtonnements des feuillets 11-12. Voici l'ordre que je crois vraisemblable : j'indique pour faciliter le contrôle le foliotage du Ms. 41. L'accolade (}) marque les surcharges ; l'expression placée en-dessus est celle qui est venue la seconde.

Le poète a commencé par noter la circonstance, le jour et le lieu qui le mettaient en état d'effervescence poétique.

F° 11.

(8 août). Seul assis sur les pointes des rochers qui bordent le lac du côté du mont du Chat. L'œil plonge sur les eaux bleuâtres du lac.

Le jour où je la vis nos regards { se parlèrent / s'entendirent }
son âme toute entière était dans un regard
nos yeux s
Par la teinte des lieux, la pensée adoucie
la Pensée en ces lieux plus limpide et plus lente
Je laisse errer ainsi ma pensée incertaine
Là, suivant sans efforts la pente qui l'entraîne
ma pensée adoucie
à
ma pensée en suivant la pente qui l'entraîne

---

1. Je me suis servi de la lecture faite par M. des Cognets, en me reportant toujours au manuscrit.

à la paix de ces lieux se conforme à son tour
et dort

(ces deux mots sont en surcharge sur une reprise du premier vers : ma pensée en suivant)

ne réfléchit plus rien que le ciel et le jour

Toute la page est barrée de traits légers.

F° 11 v°

Ma pensée en suivant la pente qui l'entraîne
au calme de ces lieux se conforme à son tour

comme un astre voilé ma pensée adoucie
ma pensée adoucie au hasard se promène
sur mille objets

ma pensée adoucie au hasard se promène
semble aussi réfléchir la paix de ce { sé(*jour*) / jour }
douce comme l'aspect de cette heure incertaine
qui commence la nuit, et qui finit le jour
qui confond

ma pensée en suivant la pente qui l'entraîne
semble en réfléchissant la paix de ce séjour
s'adoucir par degrés comme l'heure incertaine
qui sépare et confond et la nuit et le jour

ma pensée en suivant la pente qui l'entraîne
à la teinte des lieux se conforme à son tour
s'adoucit par degrés comme l'heure incertaine
qui commence la nuit et qui finit le jour

Toute la page est barrée comme la précédente.

F° 12 r°.

{ La / Ma } pensée en suivant la pente qui l'entraîne
s'affaiblit par degrés, dans ce
et confond les objets comme l'heure incertaine
qui commence la nuit et qui finit le jour

Cette strophe est barrée de deux traits en X.

Ma pensée en suivant la pente qui l'entraîne
dans un séjour si doux, s'adoucit à son tour,
et confond les objets comme l'heure incertaine
qui commence la nuit et termine le jour

Cette fois, la strophe est entre deux grandes parenthèses avec, en marge, la mention : Bonne.

Ici sans doute doit s'intercaler le f° 10 r°. La strophe qui termine le f° 12 est d'un autre coup de crayon que les deux qui précèdent. Elle doit enregistrer le travail fait sur le f° 10, blanc jusque-là.

F° 10 r°.

comme les bruits
comme un son affaibli par
qui et meurt en arrivant !

la crainte, le désir, le regret, l'espérance
font à peine entendre
la crainte, le désir, le regret, l'espérance
se font entendre à peine à mon cœur
la voix de mes désirs qui dans mon cœur expire
se fait à peine entendre à mon cœur
la voix de mes désirs par degrés expire

ce n'est plus qu'un son mort qu
c'est un son affaibli par la distance
qui

Une ligne barrée, où je crois lire, non sans hésitation :

La voix des passions, mon âme, est en silence.

mon cœur est endormi, mon âme est en silence !
le bruit des vains désirs expire en arrivant
comme { un / ces } sons { affaibli par (?) la distance / (??) }
à l'oreille incertaine apportés par le vent.

Tout le feuillet est biffé d'un réseau de traits légers.

Alors sans doute s'inscrivent les résultats de l'effort du f° 10 r°, dans la place restée libre au bas du f° 12 r°.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence
(Et) la voix des vains désirs qui { tombe en s'élevant / ?? }
N'est plus qu'un bruit lointain qu'affaiblit la distance
Qui vient frapper l'oreille, et meurt en arrivant

Cette strophe, comme la précédente de la même page, est entre parenthèses, avec, en marge, la mention : *Bon*.

F° 12 v°.

La pensée en suivant la pente qui l'entraîne
Du calme de ces bords { se pénètre / pénétrée } à son tour
S'adoucit par degrés comme l'heure incertaine
Qui commence la nuit et termine le jour

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence
Si quelque souvenir vient troubler son repos
Ce n'est qu'un { son / bruit } lointain qu'affaiblit la distance

Ici, une ligne barrée où je lis :

Un dernier bruit des vents prolongé sur les flots

et au-dessous, ce vers

Qu'un faible écho prolonge et qui meurt sur les flots

Ce dernier vers a été fait après le reste de la stance et est d'une écriture un peu différente.

Le jour où je la vis nos yeux se rencontrèrent
Dans ce regard muet nos âmes se parlèrent

Le jour où je la vis nos yeux se rencontrèrent
Son âme tout entière était dans { un / ses } regards
Sans chercher à s'ouvrir nos cœurs se révélèrent
Sans chercher à s'ouvrir (?) nos âmes se parlèrent
Et { le tems / (?) } n'eut plus rien à m'apprendre plus tard
Quand la pr [1]

Tout le feuillet est barré.
Ici se placent les essais du feuillet 10 v°.

F° 10 v°.

La Pensée en ces lieux plus lente et plus limpide
{ respirant / s'appaisant } par degrés { la / dans } paix de ce { séjour / (*jour*) }
dort comme un lac d'azur qu'aucun soufle ne ride
et qui ne réfléchit que le ciel et le jour.

1. On pourrait être tenté de croire ces dernières lignes postérieures à l'esquisse du f° 10 v°. Cependant elles semblent bien tracées du même mouvement de main, de la même pointe de crayon que le reste du f° 12 v°. Sans doute, au f° 10 v°, la strophe ne vint-elle pas encore, et Lamartine refit un canevas en prose.

Mon cœur est en repos mon âme est en silence
la voix des passions expire en arrivant
comme ces sons lointains qu'affaiblit la distance
à l'oreille incertaine apportés par le vent

Le jour où je la vis mes yeux l'entendirent, nos âmes se lièrent
dans leur muette expression nos yeux se révélèrent
mille ? secrets (il y a toute une âme dans un
regard) il faut parler ou mourir
l'amour ne peut pas rester caché.

Tout le feuillet est biffé de traits ténus.
La strophe rebelle est reprise au f° 13.

F° 13 r°.

<table>
<tr><td>{ Le jour où</td><td rowspan="2">je la vis nos</td><td>{ regards</td><td rowspan="2">se</td><td>{ parlèrent.</td></tr>
<tr><td>{ quand</td><td>{ yeux</td><td>{ rencontrèrent</td></tr>
</table>

Notre âme toute entière était dans ce regard !
L'un à l'autre aussitôt nos cœurs se révélèrent !
et le tems n'aura rien à m'apprendre plus tard !

mon âme est asservie !

C'est la fin du premier vers d'une stance dont voici, séparé par un blanc proportionné, le quatrième vers :

et dans ce seul regard j'ai lu toute ma vie.

Le jour où je la vis nos regards se parlèrent
notre âme toute entière était dans ce regard !

Ces deux vers sont biffés d'un trait courbe.

Le jour où je la vis, nos regards s'entendirent
L'âme comprend un geste, un regard, un soupir !
Sans nous être parlé nos cœurs se confondirent,
Je sentis qu'il fallait ou parler ou mourir !

*
* *

En résumé ces esquisses donnent trois stances complètes :

La Pensée en ces lieux, plus lente et plus limpide,
Respirant par degrés la paix de ce séjour,
Dort comme un lac d'azur qu'aucun souffle ne ride
Et qui ne réfléchit que le ciel et le jour.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence,
La voix des passions expire en arrivant,
Comme ces sons lointains qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apportés par le vent.

Le jour où je la vis, nos regards s'entendirent.
L'âme comprend un geste, un regard, un soupir !
Sans nous être parlé, nos cœurs se confondirent,
Je sentis qu'il fallait ou parler ou mourir.

Si l'idée de la vallée Ferouillat est postérieure à cette inspiration d'Aix-les-Bains, la première stance s'est dissoute dans les 7 premières du poème définitif, en laissant une empreinte de son dernier vers dans le 4e vers de la 4e stance. La seconde est demeurée avec deux variantes. La troisième a disparu sans laisser aucune trace. Si Lamartine avait, au contraire, déjà commencé au Grand Lemps la Vallée Ferouillat, il dut s'apercevoir que l'émotion née du souvenir de Julie s'harmonisait avec les sentiments de cette pièce, et il réunit les deux ébauches dans le *Vallon*.

MÉDITATION SIXIÈME

LE DÉSESPOIR

NOTICE

« Je me suis tellement remué, il m'a passé tellement d'idées dans la tête, depuis ces quinze jours, qu'il m'y est venu une ode intitulée le *Malheur*. Je l'écrirai, si je puis en avoir la force... » (A Virieu, *Corr.*, t. I, p. 320, juillet 1818). « Je ne fais rien que l'*ode au Malheur*, et je te l'enverrai dès qu'elle sera recopiée » (Au même. *Ibid.*, p. 347, 13 nov. 1818). « J'ai fait l'*ode au Malheur*, mais c'est un blasphème d'un bout à l'autre, et je ne te l'envoie pas à cause de cela : je veux même l'anéantir » (Au même. *Ibid.*, p. 355, 1er déc. 1818). « L'*ode au malheur* dont tu parles est trop impie pour les yeux vulgaires, car elle ne l'est pas dans mon idée : ce n'est qu'une interrogation de désespoir, une vue de l'univers prise du mauvais côté. Cela m'a cependant arrêté, car croyant fermement à une Providence, il aurait été doublement mal à moi d'en faire douter les autres. En voici quelques strophés pour toi seul, elles ne sont qu'ébauchées : (suit la rédaction dont les N. C. fournissent les variantes). Si ces strophes te donnent du goût pour le reste, je te les enverrai quand j'aurai été à Milly. Brûle toujours tout cela dans tous les cas » (*Ibid.*, p. 358-361, déc. 1818).

Le *Cours de Littérature* (II, 338 ; E. XI) dit que cette pièce est inspirée de Job. Mais il n'y paraît pas du tout à la lire. Ce n'est que l'année suivante, en 1819, *Saül* mis à part, que l'empreinte biblique sera sensible dans la forme poétique de Lamartine. Quoiqu'il ait dit n'être pas « un homme de l'École larmoyante des *Nuits* de Young », et se soit moqué de ce « gémissement sempiternel sur les

---

N. C. — Titre. *9e éd.*, *1849*, *1860* ; Septième ; *1866*, VII. — *Ocr* Le Malheur. Ode à Virieu. *Co* Le Malheur (p. 320) ; Ode au Malheur (p. 347 et 358).

choses humaines » (*Cours*, II, 333), cependant Job entre ici pour beaucoup moins que les *Nuits* (Young-Letourneur, *N*. XI, *L'anéantissement*), dont l'influence a été même encore plus grande sur lui que ne l'a dit M. W. Thomas (*Le poète Edward Young*, in-8°, 1901, p. 546-549). Elle a peut-être été renforcée par celle d'Ugo Foscolo, *Dernières Lettres de Jacopo Ortis*.

Pourquoi Lamartine a-t-il changé le titre d'*ode au Malheur* ? Ne serait-ce pas que *malheur* est plus objectif, *désespoir* plus subjectif ? On voit le mot paraître dans la lettre du mois de décembre, lorsque Lamartine veut réconcilier sa piété avec la piété orthodoxe. Il fait ainsi d'autant mieux apparaître sa révolte comme un état passager qu'il réprouve, que le *désespoir* est, dans la théologie catholique, le péché irrémissible.

LE DÉSESPOIR

Lorsque du Créateur la parole féconde,
Dans une heure fatale, eut enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
Et d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

N. C. — Esquisse au crayon de la 1re moitié de la pièce (*9 strophes et une dixième ébauchée*) ; mise au net, a l'encre, du reste (*Depuis* Créateur, tout puissant) : *Carnet Émile Ollivier* (fos 39-41, 42-45 vo) = *Ocr*, *Oe*. Autre mise au net : *Correspondance* (t. I, p. 358) = *Co*. — *La pièce est reproduite en grande partie dans le Cours de Littérature* (E. XI, t. II, p. 338), *sans variante aucune.*

2. *Ocr*, *Co* : Par un désir fatal.

N. L. — 1. « Est-ce donc dans un transport de colère que l'Eternel, interrompant son long repos, s'est levé pour se déshonorer par la création d'un semblable univers ? » (Young-Letourneur, *N.* XI, t. I, p. 222). Probablement Chênedollé s'est interposé entre Young et Lamartine.

Lorsque le grand Moteur, sortant de son repos,
Eut d'un souffle immortel fécondé le chaos
(*Génie de l'Homme,* ch. 1 ; Œuvres, p. 4.)

Lorsqu'évoquant enfin ta parole immortelle,
Tu sortis de toi-même et de l'éternité...,
Et lorsqu'ayant brisé le trône du chaos,
Tu rentras dans toi-même au sein de ton repos...
(*Ibid.*, p. 25-26.)

5. « Jusqu'à ce que le pied du Tout Puissant renversant ce frêle univers... » (Young-Letourneur, *N.* III, t. I, p. 5).

Va, dit-il, je te livre à ta propre misère ;
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi.
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide ;
Qu'à jamais loin de moi le destin soit ton guide,
Et le Malheur ton roi.

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie,
Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,
Un long gémissement ;
Et pressant l'univers dans sa serre cruelle,
Embrasse pour jamais de sa rage éternelle
L'éternel aliment.

---

10. *Co* destin. *Ocr donne* hazard.

11. *Ocr Co* hazard. — *De ces deux vers on peut conclure que Ocr est la source commune de Co et de la 1re éd., qui ont diversement corrigé la répétition du mot* hazard.

13. *1re, 2e, 3e, 9e éd.* dit] : [Comme... *Je corrige avec 1849, 1860, 1866. La majuscule initale de* Comme, *dans les 1res éd., avertit que la ponctuation y est incorrecte.*

16. *Ocr Co* : sous.

17. *Ocr* embrassa. *Et au-dessous* : étreignit.

---

12. « Du jour où la race humaine a commencé de fourmiller ici bas, je crois que le Destin écrivit sur les livres éternels : *L'homme sera malheureux* » (U. Foscolo, *les Dernières paroles de Jacopo Ortis*, trad. nouv., 1906, p. 87). Lamartine, s'il lut ce livre, dut le lire en italien, quoiqu'une traduction eût paru dès 1814. Il faut moins voir, dans les citations que j'en fais, une indication de source qu'un signalement du courant de pessimisme révolté qui inonda un instant l'âme de Lamartine.

14. Allégorie dans le goût anglais comme celle de la Mort et du Péché, dans Milton, *Paradise Lost*, ch. 2.

15. Hémistiche de Boileau.

L'orgue même en pousse un long gémissement.

(*Lutrin*, III, 159.)

Le mal dès-lors régna dans son immense empire;
Dès-lors tout ce qui pense et tout ce qui respire
Commença de souffrir;
Et la terre, et le ciel, et l'ame, et la matière,
Tout gémit: et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos regards vers les célestes plaines,
Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos peines
Ce grand consolateur,
Malheureux ! sa bonté de son œuvre est absente,
Vous cherchez votre appui? l'univers vous présente
Votre persécuteur.

---

20. *Ocr alors* dès lors

21. *Ocr gémir* souffrir

24. *Ocr* (*en marge*) Là || de ce jour *et au-dessous* : Strophe éloignée. *Ces deux mots se trouvent en face d'une esquisse biffée de la strophe suivante. Rien n'indique s'ils se rapportent à ce qui est à côté ou à ce qui est au-dessus.*

25-30. *Ocr donne de cette strophe* (1°) *une 1re esquisse biffée* ; (2°) *une rédaction non biffée*; *voici les variantes des deux* : (1°) V. 26 : *Dieu*] *dans le ciel, implorez*. V. 27 *Votre consolateur. Ce grand consolateur*. V. 28 (*Sa*) *Non, sa divinité*. V. 29 *Et la terre et le ciel, tout à vos yeux présente*. — (2°) V. 25 (*Cher*) Levez [donc . V. 26 implorez.

22-24. « ... Il n'y a rien de réel que notre misère. Quelle perspective épouvantable ! Un monde gémissant : un Dieu dévorant... » (Young-Letourneur, *N.* XI, t. I, p. 221).

25. Byron, *Childe Harold*, ch. II, str. 4 (Estève, p. 323) : « Lié à la terre, il lève l'œil au ciel. »

Bound to the earth, he lifts his eye to heaven.

25-30. « J'aimais à contempler un créateur généreux : ... je voulais découvrir quelques uns des traits augustes de mon bienfaiteur... qu'ai-je vu ?... Un tyran farouche... » (Young-Letourneur, *N.* XI, t. I, p. 215). « Vous serez tous mortels, et tous malheureux !... Dieu puissant : car je ne vois plus que ton pouvoir... » (*Ibid.*, p. 218).

De quel nom te nommer, ô fatale puissance?
Qu'on t'appelle destin, nature, providence,
        Inconcevable loi!
Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème,
Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime,
        Toujours, c'est toujours toi!

Hélas! ainsi que vous j'invoquai l'espérance;
Mon esprit abusé but avec complaisance
        Son filtre empoisonneur;

31-36. *Co ne donne pas cette strophe dont l'ébauche est pourtant dans Ocr.*

32. *Ocr Que l'on te nomme Dieu*, qu'on te nomme destin

33. *Ocr* (*Destin, fatalité*). Être inconnu de moi.

34. *Ocr* (*te*) la [blasphème]

35. *Ocr* (*1er hémistiche*) qu'on te prie ou qu'on (*ici un blanc réservé pour le mot qui n'est pas venu*). — *La 1re éd. et suiv. omettent la virgule à la fin du vers. Je la rétablis avec la 9e éd.; 1849, 1860 donnent un point et virgule* (;).

36. *Ocr place ici une strophe biffée.*

Ainsi dans (*les enfers*) *le séjour où*
Tel dans l'affreux séjour où l'on punit le crime
L'habitant des enfers rêve encor dans l'abîme
        (*la lumière des cieux*)
        la céleste clarté
Il s'élance aux deux bouts } *de sa demeure affreuse*
Et toujours s'élançant }
Toujours à ses regards la prison ténébreuse
(*n'*) *offre* (*qu'*) *l'obscurité !*

37-42. *Ocr donne* (1°) *une esquisse biffée*; (2°) *une rédaction non biffée.*

37. *Ocr* (1°) *crédule ainsi que vous, j'écoutai*; (2°) Hélas, (*ainsi*) Comme eux aussi j'écoutai.

38. *Ocr* (1°) *mon esprit abusé*] *crut, qui est aussi la leçon de Co.* (2°) Et mon cœur [abusé but

39. *Ocr* (1°) *son charme*; (2°) son filtre. *Co* son langage imposteur.

---

32. *Destin*, c'est le stoïcisme; *Nature*, c'est l'épicurisme; *Providence*, c'est le christianisme.

36. La strophe esquissée ici dans *Ocr.* était sans doute un souvenir du début du *Paradis Perdu* (ch. I). « Il promène autour de lui des yeux funestes... De ces flammes, point de lumière, mais des ténèbres visibles... » (Trad. de Chateaubriand).

37-39. « Des devoirs? en est-il d'autres que de repousser ces illu-

C'est elle qui, poussant nos pas dans les abymes,
De festons et de fleurs couronne les victimes
        Qu'elle livre au Malheur.

Tel, quand des dieux de sang vouloient en sacrifices
Des troupeaux innocents les sanglantes prémices,
        Dans leurs temples cruels,
De cent taureaux choisis on formoit l'hécatombe,

---

40. Ocr (1° et 2°) guidant

42. *Co donne ici une strophe qui manque à Ocr comme à la 1re éd.* :

Si du moins au hasard il décimait les hommes,
Ou si sa main tombait sur tous tant que nous sommes
        Avec d'égales lois ?
Mais les siècles ont vu les âmes magnanimes,
La beauté, les vertus ou les talents sublimes
        Victimes de son choix.

La 2e éd. met cette strophe en Erratum ; *à partir de la 3e, elle est à sa place dans le texte. La 1re éd. a dû être faite sur une copie dérivée du Carnet O, distincte de celle que représente Co (cf. aussi vers 39). La 2e éd. a sans doute repris la strophe dans la copie dont Co est dérivé. Au vers 5, la 2e éd. et suiv. donnent* la beauté,] le génie, ou les vertus [sublimes.

43-48. *Ocr indique d'abord le thème* :

Tels quand des dieux de sang, par la voix de leurs prêtres
. . . .
        L'holocauste cruel !

Suivent (1°) *une esquisse biffée* ; (2°) *une rédaction non biffée.*

43. *Co* dieux] cruels.

44. *Ocr* (1°) *des troupeaux de Jacob.* (2°) des troupeaux innocents — *1e éd.* innocents], — *Je supprime cette virgule superflue et contraire à l'habitude de cette édition même. Elle manque à la 2e éd. et aux suivantes.*

45-46. *Ocr* (1°) *Les aveugles mortels* || *de cent taureaux* (*sans tache*) *choisis* (*ils formoient*) *on formoit l'hécatombe* — *La ponctuation des vers 44-45 n'est pas nette. Mais ôter la virgule finale du vers 44, comme font 1849, 1860, 1866, c'est prendre le mauvais parti : le vers 45 se rattache mieux à ce qui suit.*

---

sions trompeuses, ces flatteuses espérances, ces séduisans désirs qui agitaient mon sein et m'enflaient d'un noble orgueil ?... Fantômes vains, éloignez vous... Pourquoi m'égarer si loin pour ne rapporter que le désespoir ? » (Young-Letourneur, *Nuits*, XI, p. 217).

42 (*strophe introduite dans la 2e éd.*)

« Encore si le malheur ne saisissait que le vice. Mais ni la prudence ni la vertu ne peuvent nous défendre de ses aveugles mains »

Et l'agneau sans souillure, ou la blanche colombe
Engraissoient leurs autels.

Créateur, Tout-Puissant, principe de tout être!
Toi pour qui le possible existe avant de naître!
Roi de l'immensité,
Tu pouvois cependant, au gré de ton envie,
Puiser pour tes enfants le bonheur et la vie
Dans ton éternité?

Sans t'épuiser jamais, sur toute la nature
Tu pouvois à longs flots répandre sans mesure
Un bonheur absolu.

47-48. Ocr : (1°) *et le sang des agneaux ou des* (*bla*) *pures colombes* || *rougis soit* [leurs autels ; (2°) [et l'agneau... colombe] mouraient sur (leurs) les autels

48. « Ici il y a une description en quelques strophes de différentes sortes de malheurs qui atteignent partout les hommes. Puis je reprends : *Créateur*..... » (*Corr.*, t. I, p. 360). *Le morceau que Lamartine n'envoyait pas à Virieu, n'est pas plus dans le carnet O que dans les éditions. Il faut supposer* (*voyez la n. au vers 42*) *que la copie dont Lamartine se sert pour sa lettre à Virieu contenait une rédaction développée.*

49. *Co, 12e éd., 1849, 1860, 1866.* Créateur tout-puissant. *Mais la ponctuation de la 1re rédaction n'est que celle de l'éditeur de la Correspondance. Oe donne très nettement* : Créateur ! tout puissant !

52-53. Ocr ne pouvais-tu puiser [au gré de ton envie] || (le) la matière et le tems, [le bonheur

53. *Co* : puiser] pour les humains [le bonheur

55. *Ocr donne une esquisse incomplète de la strophe* :

Tu portes tout en toi !
. . . .
. . . .
de ton bonheur complet.
Mais à te voir ainsi le verser goutte à goutte,
On diroit ! dieu terrible ! ou que le bien te coûte
ou que le mal te plaît !

(Young-Letourneur, *N.* I, t. I, p. 15). « Tout arrive également au juste et à l'impie, au bon et au méchant » (*Ecclésiaste*, 9, 2 ; Genoude, I, II, 767).

52-60. « Il regorge de biens, et il ne laisse pas échapper sur moi

L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte.
Ah ! ma raison frémit ; tu le pouvois sans doute,
Tu ne l'as pas voulu.

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté ?
Sommes-nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices?
Ou plutôt, Dieu cruel, falloit-il nos supplices
Pour ta félicité?

---

58. *Oe* : l'espace, le bonheur,
61. *Oe*, *Co* : avions

---

un seul rayon de félicité pour m'empêcher du moins de le maudire ! Il peut tout, et sous ses yeux cruels je reste malheureux » (Young-Letourneur, *N*. XI, t. I, p. 44).

59-60. Voltaire (*Poème sur le désastre de Lisbonne*) :

Il le pouvait, dit l'autre, et ne l'a point voulu.

61-64. « T'avais-je requis dans mon argile, o créateur, de me mouler en homme ? ... O malheureuse espèce humaine, ... mieux vaudrait n'être pas née ? Pourquoi la vie nous a-t-elle été donnée... ? plutôt, pourquoi nous a-t-elle été ainsi imposée ? » (Milton, *Paradis perdu*, trad. Chateaubriand, l. X et XI).

« Quoi donc ! l'homme a-t-il pu devenir criminel avant que d'être ? Pour quel crime irrémissible toute la race humaine est-elle condamnée à la destruction ?... Je ne t'avais pas demandé de me faire naître !... Au lieu de m'arracher à la paix du néant pour me tourmenter de l'existence, que ne me laissas-tu avec les êtres possibles qui n'en sortirent jamais ?... (Young-Letourneur, *N*. XI, p. 218).

Toi qui sans mon aveu me donnas l'existence...,
Pouvais-je être coupable avant que d'être né ?...
(Fontanes, *Almanach des Muses*, 1778 ; cf. Potez, p. 340.)

Impitoyable Dieu que je ne connais pas,
T'avais-je demandé le présent de la vie ?
(Baour Lormian, *Job*, dans les *Veillées poétiques et morales*, 2e éd., p. 138.)

Voyez aussi tout le passage de la 4e *Veillée* inspiré de Young (2e éd., p. 57-58).

65-66. « Dieu a-t-il, comme les tyrans, des raisons d'état que ses sujets ne puissent pénétrer ?... Mais si dans ton plan tu avais besoin

Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime,
Soupirs, gémissements, larmes, sanglots, blasphème,
Plaisirs, concerts divins !
Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles,
Montez, allez frapper les voûtes insensibles
Du palais des destins !

Terre, élève ta voix ; cieux, répondez ; abymes,
Noirs séjours où la mort entasse ses victimes,
Ne formez qu'un soupir.
Qu'une plainte éternelle accuse la nature,
Et que la douleur donne à toute créature
Une voix pour gémir.

Du jour où la nature, au néant arrachée,
S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée,
Qu'as-tu vu cependant ?
Aux désordres du mal la matière asservie,
Toute chair gémissant, hélas ! et toute vie
Jalouse du néant.

---

67. *La* 1re *éd. omet la virgule devant* encens. *Je la rétablis avec la* 2e *éd. et suivantes. — Cette strophe et la suivante, dans* O^e, *sont placées après les vers 79-84 et la strophe donnée en note ; mais Lamartine a marqué par une croix son intention de faire la transposition réalisée dans les éditions et dans Co.*

68. O^e sanglots, [gémissements], haine, fureur

70. O^e, *Co* : cri. — O^e soupirs [inextinguibles

74. *1836, 1849, 1860, 1866* noir séjour

75. O^e (*rendez un long soupir*) ne formez qu'un soupir.

83. *1860* gémissante

84. *Ici s'intercale, à partir de la* 2e *éd., la strophe suivante :*

Des éléments rivaux les luttes intestines ;
Le temps qui ronge tout, assis sur les ruines

---

de nos douleurs, pourquoi insulter encore à notre misère ? » (Young-Letourneur, *N.* XI, t. I, p. 218-219). « O Père, prends tu donc plaisir aux gémissements de l'humanité ? » (Foscolo, *Jacopo Ortis*, p. 270).

80. Cf. *L'homme*, v. 38 et *La Foi*, v. 3.

81-84 (*et la strophe intercalée*). « Quelle perspective épouvantable ?

La vertu succombant sous l'audace impunie,
L'imposture en honneur, la vérité bannie;
L'errante liberté
Aux dieux vivants du monde offerte en sacrifice;
Et la force, par-tout, fondant de l'injustice
Le règne illimité.

Qu'entassèrent ses mains,
Attendant sur le seuil tes œuvres éphémères ;
Et la mort étouffant, dès le sein de leurs mères,
Les germes des humains !

Comme celle dont il est question plus haut, cette strophe figure dans Co : elle est aussi dans Oe. La leçon de Co : Le Temps qui] ronge [tout, *conservée dans le texte de la 2e éd., est corrigée à l'*Errata, *où nous sommes invités à lire* : Le Temps qui] flétrit [tout : *leçon qui a été reçue dans la 3e éd. et toutes les suivantes. Oe* : Le Temps qui] détruit [tout.

85. *Oe (entre la str. 14 et la str. 17)* Strophe. Enfin écoutez la froide et morte sagesse, retranchez de votre ame tous les désirs ! Eteignez le feu (*de*) sacré ! un ennuy secret vous rongera encor, semblable au ver rongeur qui dévore encore les morts dans leur tombeau. *Et sous les rédactions à l'encre des strophes 17 et 18*[1], *j'ai pu déchiffrer cette ébauche au crayon de versification sur le thème en prose qui précède.*

.... de la vie
Éteignez le flambeau,
Quand vous ne vivrez plus, vous souffrirez encore :
n'est-il donc pas un ver qui souille et qui dévore
les morts dans le tombeau ?
Et l'ennuy qui surgit, c'est le ver qui dévore
les morts dans le tombeau.

Un monde gémissant, un Dieu dévorant ; la terre, un champ de carnage où le Tout puissant ne fait que détruire ; où il n'a créé des millions d'êtres que pour leur faire sentir les transes et l'horreur de l'anéantissement » (Young-Letourneur, *N.* XI, t. I, p. 221-222). — Dans l'ébauche de *O* , l'image du ver fait songer encore à Young : « Au milieu de ces hautes espérances et de ces transports, le ver nous appelle sous la poussière où il rampe » (*N.* XI, p. 219-220).

85 et suiv. « Celui qui mérite le moins le malheur est souvent le plus malheureux. Dieu juste, serait-il vrai que tu visses avec indifférence le crime triomphant et la vertu souffrante ? » (Young-Letourneur, *N.* X, t. I, p. 195).

La valeur, sans les dieux, décidant des batailles !
Un Caton libre encor déchirant ses entrailles
Sur la foi de Platon !
Un Brutus, qui, mourant pour la vertu qu'il aime,
Doute au dernier moment de cette vertu même,
Et dit : Tu n'es qu'un nom !...

La fortune toujours du parti des grands crimes !
Les forfaits couronnés devenus légitimes !
La gloire au prix du sang !

91-96. *Oe présente quatre rédactions ou esquisses biffées et deux rédactions non biffées de cette strophe. J'en distingue les leçons par les chiffres* (1), (2), (3), (4), (5), (6). *Les 3e et 4e réd. ne reprennent que les vers 94-96.*

92. *Oe* : (1) *dans Utique, Caton* ; (2 et 5) Un Caton] qui vaincu déchire

93. *Oe* : (1) *Et digne de Caton,* || [*Un Brutus*

94-95. *Oe* : (1) [*Un Brutus qui mourant pour la vertu qu'il aime,*]
Brutus qui doute encor [*de cette vertu même,*]
(2) [*Un Brutus ... aime*]
[*Doute*] *encore en mourant* [*de cette vertu même*]
(3) *Un Brutus qui mourant pour la vertu*
mourant pour la vertu, doute au moment suprême
(4 et 5) Un Brutus expirant, qui de la vertu même
mourant pour la vertu, doute *à l'heure* (5 : au moment) suprême

La 6e réd. est conforme au texte de la 1re éd.

91-96, 103-114. *Ces trois strophes manquent dans Co. Elles sont dans Oe. La Corpondance dit* : « Il y a encore 3 strophes qui sont à Milly et dont le sens est que tout cela n'aura de changement et de terme que lorsque la destruction de tout aura fait succéder l'éternel silence à l'éternelle douleur. » *Faut-il entendre par ces* trois strophes *les trois qui manquent en effet, ou trois strophes de conclusion qui suivaient la str.* « la fortune... » ? *Cette dernière interprétation est plus littérale ; mais il serait étrange que Lamartine eût précisément ajouté une strophe avant et retranché une strophe après celle de* « la fortune... ».

---

92. « Pourquoi voudrais-je être Caton qui déchire ses entrailles plutôt que César triomphant » (J.-J. Rousseau, *Émile*, IV, *Vicaire Savoyard*, p. 337. Cf. *Nouvelle Héloïse*, II, 12 et III, 22).

93. Voltaire a traduit le monologue de Caton de la tragédie d'Addison (*Dict. phil.*, *art.* Art. Dramatique). Le premier vers est :

Oui, Platon, tu dis vrai : notre âme est immortelle.

D'ailleurs c'est Plutarque qui a rendu ce détail populaire (*Vie de Caton d'Utique*, XIX).

94-96. « O Brutus ! ô mon fils !... Pourquoi dis-tu : *la vertu*

Les enfants héritant l'iniquité des pères !
Et le siècle qui meurt racontant ses misères
Au siècle renaissant !

Eh quoi ! tant de tourments, de forfaits, de supplices,
N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices
Tes lugubres autels ?
Ce soleil, vieux témoin des malheurs de la terre,
Ne fera-t-il pas naître un seul jour qui n'éclaire
L'angoisse des mortels ?

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le Malheur !
Jusqu'à ce que la mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur !

---

100. *Co* : Les enfants] expiant. *Mais Oe donne* héritant

103. *Oe* : Quoi ? vingt siècles de maux, de tourments, [de supplices ?

104. *La leçon primitive était* fumer assez ; *le vers suivant a déterminé l'addition de* d' *en surcharge.*

109. *Oe* : Enfants de la douleur. — *Oe* (*Au-dessous de la dernière strophe*) : Fin || Nov. 818.

---

n'est rien... ? » (J.-J. Rousseau, *Emile*, IV, *Vicaire Savoyard*, p. 331).

100. « Il fallait *héritant de l'iniquité* des pères ; l'auteur a sacrifié dans ce vers la pureté du langage à la mesure » (Mme de Genlis, *L'Intrépide*, p. 75). Mais *hériter*, activement, est d'un emploi très classique. Voyez le dictionnaire de Littré. Thomas-Lefebvre (p. 183) n'est pas tombé dans l'erreur de Mme de Genlis.

112-114. Byron, *Childe Harold*, II, 7 (cité par Estève, p. 323) « La paix nous attend sur les rives de l'Achéron... (Mais) le silence dresse le lit du repos toujours bien venu. »

Peace waits us on the shores of Acheron...
(But) silence spreads the couch of ever welcome rest.

Ce rapport, comme celui du vers 25, me paraît fortuit.

MÉDITATION SEPTIÈME

LA PROVIDENCE A L'HOMME

NOTICE

« Si je pouvais écrire avec moins de fatigue de cœur, j'enverrais aujourd'hui par vous à Madame de Beufvier une petite ode en réponse à une sur le *Malheur* que je lui ai lue une fois. Je l'ai faite hier à contre-cœur pour y justifier la Providence que j'accusais ailleurs. Je pourrai ainsi mettre la première au rang de mes *Méditations* ; et sans réponse, cela ne se pouvait pas » (A M. le Comte de St-Mauris, 27 mai 1819, *Corr.*, II, 39).

Comme cette lettre est écrite de Montculot, elle établit que la pièce n'a pas été écrite en présence, ni sans doute, par conséquent, à la prière de Mme de Lamartine la mère, quoi que dise là-dessus le Commentaire de 1849.

N. C. — Titre. *9e éd. et suiv.* Huitième ; *1866*, VIII. — *Dans la 2e éd., on lit sur une page blanche entre la 6e et la 7e Méditation l'avis que voici :* « La Méditation suivante est la Réponse de la Providence à l'Homme. Ces deux Méditations forment donc un tout. C'est le plan du poème de Job. » — *3e éd.* Réponse de la Providence à l'homme. *7e éd.* Réponse de Dieu. *La 9e éd. et les suiv. reviennent au titre primitif.*

LA PROVIDENCE A L'HOMME

Quoi ! le fils du néant a maudit l'existence !
Quoi ! tu peux m'accuser de mes propres bienfaits !
Tu peux fermer tes yeux à la magnificence
Des dons que je t'ai faits !

Tu n'étois pas encor, créature insensée,
Déja de ton bonheur j'enfantois le dessein ;
Déja, comme son fruit, l'éternelle pensée
Te portoit dans son sein.

Oui, ton être futur vivoit dans ma mémoire ;
Je préparois les temps selon ma volonté.
Enfin ce jour parut ; je dis : Nais pour ma gloire,
Et ta félicité !

Tu naquis : ma tendresse, invisible et présente,

N. L. — 1. L'expression est de type biblique. « Les enfants de la sagesse » (*Ecclésiastique*, III, 1 ; Genoude, I, II, 196). « Le fils de perdition » (*Jean*, XVII, 12 ; *II Thess.*, II, 3 ; Genoude, II, 138 et 268). Chênedollé a dit : « Le fils de la poussière » (*Génie de l'Homme*, I, p. 29 : l'expression était prise à Young-Letourneur, N. I, t. I, p. 6).

7-8. *Fruit* est ici au sens biblique d'*enfant* : « le fruit des entrailles » (Luc, I, 42 ; Genoude, II, 69).

13. Hémistiche de Racine :

> Et que derrière un voile, invisible et présente,
> J'étais de ce grand corps l'âme toute puissante.
> (*Britannicus*, p. 95-96.)

Ne livra pas mon œuvre aux chances du hasard ;
J'échauffai de tes sens la sève languissante,
Des feux de mon regard.

D'un lait mystérieux je remplis la mamelle ;
Tu t'enivras sans peine à ces sources d'amour.
J'affermis les ressorts, j'arrondis la prunelle
Où se peignit le jour.

Ton ame, quelque temps par les sens éclipsée,
Comme tes yeux au jour, s'ouvrit à la raison :
Tu pensas ; la parole acheva ta pensée,
Et j'y gravai mon nom.

En quel éclatant caractère
Ce grand nom s'offrit à tes yeux !
Tu vis ma bonté sur la terre,
Tu lus ma grandeur dans les cieux !
L'ordre était mon intelligence ;
La nature, ma providence ;
L'espace, mon immensité !
Et de mon être ombre altérée,
Le temps te peignit ma durée,
Et le destin, ma volonté !

Tu m'adoras dans ma puissance,
Tu me bénis dans ton bonheur,
Et tu marchas en ma présence

32-33. *1re éd.* : Et de mon être, ombre altérée, || Le temps te peignit la durée, || ..... *Cette leçon me paraît difficile à défendre ; elle doit provenir de la ponctuation du manuscrit : la virgule qui suivait le mot* être, *et qui n'avait qu'une valeur métrique, aura conduit un correcteur mal avisé à changer* ma *en* la *au vers suivant. Je rétablis* ma *avec toutes les éditions ultérieures, en ôtant, avec 1849, la virgule qui suit le mot* être, *que beaucoup d'éditions à tort ont gardée.*

---

37. « Que le Dieu devant lequel ont marché mes pères » (*Genèse*, XLVIII, 15 ; Genoude, I, 1, 58).

Dans la simplicité du cœur ;
Mais aujourd'hui que l'infortune
A couvert d'une ombre importune
Ces vives clartés du réveil,
Ta voix m'interroge et me blâme,
Le nuage couvre ton ame,
Et tu ne crois plus au soleil.

« Non, tu n'es plus qu'un grand problème
Que le sort offre à la raison ;
Si ce monde étoit ton emblème,
Ce monde seroit juste et bon. »
Arrête, orgueilleuse pensée ;
A la loi que je t'ai tracée
Tu prétends comparer ma loi ?
Connois leur différence auguste :
Tu n'as qu'un jour pour être juste,
J'ai l'éternité devant moi !

Quand les voiles de ma sagesse
A tes yeux seront abattus,
Ces maux, dont gémit ta foiblesse,
Seront transformés en vertus.
De ces obscurités cessantes
Tu verras sortir triomphantes
Ma justice et ta liberté ;
C'est la flamme qui purifie
Le creuset divin où la vie
Se change en immortalité !

Mais ton cœur endurci doute et murmure encore ;
Ce jour ne suffit pas à tes yeux révoltés,
Et dans la nuit des sens tu voudrais voir éclore

---

47. *1860* son [emblème.

De l'éternelle aurore
Les célestes clartés !

Attends ; ce demi-jour, mêlé d'une ombre obscure,
Suffit pour te guider en ce terrestre lieu :
Regarde qui je suis, et marche sans murmure,
Comme fait la nature
Sur la foi de son Dieu.

La terre ne sait pas la loi qui la féconde ;
L'océan, refoulé sous mon bras tout-puissant,
Sait-il comment au gré du nocturne croissant
De sa prison profonde
La mer vomit son onde,
Et des bords qu'elle inonde
Recule en mugissant ?

Ce soleil éclatant, ombre de ma lumière,
Sait-il où le conduit le signe de ma main ?

---

82. *1826, 1849, 1860, 1866,* la [lumière] *faute d'impression qui fait un non-sens, et qui a passé dans beaucoup d'éditions ultérieures.*

---

70. Dieu « nous a départi la mesure précise de lumière dont nous avons besoin dans notre condition présente, mais rien de plus » (Lamennais, *Essai sur l'Indifférence,* I, 379, cité par Maréchal, 94-95).

75. Le développement des vingt vers qui suivent correspond aux paroles de l'Éternel dans *Job,* XXXVIII, 4-38. Cf. aussi *Ps.* LXXXVIII et CIII.

82. Manfred (III, 2) dit au soleil : « Et toi, dieu matériel, représentant du Dieu inconnu qui t'a élu pour son ombre. »

... Thou, material God
And representative of the Unknown,
Who chose thee for his shadow...

Chênedollé (*Génie de l'Homme,* ch. III, p. 77) dit de Dieu :

Ce soleil est son ombre...

S'est-il tracé soi-même un glorieux chemin?
Au bout de sa carrière,
Quand j'éteins sa lumière,
Promet-il à la terre
Le soleil de demain?

Cependant tout subsiste et marche en assurance.
Ma voix chaque matin réveille l'univers!
J'appelle le soleil du fond de ses déserts:
Franchissant la distance,
Il monte en ma présence,
Me répond, et s'élance
Sur le trône des airs!

Et toi, dont mon souffle est la vie;
Toi, sur qui mes yeux sont ouverts,
Peux-tu craindre que je t'oublie,
Homme, roi de cet univers?
Crois-tu que ma vertu sommeille?
Non, mon regard immense veille
Sur tous les mondes à-la-fois!
La mer qui fuit à ma parole,
Ou la poussière qui s'envole,
Suivent et comprennent mes lois.

---

84. *1826, 1849, 1860, 1866* : lui-même, *correction qui est devenue la leçon courante des éditions ultérieures.*

---

96. « Il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme eut une âme vivante » (*Genèse*, II, 7; Genoude, I, 1, 2).

99. Image traditionnelle : cf. L. Racine, *La Religion*, ch. I, v. 193; Chênedollé, *Génie de l'Homme*, ch. III, Œuvres, p. 68).

100. Racine (Athalie, v. 1140):

Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille!

103. Racine (*Esther*, v. 225) :

Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble.

« La mer le vit et s'enfuit » (*Ps.*, CXIII, 3; Genoude, I, II, 713).

Marche au flambeau de l'espérance
Jusque dans l'ombre du trépas,
Assuré que ma providence
Ne tend point de piège à tes pas.
Chaque aurore la justifie,
L'univers entier s'y confie,
Et l'homme seul en a douté !
Mais ma vengeance paternelle
Confondra ce doute infidèle
Dans l'abyme de ma bonté.

113-115. Voici la chicane de Mme de Genlis sur ces derniers vers : « *Abîme*, ainsi que *gouffre*, ne peut offrir qu'une image effrayante. La bonté n'a point d'*abîmes* ; et *vengeance paternelle* n'a pas plus de justesse » (*L'Intrépide*, p. 78).

MÉDITATION HUITIÈME

SOUVENIR

NOTICE

Pour la date de cette pièce, ainsi que pour le thème principal, voyez la notice du *Soir* (p. 51). — On a rapproché du *Souvenir* (et particulièrement des vers 45-48) deux passages d'André Chénier (Potez, p. 251).

Chaque fois qu'en ces lieux un air frais du matin
Vient caresser ta bouche et voler sur ton sein,
Pleure, pleure, c'est moi : pleure, fille adorée.
(*Elégies antiques*, IV ; éd. Dimoff, t. I, p. 269.)

Au coucher du soleil, si ton âme attendrie
Tombe en une muette et molle rêverie,
Alors, mon Clinias, appelle, appelle-moi.
Je viendrai, Clinias, je volerai vers toi.
Mon âme vagabonde, à travers le feuillage,
Frémira ; sur les vents ou sur quelque nuage
Tu la verras descendre, ou du sein de la mer
S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air,
Et ma voix, toujours tendre et doucement plaintive,
Caresser en fuyant ton oreille attentive.
(*Elégies antiques*, III, éd. Dimoff, t. I, p. 138 ; — éd. Latouche, p. 69.)

Inutile de dire que Lamartine ne connut pas, avant d'écrire le *Souvenir*, les vers d'André Chénier (l'édition d'Henri de Latouche ne fut annoncée dans la *Bibliographie de la France* que le 28 août 1819). Il faut les joindre aux morceaux déjà indiqués dans la notice qui précède le *Soir*, pour se faire une idée de la popularité du thème. Chez André Chénier, comme chez les autres, il est probable que l'origine doit en être cherchée dans *Ossian*. — On trouvera une reprise de ce thème dans *Jocelyn*, 2ᵉ Époque, *Grotte des aigles*, 17 avril 93.

N. C. — (Titre). *9ᵉ éd. et suiv.* Neuvième ; *1866*, IX.

SOUVENIR

En vain le jour succède au jour,
Ils glissent sans laisser de trace ;
Dans mon ame rien ne t'efface,
O dernier songe de l'amour !

Je vois mes rapides années
S'accumuler derrière moi,
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber ses feuilles fanées.

N. C. — 6. *3e, 4e éd.* : autour de [moi

N. L. — 2. Thomas-Lefebvre (p. 133) approuve la « gracieuse syllepse » que fait *ils* rapporté à *jour*.

5. « Mes jours sont plus rapides qu'un coursier » (*Job*, IX, 25 ; Genoude, I, II, 622). — Pour les vers 5-10, comparez les *Psaumes* CI, 3-5 et 11, et XXI, 14-16 ; et J.-B. Rousseau, *Ode*, I, 10 ; str. 1et 2 :

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant ;
Au midi de mes années,
Je touchais à mon couchant.

. . . .

Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants.
Comme la feuille séchée, etc.

7. Il faut *lui* et non *soi*, dit Thomas-Lefebvre (p. 106). Mais c'est un archaïsme littéraire fréquent chez les écrivains nourris des classiques.

Mon front est blanchi par le temps ;
Mon sang refroidi coule à peine,
Semblable à cette onde qu'enchaîne
Le souffle glacé des autans.

Mais ta jeune et brillante image,
Que le regret vient embellir,
Dans mon sein ne sauroit vieillir :
Comme l'ame, elle n'a point d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux ;
Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparois telle encore
Que tu fus à ce dernier jour,
Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie ;
Tes yeux, où s'éteignoit la vie,
Rayonnent d'immortalité !

---

9. Il a 29 ans : encore ici l'idéalisation poétique est une généralisation. Il ne fait pas une confidence biographique : il prend une attitude, c'est-à-dire qu'il se réduit à un type.

11-12. Saint-Lambert, *Les Saisons*, l'Hiver, v. 120 et 129.

> Des chaînes de cristal ont chargé la nature...
> Ce fleuve est enchaîné dans sa course rapide.

La métaphore est toute traditionnelle.

18-20. Pétrarque (*Rime*, II, s., CCCII ; cf. Zyromsky, p. 131 ; et l'*Isolement*, notice, p. 8, et vers 40) : « Ma pensée m'a enlevé là où était celle que je cherche et ne trouve plus sur la terre. »

> Levommi il mio pensier in parte ov' era
> Quella ch'io cerco e non ritrovo in terra.

21 et suiv. C'est ici et dans la suite de la pièce qu'il y a peut-être

Du zéphyr l'amoureuse haleine
Soulève encor tes longs cheveux;
Sur ton sein leurs flots onduleux
Retombent en tresses d'ébène.

L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encor ton image,
Comme l'aube qui se dégage
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme
Avec les jours revient et fuit;
Mais mon amour n'a pas de nuit,
Et tu luis toujours sur mon ame.

C'est toi que j'entends, que je vois,
Dans le désert, dans le nuage;

---

41. *Les premières éd.* (1-12) *ponctuent à contresens* : .... vois : ... nuage, ... *Je rectifie dans mon texte : 1849, 1860 ont montré la voie, mais insuffisamment,*

---

autant de Pétrarque que d'Ossian dans l'inspiration de Lamartine (cf. la Notice du *Soir*, p. 51).

29-32. Elvire avait les cheveux noirs (*Raphael*, in-18, p. 32). « Les cheveux s'y roulaient (sur ses épaules) en gros anneaux noirs et épais » (*Ibid.*, p. 35). Telle est, d'ailleurs, aussi la coiffure des héroïnes d'Ossian.

> Sa chevelure au gré des vents errante
> Voile à demi son sein mouillé de pleurs.
> (Baour Lormian, *Ossian*, Evelina, p. 107.)

35-36. Comparaison dans le goût d'Ossian. « ... Et ta chevelure ressemble aux vapeurs qui couronnent le sommet du Cromla, lorsqu'elles pendent en flocons sur les rochers, et qu'elles brillent aux rayons du couchant » (Ossian-Letourneur, *Fingal*, ch. 1, t. I, p. 11).

37-38. C'est l'antique thème :

> Soles occidere et redire possunt. (Catulle, V, 4).

« Le soleil disparaît et revient. » Mais l'antiquité oppose cette renaissance perpétuelle du jour à la mort de l'homme qui est sans réveil. Lamartine fait de la comparaison un emploi original.

41. « Bien des fois dans l'eau transparente, sur l'herbe verte,

L'onde réfléchit ton image;
Le zéphyr m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille,
Si j'entends le vent soupirer,
Je crois t'entendre murmurer
Des mots sacrés à mon oreille.

C'est ta main qui sèche mes pleurs,
Quand je vais, triste et solitaire,
Répandre en secret ma prière
Près des autels consolateurs.

---

en mettant le point et virgule (;) *après* nuage, *sans ôter les deux points* (:) *après* vois. *1866 donne la bonne ponctuation.*

48. *Les deux strophes suivantes sont intercalées ici à partir de la 2e éd.*

Si j'admire ces feux épars
Qui des nuits parsèment le voile,
Je crois te voir dans chaque étoile
Qui plaît le plus à mes regards.

Et si le souffle du zéphire
M'enivre du parfum des fleurs,
Dans ses plus suaves odeurs
C'est ton souffle que je respire.

---

dans le tronc d'un hêtre, je l'ai vue vivante, et aussi dans la nuée blanche. »

« Il me semble l'entendre, lorsque j'entends les branches, les vents, les feuilles, les oiseaux se plaindre, et les eaux fuir en murmurant à travers l'herbe verte. »

(Pétrarque, I, *Canz.*, CXXIX, et *son.*, CLXXV ; cf. Zyromsky, p. 129 ; et notice du *Soir*, p. 51).

44. Parny, I, *Le Revenant.*

Souvent du zéphyr le plus doux
Je prendrai l'haleine insensible.

L'assimilation de la brise et de la voix est ossianique (Cf. Zyromski, p. 105-107).

48. (*str. intercalées*). L'assimilation de la femme à l'étoile, à la lune, au soleil, est ossianique (Cf. Zyromski, p. 101). Oscar et Malvina, dans Baour Lormian, sont des *astres charmants* qui *enchantent les regards* (*Ossian*, p. 283 et 292).

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre ;
Tes ailes reposent sur moi ;
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main
De mes jours délioit la trame,
Céleste moitié de mon ame,
J'irois m'éveiller dans ton sein !

Comme deux rayons de l'aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos deux ames ne forment plus
Qu'une ame, et je soupire encore !

---

54. « Couvrez-moi de l'ombre de vos ailes » (*Psaumes*, XVI, 10 ; Genoude, I, II, 655).

55-56. Cf. Pétrarque, *Rime*, II, son., CCLXXXII, « Alma felice... ».

59. « Animæ dimidium meæ » (Hor., *Odes*, I, III, 8). Mais l'épithète *céleste* ajoute une valeur nouvelle, une valeur idéaliste et mystique, à l'expression traditionnelle : le poète a une partie de lui-même dans le ciel.

MÉDITATION NEUVIÈME

L'ENTHOUSIASME

NOTICE

Les deux premières strophes de cette ode datent de 1817 ; elles étaient le début de l'*ode aux Français* (cf. plus loin, p. 304, **N. C.**). Le reste de la pièce, avec la strophe primitive du début qu'on peut lire à l'appareil critique, est de 1819. Lamartine envoya de Paris les quatre premières strophes à Virieu le 16 mars 1819. Je viens de les faire, dit-il, « en m'éveillant ce matin, en réponse à une jolie petite épître qu'on m'a adressée pour me déterminer à renoncer à la poésie » (*Corr.*, t. II, p. 15). *On* paraît bien désigner Rocher, à qui l'ode était alors dédiée : *Ode à M. R.* (cf. **N. C.**, p. 119). « Lamartine lut cette ode *sur l'Enthousiasme* à la clôture de la séance de l'Académie de Mâcon du 9 déc. 1819 » (Reyssié, p. 280, n. 3). — La pièce est faite de clichés classiques ; mais à côté de J.-B. Rousseau et Lebrun, de Virgile et d'Horace, il faut faire une place à une ode du vieux poète portugais Manoel (cf. plus loin, p. 143), *Ao Estro,* qu'on trouvera dans le *Choix de poésies lyriques* traduit et publié par Sané, 1808.

L'influence du même poète est encore très apparente dans la comparaison initiale de la rédaction primitive. Le point de départ est peut-être, dans Virgile (*Enéide,* III, 571) et dans Ovide (*Métamorphoses*, XV, 340). Mais la suggestion vient sans aucun doute de Manoel (*Poésie lyrique portugaise,* tr. Sané, 1808, Ode XII, *A l'anniversaire d'Anarda,* p. 127).

« Quand les traits échappés de la foudre fermentent dans le sein de l'Etna, et dévorent ses entrailles, le volcan tremble et mugit : déjà grandissent, bouillonnent et grondent avec fracas, sur la cime embrasée, les horribles tourbillons, enveloppés de feux et d'une ar-

---

N. C. — Titre. *9e éd. et suiv.* : Onzième ; *1849* Douzième ; *1866,* XII.

dente fumée ; la flamme aiguë s'élance avec colère et va frapper les nues ; les fleuves fumans des métaux liquéfiés précipitent en sifflant leurs ondes fumantes à travers les flancs brisés de la montagne. »

Certains détails pourraient venir d'Ovide : ainsi, pour le mot *sulfureux*.

> ... Sulfureis ardet fornacibus Aetna.
>
> (*Métam.*, XV, 340.)

Souffle inconnu correspond à l'hypothèse d'un *vent* qui s'amasse dans les cavernes du volcan pour chasser les matières enflammées (*Ibid.*, 346-348).

Faut-il croire que le détail final vienne de Chênedollé ?

> ... la lave qui bouillonne...
> Entre enfin dans la mer qui nourrissait sa rage.
>
> (*Génie de l'Homme,* II, Œuvres, p. 56.)

Mais si Lamartine se souvenait de Chênedollé qui explique les volcans par la théorie alors en vogue de l'eau de la mer réduite en vapeur,

> L'onde qui bat tes pieds a fait fumer ta cime,

parlerait-il d'un *souffle inconnu* ?

L'ENTHOUSIASME

Ainsi, quand l'aigle du tonnerre
Enlevoit Ganymède aux cieux,
L'enfant, s'attachant à la terre,
Luttoit contre l'oiseau des dieux ;
Mais entre ses serres rapides
L'aigle pressant ses flancs timides,

N. C. — Rédaction complète au crayon : *Carnet Émile Ollivier* (fos 45 vo-48) = *O.* Rédaction de quatre strophes (*1 remplacée, et les str. 3, 4, 5 des éditions*) : *Correspondance,* 16 mars 1819 (t. II, p. 14-15) = *Co. La première str. du texte primitif* (*O et Co*) *a été remplacée dans les éditions par les 2 premières strophes du texte primitif de l'ode aux Français* (*cf. plus loin,* p. 304). *De ces deux strophes, on a diverses esquisses au crayon* (*carnet Ollivier,* fos 12 vo, 13, 14 vo, 15 vo, 16 ro) = *Ocr, et une mise au net à l'encre dans la copie complète de l'ode aux Français* (*ibid.,* fo 18) = *Oe.*

N. C. — *O. Co* : Ode à M. R. — *O* (fo 64 ro) *porte le mot* Dithyrambe *à côté d'une ébauche de deux vers de cette ode* (*cf. plus loin* **N. C.**, v. 41).

1-20. *Pour les esquisses et les leçons primitives de ces deux strophes, voyez l'appendice à cette pièce* (p. 128). *Voici la 1re strophe et le début de la seconde*

N. L. — 1. Le premier vers et le mouvement initial de la strophe sont pris du début de la 4e ode du l. IV d'Horace (v. 1-4) : *Qualem ministrum fulminis alitem ..* « Tel que l'oiseau ministre du tonnerre, etc. », où Ganymède est rappelé. Il se pourrait que Lamartine eût été conduit au souvenir d'Horace par J.-B. Rousseau, *Odes,* III, 1, Au comte du Luc :

> L'esprit (inspiré)...
> S'élançait dans les airs comme un aigle intrépide.

Lorsque pour éviter la répétition du mot *oiseau* (cf. p. 128), il lui substitua, au 1er vers, le mot *aigle,* il fut sans doute influencé dans la création de l'expression par le style biblique où les formes de ce genre sont communes : *la langue de mensonge* (*Prov.,* XII, 19), *la verge de*

L'arrachoit aux champs paternels ;
Et, sourd à la voix qui l'implore,
Il le jetoit, tremblant encore,
Jusques aux pieds des immortels.

Ainsi quand tu fonds sur mon ame,
Enthousiasme, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme

---

qui tenaient lieu des vers 1-22 dans la rédaction primitive de l'ode : je donne le texte de O avec la variante de Co :

Tel quand la flamme qui consume
les flancs sulfureux de l'Etna
au soufle inconnu qui l'allume
mugit (*Co* : frémit) sous les vallons d'Enna,
Comme une fougueuse bachante
on voit la cime haletante
déchirer ses flancs entrouverts,
et parmi des flots de fumée
vomir une lave enflammée
jusqu'au sein bouillonnant des mers !

Tel quand une verve insensée
commence à m'agiter, soudain,
[sous le Dieu.....

---

fureur (*Is.*, X, 5), le *Dieu de mon salut* (*Ps.*, XVIII, 47), etc. — Thomas-Lefebvre (p. 306) critique l'*aigle du tonnerre* mis pour l'*aigle qui porte le tonnerre* : « ce qui n'a pas du tout la même signification. » Il y a là une ellipse, selon lui, qui fait de la pensée une « énigme » : oui, en supposant le lecteur illettré ou imbécile.

8. Présent pour imparfait, critiqué par Thomas-Lefebvre (p. 218. Cf. *L'Homme*, v. 147 et 231).

12. Le mot *enthousiasme*, qui est du vocabulaire de Mme de Staël (*De l'Allemagne*, IV, 10-13) et de Victor Cousin (*Cours de 1819*), a été peut-être fourni par Sané dans sa traduction de Manoel. « *Enthousiasme*, fils d'Apollon, quand sur des nuages de feu, tu descends de la cime verdoyante du Pinde, tel qu'un torrent impétueux, tu fonds sur le génie... » (Ode I, *Ao estro*, A l'enthousiasme, str. 1).

13. J.-B. Rousseau (III, 1, Ode au comte du Luc) :

... Ces traits de vive flamme
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

Je frémis d'une sainte horreur ;
Je me débats sous ta puissance,
Je fuis, je crains que ta présence
N'anéantisse un cœur mortel,
Comme un feu que la foudre allume,
Qui ne s'éteint plus, et consume
Le bûcher, le temple, et l'autel.

Mais à l'essor de la pensée
L'instinct des sens s'oppose en vain ;
Sous le dieu, mon âme oppressée

14-15. J.-B. Rousseau (III, 1, Ode au comte du Luc).

Tel aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux ;
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

Et Manoel (tr. Sané) : « Voila, voilà le Dieu... Une sainte fureur se glisse dans mes veines » (Ode XX, La gloire d'Albuquerque, p. 193). Manoel se souvient de Virgile ; mais Lamartine sans doute l'a également dans la mémoire.

... pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument.

« ... sa poitrine haletante, son cœur gonflé d'une rage farouche. »

Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse deum...

« la prêtresse se débat, pour chasser de son cœur le dieu puissant qui la possède... » (*Enéide*, VI, 48-49, 78-79).

16-20. Dieu, dans la Bible, se révèle au milieu du feu, et l'homme qui entend sa voix ne peut plus demeurer vivant (*Deuteronome*, V, 25-27 ; XVIII, 16).

Comme l'encens qui s'évapore
Et des dieux parfume l'autel,
Le feu sacré qui me dévore
Brûle ce que j'ai de mortel.
(Lebrun, Ode *Exegi monumentum*, 1787.)

23. « La prêtresse encore rebelle à Phébus... Il n'en tourmente que plus sa bouche furieuse ; il dompte son cœur farouche ; il s'abat

Bondit, s'élance, et bat mon sein.
La foudre en mes veines circule :
Étonné du feu qui me brûle,
Je l'irrite en le combattant,
Et la lave de mon génie
Déborde en torrents d'harmonie,
Et me consume en s'échappant.

Muse, contemple ta victime!
Ce n'est plus ce front inspiré,
Ce n'est plus ce regard sublime
Qui lançoit un rayon sacré :
Sous ta dévorante influence,
A peine un reste d'existence

---

28. *O. Co* Mais [la lave
29. *O. Co* Se déborde à (*O*), en (*Co*) flots
32-33. *O. Co* Est-ce là [ce front... Est-ce là [ce regard...
34. *O.* d'où jaillit

---

sur elle et la maîtrise... Tant Apollon éperonne sa fureur et lui retourne l'aiguillon dans le cœur. »

At Phoebi nondum patiens...
... tanto magis ille fatigat
os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.
... ea frena furenti
Concutit, et stimulos sub pectore vertit Apollo.
(Virgile, *Enéide* VI, 77, 79-80, 100-101.)

24. « L'on ne doit dire que du cœur qu'il palpite, qu'il *bat*... La spiritualité de l'âme ne permet pas de lui attribuer un mouvement physique » (Mme de Genlis, l'*Intrépide*, p. 73).

25. « Les feux d'un soleil inconnu pénètrent, embrasent mon sein » (Manoel, tr. Sané, ode XX, p. 193).

28-30. Ces vers rappelaient dans la version primitive la comparaison initiale. Depuis que Lamartine a appliqué ici le début de l'*ode aux Français*, l'image de la *lave* n'est plus préparée : cette brusquerie choquait le goût classique de Mme de Genlis qui écrivait : « Pour amener naturellement cette malheureuse expression nouvelle de la lave, il aurait d'abord fallu parler d'un volcan » (*L'Intrépide*, p. 74). Elle ne soupçonnait pas la marche que l'invention du poète avait suivie.

A ma jeunesse est échappé.
Mon front, que la pâleur efface,
Ne conserve plus que la trace
De la foudre qui m'a frappé.

Heureux le poète insensible!
Son luth n'est point baigné de pleurs,
Son enthousiasme paisible
N'a point ces tragiques fureurs.
De sa veine féconde et pure
Coulent, avec nombre et mesure,
Des ruisseaux de lait et de miel;
Et ce pusillanime Icare,
Trahi par l'aile de Pindare,
Ne retombe jamais du ciel.

---

37. *Co* Au sombre Erèbe [est échappé

38. *O.* ce [front

42. *O* : mouillé. — *O* (fº 65 rº) : Quel Poete jamais a pu toucher la lyre ‖ sans (*répandre des*) la mouiller de pleurs. Dithyrambe. *Ce qui semble une première idée des vers 41-42.*

45-46. *O. Co* De sa veine] libre et féconde ‖ [Coulent pour le charme du monde

48-50. *O. Co*
Et cet Icare pacifique
Trahi par l'aile] pindarique
Ne retombe jamais (*O*) } [du ciel.
N'est jamais retombé (*Co*) }

41-44. J.-B. Rousseau (*Ode citée*) :

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles,
. . . .
... Qui, dans la douceur d'un tranquille délire,
N'éprouvèrent jamais en maniant la lyre,
Ni fureurs ni transports.

M. de Feletz, dans son article des *Débats*, avait fait le rapprochement (Cf. p. xcv).

48-50. Lebrun (*ode citée*) :

... Et sur les ailes de Pindare
Sans craindre le destin d'Icare
Voler jusqu'à l'astre du jour.

Mais nous, pour embraser les ames,
Il faut brûler, il faut ravir
Au ciel jaloux ses triples flammes.
Pour tout peindre, il faut tout sentir.
Foyers brûlants de la lumière,
Nos cœurs, de la nature entière,
Doivent concentrer les rayons ;
Et l'on accuse notre vie !
Mais ce flambeau qu'on nous envie
S'allume au feu des passions.

Non, jamais un sein pacifique
N'enfanta ces divins élans,
Ni ce désordre sympathique

Il est à noter que la première rédaction dissimulait mieux la réminiscence : puis le poète en a pris avec raison son parti. — Il y a une inversion dans les vers 49-50 ; le sens est : « ne retombe jamais..., trahi... ». C'est certain ; mais il faut être Thomas-Lefebvre pour estimer que « l'inversion jette ici une grande obscurité sur la pensée et (qu')elle fait presque un faux sens » (P. 357).

53. *Triples* semble attiré par l'idée antérieure de la *foudre*, sous l'influence de l'expression virgilienne qui en indique la composition :

... Tres imbris torti radios...
(*Enéide*, VIII, 429.)

54-58. Ces vers sont du pur xviiie siècle : une sentence, puis une image scientifique, empruntée à l'optique, et rendue avec des mots techniques, *foyers, concentrer, rayons.* Voyez ces trois mots dans les listes dressées par M. Gohin (*Les transformations de la langue française pendant la 2e moitié du XVIIIe s.*, p. 357, 358, 359).

58-60. Que peut-il y avoir de personnel en 1819 dans cette apologie des passions et de la vie intense pour les poètes ? (Cf. v. 90) Lamartine répond-il à des efforts faits pour le retirer du monde par le duc de Rohan et son entourage ? C'est quelques semaines après avoir fait cette pièce qu'il alla suivre une retraite à la Roche-Guyon.

63. Boileau, *Art Poétique*, II (sur l'ode) :

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

Qui soumet le monde à nos chants.
Non, non, quand l'Apollon d'Homère,
Pour lancer ses traits sur la terre,
Descendoit des sommets d'Éryx,
Volant aux rives infernales,
Il trempoit ses armes fatales
Dans les eaux bouillantes du Styx.

Descendez de l'auguste cime
Qu'indignent de lâches transports!
Ce n'est que d'un luth magnanime
Que partent les divins accords.

---

70. *O.* brulantes

67-70. « Homère, m'écrit M. Alfred Croiset, n'a pas nommé l'Eryx une seule fois, et surtout il n'aurait jamais eu l'idée de placer Apollon dans cette partie phénicienne de la Sicile. *Eryx* est là pour rimer avec *Styx*. Les armes d'Apollon n'ont jamais été non plus trempées dans le Styx, mais il y a là, semble-t-il, un souvenir vague de l'*Iliade* (I, 44-46) où l'on voit Apollon descendre de l'Olympe avec la colère au cœur; souvenir bizarrement amalgamé sans doute avec la légende qui disait qu'Achille à sa naissance avait été trempé dans le Styx pour devenir invulnérable. »

— Jusqu'ici le mouvement de l'ode de Lamartine reproduit sensiblement celui des str. I-X de J.-B. Rousseau; dans les deux pièces, on trouve : 1° une comparaison ; 2° son application à l'inspiration ; 3° l'antithèse du talent paisible et non inspiré au génie désordonné ; 4° une nouvelle expression de l'inspiration; 5° une évocation d'Apollon (très différente d'ailleurs dans les 2 pièces).

72. *Indigner une cime*, et plus haut *enfanter des élans* (vers 62), plus bas *éveiller des feux* (v. 81), sont des figures purement classiques, où la métaphore n'est pas réalisée : il n'y a pas personnification de la cime, ni vision de l'enfantement ou de la flamme. Quant au *luth magnanime*, c'est l'hypallage cher aux poètes : rapprochez le *lit effronté* de Boileau (*Sat.* X), l'*urne effrénée* de Chênedollé. Voyez E. Barat, *Le style poétique et la révolution romantique* (1904 in-8, p. 14).

Le cœur des enfants de la lyre
Ressemble au marbre qui soupire
Sur le sépulcre de Memnon ;
Pour lui donner la voix et l'ame,
Il faut que de sa chaste flamme
L'œil du jour lui lance un rayon.

Et tu veux qu'éveillant encore
Des feux sous la cendre couverts,

---

80. *O* : darde.

81-90. *O donne une esquisse biffée des v. 81-84* (1), *une esquisse biffée* (2) *et une rédaction au crayon non biffée* (3) *de la strophe entière.*

(1) *Et tu veux que j'agite encore*
ce flambeau qui m'a consumé ?
mon reste d'ame s'évapore
en accents perdus dans les airs !

Le second vers est soigneusement raturé (*comme ne rimant pas avec le quatrième*), *indépendamment des barres transversales qui condamnent les 4 vers. O* (2) et *O* (3) *sont conformes à l'édition sauf les variantes que j'indique* :

82. *O* (3) (*par*) sous [la cendre

---

75. Les *poètes* sont les *enfants de la lyre* comme les *bombes* sont les *filles de la mort* (Lebrun, *Odes*, III, 1) et l'*imagination* la *fille des sens*, la *mère des passions* et la *sœur de la mémoire* (Chênedollé, *Génie de l'Homme*, ch. III, p. 70-72). — Cf. Barat, *ouvr. cité*, p. 7.

77. Voyez, sur cette comparaison traditionnelle, la note de la scène II de l'acte V du *Malade Imaginaire* dans l'édition de la Collection des Grands Écrivains (t. IV, p. 351). Lamartine avait sans doute oublié Thomas Diafoirus quand il la reprenait.

80. L'expression rappelle celle de Milton :

Thou sun, of this great world both eye and soul !

« Toi, soleil à la fois œil et âme de ce grand univers » (*Paradise Lost*, IV, tr. Chateaubriand, p. 183). Voltaire avait dit dans une traduction en vers de Pope :

... Loin des doux rayons que répand l'œil du monde.
(*Lettres philosophiques*, XXII, éd. de la Soc. des T. F. M., t. II, p. 137.)

82. Horace, *Odes*, II, I, 11-12 :

... ignes
Suppositos cineri doloso.

« des feux qui couvent traîtreusement sous la cendre. »

Mon reste d'ame s'évapore
En accents perdus dans les airs !
La gloire est le rêve d'une ombre ;
Elle a trop retranché le nombre
Des jours qu'elle devoit charmer.
Tu veux que je lui sacrifie
Ce dernier souffle de ma vie !
Je veux le garder pour aimer.

---

83. *O* (3) (*Mon*) un [reste
84. *O* (2) *en*] *accords*
86. *O* (2 et 3) raccourci
87. *O* (2) : (*qu'elle a consumés*) qu'on ne peut rallumer. (3) prêts à se consumer !
88-90. *O* (3) *essaie une variante qui sera abondonnée dans l'édition pour revenir au texte de O* (2) :

Ce dernier soufle de ma vie
qu'on veut que je lui sacrifie,
je veux le garder pour aimer !

---

83. « On peut dire un *reste de vie*, parce que la vie peut s'éteindre par degrés... ; mais un *reste d'âme* est une expression vicieuse dans tous les sens » (Mme de Genlis, l'*Intrépide*, p. 73). — Le vers est de Favart (*Correspondance*, 1808, t. III, p. 296 : cité par Zyromski, p. 260).

85. « Vous qui sentez ce que c'est que la vie, vous sentez assez ce que c'est que la gloire. C'est là le véritable *rêve d'une ombre* de Shakespeare » (A M. de Genoude, 26 juin 1819 ; *Corr.*, t. II, p. 49). Chênedollé (*Génie de l'Homme*, III, Œuvres, p. 86) :

Ah ! cette triste vie est le rêve d'une ombre.

Shakespeare (*Hamlet*, sc. VII) : « Toute la substance de l'ambition n'est que l'ombre d'un rêve » (*the shade of a dream*).

90. A qui peut s'appliquer en 1819, au printemps, cette volonté d'aimer ? Il n'y a pas de doute qu'il ne s'agisse de la princesse italienne dont parlent avec des inexactitudes voulues les *Nouvelles Confidences* (Cf. plus loin le *Chrétien mourant*, et *Introduction*, p. XLIV). Elvire, maintenant, est bien loin. Toute cette pièce est tournée vers l'avenir et la vie. « Il n'y a dans l'âme que la faculté d'aimer qui n'ait pas de limites, c'est qu'elle a été créée pour cela dans ce monde et dans l'autre ; tout le reste n'est rien » (A Mlle de Canonge, 28 janvier 1819 ; *Corr.*, t. II, p. 10).

APPENDICE

A LA NEUVIÈME MÉDITATION

Les esquisses au crayon des str. 1 et 2 = O^{cr}(1), (2), (3), sont aux fos 12 v°, 13, 14 v°, 15 v°, 16 r° du carnet Émile Ollivier, et la mise au net = *Oe*, au f° 18.

O^{cr} (1) — 1re strophe.

Tel quand le sommet solitaire
de l'Ida fréquenté des dieux
(cet) vit [l']oiseau qui tient le tonnerre
(enlevoit) enlever, Ganimède aux cieux !

l'aigle dans ses serres puissantes

La fin du 1er et le 2e vers ont été faits après le 3e et le 4e, ce qui a motivé la correction de ces deux derniers, et en explique la leçon primitive.

(2) *Ainsi quand l'oiseau du tonnerre*
Enlevoit Ganimede aux cieux,
le (jeune) enfant { *s'attachant* / *(un mot illisible)* } *à la terre*
pressoit des bras / *luttoit contre* } *l'oiseau des dieux !*
Mais entre ses serres rapides

Pressant ses membres timides

Mais ouvrant ses ailes pesantes
l'aigle dans ses serres puissantes
(pressoit) l'enlevoit aux champs paternels
et sourd à la voix qui l'implore,
il l'apportoit, tremblant encore,
jusques aux pieds des immortels !

(3) Ainsi quand l'oiseau du tonnerre
(enlevoit) vint ravir Ganimede aux cieux
l'enfant, s'attachant à la terre
luttoit contre l'aigle des dieux !

mais entre ses serres rapides
l'aigle pressant ses flancs timides
l'arrachoit aux champs paternels !
et sourd à la voix qui l'implore,
il l'apport(*a*)oit, tremblant encore,
jusques aux pieds des immortels.

Oe rétablit *enlevait* (v. 2), répète *l'oiseau* (v. 4), introduit la leçon *il le jetait* (v. 9). Il est probable que la leçon *l'oiseau* (v. 4) est une inadvertance de l'auteur en se recopiant : plus tard, soit en établissant son manuscrit pour l'imprimeur, soit en voyant les épreuves, il a remarqué la répétition, et il y a remédié en replaçant le mot *aigle* au vers 1 au lieu de le remettre au vers 4 où il était d'abord. Peut-être aussi voulut-il éviter la répétition du mot *aigle* (v. 4 et 6), et s'apercevant ensuite de la répétition du mot *oiseau*, il préféra replacer le mot *aigle* au vers 1 plutôt qu'au vers 4 ; la répétition est ainsi moins sensible et ne choque pas du tout.

La seconde strophe lui a donné plus de mal. *O* en offre 6 esquisses au crayon, complètes ou incomplètes, = *O*^cr^ (1), (2), (3), (4), (5), (6), et une mise au net = *Oe*.

*O*cr (1) Ainsi quand tu fonds sur mon ame,
Enthousiasme, esprit de flamme

(2) Ainsi quand tu fonds sur mon âme
Dieu *(terrible)* trop grand pour des cœurs mortels !
Enthousiasme,
qui consume les cœurs mortels !
mon esprit qui craint ton empire
résistant au dieu qui l'entraîne
combat ton ascendant vainqueur.

(3) Ainsi sur tes ailes de flamme
Enthousiasme ! dieu vainqueur !
ainsi quand tu fonds sur mon âme !
mon cœur tressaille de terreur !
mon esprit qui craint ta présence
se débat sous ton influence
et (?) de ton ascendant vainqueur !
il craint que ta flamme céleste

(4) Ainsi *(quand tu fonds sur mon ame)* sur tes ailes de flamme
Enthousiasme ! dieu vainqueur !

ainsi quand tu fonds sur mon ame
mes cheveux se dressent d'horreur !
mon esprit qui craint ta présence
(cra) redoute la présence
d'un dieu dans un cœur mortel
et craint que sa
il *(tremble)* craint que ce feu celeste
ne le consûme ! et qu'il ne reste
ni dieu, ni temple, ni l'autel !

(5) ainsi quand tu fonds sur mon âme !
. . . .
me débattant sous ta puissance,
je *(tremble que) (tremble hélas)* redoute que ta présence
n'anéantisse un cœur mortel,
tel qu'un feu que la foudre allume,
qui ne s'éteint plus, et consume
le bûcher, le temple, et l'autel !

(6) Ainsi quand tu fonds sur mon âme
Enthousiasme ! aigle vainqueur !
au bruit de tes ailes de flàmme
je frémis, d'une sainte horreur !
je me débats sous ta puissance !
je fuis ! *(je crains)* tremblant que ta présence
n'anéantisse un cœur mortel !
(Tel qu') Comme un feu que la foudre allume
Qui ne s'éteint plus, et consume
le bûcher, le temple, et l'autel.

Et en marge : *Trouvée belle par Virieu.*

Oe rétablit *je crains* (v. 6), et est conforme entièrement au texte des éditions.

MÉDITATION DIXIÈME

LE LAC

NOTICE

Lamartine a daté lui-même la pièce dans le Carnet qui est la propriété de M. Emile Ollivier : « Septembre 1817. » On peut préciser davantage grâce au même carnet. J'y lis cette note au crayon :

« Assis sur le rocher à la fontaine intermittente, le 29 août 1817, pensant à toi (Julie). Abbaye d'Hautecombe à pic sur le lac ! — Séjour à choisir si...

« Passé la journée du 29 dans les bois d'Hautecombe sur le lac de B... avec cinq personnes bonnes et aimables. *Souvenir de notre journée du mois de septembre passé sur le même lac avec elle.* — 4 heures du soir. »

(F° 3, v°).

Ainsi le *Lac* est bien sorti d'un souvenir précis ; et la première pensée de la pièce date du 29 août 1817. Cependant si l'on pouvait être absolument sûr que Lamartine n'avait pas laissé de page blanche au commencement du carnet, on serait conduit à croire que l'ébauche du début du *Lac* (f° 1) est un peu antérieure à la promenade dont parle la note du f° 3 : ainsi *le Lac* aurait été commencé dans les jours qui précédèrent le 29 août, ou bien au plus tard le matin de ce jour. Mais ce n'était encore que l'indication informe des strophes 1 et 4, avec l'amorce du chant. La pièce dans son ensemble est des jours qui suivirent le 29 août.

Elle est toute païenne encore dans le chant de Julie. Mais les dernières strophes nous portent déjà loin de l'élégie épicurienne.

N. C. — Titre. *2e éd.* Onzième. *9e et suiv.* Treizième ; *1849, 1860* Quatorzième ; *1866*, XIV.

C'est, sauf peut-être *Invocation* et *le Temple*, la première poésie écrite pour Mme Charles. Il n'y a rien à tirer de *Raphael* pour l'éclaircir : on ne peut se fier à ce récit romanesque, et d'ailleurs il n'y a pas besoin d'un tel témoignage pour attester que Lamartine et Julie firent des promenades ensemble, et sur le lac (P. 77, 98 et 108). Dans la promenade en bateau de la p. 98 ils veulent mourir ; la promenade à Hautecombe de la p. 108 conduit Julie à tracer en quelque sorte (après coup) le plan du *Lac*. Quand Lamartine, dans *Raphael* (p. 213), revient seul à Hautecombe, il refait un *Lac* tout différent, inspiré de très près par le lac de J.-J. Rousseau (*Nouvelle Héloïse*, IV, 17).

Le thème du *Lac* avait été popularisé par Rousseau : il n'est qu'une variante de ce thème du retour aux lieux où l'on a aimé, que l'on suit aisément de Montemayor (*Diana enamorada*, l. I, 1613, p. 17) à Bertin (II, 5), à Parny (IV, 9), et à Foscolo (*Jacopo Ortis*, p. 89). La variante résulte de la localisation du thème dans le paysage vaudois. Après Rousseau, on peut citer Senancour, *Obermann* (L. LXIII) et Byron, *Childe Harold* (cf. plus loin, note au vers 50), que Lamartine d'ailleurs n'a sans doute pas connus.

Pour le paysage seul du lac, Lamartine avait sans nul doute lu les *Rêveries* de Rousseau (Ve Promenade) et le *Génie de l'homme* de Chênedollé (ch. II).

La nuance lamartinienne du sentiment de la fuite des jours heureux avait été pressentie par Rousseau et Mme de Staël (cf. note au vers 41).

Enfin l'appel éperdu à la nature pour éterniser le souvenir de l'homme, cet appel qui prolonge le regret élégiaque d'une manière si originale, avait été lancé d'abord par Ossian (cf. note au v. 64).

Lamartine (*Cours*, E. XXXI, t. VI, p. 78-79) rapproche du *Lac* le sonnet de Pétrarque *Valle che di lamenti...* (*Rime*, V, 301) qu'il a lui-même imité plus tard (cf. plus haut, p. 5 et 6).

Il ne sera peut-être pas inutile de remarquer que Julie vivait encore quand la pièce a été composée. Le retard de la publication, le voisinage d'autres poèmes où la mort d'Elvire est nettement indiquée, ont changé le sens de ces vers, l'ont rendu plus large et plus tragique : en août 1817, l'absence de Julie ne donnait au poète que l'appréhension d'une séparation éternelle ; elle lui en offrait tout au plus le symbole. Mais dans le recueil de 1820, il s'agit d'une séparation effectivement consommée, d'un bel amour fini pour jamais.

LE LAC DE B***

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

N. C. — Esquisse au crayon de la str. IV : *Carnet Émile Ollivier* (f° 1 r°) = *Ocr*. Mise au net a l'encre : *Carnet Émile Ollivier* (f° 53-55) = *Oe* ; *même rédaction dans les Poésies inédites* (p. 248-251) = *PI*.

Titre. *Ocr*, *Oe*, *PI* : Ode au lac de (*PI* du) Bourget. — *3e éd. et suiv.* Le Lac.

2. *Oe PI* : Sans pouvoir rien fixer, entraînés

N. L. — 3. « L'océan des âges » est une expression de Léonard (*Les saisons*, l'Été : cité par Zyromski, p. 263, et par R. Rosières, p. 176). Faut-il évoquer, pour l'idée d'une perpétuelle impuissance à rien fixer, le passage fameux de Pascal : « Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains et flottans entre l'ignorance et la connoissance ;... notre objet branle et échappe à nos prises ; il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle ; rien ne le peut arrêter » (*Pensées*, 1687, art. XXII). Comparez aux derniers mots la rédaction première du v. 2. Le véritable texte de Pascal est plus voisin de celui de Lamartine (*voguons... poussés d'un bout vers l'autre...*) ; mais il ne pouvait le connaître. — En réalité la source de l'image est chez Manoel, tr. Sané (*Ode XXIV*. Sur l'attentat commis en 1757 contre le roi Joseph I, p. 227). « Lancés sur cet océan de la vie, tourmenté d'orages et de vicissitudes éternelles, hérissé de tant d'écueils, qui de nous peut dire avec assurance ? *J'ai enfoncé un clou d'airain dans la roue de la Fortune*... Quel mortel peut dire ? *J'ai jeté deux ancres inébranlables au fond de l'abîme.* » La pensée d'ailleurs est différente. Et ailleurs (*Ode XVI*. p. 159) : « Dans ce vaste océan des siècles, cent années ne sont qu'un pas du temps. »

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devoit revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissois ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisois sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetoit l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

---

5. *Oe PI.* Beau [lac.
6. *Oe PI.* vouloit [revoir

---

5. *A peine* est strictement exact, puisque Lamartine en 1816 ne dut arriver à Aix qu'au début d'octobre (L. Séché, *les Amitiés de Lamartine*, 1911, p. 101). Il y avait donc environ onze mois qu'ils étaient là tous les deux. — *O lac, l'année* est une cacophonie selon Thomas-Lefebvre (p. 366).

6. Julie malade n'avait pu venir au rendez-vous (Doumic, p. 61).

7-8. « Voilà la pierre où je m'asseyais pour contempler au loin ton heureux séjour » (*Nouvelle Héloïse*, IV, 17). Cependant on lit dans le Carnet Ollivier : « 30 août (1817), au bout de l'allée des petits peupliers, sur les restes d'un petit mur, assis à la place même qu'elle occupait le premier soir où nous nous promenâmes au clair de lune. Premier aveu. Premier baiser » (f° 5 v°). La suggestion de Rousseau, si elle s'est produite, a été bornée à signaler la qualité artistique du détail réel. Entre Rousseau et Lamartine, Mme de Staël et Foscolo en avaient fait usage : « Il (Oswald) aperçut de loin Corinne à genoux devant le rocher sur lequel ils s'étaient assis » (Mme de Staël, *Corinne*, XV, 2). « On entendait en un faible clapotis le gémissement des flots... Et toi te levant, appuyée à mon bras, tu te dirigeais vers cette pierre, où il te semblait encore voir ton Eugène, entendre sa voix, sentir sa main et ses baisers » (*Jacopo Ortis*, p. 89).

10. « ... Et la même mer brisait ses flots sur le même rocher » (Mme de Staël, *Corinne*, XV, 2).

12. « (Le rivage) où les eaux s'inclinent pour l'atteindre et baiser ses pieds avec un murmure d'adoration. »

(The shore)
... Where the bowed waters meet him and adore
Kissing his feet with murmur...
(Byron, *Childe Harold*, ch. III, str. 101.)

Mais Lamartine connaissait-il Byron en août-septembre 1817 ?

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendoit au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappoient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout-à-coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos :

13-16. Ocr : 2e stro. *Et, à gauche, ces notes presque toutes raturées :* (*une nuit c'etoit l'heure*) || emportés || (*emportés conser...*); *à droite, l'esquisse suivante de la strophe :*

Un soir, t'en souvient-il ? un soir le
Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence
Sur les flots
Sur le sein de tes flots par la lune argentés
Au seul bruit des rameurs qui frappoient en cadence

Pour remplacer le vers raturé, Lamartine a écrit au-dessus :

On n'entendait, dans l'air, sur l'onde et dans les cieux

Puis il a de la même écriture corrigé le troisième vers de la strophe, pour mettre : que le bruit, *et ajouté le 4e*

Tes flots harmonieux.

A moins que ce ne soit ce 4e vers qui ait déterminé le remplacement du second et la correction du 3e. Puis Ocr continue :

De la reine des nuits le char mélancolique
Eclairoit foiblement *(les)* tes rivages déserts.

Et sur la gauche de la page :

Chant.
Poursuis, poursuis ton cours, o barque fugitive.

14-16. Impression éprouvée sans nul doute, mais sur laquelle l'attention du poète était attirée par des souvenirs littéraires. « Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver » (*Nouvelle Héloïse*, IV, 17). — « Rien n'interrompait ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur l'onde » (*Atala*, éd. V. Giraud, p. 80). Inutile donc de songer à Pierre Lebrun avec Zyromski (p. 264) et Rosières (p. 181), sinon pour remarquer que l'effet était déjà, si je puis dire, en circulation.

17-18. « Atala et moi (en naviguant sur le Tenase), nous joignions notre silence au silence de cette scène du monde primitif, quand tout-à-coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie » (*Atala*, éd. V. Giraud, p. 77-78).

Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

—

« O temps ! suspends ton vol ; et vous, heures propices !
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent,
Oubliez les heureux.

---

20. *Oe Pl.* Chanta ces tristes [mots.

---

19. Le premier hémistiche, dit-on, est de Quinault (Feletz, article du *Journal des Débats ;* cf. p. xcv). Le point de départ du thème est la nature écoutant le chant d'Orphée.

21. Hémistiche de Thomas, a remarqué M. de Feletz (*Journal des Débats ;* cf. p. xcv).

21-24. « Moments précieux et si regrettés ! ah ! recommencez pour moi votre aimable cours, coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession » (J.-J. Rousseau, *Confessions,* l. VI, début). Lamartine avait déjà repris ce thème dans des vers de jeunesse, à Beauvais, en août 1814.

Coulez, jours fortunés, coulez plus lentement,
Pressez moins votre course, heures délicieuses ;
Laissez moi savourer ce bonheur d'un moment :
Il est si peu d'heures heureuses !
Faut-il donc les voir fuir aussi rapidement ?
(*Corr.,* t. I, p. 234.)

28. Bossuet (*Sermon de Pâques,* 1685) aurait dit : « Heures rapides, passez pour ceux qui pleurent ! oubliez les heureux ! » (Cité par Ed. Frémy, *Lamartine diplomate,* Paris, s. d., p. 6 et 7, et par Dejey, *Lamartine à Bellay,* p. 306). Mais ces mots ne se trouvent pas dans les éditions modernes de Bossuet, ni même dans l'édition de Dom Deforis (1772, t. VIII, in-12, p. 236-237), ou dans l'édition de Versailles (1816, t. XIII, p. 688-689). Où donc Mgr Ricard, qui paraît avoir cité cette phrase le premier dans ses *Nouvelles Méditations sur l'Eucharistie* (1re série, 1869 ; 12e édition, Tours, 1895), l'a-t-il prise ? Ne serait-elle pas une glose de Mgr Ricard, un simple

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons ! »

---

30. *Oe* : m'écoute [et fuit
36. *Oe Pl. intercalent ici deux strophes :*

Elle se tut : nos cœurs, nos yeux se rencontrèrent ;
Des mots entrecoupés se perdoient dans les airs ;
Et dans un long transport nos âmes s'envolèrent
Dans un autre univers.
Nous ne pûmes parler : nos âmes affoiblies
Succomboient sous le poids de leur félicité ;
Nos cœurs battoient ensemble, et nos bouches unies
Disoient : Eternité.
Juste ciel ! [se peut-il...

---

rapprochement entre Bossuet et Lamartine, qui par une erreur typographique, se serait confondue avec le texte de l'orateur chrétien ?

30. Cf. le texte de Pascal cité dans la note du v. 1.

33-34. Ces vers ont encore un accent purement épicurien « Carpe diem » (Horace, *Odes*, I, XI, 8). « Vivamus, mea Lesbia, atque amemus » (Catulle, V, 1), etc. Parny (*Poésies érotiques*, l. III, *A mes amis*, et l. IV, 1 ; cf. Potez, p. 146). Voyez aussi la lettre de Saint-Preux (*Nouvelle Héloïse*, I, 26). « Mais hélas ! vois la rapidité de cet astre qui jamais n'arrête ; il vole, et le temps fuit, l'occasion s'échappe... Pense qu'elles (ces années) ne reviendront jamais... Nos ames... se fondent et coulent comme l'eau... Sois heureuse. Viens, ô mon ame, dans les bras de ton ami, etc. »

35. « Le temps passe en effet, et nous passons avec lui... Notre vie est toujours emportée par le temps qui ne cesse de nous échapper » (Bossuet, *Panégyrique de S. Bernard*, I).

36. (*Strophes supprimées*). Il ne faut pas épiloguer, dans un sens ou dans l'autre, sur ces 2 strophes. Elles attestent un trouble physique : on n'en peut rien conclure de plus précis. Lamartine les a suppri-

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours du malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entiers perdus!
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus!

---

40. *Pl, 1836, 1849, 1860, 1866* de [malheur. — *Peut-être Pl. a-t-il gardé ici par inadvertance le texte des éditions récentes.*

---

mées, non sans doute comme révélatrices de l'adultère consommé, mais comme marquant l'émoi sensuel trop nettement, et pour la mémoire d'Elvire, et pour la couleur esthétique de la pièce et du recueil. En réalité le vers 38 est tout aussi compromettant, si l'on veut, que le passage supprimé; ou bien celui-ci, si l'on préfère, n'est pas moins innocent. Je ne suis pas sûr que *bouches unies* voulût dire *baiser* pour le poète : *unies* ne serait-il pas ici un synonyme de *ensemble, à l'unisson*? Sa langue un peu lâche permet cette conjecture. Cependant *nous ne pûmes parler* invite à prendre le mot *disoient* dans un sens métaphorique. Le sens serait donc : « Nos baisers signifiaient un appétit d'éternité, un élan vers l'amour éternel. » Mais jusqu'où allèrent les caresses physiques? il faut nous résoudre à l'ignorer. Comme M. Marcel Prévost nous a peint des « demi-vierges », Julie a pu être une demi-adultère, et livrer sa bouche sans céder le reste. Je demande pardon au lecteur de mon insistance : mais les défenseurs comme les accusateurs de la vertu de Julie tirent si passionnément argument de tout, qu'ils nous obligent à faire remarquer que Lamartine, ni dans le texte définitif, ni dans les vers supprimés, ne nous a fait d'aveux qu'on puisse utiliser. Il en a fait, paraît-il, à Dargaud (Des Cognets, p. 79).

42-44. « C'en est fait, disois-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux ne sont plus; ils ont disparu pour jamais. Hélas! ils ne reviendront plus; et nous vivons... » (*Nouvelle Héloïse*, IV, 17). — La nuance sentimentale que Lamartine donne ici au regret des jours heureux avait été marquée par Mme de Staël : « Si le temps n'avait pas pour antidote l'éternité, on s'attacherait à chaque moment pour le retenir, à chaque son pour le fixer, à chaque regard pour en pro-

Éternité, néant, passé, sombres abymes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

---

47. *Oe Pl.* délices [sublimes.
49. *Oe Pl.* muets !] imposante verdure
50. *Oe Pl.* qu'il] sait

---

longer l'éclat, et les jouissances n'existeraient que l'instant qu'il nous faut pour sentir qu'elles passent, et pour arroser de larmes leurs traces que l'abîme des jours doit aussi dévorer (*De l'Allemagne*, IV, 9).

45-60. Ce passage a été vivement critiqué par la *Minerve littéraire* (cf. p. cvi) :

Ces poètes prétentieux et bizarres ne se comprennent pas eux-mêmes ; chacun de leurs hémistiches exigerait un commentaire. Qu'a voulu dire M. de la Martine, dans cette strophe tirée du *Lac*?

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez !...

(Str. 12.)

Qu'est-ce que l' « *éternité*, le *néant* », êtres abstraits, que l'on prie de parler? Quand un poète parle de la sorte, *on cherche ce qu'il dit, après qu'il a parlé*. Et que direz-vous, plus loin, de l'invitation faite au « Lac » de garder le souvenir d'une nuit? *Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages, dans l'aspect de tes riants coteaux, dans les bruits de tes bords, dans l'astre au front d'argent!...* Je ne sais si ce souvenir restera dans la lune ; mais je serais bien trompé s'il restait dans la mémoire des gens de goût.

Et le critique préfère à *ces colifichets dont le bon sens murmure* de « simples vers » de M. Pillet.

50. Byron avait parlé du lac Léman, tout plein du souvenir de Rousseau, de l'amour de Saint-Preux et de Julie, en des termes qui souvent font penser à cette fin du *Lac* de Lamartine. L'idée que la nature

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

---

54. *Oe Pl.* O [lac
58. *Oe Pl.* Dans les] chants

éternisera l'amour humain est là (*Childe Harold*, ch. III, str. 99-101) « Les rochers, les cimes indestructibles parlent ici de l'amour ».

... The rocks,
The permanent crags tell here of Love...
(Str. 99. Cf. *Lac.* v. 50 et 55.)

... His breath (of Love) hath blown
His soft and summer breath, whose tender power, etc...

« L'amour a envoyé ici son doux souffle d'été dont le tendre pouvoir... »

(Str. 100; cf. *Lac.* v. 57, 61-62.)

... All things are here of him (Love) : from the black pines...
... to the vines
Which slope his green path downward to the shore.
(Str. 101 ; cf. *Lac.*, v. 54-56.)

« Tout ici est à lui, depuis les pins noirs... jusqu'aux vignes qui descendent au rivage en tapissant son vert sentier. »

Je n'oserais conclure de la rencontre, que Lamartine connaissait dès ce temps-là *Childe Harold*.

59-60. Cf. l'*Isolement*, v. 12. Chênedollé (*Génie de l'Homme*, ch. I, p. 13-14, et ch. II, p. 43) dans sa peinture du clair de lune avait réuni tous les clichés qui sont ici : *blanchit*, *astre au front mobile*, *tendres clartés*, *mollement*, *argenté*. Mais d'ailleurs, comme on l'a vu, *molles clartés* est dans Baour Lormian (*Ossian*, p. 12).

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé ! 64

---

64. *Oe Pl. ajoutent cette date :* Aix en Savoye, septembre 1817.

---

64. Parny (t. II, p. 208, *Le raccommodement*) :

> Et l'on dira, quand nous ne serons plus,
> *Ils ont aimé,* voilà toute leur vie.

Mais l'analogie est purement verbale. — Il vaut mieux noter que le regret du passé qui ne peut plus revenir, que l'appel incessant à la nature pour en ressusciter le souvenir sont les thèmes fondamentaux d'Ossian : mais il s'y agit plutôt d'exploits guerriers que d'amour ; et de plus l'expression est moins objective : Ossian montre moins la nature qui rappelle, que l'homme halluciné qui interprète la nature au profit du souvenir et la prend à témoin (Ossian-Letourneur, t. I, *Comlath et Cuthona*, p. 182 ; *Gaul*, p. 294 ; t. II, *Carthon*, p, 243 ; *Trathal*, p. 378 et 386 ; *Cathluina*, p. 477-478) ; ou parfois il fait entendre la plainte de l'homme sur l'oubli de la nature (t. II, *Berrathon*, p. 208 ; *Nuit d'octobre*, p. 239). — On a souvent cité les reprises du même thème que firent Victor Hugo dans les *Voix Intérieures* (Tristesse d'Olympio), et Musset dans le *Souvenir*. Il faut aussi nommer Vigny et la *Maison du berger*.

MÉDITATION ONZIÈME

LA GLOIRE

NOTICE

Fr. Manuel do Nascimento naquit le 23 décembre 1734. Dénoncé au Saint-Office le 20 juin 1778 et arrêté, il put fuir. Il vécut à Paris jusqu'en 1792 ; il résida alors cinq ans à la Haye, et revint en 1797 à Paris. Il ne quitta plus la France et mourut à Versailles le 25 février 1819. Ses restes furent rapportés à Lisbonne en 1842. Son œuvre est toute classique et contient nombre de traductions du latin (Horace, Silius Italicus, Lucain) et du français (Boileau, *Traité du sublime, Dialogue des héros de roman* ; La Fontaine, *Fables* ; Racine, *Andromaque* ; La Harpe, *Coriolan* ; Gresset, *Ver-Vert* ; Voltaire, *Zadig, poésies diverses* ; Chateaubriand, *les Martyrs*, etc.). Il avait entamé une traduction de *la Pucelle*. Il mit en portugais, sans doute sur la version française, l'*Obéron* de Wieland. Les noms d'amis français que je relève dans ses œuvres sont les suivants : Aug. Marquet d'Urtubise (faut-il lire Urtubie ? et est-ce un parent des deux généraux d'Urtubie ?), Ant. Mathevon de Curnieu (auteur des *Lyrici lusus*, Paris, Dondey-Dupré, 1818), Jean Nepom. Bertrand, Tim. Lécussan Verdier, Lazare Carnot, dont il traduit une pièce de vers (*Obras*, t. XI, p. 32), Ch. Loyson, et Raynouard, dont il fait aussi des traductions (*Obras*, t. XI, p. 41 et 273).

La *Gloire* fut composée entre la fin de décembre 1816 et le début de mai 1817 Lamartine lut sa pièce en 1817, le 19 décembre, à l'Académie de Mâcon (Reyssié, p. 212). Il la publia ou la laissa publier en 1818 (cf. N. C.) dans les œuvres de Manoel. Le style en est tout classique, comme celui du poète portugais. Le thème — antithèse de la

---

N. C. — (Titre). *2e éd.* Douzième. *9e éd.* Quatorzième : *1849, 1860* : Quinzième ; *1866*, XV.

fortune et de la vertu ou de la gloire — est celui qui revient sans cesse dans les odes que Sané avait traduites (I, X, XV, XVI, XXXI, XXXIII, etc.). Manoel faisait dire à Camoens par Apollon : « L'enthousiasme, il est vrai, donne la gloire, mais non pas des trésors. Tu mourras pauvre... Cette même Destinée, je la réserve inexorablement aux poètes qui suivront ces routes escarpées, et qui enivrés de l'harmonie de tes vers hardis et sonores, seront tes émules et sur la lyre et dans le malheur » (*Ode* I, str. 29-30).

L'ode XXXIII a pour titre l'*Exil du poète* : mais le développement n'a pas de rapports précis avec celui de Lamartine.

On pourrait croire que Lamartine répond aux doléances d'une ode de Manoel (XI, 23) : mais elle a été écrite, dit le poète, 40 ans après le jour où la dénonciation, cause de ses malheurs, fut faite contre lui, donc le 20 juin 1818. Cette date détruit l'hypothèse. Probablement le jeune Français avait entendu en 1817 des plaintes pareilles du vieil exilé. Il n'a pas voulu se servir, comme Manoel, de l'exemple de Camoens, probablement pour se réduire à une forme de malheur, l'exil, qui était celle qu'éprouvait son ami. Il est notable que le rythme de la *Gloire* (3 grands vers et un petit) est commun chez Manoel (*Obras*, t. V, p. 23, 293, 305, etc. ; t. XI, p. 76, 227, 238, etc.).

L'ode de Lamartine fut traduite plusieurs fois en portugais. I. F. da Silva, dans sa notice sur Manoel (*Diccionario Bibliographico portuguez*, t. II, p. 447-457, et t. IX, p. 333-336), mentionne six traducteurs : Bento Luis Vianna (*Poesias*, p. 88), la marquise de Alorna (*Obras*, t. IV, p. 221), le Dr Francisco de Castro-Freire (sous la signature F, dans la Revista academica de Coïmbre, nº 4, p. 49), un anonyme (dans *Novos Annaes das sciencias e artes*, Paris, mars 1827, p. 178), P. Antonio, marquis da Silva (dans le *Pantologo*, p. 69), et Jose Aug. Cabral de Mello (trad. imprimée en feuille séparée).

La forme *Manoel*, au lieu de *Manuel*, est probablement empruntée à Sané (*Poésie lyrique portugaise*, ou *Choix des odes de François Manoel*, 1808).

LA GLOIRE

A UN POËTE EXILÉ

Généreux favoris des filles de mémoire,
Deux sentiers différents devant vous vont s'ouvrir :
L'un conduit au bonheur, l'autre mène à la gloire ;
Mortels, il faut choisir.

Ton sort, ô Manoel, suivit la loi commune ;
La muse t'enivra de précoces faveurs ;
Tes jours furent tissus de gloire et d'infortune,
Et tu verses des pleurs !

N. C. — *Cette pièce fut imprimée sous le titre de* Stances, A un poète portugais exilé, *au t. V (p. 6) des Obras completas de Filinto Elysio (pseudonyme de Francisco Manuel do Nascimento), qui parurent à Paris, chez A. Bobée, de 1817 à 1819. Le t. V, daté de 1818, est annoncé dans la Bibliographie de la France le samedi 20 juin, sous le n° 2379. Les vers de Lamartine parurent parmi une dizaine de pièces liminaires signées : V. P. Nolasco (Cheltenham, 4 septembre 1813), A. J. F. M. (Londres, 23 décembre 1817), Olinto (c.-à-d, le Comte da Barca), Ant. Jozé de Lima-Lortao (Niort, le 23 mars 1814), et Bento Luiz Vianna. C'est cette première rédaction dont je désigne les leçons particulières par la lettre M.*

2. *M.* s'offrir.

5. *M.* Ton] destin, o Manoel (*Manoel est ici dissyllabe comme Manuel l'est en portugais*).

6. *M.* Ta [Muse

N. L. — 2. Y a-t-il ici un souvenir de l'allégorie d'Hercule entre le vice et la vertu ?

Rougis plutôt, rougis d'envier au vulgaire
Le stérile repos dont son cœur est jaloux :
Les dieux ont fait pour lui tous les biens de la terre,
Mais la lyre est à nous.

Les siècles sont à toi, le monde est ta patrie.
Quand nous ne sommes plus, notre ombre a des autels,
Où le juste avenir prépare à ton génie
Des honneurs immortels.

---

11. *M.* Le ciel a [fait pour lui] les trésors
12. *M.* Mais] le Pinde
13-15. *M.* C'est là qu'est ton séjour, c'est là qu'est [ta patrie.
C'est là, divin Manoel, que seront tes [autels,
C'est là que l'[avenir...

---

12. La correction d'où résulte le texte de 1820 a pu être suggérée par Horace : « Je n'ai pas la richesse, dit Horace, mais j'ai la lyre et la veine abondante du génie. »

At fides et ingeni
Benigna vena est...

(*Odes* II, 18, 9-10.)

Manoel avait imité ce passage dans son ode XIV, sur le Bonheur de la médiocrité. « Je ne demande au ciel qu'une heureuse médiocrité, un doux repos, une santé joyeuse, et une lyre pour chanter les louanges de l'amitié. »

14. « Patria est illi quodcumque suprema et universa circuitu suo cingit... Omnes, inquit, anni mei sunt : nullum sæculum magnis ingeniis clusum est. — Sa patrie (à l'esprit), c'est l'enceinte de l'univers... Toutes les années, dit-il, sont à moi : pas un siècle n'est fermé aux grandes âmes » (Sénèque, *Ep. ad. Lucil.*, CII). Est-ce une rencontre ? Faut-il chercher un intermédiaire ?

15. « Mais sitôt que la valeur a triomphé des plus durs obstacles, la Renommée se lève, et proclame un nom dont la gloire fut si héroïquement conquise » (Manoel, tr. Sané, *Ode* XV, p. 151). — Ce v. 15 peut contenir aussi un reflet d'Horace : « Mort, on l'aimera. »

... extinctus amabitur idem

(*Epîtres* II, 1, 14.)

Et aussitôt après, voici les *autels* (v. 16, aras), indiqués déjà au

Ainsi l'aigle superbe au séjour du tonnerre
S'élance ; et, soutenant son vol audacieux,
Semble dire aux mortels : Je suis né sur la terre,
Mais je vis dans les cieux.

Oui, la gloire t'attend ; mais arrête, et contemple
A quel prix on pénètre en ses parvis sacrés ;
Vois : l'infortune, assise à la porte du temple,
En garde les degrés.

Ici, c'est ce vieillard que l'ingrate Ionie
A vu de mers en mers promener ses malheurs :
Aveugle, il mendioit au prix de son génie
Un pain mouillé de pleurs.

---

19. *1845* (in-16), *1849*, *1860*, *1866* : né] de la [terre.
22. *2e, 3e, 9e éd.*, *1849*, *1860*, *1866* ces. *M donne déjà* ses.
25. *1845* (in-16), *1849*, *1855*, *1860*, *1866* : un [vieillard.
27. *M.* mendiait] pour soutenir sa vie.

---

v. 6 : « Reçus, après leurs grands exploits, dans les temples des dieux. »

Post ingentia facta deorum in templa recepti.

Il se pourrait que le vers 14, qui était tout différent dans la rédaction primitive, eût été refait sous l'influence d'une ode de Raynouard, écrite pour Manoel et traduite par lui, puis lue par l'auteur dans la séance générale des Académies le 24 avril 1819. On la trouve dans les *Œuvres* de Manoel (t. XI, p. 273) ; elle se termine par ces deux vers :

Si vivants on vous persécute,
Morts, on vous dresse des autels.

23. Ces allégories morales sont fréquentes chez Manoel comme chez nos classiques du XVIIIe siècle et de l'Empire. « J'ai vu la Pauvreté, la Faim aux dents aiguës qui me tendaient leurs bras décharnés... » (Manoel, tr. Sané, Ode X, p. 103).

25. Homère.

Là, le Tasse, brûlé d'une flamme fatale,
Expiant dans les fers sa gloire et son amour,
Quand il va recueillir la palme triomphale,
Descend au noir séjour.

Par-tout des malheureux, des proscrits, des victimes,
Luttant contre le sort ou contre les bourreaux;
On dirait que le ciel aux cœurs plus magnanimes
Mesure plus de maux.

Impose donc silence aux plaintes de ta lyre,
Des cœurs nés sans vertu l'infortune est l'écueil;
Mais toi, roi détrôné, que ton malheur t'inspire
Un généreux orgueil!

Que t'importe après tout que cet ordre barbare
T'enchaîne loin des bords qui furent ton berceau?
Que t'importe en quels lieux le destin te prépare
Un glorieux tombeau?

Ni l'exil, ni les fers de ces tyrans du Tage
N'enchaîneront ta gloire aux bords où tu mourras:
Lisbonne la réclame, et voilà l'héritage
Que tu lui laisseras!

---

35. *M.* Il semble [que
39. *M.* toi,] fils d'Apollon
42. *M.* Te chasse [loin des] lieux
43. *M.* en quels [bords
46. *M.* aux] lieux

---

29. Pour Léonore d'Este.

31. Mandé à Rome par Clément VII, pour y recevoir le laurier poétique au Capitole, il meurt pendant les apprêts du couronnement au couvent de San Onofrio (Voyez le *Cours*, E. XCIII, t. XVI, p. 213-221).

39. Faut-il songer au « roi dépossédé » de Pascal? (cf. *l'Homme*, v. 70).

47. Manoel se promettait, mais vivant, un retour triomphal à Lis-

Ceux qui l'ont méconnu pleureront le grand homme ;
Athène à des proscrits ouvre son Panthéon ;
Coriolan expire, et les enfants de Rome
Revendiquent son nom.

Aux rivages des morts avant que de descendre,
Ovide lève au ciel ses suppliantes mains :
Aux Sarmates grossiers il a légué sa cendre,
Et sa gloire aux Romains.

---

50. *M.* ses [proscrits.....] le [Panthéon.
56. *M. La pièce est signée* Alphonse de Lamartine.

---

bonne. Il se faisait dire : « Tu les verras, ces jours fortunés qui effaceront les noires traces d'un injuste exil... Jours charmans, où dans la triomphante Lisbonne nous célébrerons sa fuite prudente et victorieuse, sa pauvreté digne encore d'envie, et ces revers affreux qu'il supporta sans perdre l'honneur » (Trad. Sané, *Ode* XXVIII, A l'amitié, p. 247).

50. « Ce vers, m'écrit M. Alfred Croiset, ne correspond à aucun fait réel. Cela veut dire simplement, suivant moi, qu'Athènes a fini par ranger parmi ses grands hommes des citoyens qu'elle avait d'abord condamnés, comme Socrate par exemple. » Je penserais volontiers à Phocion, dont les Athéniens qui l'avaient proscrit firent revenir les restes, à ce que conte Plutarque (*Vie de Phocion*, fin).

51. Manoel, dans l'ode X (trad. Sané, p. 105), se donnait l'exemple de Coriolan, contraint à « porter chez des Lares étrangers des vertus si regrettables pour Rome ».

55-56. Je ne pense pas qu'il faille chercher ici aucune allusion précise aux *Tristes* ni aux *Épîtres du Pont*.

MÉDITATION DOUZIÈME

LA PRIÈRE

NOTICE

Lamartine annonce cette Méditation à Virieu le 20 octobre 1819 (*Corr.*, t. II, p. 82) : « J'en ai fait une autre (*Méditation*), intitulée *La Prière*, qui me plaît plus que tout ce que j'ai fait en ce genre. Je vous l'enverrai. » Et il l'envoie le 8 décembre 1819 (*Corr.*, t. II, p. 90). S'il faut se fier au *Commentaire*, la pièce aurait été composée en juillet, soit dans les huit jours qu'il alla passer avant le 15 à Chambéry pour voir sa sœur Césarine de Vignet, soit dans la seconde visite qu'il lui fit après le 30 (*Corr.*, t. II, p. 56-58, lettres à Mlle de Canonge, des 15 et 27 juillet 1819). Mais comment Virieu pouvait-il ignorer ces vers en octobre s'ils avaient été faits en juillet, puisque de Chambéry Lamartine était revenu au Grand Lemps, et qu'ils y étaient retournés ensemble en allant à Aix ? Peut-être l'ébauche est-elle du début de juillet, et la pièce ne fut-elle achevée et mise au net qu'à Milly, en septembre-octobre.

Le thème du soleil couchant est ancien dans la littérature française (cf. Mornet, p. 364-365) : Mlle Phlipon nous le montre à l'état déjà de cliché lorsqu'à peine Bernardin de Saint-Pierre a donné son *Voyage à l'île de France* (1773 ; cf. éd. Lefèvre, 1833, t. I, p. 33). Mais c'est celui-ci qui l'enrichit, et y précise surtout la notation coloriste (*Études de la Nature*, X ; *Harmonies*, III). Lamartine y jette l'association de l'idée de gloire : Byron ici l'a précédé : « Disque glorieux... Très glorieux disque... Tu te lèves, tu brilles, tu te couches dans la gloire. »

Glorious orb...
Most glorious orb...
... thou dost rise
And shine and set in glory

(*Manfred*, III, 2.)

N. C. — (Titre). *2e éd.* Treizième ; *9e*. Seizième ; *1849*, *1860*, Dixneuvième ; *1866*, XIX.

M. Avezou (cf. p. CXLV) a rassemblé des fragments de Baour Lormian (*Veillées poétiques et morales*, 2e éd., p. 115), de Michaud (*Printemps d'un proscrit*, ch. III), de Legouvé (*La mélancolie*), d'Edmond Géraud (*Décade philosophique*, an XII, t. 39, p. 51) d'où l'on peut conclure à quel point l'attitude de contemplation devant la fin du jour était familière et agréable à la sensibilité du début du XIXe siècle.

Quant à l'inspiration religieuse de la pièce, il est significatif que, même au milieu de 1819, sur ce thème de la *Prière*, Lamartine n'ait pas un mot qui s'adresse au Médiateur, et qui soit spécialement chrétien ou catholique. Mais il emprunte à la religion de sa mère tout ce qui convient à sa religion du cœur et de la raison : la pièce est construite sur les trois vertus théologales, *foi* (v. 41-56), *amour* (v. 57-83), *espérance* (v. 84-105).

LA PRIÈRE

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or, dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon ;

N. C. — *2e-3e éd. : Au-dessous du titre* La Prière, *une dédicace :* A M. le duc de Rohan. — *La 1re réd. de cette pièce se trouve dans la Corr., t. II, p. 90. (= Co)*

7. *1866* au bord

N. L. — 1. Le *roi du jour* et son *char* étaient des clichés : « ... On eût dit que Phébus, descendu de son *char* lançait cette lueur éclatante, rouge et orangée... » (*Lettres de Mme Roland, à Sophie Cannet*, 16 juillet 1776, p. par Claude Perroud, nouvelle série, t. I, 1913, p. 440). Le texte publié en 1841 par Dauban, très retouché par lui, était beaucoup plus lamartinien : on y trouvait le *roi du jour*, pris sans doute ici. — « Roi du monde et du jour » (Baour Lormian, *Ossian*, Hymne au soleil, p. 48 : cf. aussi *Oïna*, p. 3, *la Bataille de Témora*, ch. VI, p. 224, etc.). « Le roi brillant du jour » (Roucher, les Mois, ch. VII). — Pour le *char*, cf. aussi p. 11.

3-5. Ces vers résument largement l'observation indiquée par Bernardin de Saint-Pierre dans les passages auxquels j'ai renvoyé dans la *Notice*, ; il s'y joint sans doute aussi des impressions personnelles.

6. On se souvient que Pascal a comparé le soleil à *une lampe* (*Pensées*, 1687, ch. XXII, p. 172). « Dans tous les siècles, dont la lune a éclairé les nuits, elle fut une lampe allumée par le créateur pour les veilles du sage » (Young-Letourneur, N. XII, t. I, p. 250). — Leconte

Ses rayons affoiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie :
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au Créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

---

8. *Co* rayons] amortis

---

de Lisle, qui avait été lamartinien en sa jeunesse, s'est peut-être souvenu de ces vers dans ceux-ci :

> Seule, la lune pâle, en éclairant la nue,
> Comme une morne lampe, oscillait tristement.
> (*Poèmes barbares*, les Hurleurs, p. 172.)

8. Chênedollé (*Génie de l'Homme*, Œuvres, p. 43) parle de la *splendeur adoucie* du clair de lune.

> Voyez sur le gazon dormir sans mouvement
> Ces feux qui sur les eaux flottent si mollement.

La notation vient de Chateaubriand : « La clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons » (*Génie*, I, v, 12). — Les « rayons affaiblis » sont dans Young-Letourneur (N. XX, t. II, p. 111).

9. Les *voiles de la nuit* sont un cliché du xviiie siècle, et même du xviie.

> L'épaisseur de la nuit dessous un voile sombre
> De toute la nature a caché les couleurs.
> (Corneille, *Hymnes du Bréviaire romain*, éd. Marty Laveaux, t. IX, p. 475.)
>
> Bientôt de l'Occident, où se forment les ombres
> La nuit vient sur Paris porter ses voiles sombres...
> La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres...
> (Voltaire, *Henriade* VI, fin ; VII, fin.)

Cf. L. Racine, *La Religion*, ch. I, v. 52 ; Millevoye, t. I, p. 48 ; l'abbé Barthélemy dans Mornet, p. 363 ; Young-Letourneur, N. XX, t. II, p. 124).

> Déjà la nuit s'avance, et du sombre Orient
> Ses voiles par degrés dans les airs se déploient.
> (Parny, *œuvres*, t. II, p. 210.)

Bernardin de Saint-Pierre (*Harmonies*, IX) avait poussé l'image : *le crêpe de la nuit*.

10-14. Les thèmes du soleil levant ou couchant s'étaient associés surtout à la vie sentimentale et amoureuse de l'âme (cf. Mornet, p. 206-207), mais aussi à l'émotion religieuse. Ainsi chez Rousseau,

Voilà le sacrifice immense, universel !
L'univers est le temple, et la terre est l'autel ;
Les cieux en sont le dôme : et ces astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés :
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air, repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,

---

17. *Co, 12e éd.* : les [astres... *1836, 1849, 1860, 1866* : ses [astres...

20. *Co* pour] le [temple. — *A la suite du vers 20, Co introduit ces 4 vers :*

Brillant seul au milieu du sombre sanctuaire,
L'astre des nuits, jetant son éclat sur la terre,
Balancé devant Dieu comme un vaste encensoir,
Fait monter jusqu'à lui les saints parfums du soir.

Les 3e et 4e éditions sont les seules qui reproduisent ces vers, avec une variante au second : versant [son éclat.

22. *Co* : léger zéphyr

Confessions, VI (soleil levant : « élévation du cœur à l'auteur de cette aimable nature ») ; *Émile*, IV (le *Monte*, où se fait la Profession de foi du Vicaire savoyard : « on eût dit que la nature étalait à nos yeux toute sa magnificence pour en offrir le texte à nos entretiens ») ; Chateaubriand (*Génie*, I, v, 12).

15-20. « Je ne veille pas seul : d'invisibles essaims d'esprits célèbrent avec moi la gloire du grand architecte dans des concerts que les humains ne peuvent entendre. L'univers est le temple où ils l'adorent. De combien de lustres éclatants sa voûte est ornée ! » (Young-Letourneur, *N.* XX, t. II, p. 116). — « Père de l'Univers ! à qui l'espace entier sert de Temple, et dont la Terre, la Mer et les Cieux sont l'Autel ! que tous les êtres célèbrent ta gloire ! reçois les hommages, l'encens de tout ce qui respire » (Pope, *La Prière Universelle*, dans les *Œuvres complètes*, 1796, t. IV, p. 419). — L'auteur d'un *Hymne patriotique à l'Eternel*, Saint-Ange, écrivait en 1794 :

Ton temple est l'univers, ton prêtre la nature.

Il n'a pas sans doute inspiré Lamartine ; mais il puisait aux mêmes sources, et nous montre l'image en circulation vingt-cinq ans avant les *Méditations*.

21-24. Les nuages *colorés*, *repliés*, *roulés en flocons de pourpre*, ce

Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.
  Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence.
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant ;
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête pour l'adorer mon ame à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel ;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,

35. *Co* : invoquant [la nuit

sont des notations classiques depuis trente ou quarante ans. « Les vents cardent les nuages comme si c'étaient des flocons de soie... ils les roulent... (Nuages) teints d'un superbe nacarat... vermillon, etc. » (Bernardin de Saint-Pierre, *Études*. X). « Ces nues, ployant et déployant leurs voiles..., se dispersaient en légers flocons d'écume » (Chateaubriand, *Génie*, I, v, 12). Aussi ne s'étonnera-t-on pas de retrouver la *pourpre* et les *flocons* dans des vers de Fabre d'Églantine cités par R. Rosières (p. 182) où l'on rencontre aussi le cliché *dans les plaines de l'air*. Mais on y remarque également un « serein repompé » que Lamartine, s'il a connu le passage, s'est gardé de recueillir. Il faudrait, pour bien sentir son originalité, faire attention à ce qu'il a laissé autant qu'à ce qu'il a pris chez ses devanciers.

27-30. Chênedollé, *Génie de l'Homme*, ch. III, Œuvres, p. 68.

Homme, salut ! Sans toi, la Nature muette
Pour célébrer son Dieu manquerait d'interprète.
Le monde n'est sans toi qu'un grand palais désert :
Si ta voix ne se mêle au bruit de leur concert,
Les sphères font en vain tonner leur voix immense ;
Tout ce fracas des cieux n'est qu'un vaste silence.

Voyez aussi le texte de Louis Racine cité dans la note au vers 61 du *Vallon*.

38. Cf. plus haut la note aux vers 27-30, et, dans le *Vallon*, la note aux v. 55-56.

Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.
  Salut, principe et fin de toi-même et du monde,
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde;
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur;
Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole,

41-54. Cf. plus loin *Dieu*, v. 45-84. — Il est difficile de ne pas voir ici des reflets de Pope, *La Prière Universelle* (*Œuv. compl.*, 1796, t. IV, p. 419). « Père de l'univers, toi que le saint, le sauvage et le sage ont adoré dans tous les siècles et sous tous les climats, Jehovah, Jupiter, Seigneur, suprême et première cause, ... »

43-44. *Ame de l'univers* (cf. p. 235) est panthéiste et stoïcien, *père* est chrétien, *créateur* est déiste et spiritualiste : Dieu est le terme commun. On a ici le vrai et propre accent de Lamartine. Sa religion, c'est le sentiment, l'élévation de l'âme vers l'être immense et parfait, quelle que soit l'idée par laquelle l'intelligence essaye de définir l'objet de ce sentiment. Il n'a jamais compris, même aux jours de son plus évident catholicisme, que la diversité des théologies pût rompre la communion religieuse du sentiment ; à toute époque il a accueilli des expressions panthéistes. Son culte est vraiment *undenominational*.

45-46. Faut-il entendre par ces deux vers que Lamartine déclare la révélation et le Symbole des Apôtres superflus, comme avait fait Rousseau ? « Les plus grandes idées de la divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le spectacle de la Nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement ? » (*Emile*, IV, p. 348). C'était l'idée qu'exprimait en 1794 Saint-Ange, le poète révolutionnaire de l'*Hymne à l'Eternel* ?

> Tu n'as point par la Bible enseigné les humains.
> A nos yeux, à nos cœurs tu parles sans figure.
>   La loi de la nature
> Est le livre sacré que nous ouvrent tes mains.

Il est assez peu vraisemblable qu'à la date de 1819, dans l'état d'esprit où il était, engagé dans le monde qui l'accueillait, Lamartine ait voulu opposer sa déclaration rationaliste à la croyance de l'Église chrétienne. Peut-être faut-il entendre plutôt les deux vers dans un sens modéré, comme marquant l'accord de la raison et de la foi : avant toute révélation, Dieu se manifeste à l'homme dans la nature. Avec Lamartine il serait dangereux de vouloir fixer trop étroitement le sens d'un mot, d'un détail.

Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
La terre ta bonté, les astres ta splendeur.
Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage;
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon ame à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Par-tout autour de soi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même et t'y découvre encore:
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.
C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême;
Je te cherche par-tout, j'aspire à toi, je t'aime;

---

49. *Co* : produit] partout dans

52. *Co* : Ma] raison concevant

53. *La 1re éd. et toutes les suivantes, sauf la 9e, donnent le texte inintelligible* autour de toi. *M. Am. Hauvette a conjecturé très heureusement* autour de soi. (*Bull. des Humanistes français*, nouv. série, n° 3 : juin-juillet 1901, p. 52-54). *La conjecture est confirmée par Co qui donne bien* autour de soi. *Je reçois donc cette leçon dans le texte, où* toi *n'est qu'une faute typographique que l'auteur n'a pas aperçue. — La 9e édition avait corrigé très heureusement :* autour de moi. *Je préfère cependant* soi, *à la fois sur l'autorité de la 1re rédaction, et parce que, comme l'a remarqué M. Hauvette, la confusion de* toi *et* soi *s'explique par l'écriture de Lamartine : celle de* toi *et* moi *serait moins explicable. D'ailleurs* moi *peut être une correction de l'auteur qui aurait refait son texte au lieu de le restituer.*

54. *Ici s'arrête Co.*

---

46. *Symbole* est certainement pris ici dans le sens théologique de formulaire de foi.

47-50. « Tout ce qui est n'est que partie d'un tout surprenant dont la nature est le corps et dont Dieu est l'âme : ... il échauffe dans le soleil, rafraîchit dans le zéphyr, brille dans les étoiles, et fleurit sur les arbres. Il vit dans chaque vie, s'étend dans toute étendue... » (Pope, *Essai sur l'homme*, ch. 1, t. III, p. 65). Si ce passage a laissé une trace dans l'imagination de Lamartine, il l'a dépouillé de sa netteté panthéiste, et n'en a tiré que la couleur littéraire de l'expression, pour renouveler un lieu commun, celui du *Ps.* XIX : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'étendue manifeste l'œuvre de ses mains. »

53-54. « J'aperçois Dieu partout dans ses œuvres ; je le sens en moi, je le vois tout autour de moi » (J.-J. Rousseau, *Émile*, Vicaire savoyard, p. 324).

Mon ame est un rayon de lumière et d'amour
Qui, du foyer divin, détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi.
Ce monde qui te cache est transparent pour moi;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi j'ai fui dans ces déserts;
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,

---

61. « Pourquoi *consommée* au féminin, quand nous avons déjà *détaché* au masculin ?... C'est un désordre intolérable » (Thomas-Lefebvre, p. 101). « Le mot *consommée* est impropre. *Consommer* et *consumer* ont une signification tellement différente qu'il n'est pas possible de les employer l'un pour l'autre » (P. 347). Thomas-Lefebvre lisait les *Méditations* dans un mauvais texte. Aucune édition autorisée ne donne une autre leçon que *consumée*.

61-62. « De cette terre où elle (l'âme) rampe, elle s'élance vers le ciel;... elle paraît une émanation de cette âme divine qui gouverne le monde » (Bernardin de Saint-Pierre, *Harmonies*, IV, t. II, p. 244) « Notre âme demande éternellement... ; enfin gonflée et non rassasiée de ce qu'elle a dévoré, elle se précipite dans le sein de Dieu » (Chateaubriand, *Génie*, I, VI, 1). — « Ce n'est pas du soleil que la pensée emprunte sa lumière. Elle la puise dans cette source de feu dont une émanation a donné la vie à tous les êtres (Young-Letourneur, *N. XII*, t. I, p. 253).

63. Variante de la formule connue de Saint-Paul. « *In illo vivimus, movemur et sumus* » (*Actes*, XVII, 28). Inutile, je pense, de recourir à Malebranche pour expliquer ce vers.

68-77. Ces vers développent le thème essayé dès 1817 par le poète dans l'*Immortalité* (v. 113-118), et qu'il reprend encore dans quelques vers de *Dieu* (v. 45-72).

68. Cf. v. 9.

70. Saint-Lambert allait admirer les beautés de l'aurore,

Et le jeu des rayons dans ces perles liquides
Que dépose la nuit sur les vallons humides.

(*Les Saisons*, ch. I, v. 413).

Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour :
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie, et de lumière,
Dans ses puissants rayons, qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens ;
Et quand la nuit, guidant son cortège d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,

---

78. *1re éd.* endormi], [jette. *Je supprime cette virgule avec la 2e éd. et suivantes.*

---

72. « On ne *repand* pas une chose *à* quelqu'un » (Thomas-Lefebvre, p. 174).

73. Bernis avait dit :

> Ce grand astre dont la lumière
> Enflamme la voûte des cieux,
> Semble au milieu de sa carrière
> Suspendre son cours glorieux.
>
> (*Le Midi.*)

75. Saint-Lambert a été ranimé lui aussi par le soleil.

> O toi qui m'a rendu la pensée et les sens.
>
> (*Les Saisons*, I, 407.)

76. *Vertu*, au sens antique (*virtus*), conservé dans la langue de la botanique et de la médecine.

77. Baour Lormian (*Ossian*, Comala, p. 77) :

> La nuit descend : ses voiles sombres
> Enveloppent les flots glacés...

Voyez la note du v. 9.

78-83. Thème indiqué dans les *Nuits* (Young-Letourneur, N. XII, t. I, p. 244-246). « C'est avec la nuit que la pensée s'éveille. C'est au milieu des ténèbres que l'âme reçoit ses plus vives illuminations... Les passions se calment dans la paix du silence... Dans ces instants d'un calme parfait, l'âme commerce librement avec les Cieux et correspond avec Dieu. L'univers que nous devons étudier est au fond de nous-mêmes. L'âme y descend... L'athée dans la nuit soupçonne un Dieu, et l'homme de bien croit sentir sa présence. » Et plus loin : « Sa présence (de Dieu) agrandissait leur âme (de Platon, d'Aristote, de Cicéron, de Sénèque), et la remplissait d'espérances éternelles » (*Ibid.*, p. 250). Le thème est plus vague et plus lointain dans Chateaubriand : » Dans le calme de la nuit, je m'élance dans les espaces pour y trouver l'ordonnateur de tant de mondes » (*Génie*, I, vi, 1).

Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon ame, de plus près, adore ta présence;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.
  Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence:
Par-tout, à pleines mains, prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire;
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance, et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers ces ténèbres.
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore;
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins;
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins,

---

79. *1re, 2e, 9e éd.* desert], [et. *Je supprime cette virgule avec la 3e éd., 1849, 1860 et 1866.*

94. *8e, 1826, 1849, 1860* : ses [ténèbres. *1866* les [ténèbres.

---

83. Ce *jour intérieur* était connu des mystiques : « Une lumière intérieure de pure foi les mène (les Mages) plus sûrement que celle de l'Étoile » (Fénelon, *Entretiens affectifs...* Pour le jour de l'Épiphanie). Le premier mot de l'*Imitation* est : « Qui sequitur me non ambulat in tenebris, dicit Dominus. — Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres » (I, 1). De même sur la voix qui parle au-dedans de l'homme : « Audiam quid loquatur Dominus Deus in me » « J'entendrai ce que Dieu dit en moi » (*Ibid.*, III, 1).

Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon corps de pain, mon ame d'espérance;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens;
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein, à jamais, absorbe ma pensée.

---

101. Allusion au *Pater* « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. *Da nobis hodie panem nostrum quotidianum* ».

103. « Ce modificatif *éclipsé* va bien avec l'idée d'*ombre*, mais il ne va pas avec celle que présente le verbe *réchauffe* » (Thomas-Lefebvre, p. 327). Le critique demande *refroidi*. On reconnaît là une application rigoureuse à l'excès du principe, en soi excellent, de « la plus grande liaison des idées » dont Condillac faisait la règle suprême de l'art d'écrire.

105-106. Ces vers ont une certaine couleur panthéiste.

MÉDITATION TREIZIÈME

INVOCATION

NOTICE

On lit sur le feuillet de garde du carnet qui était en la possession de M. Émile Ollivier : « Donné le mardi 6 mai 1817 au moment de mon départ de Paris par J. C. — m. (morte) à 32 ans le jeudi 18 décembre 1817 — ô m. D. R. n (*ou* no) da V. S. (ô mon Dieu recevez nous dans votre sein) — *Souviens-toi de moi dans les cieux.* » Ces derniers mots sont le dernier vers de l'*Invocation* : leur inscription en cet endroit indique que la pièce a été faite pour J. C. L'hypothèse est confirmée par le manuscrit de Saint-Point (voyez l'appareil critique, p. 165). On peut aussi remarquer l'accord du ton de ces vers avec les mots écrits par Louis de Vignet sur le carnet de Julie : « Il est des femmes dont un seul regard prouve un Dieu et une vie à venir. Anges exilés sur la terre, on voit qu'elles y sont étrangères : c'est là qu'est la patrie de la vertu ! » (L. Séché, *le Roman de Lamartine*, p. 142).

Cette ressemblance même invite à dater les vers du premier séjour à Aix, vers le 20 octobre 1816. L'indication fournie par Lamartine qui prétend dans *Raphael* (in-12, p. 92) en avoir fait de ce genre en présence de Julie et de Vignet, est probablement exacte.

On pourrait, il est vrai, songer à une autre date, le début de janvier 1817, quand Lamartine a retrouvé Julie à Paris. En effet cette pièce est écrite dans le même ton que la lettre de Julie du mercredi (8 janvier) « Est-ce vous, Alphonse ? est-ce bien vous ?... Je me demande si ce n'est pas une apparition céleste que Dieu m'a envoyée, s'il me la rendra... ! » (Doumic, p. 21). Et plus loin (p. 22) : « Ne vous aimerai-je pas comme il (*Dieu*) le voudra, comme fils, comme ange et

---

N. C. — Titre. 2e *éd.* Quatorzième ; 9e Dix-septième ; *1849, 1860* Vingtième ; *1866*, XX.

comme frère ? » et dans une autre lettre (p. 30) « ... O mon ange ! si vous êtes tellement dans le ciel que vous repoussiez les passions de la terre, je me tairai, Alphonse ! ». Lamartine n'aurait-il pas renvoyé le thème à sa bien-aimée en le lui appliquant ? Peut-on fonder une conjecture sur ce rapprochement ?

Mais il serait également possible que Julie eût retourné les vers de on amant et que ses paroles fussent un écho.

Lamartine n'a pas commenté cette petite pièce en 1849, sans doute parce qu'il avait écrit dans *Raphael* : « Ces vers... mourront avec moi sans avoir été recueillis : premiers vers qui fussent sortis de mon cœur et non de mon imagination » (P. 92). Il s'est donc gardé, dans ses éditions, de les reconnaître et de les dater. Cette réserve ne se comprendrait pas si la pièce n'était pas de 1816.

INVOCATION

O toi qui m'apparus dans ce désert du monde,
Habitante du ciel, passagère en ces lieux !
O toi qui fis briller dans cette nuit profonde
    Un rayon d'amour à mes yeux ;

A mes yeux étonnés montre-toi tout entière,
Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin.
    Ton berceau fut-il sur la terre ?
    Ou n'es-tu qu'un souffle divin ?

N. C. — *Un manuscrit de cette pièce (mise au net avec correction) est à Saint-Point : je le désignerai par les lettres S.-P. Il porte en tête la dédicace : A Madame Ch....*

4. *S.-P.* rayon] d'espoir

6. *S.-P.* et ton sort : *le mot* et *a été biffé, et* sort *surchargé, pour donner place à la leçon définitive.*

8. *S.-P.* Nacquis-tu [d'un

N. L. — 1. Cf. *Isolement*, note au v. 34.

2. Cf. *Isolement*, note au v. 47.

6. « J'ignore encore quel est son nom dans les Cieux » (Young-Le Tourneur, *N. VIII*, t. I, p. 151). — Il ne faudrait pas conclure de ce vers que la pièce fut écrite aussitôt après la première rencontre de Lamartine et de Julie : les vers 4 et 21 prouvent que déjà ils s'aiment. La question n'a qu'un sens poétique et se rapporte au thème : *es-tu un ange ou une femme* ? elle n'implique pas que le poète demande à Mme Charles des renseignements sur « son nom » ni sur

Vas-tu revoir demain l'éternelle lumière ?
Ou dans ce lieu d'exil, de deuil, et de misère,
Dois-tu poursuivre encor ton pénible chemin ?
Ah ! quel que soit ton nom, ton destin, ta patrie,
Ou fille de la terre, ou du divin séjour,
    Ah ! laisse-moi, toute ma vie,
    T'offrir mon culte ou mon amour.

Si tu dois, comme nous, achever ta carrière,
Sois mon appui, mon guide, et souffre qu'en tous lieux,
De tes pas adorés je baise la poussière.

---

9. *S.-P.* Dois-tu [revoir] ce soir
10. *S.-P.* ces lieux
12. *S.-P.* ton sort [ton nom] et [ta
13. *1826, 1849, 1860, 1866 :* O [fille de la terre
16. *S.-P.* voyager sur la terre. — *9e éd.* : parmi [nous,] poursuivre...
17. *S.-P.* Sois] mon soutien
18. S.-P. De tes] (*mot illisible en surcharge,* piés, pas ?) révérés j'adore... *Le* p *du mot* poussière *est en surcharge sur une ou deux lettres que je n'ai pu distinguer.*

« son pays ». — Peut-être sous l'expression chrétienne et spirituelle, faut-il reconnaître un vieux cliché épique présent à toutes les imaginations des lettrés de l'âge classique. « Quel nom te donner, ô vierge ? tes traits ne sont pas d'une mortelle, et ta voix n'a pas un timbre humain : tu es une déesse ».

> O, quam te memorem, virgo ? namque haud tibi vultus
> Mortalis, nec vox hominem sonat : ô, dea certe.
> (Virgile, *Enéide,* I, 327-328.)

10. Cf. *Isolement,* note au v. 47.

15-18. On n'offre pas de *culte* aux anges. Mais dans le thème épique de l'antiquité, on promet un culte à l'apparition dont on doute si elle est une forme humaine ou divine. « Sois nous propice, qui que tu sois, et allège nos maux : mainte victime tombera par nos mains devant tes autels. »

> Sis felix, nostrumque leves quæcumque laborem...
> Multa tibi ante aras nostra cadet hostia dextra.
> (Virg., *Enéide,* I, 330, 334.)

Mais si tu prends ton vol, et si, loin de nos yeux,
Sœur des anges, bientôt tu remontes près d'eux,
Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre,
Souviens-toi de moi dans les cieux.

---

20. S.-P. (*Tu retournes*) Ange échappé du ciel, tu retournes

22. S.-P. *Tu retournes parmi tes frères* (*biffé et remplacé par la leçon définitive*). *Au-dessous de ce vers, S.-P. porte le mot* Fin.

---

20. Julie, dans ses lettres, appelle fréquemment Lamartine « mon ange, mon cher ange, ô mon ange » (Doumic, p. 21, 22, 23, 24, 30, etc.). C'est le langage de l'amour en ce temps-là.

MÉDITATION QUATORZIÈME

LA FOI

NOTICE

Lamartine cite les derniers vers de cette « Contemplation poétique » dans une lettre à Virieu du 11 août 1818, et dans une lettre à Mme de Raigecourt du 24 janvier 1819. Si les vers qu'il citait le 24 janvier 1819 étaient déjà vieux de six mois, peut-on affirmer que, lorsqu'il les transcrivait le 11 août 1818, ils étaient faits de la veille ou de la huitaine ? Cependant comme Lamartine dans la seconde lettre dit qu'il a fait le morceau *il n'y a pas longtemps*, on peut accepter l'hypothèse que la fin de la pièce n'est pas de beaucoup antérieure au 11 août 1818. Il est impossible de dire si à cette date toute la pièce était écrite. Il semble bien qu'elle le fût, lorsque le 24 janvier 1819 Lamartine annonçait à Mme de Raigecourt l'envoi de « quelques vers pris dans un morceau » qu'il avait fait sur ce sujet (la *conviction* religieuse). On peut admettre avec M. Maréchal que Lamennais et son *Essai sur l'indifférence* ont contribué à donner à ces vers leur accent.

M. Doumic a reconnu dans les vers 61-71 une impression du premier voyage d'Italie ; il a retrouvé dans une page d'un carnet conservé à Saint-Point l'origine de tout ce développement (Lamartine, *Carnet de voyage d'Italie*, p. p. R. Doumic, dans le *Correspondant*, 25 juillet 1908).

« Quel beau coup d'œil vous reste encore à Rome, le soir, au coucher du soleil, si vous venez vous asseoir sur l'élévation qui est derrière le Capitole, auprès de cinq colonnes superbes dont on découvre à présent la tête seule, et en face du Colisée dont le sommet est encor éclairé par le soleil couchant : que d'idées ne réveille pas cette

---

N. C. — (Titre). *2e éd.* Quinzième ; *9e* Dix-huitième ; *1849*, *1860* Vingt-unième ; *1866*, XXI.

magnificence dont il ne reste que les témoignages ! quel beau rêve on peut faire sur la grandeur, la beauté, la puissance de Rome antique ! avec quelle facilité on peut rebâtir toute cette immense étendue ! Voilà le plus bel amphithéâtre qu'aient pu bâtir les hommes, voilà les voûtes et les ruines du palais d'or de Néron ! A droite, voilà l'antique palais des Césars, à mes pieds le temple de la Concorde et l'arc de Septime Sévère, plus loin l'arc de Titus et celui de Constantin. A ma gauche s'ouvrent les trois superbes voûtes du temple de la Paix, qui disait autrefois le sort de l'univers. Ici c'est une belle colonne isolée qui semble pleurer ses sœurs, là une urne de fontaine antique, là le temple de Faustine, une foule d'autres ruines sont confondues dans les fabriques modernes. De singuliers accidents, des jeux bizarres du hasard, de sublimes contrastes frappent à chaque instant les yeux. Au milieu de tout cela circule une population nouvelle... »

Et un peu avant : « Je viens du Capitole. Ce n'est plus le Capitole, ce sont trois palais modernes et d'un goût plutôt brillant que beau. Où est le château, où sont les temples, où est la Roche tarpéienne ? Tout cela est encombré, caché, défiguré. Tout a changé de place. Les incendies, les éboulements, les tremblements de terre ont tout détruit, mais moins encore que la main des hommes... Souvent au milieu d'un petit temple moderne, sans noblesse et sans grandeur,... une belle et simple colonne isolée élève encore sa tête superbe... »

Il est d'ailleurs probable que l'imagination juvénile de Lamartine était guidée dans la visite de Rome par *Corinne* (IV, 4) où le motif descriptif est indiqué.

LA FOI

O néant ! ô seul Dieu que je puisse comprendre !
Silencieux abyme où je vais redescendre,
Pourquoi laissas-tu l'homme échapper de ta main ?
De quel sommeil profond je dormois dans ton sein !
Dans l'éternel oubli j'y dormirois encore ;
Mes yeux n'auroient pas vu ce faux jour que j'abhorre,
Et dans ta longue nuit, mon paisible sommeil
N'aurait jamais connu ni songes, ni réveil.

N. L. — 1. Louis Racine, *La religion*, ch. I, v. 264 et 266 :

> Grand Dieu !...
> Fallait-il pour si peu m'appeler du néant ?

Le *néant* est aussi du vocabulaire de Lamennais (Maréchal, p. 63-64). Cf. aussi Milton, note au vers 13.

2. « Ce muet abîme » (L. Racine, *La Religion*, ch. II, v. 143).

3. L'expression est familière à Lamartine : cf. l'*Homme*, v. 138, et le *Désespoir*, v. 80.

4 et 7-8. L'image de la naissance assimilée à un réveil, avec les deux rimes *réveil* et *sommeil*, est dans Louis Racine, *La Religion*. ch. I, v. 53-54 et 60-61.

5. « Maintenant je dormirais dans le silence, et je reposerais dans mon sommeil... avec le fruit avorté dans le sein de sa mère, avec l'enfant qui n'a pas vu le jour » (*Job*, III. 13 et 16 ; I, II, 618. Genoude). « Pourquoi m'avez-vous tiré du sein de ma mère ? » (*Ibid.*, X, 18 ; Genoude, I, II, 623 : cf. les v. 3-4).

— Mais puisque je naquis, sans doute il falloit naître.
Si l'on m'eût consulté, j'aurois refusé l'être.
Vains regrets ! le destin me condamnoit au jour,
Et je vins, ô soleil ! te maudire à mon tour.
— Cependant, il est vrai, cette première aurore,
Ce réveil incertain d'un être qui s'ignore,
Cet espace infini s'ouvrant devant ses yeux,
Ce long regard de l'homme interrogeant les cieux,
Ce vague enchantement, ces torrents d'espérance,
Éblouissent les yeux au seuil de l'existence.
Salut, nouveau séjour où le temps m'a jeté !

---

12. *8e, 9e éd., 1826, 1849, 1860, 1866* : viens

---

10. Cf. le *Désespoir*, v. 62 et la note, et les vers de Baour Lormian cités p. 97.

13. Lamartine se refuse à employer le lieu commun de Lucrèce et de Pline que Bossuet (*Élévations sur les Mystères*) et Louis Racine (*La Religion*, ch. I, v. 7-10 et 61-66) avaient adapté à l'instruction chrétienne, et que Chênedolié avait encore repris (*Génie de l'Homme*, ch. III, p. 86). Il ne veut pas représenter l'homme jeté sur la terre nu, pleurant, éprouvant dès la naissance l'amertume de vivre : il sent la joie d'être, la beauté de la lumière, la douceur de sentir et de désirer. Lucrèce et ceux qui l'ont suivi voient l'existence objectivement, en hommes qui pensent. Lamartine la prend du point de vue subjectif de la jeunesse qui vit et sent. La vie est triste à l'expérience ; mais le monde est beau, et la sensation de vivre est délicieuse. — Les vers de Lamartine font souvenir (est-ce par hasard ?) du récit d'Ève dans Milton (*Paradise Lost*, IV, trad. Chateaubriand, p. 149) :

That day I oft remember when from sleep
I first awaked.....

« Souvent je me rappelle ce jour où je m'éveillai du sommeil pour la première fois ; je me trouvai posée à l'ombre sur les fleurs, ne sachant, étonnée, ce que j'étais, où j'étais, d'où et comment j'avais été portée là... »

19. Ici encore on pense à Milton :

Hail, holy Light ! offspring of Heaven first born !...

« Salut Lumière sacrée, fille du Ciel, née la première » (*Paradise Lost*, III, tr. Chateaubriand, p. 99).

Globe, témoin futur de ma félicité !
Salut, sacré flambeau qui nourris la nature !
Soleil, premier amour de toute créature !
Vastes cieux, qui cachez le Dieu qui vous a faits !
Terre, berceau de l'homme, admirable palais !
Homme, semblable à moi, mon compagnon, mon frère !
Toi plus belle à mes yeux, à mon ame plus chère !
Salut, objets, témoins, instruments du bonheur !
Remplissez vos destins, je vous apporte un cœur....
— Que ce rêve est brillant ! mais, hélas ! c'est un rêve.
Il commençoit alors ; maintenant il s'achève.
La douleur lentement m'entr'ouvre le tombeau :
Salut, mon dernier jour ! sois mon jour le plus beau !
J'ai vécu ; j'ai passé ce désert de la vie,

---

27. *1836, 1849, 1860, 1886* : de [bonheur

21-22. Cf. l'*Hymne au soleil*, v. 22-25.

23. Cf. l'*Immortalité*, v. 113, et la note.

24. Comparez, pour le rythme et l'effet de l'épithète, Gilbert, *Ode imitée de plusieurs psaumes* :

Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature !

27. *Objets* = le monde extérieur, mais en particulier la femme ; *témoins* = les autres hommes, et aussi le monde extérieur ; *instruments* = les sens et les passions.

33. « J'ai vécu » : Lamartine a 28 ans. En réalité il ne faut pas voir ici une confidence ; ce « moi » est collectif et symbolique. La personnalité poétique qui se manifeste, est une personnalité humaine, qui exprime l'expérience humaine. Le jeune homme qui écrit ce vers, « a vécu » assez pour vérifier le lieu commun pessimiste, et il se met dans l'attitude d'un homme qui aurait réellement fini de vivre, pour prononcer la condamnation définitive de la vie. On saisit bien ici comment ce qu'on appelle l'individualisme lyrique n'est souvent qu'une forme : l'expression individuelle équivaut alors à l'expression universelle des classiques ; elle a un contenu analogue ; et *je* signifie *l'homme*. — *Ce désert de la vie* : l'expression est de Lamennais, *l'aride désert de la vie* (*Essai sur l'indifférence*, I, 228, p. 66).

Où toujours sous mes pas chaque fleur s'est flétrie ;
Où toujours l'espérance, abusant ma raison,
Me montroit le bonheur dans un vague horizon ;
Où du vent de la mort les brûlantes haleines
Sous mes lèvres toujours tarissoient les fontaines.
Qu'un autre, s'exhalant en regrets superflus,
Redemande au passé ses jours qui ne sont plus,
Pleure de son printemps l'aurore évanouie,
Et consente à revivre une seconde vie :
Pour moi, quand le destin m'offriroit à mon choix
Le sceptre du génie, ou le trône des rois,
La gloire, la beauté, les trésors, la sagesse,
Et joindrait à ses dons l'éternelle jeunesse,
J'en jure par la mort ; dans un monde pareil,
Non, je ne voudrois pas rajeunir d'un soleil.

Mais on a vu tout à l'heure, en 1816 ou 1817 (avant que l'*Essai*, annoncé seulement le 20 décembre 1817 au *Journal de la Librairie*, eût été publié), la même expression (*désert du monde*) au vers 1 de l'*Invocation*. — Le thème des vers 33-38 est celui qui est traité dans la *Ire Nuit* (Young-Letourneur, t. I, p. 8-13, 18-19). Mais il est aussi dans Bossuet : voyez plus loin.

34. « De temps en temps [on rencontre des] objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent, etc... On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir » (Abrégé d'un sermon prêché à Meaux le jour de Pâques ; *Œuvres de Bossuet*, Versailles, 1816, t. XIII, p. 688).

39-41. « Je déplore les richesses évanouies de mes premières années ; je gémis sur les débris épars de mon bonheur... ; et chacun de mes plaisirs passés enfonce un trait dans mon cœur » (Young-Letourneur, *N. 1*, t. I, p. 13). — Pour le mouvement de la période, comparez l'*Immortalité*, vers 77-94.

42. Voltaire, *Poème sur le désastre de Lisbonne*, v. 125.

Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître.

« On trouve difficilement une personne qui voulût recommencer la même carrière et repasser par les mêmes événements » (*Note de Voltaire*).

Je ne veux pas d'un monde où tout change, où tout passe ;
Où, jusqu'au souvenir, tout s'use et tout s'efface ;
Où tout est fugitif, périssable, incertain ;
Où le jour du bonheur n'a pas de lendemain !
— Combien de fois ainsi, trompé par l'existence,
De mon sein pour jamais j'ai banni l'espérance !
Combien de fois ainsi mon esprit abattu
A cru s'envelopper d'une froide vertu,
Et, rêvant de Zénon la trompeuse sagesse,
Sous un manteau stoïque a caché sa foiblesse !
Dans son indifférence un jour enseveli,
Pour trouver le repos il invoquoit l'oubli.

---

59. *1re, 2e, 3e, 9e éd* indifférence], [un. . *Je supprime avec 1849, 1860, 1866, cette virgule aussi contraire au sens qu'au rythme. On pourrait la maintenir, en mettant une seconde virgule après* jour ; *mais le vers y perdrait sa coulante continuité.*

---

49. « Tout passe et ne laisse après soi que le dégoût, le regret... On jouit peu de ce qui échappe ou peut échapper à chaque instant » (Lamennais, *Essai sur l'Indifférence*, t. I, p. 235, 237 ; Maréchal, p. 67). Il est possible que Lamennais ait ravivé chez Lamartine le sentiment de cet antique état de sensibilité chrétienne. Mais on en trouvait l'expression partout.

Pourquoi perdre le jour qui passe
Pour un autre qui doit passer.
(J.-B. Rousseau, *Odes*, II, XII.)

« Vanitas est diligere quod cum omni celeritate transit, et illuc non festinare ubi sempiternum gaudium manet. — Quelle vanité d'aimer ce qui passe si rapidement, et de ne pas se hâter vers l'endroit où réside la joie éternelle » (*Imitation*, I, I). « Mes jours sont plus rapides qu'un coursier ; ils ont fui et n'ont pas vu le bonheur. Ils ont passé comme le vaisseau qui fend les mers... Je suis las de la vie » (*Job*, IX, 25 ; X, 1 ; Genoude, I, II, 622-623). — Comparez enfin aux vers 49-52 ce passage d'Young-Letourneur : « Qui aurait voulu naître dans ce monde fantastique dont les plaisirs, s'il y en a,... durent si peu, et meurent pour ne jamais renaître ; dans un monde qui... ne renferme rien de réel, où l'être n'est qu'une ombre, le sentiment qu'un rêve... » (*N. XI*, Notes, t. I, p. 225).

55-60. Lamennais nomme Zénon avec Épicure (*Essai*, t. I, p. 238 ;

Vain repos ! faux sommeil ! — Tel qu'au pied des collines
Où Rome sort du sein de ses propres ruines,
L'œil voit dans ce chaos, confusément épars,
D'antiques monuments, de modernes remparts,
Des théâtres croulants, dont les frontons superbes
Dorment dans la poussière ou rampent sous les herbes,
Les palais des héros par les ronces couverts,
Des dieux couchés au seuil de leurs temples déserts,
L'obélisque éternel ombrageant la chaumière,
La colonne portant une image étrangère,
L'herbe dans les forum, les fleurs dans les tombeaux,
Et ces vieux panthéons peuplés de dieux nouveaux ;
Tandis que, s'élevant de distance en distance,
Un foible bruit de vie interrompt ce silence :
Telle est notre ame, après ces longs ébranlements ;
Secouant la raison jusqu'en ses fondements,
Le malheur n'en fait plus qu'une immense ruine
Où comme un grand débris le désespoir domine !
De sentiments éteints silencieux chaos,
Éléments opposés, sans vie et sans repos,

Maréchal, p. 68). Mais depuis la Renaissance, et dès l'antiquité, Épicure et Zénon sont comme les deux pôles de la sagesse humaine. Le rapprochement qui suit est plus séduisant. « Mais quand elle (l'âme) vient bientôt à s'apercevoir de son erreur,... elle tombe dans une tristesse profonde ; irritée contre l'espérance, elle... cherche... dans la stupeur qui suit les longues souffrances, une image du repos... vaine ressource ! la maladie va croissant » (*Ibid.*, t. I, p. 235 ; Maréchal, 68).

66. « L'*herbe* est poétique, prononce Mme de Genlis ; les *herbes* ne le sont pas, parce qu'au pluriel elles rappellent l'usage journalier qu'on en fait dans les cuisines » (L'*Intrépide*, p. 74).

78. On reconnaît ici une imitation renversée et effacée de la fameuse comparaison de Chateaubriand. « Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève par intervalles dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée » (*René*, p. 77).

Restes de passions par le temps effacées,
Combat désordonné de vœux et de pensées,
Souvenirs expirants, regrets, dégoûts, remords.
Si du moins ces débris nous attestoient sa mort!
Mais sous ce vaste deuil l'ame encore est vivante;
Ce feu sans aliment soi-même s'alimente;
Il renaît de sa cendre, et ce fatal flambeau
Craint de brûler encore au-delà du tombeau.
Ame! qui donc es-tu? flamme qui me dévore,
Dois-tu vivre après moi? dois-tu souffrir encore?
Hôte mystérieux, que vas-tu devenir?
Au grand flambeau du jour vas-tu te réunir?
Peut-être de ce feu tu n'es qu'une étincelle,
Qu'un rayon égaré, que cet astre rappelle.
Peut-être que, mourant lorsque l'homme est détruit,
Tu n'es qu'un suc plus pur que la terre a produit,
Une fange animée, une argile pensante...
Mais que vois-je? à ce mot, tu frémis d'épouvante:
Redoutant le néant, et lasse de souffrir,
Hélas! tu crains de vivre et trembles de mourir.
— Qui te révélera, redoutable mystère?
J'écoute en vain la voix des sages de la terre:
Le doute égare aussi ces sublimes esprits,
Et de la même argile ils ont été pétris.

---

81. *8e éd., 1826, 1849, 1860, 1866* : des [passions.
83. *11e éd., 1826, 1849, 1860, 1866* : remord.

86-87. L'âme est un *feu*, un *flambeau*, dans Louis Racine, *La Religion*, II, ch. v, v. 154 et 163.

93. C'est l'hypothèse stoïcienne.

95-98. Hypothèse épicurienne, ou matérialisme moderne.

103. Rousseau (*Emile*, p. 312) insiste sur ces doutes et contradictions des sages. De même Louis Racine (*La Religion*, ch. II, v. 351-436).

Rassemblant les rayons de l'antique sagesse,
Socrate te cherchoit aux beaux jours de la Grèce;
Platon à Sunium te cherchoit après lui;
Deux mille ans sont passés, je te cherche aujourd'hui;
Deux mille ans passeront, et les enfants des hommes
S'agiteront encor dans la nuit où nous sommes.
La vérité rebelle échappe à nos regards,
Et Dieu seul réunit tous ses rayons épars.
— Ainsi, prêt à fermer mes yeux à la lumière,
Nul espoir ne viendra consoler ma paupière :

---

112. *1860* Dieu seul] en [réunit tous] les fragments [épars.
113. *1860.* les [yeux

---

107. « Platon à Sunium » peut bien avoir été suggéré par le *Voyage du jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélemy (ch. LIX, éd. Hachette, t. II, p. 342-343) que tout jeune Français de ce temps avait lu. Anacharsis et ses amis d'Athènes sont au cap Sunium par un temps d'orage, au coucher du soleil. On cause de l'origine et du gouvernement du monde, de l'existence des dieux. « Nous nous égarions dans nos idées et nous conjurions Platon de les rectifier. Il était dans un recueillement profond... A la fin, pressé par nos prières et par les vérités qui l'agitaient intérieurement, il s'assit sur un siège rustique, et nous ayant fait placer à ses côtés, il commença par ces mots : Faibles mortels que nous sommes! est-ce à nous de pénétrer les secrets de la Divinité? etc... »

112. « L'auteur devait dire :

Dieu seul *en* réunit tous les rayons épars. »

(Thomas-Lefebvre, p. 75). L'usage classique l'exigerait en effet, et la netteté y gagnerait. L'éditeur de 1860 l'a compris.

114. « La philosophie ravit à la vertu jusqu'à l'espérance... (Lamennais, *Essai sur l'indifférence,* I, 344; Maréchal, 72). Louis Racine, *La Religion,* ch. II, v. 413-414, disait d'Aristote :

Que me fait sa morale et tout son vain savoir,
S'il me laisse mourir sans un rayon d'espoir?

Mais il remerciait Platon (*Ibid.*, v. 435) de lui avoir donné l'*espérance.* La philosophie déiste, de Platon à Voltaire, invitait à l'espérance. Il est donc possible que Lamartine cède ici à la suggestion de Lamennais, qui ne veut voir que la philosophie négative et matérialiste.

Mon ame aura passé sans guide et sans flambeau
De la nuit d'ici-bas dans la nuit du tombeau,
Et j'emporte au hasard, au monde où je m'élance,
Ma vertu sans espoir, mes maux sans récompense.
Réponds-moi, Dieu cruel! S'il est vrai que tu sois,
J'ai donc le droit fatal de maudire tes lois!
Après le poids du jour, du moins le mercenaire
Le soir s'assied à l'ombre, et reçoit son salaire:
Et moi, quand je fléchis sous le fardeau du sort,
Quand mon jour est fini, mon salaire est la mort.
. . . .
. . . .

— Mais tandis qu'exhalant le doute et le blasphème,
Les yeux sur mon tombeau, je pleure sur moi-même,
La foi se réveillant, comme un doux souvenir,
Jette un rayon d'espoir sur mon pâle avenir,
Sous l'ombre de la mort me ranime et m'enflamme,
Et rend à mes vieux jours la jeunesse de l'ame.
Je remonte aux lueurs de ce flambeau divin,
Du couchant de ma vie à son riant matin;
J'embrasse d'un regard la destinée humaine;
A mes yeux satisfaits tout s'ordonne et s'enchaîne;
Je lis dans l'avenir la raison du présent;

123. « ... ployer sous le fardeau de ces temps effroyables » (Lamennais, *Essai sur l'indifférence*, I, 223; Maréchal, 72). Qu'y a-t-il à conclure de cette rencontre, sinon que les deux écrivains parlent la même langue?

125. *Exhaler*, selon Thomas-Lefebvre, p. 67, ne peut se dire d'une personne. C'est restreindre beaucoup le droit de créer des sens figurés.

127. Est-ce une confidence personnelle? est-ce une méthode générale pour retrouver la foi? Il est probable que lorsque Lamartine a fortement le désir de la foi, il essaie de ressaisir et de ranimer ses impressions d'enfance.

130. Cf. la note au vers 33.

133-135. C'est l'argument traditionnel. Il est chez Pascal (tout

L'espoir ferme après moi les portes du néant,
Et rouvrant l'horizon à mon ame ravie,
M'explique par la mort l'énigme de la vie.
  Cette foi qui m'attend au bord de mon tombeau,
Hélas! il m'en souvient, plana sur mon berceau.
De la terre promise immortel héritage,
Les pères à leurs fils l'ont transmis d'âge en âge.
Notre esprit la reçoit à son premier réveil,
Comme les dons d'en haut, la vie et le soleil;
Comme le lait de l'ame, en ouvrant la paupière,
Elle a coulé pour nous, des lèvres d'une mère;
Elle a pénétré l'homme en sa tendre saison;
Son flambeau dans les cœurs précéda la raison.
L'enfant, en essayant sa première parole,
Balbutie au berceau son sublime symbole,
Et, sous l'œil maternel germant à son insu,
Il la sent dans son cœur croître avec la vertu.
  Ah! si la vérité fut faite pour la terre,
Sans doute elle a reçu ce simple caractère;
Sans doute dès l'enfance offerte à nos regards,

---

s'éclaire par la chute et la Rédemption); il est chez Bossuet (*sermon sur la Providence*; *sermon sur la Mort*); il est chez Louis Racine (*la Religion*, ch. II, v. 467-503; ch. III, v. 149-156). Rien n'indique que Lamennais ait agi ici autrement que par des impressions générales.

141. Ce n'est pas ici l'expression biblique. *Psaumes*, LXXVIII, 71; LXXIX, 1. Le sens de Lamartine est différent, et conforme à l'acception commune du mot français.

142. Il faudrait *transmise*. Lamartine, pourrait-on dire, fait accorder le participe avec l'apposition *héritage*: il faut donc dans *l'* voir *le* (cet héritage) et non *la* (la foi). Cependant on lit bien *la* aux v. 143 et 152; *elle* aux v. 146-147. Il est impossible de supposer *le* au v. 142, sans jeter dans le développement une confusion plus grave que la faute d'accord du participe.

146-152. Cf. le *Manuscrit de ma mère*, p. 88, 110, 114, 116 (Alphonse lisant les *Confessions* de Saint-Augustin en 1802), p. 143, 145, etc...; et les *Confidences*, p. 81-94.

Dans l'esprit par les sens entrant de toutes parts,
Comme les purs rayons de la céleste flamme
Elle a dû dès l'aurore environner notre âme,
De l'esprit par l'amour descendre dans les cœurs,
S'unir au souvenir, se fondre dans les mœurs;
Ainsi qu'un grain fécond que l'hiver couvre encore,
Dans notre sein long-temps germer avant d'éclore,
Et quand l'homme a passé son orageux été,
Donner son fruit divin pour l'immortalité.
Soleil mystérieux! flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière,
Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur.
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur!
Hélas! je n'ai que toi; dans mes heures funèbres,
Ma raison qui pâlit m'abandonne aux ténèbres;

165-176. *La Correspondance nous donne deux versions de la fin de cette pièce* (T. I, p. 327, 11 août 1818; t. II, p. 8, 24 janvier 1819). *Elles ne diffèrent entre elles et du texte imprimé que par quelques variantes de peu d'importance. Je les appelle Co* (1) et *Co* (2).

165. *Co* (2) Mystérieux soleil.

169. *Co* (1) dans] ces [heures; *Co* (2) *donne* mes [heures. *Mais dans Co* (2), *aucune ponctuation ne sépare les mots* toi *et* dans; *ainsi l'hémistiche final est rattaché au commencement du vers, et non au vers suivant, comme dans Co* (1) *et dans les imprimés. Est-ce seulement un caprice de lecture de l'éditeur?*

170. *Co* (1): qui] décroît.

159-160. « L'intelligence est le principe de l'amour... L'amour dérive de l'intelligence » (Lamennais, *Essai sur l'indifférence*, I, 223; Maréchal, 75).

165. Cf. l'*Isolement*, vers 38. — Les images de ce morceau sont des renouvellements d'images traditionnelles.

> La Foi, fille du ciel, devant moi se présente :
> « Viens, dit-elle, suis-moi. L'éclat que je fais luire,
> Quand tu baisses les yeux, suffit pour te conduire.
> Est-ce le temps de voir, que le temps de la nuit?
> En attendant le jour,.....
> (L. Racine, *La Religion*, ch. v, v. 14 et suiv.)
>
> ... Son flambeau (de la raison) s'unit au flambeau de la Foi.
> (*Ibid.*, ch. v, v. 415.)

Cette raison superbe, insuffisant flambeau,
S'éteint comme la vie aux portes du tombeau ;
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière !
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière ;
Tiens-moi lieu du soleil que je ne dois plus voir,
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir.

---

175. *Co* (1) : que je ne] vais [plus

Les ténèbres jamais ne te pourront comprendre :
L'aveugle environné de l'astre qui nous luit,
Couvert de ses rayons, est toujours dans la nuit.
(*Ibid.*, ch. v, v. 430-432.)

Qui m'instruira de Dieu, si ce n'est Dieu lui-même ?
Dans un sombre nuage il veut s'envelopper :
Mais il est un rayon qu'il en laisse échapper.
(*Ibid.*, ch. vi, 4-6.)

Flambeau, jour, nuit, soleil, nuage, rayon, etc., ces images sont ici comme les éléments, l'alphabet de l'écriture poétique.

175. Parce que, selon la fiction du poème, il est au terme de sa vie.

MÉDITATION QUINZIÈME

LE GOLFE DE BAYA

NOTICE

La note de Lamartine au vers 48 et le Commentaire datent cette pièce de 1813 : on verra plus loin pourquoi la note du poète ne doit pas être acceptée sans examen : d'ailleurs Lamartine a pu écrire sa pièce après 1813 tout en la rapportant à son voyage d'Italie. Dans la *Correspondance*, c'est à Beauvais que les souvenirs d'Italie commencent à travailler Lamartine (Lettre du 26 juillet 1814, *Corr.*, t. I, p. 230). Il fait à Paris des *élégies amoureuses* (1814, *Corr.*, t. I, p. 240). D'autre part *Le Golfe de Baïa* est voisin par l'inspiration de la Méditation *à Elvire* qui peut dater de 1816, et n'est pas sans doute antérieure à 1815 (Voyez l'Introduction, p. XXI-XXV, et la Notice de la pièce, p. 295). On peut donc placer cette Méditation entre 1814 et 1816.

M. Yvon Delbos, élève de l'école Normale supérieure, a supposé ingénieusement que c'était à Narnier en 1815, devant le lac Léman, que ces souvenirs du golfe de Naples s'étaient réveillés chez Lamartine (*Mémoires inédits*, p. 328-350). On trouve en effet dans la Méditation des impressions qui s'expliqueraient bien ainsi : les 45 premiers vers conviennent aussi bien au lac Léman qu'au golfe de Naples. Lamartine aurait rêvé ici comme dans l'*Isolement*, en prolongeant les images et sensations actuelles par un rappel d'images et de sensations intérieures. Mais on a vu que dès Beauvais, et dès 1814, ces images hantaient le poète. Je croirais seulement que le *Golfe de Baïa* a précédé quelque peu la *Méditation à Elvire* : Graziella n'y paraît pour ainsi dire point, et il semble que Graziella n'a existé poétiquement pour Lamartine

---

N. C. — Titre. *2e éd.* Dix-septième ; *9e* Vingt-unième ; *1849*, *1860* Vingt-quatrième ; *1866*, XXIV.

qu'à partir de l'été de 1815 : ce n'est pas le golfe de Naples, c'est la Napolitaine dont l'image ne s'est pas réveillée avant le séjour à Narnier (*Introd.*, p. XXIII) ; je restreindrais donc ma conjecture sur la date du *Golfe de Baya* aux années 1814 et 1815.

Cette pièce est comme une première épreuve *du Lac*, dans une forme élégiaque plus classique et moins lyrique. Il faut en rapprocher outre la Méditation *à Elvire*, les XIe et XIIe pièces des *Nouvelles Méditations* (*Élégie, Tristesse*) ; mais le *Premier regret* des *Harmonies* et le fragment des *Novissima verba* qui se rapporte à Graziella, sont d'une autre époque et d'une autre inspiration.

Le thème de la promenade en barque entre dans la littérature française par J.-J. Rousseau (*Nouvelle Héloïse*, IV, 17 ; *Rêveries du Promeneur solitaire*, V). On le retrouve, entre autres dérivés, dans les *Martyrs* (l. V) et dans *Corinne* (XIII, 5), où le golfe de Naples est justement le cadre de la description. Les suggestions littéraires, ici encore, ramenaient le poète à rappeler ses sensations personnelles (cf. le *Passé*, dans les *Nouvelles Méditations*, Combien de fois près du rivage, etc.).

La *Correspondance* nous montre le jeune homme allant à Baïa le 9 et le 29 décembre 1811 (t. I, p. 190 et 193). Il était arrivé à Naples le 1er décembre (*Carnet de Voyage*, archives de Saint-Point) ; il y était encore le 22 janvier 1812 (*Corr.*, I, 197).

Dans la strophe cinquième, il faut distinguer quatre éléments : la rêverie devant la nature (*la mer*), le soir ; la méditation sur les *ruines* ; l'attitude expressive de la rêverie et de la méditation (*s'assied*) ; enfin la substitution à l'individu qui rêve d'une abstraction personnifiée (*la Mélancolie*).

La rêverie du soir devant la nature pénètre dans la littérature avec J. J. Rousseau (entre autres passages, *Rêveries*, V, au bord du lac de Bienne). On la trouve comme une habitude des âmes chez Mme Roland (lettre à Mlle Cannet du 16 juillet 1776, au bord de la Seine), chez le Prince de Ligne (lettre à Mme de Coigny, 1787, au bord de la mer Noire).

La méditation sur les ruines, préparée par Bernardin de Saint-Pierre (*Études sur la nature*, XII), et par les tableaux d'Hubert Robert, devient classique avec l'ouvrage de Volney (ch. I, ruines de Palmyre).

Volney dessine en même temps l'attitude expressive de la rêverie « Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux... Je m'assis sur le tronc d'une colonne, et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert (immensité équivalente aux *mers* de Lamartine), tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde ».

Voyez encore une variante du thème de la méditation rêveuse dans Chateaubriand (*René*, p. 77).

Enfin la représentation allégorique est fixée par Legouvé dans son Poème de la *Mélancolie* (Potez, p. 351 ; *Petits poètes*, II, 644) :

Ah ! si l'art à nos yeux veut tracer ton image,
Il doit peindre une vierge, assise sous l'ombrage,
Qui rêveuse, et livrée à de vagues regrets,
Nourrit au bruit des flots un chagrin plein d'attraits...

Thiessé, dans la *Revue Encyclopédique* (cf. p. CIII), notait ici un « larcin » de Lamartine, et citait le « morceau admirable de La Harpe » :

C'est là, c'est dans l'obscurité,
Que fuyant le tumulte et dans soi recueillie
Vient s'asseoir la Mélancolie
Pour y rêver en liberté.

Avant eux, Pope avait dessiné la même image (Potez, p. 38) : « La noire Mélancolie siège, et jette autour d'elle un silence semblable au trépas... »

Sous la forme générale de l'allégorie, Lamartine rappelle peut-être des impressions de son voyage d'Italie. « Je suis arrivé (à Rome) la nuit du 1er novembre ; il faisait le plus beau clair de lune... Le plus parfait silence régnait dans tous les environs déserts de cette belle et triste ville ; à droite et à gauche j'apercevais quelques débris de temples ou de palais, quelques fûts de colonnes renversés, et partout l'image effrayante et sublime d'une grandeur qui n'est plus » (*Carnet de voyage de Lamartine*, archives de Saint-Point). Les expressions *palais* et *temples déserts*, *au penchant des collines*, conviennent tout à fait à Rome.

Qui sont les » indignes Césars » du vers 48 ? Dans la 3e édition, Lamartine, averti sans doute qu'on pouvait faire de ce vers une application fâcheuse pour un attaché à l'ambassade française de Naples, mit une note pour indiquer que « ceci était écrit en 1813 ». Ainsi les *indignes Césars* sont Murat, roi de Naples, Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, et surtout Napoléon qui a réuni Rome à l'Empire français depuis 1808. *Indignes* étonne : l'épithète conviendrait mieux à Ferdinand IV et aux princes rétablis depuis 1814. Cependant les *Confidences* (VII, III-V, p. 144-146) confirment l'application aux maîtres de 1813 : le mot de *Césars*, sans nul doute, convient mieux à la famille Bonaparte qu'aux dynasties légitimes, et surtout paraît difficile à appliquer au pape, sous la main duquel Rome a été replacée. Il fallait évidemment que Lamartine fixât une date antérieure à 1814 : c'était pour lui le seul moyen d'empêcher qu'on ne soupçonnât une allusion libérale dans ses vers. Il est d'ailleurs possible que, s'il a écrit cette pièce en 1814-1816, il se soit reporté en esprit au temps où il visitait l'Italie. Il avait reçu vivement l'impression de

la dégradation de la population romaine. On lit dans le *Carnet* auquel j'ai déjà fait des emprunts :

« Au milieu de tout cela circule une population nouvelle, diamétralement opposée à l'ancienne ; les hommes dans cet étonnant paysage ont plus encor changé que les édifices, on ne retrouve plus de traces du caractère romain sur les bords du Tibre, et tout y est mort, jusqu'à ce fier orgueil républicain qui s'est changé en une vile et servile vanité, le seul trait prononcé du caractère romain. »

Est-il nécessaire, enfin, de supposer que Lamartine vise exclusivement tels ou tels Césars ? n'est-ce pas la servitude de l'Italie moderne qu'il dénonce en général, sans distinguer entre les Bonaparte et les Bourbons ? Le thème de l'Italie esclave et dégénérée est partout : dans *Corinne* (IV, 3, avec citations d'Alfieri ; et VI, 3), dans Parny (II, 369) :

Des marbres dispersés l'antique majesté,
Monuments de la liberté,
Au milieu d'un peuple d'esclaves...

LE GOLFE DE BAYA, PRÈS DE NAPLES

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir !
Vois-tu le volage zéphyr
Rider, d'une haleine insensible,
L'onde qu'il aime à parcourir !
Montons sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords.

Loin de nous déjà fuit la rive.
Tandis que d'une main craintive
Tu tiens le docile aviron,

N. C. — Titre. *Les 8e, 10e éd. et suiv. suppriment les mots* près de Naples

---

N. L. — 3. Chênedollé (*Génie de l'Homme*, ch. II, p. 56) :

> Phœbé s'y réfléchit (dans les eaux) et le zéphyr volage
> Caresse tour à tour et brise son image.

L'épithète relève de l'art du XVIIIe siècle par sa signification mythologique.

9. Cf. le dernier vers de la pièce intitulée *Élégie* (*Nouvelles Méditations, XI*).

12. Il est difficile de croire que ce *docile aviron* soit autre chose qu'un *gouvernail* ; et si l'on veut décharger Lamartine du crime d'impropriété, on pourra croire que la barque se gouverne à la godille.

Courbé sur la rame bruyante
Au sein de l'onde frémissante
Je trace un rapide sillon.

Dieu ! quelle fraîcheur on respire !
Plongé dans le sein de Thétis,
Le soleil a cédé l'empire
A la pâle reine des nuits.
Le sein des fleurs demi-fermées
S'ouvre, et de vapeurs embaumées
En ce moment remplit les airs ;
Et du soir la brise légère
Des plus doux parfums de la terre
A son tour embaume les mers.

Quels chants sur ces flots retentissent?
Quels chants éclatent sur ces bords?
De ces deux concerts qui s'unissent
L'écho prolonge les accords.

---

17. *1826, 1849, 1860, 1866* : Téthys.
28. *1849, 1860, 1866* doux [concerts.

13-14. « Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver... Le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous... (J.-J. Rousseau, *Nouvelle Héloïse*, IV, 17 ; cf. *Le Lac*, v. 14-16).

16. Les éditions qui donnent *Téthys* ont raison. Mais Lamartine a probablement confondu les deux divinités marines en une seule, qui est pour lui la mère d'Achille.

19. « La reine des nuits » est dans Baour-Lormian, *Ossian*, Hymne du soir. La « reine des ombres » de l'*Isolement* (v. 11) est une variante de cette expression.

20-25. « Corinne et lord Nelvil se promenèrent lentement et avec délices dans la campagne (de Naples). Chaque pas, en pressant les fleurs, faisait sortir des parfums de leur sein » (Mme de Staël, *Corinne*, XI, 1).

26. La musique complète le tableau : Chateaubriand fait chanter Atala sur le Tennessee (cf. *Le Lac*, v. 17), comme il fait chanter Velleda sur le lac armoricain (*Les Martyrs*, l. IX). Mme de Staël

N'osant se fier aux étoiles,
Le pêcheur, repliant ses voiles,
Salue, en chantant, son séjour.
Tandis qu'une folle jeunesse
Pousse au ciel des cris d'allégresse,
Et fête son heureux retour.

Mais déjà l'ombre plus épaisse
Tombe et brunit les vastes mers;
Le bord s'efface, le bruit cesse,
Le silence occupe les airs.
C'est l'heure où la mélancolie
S'asseoit pensive et recueillie
Aux bords silencieux des mers,
Et, méditant sur les ruines,
Contemple au penchant des collines
Ce palais, ces temples déserts.

---

41. *10e éd., 1826, 1849, 1860, 1866* : s'assied

---

met des *instruments à vent* dans un bateau qui suit la barque de Corinne et d'Oswald (*Corinne*. XIII, 5). Dans les *Martyrs*, un souper suivait la promenade en barque sur le golfe de Baïes « et l'on entendait au loin sur la mer la chanson du pêcheur Napolitain » (l. V). A terre aussi, une « folle jeunesse » chantait, mais c'était le prince Constantin et ses amis. — « Nous étions attentifs aux feux lointains des pêcheurs et au chant du gondolier qui de sa rame rompait le silence et le calme de la lagune obscure » (U. Foscolo, *Jacopo Ortis*, p. 90).

36-39. Cf. *Le soir*, v. 1, et la note. Ici les deux sensations de disparition des couleurs et de cessation des bruits sont associées. Dans les vers 1-35, les trois sensations de l'œil, de l'oreille, de l'odorat étaient jointes. — *Occupe* est pris dans le sens du latin *occupat* (s'empare de, prend possession de).

41. L'épithète *recueillie* était obligatoire. On la trouve dans la Harpe (*Notice*, p. 185), dans Baour-Lormian (cf. *Introduction*, p. LXXIII), et dans Millevoye.

Muse d'amour et de mélancolie,....
(Qui) Cherches au loin, rêveuse et *recueillie*
L'ombre des bois.
(*Belzunce*, 1808, cité par Ladoué, *Millevoye*, p. 304.)

O de la liberté vieille et sainte patrie !
Terre autrefois féconde en sublimes vertus !
Sous d'indignes Césars maintenant asservie,
Ton empire est tombé ! tes héros ne sont plus !
Mais dans ton sein l'ame agrandie
Croit sur leurs monuments respirer leur génie,
Comme on respire encor dans un temple aboli
La majesté du dieu dont il étoit rempli.
Mais n'interrogeons pas vos cendres généreuses,
Vieux Romains ! fiers Catons ! mânes des deux Brutus !
Allons redemander à ces murs abattus
Des souvenirs plus doux, des ombres plus heureuses.

Horace, dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par les plaisirs et le génie,
Fuyoit les pompes de la cour ;

---

48. *3e et 4e éd.* (*note*) : Cette Méditation a été composée en 1813. *La 5e éd. n'a pas cette note. 6e éd. et suiv.* : Ceci était écrit en 1813.

50-53. « Après avoir vu les ruines romaines, on croit aux antiques Romains comme si on avait vécu de leur temps » (*Corinne*, IV, 46).

Ces monuments et ces marbres épars
Où des Romains respire le génie.
(Bertin, à l'abbé Delille ; *Petits poètes français*, t. II, p. 426.)

55. Lamartine pensait-il déjà à son poème de la *Bataille de Pharsale* ? (Cf. *Corr.*, 1818 et suiv., t. I, p. 297, 312, etc.). Le double souvenir des héros et des poètes est un lieu commun, même chez les auteurs qui n'ont vu l'Italie qu'en imagination. Bertin (*Petits Poètes français*, t. II, p. 426) nomme Brutus, Titus, Ovide, Virgile, Horace. — Lamartine avait lu Foscolo, *les Dernières lettres de Jacopo Ortis*. La plainte sur l'esclavage de l'Italie et le regret de la liberté antique y reviennent souvent (Cf. p. 183 et 217 de la *traduction nouvelle*, 1906, in-16).

58. Horace a marqué qu'il faisait des séjours à Baïes (*liquidæ Baiæ*), ou à Préneste, ou à Tibur, ou dans la Sabine (*Ode*, III, iv,

Properce y visitoit Cinthie,
Et sous les regards de Délie
Tibulle y moduloit les soupirs de l'amour.
Plus loin, voici l'asile où vint chanter le Tasse,
Quand, victime à-la-fois du génie et du sort,
Errant dans l'univers, sans refuge et sans port,
La pitié recueillit son illustre disgrace.
Non loin des mêmes bords, plus tard il vint mourir ;
La gloire l'appeloit, il arrive, il succombe :
La palme qui l'attend devant lui semble fuir,
Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.

Colline de Baya ! poétique séjour !
Voluptueux vallon, qu'habita tour-à-tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.

---

v. 21-24). Il fuyait l'été de Rome plutôt que la cour. Les *plaisirs* sont une allusion aux maîtresses qu'Horace a chantées : le *génie*, à ses travaux poétiques. « Je suis votre (*vester*), dit-il aux Camènes dans le passage cité, quand je vais à Baïes, etc. »

62. Properce plutôt en rappelait Cinthie.

> Tu modo quam primum corruptas desere Baïas....
> Ah ! pereant Baiæ, crimen amoris, aquæ.
> (I, 11, 27 et 30.)

64. Tibulle ne paraît pas avoir séjourné à Baïes : mais comme le lieu invite à l'amour, il y doit avoir vécu selon la vérité poétique.

65-72. Voyez le *Cours de Littérature*, t. XVI, p. 99 et suiv. Le Tasse fuyant Ferrare, se réfugia à Sorrente, chez sa sœur Cornelia, en 1577. En 1588, il était à Naples, où il fut reçu avec honneur, et alla habiter le couvent de Monte Oliveto (p. 164 et suiv), plus tard le couvent de San Severino (p. 205). Il mourut à Rome, au monastère de Saint-Onufrio, au moment où il se préparait à aller recevoir la couronne poétique au Capitole (p. 213 et suiv.). *Non loin* désigne donc Rome. Mme de Staël déjà, dans *Corinne* (XIII, 4), avait évoqué le Tasse fugitif à Sorrente.

73-79. Cette impression des lieux historiques où la richesse des souvenirs rend plus vive la désolation présente, est un thème que Cha-

Pas une voix qui me réponde,
Que le bruit plaintif de cette onde,
Ou l'écho réveillé des débris d'alentour !

Ainsi tout change, ainsi tout passe ;
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas ! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

---

teaubriand (*René*, p. 77, et *Itinéraire*), et Mme de Staël (*Corinne*, XIII, 4) avaient popularisé, après les *Ruines* de Volney (ch. II).

80-84. Le dessin des rimes et l'image des derniers vers viennent sans doute du *4e cantique spirituel* de Racine (v. 5-7).

> Leur gloire fuit et s'efface
> En moins de temps que la trace
> Du vaisseau qui fend les mers.

Sur les mêmes rimes Parny avait dit, dans un mouvement que la strophe de Lamartine rappelle :

> Ainsi le sourire s'efface,
> Ainsi meurt sans laisser de trace
> Le chant d'un oiseau dans les bois.

La conclusion de cette pièce semble le point de départ du *Lac*, qui est une protestation ardente contre l'oubli dont le poète semble constater ici, avec une mélancolie résignée, la nécessité inévitable.

MÉDITATION SEIZIÈME

LE TEMPLE

NOTICE

Cette pièce est évidemment celle que Virieu désignait sous le titre *l'Église de Campagne*, dans la lettre du 28 janvier 1818 citée plus bas (p. 210) : il l'admirait (Doumic, p. 96). M. Léon Séché et M. de Pomairols ne sont donc pas hors de la vraisemblance en assignant la pièce à l'année 1817. Je croirais cependant, contre l'avis de M. Séché (p. 128), qu'elle ne peut être postérieure à l'*Immortalité* et de la fin de 1817. Le ton de la pièce n'indique aucune crainte de perdre Elvire : elle n'est pas malade, elle est absente, et les deux âmes s'unissent de loin. Ces vers, si Elvire est Julie Charles, pourraient être soit de la fin de l'automne 1816, entre le retour d'Aix et le départ pour Paris, soit du printemps ou de l'été de 1817, entre le retour de Paris et le nouveau voyage à Aix.

Mais, demande M. des Cognets, qui garantit qu'Elvire soit ici Mme Charles ? Le commentaire, comme il le fait remarquer, est d'une « extrême imprécision ». Il laisse croire qu'il s'agit de la même *Elvire* que dans l'*Immortalité*; mais il ne l'affirme pas. Pourquoi ne serait-ce pas celle de la Méditation qui parut dans la 9e édition (cf. p. 295), c'est-à-dire la jeune italienne qui devint Graziella ? Le poème faisait partie du recueil d'élégies communiqué à Virieu (Doumic, p. 96), comme cette 3e méditation, et comme la XIe des *Nouvelles Méditations,* où nul ne peut douter qu'Elvire ne soit la cigarière napolitaine. Le nom d'Elvire, à cette date, n'appartient pas à Mme Charles, et la première version de l'*Immortalité* ne le lui attribuait pas. En conséquence, M. des Cognets pense que le *Temple* fut

---

N. C. — (Titre). *2e éd.* Dix-huitième ; *9e* Vingt-deuxième ; *1849, 1860* Vingt-cinquième ; *1866,* XXV.

écrit entre 1812 et 1814; il a raison de dire : plutôt 1814. On pourrait même descendre jusqu'à l'été de 1815 ou à l'automne de 1816, pour les raisons données dans l'*Introduction* (p. xxi-xxv).

Cependant les arguments de M. des Cognets ne m'ont pas convaincu. Le nom d'Elvire a pu être introduit ici comme dans l'*Immortalité* par la revision postérieure à la mort de Julie qui donna l'apparence de l'unité d'inspiration au recueil des *Méditations* : le hasard seul a sauvé la première rédaction de l'*Immortalité*. Si la pièce se rapporte à la Napolitaine, je ne comprends pas les vers 28-45. Non seulement ils supposent la maîtresse vivante, mais ils contiennent une affirmation et un engagement de pureté qui sont bien étranges, s'il s'agit de l'aventure que l'on sait. Les v. 34 et 35 surtout sont tout à fait ridicules. Au contraire, si on les applique à Mme Charles, ils prennent un sens tout à fait clair, opportun et naturel. On pourrait même, en rapprochant ce morceau de la lettre de Mme Charles des 1 et 2 janvier 1817, lui donner une valeur très précise, et y voir une de ces déclarations qui désespéraient l'ardente amoureuse, et lui faisaient écrire que son Alphonse « repoussait les passions de la terre ». En bonne prose, en effet, ces vers veulent dire qu'elle n'est pas, ne sera pas ou ne sera plus sa maîtresse, et ils n'acceptent qu'une amitié tendre. Si c'est au début de 1817, pendant le séjour de Lamartine à Paris, que leurs rapports prirent le caractère si passionnément désiré par Mme Charles, il est clair que le *Temple* doit se placer à la fin de l'année 1816. Si la chute de Julie eut lieu à Aix, et que Lamartine ensuite ait vou'u se reprendre, ce dut être avant les lettres publiées par M. Doumic, et la même date s'impose.

Une dernière hypothèse peut être proposée. Le *Temple* est une élégie consacrée à celle qui fut Graziella, mais écrite dans l'automne de 1816, quand le poète ne pense plus qu'à Mme Charles. Le nouvel amour donne le ton à l'ancien. Lamartine suppose Graziella vivante, parce qu'il laisse croire que ces vers datent des premiers temps qui ont suivi son retour. Il se dépeint comme ayant été dans le passé l'amant qu'il prétend être actuellement. Ce qu'il dit de l'amante d'autrefois, et de la pureté de leur tendresse, est adapté à l'amante d'aujourd'hui, et signifie le caractère qu'il entend donner à leurs relations. On comprend ainsi que la première Elvire ait servi à désespérer la seconde (Doumic, p. 29 et 37).

Cette troisième hypothèse, qui est comme une conciliation des deux autres, pourrait bien être la plus séduisante.

LE TEMPLE

Qu'il est doux, quand du soir l'étoile solitaire,
Précédant de la nuit le char silencieux,
S'élève lentement dans la voûte des cieux,
Et que l'ombre et le jour se disputent la terre,
Qu'il est doux de porter ses pas religieux
Dans le fond du vallon, vers ce temple rustique
Dont la mousse a couvert le modeste portique,
Mais où le ciel encor parle à des cœurs pieux !

N. C. — 8. *1860* : encore.

N. L. — 1-3. Cf. plus haut p. 10-11 et p. 52-53. — Le thème de l'*étoile du soir* est essentiellement ossianique (*Ossian-Letourneur,* Chants de Selma, t. I, p. 217). — Le vers 2 fait écho à Baour-Lormian (*Ossian,* 5e éd., p. 190 ; cité par Rosières, p. 181) :

De la reine des nuits le char silencieux.

5. *Porter ses pas,* souvent avec une épithète qui varie selon les sujets, est la périphrase noble qui, dans le style de la tragédie classique, signifie *aller* ou *venir*. L'origine est dans Racine :

L'illustre Josabet porte vers vous ses pas.
(*Athalie,* v. 162.)

6. Est-ce l'église de Bussières ? (Reyssié, p. 210). — D'ailleurs

Salut, bois consacré! Salut, champ funéraire,
Des tombeaux du village humble dépositaire;
Je bénis en passant tes simples monuments.
Malheur à qui des morts profane la poussière!
J'ai fléchi le genou devant leur humble pierre,
Et la nef a reçu mes pas retentissants.

Quelle nuit! quel silence! au fond du sanctuaire
A peine on aperçoit la tremblante lumière
De la lampe qui brûle auprès des saints autels.
Seule elle luit encor, quand l'univers sommeille:
Emblème consolant de la bonté qui veille
Pour recueillir ici les soupirs des mortels.
Avançons. Aucun bruit n'a frappé mon oreille;

---

toute église de village, depuis l'élégie de Gray, était obligatoirement envahie par la mousse, comme l'a remarqué M. Avezou :

... ce temple rustique
Dont la mousse et les ans ont noirci le portique.
(Baour-Lormian, *Veillées*, 3e éd., Vue d'un cimetière de campagne au mois de mai.)

Ce temple dont la mousse a couvert les portiques...
(Fontanes, *le Jour des morts dans une campagne*.)

9. L'exclamation, *Salut!*, adressée à des objets qui intéressaient la sensibilité, s'était vulgarisée au XVIIIe siècle (Gilbert, *Ode imitée de plusieurs psaumes*; Delille, dans Littré). L'origine peut en être antique : *Salve, magna parens frugum* (Virgile, *Géorgiques*, II, 172), ou anglaise : *Hail, holy Light* (Milton), ou bien renouvelée de l'antique sous l'influence anglaise; ce qui est plus probable.

10-13. Chateaubriand a énoncé le thème du cimetière de campagne dans son *Génie du Christianisme* (IV, II, 7). « Au milieu des paisibles monuments, le temple villageois élevait sa tour... » Mais c'étaient surtout les traducteurs et imitateurs de Gray qui avaient popularisé cette image (cf. G. Lanson, *Manuel Bibliographique*, p. 577 et 949).

15-18. Lamartine a repris dans les Harmonies (I, IV) le thème de la *lampe du Temple*.

21-27. C'est encore le thème d'une Harmonie (I, 8) : *Hymne du*

Le parvis frémit seul sous mes pas mesurés;
Du sanctuaire enfin j'ai franchi les degrés.
Murs sacrés! saints autels! je suis seul, et mon ame
Peut verser devant vous ses douleurs et sa flamme,
Et confier au ciel des accents ignorés,
Que lui seul connoîtra, que vous seuls entendrez.

Mais quoi! de ces autels j'ose approcher sans crainte!
J'ose apporter, grand Dieu! dans cette auguste enceinte
Un cœur encor brûlant de douleur et d'amour!
Et je ne tremble pas que ta majesté sainte
Ne venge le respect qu'on doit à son séjour!
Non: je ne rougis plus du feu qui me consume:
L'amour est innocent quand la vertu l'allume.
Aussi pur que l'objet à qui je l'ai juré,
Le mien brûle mon cœur, mais c'est d'un feu sacré;
La constance l'honore et le malheur l'épure.
Je l'ai dit à la terre, à toute la nature;
Devant tes saints autels je l'ai dit sans effroi:
J'oserois, Dieu puissant, la nommer devant toi.

---

28. *1860*, je m'approche [sans crainte].

---

soir dans les Temples. Cette harmonie et celle qui est indiquée dans la note précédente ont été écrites en Italie, sur des impressions reçues dans les églises de ce pays. Lamartine n'y reprend pas deux thèmes d'un ouvrage antérieur; il se trouve rendre dans des circonstances analogues des vibrations analogues, plus amples toutefois et plus sonores parce que son génie et sa vie se sont enrichis dans l'intervalle.

34-37. Ces vers sentencieux rappellent le style philosophique de la poésie du XVIIIe siècle. — Les expressions de ces vers sont du vocabulaire de J.-J. Rousseau : « C'est lui (le véritable amour), c'est son feu divin qui sait épurer nos penchants naturels... Sa flamme honore et purifie toutes les caresses... » (*Nouvelle Héloïse*, I, 50). Rousseau donnait la même valeur à la constance. « Les lois les plus sévères ne peuvent leur imposer (*aux amants*) d'autre peine que le prix même de

Oui, malgré la terreur que ton temple m'inspire,
Ma bouche a murmuré tout bas le nom d'Elvire ;
Et ce nom répété de tombeaux en tombeaux,
Comme l'accent plaintif d'une ombre qui soupire,
De l'enceinte funèbre a troublé le repos.

Adieu, froids monuments ! adieu, saintes demeures !
Deux fois l'écho nocturne a répété les heures
Depuis que devant vous mes larmes ont coulé :
Le ciel a vu ces pleurs, et je sors consolé.

Peut-être au même instant, sur un autre rivage,
Elvire veille ainsi, seule avec mon image,
Et dans un temple obscur, les yeux baignés de pleurs,
Vient aux autels déserts confier ses douleurs.

---

51. *1836, 1849, 1860, 1866* : aussi.

---

leur amour ; la seule punition de s'être aimés est l'obligation de s'aimer à jamais » (*Ibid.*, I, 24).

50. Emploi classique du mot *rivage* pris comme *bord*, d'après le latin *ora*, au sens de *région, contrée.* Cependant, appliquée à Paris, l'expression paraîtrait étrange.

50-54. Saint-Preux, à Meillerie, se représente de même ce que peut faire Julie dont il est séparé (*Nouvelle Héloïse*, I, 26).

MÉDITATION DIX-SEPTIÈME

CHANTS LYRIQUES DE SAUL

NOTICE

Lamartine commença sa tragédie de *Saül* en 1812-1813, sous l'impression du *Saül* d'Alfieri (*Corr.*, t. I, pp. 206, 209, 218, 224). Il s'y remit en 1818 et l'acheva (*Ibid.*, p. 286-302). Il essaya de décider Talma à jouer sa pièce (*Ibid.*, p. 303-318) : il la lui lut (octobre 1818 ; *ibid.*, p. 336-348). Après avoir eu un instant l'idée de l'imprimer, il y renonça (*Ibid.*, t. II, p. 4, 6). Le succès des *Méditations* lui en rendit l'envie, et, en février 1821, il se proposait de retoucher sa tragédie pour la vendre à Nicolle (*Ibid.*, t. II, p. 149). Le projet n'eut pas de suite. Lamartine se contenta de faire passer quelques nouveaux morceaux de son œuvre dans ses recueils suivants : *L'apparition de l'ombre de Samuel à Saül* (dans les *Nouvelles Méditations*) ; *la mort de Jonathas, fragment d'une tragédie biblique* (à la suite des *Harmonies*). Ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il vendit son *Saül* à Michel Lévy qui ne l'édita qu'en 1879. Puis il l'inséra dans l'édition de ses œuvres complètes qu'il publia chez lui en 1860-1861 : ce qui donna lieu à des négociations entre Michel Lévy et lui, et à des réclamations de cet éditeur, dont les archives de Saint-Point conservent deux lettres à ce sujet. Ces réclamations furent sans doute la cause du retranchement momentané de cette pièce dans les éditions des *Méditations* (Voyez ci-dessous N. C.).

Ces chants lyriques sont tirés de la 5e scène du IIIe acte de *Saül* : ils sont placés dans la bouche de Michol, fille du roi ; Lamartine y a voulu visiblement donner un pendant à la scène de la prophétie de Joad dans *Athalie*.

N. C. — (Titre). *2e éd.* Dix-neuvième ; *9e éd.* Vingt-troisième ; *1849, 1860* Vingt-septième ; *1866*, XXVII. — *Ce morceau disparaît du recueil des* Méditations *en 1869 et 1870. Il y est rentré dès 1872.*

On pourra consulter l'excellente édition critique donnée avec une Introduction, des variantes et un commentaire par M. des Cognets (Société des Textes Français modernes, librairie Hachette et Cie, in-16, 1914). On y trouvera les variantes des Manuscrits et éditions de la tragédie : je ne donne que celles qu'on rencontre dans les impressions du recueil des Méditations.

CHANTS LYRIQUES DE SAÜL

IMITATION DES PSAUMES DE DAVID

Je répandrai mon ame au seuil du sanctuaire,
Seigneur, dans ton nom seul je mettrai mon espoir;
Mes cris t'éveilleront, et mon humble prière
S'élèvera vers toi, comme l'encens du soir!
Dans quel abaissement ma gloire s'est perdue!
J'erre sur la montagne ainsi qu'un passereau;

N. C. — 2. *1849, 1860, 1866* : Seigneur] ; (*ponctuation romantique*).

N. L. — 1. « *Effudi in me animam meam*. Je répandais mon âme en moi-même » (*Ps*. XLI, 5 ; Genoude, I, II, 671). — « *Effundo in conspectu ejus orationem meam*. Je répands mes prières en sa présence » (*Ps*. CXLI, 2 ; Genoude, I, II, 728).

3. « *Voce mea ad dominum clamavi*. J'ai crié vers le Seigneur » (*Ps*. III, 5 ; Genoude, I, II, 649 ; cf. XVI, 6 ; LXXVI, 1 ; CXXIX, 1). — « *Excitatus est tanquam dormiens Dominus*. Le Seigneur s'est réveillé d'un sommeil profond » *Ps*. LXXVII, 71 ; Genoude, I, II, 692. Cf. *Ps*. XLIII, 23).

4. « *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo*. Que ma prière s'élève comme l'encens en votre présence » (*Ps*. CXL, 2 ; Genoude, I, II, 727).

6. « *Transmigra in montem sicut passer*. Passereau, fuis vers la montagne » (*Ps*. X, 1 ; Genoude, I, II, 653. Cf CI, 8 ; CXXIII, 7).

Et par tant de rigueurs mon ame confondue,
Mon ame est devant toi comme un désert sans eau.
Pour mes fiers ennemis ce deuil est une fête.
Ils se montrent, Seigneur, ton Christ humilié.
Le voilà, disent-ils : ses dieux l'ont oublié ;
Et Moloch en passant a secoué la tête
Et souri de pitié !

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Seigneur, tendez votre arc ; levez-vous, jugez-moi !
Remplissez mon carquois de vos flèches brûlantes !
Que des hauteurs du ciel vos foudres dévorantes
Portent sur eux la mort qu'ils appeloient sur moi !

---

8. *1re, 2e, 3e, 9e éd.* toi], [comme. *Je supprime la virgule avec 1849, 1860, 1866.*

---

8. « *Anima mea sicut terra sine aqua tibi.* Comme une terre altérée mon âme a soif de vous » (*Ps* CXLII, 6 ; Genoude, I, II, 728).

9-13. Ce mouvement est fréquent dans les Psaumes ; par exemple : « *Usquequo peccatores gloriabuntur ?... Populum tuum, Domine, humiliaverunt... Et dixerunt : Non videbit Dominus...* Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand les impies triompheront-ils ?... Ils foulent aux pieds (humilient) votre peuple, Seigneur... Et ils ont dit : Le seigneur ne nous verra pas » (*Ps.* XCIII, 3, 5, 7 ; Genoude, I, II, 700. Cf. *Ps.* III, 3 ; XLI, 11).

10. Ce mot de *Christ* reparaît plusieurs fois dans les Psaumes. « *Nolito tangere Christos meos.* Gardez-vous de toucher à mes Christs » (*Ps.* CIV, 15 ; Genoude, I, II, 707).

11. « Sion a dit : Le Seigneur m'a abandonnée ; mon Dieu m'a délaissée » (*Isaïe,* XLIX, 14 ; Genoude, I, II, 893).

14-15. L'Écriture mentionne souvent l'arc et les flèches du Seigneur (*Les flèches* : *Deuter.*, XXXII, 42 ; *Ps.* XVII, 15 ; XXXVII, 3 ; CXLIII, 6, etc. ; *l'arc* : *Ps.* VII, 13 ; LVII, 8 ; CXLIII, 6). — *Levez-vous* : c'est l'appel si fréquent au Seigneur : *Exsurge,* Levez-vous (*Ps.* XLIII, 23 ; Genoude, I, II, 673).

16. « *Fulgura coruscationem et dissipabis eos... Emitte manum tuam*

Dieu se lève, il s'élance, il abaisse la voûte
De ces cieux éternels ébranlés sous ses pas;
Le soleil et la foudre ont éclairé sa route;
Ses anges devant lui font voler le trépas.

Le feu de son courroux fait monter la fumée,
Son éclat a fendu les nuages des cieux;
La terre est consumée
D'un regard de ses yeux.

Il parle; sa voix foudroyante
A fait chanceler d'épouvante

---

de alto. Faites luire vos éclairs et dissipez vos ennemis... Étendez votre main d'en haut » (*Ps.* CXLIII, 6-7; Genoude, I, II, 729. Cf. XVII, 15).

18. « *Domine, inclina cœlos tuos et descende.* Seigneur, abaissez les cieux et descendez » (*Ps.* CXLIII, 5; Genoude, I, II, 729. Cf. XVII, 10). Comparez Racine, *Esther,* III, 9, v. 1264; J.-B. Rousseau, *Odes,* I, 8, str. 3; et Voltaire, *Henriade,* V).

20. « *Ignis ante ipsum præcedit.* Un feu le précède » (*Ps.* XCVI, 3; Genoude, I, II, 702).

22. « *Ascendit fumus in ira ejus, et ignis a facie ejus exarsit* ». Sa colère a monté comme un tourbillon de fumée; le feu est sorti de sa bouche ». (*Ps* XVII, 9; Genoude, I, II, 656).

23. « *Præ fulgore in conspectu ejus nubes transierunt.* Aux éclairs de sa face les nuages se sont ouverts » (*Ps.* XVII, 14; Genoude, I, II, 656).

24-25. « *Illuxerunt fulgura ejus orbi terræ : vidit et commota est terra. Montes sicut cera fluxerunt a facie Domini.* Ses éclairs luisent par tout l'univers; la terre voit et tremble. Les montagnes se fondent comme la cire à la face de Jehovah. » (*Ps.* CXVI, 4-5; Genoude, I, II, 703). — « Un feu s'est allumé dans ma colère;... il dévorera la terre avec ses germes, et il consumera les fondements des montagnes » (*Deuter.*, XXXII, 22; Genoude, I, I, 240).

26-27. « *Fundamenta montium conturbata sunt et commota sunt.* Les fondements des montagnes saisis d'effroi se sont agités » (*Ps.* XVII, 9; Genoude, I, II, 656). « *Dedit vocem suam, mota est terra.* Le seigneur a fait entendre sa voix; la terre a chancelé » (*Ps.* XLV, 7; Genoude, I, II, 674).

Les cèdres du Liban, les rochers des déserts ;
Le Jourdain montre à nu sa source reculée ;
De la terre ébranlée
Les os sont découverts.

Le Seigneur m'a livré la race criminelle
Des superbes enfants d'Ammon.
Levez-vous, ô Saül ! et que l'ombre éternelle
Engloutisse jusqu'à leur nom !

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Que vois-je ? vous tremblez, orgueilleux oppresseurs !
Le héros prend sa lance,
Il l'agite, il s'élance ;
A sa seule présence,
La terreur de ses yeux a passé dans vos cœurs !

Fuyez !... il est trop tard ! sa redoutable épée
Décrit autour de vous un cercle menaçant,

---

28. « *Vox domini confringentis cedros... cedros Libani... Vox domini concutientis desertum... desertum Cades.* Voix du Seigneur qui brise les cèdres... les cèdres du Liban... Voix du Seigneur qui ébranle la solitude et qui jette l'épouvante dans les déserts de Cadès » (*Ps.* XXVIII, 5, 8 ; Genoude, I, II, 662-663).

29. « ... *Et tu, Jordanis, quia conversus es retrorsum?* Jourdain, pourquoi as-tu reculé vers ta source ? » (*Ps.* CXIII, 5 ; Genoude, I, II, 713).

30-31. « *Et revelata sunt fundamenta orbis terrarum.* Les fondements de la terre ont été mis à nu » (*Ps.* XVII, 16 ; Genoude, I, II, 656).

32. « Vous me les avez livrés dans leur fuite » (*Ps.* XVII, 44 ; Genoude, I, II, 657).

40-45. « Mon glaive du haut des cieux s'est enivré de sang » (Isaïe, XXXIV, 5 ; Genoude, I, II, 877).

En tout lieu vous poursuit, en tout lieu vous attend ;
Et déja mille fois dans votre sang trempée,
S'enivre encor de votre sang.

Son coursier superbe
Foule comme l'herbe
Les corps des mourants ;
Le héros l'excite,
Et le précipite
A travers les rangs ;
Les feux l'environnent,
Les casques résonnent
Sous ses pieds sanglants :
Devant sa carrière
Cette foule altière
Tombe tout entière
Sous ses traits brûlants,
Comme la poussière
Qu'emportent les vents.

Où sont ces fiers Ismaélites,
Ces enfants de Moab, cette race d'Édom ?
Iduméens, guerriers d'Ammon ;
Et vous, superbes fils de Tyr et de Sidon,
Et vous, cruels Amalécites ?

Les voilà devant moi comme un fleuve tari,

---

54. « *Confringam illos, nec poterunt stare : cadent subter pedes meos.* Je les briserai, et ils ne pourront se soutenir ; je les abattrai sous mes pieds » (*Ps.* XVII, 42 ; Genoude, I, 11, 657).

59. « *Et comminuam eos sicut pulverem ante faciem venti.* Je les disperserai comme la poussière que le vent emporte » (*Ps.* XVII, 43 ; Genoude, I, 11, 657. Cf. XXXIV, 5 ; LXXXII, 14 ; etc.).

61-65. E om, Moab : *Exod.*, XV, 15. — Iduméens, Moab, Ammon, Amalec, Tyr : *Ps.* LXXXII, 6.

66. « *Ad nihilum devenient tanquam aqua decurrens.* Qu'ils dispa-

Et leur mémoire même avec eux a péri ?...

. . . .

Que de biens le Seigneur m'apprête !
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi !
Éphraïm, Manassé, Galaad, sont à moi ;
Jacob, mon bouclier, est l'appui de ma tête.
Que de biens le Seigneur m'apprête !
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi !

Des bords où l'aurore se lève
Aux bords où le soleil achève
Son cours tracé par l'Éternel,
L'opulente Saba, la grasse Éthiopie,
La riche mer de Tyr, les déserts d'Arabie,
Adorent le roi d'Israël.

---

raissent comme la vapeur qui s'évanouit » (*Ps.* LVII, 7 ; Genoude, I, II, 679).

67. « *Dispereat de terra memoria eorum.* Que son souvenir disparaisse de la terre » (*Ps.* CVIII, 14 ; Genoude, I, II, 211).

68-69. « *Tribuisti ei longitudinem dierum... Gloriam et magnum decorem impones super eum.* Vous lui avez accordé la longueur des jours... Vous l'avez environnée de gloire et de beauté » (*Ps.* XX, 4-5 ; Genoude, I, II, 658).

70. « *Meus est Galaad et meus est Manasse, et Ephraim susceptio capitis mei.* Galaad est à moi, Manassé est à moi ; Ephraïm est l'appui de ma tête. » (*Ps.* CVII, 8 ; Genoude, I, II, 711).

77-79. « *Coram illo procident Æthiopes, et inimici ejus terram lingent... Reges Arabum et Saba dona adducent. Et adorabunt eum omnes reges terræ.* Les habitants du désert se prosterneront devant lui et ses ennemis baiseront la poussière de ses pieds. Les princes de l'Arabie et de Saba lui apporteront des offrandes ; tous les rois de la terre l'adoreront » (*Ps.* LXXI, 9-11 ; Genoude, I, II, 687). Voyez aussi Isaïe, LX, 5-9.

Peuples, frappez des mains, le roi des rois s'avance,
Il monte, il s'est assis sur son trône éclatant ;
Il pose de Sion l'éternel fondement ;
La montagne frémit de joie et d'espérance.
Peuples, frappez des mains, le roi des rois s'avance,
Il pose de Sion l'éternel fondement.

De sa main pleine de justice,
Il verse aux nations l'abondance et la paix.
Réjouis-toi, Sion, sous ton ombre propice,
Ainsi que le palmier qui parfume Cadès,

---

88. *1849, 1860, 1866* Sion] ! [sous. *Les 1re, 2e, 3e, 9e éd. ont la virgule. La netteté du sens voudrait au moins un point et virgule* (;) *après* Sion. *Mais c'est peut-être un des cas où la ponctuation faible indique la continuité mélodique.*

---

80. « *Omnes gentes, plaudite manibus.* Peuples, applaudissez » (*Ps.* XLVI, 10 ; Genoude, I, II, 674). « *Rex magnus super omnem terram... Deus sedet super sedem sanctam suam.* Il est le grand roi qui règne sur toute la terre... Dieu s'élève... Il est assis sur le trône de sa sainteté » (*Ps.* XLVI, 2, 5 et 8 ; Genoude, *ibid.*).

82. « *Fundatur exultatione universæ terræ mons Sion,... civitas Regis magni. Deus fundavit eam in æternum.* Qu'elle est belle sur ses fondements, la montagne de Sion, la joie de toute la terre... la ville du Grand Roi... Le seigneur l'affermira dans l'éternité » (*Ps.* XLVII, 2, 3, 8 ; Genoude, I, II, 674).

83. « *Montes exsultaverunt ut arietes.* Les montagnes tressaillirent comme le bélier » (*Ps.* CXIII, 4 ; Genoude, I, II, 713 ; cf. Isaïe, CV, 12).

86. « *Justitia plena est dextera tua.* Votre droite est pleine de justice » (*Ps.* XLVII, 10 ; Genoude, I, II, 674).

87. « *Orietur in diebus ejus justitia et abundantia pacis.* La justice se lèvera en ses jours, l'abondance et la paix » (*Ps.* LXXI, 7 ; Genoude, I, II, 687).

88. « *Lætetur mons Sion.* La montagne de Sion sera dans la joie » (*Ps.* XLVII, 11 ; Genoude, I, II, 674).

89. « *Justus ut palma florebit.* Le juste croîtra comme le palmier... il fleurira dans les parvis de notre Dieu » (*Ps.* XCI, 12-13 ; Genoude, I, II, 700). Pour Cades, cf. la note du v. 28. « *Quasi palma exaltata sum in Cades... Quasi myrrha electa dedi suavitatem odoris* » (*Bréviaire et*

La paix et l'équité fleurissent à jamais.
De sa main pleine de justice,
Il verse aux nations l'abondance et la paix.

Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les tentes d'Israël;
Il y fait sa demeure, il y rend ses oracles,
Il y fait éclater sa gloire et ses miracles;
Sion, ainsi que lui ton nom est immortel.
Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les tentes d'Israël.

C'est là qu'un jour vaut mieux que mille;
C'est là qu'environné de la troupe docile
De ses nombreux enfants, sa gloire et son appui,
Le roi vieillit, semblable à l'olivier fertile
Qui voit ses rejetons fleurir autour de lui.

---

missel romain, p. 104 : Office de la vierge, *Lectio*, III). « J'ai cru comme un palmier en Cadès... et répandu une senteur aussi agréable que celle de la myrrhe choisie » (Trad. de Corneille, *Œuvres*, t. IX, p. 125).

90. « *Suscipiant montes pacem populo : et colles justitiam.* Les montagnes produisent la paix au peuple; et les collines la justice » (*Ps.* LXXI, 3; Genoude, I, II, 687).

93. « *Diligit dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.* Le Seigneur chérit plus tes portes, o Sion, que tous les pavillons de Jacob » (*Ps.* LXXXVI, I; Genoude, I, II, p. 697).

95. « *Et habitatio ejus in Sion.* Sa demeure est dans Sion » (*Ps.* LXXV, 3; Genoude, I, II, 690. Cf. CXXXI, 13).

103-104. « *Ego autem sicut oliva fructifera...* Moi je suis comme un olivier... » (*Ps.* LI, 10; Genoude, I, II, 677). « *Filii tui sicut novellæ olivarum, in circuitu mensæ tuæ.* Vos enfants, comme de jeunes oliviers, entoureront votre table » (*Ps.* CXXVII, 4; Genoude, I, II, 722).

MÉDITATION DIX-HUITIÈME

HYMNE AU SOLEIL

NOTICE

Il est étrange que Lamartine ait eu un jour l'idée de dater de 1825 une pièce qu'il avait imprimée en 1820. Cette date n'apparaît que dans l'édition de 1849, et l'auteur lui-même, dans son *Commentaire* (c'est-à-dire dans la même édition), la déclare fausse pour y substituer celle de ses dix-huit ans. Pourquoi cette complication ? pourquoi Lamartine n'a-t-il pas simplement mis *1808* sous le titre de la *Méditation* ?

Mais entend-il exactement *1808*, quand il dit qu'il écrivit ces vers « à l'âge de 18 ans » ? *Dix-huit ans*, pour Lamartine, cela signifie simplement : « quand j'étais très jeune » ; il se rajeunit toujours d'environ cinq ans, quand il égrène ses souvenirs, et je ne serais pas étonné que, dans son esprit, il ait rattaché le poème au souvenir de Graziella. M. de Pomairols (*Revue critique*, t. LIV, 1893) et M. Doumic (p. 45) rapportent en effet cette pièce à l'année 1812. On trouve dans *Graziella* un endroit où elle se placerait sans peine : c'est au chap. III, 13, après la maladie du poète (Hachette, in-12, p. 110). « Je ne pouvais m'arracher de mon lit, où je savourais délicieusement ce soleil, ces bruits champêtres, ces vols d'oiseaux, ce repos à peine ridé de la pensée... Je me sentais renaître à la pensée et à la paix. »

Mais nos *vertes campagnes* (v. 12) et *nos montagnes* (v. 15), *le bienfaisant soleil de midi en mai* (v. 36 et 9), ce n'est pas l'Italie, ce n'est pas le paysage de *Graziella*. Ces expressions nous ramènent en France. On peut aussi, sans s'exagérer la valeur d'une raison littéraire, faire

---

N. C. — (Titre). *2e éd.* Vingtième ; *9e éd.* Vingt-quatrième ; *1849, 1860*, Vingt-neuvième ; *1866*. XXIX.

remarquer que l'*Hymne au Soleil* ne ressemble vraiment pas du tout aux vers que Lamartine écrivait au début de 1813. Et il ne serait pas impossible que le passage de Graziella ne fût lui-même qu'une reprise de l'*Hymne au Soleil*, qu'il y eût sa source, loin de lui en marquer une.

M. L. Séché (p. 215) et M. Reyssié (p. 136) datent la pièce de 1817 : elle serait (cf. le vers 9) des derniers jours du séjour de Lamartine à Paris, du temps où il allait avec Julie se promener à Saint-Cloud.

Mais *nos montagnes* (v. 15), n'est-ce pas forcément Milly et ses environs ? La pièce serait donc postérieure au départ de Paris : le poète se trouva mieux en effet dès qu'il fut de retour en son pays (*Corr.*, t. I, p. 270 ; jeudi 3 juin).

Ainsi ou bien Lamartine est avec Julie et substitue dans ses vers ses montagnes natales aux coteaux de la banlieue parisienne, ce qui serait assez étrange ; ou bien il est dans ses montagnes, et Julie n'est pas là. Mais elle est présente à son cœur et il l'associe à ses émotions de convalescent. Ce n'est pas impossible.

Il y aurait une troisième hypothèse : si Elvire, dans ce recueil, est tantôt Graziella et tantôt Julie, pourquoi ne serait-elle pas ici une troisième personne, que l'on devrait chercher dans les environs de Milly ? Il ne faut pas trop se hâter de repousser cette conjecture.

Enfin il n'y aurait rien d'impossible à ce que l'évocation d'une figure féminine fût une fantaisie poétique : le bras d'une femme aimée soutenant le poète convalescent dans sa première promenade, fournit un joli motif sentimental pour une élégie de ce temps-là. Roucher l'avait bien compris, lorsque, convalescent, il apprenait « à mieux voir la campagne », en se promenant « appuyé sur *sa* belle compagne » (*Les Mois*, ch. III).

La pièce dut être écrite en 1816 ou 1817. En 1816 comme en 1817, Lamartine était malade au commencement de la belle saison (*Corr.*, t. I, p. 261, 28 juin 1816 ; et *Corr.*, t. I, p. 270, 3 juin 1817).

Elle figurait parmi celles que Lamartine montrait à Virieu, et que celui-ci retenait comme excellentes.

« Je viens, écrivait-il à son ami le 28 janvier (1818), de relire presque toutes tes élégies, et avec plus de plaisir que jamais. Je me confirme dans l'idée que tu es appelé à avoir un talent du premier ordre ; il y a dans tes élégies des morceaux tels qu'on ne fera jamais rien de plus beau, et certes tu ne te sens pas encore épuisé. A cette occasion, je me suis persuadé de nouveau qu'il ne fallait plus pardonner qu'à ce qui est excellent. Il ne faut tolérer que les morceaux comme l'*Église de campagne* (le *Temple*, p. 194), le morceau *au Soleil, Vois-tu comme tout change, etc.* (dans la pièce *A Elvire*, p. 300),

Lorsque seul avec toi (Nouvelles Méditations, XI), et bien d'autres ; il n'y a plus de bonne poésie que la divine » (Doumic, p. 96).

Lamartine lut l'*Hymne au Soleil* à l'Académie de Mâcon le 18 mars (ou le 26 : Reyssié donne les deux dates, p. 136 et p. 240) : il paraît qu'il fut assez fortement critiqué (Reyssié, 137) ; sans doute n'était-ce plus déjà assez classique.

Il est bien étrange, si Elvire est Julie Charles, qu'il ait fait choix pour sa lecture, trois mois après la mort de son amie, des vers où il exprime ardemment sa joie de vivre : il devait lui être impossible de les lire, ou bien il n'était déjà plus si écrasé, si abîmé dans son deuil. A moins qu'il ne fût assez content de sa pièce pour que l'intérêt littéraire dominât toute autre considération. Ces âmes de poètes, dès qu'il s'agit d'art et de gloire, ont de singulières duretés.

Le thème de l'*Hymne au Soleil* était un des plus communs. *Ossian* surtout le mit à la mode. Je citerai Saint-Lambert (*Saisons*, II, début), Léonard (*Saisons*, cf. Rosières, p. 175), l'abbé de Reyrac (*Hymne au soleil*, en prose, 1782), Roucher (*les Mois*, ch. IV), M. J. Chénier (*Invocation au soleil extraite de la tragédie de Cyrus*, Almanach des Muses, 1806), Bernardin de Saint-Pierre (*Harmonies de la nature*, liv. V et IX), Baour Lormian (*Ossian*, 4e édition, p. 48), Chênedollé (*Génie de l'Homme*, ch. I, 2e éd., p. 18), sans compter M. Butignot dont M. Avezou m'a signalé les vers dans l'*Almanach des Muses* de 1805.

Le thème plus particulier du malade que le soleil ranime avait été traité par Saint-Lambert (*Saisons*, I) et par Roucher (*les Mois*, III).

HYMNE AU SOLEIL

Vous avez pris pitié de sa longue douleur !
Vous me rendez le jour, Dieu que l'amour implore !
Déjà mon front couvert d'une molle pâleur,
Des teintes de la vie à ses yeux se colore ;
Déjà dans tout mon être une douce chaleur
Circule avec mon sang, remonte dans mon cœur :
    Je renais pour aimer encore !

Mais la nature aussi se réveille en ce jour !
Au doux soleil de mai nous la voyons renaître ;
Les oiseaux de Vénus autour de ma fenêtre
Du plus chéri des mois proclament le retour !
Guidez mes premiers pas dans nos vertes campagnes !

N. C. — *La date* 1825, *au-dessous du titre, apparaît en 1849.*
12. *1860* : Guides (*qui paraît être une correction mal faite plutôt qu'une altération fortuite de la leçon primitive*).

N. L. — 9. C'était bien en mai qu'il s'était promené avec Julie Charles. « 16 octobre 1818, matin, revu les allées, l'arbre au pied duquel pour la dernière fois nous nous assîmes le 3 mai 1817, à Saint-Cloud, au bout de l'allée qui suit la lanterne. » (*Carnet Émile Ollivier*, f° 71 v°).

10. On trouvera le cliché de l'*oiseau de Vénus*, par exemple, dans Bernis, *Les quatre saisons*.

12-15. Saint-Lambert (*Saisons*, t. I) :

Et l'astre lumineux, s'élançant des montagnes,
Jetait ses rayons d'or sur les vertes campagnes.

Conduis-moi, chère Elvire, et soutiens ton amant :
Je veux voir le soleil s'élever lentement,
Précipiter son char du haut de nos montagnes,
Jusqu'à l'heure où dans l'onde il ira s'engloutir,
Et cédera les airs au nocturne zéphyr !
Viens ! Que crains-tu pour moi ? Le ciel est sans nuage !
Ce plus beau de nos jours passera sans orage ;
Et c'est l'heure où déjà sur les gazons en fleurs
Dorment près des troupeaux les paisibles pasteurs !

Dieu ! que les airs sont doux ! Que la lumière est pure !
Tu règnes en vainqueur sur toute la nature,
O soleil ! et des cieux, où ton char est porté,
Tu lui verses la vie et la fécondité !
Le jour où, séparant la nuit de la lumière,
L'Éternel te lança dans ta vaste carrière,
L'univers tout entier te reconnut pour roi ;
Et l'homme, en t'adorant, s'inclina devant toi !
De ce jour, poursuivant ta carrière enflammée,

---

14. *1re, 2e éd.* [lentement] ; [Précipiter..... *Je mets une simple virgule* (,) *avec 1866.*

---

25 et 28. Chênedollé (*Génie de l'Homme*, ch. I ; *Œuvres*, p. 15), célèbre aussi la *fécondité* du Soleil, et le donne comme *roi* à l'univers ; et M. Rosières (p. 175) attire l'attention sur ces vers de Léonard :

... des torrents de clarté
Tombent en un instant de son char de lumière.
Il lance les rayons de la fécondité.

« Il (le soleil) attire tous les globes planétaires, les fait circuler autour de lui, et verse sur leur circonférence la lumière, la chaleur, le mouvement et la vie » (Bernardin de Saint-Pierre, *Harmonies*, IX, Harmonies du ciel).

26. « Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres » (*Genèse*, I, 4 ; Genoude, t. I, p. I).

30. « Le dieu (le soleil) poursuivant sa carrière... » (Le Franc de Pompignan, *Ode sur la mort de J.-B. Rousseau*).

Tu décris sans repos ta route accoutumée ;
L'éclat de tes rayons ne s'est point affoibli,
Et sous la main des temps ton front n'a point pâli !

Quand la voix du matin vient réveiller l'aurore,
L'Indien, prosterné, te bénit et t'adore !
Et moi, quand le midi de ses feux bienfaisants
Ranime par degrés mes membres languissants,
Il me semble qu'un Dieu, dans tes rayons de flamme,
En échauffant mon sein, pénètre dans mon ame !

---

31. Baour-Lormian (*Ossian*, p. 48) :

> ... Quelle main...
> ... Traça dans l'azur ta route accoutumée.

33. Chênedollé, *Génie de l'Homme* (ch. I, p. 15), et Roucher (*les Mois*, ch. IV) avaient exprimé cette idée ; et Thiessé préférait dans la *Revue encyclopédique* leur développement aux vers de Lamartine. Léonard n'avait pas manqué ce thème ; ni enfin Baour-Lormian (*Ossian*, p. 48) :

> Mais les siècles jaloux épargnent ta beauté :
> Un printemps éternel embellit ta jeunesse.

Mais il suppose ensuite que peut-être à la fin le soleil aussi périra.

34-35. « Que les peuples de l'Inde et cette troupe d'insensés qui n'aiment que les vanités légères, adorent le soleil... » (Young-Letourneur, N. XII, t. I, p. 251).

Léonard montrait le soleil adoré

> Aux champs péruviens, aux rivages du More,

et M. Butignot voyait

> ... les vierges et les caciques
> Inondant les sacrés portiques
> Implorer *ses* dons bienfaisants.

36-39. Le poète convalescent écrit dans les *Saisons* (ch. I) :

> J'allais me pénétrer des rayons de l'aurore....
> O toi qui m'as rendu la pensée et les sens,
> Marche, éclaire le monde...
> Mes sens étaient charmés, et mon âme ravie
> Croyait sentir la sève et respirer la vie.

Et je sens de ses fers mon esprit détaché,
Comme si du Très-Haut le bras m'avoit touché !
Mais ton sublime auteur défend-il de le croire ?
N'es-tu point, ô soleil ! un rayon de sa gloire ?
Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux,
O soleil ! n'es-tu point un regard de ses yeux ?

Ah ! si j'ai quelquefois, aux jours de l'infortune,
Blasphémé du soleil la lumière importune ;
Si j'ai maudit les dons que j'ai reçus de toi,
Dieu, qui lis dans les cœurs, ô Dieu ! pardonne-moi !
Je n'avois pas goûté la volupté suprême
De revoir la nature auprès de ce que j'aime,
De sentir dans mon cœur, aux rayons d'un beau jour,
Redescendre à-la-fois et la vie et l'amour !
Insensé ! j'ignorois tout le prix de la vie !
Mais ce jour me l'apprend et je te glorifie !

---

49. *1845* (in-16), *1849*, *1860*, *1866* : nos [cœurs.

42-45. Idée reprise dans la *Prière*, v. 71-76. — C. Chênedollé (*Genie de l'Homme*, ch. I, p. 16). — Le dernier hémistiche du v. 44 est dans Roucher (*Les Mois*, ch. IV) :

Soleil ! tu remplis seul l'immensité des cieux !

MEDITATION DIX-NEUVIÈME

ADIEU

NOTICE

« Cette pièce est de 1815 », nous dit le Commentaire de 1849. Reyssié (p. 183), Pomairols (p. 29), des Cognets (p. 120) n'élèvent aucune objection contre cette date. M. Séché propose celle de 1818 (p. 215), je ne sais pour quelles raisons.

Lamartine a séjourné à Bissy chez le colonel de Maistre, oncle de son ami de Vignet, en 1815, lorsqu'il revenait de Narnier (*Mémoires inédits*, p. 362 et suiv.; *Cours*, E. 42, t. VII, p. 405 ; voyez aussi le récit moins précis des *Mémoires politiques*, ou *Lamartine par lui-même*, p. 41-42). S'il fallait une autre date que 1815, on devrait choisir celle de 1819 : Lamartine alla deux fois en juillet à Chambéry (*Corr.*, t. II, p. 56, 58). Le *Manuscrit de ma mère* (p. 213) affirme qu'il revint alors à Bissy, mais en confondant cette visite avec celle de 1815 : c'est en 1815 qu'avant d'aller à Bissy, Alphonse avait *vécu seul dans une cabane de pêcheur sur le bord d'un lac*, non en Suisse, mais en Savoie. Néanmoins on ne peut guère douter qu'étant en 1819 à Chambéry, il ait fait une visite à Bissy. Seulement, il ne dut pas s'y attarder ; et le caractère de l'épître se rapporterait mal à l'époque où il faisait la connaissance de miss Birch et bâtissait des projets d'avenir.

Tenons-nous-en donc à la date de 1815.

Les images principales de ce morceau (*port*, v. 1 ; *barque*, v. 38 ; *orage*, v. 42 ; *orageuse*, v. 69), la couleur de quelques traits (v. 65-68) rapprochent cette pièce du thème antique de la *retraite* (Horace, *Epod.* II ; Claudien, *Idylle* IX ; cf. Racan, *Stances à Tircis*, éd. Tenant de la Tour, t. I, p. 196). — Thiessé, dans la *Revue encyclopédique*, jugeait cette pièce « un centon de Millevoye, de Chénier et de Delille ».

N. C. — (Titre). 2ᵉ *éd.* Vingt et unième ; 9ᵉ *éd.* Vingt-cinquième ; *1849*, *1860* Trente-unième ; *1866*, XXXI.

ADIEU

Oui, j'ai quitté ce port tranquille,
Ce port si long-temps appelé,
Où loin des ennuis de la ville,
Dans un loisir doux et facile,
Sans bruit mes jours auroient coulé.
J'ai quitté l'obscure vallée,
Le toit champêtre d'un ami ;
Loin des bocages de Bissy,
Ma muse, à regret exilée,
S'éloigne triste et désolée
Du séjour qu'elle avoit choisi.
Nous n'irons plus dans les prairies,
Au premier rayon du matin,
Égarer, d'un pas incertain,
Nos poétiques rêveries.
Nous ne verrons plus le soleil
Du haut des cimes d'Italie
Précipitant son char vermeil,
Semblable au père de la vie,
Rendre à la nature assoupie
Le premier éclat du réveil.

N. L. — 1. Cette « Épître familière », dit l'auteur (*Cours*, VII, p. 405), était adressée au Colonel de Maistre.

Nous ne goûterons plus votre ombre,
Vieux pins, l'honneur de ces forêts,
Vous n'entendrez plus nos secrets ;
Sous cette grotte humide et sombre
Nous ne chercherons plus le frais,
Et le soir au temple rustique,
Quand la cloche mélancolique
Appellera tout le hameau,
Nous n'irons plus à la prière
Nous courber sur la simple pierre
Qui couvre un rustique tombeau.
Adieu, vallons; adieu, bocages ;
Lac azuré, rochers sauvages,
Bois touffus, tranquille séjour,
Séjour des heureux et des sages,
Je vous ai quittés sans retour.

Déja ma barque fugitive
Au souffle des zéphyrs trompeurs
S'éloigne à regret de la rive
Que m'offroient des dieux protecteurs.
J'affronte de nouveaux orages ;
Sans doute à de nouveaux naufrages
Mon frêle esquif est dévoué ;
Et pourtant à la fleur de l'âge,
Sur quels écueils, sur quels rivages

---

34. *1826, 1849, 1860, 1866* roches.

46. *1849, 1860, 1866* quel rivage. *Je conserve, avec les 1re, 2e, 3e, 9e éd., la leçon* sur quels rivages : *faute de rime, au point de vue classique, qui n'est peut-être pas une faute d'impression. Lamartine était indifférent à ces chinoiseries d'orthographe en matière de versification* (*cf. plus haut, p.* 177, la Foi, v. 83).

24-26. « *Frigus captabis opacum.* Tu garderas la fraîcheur de l'ombre » (Virgile, *Eglogues*, I, 53).

34. Le lac du Bourget : cf. plus loin, p. 531-532.

44. « Un esquif ne peut pas être *dévoué* aux orages ; le terme est

N'ai-je déja pas échoué?
Mais d'une plainte téméraire
Pourquoi fatiguer le destin?
A peine au milieu du chemin,
Faut-il regarder en arrière?
Mes lèvres à peine ont goûté
Le calice amer de la vie,
Loin de moi je l'ai rejeté;
Mais l'arrêt cruel est porté,
Il faut boire jusqu'à la lie!
Lorsque mes pas auront franchi
Les deux tiers de notre carrière,
Sous le poids d'une vie entière
Quand mes cheveux auront blanchi,
Je reviendrai du vieux Bissy
Visiter le toit solitaire
Où le ciel me garde un ami.
Dans quelque retraite profonde,
Sous les arbres par lui plantés,

---

47. *11e éd., 1826, 1849, 1860, 1866 :* Déjà n'ai-je [pas...

---

impropre » (Thomas-Lefebvre, p. 52). Le grammairien fait remarquer que *dévouer*, lorsqu'il se prend pour *consacré*, implique l'action d'une volonté : ici le sens est *destiné, réservé par le sort*. Mais *destin* et *Providence* se confondent dans l'âme large de Lamartine ; et il écrit d'instinct conformément à sa pensée.

52. André Chénier, *La Jeune Captive* :

Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Et *Élégies*, I, 29 :

... Boire la lie
De ce calice amer qu'on appelle la vie.

Ce n'est qu'une coïncidence dans l'emploi d'un cliché (cf. p. 251).

61-67. Cf. le Vallon, v. 13.

65. Claudien, *Idylle*, IX :

Ingentem meminit parvo qui germine quercum
Æquævumque videt consenuisse nemus.

Nous verrons couler comme l'onde
La fin de nos jours agités.
Là, sans crainte et sans espérance,
Sur notre orageuse existence,
Ramenés par le souvenir,
Jetant nos regards en arrière,
Nous mesurerons la carrière
Qu'il aura fallu parcourir.

Tel un pilote octogénaire,
Du haut d'un rocher solitaire,
Le soir, tranquillement assis,
Laisse au loin égarer sa vue
Et contemple encor l'étendue
Des mers qu'il sillonna jadis.

---

68. *Esperance* (ou désir) et *crainte*. Ce sont les deux passions symboliques de la sensibilité humaine, que la sagesse antique dénonçait comme les obstacles au bonheur.

Nec leves somnos timor aut cupido
Sordidus aufert.
(Horace, *Odes*, II, XVI, 15.)

« Son sommeil léger n'est troublé ni par la crainte ni par l'avare convoitise. »

Qui timet his adversa, fere miratur eodem
Quo cupiens pacto.
(Horace, *Epîtres*, I, VI, 9.)

« Celui qui craint le contraire de ces biens, ne se passionne guère moins que celui qui les désire. »

74. Il y a une comparaison analogue dans Homère (*Odyssée*, XII, 251) : « Mais, me fait remarquer M. Alfred Croiset, la ressemblance n'est que dans le mouvement et dans quelques mots. »

MÉDITATION VINGTIÈME

LA SEMAINE SAINTE

NOTICE

« Je m'en vais en Normandie chez le duc de Rohan qui a pour moi l'amitié la plus prévenante et les plus grands soins de ma santé » (A Mlle de Canonge, 5 avril 1819; *Corr.*, t. II, p. 19).

« Il (le duc de Rohan) m'emmène demain ; nous ne serons que nous deux. Il est enthousiasmé de moi, il ne sort plus de chez moi, et je l'aime » (A M. le Comte de Virieu, 8 avril 1819, *Corr.*, t. II, p. 20). « J'arrive de la Roche-Guyon où je viens de passer une semaine des plus paisibles et des plus agréables » (Au même, 13 avril 1819, *Corr.*, t. II, p. 21). Pâques tomba cette année-là le 11 avril. Lamartine dit être parti le 9 : s'il est rentré le 13 ; il a passé de 3 à 4 jours, et non une semaine à La Roche-Guyon. Mais Lamartine n'est pas parti le 9 : le duc de Rohan qui l'emmenait ne voyagea certainement pas le vendredi saint ; et même partant seul, Lamartine n'aurait pas pu décemment manquer les exercices de piété de ce jour. Il faut donc dater la première lettre à Virieu (t. II, p. 20) du 6, c'est-à-dire du mardi saint, ou plutôt même du lundi 5 ; car Lamartine écrit à Virieu : « Je les aurai mercredi (ses vers imprimés par Didot) ; mais je pars pour passer la semaine sainte à La Roche-Guyon, chez le duc de Rohan. Il m'emmène demain » (t. II, p. 20). *Demain* veut dire le mardi 6, et ainsi il ne sera pas là le mercredi 7 quand Didot livrera la plaquette qu'il imprime. Il dut donc être à La Rocheguyon du mardi 6 au lundi 12, ce qui fait à peu près la semaine.

Lamartine fut d'abord très content de ses vers : « Tout ce que je vois ou connais, ou qui m'entend, n'a qu'une voix sur mon talent poé-

---

N. C. — (Titre). *2e éd.* Vingt-deuxième ; *9e éd.* Vingt-sixième ; *1849*, *1860* Trente-deuxième ; *1866*, XXXII.

tique. J'ai même fait des enthousiastes par delà tout ce que tu peux imaginer. Le duc de Rohan, Mathieu de Montmorency, sont du nombre. Je viens de faire pour eux, à la Roche-Guyon, pendant la semaine sainte, les plus ravissantes stances religieuses que tu puisses imaginer. C'est original, pur comme l'air, triste comme la mort, et doux comme du velours. J'ai été bien heureux d'avoir là si à-propos cette inspiration qui répondait juste à ce qu'ils me demandaient » (Au même, *ibid.*, t. II, p. 23). La pièce est de celles qu'il fait imprimer par Didot (*Ibid.*). Il s'en dégoûta plus tard, quand il vit qu'on la critiquait. « Ne me parlez donc plus de mes vers sur La Roche-Guyon, et brûlez tout ce que vous pourrez en accrocher, je vous prie. Tout le monde, amis et ennemis, les trouve détestables, et j'y consens » (A M. Rocher, 20 août 1819). Cependant on voit qu'il se ravisa encore, puisque la pièce parut dans les *Méditations* : elle contribuait à leur donner leur couleur et en favorisait l'interprétation religieuse.

Quoique le poète n'ait point marqué de divisions dans sa pièce, je crois qu'il faut y distinguer deux parties : 1° un chœur, qui comprend les six premières stances (v. 1-24) ; ce sont le duc de Rohan et ses amis vraiment chrétiens qui invitent tous les hommes à partager leur paix (cf. v. 10-11) ; 2° la voix du poète qui répond à cet appel dans les huit dernières stances (v. 25-66). Cette distinction est nécessaire pour donner un sens net au poème.

LA SEMAINE SAINTE

A LA R.-G.

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde;
Nautoniers sans étoile, abordez! c'est le port:
Ici l'ame se plonge en une paix profonde,
Et cette paix n'est pas la mort.

N. C. — Titre : *2e, 3e, 9e éd., 1849, 1860, 1866* : A la Roche-Guyon.

N. L. — 1. Lamartine qui suivit les offices, dut y entendre et y lire des cantiques, des hymnes, des psaumes et des prières. On trouve dans cette pièce beaucoup de reflets des chants d'Église, et quelques-uns de l'*Imitation.*

2. Ce vers fut, selon Sainte-Beuve, fourni au poète par le duc de Rohan (L. Séché, p. 234). — Sans étoile :

Ave, maris stella.

(Office de la Vierge, *Bréviaire et missel romain,* p. 100.)

Nautoniers, le port :

Crux, sola digna tu fuisti
... portum præparare,
Nauta, mundo naufrago.

« La croix seule pouvait, ô nautonier, offrir un port au monde naufragé ».

(Hymne pour le temps de la Passion, *Bréviaire et missel romain,* p. 215 ; *Office de la Semaine-Sainte,* p. 352.)

Le duc de Rohan avait peut-être dans la mémoire un vers de Baour-Lormian :

L'homme est un nautonnier dont la tombe est le port.

(*Veillées poétiques et morales,* 2e éd., p. 107.)

Ici, jamais le ciel n'est orageux ni sombre;
Un jour égal et pur y repose les yeux;
C'est ce vivant soleil, dont le soleil est l'ombre,
Qui le répand du haut des cieux.

Comme un homme éveillé long-temps avant l'aurore,
Jeunes, nous avons fui dans cet heureux séjour,
Notre rêve est fini, le vôtre dure encore;
Éveillez-vous! voilà le jour.

---

5. « *Lux orta est justo.* La lumière est née pour le juste » (*Ps.* XCVI, 11; Genoude, I, II, p. 203). — Cf. *Ps.* CXI, 4.

6. « *O dies æternitatis clarissima quam nox non obscurat... Dies semper læta, semper serena... Lucet quidem sanctis, perpetua claritate splendida.* Jour de l'éternité qu'aucune nuit n'obscurcit... Jour toujours joyeux, toujours serein... Il brille pour les saints, et resplendit d'une clarté toujours égale » (*Imitation*, III, 48).

7. Cf. l'*Isolement*, v. 38, *la Providence à l'homme*, v. 82; et surtout les chants d'Eglise :

Tu, Christe, qui mundum nova,
Sol verus, accendis face.

« O Jesus qui êtes le soleil de justice et le véritable flambeau du monde. »

(Hymne pour le Dimanche des Rameaux, à sixte, *Office de la Semaine-Sainte*, p. 82.)

Lux lucis, et fons luminis,
Diem dies illuminans,
Verusque sol illabere.

« Lumière de la lumière, source de clarté, jour qui éclaire le jour, tu es le vrai soleil : répands-toi sur nous. »

(Hymne pour le lundi, à laudes.)

12. « L'oiseau messager du jour annonce par son chant l'approche de l'aurore : nous, le Christ, éveilleur des âmes, nous appelle à la vie... Veillez (dit-il), je suis proche. »

Ales diei nuntius
Lucem propinquam præcinit :
Nos excitator mentium
Jam Christus ad vitam vocat.
. . . .
Vigilate ; jam sum proximus.

(Hymne pour le mardi, à laudes.)

Cœurs tendres, approchez ! ici l'on aime encore ;
Mais l'amour, épuré, s'allume sur l'autel.
Tout ce qu'il a d'humain, à ce feu s'évapore ;
Tout ce qui reste est immortel !

La prière qui veille en ces saintes demeures
De l'astre matinal nous annonce le cours ;
Et, conduisant pour nous le char pieux des heures,
Remplit et mesure nos jours.

L'airain religieux s'éveille avec l'aurore ;
Il mêle notre hommage à la voix des zéphyrs,
Et les airs, ébranlés sous le marteau sonore,
Prennent l'accent de nos soupirs.

---

13. « *Sine amico non potes bene vivere.* Tu ne peux vivre heureux sans ami » (*Imitation,* II, 8) : les chap. 7 et 8 développent l'opposition des deux amours. Corneille traduisait ainsi les versets 3 et 4 du ch. 7.

Aussi tout autre objet n'a qu'un amour trompeur
Qui naît et se dissipe ainsi qu'une vapeur,
Et dont la foi douteuse est souvent parjurée :
Le seul Jésus-Christ aime avec fidélité,
Et son amour, pareil à sa source épurée,
N'a pour bornes de sa durée
Que celles de l'éternité.

17. « L'astre du jour est levé : prions, invoquons Dieu. »

Jam lucis orto sidere
Deum precemur supplices.
(Hymne, à prime, *Office de la Semaine-Sainte*, p. 31.)

18. « Matinal se dit seulement des personnes » (Thomas-Lefebvre, p. 54). Mais si c'est un emploi figuré ?

20. *Te mane laudum carmine,*
Te deprecemur vespere.

« Le matin nous chanterons tes louanges, le soir encore nous te prierons. »

(Hymne pour le samedi, à vêpres, *Bréviaire et missel romain*, p. 92.)

21. Cf. l'*Isolement*, v. 14.

Dans le creux du rocher, sous une voûte obscure,
S'élève un simple autel : roi du ciel, est-ce toi ?
Oui, contraint par l'amour, le Dieu de la nature
Y descend, visible à la foi.

Que ma raison se taise, et que mon cœur adore !

---

25. Cf. p. 538, la description de la chapelle de la Roche-Guyon.

27. « Jésus, notre rédempteur..., quelle miséricorde t'a vaincu ?... Que la piété te contraigne. »

Jesu, nostra redemptio...
Quæ te vicit clementia... ?
Ipsa te cogat pietas...

(Pour l'Ascension, à vêpres. *Bréviaire et missel romain*, p. 318.)

« *Ecce tu præsens es hic apud me in altari, Deus meus, creator omnium.* Te voici auprès de moi, présent sur l'autel, ô mon Dieu, créateur de toutes choses » (*Imitation*, IV, 1).

28. « *Sic nos tu visita, sicut te colimus.* Visite-nous, comme nous t'adorons. »

(A Matines, pour la fête du Saint-Sacrement. *Bréviaire et missel romain*, p. 536.)

Cf. la prière de la messe, *O salutaris hostia.*

29. « *Plus valet Deus operari quam homo intelligere potest... Subde te Deo et humilia sensum tuum fidei... Cum simplici reverentia ad sacramentum accede. Ratio humana debilis est et falli potest ; fides autem vera falli non potest... Fides et amor ibi maxime præcellunt.* Dieu peut opérer plus que l'homme ne peut comprendre... Soumets-toi à Dieu et humilie ton sens devant la foi... Approche du sacrement en simplicité et révérence. La raison humaine est débile et faillible : la vrai foi ne peut se tromper... La foi et l'amour ici sont tout-puissants » (*Imitation*, IV, 18).

Et si sensus deficit,
Ad firmandum cor sincerum
Sola fides sufficit.....
Tantum ergo sacramentum
Veneremur cernui...
Præstet fides supplementum
Sensuum defectui.

« Et si nos sens n'y comprennent rien, pour affermir un cœur sincère, la seule foi suffit... Adorons donc avec humilité un si auguste

La croix à mes regards révèle un nouveau jour;
Aux pieds d'un Dieu mourant, puis-je douter encore?
Non, l'amour m'explique l'amour!

Tous ces fronts prosternés, ce feu qui les embrase,
Ces parfums, ces soupirs s'exhalant du saint lieu;
Ces élans enflammés, ces larmes de l'extase,
Tout me répond que c'est un Dieu.

Favoris du Seigneur, souffrez qu'à votre exemple,
Ainsi qu'un mendiant aux portes d'un palais,
J'adore aussi de loin, sur le seuil de son temple,
Le Dieu qui vous donne la paix.

Ah! laissez-moi mêler mon hymne à vos louanges!
Que mon encens souillé monte avec votre encens.

---

34. *1re, 2e, 3e éd.: soupirs]*, [s'exhalant... *Avec la 9e éd., 1849, 1860, 1866, je supprime cette virgule contraire au rythme.*

---

sacrement, et qu'une foi vive et lumineuse supplée au défaut des sens. »
(*Hymne*, pour le Jeudi saint à la messe; *Office de la Semaine-Sainte*, p. 244.)

30. « Voici l'étendart du Roi des rois : le mystère de la Croix paroit avec éclat... Nous vous révérons, o Croix, notre unique espérance. »

Vexilla Regis prodeunt :
Fulget crucis mysterium :...
O crux, ave, spes unica...

(*Hymne pour le dimanche des Rameaux*, à vêpres, *Office du Saint-Sacrement*, p. 103.) — Voyez aussi le chapitre de l'Imitation, *De regia via sanctæ crucis* (II, 12). — Sur ce christ, cf. la note à la ligne 38 du Commentaire, p. 538.

32. Entendez : « l'amour que je ressens m'explique l'amour par lequel Dieu m'a racheté. » Cf. plus loin « Dieu », v. 89 et 94. — Lamartine semble faire ici une application détournée du mot de l'*Imitation* (III, 5) : « *Si quis amat, novit quid hæc vox clamet.* Quiconque aime, sait la force de ce mot *aimer.* »

37. Ici Lamartine se met nettement à part des croyants, et définit sa position religieuse.

41. *Vos louanges* est équivoque, selon Thomas-Lefebvre (p. 81) :

Jadis les fils de l'homme aux saints concerts des anges
Ne mêloient-ils pas leurs accents !

Du nombre des vivants chaque aurore m'efface,
Je suis rempli de jours, de douleurs, de remords.
Sous le portique obscur venez marquer ma place,
Ici, près du séjour des morts !

Souffrez qu'un étranger veille auprès de leur cendre,
Brûlant sur un cercueil comme ces saints flambeaux ;
La mort m'a tout ravi, la mort doit tout me rendre ;
J'attends le réveil des tombeaux !

Ah ! puissé-je près d'eux, au gré de mon envie,
A l'ombre de l'autel, et non loin de ce port,
Seul, achever ainsi les restes de ma vie
Entre l'espérance et la mort !

49-50. *Les éditions originales séparées 1e-12e, et les principales éditions collectives (dont 1849, 1860, 1866), mettent point et virgule* (;) *ou point* (.) *après* cendre, *et virgule* (,) *après* flambeaux. *J'adopte en principe la correction de 1845* (in-32) *qui rattache, comme le veut le sens, le vers 50 au vers 49. Mais au lieu de l'emphatique ponctuation de 1845* (!), *je me borne à renverser la ponctuation de l'édition princeps. C'est-à-dire que je mets* (*v. 49*) *virgule* (,) *au lieu de* (;) *et* (*v. 50*) *point et virgule* (;) *au lieu de* (,).

---

sont-ce les louanges que vous recevez ou celles que vous donnez ? Mais qui jamais a hésité ?

46. Il a 29 ans : encore ici donc, le poète regarde au delà de son être individuel un état humain de sensibilité dans lequel il s'absorbe lui-même. Sa lassitude s'assimile à la vieillesse. — *Rempli de jours* déplaît à Thomas-Lefebvre (p. 55) qui n'admet que *plein de jours*, et qui blâme l'association du mot *jours* avec les mots *douleurs* et *remords*. Sur ce dernier point, l'expression de Lamartine n'est qu'un cas très atténué de la figure qui unit le concret et l'abstrait.

50. Il y a ici une inversion assez dure. *Brûlant* se rapporte à *flambeaux*. — « Semblable à ces lampes sépulcrales, son génie (celui d'Young) brûla dix ans sur les tombeaux de ses amis » (Le Tourneur, Discours préliminaire des *Nuits d'Young traduites de l'anglois*, 1770, in-12, t. I, p. x). Ce rapprochement ôte toute obscurité aux vers 49-50, et justifie la ponctuation adoptée ici.

MÉDITATION VINGT ET UNIÈME

LE CHRÉTIEN MOURANT

NOTICE

Lamartine fut malade à Paris au printemps de 1819 (Lettres du 5 avril 1819, *Corr.*, t. II, p. 19; du 13 avril, t. II, p. 21; du 22 avril, t. II, p. 25; du 25 avril, t. II, p. 27). Mais s'il souffrait beaucoup, il ne paraît pas avoir été à la mort comme il crut y être au début de 1820 (Lettres du 10 janvier et du 29 février, *Corr.*, t. II, p. 95 et 96). Cependant les *Mémoires politiques* (*Lamartine peint par lui-même*, p. 108) placent bien sa grande maladie à la date d'avril 1819: « J'allais repartir pour Milly quand une maladie grave, suite de la perte que j'avais faite (?), de la douleur qui me rongeait (?), et de l'oubli dans lequel le gouvernement laissait s'user ma jeunesse, me retint quelques semaines dans mon lit. » Il fut soigné par le Dr Alin, par ses amis et par ses amies, dont la principale était alors cette « Italienne de grande origine, de beauté rayonnante, de grâce ineffable » (*Ibid.*), cette princesse Romaine pour laquelle il revenait si vite de La Roche-Guyon (*Cours*, t. XXVII, p. 269), et qui peut-être avait plus fait pour épuiser sa vie que le deuil d'Elvire et l'indifférence du gouvernement (Cf. p. 453, note; *Introduction*, XLIV; et des Cognets, p. 95-99). On doit donc fixer la composition de cette petite *Méditation* vers la seconde moitié du mois d'avril 1819.

N. C. — *2e éd.* Vingt-troisième; *9e éd.* Vingt-septième; *1849, 1860* Trente-troisième; *1866* XXXIII.

LE CHRÉTIEN MOURANT

Qu'entends-je? autour de moi l'airain sacré résonne!
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau?
O mort, est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois? eh quoi! je me réveille
Sur le bord du tombeau?

O toi! d'un feu divin précieuse étincelle,

N. L. — 1. Cf. *La Semaine sainte*, v. 21.

3. Le *pâle flambeau* est un cierge : cf. la *Semaine sainte*, v. 50.

7. Les 2e et 3e strophes de cette petite pièce sont une imitation de Pope, *Le chrétien mourant à son âme* (Estève, p. 338 ; G. Charlier, *De Pope à Lamartine*, Extrait de la Revue de Belgique, 1906). Lamartine a confondu plus tard sa Méditation du *Chrétien mourant* avec son *Poète mourant* des *Nouvelles Méditations*, et dans le *Commentaire* de cette dernière pièce, il dit — ce qui est inexact — y avoir repris une imitation de Pope qu'il avait faite dès 1806. « A l'âge de 16 ans, j'avais lu, dans le poète anglais Pope, trois strophes qui m'étaient restées depuis dans le souvenir, et que j'avais essayé de traduire en vers avec l'aide de mon maître de langue » (*Nouvelles Méditations*, éd. Hachette, in-16, p. 41). Il faut peut-être lire, au lieu de 16 ans, 18 ans : c'est en 1808 que Lamartine lit Pope et étudie l'anglais (*Corr.*, t. I, p. 55 et 58, 14 déc. 1808 et 24 janvier 1809). Mais *16 ans* peut signifier aussi bien : *20* ou *21 ans*, ou simplement : *très jeune*. Il n'y aurait d'ailleurs rien d'étonnant à ce que Lamartine dans le *Chrétien mourant*, eût repris d'anciennes strophes, plus ou moins retouchées, en les encadrant d'un commencement et d'une fin.

De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs : la mort vient t'affranchir !
Prends ton vol, ô mon ame ! et dépouille tes chaînes.
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir ?

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir ?
Déja, déja je nage en des flots de lumière,
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir !

Mais qu'entends-je ? au moment où mon ame s'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille ?
Compagnons de l'exil, quoi ! vous pleurez ma mort ?
Vous pleurez ? et déja dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux, et mon ame enivrée
Entre au céleste port !

N. C. — 11. *1re, 9e éd. : pas de ponctuation à la fin du vers. Je ponctue avec la 3e éd., 1849, 1860, 1866.*

C'est ce qu'il fit pour le *Poète mourant*, dont l'ébauche est de 1817 (Carnet Ollivier) : il ne se trompait pas quand il disait dans son *Commentaire* de cette Méditation avoir retrouvé dans sa mémoire d'anciennes images ; mais elles étaient de lui-même, et non de Pope, et de date plus récente qu'il ne pensait.

7-8. « Vitale étincelle d'une flamme céleste, quitte, oh ! quitte cette forme mortelle : tu trembles, tu espères, tu t'attardes, tu t'envoles : oh ! la douleur, et la bénédiction de mourir ! » (Pope).

12. « Dis-moi, mon âme, se peut-il que ce soit cela, la mort ? » (Pope).

14-18. « Le monde s'éloigne, il disparaît. Le ciel s'ouvre à mes yeux ! Les accents des séraphins résonnent à mes oreilles : prêtez, prêtez-moi vos ailes ! Je monte, je m'envole... » (Pope).

21. Cf. l'*Isolement*, v. 47.

24. Cf. *la Semaine sainte*, v. 2.

MÉDITATION VINGT-DEUXIÈME

DIEU

NOTICE

La *Correspondance* justifie ici le Commentaire de 1849 (cf. p. 543). Lamartine écrit le 27 mai 1819 : « Je pourrais encore lui (à Mme de Beufvier) envoyer une longue *Méditation* sur *Dieu* que j'ai finie en faisant mon voyage romantique de Paris ici » (*Corr.*, t. II, p. 39). *Romantique*, parce qu'il n'a pas voyagé en diligence ni en poste, mais à cheval, en « promeneur solitaire ». Le 25 avril, il était à Paris, et ne savait pas encore comment il retournerait chez lui « à cheval ou par eau » (*Ibid.*, p. 27). Le 4 mai, il était installé à Montculot (*Ibid.*, p. 28). Pour les relations de Lamartine et de La Mennais, voyez plus loin les notes au Commentaire de 1849.

Lamartine avait lu Pope. Et peut-être dans sa large conception de Dieu (v. 45-68) a-t-il passé quelque chose de l'*Essai sur l'homme* de Pope ; c'est, chez les deux poètes, le même glissement insensible du déisme au panthéisme.

De ce Tout étonnant la Nature est le corps ;
L'Éternel en est l'âme, en conduit les ressorts ;......
En tous lieux il s'étend sans avoir d'étendue ;
Sans être divisé, partout il s'insinue ;
Des esprits et des corps, c'est l'invisible appui,
Et tout être vivant respire, agit en lui.
Il donne et ne perd rien ; il produit, il opère,
Sans que jamais sa force ou se lasse ou s'altère.....
Le faible et le puissant, le grand et le petit,
Tout devant ses regards tombe, s'anéantit.
Sa substance pénètre et le ciel et la terre,
Les remplit, les soutient, les joint, et les resserre.

(Traduction de l'abbé du Resnel, dans les *Œuvres complètes d'Alexandre Pope*, Paris, 1779, t. II, p. 183.) Le texte (v. 261-280 de l'Ép. 1) est à la p. 52 du même volume.

N. C. — (Titre). *2e éd.* Vingt-quatrième ; *9e éd.* Vingt-huitième ; *1849, 1860* Trente-quatrième ; *1866* XXXIV.

DIEU

A M. DE L. M.

Oui, mon ame se plaît à secouer ses chaînes :
Déposant le fardeau des misères humaines,
Laissant errer mes sens dans ce monde des corps,
Au monde des esprits je monte sans efforts.
Là, foulant à mes pieds cet univers visible,
Je plane en liberté dans les champs du possible.
Mon ame est à l'étroit dans sa vaste prison :
Il me faut un séjour qui n'ait pas d'horizon.

N. C. — *2e-9e éd.* : A M. de La Mennais. *10e, 1826, 1849, 1860, 1866* : A M. l'abbé F. de Lamennais.

5-8. *On lit ces 4 vers dans la Corr.* (20 août 1819 ; t. II, p. 64), *avec les variantes suivantes :* (v. 5) à nos pieds ; (v. 6) Planons ; (v. 7) Notre âme ; (v. 8) Il nous faut. *Ce ne sont pas, à proprement parler, des leçons d'une 1re rédaction, mais une citation que Lamartine modifie pour l'adapter à l'idée de sa lettre.*

N. L. — 3. « Arrachons-nous à ce monde des corps » (Lamennais, *Indifférence*, I, 2, v, p. 373 : dans Maréchal, p. 89).

4-8. « L'infini est le seul champ qui lui convient (à l'âme)... Dans ce calme de la nuit, je m'élance dans les espaces, pour y trouver l'ordonnateur de tant de mondes » (Chateaubriand, *Génie*, I, vi, 1). Il y avait déjà quelque chose de cela dans Young-Letourneur, *N.* XII, t. I, p. 244-245. « Ma Muse s'est élevée au-dessus de l'espace où volent les noirs oiseaux de la nuit. Jalouse d'arriver dans un horizon infini, elle a pénétré au delà des bornes enflammées de l'univers... » (*Ibid.*, N. XXIV, II, 181). Déjà Baour-

Comme une goutte d'eau dans l'Océan versée,
L'infini dans son sein absorbe ma pensée;
Là, reine de l'espace et de l'éternité,
Elle ose mesurer le temps, l'immensité,
Aborder le néant, parcourir l'existence,
Et concevoir de Dieu l'inconcevable essence.
Mais sitôt que je veux peindre ce que je sens,
Toute parole expire en efforts impuissants;
Mon âme croit parler, ma langue embarrassée
Frappe l'air de vingt sons, ombre de ma pensée.
Dieu fit pour les esprits deux langages divers:
En sons articulés l'un vole dans les airs;
Ce langage borné s'apprend parmi les hommes,
Il suffit aux besoins de l'exil où nous sommes,
Et suivant des mortels les destins inconstants,
Change avec les climats ou passe avec les temps.

---

22. *1866* au besoin.
24. *9e éd.* le [temps]

Lormian avait suivi Young et Chateaubriand dans cet élan vers l'infini.

> Je me crois enlevé sur des ailes de flammes,
> Et du sein de la terre élancé vers les cieux...,
> Je m'égare à travers des soleils innombrables...
> Me voici seul, debout, sur le sommet des mondes...
> Je tends vers l'infini mon vol audacieux
> (*Veillées poétiques et morales*, 2e éd., 3e veillée, p. 40 et 42.)

Mais il suffira de lire tout le poème de Baour-Lormian pour saisir quelle distance il y a du spiritualisme panthéiste des *Méditations* au déisme chrétien qui célèbre l' « architecte des mondes ».

10. L'idée d'*infini*, au moins la valeur de cette idée, avait été révélée à Lamartine par Virieu, qui l'avait prise en Allemagne (*Corr.*, t. I, p. 321 et 341).

14-16. « J'aperçois Dieu partout dans ses œuvres; je le sens en moi, je le vois tout autour de moi; mais sitôt que je veux le contempler en lui-même..., il m'échappe et mon esprit troublé n'aperçoit plus rien » (J.-J. Rousseau, *Émile*, Vicaire Savoyard, p. 324).

16. « Tu as donné à l'homme le privilège de la parole : mais la

L'autre, éternel, sublime, universel, immense,
Est le langage inné de toute intelligence ;
Ce n'est point un son mort dans les airs répandu,
C'est un verbe vivant dans le cœur entendu ;
On l'entend, on l'explique, on le parle avec l'ame ;
Ce langage senti touche, illumine, enflamme ;
De ce que l'ame éprouve interprètes brûlants,
Il n'a que des soupirs, des ardeurs, des élans ;
C'est la langue du ciel que parle la prière,
Et que le tendre amour comprend seul sur la terre.
Aux pures régions où j'aime à m'envoler,

---

31. *1re, 2e, 3e, 9e éd.* éprouve], [interprètes.... *Avec 1849, 1860, 1866, je supprime cette virgule nuisible au sens et au rythme.*

35. *1re, 2e, 3e éd.* régions], où.... *Avec la 9e éd., 1849, 1866, je supprime cette virgule.*

---

parole ne peut exprimer ton nom » (Young-Letourneur, N. XXIII, . II, p. 174). Cf. *1re Préface*, p. 362.

27-28. Il semble que Lamartine transpose ici le thème chrétien « de la conversation intérieure » (*Imitation*, II, 1). « *Frequens illi (Christo) visitatio cum homine interno, dulcis sermocinatio.* Il visite fréquemment l'homme intérieur : douce est la conversation avec lui » (*Ibid.*). « *Beatæ plane aures quæ non vocem foris sonantem, sed intus auscultant veritatem loquentem et docentem.* Heureuses les oreilles qui entendent non point les sons d'une voix extérieure, mais la parole et la leçon de la vérité intérieure » (*Ibid.*, III, 1). « *Possunt quidem verba sonare, sed spiritum non conferunt.* Les mots résonnent, mais ils n'apportent pas l'esprit » (*Ibid.*, III, 2). « *Verba mea spiritus et vita sunt.* Mes paroles sont l'esprit et la vie » (*Ibid.*, III, 3). — Voyez aussi le chap. 14 de la 1re *Épître* de saint Paul *aux Corinthiens*, où il oppose aux langues différentes du monde le langage inspiré de la prophétie, qui est le langage de l'esprit.

32-33. La construction de ces deux vers blesse Thomas-Lefebvre (p. 169), qui pense que les mots *interprètes brûlants* seront forcément rapportés au sujet *il* (c.-à-d. le langage de l'âme), alors qu'ils se rattachent au complément du verbe. La remarque n'est pas vraie pour le lecteur ; elle est vraie momentanément pour l'auditeur qui ne perçoit pas dans ces deux mots les signes du pluriel.

L'enthousiasme aussi vient me la révéler ;
Lui seul est mon flambeau dans cette nuit profonde,
Et mieux que la raison il m'explique le monde.
Viens donc ! il est mon guide, et je veux t'en servir.
A ses ailes de feu, viens, laisse-toi ravir.
Déja l'ombre du monde à nos regards s'efface,
Nous échappons au temps, nous franchissons l'espace,
Et dans l'ordre éternel de la réalité,
Nous voilà face à face avec la vérité.

Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,
C'est Dieu, c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore !
Il est ; tout est en lui : l'immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments ;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge ;
Le jour est son regard, le monde est son image ;
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main ;

36-38. *Enthousiasme* est un mot du vocabulaire de Mme de Staël « Il n'y a donc point, écrit-elle, de sentiment plus propre à la recherche des vérités abstraites » (*De l'Allemagne*, IV, 11, De l'influence de l'enthousiasme sur les lumières). Cousin s'était approprié le terme et l'idée ; mais ses cours étaient encore inédits.

41-44. Cf. *le Chrétien mourant*, v. 14-18, et le passage de Pope cité dans la note. Voyez aussi la note des vers 4-8 de cette pièce.

45. Fontanes (*Essai sur l'astronomie*, Œuvres, 1839, t. I, p. 23 ; cité par Potez, p. 342) :

> Soleils multipliés, soleils, escortez-vous
> Cet astre universel qui vous anime tous ?

46. « Grand Tout, composé de toutes les perfections, cause de toutes les causes... » (Young-Letourneur, *N.* XXIII, t. II, p. 174). — M. de Feletz (*Débats* ; cf. *Introduction*, p. XCIV), n'aimait pas ce vers qu'il trouvait « dur et sifflant ».

47. « *In illo vivimus, movemur et sumus.* Nous vivons, nous nous mouvons, nous existons en lui » (*Actes*, XVII, 28; Genoude, t. II, p 170).

49-50. Cf. l'*Immortalité*, v. 116-117. « Le jour est ton sourire » (Young-Letourneur, *N.* XXIII, t. II, p. 173).

51. « L'Univers n'est qu'un point du trône de l'Être ineffable, dont

L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe et revient finir où tout commence.
Sans bornes comme lui ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits !
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire ;
Pour lui, vouloir c'est faire, exister c'est produire !
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi !
Mais cette volonté, sans ombre et sans foiblesse,
Est à-la-fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré ;
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré :
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse,
Et comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux !
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance,

---

un coup d'œil fit naître la nature. L'ombre de son bras la soutient... Sa main embrasse l'immensité » (Young-Letourneur, *N.* XXIII, t. II, p. 176).

52. « Tu es la source universelle d'où la vie et le bonheur découlent et se distribuent dans tous les êtres » (Young-Letourneur, *N.* XXIII, t. II, p. 174).

55. Variante du « *Cæli enarrant Dei gloriam.* Les cieux racontent la gloire de Dieu » (*Ps.* XVIII, I ; Genoude, I, II, 657).

57. M. de Feletz n'aimait pas non plus ce vers. « Cette pensée, écrit-il (*Débats* ; cf. p. XCIV), a quelque chose de singulier et d'extraordinaire ; cela est sublime ou mauvais, et je crains que cela ne soit pas sublime. » De telles réflexions d'un critique qui n'était pas hostile, nous aident à voir ce que parmi tous les clichés, il y a pourtant de création et de hardiesse neuve dans l'expression des *Méditations*. — Sur tout ce passage, voyez la notice, p. 235.

64. Cf. *L'Homme*, v. 153-157.

Tendant par leur nature à l'être qui les fit;
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit!
Voilà, voilà le Dieu que tout esprit adore,
Qu'Abraham a servi, que rêvoit Pythagore,
Que Socrate annonçoit, qu'entrevoyoit Platon;
Ce Dieu que l'univers révèle à la raison,
Que la justice attend, que l'infortune espère,
Et que le Christ enfin vint montrer à la terre!

---

71. *1836, 1849, 1860, 1866* : par] la [nature.

---

72. Cf. *L'homme*, v. 163-164.

74-78. Lamartine reprend ici une idée qui avait été commune au rationalisme chrétien et au rationalisme déiste des XVIIe et XVIIIe siècles. Les mots *servi* et *montrer* (v. 74 et 78) marquent suffisamment le sens orthodoxe du poète. Le gallican Thomassin, dans sa *Manière d'étudier... chrétiennement... la Philosophie...* (1685), exprimait ce principe « que la même vérité éternelle qui après son Incarnation a prononcé tant de beaux préceptes, s'était déjà servie de la bouche des Philosophes pour annoncer à la terre quelques-unes de ces grandes maximes, et que ces Sages n'étaient sages qu'autant qu'elle leur faisait part de quelques rayons de sa lumière » (Cité par Bayle, *Nouv. de la Rép. des Lettres*, Œuvres diverses, t. I, p. 561). Le philosophe Lévesque de Burigny (*Théologie payenne*, 1754, II, 33) pensait qu'il n'y a aucune vérité de la théologie naturelle que la philosophie humaine n'ait connue. De même le socinien Leclerc (*Bibl. Univ.*, 1688, t. X, p. 188 et suiv.). Thomassin, Leclerc, Voltaire, Chateaubriand (*Génie*, I, I, 3) et beaucoup d'autres retrouvaient la Trinité dans Platon. Et Chateaubriand nommait Pythagore à cette occasion. Voltaire (*Profession de foi des Théistes, Louanges des adorateurs*, Œuvres, éd. Moland, t. XXVII, p. 69, et XXVIII, p. 309) et Rousseau (*Émile*, Vicaire savoyard, p. 366; *Œuvres et Corresp. inéd.*, p. 181-188) rapprochaient Socrate et Jésus. — Comparez *la Foi*, v. 105-107.

76-77. Ce sont les deux grandes preuves de l'existence de Dieu qui étaient chères aux déistes comme aux croyants : preuve cosmologique (par l'ordre du monde) ; preuve morale (par la nécessité d'une sanction des bonnes et des mauvaises actions). On les voit indiquées dans Chênedollé (*Génie de l'homme*, ch. III, Œuvres, p. 76, 78 et 80).

Ce n'est plus là ce Dieu par l'homme fabriqué,
Ce Dieu par l'imposture à l'erreur expliqué,
Ce Dieu, défiguré par la main des faux prêtres,
Qu'adoroient en tremblant nos crédules ancêtres.
Il est seul, il est un, il est juste, il est bon ;
La terre voit son œuvre, et le ciel sait son nom !
  Heureux qui le connoît ! plus heureux qui l'adore !
Qui, tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore,
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit,
Et, consumé d'amour et de reconnoissance,

---

80. C'est le point de vue de l'incrédulité du XVIIIe siècle expliquant les religions par l'imposture des uns et la crédulité des autres. Lamartine restreint l'explication aux « fausses » religions, revenant par sincérité à la position que Fontenelle, dans son *Histoire des oracles*, avait prise par prudence.

81. « Faux prêtres », par analogie avec *faux prophètes*, non inspirés et non consacrés par le vrai Dieu.

82. « En tremblant » rappelle le vers de Pétrone tant de fois cité ou imité au XVIIIe siècle :

Primus in orbe deos fecit timor,

« C'est la crainte qui a commencé à faire des dieux. »

83. Quelle différence y a-t-il entre « il est seul » et « il est un » ? *Seul* contient la négation des autres dieux de toutes les religions ; et le mot *un*, l'affirmation d'une unité essentielle dans la nature de ce seul Dieu. En pressant le second terme, on en ferait sortir la négation de la Trinité : mais il est certain que Lamartine, à cette date, n'entendait pas donner ce sens à son expression.

84. « La parole ne peut exprimer ton nom. Dis-moi donc quel est-il ? Comment dois-je appeler celui que je vois brûler dans ces soleils sans nombre ? » (Young-Letourneur, N. XXIII, t. II, p. 174).

86-88. Young-Letourneur (N. XII, t. I, p. 237) montre *les avantages de la nuit et de la solitude*. C'est dans la nuit que l'âme s'élance vers Dieu, mieux que dans le jour (*Ibid.*, p. 244-245). « Dans tous les siècles dont la lune a éclairé les nuits, elle fut une lampe allumée par le Créateur pour les veilles du sage ; c'est aux rayons de sa lumière épurée qu'il cherche et rencontre la solitude » (*Ibid.*, p. 250). Le thème est, comme on voit, parallèle, mais différent.

Brûle comme l'encens son ame en sa présence !
Mais pour monter à lui, notre esprit abattu
Doit emprunter d'en haut sa force et sa vertu.
Il faut voler au ciel sur des ailes de flamme :
Le désir et l'amour sont les ailes de l'ame.
Ah ! que ne suis-je né dans l'âge où les humains,
Jeunes, à peine encore échappés de ses mains,
Près de Dieu par le temps, plus près par l'innocence,
Conversoient avec lui, marchoient en sa présence ?
Que n'ai-je vu le monde à son premier soleil ?
Que n'ai-je entendu l'homme à son premier réveil ?
Tout lui parloit de toi, tu lui parlois toi-même ;
L'univers respiroit ta majesté suprême ;
La nature, sortant des mains du Créateur,
Étaloit en tous sens le nom de son auteur ;
Ce nom, caché depuis sous la rouille des âges,
En traits plus éclatants brilloit sur tes ouvrages ;
L'homme dans le passé ne remontoit qu'à toi ;
Il invoquoit son père, et tu disois : C'est moi.
Long-temps comme un enfant ta voix daigna l'instruire,
Et par la main long-temps tu voulus le conduire.
Que de fois dans ta gloire à lui tu t'es montré,

---

90. « *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo.* Que ma prière s'élève comme l'encens en votre présence. » *Ps.* CXL, v. 2 ; Genoude, I, II, 727.

92. La Grâce : cf. L. Racine, *La Grâce,* ch. II, v. 285-286, et v. 325-326.

96. Cf. *L'Homme,* v. 138.

98. *Genèse,* II, 8-20, etc.

109. Lamartine peut-être se souvient ici de quelques *Psaumes* qui énuméraient tout ce que Dieu avait fait pour son peuple. Rapprochez en particulier le vers 110 du verset 20 du *Ps.* LXXVI ; le vers 116 du verset 28 du *Ps.* LXXVII ; les vers 117 et 118 du verset 15 du *Ps.* LXXVII et du verset 5 du *Ps.* CIV.

Aux vallons de Sennar, aux chênes de Membré,
Dans le buisson d'Oreb, ou sur l'auguste cime
Où Moïse aux Hébreux dictoit sa loi sublime !
Ces enfants de Jacob, premiers nés des humains,
Reçurent quarante ans la manne de tes mains :
Tu frappois leur esprit par tes vivants oracles !
Tu parlois à leurs yeux par la voix des miracles !
Et lorsqu'ils t'oublioient, tes anges descendus
Rappeloient ta mémoire à leurs cœurs éperdus !
Mais enfin, comme un fleuve éloigné de sa source,
Ce souvenir si pur s'altéra dans sa course !
De cet astre vieilli la sombre nuit des temps
Éclipsa par degrés les rayons éclatants ;
Tu cessas de parler ; l'oubli, la main des âges,
Usèrent ce grand nom empreint dans tes ouvrages ;
Les siècles en passant firent pâlir la foi,
L'homme plaça le doute entre le monde et toi.

Oui, ce monde, Seigneur, est vieilli pour ta gloire ;
Il a perdu ton nom, ta trace et ta mémoire,
Et pour les retrouver il nous faut, dans son cours,
Remonter flots à flots le long fleuve des jours !
Nature ! firmament ! l'œil en vain vous contemple ;
Hélas ! sans voir le Dieu, l'homme admire le temple,
Il voit, il suit en vain, dans les déserts des cieux,
De leurs mille soleils le cours mystérieux !

---

112. Sennar : *Genèse,* XI, 2. — Membré : *Genèse,* XIV, 13, XVIII, 1.

113. Horeb : *Exode,* III. — Le Sinaï : *Ibid.*, XIX.

116. La manne : *Exode,* XVI, 14-36. — 40 ans : *ibid.*, 35.

119-120. Les deux anges qui visitent Sodome (*Genèse,* XIX) L'ange de l'Éternel qui empêche Abraham de tuer son fils (*Genèse,* XXII, 11 et 15). L'ange Raphael dans le livre de *Tobie,* V et suiv. ; etc.

133-137. Systèmes de Copernic et de Newton ; matérialisme scientifique.

Il ne reconnoît plus la main qui les dirige !
Un prodige éternel cesse d'être un prodige !
Comme ils brilloient hier, ils brilleront demain !
Qui sait où commença leur glorieux chemin ?
Qui sait si ce flambeau, qui luit et qui féconde,
Une première fois s'est levé sur le monde ?
Nos pères n'ont point vu briller son premier tour,
Et les jours éternels n'ont point de premier jour !
  Sur le monde moral, en vain ta providence,
Dans ces grands changements révèle ta présence !
C'est en vain qu'en tes jeux l'empire des humains
Passe d'un sceptre à l'autre, errant de mains en mains,
Nos yeux accoutumés à sa vicissitude
Se sont fait de la gloire une froide habitude ;
Les siècles ont tant vu de ces grands coups du sort :
Le spectacle est usé, l'homme engourdi s'endort.
  Réveille-nous, grand Dieu ! parle et change le monde ;

138-144. Éternité du monde, et négation de la Création.

145-152. Négation de l'action de la Providence dans l'histoire. Peut-être les vers 146, 148, 150, 151 visent-ils particulièrement les faits contemporains, la Révolution et l'Empire.

147. L'image était banale. — L. Racine (*la Religion*, ch. IV, v. 1-5) :

> Les Empires détruits, les Trônes renversés,
> Les champs couverts de morts, les peuples dispersés,
> Et tous ces grands revers, que notre erreur commune
> Croit nommer justement les jeux de la fortune
> Sont les jeux de Celui, etc.

152. Cf. Lamennais, *Essai sur l'Indifférence*, 1818, t. I, Introduction, *début*, et p. 28. — On peut se demander si le développement des vers 129-152 n'a pas été suggéré à Lamartine, plus ou inconsciemment par une phrase de Bossuet : « Attendons-nous que Dieu fasse toujours de nouveaux miracles ; qu'il les rende inutiles en les continuant ; qu'il y accoutume nos yeux comme ils le sont au cours du soleil et à toutes les autres merveilles de la nature ? » (*Discours sur l'Histoire universelle*, IIe P., ch. XXXI).

Fais entendre au néant la parole féconde.
Il est temps ! lève-toi ! sors de ce long repos ;
Tire un autre univers de cet autre chaos.
A nos yeux assoupis il faut d'autres spectacles !
A nos esprits flottants il faut d'autres miracles !
Change l'ordre des cieux qui ne nous parle plus !
Lance un nouveau soleil à nos yeux éperdus !
Détruis ce vieux palais, indigne de ta gloire ;
Viens ! montre-toi toi-même et force-nous de croire !

Mais peut-être, avant l'heure où dans les cieux déserts
Le soleil cessera d'éclairer l'univers,
De ce soleil moral la lumière éclipsée
Cessera par degrés d'éclairer la pensée ;
Et le jour qui verra ce grand flambeau détruit
Plongera l'univers dans l'éternelle nuit.

Alors tu briseras ton inutile ouvrage !
Ses débris foudroyés rediront d'âge en âge :
« Seul je suis ! hors de moi rien ne peut subsister !
L'homme cessa de croire, il cessa d'exister ! »

---

154. *2e, 3e, 9e éd., et 1849, 1860, 1866* : ta [parole *Il se pourrait que la leçon de la 1re éd.* (la) *ne fût qu'une faute typographique.*

171-172. *Je mets les guillemets avec 1849, 1860.*

---

154. Cf. plus haut *Médit.* VI, v. 1.

155. *Ps.* XLIII, v. 27, etc.

165. « Soleil de l'âme qui ne connaît point de couchant » (Young-Letourneur, *N.* XXIII, note, t. II, p. 180). Cf. l'*Isolement*, v. 38 et la *Semaine sainte*, v. 7. — L'imagination du temps se plaisait dans l'idée de la fin du monde. Baour-Lormian avait terminé par un tableau analogue sa troisième *Veillée*.

MEDITATION VINGT-TROISIÈME

L'AUTOMNE

NOTICE

Cette pièce est certainement de l'automne de 1819 : l'allusion à Miss Birch qu'il songeait dès lors à épouser (v. 25-28) en est la preuve (Cf. *Corr.*, 29 août-10 déc. 1819, t. II, p. 66-93). A la fin d'octobre Lamartine se portait assez bien : « La santé m'est revenue par torrent cet été et cet automne » (*Corr.*, t. II, p. 84). Les lettres de novembre, rares il est vrai, ne contiennent pas de plainte. Mais les lettres du 8 et du 10 décembre (*Corr.*, II, 89 et 92) nous montrent le poète de nouveau malade. « Me voilà donc replongé dans la fièvre, les inflammations répétées d'estomac, la langueur, les noirceurs, et de plus une impossibilité de lire qui met le comble à mon ennui et m'interdit les seules distractions prenables dans mon exil » (P. 89). « J'ai des palpitations si terribles dans l'estomac que je ne sais si je serai de ce monde au printemps » (P. 94).

La pièce doit donc dater de décembre; disons, pour justifier le titre, des trois premières semaines de décembre.

Elle est faite de la réunion de deux thèmes. Le thème du *Poète mourant* a été traité par Tibulle (*Élégies*, III, v), par Gilbert (*Ode imitée de plusieurs psaumes*), par Millevoye (le *Poète mourant*), par Ch. Loyson (le *Lit de Mort*). André Chénier l'avait touché dans une élégie (I, 9 : cf. Potez, p. 273). C'est une variante particulière du thème général du regret de la vie, qu'on trouve chez J.-B. Rousseau, dans l'*Ode tirée du Cantique d'Ézéchias* (I, 10) et chez André Chénier, dans la *Jeune Captive*.

L'autre thème est celui de l'*Automne*. N'évoquant d'abord chez les

---

N. C. — (Titre). *2e éd.* Vingt-cinquième ; *9e éd.* Vingt-neuvième ; *1849*, *1860* Trente-cinquième ; *1866*, XXXV.

anciens et leurs imitateurs que les idées de richesse, d'abondance, et de la maturité savoureuse des fruits (Théocrite, VII ; Ovide, *Pomifer autumnus*, dans les *Métamorphoses*, II, 29 ; Ronsard : Automne, de tous biens richement couronnée, dans l'*Hymne de l'automne*), cette saison, chez certains poètes modernes des climats septentrionaux, au XVIII[e] siècle, après l'éveil de la sensibilité mélancolique, s'est rapprochée des impressions que l'hiver seul suggérait aux Grecs et aux Latins, et s'est associée à des états de tristesse et à des pensées de mort ou de dépérissement. Cette note, à peine sensible chez Bernis (*les Quatre saisons*) s'accentue chez Saint-Lambert (*Les saisons*, III), chez Léonard (*Élégies*, IV, Épilogue), chez Delille, chez Baour-Lormian (le sombre automne, *Ossian*, p. 23), chez Legouvé (*La Mélancolie*, Petits poètes, II, 642). Fontanes aussi ne peint pas l'automne riant et riche : c'est pour lui la saison décolorée et mélancolique (*La Chartreuse de Paris* ; *Le Jour des morts dans une campagne* : cf. Potez, p. 343 et 346). Roucher, naturellement, parcourant les mois, rencontre tour à tour l'automne riant et riche (ch. VII et VIII) et l'automne flétri (ch. IX).

La description de cette saison n'est pas restée objective et pittoresque : elle est devenue fréquemment symbolique des regrets et des deuils humains.

Gœthe avait écrit dans *Werther* : « *4 septembre* : Oui, il en est de même : la nature s'incline vers l'automne, et l'automne va régner dans moi comme autour de moi. Mes feuilles jaunissent, et les feuilles des arbres qui m'environnent commencent à tomber (*Trad.* par M. L. de Sevelinges (1804), nouv. éd. 1825, p. 190).

Mais c'est chez Millevoye que la fusion des deux thèmes du poète mourant et de l'automne s'est opérée avec éclat, dans la *Chute des feuilles*, que Lamartine n'a pas imitée, mais qu'il a sans aucun doute connue.

Mme de Lamartine la mère savait goûter le charme triste de cette saison, si c'est bien elle qui a écrit : « J'aime le temps d'automne et les promenades sans autre entretien qu'avec mes impressions... La nature me fait monter au cœur mille réflexions et une espèce de mélancolie qui me plaît » (*Manuscrit de ma mère*, p. 147).

L'AUTOMNE

Salut ! bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards !

N. L. — 1-5. Baour-Lormian avait montré l'automne

> Depouill*ant* les coteaux d'un reste de verdure.
> (*Ossian*, Lorma, p. 101.)

Fontanes (*Le Jour des morts*) :

> Oh ! comme avec plaisir la rêveuse douleur,
> Le soir, foule à pas lents ces vallons sans couleur,
> Cherche les bois jaunis, et se plaît au murmure
> Du vent qui fait tomber leur dernière verdure.

Le même (*La chartreuse de Paris*) :

> Sous ces bois jaunissants, j'aime à m'ensevelir.

Millevoye, *Elégies*, I, 1, l'Anniversaire (t. I, p. 36).

> Ah ! quand la pâle automne aura jauni les bois...

Gilbert, *Ode imitée de plusieurs psaumes* (*Petits poètes*, II, 357).

> Salut, champs que j'aimais, et vous douce verdure,.....
> . . . . admirable nature,
> Salut pour la dernière fois !

3. Fontanes (*La chartreuse de Paris*) :

> Son jour mélancolique et si doux à nos yeux,
> Son vert plus rembruni, son grave caractère
> Semblent se conformer au deuil du monastère.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire,
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la foible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois!

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits,
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais!

Ainsi prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui!

---

14. *1860* près de
16. *1855, 1860, 1866* ces [biens

Saint-Lambert (*Les Saisons,* III):

> Ces champs décolorés, ce deuil de l'univers
> Rappellent à mon cœur des pertes plus sensibles.

Une pièce de l'*Almanach des Muses* de 1803 (signée Adrien Leroux), que m'a indiquée M. Avezou, avait pour titre: « Le deuil de la nature. » Cf. aussi Legouvé, *La Mélancolie*, Petits poètes, II, 642-643.

7-8. Saint-Lambert (*Ibid.*):

> Les rayons du soleil, sans force et sans chaleur,
> Ne perçant plus des airs la sombre profondeur.

10. *Voilé* représente ce que Saint-Lambert et Fontanes expriment par *décoloré*.

11-12. Fontanes (*Le Jour des Morts*):

> D'un ami qui n'est plus la voix longtemps chérie
> Me semble murmurer dans la feuille flétrie.

Delille (cité par Ernest Dupuy, *Jeunesse des romantiques*, p. 303), et déjà, mais inexactement, par L. Thiessé dans la *Revue Encyclopédique*:

> Ce sont les doux adieux d'un ami qui nous quitte.

M. Jean Giraud me signale cette phrase de Mme de Staël (*De l'Al-*

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme, aux bords de mon tombeau;
L'air est si parfumé! la lumière est si pure!
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Je voudrois maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel!
Au fond de cette coupe où je buvois la vie,
Peut-être restoit-il une goutte de miel?

Peut-être l'avenir me gardoit-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu?
Peut-être dans la foule, une ame que j'ignore
Auroit compris mon ame et m'auroit répondu?...

---

lemagne, II, 28, Des romans): « Un jeune aveugle demande qu'on lui décrive le coucher du soleil, dont il sent les rayons doux et purs dans l'atmosphère comme l'adieu d'un ami. »

20. Ch. Loyson (*Le lit de mort*):

> Pour la dernière fois ce beau soleil m'a lui!

21-22. André Chénier, dans la Jeune Captive (imprimée dès 1795):

> Au banquet de la vie à peine commencé,
> Un instant seulement mes lèvres ont pressé
> La coupe en mes mains encor pleine
> ... Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts!

La *coupe* devient un *calice* sous l'influence des Évangiles: « Mon père..., éloignez ce calice de moi » (Marc, XIV, 36; Genoude, II, 64). Le mélange de *nectar* et de *fiel* a peut-être son origine très lointaine dans l'allégorie homérique des deux tonneaux (Iliade, XXIV, 527 et suiv.), contenant l'un les biens et l'autre les maux, où Zeus puise alternativement pour composer la destinée des mortels. Mais peut-être aussi faut-il songer au psaume LXXIV, v. 9-10: « Jehovah tient dans sa main une coupe pleine d'un vin trouble... Tous les pécheurs y boiront » (Genoude, I, II, 689).

27. Les deux stances (v. 21-28) sont écrites pour miss Birch. Lamartine ne pouvait plus dire: *une âme que j'ignore*. Il était sûr de l'affection de la jeune anglaise. Mais il obéissait à la fois à un sentiment de discrétion et à un principe d'esthétique. Il ne voulait pas faire de sa poésie une confidence autobiographique; et le possible, surtout à cette époque, était plus poétique que le réel.

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;
Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

29-32. Millevoye (Élégies, *Le bûcher de la lyre*, t. I, p. 117) nous présente une stance dont le jeu de rimes et le dernier vers font penser à Lamartine :

> Elle a cessé. Les feux qu'allume le *zéphire*
> A travers les *parfums*, emportent ses *adieux*.
> Et toutefois, dit-on, des cendres de la Lyre
> S'exhala jusqu'au soir *un son mélodieux*.

Faut-il croire que le moule sonore et rythmique de la stance s'était, indépendamment du sens, déposé dans l'esprit du poète ? ou bien n'y a-t-il là qu'une rencontre fortuite ? — La comparaison de l'âme qui meurt avec le son d'une lyre vient de Platon (*Phédon*). Voyez plus haut, l'*Immortalité*, v. 147.

MÉDITATION VINGT-QUATRIÈME ET DERNIÈRE

LA POÉSIE SACRÉE

NOTICE

Le Commentaire (voyez plus loin, p. 554) place la composition de cette pièce pendant le séjour à Paris du printemps de 1819 (mars-avril). S'il faut en croire le *Cours de Littérature* (E. CXLIV, t. XXIV, p. 805), ce serait cette Méditation qui aurait lié Lamartine avec Lamennais : « Un matin la conversation étant tombée entre eux sur la poésie, à propos des Psaumes, Genoude se prit à lui réciter une Méditation de moi sur le même sujet, que je venais de lui adresser à propos de sa traduction. J'y prenais tour à tour le ton de tous les prophètes, et je finissais par Job, le plus poète de tous. L'abbé de Lamennais qui était encore dans son lit, fut tellement ravi de cet essai de mon talent, qu'il jeta à terre sa couverture et ses draps, et s'écria que ce jeune garde du corps était le barde sacré de ce temps-ci et qu'il voulait que Genoude, sans perdre un moment, le conduisit immédiatement chez lui. Je les vis entrer peu d'instants après, l'un et l'autre, dans ma chambre... » Comme Lamartine dut dîner le 18 avril avec Lamennais chez le duc de Rohan (*Corr.*, t. II, p. 29, lettre du 13 avril), et qu'il avait passé la semaine sainte à La Roche-Guyon, il avait dû connaître Lamennais avant son départ de Paris, et la *Poésie sacrée* devait être achevée dans les premiers jours du mois, ou à la fin de mars.

Par malheur, dans un autre passage du *Cours* (E. X, t. II, p. 269), ce n'est plus cette Méditation, mais c'est l'*Enthousiasme* qui a l'hon-

---

N. C. — (Titre). *2e éd.* Vingt-sixième [et dernière ; *9e éd.* Trentième [et dernière ; *1849*, *1860* Trente-septième ; *1866* XXXVII.

neur de faire sauter Lamennais hors du lit. Inutile de faire remarquer qu'il y avait beau temps en 1819 que Lamartine n'était plus « garde du corps. »

La traduction des *Psaumes* de Genoude qui aurait donné occasion à cette pièce, est annoncée par la *Bibliographie de la France* le samedi 27 mars 1818. Mais il est remarquable que dans la *Poésie sacrée*, Lamartine prend peu aux *Psaumes* et utilise surtout le *livre de Job* et *Isaïe* que Genoude avait aussi traduits séparément, *Ezéchiel* et *Jérémie* qu'il traduisit dans sa version complète de la *Sainte Bible* (Prospectus annoncé le samedi 13 mai 1820 par la *Bibliographie de la France*) : le poète put écrire ses vers sans avoir le volume sous les yeux, pendant que se faisait l'impression.

Lamartine a appelé cette pièce *Dithyrambe* : c'est une « espèce de poème lyrique qui se distingue de l'ode par un enthousiasme plus impétueux et par l'irrégularité des mesures et des stances » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1835). L'ode exigeait un emploi régulier des formes définies de stances ou de strophes ; le dithyrambe se divise en strophes libres qui assemblent des mètres divers, sans alternance ni retour périodique. Les types fixes et traditionnels sont employés ici concurremment avec des formes libres, sans autre loi pour régler le mélange que le goût du poète. On connaissait dans la littérature antérieure le *Dithyrambe* de Delille *sur l'Immortalité de l'âme*, 1802. La pièce fameuse de Chénier sur le *Jeu de Paume* correspond mieux à la définition du dithyrambe qu'à celle de l'ode.

LA POÉSIE SACRÉE

DITHYRAMBE

A M. EUGÈNE GENOUDE [1]

Son front est couronné de palmes et d'étoiles ;
Son regard immortel que rien ne peut ternir,
Traversant tous les temps, soulevant tous les voiles,
Réveille le passé, plonge dans l'avenir !

1. M. Genoude, à qui ce dithyrambe est adressé, est le premier qui ait vraiment fait passer dans la langue françoise la sublime poésie des Hébreux. Jusqu'à présent nous ne connoissions que le sens des livres de Job, d'Isaïe, de David ; grâce à lui, l'expression, la couleur, le mouvement, l'énergie, vivent aujourd'hui dans notre langue. Ce dithyrambe est un témoignage de la reconnoissance de l'Auteur pour la manière nouvelle dont M. Genoude lui a fait envisager la poésie sacrée.

N. C. — Le carnet Emile Ollivier (= *O*) contient une brève esquisse que l'on trouvera plus loin (v. 107, **N. C.**). — Titre : *9e éd. et suiv.* : de [Genoude. Note. Lignes 1 et 6 : *9e éd. et suiv.*, M.] de [Genoude. — L. 2 : *2e éd. et suiv.*, **vraiment** *est supprimé.*

N. L. — *Eugène Genoude.* A partir de la 9e édition, Lamartine écrit « de Genoude » : c'est que Genoud, devenu d'abord Genoude, avait été anobli le 28 juin 1822, par Louis XVIII (et non par Charles X, comme le dit le *Cours de littérature*, E. CXLIV, t. XXIV, p. 841) : Villèle qu'il servait, suffisait pour lui faire obtenir cette récompense, sans le crédit de Lamartine.

1-4. Ces vers esquissent une composition romantique et dévote : est-ce Lamartine qui la compose, ou traduit-il une image qu'il a vue ?

Du monde sous ses yeux les fastes se déroulent,
Les siècles à ses pieds comme un torrent s'écoulent;
A son gré descendant ou remontant leur cours,
Elle sonne aux tombeaux l'heure, l'heure fatale,
Ou sur sa lyre virginale
Chante au monde vieilli ce jour, père des jours !

Écoutez ! — Jéhova s'élance
Du sein de son éternité.
Le chaos endormi s'éveille en sa présence,
Sa vertu le féconde, et sa toute-puissance
Repose sur l'immensité !

Dieu dit, et le jour fut; Dieu dit, et les étoiles
De la nuit éternelle éclaircirent les voiles;
Tous les éléments divers
A sa voix se séparèrent;
Les eaux soudain s'écoulèrent
Dans le lit creusé des mers;
Les montagnes s'élevèrent,
Et les aquilons volèrent
Dans les libres champs des airs !

Sept fois de Jéhova la parole féconde
Se fit entendre au monde,

5-6. Racine, *Athalie*, v. 1129-1130

... Mes yeux s'ouvrent
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

et v. 688

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

« L'homme est comme un torrent qui s'écoule » (*Ps*. LXXIX, 5; Genoude I, II, 699).

16. *Genèse*, I, 3. Cf. aussi le Ps. CIII (Genoude, I, II, 705).

16-17. *Genèse*, I, 14.

18-19. Le mot *séparer* vient de la Genèse (I, 4, 6, 18).

20-21. *Genèse*, I, 9, 10.

25. *Genèse*, I et II. Mais c'est *six* fois seulement que la parole de

Et sept fois le néant à sa voix répondit;
Et Dieu dit : Faisons l'homme à ma vivante image.
Il dit, l'homme naquit; à ce dernier ouvrage
Le Verbe créateur s'arrête et s'applaudit!

Mais ce n'est plus un Dieu! — C'est l'homme qui soupire:
Éden a fui!... voilà le travail et la mort!
        Dans les larmes sa voix expire;
La corde du bonheur se brise sur sa lyre,
Et Job en tire un son triste comme le sort.

Ah! périsse à jamais le jour qui m'a vu naître!
Ah! périsse à jamais la nuit qui m'a conçu!
      Et le sein qui m'a donné l'être,
      Et les genoux qui m'ont reçu!

Que du nombre des jours Dieu pour jamais l'efface;
Que, toujours obscurci des ombres du trépas,
Ce jour parmi les jours ne trouve plus sa place,
      Qu'il soit comme s'il n'étoit pas!

---

36. *Lamartine a inséré les vers 36-106 dans son Cours* (*1856*, E. XII, t. II, p. 447). — *Les v. 36-44 n'y forment qu'une strophe, comme dans 1849 et 1860.*

Jehovah s'est fait entendre, puisqu'il s'est reposé le 7e jour. — *La parole féconde* : cf. *de Désespoir*, v. 1, et *Dieu*, v. 154.

28-29. *Genèse*, I, 26-27.

30. *Genèse*, I, 31. — Mais le *Verbe créateur* vient du début du 4e Évangile (I, 1-5).

32. *Genèse*, II, 15; et III, 17-19.

36-39. *Job*, III, 3, 10, 12. — La version de Genoude est annoncée dans la *Bibliographie de la France* le samedi 25 avril 1818.

40-43. *Job*, III, 4-6. — Racine (*Esther*, I, 3, v. 227-228) a dit d'après Isaïe (XL, 17):

> Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
> Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

Maintenant dans l'oubli je dormirois encore,
Et j'achèverois mon sommeil
Dans cette longue nuit qui n'aura point d'aurore,
Avec ces conquérants que la terre dévore,
Avec le fruit conçu qui meurt avant d'éclore
Et qui n'a pas vu le soleil.

Mes jours déclinent comme l'ombre;
Je voudrois les précipiter.
O mon Dieu! retranchez le nombre
Des soleils que je dois compter!
L'aspect de ma longue infortune
Éloigne, repousse, importune
Mes frères lassés de mes maux;
En vain je m'adresse à leur foule,
Leur pitié m'échappe et s'écoule
Comme l'onde au flanc des coteaux.

Ainsi qu'un nuage qui passe,
Mon printemps s'est évanoui;
Mes yeux ne verront plus la trace
De tous ces biens dont j'ai joui.

---

55. *3e éd.* importune], [Mes frères...

44-46. *Job*, III, 13-15.

48-49. *Job*, III, 16.

50. « *Dies mei sicut umbra declinaverunt.* Mes jours ont décliné comme l'ombre. » *Ps.* CI, 11; Genoude, I, II, 704.

51. *Job*, VI, 8-9.

54-59. *Job*, VI, 13-21. — Au vers 59, Thomas-Lefebvre (p. 259) critique *au flanc des coteaux* : il voudrait *du flanc*. Mais Lamartine n'a pas pris *à* pour *dans*, comme le croit le grammairien. Il a voulu dire *sur le flanc*, et c'est tout à fait classique.

60-61. *Job*, VII, 9, et XXX, 15.

62-63. *Job*, VII, 7.

Par le souffle de la colère,
Hélas! arraché à la terre,
Je vais d'où l'on ne revient pas!
Mes vallons, ma propre demeure,
Et cet œil même qui me pleure,
Ne reverront jamais mes pas!

L'homme vit un jour sur la terre
Entre la mort et la douleur;
Rassasié de sa misère,
Il tombe enfin comme la fleur;
Il tombe! Au moins par la rosée
La racine fertilisée
Peut-elle un moment refleurir!
Mais l'homme, hélas! après la vie,
C'est un lac dont l'eau s'est enfuie :
On le cherche, il vient de tarir.

Mes jours fondent comme la neige
Au souffle du courroux divin;
Mon espérance, qu'il abrège,
S'enfuit comme l'eau de ma main;

---

76. *9e éd, 1849, 1860, 1866* : Des fleurs [la racine] arrosée

77. *1re, 2e, 9e éd. omettent la virgule à la fin du vers ; je la rétablis avec la 3e éd., et 1849, 1860, 1866.*

64-66. *Job*, X, 21 ; XVI, 23.

67. *Job*, VII, 8. L'expression *mes vallons* (v. 67) semble introduire une note personnelle (cf. *Méd.* V) : n'en serait-il pas de même du vers 68? Mais *cet œil* ne peut être celui de Julie : est-ce celui de la mère du poète, ou celui de l'Italienne qui traverse alors sa vie (cf. plus haut, p. 231)? Le sens général, humain, importe seul.

70-73. *Job*, XIV, 1-2.

74-76. *Job*, XIV, 7-9.

77-79. *Job*, XIV, 10-11.

80-81. *Job*, XVII, 11, et VI, 16-17.

82-83. *Job*, VII, 6 ; XIV, 11 ; XVII, 15. Cf. v. 5-6 et la note Abrège : *Job*, XVII, 1.

Ouvrez-moi mon dernier asile;
Là, j'ai dans l'ombre un lit tranquille,
Lit préparé pour mes douleurs!
O tombeau! vous êtes mon père!
Et je dis aux vers de la terre:
Vous êtes ma mère et mes sœurs!

Mais les jours heureux de l'impie
Ne s'éclipsent pas au matin;
Tranquille, il prolonge sa vie
Avec le sang de l'orphelin!
Il étend au loin ses racines;
Comme un troupeau sur les collines,
Sa famille couvre Ségor;
Puis dans un riche mausolée
Il est couché dans la vallée,
Et l'on diroit qu'il vit encor.

C'est le secret de Dieu, je me tais et j'adore!
C'est sa main qui traça les sentiers de l'aurore,
Qui pesa l'Océan, qui suspendit les cieux!
Pour lui, l'abyme est nu, l'enfer même est sans voiles!
Il a fondé la terre et semé les étoiles!
Et qui suis-je à ses yeux?

Mais la harpe a frémi sous les doigts d'Isaïe;
De son sein bouillonnant la menace à longs flots

---

107. *Lamartine avait songé, semble-t-il, à introduire Salomon et à imiter le*

87-89. *Job,* XVII, 13-14.
90-96. *Job,* XXI, 7-13. — Segor: *Genèse,* XIII, 10, et XIX, 22.
97-99. *Job,* XXI, 32-33.
100. *Job,* XXXIX, 34.
101-104. *Job,* XXVI, 6-7; IX, 9. *Proverbes,* VIII, 27-29.
105. *Job,* IX, 11.

S'échappe ; un Dieu l'appelle, il s'élance, il s'écrie :
Cieux et terre, écoutez ! silence au fils d'Amos !

Osias n'étoit plus : Dieu m'apparut : je vis
Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante !
Les bords éblouissants de sa robe flottante
Remplissoient le sacré parvis !

Des séraphins debout sur des marches d'ivoire
Se voiloient devant lui de six ailes de feux ;
Volant de l'un à l'autre, ils se disoient entre eux :
Saint, saint, saint, le Seigneur, le Dieu, le roi des dieux !
Toute la terre est pleine de sa gloire !

Du temple à ces accents la voûte s'ébranla,
Adonaï s'enfuit sous la nue enflammée :
Le saint lieu fut rempli de torrents de fumée.
La terre sous mes pieds trembla !

Cantique des Cantiques. *O* (f° 58 r°) *nous donne quelques vers qui étaient l'amorce du développement auquel le poète a renoncé. Voici ce fragment :*

Mais quel roi revêtu de sagesse et de gloire
Sous les palmes de la victoire
Soupire de saintes amours ?
(*Dans*) Sous les bois que le Jourdain arrose
. . . .
et la colombe aux piés de rose.

117. *1re, 2e, 9e éd.* Dieu le roi (*sans virgule*). *J'ajoute la virgule avec la 3e éd., 1849, 1860, 1866.*

---

109. *Isaïe,* I, 1 et 2. — Lamartine, dans ses imitations d'*Isaïe,* a suivi de très près la version de Genoude, qui avait paru dès 1815. (Elle est annoncée le samedi 14 octobre dans la *Bibliographie de la France.*)

110-113. *Isaïe,* VI, 1.

114-118. *Isaïe,* VI, 2-4.

119, 121. *Isaïe,* VI, 4.

122. *Isaïe,* XXIV, 19-20.

Et moi ! je resterois dans un lâche silence !
Moi qui t'ai vu, Seigneur, je n'oserois parler !
A ce peuple impur qui t'offense
Je craindrois de te révéler !

Qui marchera pour nous ? dit le Dieu des armées.
Qui parlera pour moi ? dit Dieu : qui ? — Moi, Seigneur !
Touche mes lèvres enflammées !
Me voilà ! je suis prêt !... malheur !

Malheur à vous qui dès l'aurore
Respirez les parfums du vin !
Et que le soir retrouve encore
Chancelants aux bords du festin !
Malheur à vous qui par l'usure
Étendez sans fin ni mesure

---

128. *1re-11e éd.* : dit Dieu : Qui ? moi, Seigneur ! *Ainsi les éditions originales laissent dans l'indécision s'il faut placer le tiret après* Dieu, *ou après* Qui ? *Le sens est bon dans les deux cas. La 12e éd.* (Dieu : — Qui ?), *1826, 1849, 1866, ont placé la pause forte après* Dieu. *J'aime mieux la placer après* qui : *les deux points des premières éditions invitent à laisser le mot* qui *à Dieu. C'est plus brusque, et meilleur. Cependant la majuscule de* qui, *la minuscule de* moi *semblent opposées à cette distribution du dialogue. Mais l'indication de la ponctuation me paraît plus décisive. Elle doit être une trace de la ponctuation personnelle de Lamartine qui emploie volontiers les deux points après* dit-il, disent-ils (*Voyez un exemple caractéristique dans l'*Ode aux Français, *Appendice, p. 316, str. 20, v. 9*). *A partir d'un certain moment (dans 1826), on a rectifié en mettant un point devant* Qui, *à cause sans doute de la majuscule : ce qui appelait ensuite naturellement le tiret* (*1849, 1860, 1866*).

130. *1849, 1866,* malheur], [Malheur.... *1860,* malheur] ; [Malheur

---

124-125. *Isaïe,* VI, 5.

127-128. *Isaïe,* VI, 8.

129. *Isaïe,* VI, 6-7. Malgré le point d'exclamation, la strophe suivante s'enchaîne à celle-ci, et le mot *malheur* qui la commence, est une reprise, un redoublement du mot final de la précédente. C'est ce que la leçon de *1849* et *1866* exprime bien.

131-134. *Isaïe,* V, 11.

135-140. *Isaïe,* V, 8.

La borne immense de vos champs !
Voulez-vous donc, mortels avides,
Habiter dans vos champs arides,
Seuls, sur la terre des vivants ?

Malheur à vous, race insensée !
Enfants d'un siècle audacieux,
Qui dites dans votre pensée :
Nous sommes sages à nos yeux :
Vous changez la nuit en lumière,
Et le jour en ombre grossière
Où se cachent vos voluptés !
Mais, comme un taureau dans la plaine,
Vous traînez après vous la chaîne
De vos longues iniquités !

Malheur à vous, filles de l'onde !
Iles de Sidon et de Tyr !
Tyrans ! qui trafiquez du monde
Avec la pourpre et l'or d'Ophyr !
Malheur à vous ! votre heure sonne !
En vain l'Océan vous couronne,
Malheur à toi, reine des eaux,
A toi, qui, sur des mers nouvelles,
Fais retentir comme des ailes
Les voiles de mille vaisseaux !

---

143. *Les 1re, 2e, 3e, 9e. éd. ne mettent pas de ponctuation à la fin du vers. Je donne les deux points* (:) *avec la 12e éd., 1826, 1849, 1860, 1866.*

141-144. *Isaïe*, V, 21.
145. *Isaïe*, V, 20.
149-150. *Isaïe*, V, 18.
151-160. *Isaïe*, XXIII, 1-10.

Ils sont enfin venus les jours de ma justice ;
Ma colère, dit Dieu, se déborde sur vous !
    Plus d'encens, plus de sacrifice
    Qui puisse éteindre mon courroux !

Je livrerai ce peuple à la mort, au carnage ;
Le fer moissonnera comme l'herbe sauvage
        Ses bataillons entiers !
— Seigneur ! épargnez-nous ! Seigneur ! — Non, point de trêve,
Et je ferai sur lui ruisseler de mon glaive
        Le sang de ses guerriers !

Ses torrents sécheront sous ma brûlante haleine ;
Ma main nivellera, comme une vaste plaine,
        Ses murs et ses palais ;
Le feu les brûlera comme il brûle le chaume.
Là, plus de nation, de ville, de royaume ;
        Le silence à jamais !

Ses murs se couvriront de ronces et d'épines ;
L'hyène et le serpent peupleront ses ruines ;
        Les hiboux, les vautours,
L'un l'autre s'appelant durant la nuit obscure,
Viendront à leurs petits porter la nourriture
        Au sommet de ses tours !

Mais Dieu ferme à ces mots les lèvres d'Isaïe :
        Le sombre Ézéchiel

161. *Isaïe,* XIII, 6, 9 ; XXXIV, 8.
162. *Isaïe,* XXX, 28 ; XXXIV, 2.
163-164. *Isaïe,* I, 11, et 13.
165-170. *Isaïe,* XXXIV, 2-6.
171. *Isaïe,* XXXIV, 9.
172-173. *Isaïe,* XXV, 2. — Comparer *Ezéchiel,* VI, 14.
175-176. *Isaïe,* XVII, 1 et 9 ; XXXIV, 10.
177-182. *Isaïe,* XXXIV, 11-15.

Sur le tronc desséché de l'ingrat Israël,
Fait descendre à son tour la parole de vie.

L'Éternel emporta mon esprit au désert :
D'ossements desséchés le sol était couvert ;
J'approche en frissonnant ; mais Jéhova me crie :
Si je parle à ces os, reprendront-ils la vie?
— Éternel, tu le sais ! — Eh bien ! dit le Seigneur,
Écoute mes accents ! retiens-les et dis-leur :
Ossements desséchés ! insensible poussière !
Levez-vous ! recevez l'esprit et la lumière !
Que vos membres épars s'assemblent à ma voix !
Que l'esprit vous anime une seconde fois !
Qu'entre vos os flétris vos muscles se replacent !
Que votre sang circule et vos nerfs s'entrelacent !
Levez-vous et vivez, et voyez qui je suis !
J'écoutai le Seigneur, j'obéis et je dis :
Esprit, soufflez sur eux du couchant, de l'aurore ;
Soufflez de l'aquilon, soufflez !... Pressés d'éclore,
Ces restes du tombeau, réveillés par mes cris,
Entrechoquent soudain leurs ossements flétris ;
Aux clartés du soleil leur paupière se rouvre,
Leurs os sont rassemblés et la chair les recouvre !

---

186. *Ézéchiel*, I, 3. — Comparez Le Franc de Pompignan, *Poésies sacrées*, Prophétie d'Ezéchiel (*Petits poètes*, I, 212).
187-188. *Éz.*, XXXVII, 1-2.
189-191. *Éz.*, XXXVII, 3.
192-193. *Éz.*, XXXVII, 4.
194-199. *Éz.*, XXXVII, 5-6.
199. *Éz.*, XXXVII, 7.
201-202. *Éz.*, XXXVII, 9.
203-204. *Éz.*, XXXVII, 7.
206. *Éz.*, XXXVII, 8.

Et ce champ de la mort tout entier se leva.
Redevint un grand peuple, et connut Jéhova !

Mais Dieu de ses enfants a perdu la mémoire ;
La fille de Sion, méditant ses malheurs,
S'assied en soupirant, et, veuve de sa gloire,
Écoute Jérémie et retrouve des pleurs.

Le Seigneur, m'accablant du poids de sa colère,
Retire tour-à-tour et ramène sa main ;
Vous qui passez par le chemin,
Est-il une misère égale à ma misère ?

En vain ma voix s'élève, il n'entend plus ma voix ;
Il m'a choisi pour but de ses flèches de flamme,
Et tout le jour contre mon ame
Sa fureur a lancé les fils de son carquois !

Sur mes os consumés ma peau s'est desséchée ;
Les enfants m'ont chanté dans leurs dérisions ;
Seul, au milieu des nations,
Le Seigneur m'a jeté comme une herbe arrachée.

207-208. *Éz.*, XXXVII, 10-11.
209. *Jérémie, Lamentations*, V, 1, 20.
210-212. *Jér. Lam.*, I, 1-2, 16.
213-214. *Jér. Lam.*, IV, 11 ; I, 12 ; III, 3.
215-216. *Jér. Lam.*, I, 12.
217. *Jér. Lam.*, III, 8.
218-220. *Jér. Lam.*, III, 12-13.
221. *Jér. Lam.*, III, 4 ; IV, 8. — Cf. *Ps.* CI, 3 et 5.
222. *Jér. Lam.*, III, 14.
223. *Jér. Lam.*, I, 3.
224. *Jér. Lam.*, II, 6. — Cf. *Ps.* CI, 4 et 11.

Il s'est enveloppé de son divin courroux ;
Il a fermé ma route, il a troublé ma voie ;
Mon sein n'a plus connu la joie,
Et j'ai dit au Seigneur : Seigneur, souvenez-vous,

Souvenez-vous, Seigneur, de ces jours de colère ;
Souvenez-vous du fiel dont vous m'avez nourri ;
Non, votre amour n'est point tari :
Vous me frappez, Seigneur, et c'est pourquoi j'espère.

Je repasse en pleurant ces misérables jours ;
J'ai connu le Seigneur dès ma plus tendre aurore :
Quand il punit, il aime encore ;
Il ne s'est pas, mon ame, éloigné pour toujours.

Heureux qui le connoît ! heureux qui dès l'enfance
Porta le joug d'un Dieu, clément dans sa rigueur !
Il croit au salut du Seigneur,
S'assied au bord du fleuve, et l'attend en silence !

Il sent peser sur lui ce joug de votre amour ;
Il répand dans la nuit ses pleurs et sa prière,
Et la bouche dans la poussière,
Il invoque, il espère, il attend votre jour.

---

225. *Jér. Lam.*, III, 43-44.
226. *Jér. Lam.*, III, 9, 11.
227. *Jér. Lam.*, V, 15.
228-229. *Jér. Lam.*, V, 1.
230. *Jér. Lam.*, III, 19.
231-232. *Jér. Lam.*, III, 21-24.
233-235. *Jér. Lam.*, III, 22, 25 ; I, 7, 16.
236. *Jér. Lam.*, III, 31 ; V, 20.
237-238. *Jér. Lam.*, III, 27.
240. *Jér. Lam.*, I, 1 ; III, 26, 28.
242. *Jér. Lam.*, III, 49 ; I, 2.
243. *Jér. Lam.*, III, 29.
244. *Jér. Lam.*, III, 21, 24, 55.

Silence, ô lyre ! et vous silence,
Prophètes, voix de l'avenir !
Tout l'univers se tait d'avance
Devant celui qui doit venir !
Fermez-vous, lèvres inspirées ;
Reposez-vous, harpes sacrées,
Jusqu'au jour où sur les hauts lieux
Une voix, au monde inconnue,
Fera retentir dans la nue :
Paix à la terre, et gloire aux cieux !

251-254. *Évangile selon saint Luc,* II, 14.

TABLE DES MATIERES

Pages.

MÉDITATIONS POÉTIQUES

(Première édition, 1820).

Table[1].

Pages.

1. Je transcris exactement la table de 1820 (1re éd.) et celle de 1849, c'est-à-dire aussi exactement que la nécessité de conserver l'uniformité

441 21

TABLE DES MATIÈRES.

---

typographique et de faire une table claire et pratique, me l'a permis. Pour la 2e éd. (1820) et la 9e (1823), je ne prends à leurs tables que l'indication des pièces nouvelles. Les chiffres romains placés à gauche entre parenthèses dans les tables de 1820 et 1823, donnent la concordance avec l'édition de 1849 et les éditions ultérieures communément en usage.

LAMARTINE, A.M.L.
Méditations Poétiques

PQ
2325
.M4L2
v.1

